

David Irving
Goering

Le Maréchal du Reich
1939-1946



Albin Michel

GOERING

**

DU MÊME AUTEUR
Aux Éditions Albin Michel

Insurrection !

L'enfer d'une Nation : Budapest 1956

Rudolf Hess

Les années inconnues du dauphin d'Hitler

DAVID IRVING

GOERING



LE MARÉCHAL DU REICH
(1939-1946)

Traduit de l'anglais
par Raymond Albeck

Albin Michel

Édition originale américaine :
GÖRING : A BIOGRAPHY
Copyright © 1989 by David Irving

Traduction française :
© Éditions Albin Michel S.A., 1991.
22, rue Huyghens, 75014 Paris

ISBN 2-226-05348-4

QUATRIÈME PARTIE
LE PRÉDATEUR

ÉCHECS DIPLOMATIQUES

Pendant toute la guerre, la popularité de Goering en Allemagne demeura quasiment intacte. Même lorsqu'il se rendait sur les lieux les plus dévastés par les bombardements, il était acclamé par la foule. En octobre 1943, au cours d'une visite de la Ruhr, il s'exclamera, étonné lui-même par la constance de cette popularité : « Je me serais plutôt attendu à ce qu'ils me jettent des œufs pourris. » Les Allemands lui pardonnèrent volontiers ses anciennes vantardises, par exemple celle proférée au début des hostilités : « Je veux bien être pendu si un seul avion ennemi parvient à bombarder l'Allemagne. » Le peuple ne lui reprochait même pas l'extravagance de son style de vie, ce fut seulement dans la haute société que son sybaritisme lui fit perdre de nombreux amis. Après son exclusion du ministère de l'Agriculture, Darré, le 28 décembre 1939, commenta durement dans son journal l'hédonisme de Goering et sa folie des grandeurs, notamment son train de vie à Carinhall : « Il me semble que Goering succombe de plus en plus à un complexe césarien de luxe et qu'il perd tout contact avec la réalité. »

Naturellement, il continua à être à couteaux tirés avec Ribbentrop : « Entre autres choses, raconta Beppo Schmid des années plus tard, Goering ordonnait à son chauffeur de toujours faire en sorte d'avoir la préséance sur la limousine de Ribbentrop et d'occuper la seconde place derrière Hitler dans tous les cortèges officiels. »

Cependant, ses relations avec Hitler connurent d'importants changements, selon qu'il passait par des périodes de loyauté opportuniste ou d'admiration désespérée. Le prince Paul avait confié à Dahlerus un mot de Hitler : « Je ne suis pas un homme seul ; j'ai le meilleur ami du monde : Goering. » Un journaliste du groupe Hearst, Karl von Wiegand, confia au FBI en 1940 que la clé du caractère si complexe de Goering était sa crainte de perdre son titre de successeur du Führer : « Voilà pourquoi Goering est si servile. Il accepte des humiliations que

personne d'autre ne supporterait. Il sait que Hitler, d'un trait de plume, a le pouvoir de l'éliminer. »

Cependant, un peu de leur ancienne camaraderie resurgit au cours des Opérations Blanc et Jaune (les campagnes de France, de Belgique et de Hollande), à cause du rôle joué par la Luftwaffe, mais l'amitié que lui portait Hitler diminua à chacun des revers qui suivirent, pour disparaître complètement à Stalingrad (en janvier 1943) et ne jamais revenir. A l'exception de deux épisodes spécifiques, les bombardements de Varsovie et de Belgrade, l'ancien as de l'escadrille Richthofen mena une guerre plus chevaleresque que ses ennemis. Il utilisa la Luftwaffe avec modération au cours de la campagne de Pologne en 1939, bien que la propagande franco-britannique ait prétendu le contraire. Les dépêches secrètes de l'attaché de l'Air français, publiées ensuite par les nazis, confirment cette réserve inattendue, compte tenu de ce qui se passa ensuite. Conformément d'ailleurs aux ordres de Hitler au cours des premiers jours de la guerre, Goering limita sévèrement les initiatives de ses équipages en leur interdisant d'utiliser des gaz toxiques, d'attaquer des objectifs civils, de couler des navires de la Croix-Rouge et de bombarder Londres.

Ce sentimentalisme de courte durée marqua sa « conversation d'adieu » avec Dahlerus le 4 septembre 1939 à Kurfürst : « Quoi qu'il arrive, déclara-t-il avec toute la sincérité emphatique dont il était capable, le gouvernement allemand comme moi-même nous efforcerons de mener cette guerre le plus humainement possible. L'Allemagne, ajouta-t-il, ne prendra aucune initiative contre la Grande-Bretagne ou la France. »

Plus tard, le même jour, il donna les mêmes assurances à Henderson, l'ambassadeur de Grande-Bretagne.

— « Et que ferez-vous si jamais une bombe tombe accidentellement sur moi ? demanda Henderson.

— J'enverrai spécialement un avion pour lancer une couronne à vos funérailles », répondit Goering en lui assenant dans le dos une petite claque amicale.

Et sans doute eût-il tenté de le faire, fidèle à la tradition chevaleresque des aviateurs de la Première Guerre mondiale.

Et pourtant, Goering pensait alors à une attaque aérienne qui surprendrait la grande flotte britannique à Scapa Flow, au nord de l'Écosse, et qui ouvrirait ainsi les hostilités. Hitler le lui interdit. Chacun des belligérants nourrissait encore l'espoir de restaurer la paix. Malgré leur déclaration de guerre, Français et Britanniques demeuraient inactifs. Ainsi le train de luxe allemand *Rheingold* (L'Or du Rhin) put

continuer à circuler sans problème le long du front français pour assurer quotidiennement la liaison Amsterdam-Bâle.

En dépit de ses déclarations belliqueuses et de ses rodomontades, Goering détestait les destructions imbéciles que comporte toute guerre, et il n'hésita pas à le proclamer, ce qui accrut le mépris que lui portaient des militaires de carrière comme Manstein, Rommel et Halder.

Pendant la brève campagne de Pologne, alors que Hitler inspectait le front, Goering resta à Berlin. Dès que Hitler revint dans la capitale, le maréchal installa son quartier général dans une réserve de chasse à Rominten, en Prusse-Orientale. Il y invita l'ex-Kronprinz à venir chasser le cerf, mais reçut une réponse glaciale de la part du prince qui retarda son acceptation jusqu'à la fin des hostilités. Un jour, tandis que Ribbentrop négociait à Moscou le tracé de la nouvelle frontière germano-soviétique, Goering téléphona à Hitler, alors dans son train de commandement, pour lui demander d'inclure dans la zone allemande les forêts de Bialystok à cause, dit-il, de leur richesse en bois de construction. « Il parle bois, se moqua Hitler, mais il pense gros gibier. » Une photographie prise le 29 septembre montre le maréchal inspectant les unités du front, vêtu d'une capote de cuir ruisselante de pluie, sous les yeux de Kesselring. Entre-temps, il avait dicté à Beppo Schmid un ultimatum ordonnant à Varsovie de se rendre et, ayant essuyé un refus de l'ennemi, il fit bombarder impitoyablement la ville, ce qui mit immédiatement fin à la guerre de Pologne. Hitler le récompensa en le faisant grand-croix de la Croix de fer.

Pendant ces premières semaines de guerre, le Conseil de Défense présidé par Goering joua le rôle éphémère de gouvernement du Reich. « Le Conseil de Défense », écrivit Schwerin von Krosigk, le ministre des Finances qui, à cinquante-deux ans, n'avait pas oublié son éducation à Oxford, « siégea plusieurs fois par semaine en cooptant autant de ministres que nécessaire. J'ai assisté régulièrement aux premières sessions. Lors de ses réunions, Goering non seulement nous autorisa, mais nous incita à discuter franchement de tous les sujets à l'ordre du jour. Nous avions enfin ce que nous réclamions depuis des années. » Mais, toujours d'après ce ministre, ce plaisir fut de courte durée. Après la parade victorieuse de ses troupes à Varsovie, Hitler revint à Berlin, et Hans Lammers, le haut fonctionnaire qui avait présidé le Conseil des ministres du Reich, reprit ses fonctions. Lammers signifia à Goering que le Führer ne désirait pas que le Conseil se réunisse à nouveau régulièrement. La direction politique de la guerre allait en souffrir, car Hitler ne convoqua jamais plus le Conseil. Krosigk s'en plaignit plus tard : « De plus, lorsque Hitler revint à Berlin avec son état-major, Goering mit fin aux habitudes prises pendant ces premières semaines de guerre. »

Goebbels, Darré, Backe et Georg Thomas, le spécialiste de l'OKW (commandement suprême de la Wehrmacht) en matière d'armement, ont pris des notes sur les sessions du Conseil de Défense. Le 4 septembre, le lendemain de la déclaration de guerre de la Grande-Bretagne et de la France, Darré écrivit : « Goering avait l'air en pleine forme, un vrai soldat de la tête aux pieds. Quel homme ! Hess joue les comparses comme d'habitude. Il ne tient pas la comparaison avec Goering. Ainsi le Parti affaibli perd peu à peu de son influence. »

C'est à cette session que Goering, comme s'il rêvait, déclara : « La Grande-Bretagne n'a rien à gagner dans cette guerre. Mais nous pourrions hériter de l'Empire britannique... »

A la session du 6 septembre, comme Goering proposait d'imprimer l'emblème du Parti sur les cartes d'alimentation, et que Goebbels protestait, disant que cette mesure nuirait à la popularité du Parti, Darré intervint : « Je crains fort, cher docteur Goebbels, que cette guerre ne puisse être gagnée par la popularité... »

Les dossiers de Thomas nous montrent le Conseil de Défense répartissant le carburant et l'acier entre les sous-marins, les Junkers 88, les explosifs et les programmes de production de munitions. Le 11 septembre, Thomas entendit Goering, à propos d'un avis que Hitler lui avait demandé sur la politique à appliquer en Pologne occupée, déclarer : « Le Führer a l'intention de créer en Pologne de grands domaines appartenant au Reich, et de distribuer à des Allemands particulièrement méritants des fermes et de grandes propriétés. » Faisant allusion aux persécutions sanglantes qui commençaient en Pologne, Goering affirma que le clergé polonais préparait une guérilla qui traînerait en longueur contre l'envahisseur nazi.

Après cette réunion, Darré nota avec quelque incrédulité que le maréchal, dans son optimisme, croyait que Hitler conclurait désormais un marché avec la Grande-Bretagne. Mais dans son journal, le ministre commenta : « Tout indique que le Führer envisage une guerre qui durera des années. »

A la fin de l'année 1939, le 4 décembre, Darré se plaignait, toujours dans son journal : « Pourquoi Adolf Hitler laisse-t-il les affaires intérieures aller à la dérive ? Nous autres ministres n'arrivons même plus à le contacter... Toutes les affaires civiles, il les traite seulement avec Goering. »

Bien que les historiens officiels britanniques ne le mentionnent pas, Hermann Goering a continué à disposer de moyens secrets de communication avec le Premier ministre britannique pendant la « drôle de guerre ». Il eut aussi plusieurs entretiens avec des émissaires de

Franklin D. Roosevelt grâce aux contacts établis par le Dr Joachim Hertslet, l'agent de Goering au Mexique pour le Plan quadriennal. Goering demanda également à un banquier suédois, Marcus Wallenberg, d'user de son influence en Grande-Bretagne pour que le gouvernement britannique accepte le plan de paix allemand. De même, son ami anglophile, le prince Max Egon zu Hohenlohe-Langenburg, eut de son côté des entretiens secrets en Suisse avec des diplomates britanniques.

Le trait le plus marquant de l'activité diplomatique de Goering au cours de l'hiver 1939-1940 fut qu'il laissa entendre à Londres qu'il était prêt à prendre le pouvoir des mains de Hitler, à faire cesser les persécutions des juifs et à évacuer les parties « non allemandes » de Pologne, Hitler ne jouant plus alors qu'une « sorte de rôle présidentiel ».

Cette offensive de paix commença dès le 8 septembre, le jour où il téléphona à Dahlerus à Stockholm pour lui annoncer triomphalement que les deux tiers de l'armée polonaise étaient déjà encerclés. Il répéta que la Luftwaffe ne bombarderait pas la Grande-Bretagne la première : « En fait, l'Allemagne attendra que la Grande-Bretagne engage les hostilités... » Et, s'adressant le lendemain aux ouvriers berlinois d'une usine de munitions, il déclara explicitement que l'Allemagne restait prête à conclure ce qu'il appelait « une paix honnête ».

Simultanément, Hertslet, qui se trouvait alors à Berlin, envoya de sa part un message codé à William Rhodes Davis, personnage très influent aux États-Unis : « TOUT VA BIEN MAINTENANT. SUCCÈS DANS GUERRE À L'EST. » Ce télégramme fut, quelques jours plus tard, suivi d'un autre, toujours codé : « NÉCESSAIRE POUR DAVIS ÊTRE ROME 26 SEPTEMBRE AFIN RENCONTRER DOCTEUR. DOCTEUR PRÊT À DEVENIR PATRON ICI. » (Le FBI, qui décoda ces télégrammes, savait déjà par d'autres messages que « Docteur » signifiait « Goering ».) Puis un autre télégramme ne laisse aucun doute sur l'intention qu'avait Goering de prendre le pouvoir : « PEUX ASSURER APAISEMENT TOTAL APRÈS GUERRE POLOGNE SI GOUVERNEMENT AMÉRICAIN NEUTRE SOUTIENT ICI NOUVELLE COMBINAISON. »

A Washington, John L. Lewis, le patron syndicaliste, était un ami intime de Davis. Ce fut lui qui montra au président Roosevelt cet extraordinaire message, si bien que Davis put répondre à Berlin dès le lendemain 19 septembre : « VOTRE CÂBLE DISCUTÉ AVEC FRANKLIN D. ROOSEVELT EN PARFAIT ACCORD... SOMMES PRÊTS À AGIR SOUPLEMENT AVEC VOUS. »

Le 20 septembre, Hertslet, toujours à Berlin, recevait un nouveau télégramme codé pour Goering, annonçant l'arrivée de Davis à Berlin dix jours plus tard afin de négocier avec le maréchal. Quelle tristesse

pour l'histoire que rien de positif ne soit sorti de ces initiatives remarquables.

Avec la même circonspection, mais avec encore moins de succès, Goering continua d'œuvrer auprès de ses contacts britanniques pendant tout le mois de septembre. Lorsque deux aviateurs anglais furent faits prisonniers, leur avion ayant été abattu au-dessus de l'Allemagne le 10 septembre, Goering téléphona à Dahlerus et envoya à Londres des lettres des deux Britanniques avec un mot personnel où il assurait à leurs familles qu'ils étaient vivants et en bonne santé. Indigné, le Foreign Office interdit au Suédois toute transmission de courrier, ce rôle étant réservé en temps de guerre à la Croix-Rouge.

Lorsque, le 17 septembre, les armées de l'Union soviétique attaquèrent l'est de la Pologne, Goering téléphona à Dahlerus en Suède : « Alors, qu'allez-vous faire après cela ? » demanda-t-il.

— Je reste ici », répondit Dahlerus en insistant sur le mot « ici ».

Mais, dès le lendemain, il rapporta à la légation britannique cette nouvelle approche de Goering : « Le maréchal est prêt à tout pour organiser une trêve pourvu qu'on lui en reconnaisse le mérite. » Si Goering pouvait par exemple rencontrer sur un terrain neutre une personnalité comme le général Ironside, cela lui donnerait plus de poids pour convaincre Hitler. Les Britanniques firent répondre à Goering que c'était à lui, et non à eux, de faire des propositions concrètes. Et trois jours plus tard, à la légation britannique d'Oslo, sir George Ogilvie-Forbes suggéra sèchement à Dahlerus que Goering devrait peut-être réfléchir à l'accueil que l'armée Rouge réservait à « ses copains assassins »...

Goering chercha sérieusement à rétablir la paix. Le prince von Hohenlohe rencontra de sa part en Suisse le colonel Malcolm Christie, des Services secrets britanniques, pour lui assurer que si une personnalité britannique dûment mandatée — il suggéra cette fois Vansittart — arrivait avec des propositions, il était prêt à passer à l'action contre le Führer.

Avec une angoisse croissante, il se rendait compte que le temps, une fois de plus, jouait contre lui. Le 26 septembre, Hitler le prévint, ainsi que les autres chefs de la Wehrmacht, de son intention d'envahir la France le plus vite possible. Le même jour, il emmena chez Hitler Dahlerus, qui repartit immédiatement pour Londres avec des propositions détaillées. Pendant trois jours, les 28, 29 et 30 septembre, Cadogan, Halifax, puis Chamberlain lui-même, questionnèrent Dahlerus à fond. Chose étrange, Dahlerus dissimula néanmoins aux Britanniques que l'offre qu'il leur apportait provenait également de Hitler. La position de la Grande-Bretagne demeura inchangée : elle ne pouvait

faire confiance aux chefs actuels de l'Allemagne, et exigeait des garanties quant à l'avenir.

Du jour au lendemain, Hitler pouvait donner l'ordre de déclencher l'Opération Jaune, l'offensive contre la France, et Goering se désespérait. Le baptême du feu, en Pologne, de sa Luftwaffe, malgré sa facilité apparente, ne l'avait pas trompé sur ses insuffisances quand il s'agirait d'une guerre réelle. Et, chose encore plus importante, le Ju 88, le bombardier standard sur lequel comptait Hitler, n'était pas encore fabriqué en série.

Aussi Goering accueillit-il presque comme un sauveur William R. Davis, le magnat du pétrole américain, quand il arriva à Berlin porteur de l'étrange message de Roosevelt. Le 1^{er} octobre, il envoya d'abord Wohlthat pour le tester. Roosevelt, selon Davis, voulait apparaître comme « l'ange de la paix » au cours de sa prochaine campagne présidentielle. Son idée était de rendre à l'Allemagne ses frontières et ses colonies d'avant 1914 et de lui accorder une aide économique. Goering en discuta avec Hitler avant de remettre à l'émissaire du président américain une liste *signée* des conditions de paix du Reich, à remettre à Roosevelt en main propre. Il ajouta oralement que l'Allemagne était prête à accorder à la Pologne et à la Tchécoslovaquie des gouvernements indépendants. Davis repartit pour Washington, *et ce document essentiel disparut !* Toutefois, Davis lui-même devait mentionner son existence le 31 décembre 1940 en affirmant au *Des Moines Register* qu'il l'avait remis au Département d'État. (Davis mourut d'une crise cardiaque le 1^{er} août 1941 : on a alors prétendu qu'il était un agent d'« Intrepid », le chef des Services secrets britanniques en Amérique du Nord).

Entre-temps, Birger Dahlerus était revenu à Berlin. Le 3 octobre, il rencontra Goering et le Führer. On informa aussitôt Halifax par télégramme qu'il était porteur d'offres plus précises du gouvernement allemand. Londres ne répondit même pas. Le 9 octobre, Dahlerus rencontra à nouveau Goering et Hitler. Le Suédois attaqua de front les problèmes délicats des frontières de la Pologne, du désarmement et de la nécessité pour l'Allemagne de changer de politique extérieure. Hitler hésitait mais, après deux réunions de plus, il accepta le 10 octobre de discuter de la question polonaise lors de la « conférence de paix » qui suivrait. Dahlerus repartit pour La Haye, porteur d'une lettre qui l'accréditait auprès du gouvernement britannique et d'une nouvelle liste de propositions : une conférence au sommet traiterait de la question polonaise, du désarmement, des colonies, des transferts de population, mais serait précédée d'une miniconférence entre personnalités de haut rang comme Goering et Ironside. L'Allemagne s'engageait à construire

un *mur de l'Est* le long de la Vistule pour protéger la Pologne contre l'armée soviétique, malgré l'alliance qui unissait alors Moscou et Berlin. Dans une lettre personnelle à Dahlerus, Goering confirmait que le Führer était intimement persuadé que cette guerre était inutile, car, après les millions de morts qu'elle provoquerait, l'Europe serait confrontée aux mêmes problèmes.

Tous les efforts diplomatiques de Goering allaient échouer. Le 12 octobre, au cours d'une émission de la BBC, Chamberlain repoussa catégoriquement l'offre du Reich. Devant Goering, Udet et Milch (d'après le journal de ce dernier), Hitler s'exclama d'une voix rauque de rage : « Maintenant, produisez-moi des bombes. La guerre continue ! » A 21 heures 30, Goering téléphona à La Haye pour demander à Dahlerus de partir pour Londres, en le prévenant que le Reich ne répondrait pas à la « déclaration de guerre » de Chamberlain.

Néanmoins, le dialogue anglo-allemand se poursuivit dans le plus grand secret. Le 12 octobre, Dahlerus revint de Londres : d'accord avec Goering, il reprit l'idée d'un mini-sommet officieux entre deux personnalités représentatives pour jeter les bases d'un armistice. Les Britanniques, de leur côté, acceptaient de négocier avec un gouvernement nazi à condition de recevoir *d'abord* des garanties sérieuses contre toute autre agression. Lord Halifax avait indiqué froidement que la Grande-Bretagne entendait par là de grands changements d'ordre intérieur.

Le 19 octobre 1939, dans une interview qu'il accorda à James D. Mooney, président de la General Motors allemande, Goering laissa entendre que le Reich était prêt à rendre une certaine indépendance à la Pologne et à la Tchécoslovaquie : « Si seulement nous pouvions conclure aujourd'hui un accord avec les Britanniques, nous plaquerions les Russes et les Japonais. » D'après les notes prises par Mooney, le maréchal lui demanda de se rendre à Londres « pour le compte de notre gouvernement afin de voir à quoi rime cette guerre... Nous avons lu les discours récents de Chamberlain et n'arrivons pas à savoir s'il veut vraiment se battre ou non ».

A Londres, le frère de Vansittart, directeur pour l'Europe de la General Motors, put seulement transmettre à Mooney la réponse orale du ministre : le gouvernement de Sa Majesté n'accordait aucune confiance au gouvernement nazi : c'était à Goering lui-même qu'il appartenait d'*agir*, avait dit Vansittart.

L'Opération Jaune devenait chaque jour plus menaçante, et Goering ne l'ignorait pas. Le 22 octobre, Hitler fixa une première date : trois semaines plus tard. Le 25, Goering et Dahlerus eurent deux longs entretiens. « A la demande répétée du maréchal », le Suédois accepta de

faire un nouvel effort pour sortir de l'impasse. Goering promettait maintenant que si Londres envoyait des plénipotentiaires, il leur soumettrait des propositions écrites, particulièrement sur la Pologne. Mais « le Führer, ajoutait-il, n'est pas prêt à faire des concessions sur la Tchéquie... » Dahlerus repartit pour La Haye et attendit une fois de plus.

Dès le lendemain, le chef du Service secret envoya à Chamberlain la note suivante : « C'est avec une extrême circonspection que nous accorderions à Goering quelque confiance. » Toutefois, le Foreign Office n'écartait pas complètement l'éventualité de traiter avec lui, à tel point qu'il interdit la publication d'un tract destiné au peuple allemand et qui ridiculisait Goering en évoquant ses problèmes avec la drogue et sa corpulence, faisant de lui un personnage « impulsif, vain, jovial, et brutal ». Comme le dit un fonctionnaire du Foreign Office : « Il est le seul que nous devons essayer de ne pas insulter plus que nécessaire. »

Les milieux conservateurs militaires n'ignoraient pas l'action de Goering. Helmuth Groscurth, colonel de l'Abwehr, nota dans son journal à la date du 4 novembre que Goering était opposé à l'Opération Jaune. Hitler au contraire s'impatiait. Il répétait à ses généraux que le Reich n'avait désormais plus de temps à perdre. « Espérer un compromis est de l'infantilisme », alla-t-il jusqu'à dire.

Et en effet, à mesure qu'avancait l'hiver, les derniers moyens clandestins de communication de Goering avec la Grande-Bretagne disparurent un à un.

Goering avait toujours considéré que le traité germano-soviétique était « un pacte avec Belzébut pour combattre Satan ». Hitler avait dû calmer les craintes des membres les plus « obtus » de son parti. Le 21 octobre, il avait chapitré durement tous les chefs nazis, disant, selon le journal de Darré : « Dans l'histoire, le vainqueur a toujours raison ! Aussi n'ai-je à suivre dans cette guerre que ce que me dicte ma conscience... C'est avec une résolution glaciale que je commettrai des actes qui violeront probablement toutes les lois internationales. Nous avons besoin d'espace. Et c'est à l'est que j'espère acquérir l'espace dont nous avons besoin. »

Selon le colonel Beppo Schmid, Hitler avait persuadé Goering qu'il fallait pour le moment satisfaire toutes les exigences politiques et économiques de leur allié, l'Union soviétique. L'Allemagne dépendait en effet des livraisons soviétiques de pétrole, de métaux rares et de produits alimentaires, et le chemin de fer transsibérien était la seule route à échapper au blocus pour faire venir d'Extrême-Orient du caoutchouc et d'autres matières premières indispensables. En plus de tous les côtés malsains et irritants de ce pacte infernal, Goering devait

supporter la présence constante, dans son état-major, d'un officier de liaison russe petit et noiraud, le colonel Skornyakov, qu'il appelait ouvertement « ce bâtard, fils d'alcoolique ».

Il n'en fut pas moins choqué par l'importance des demandes que le gouvernement soviétique présenta en décembre 1939. Non seulement Moscou réclamait des machines-outils allemandes, des armes et des schémas directeurs de différents matériels, mais des navires de guerre entiers du dernier modèle comme le croiseur *Lützow*. Karl Ritter, l'ambassadeur qui discutait à Moscou de cet accord commercial, envoya à Goering un télégramme où il mentionnait surtout les promesses des Soviétiques : 900 000 tonnes de pétrole, 100 000 tonnes de coton, 10 000 tonnes de lin, un million de tonnes de blé, environ 80 millions de marks de bois de construction et d'énormes quantités de manganèse. Le Reich exigeait en plus du beurre, de la ferraille, des raffineries de pétrole et des tourteaux.

Ces pourparlers se poursuivirent en Allemagne, et Goering s'émut de plus en plus à chaque nouvelle exigence des Russes :

Négociations à Berlin. Demandes des Russes :

1. Matériel industriel. 300 millions de marks de machines (dont 60 millions de machines-outils. Très gênant).

2. Matériel d'armement : 700 à 800 millions de marks. Marine : un croiseur type *Lützow* plus petit équipement. Plans de plusieurs grands navires. Armée de terre : artillerie lourde et moyenne. Armée de l'air : 300 millions de marks d'appareils et divers, plus plans des tout derniers modèles.

Points à débattre : investissements dans grande industrie, en tout un milliard de marks ?

Si l'on étudie les notes quotidiennes du journal de Goering, il est difficile de voir en lui un « Seigneur de la guerre » : le voici par exemple consultant les forces obscures du monde occulte. Beppo Schmid l'a vu balancer un pendule au-dessus d'une carte pour deviner la raison pour laquelle Français et Britanniques n'attaquaient pas le Reich. Goering était aussi naïf et primitif qu'ambitieux et retors. Il se vantait souvent d'ignorer les principes mêmes d'un poste de radio. Il affirmait constamment que les Américains savaient fabriquer d'excellentes lames de rasoir et des réfrigérateurs, mais qu'ils ne pourraient jamais produire en série des machines aussi complexes que des avions et des chars. Il gaspillait des millions de marks pour « un rayon de la mort » qu'un savant prétendait avoir inventé (l'homme s'était simplement trompé de plusieurs décimales et la portée réelle de son rayon était en fait de trois

centimètres !). Et un « faiseur de pluie » lui extorqua des millions de marks pour un « appareil scientifique » qui se révéla n'être qu'une caisse de récepteur de radio vide de tous ses circuits et dépourvue de boutons de commande !

Pendant toute cette « drôle de guerre », les escadrilles de Goering demeurèrent à peu près oisives, à part quelques opérations contre des navires britanniques. La Luftwaffe, comme enivrée par ses succès en Pologne, se reposait sur ses lauriers. Elle se contenta de l'affirmation d'un pilote qui prétendait avoir coulé le porte-avions *Ark Royal*. Winston Churchill, alors premier lord de l'Amirauté, démentit en vain cette nouvelle, et Goering, plusieurs mois plus tard, demanda enfin à Dahlerus de s'informer discrètement à Londres du sort réel du porte-avions.

Il était alors redevenu extrêmement adipeux, et le médecin de son état-major, le Dr Ramon von Ondarza, diagnostiqua une mauvaise circulation sanguine et une tension terriblement irrégulière. Son pouls battait parfois à 220 pulsations par minute, son muscle cardiaque s'était affaibli, et Ondarza lui conseilla de tout prendre calmement désormais. Et c'est ce qu'il fit à Carinhall où il se sentait à l'abri des intrigues de ses rivaux et en paix avec le monde. En décembre 1939, il tenta encore par deux fois d'engager furtivement des négociations avec Londres, d'abord par l'intermédiaire du comte Eric von Rosen, puis par celui du commandant Tryggve Gran, un officier de l'armée de l'air norvégienne.

A Carinhall, loin des regards indiscrets, il vivait à sa guise. Ernst Udet était le seul qu'il autorisât à partager cette oisiveté et son jacuzzi. Après la défaite du Reich, des prisonniers allemands incrédules entendirent Milch affirmer que « ces deux grenouilles énormes passaient leur temps assises dans une sorte de piscine ».

Entouré de membres de sa famille et d'amis, Goering se faisait projeter, dans sa salle de cinéma du sous-sol, des films interdits comme *Autant en emporte le vent*. Un directeur de l'UFA révéla plus tard que l'aménagement de ce cinéma privé avait coûté à sa compagnie plus de cent mille marks : Goering lui avait simplement retourné la facture de l'UFA en le remerciant de son « magnifique présent ».

Le 10 janvier 1940, Hitler, après avoir consulté Goering, décida que l'Opération Jaune commencerait une semaine plus tard. Mais, le même jour, un avion de la 2^e Flotte aérienne s'écrasa en Belgique. En violation de toutes les règles de sécurité, les deux officiers d'état-major qui se trouvaient à bord avaient avec eux des plans ultra-secrets concernant l'Opération Jaune. L'après-midi suivant, ils assurèrent à l'attaché militaire de Goering qu'ils avaient réussi à brûler ces plans dans le poêle d'une pièce où on les avait laissés seuls. Mais le soir même, la presse de

Bruxelles annonça qu'un officier belge avait réussi à sauver du feu des papiers presque intacts...

Goering sut immédiatement quelle serait la réaction de Hitler. Hassell le vit fou de frayeur. Il fit brûler un dossier devant lui, dans un poêle, pour vérifier à quelle vitesse il se consumait, et il s'en tira avec d'assez graves blessures aux mains en essayant de le retirer des flammes. Sur les conseils d'Emmy, il consulta un extralucide qui, fort sagement, le rassura : le dossier secret était totalement consumé. C'est ce qu'il affirma, tout heureux, à Hitler. Mais cet épisode endommagea durablement le prestige du maréchal à qui le Führer ordonna de congédier le général Felmy, commandant de la 2^e Flotte aérienne, ainsi que son chef d'état-major.

Hitler, nerveux à cause des retards successifs, décida alors de restructurer l'Opération Jaune suivant une conception totalement nouvelle. Il avait conclu de l'accident que, si l'ennemi avait pris connaissance des documents, il croirait que l'offensive allemande se déroulerait suivant ces plans.

Aussi, quatre jours après l'anniversaire de Goering, que le maréchal célébra dans une atmosphère de tristesse, Hitler reporta au printemps une attaque profondément modifiée pour garantir un secret et un effet de surprise absolus.

L'OPÉRATION JAUNE ET LES TRAÎTRES

Des années plus tard à Nuremberg, alors que Goering attendait la fin dans sa cellule, il lui est arrivé de philosopher sur les petits riens du destin qui déterminent la vie des hommes. En 1919, alors qu'il allait être initié franc-maçon, et qu'il se rendait à la cérémonie, il avait quitté l'arrêt d'autobus pour suivre une blonde pulpeuse qui avait croisé son chemin. S'il était devenu franc-maçon, il n'aurait jamais été accepté dans le parti de Hitler. S'il n'y avait pas eu cette blonde, s'est-il souvent dit en 1945, il ne se serait pas retrouvé en prison à Nuremberg...

Il en fut de même pour cet avion écrasé sur le sol belge, en janvier 1940. Cela mit presque fin à sa carrière. S'il conserva ses fonctions et dut comparaître par la suite comme criminel de guerre à Nuremberg, ce fut probablement parce qu'il put révéler une trahison qui se tramait alors au plus haut niveau du haut commandement nazi. Le 13 janvier, Goering se rendit secrètement chez Hitler avec un dossier du Forschungsamt contenant des télégrammes italiens et belges échangés entre Rome, le Vatican et Bruxelles, qui dévoilaient l'existence d'un traître à Berlin. Ce traître inconnu avertissait les diplomates étrangers à chaque fois que Hitler décidait de changer la date du déclenchement de l'Opération Jaune, les 14, 15 et 17 janvier — et cela, seulement quelques heures après la prise de décision. L'attaché militaire italien, le colonel Efisio Marras, transmettait ces renseignements au comte Ciano, lequel avertissait Bruxelles et La Haye, les villes menacées. Furieux, Hitler déclara le 20 janvier à Goering et à Brauchitsch : « Je suis convaincu que nous gagnerons cette guerre, mais nous allons la perdre si nous n'apprenons pas à garder nos secrets. »

Au cours de ces semaines, la seule concession de Hitler à Goering fut d'inclure la Belgique et la Hollande dans l'Opération Jaune. Le Führer avait d'abord refusé d'étendre la guerre à des pays neutres. Le 15, il avait encore interdit à Goering d'attaquer des navires dans la Manche en lui

faisant observer qu'il y avait là des navires neutres. Mais Jeschonneck, le jeune chef de l'état-major de la Luftwaffe, persuada Hitler qu'il ne pouvait pas atteindre la Grande-Bretagne sans se servir des aérodromes belges et hollandais, si bien que Hitler autorisa finalement l'extension de l'Opération Jaune à ces deux pays.

Pendant ce temps, Goering manœuvrait pour reconquérir son prestige, surtout en démolissant les autres commandants en chef : « A présent, Raeder dispose d'une flotte imposante. Dommage qu'il aille à l'église ! » dit-il, non sans hypocrisie, à Hitler. Connaissant l'aversion du Führer pour toute influence cléricale, quelques semaines plus tard, Goering devait renvoyer tous les aumôniers de la Luftwaffe.

Goering exigeait de ses aviateurs un comportement d'une haute moralité et ne supportait aucun laxisme. En mai 1946, le juge Hammerstein devait attribuer cette détermination impitoyable à sa volonté de maintenir l'ordre. Tout homme coupable de violence en état d'ivresse passait automatiquement en conseil de guerre, et un viol était presque toujours puni de mort. En Russie, un aviateur qui avait violé une femme fut, sur l'ordre de Goering, pendu dans la ville de sa victime. Quand Otto von Hirschfeld, fonctionnaire du Parti et lieutenant de la Luftwaffe abattit, pris de boisson, plusieurs prisonniers polonais, Hitler le gracia alors que Goering l'avait condamné à mort. Hans Lammers, secrétaire d'État de la chancellerie du Reich, vint spécialement à Carinhall, le 4 janvier 1940, pour discuter de ce cas et des atrocités de plus en plus nombreuses commises en Pologne occupée. Lammers nota que, devant le nombre de déportations, expulsions et exécutions, Goering avait déclaré : « Ces scandales vont rapidement devenir un danger pour tout le Reich. » Le dossier de Lammers prouve que le maréchal convoqua immédiatement Himmler pour le réprimander. Goering fut également choqué par les atrocités commises par les Polonais contre la minorité ethnique allemande. En février 1940, il raconta à sa sœur Olga qu'un cultivateur allemand blessé au pied, Hermann Treskow, fait prisonnier par les Polonais, avait été abattu parce qu'il ne pouvait plus avancer. Sa veuve avait demandé à Goering de mettre un terme à la barbarie des nazis.

Goering était aussi capable de compassion. Par exemple, un soir de ce printemps 1940, un officier de l'armée de terre demanda leurs papiers à trois jeunes aviateurs qui, fortement éméchés, se hâtaient de revenir à leur caserne avant l'extinction des feux. Comme l'officier vérifiait leurs papiers avec trop de lenteur, ils les lui arrachèrent et s'enfuirent. Quand ils furent arrêtés, le général Wolfram von Richthofen, leur chef, les remit au général commandant de l'armée de terre Walther von Reichenau. Accusés de rébellion, tous trois furent fusillés. Goering, en tant que maréchal, réprimanda durement les deux généraux.

Il commandait maintenant l'aviation la plus puissante du monde et savait que toute l'Europe tremblait à l'approche de l'Opération Jaune. Il continuait toutefois à espérer une fin rapide des hostilités. Le président de la Lufthansa, le Dr Emil-Georg von Stauss, un non-nazi dont Goering appréciait les opinions, lui demanda de recevoir l'évêque luthérien d'Oslo, le Dr Eivind Berggrav. L'évêque le trouva d'abord distant, mais Goering changea brusquement de comportement quand le Norvégien lui dit qu'il revenait juste de Grande-Bretagne et que, là-bas, le peuple n'avait aucune haine contre l'Allemagne, mais seulement la calme détermination d'aller jusqu'au bout.

« Le Führer, dit alors Goering, est convaincu que la Grande-Bretagne n'a qu'un but : écraser l'Allemagne. »

Comme l'évêque secouait négativement la tête, Goering continua : « Dans ce cas, il n'y a aucune raison de se battre. Mais nous avons essayé de négocier. Ils refuseront tant que nous n'accepterons pas leurs conditions préalables. »

Or, ces conditions (l'évacuation de la Tchécoslovaquie et de la Pologne, et la restauration de leur souveraineté) étaient, ajouta-t-il, inacceptables : « La Pologne et la Tchécoslovaquie nous serviront d'atouts dans toute négociation. »

« Et que préféreriez-vous, la paix ou la victoire ? demanda l'évêque.

— La paix... n'en doutez pas ! » s'exclama Goering, mais, avec un petit rire, il ajouta : « J'aimerais bien avoir la victoire d'abord. »

Avec la propagande de Goebbels, le peuple allemand en était arrivé à considérer la Grande-Bretagne comme son ennemi héréditaire : « Il est nécessaire de porter aux Britanniques un coup assez dur pour qu'ils cessent d'essayer d'agir envers nous comme une institutrice... Il faut croire le Führer quand il dit que nos intérêts sont à l'est. » Déconcerté par l'obstination britannique, Goering avait posé à l'évêque une question de pure rhétorique : « Les Britanniques pensent-ils que nous voulons détruire leur Empire ? »

L'économie du Reich entraînait dans un goulot d'étranglement. Hitler croyait qu'il pouvait terminer la guerre en 1940 s'il portait à la France un coup décisif. Le 30 janvier, Goering reprit cette argumentation avec Georg Thomas et dans une lettre à Walter Funk, ministre de l'Économie. L'économie allemande tout entière s'était donc de plus en plus orientée vers une production superficielle d'armes pour se préparer à une guerre éclair et non pas à un affrontement dur et prolongé. Au cours de l'hiver, Goering avait organisé à Carinhall plusieurs sessions d'études sur chacun des détails de l'Opération Jaune : Pouvait-on utiliser le carburant hollandais pour les chasseurs Me 109 ? Comment suppléer à la pénurie de munitions et de bombes, étant donné la baisse

de production de charbon et d'acier provoquée par le froid excessif d'un hiver d'une dureté exceptionnelle ?

Partant du principe que l'économie nazie disposerait bientôt de matières premières hollandaises, belges et françaises, n'était-il pas logique de puiser dans les réserves du Reich ? Aussi Goering prit-il des décisions qui allaient être fatales pour tous les projets à longue échéance des nazis : « Ce qui n'est pas important pour cette guerre-ci doit passer au second plan. »

Se servant de son titre de « Premier ministre » (il oubliait désormais d'ajouter « de Prusse »), Goering multiplia ses entretiens avec les généraux, les gauleiters des territoires occupés à l'est, et avec Himmler, le chef des SS. Le but de Goering était d'exploiter au maximum la Tchécoslovaquie et la Pologne, « les nouveaux greniers du Reich », comme il les appelait. Les pays devaient être dépouillés des cloches de leurs églises et de tous leurs métaux et ferrailles, ainsi que de leurs déchets de caoutchouc et de cuir. Il déclara à Hans Frank, le gouverneur général de Pologne, que cette dernière devrait se débrouiller toute seule.

Il semble bien que Goering ait été au courant de la solution géographique que Hitler avait imaginée pour résoudre le « problème juif » ; repousser tous les juifs d'Europe le plus loin possible à l'est. Il rappela en effet à Frank : « Le Gouvernement général va devoir organiser l'exode méthodique de tous les juifs d'Allemagne et des provinces de l'Est. » Mais il ne voulait pas non plus que des trains chargés de juifs continuent à entrer en Pologne sans son autorisation, ce qu'il confirma le 24 mars 1940 : « J'interdis par le présent ordre toutes déportations sans que j'aie donné mon consentement, d'accord avec le gouverneur général (Hans Frank). Je ne tolérerai pas l'excuse que des services subalternes aient autorisé de telles "émigrations". »

Le 2 mars 1940, à Berlin, Goering prit connaissance du détail des opérations projetées pour occuper la Norvège. Furieux de ne pas avoir été consulté, il interdit qu'une unité quelconque de la Luftwaffe soit placée sous l'autorité du commandant en chef de ces nouvelles opérations, et décida que Milch, connu pour la rudesse de ses propos, serait leur chef en Norvège au moment voulu. Mais, comme le 5 mars, à la chancellerie du Reich, il osait prétendre que ce plan était irréalisable, Hitler résolut le problème en écartant simplement Goering de toutes les conférences suivantes. A la fin du mois de mars, le Forschungsamt intercepta un télégramme de Paris à Helsinki : Winston Churchill, dans des entretiens secrets avec le gouvernement français, avait révélé qu'un corps expéditionnaire britannique se prépa-

rait à envahir la Norvège. Le 2 avril, Hitler ordonna à Goering et à l'amiral Raeder de précéder les Britanniques dans les sept jours.

Le 9 avril 1940, l'Allemagne envahit le Danemark et la Norvège. En Norvège du Sud, Goering fit une démonstration concluante du rôle de sa Luftwaffe. Ses parachutistes occupèrent tous les terrains d'aviation et permirent l'atterrissage des premiers avions de transport de troupes. D'autres appareils se posèrent sur les lacs gelés où ils déchargèrent des canons et du matériel. Dès lors, ses chasseurs et bombardiers s'acharnèrent impitoyablement sur le corps expéditionnaire britannique. Le 19 avril, Hitler ordonna à Goering de détruire les villages occupés par les Britanniques « sans égards pour la population civile ».

A Narvik, au nord de la Norvège, les forces du général Eduard Dietl furent vaincues par un corps anglo-français. Hitler espérait obtenir l'autorisation de transiter par la Suède pour ravitailler les troupes isolées et, le 15 avril, Dahlerus arriva à Berlin avec le vice-amiral Fabian Tamm, commandant en chef de la marine suédoise. Goering soumit la délégation suédoise à une diatribe d'une heure. L'un de ses membres, Gunnar Häggblöf, prit des notes : « Pendant que Goering parlait, j'ai remarqué qu'il portait au majeur de la main gauche une énorme gemme rouge qui brillait à la lumière. » Tamm avertit le maréchal que la Suède avait l'intention de défendre ses frontières.

« Aussi contre les Britanniques ? demanda Goering.

— Contre quiconque essaiera de franchir nos frontières », répondit l'amiral.

Après une série de crises si graves pour l'armée allemande que son chef, le général Nikolaus von Falkenhorst, s'effondra nerveusement, la situation se rétablit. A la fin avril, la plus grande partie de la Norvège était entre les mains des Allemands. Le 4 mai, Hitler ordonna à Goering de concentrer la totalité de la Luftwaffe en vue de l'Opération Jaune et Goering rappela Milch de Norvège pour qu'il le remplace à Berlin tandis qu'il dirigerait lui-même la guerre aérienne sur le front ouest.

Avec les succès remportés en Norvège, Goering retrouva un peu de son prestige. Le colonel von Waldau le surprit dans son train de commandement, prenant devant un miroir des attitudes napoléoniennes. Mais se moquer de sa vanité serait méconnaître sa contribution à la conquête de la Norvège comme plus tard à celles de la Hollande, de la Belgique et de la plus grande partie de la France. A partir de novembre 1939, dans une série de conférences secrètes, Goering avait projeté et mis au point l'attaque surprise aérienne qui

annihilerait les fortifications belges et hollandaises dès les premiers moments de l'offensive générale. Il lui fallait seulement quelques jours consécutifs de beau temps pour son aviation.

Hitler dut retarder encore le début de l'Opération Jaune de trois ou quatre jours, et, à chaque nouveau retard, l'énorme machine de guerre devait freiner à mort, non sans grincer, ce qui éveilla les soupçons de l'ennemi et ceux des traîtres de Berlin. Le 6 mai, un inconnu téléphona du Luxembourg à Berlin : « Alors, ils viennent, oui ou non ? » En Hollande, tous les permissionnaires de l'armée avaient été rappelés, les téléphones coupés et la garde doublée à chacun des ponts stratégiques du pays. Le 7 mai, le Forschungsamt intercepta un télégramme sinistre du représentant diplomatique belge au Vatican, rapportant qu'un traître allemand non identifié était arrivé de Berlin le 29 avril et avait informé les « canailles du Vatican » (comme Goering les appelait) des dernières décisions quant au déclenchement de l'Opération Jaune.

Hitler et Goering étaient sur des charbons ardents : ils étaient en train de perdre le facteur surprise sur lequel ils avaient compté. Et le 8 mai, le temps était encore trop incertain pour tout déclencher.

VICTOIRE À L'OUEST

Laissant Goering à Berlin, Hitler partit le 9 mai pour le nouveau front de l'Ouest. Le lendemain, un soleil printanier se leva à l'horizon, et 4 000 avions nazis dont 1 482 bombardiers et 1 016 avions de chasse, plus 248 bimoteurs déferlèrent au-dessus de la France et des deux pays neutres, les Pays-Bas et la Belgique. Ils frappèrent à l'improviste les défenses aériennes de l'ennemi et appuyèrent la ruée des chars et des fantassins allemands.

Vêtu de l'un de ses uniformes d'été blancs et arborant ses bagues les plus voyantes, le maréchal Goering partit de Carinhall dans son train spécial pour rejoindre ses généraux à Kurfürst, le quartier général permanent de la Luftwaffe. Milch écrivit dans son journal : « L'après-midi, le maréchal arriva en train. Énormes victoires, grosses pertes [pour l'ennemi] ! Eben Mael [la forteresse belge la plus importante] est tombée grâce à l'aviation ! »

Pendant cinq jours, le maréchal vécut dans son train à Kurfürst avec ses généraux à ses pieds. Son nouveau train spécial (dont le nom de code était *Asia*) était décoré de tentures en velours, de panneaux de bois précieux, de tapisseries, et pourvu d'une salle de bains gigantesque qui n'aurait pas été déplacée dans ses demeures de Carinhall et de Berlin. Non seulement ce train comportait les deux wagons de marchandises habituels équipés de canons de DCA, mais une série de wagons à plateforme portant ses plus belles automobiles, une Buick, deux Ford Mercury, une Citroën, une camionnette Ford et deux Mercedes (l'une à six roues tout terrain et l'autre un fourgon pour la chasse). On trouvait aussi dans ce train une chambre noire pour son photographe personnel Eitel Lange, une infirmerie mobile à six lits et un théâtre lui aussi tout équipé, sans compter un salon de coiffure qui lui était réservé avec ses miroirs à main, ses houppettes à poudre, ses vaporisateurs à poire en caoutchouc pour ses différents parfums, ses pots de crème, ses flacons d'eau de Cologne et ses lampes à rayons ultra-violets.

De ce train très luxueux, Goering allait suivre en toute sécurité les victoires des armées allemandes. Chaque jour, le général Milch montait lui présenter les photos aériennes des premiers combats. Le 11 mai, il put lui annoncer l'anéantissement de mille avions ennemis. Plus tard, ses interrogateurs eurent du mal à l'empêcher d'évoquer avec plaisir ce glorieux mois de mai 1940. Il riait encore de plusieurs épisodes, comme celui de ce sous-lieutenant néerlandais qui avait demandé l'autorisation de faire sauter le pont du canal Albert, menacé par des parachutistes allemands. Le général Winkelmann avait refusé : « Aucun parachutiste n'oserait sauter si loin derrière nos lignes. » Quelques minutes plus tard, le sous-lieutenant retéléphonnait : « Mon général, je vais être fait prisonnier. »

La maîtrise de l'air était l'élément décisif de la guerre nouvelle, comme cela avait été prouvé en Norvège. Le 14 mai, trente-six bombardiers voulurent anéantir une position de l'artillerie hollandaise installée dans la vieille cité portuaire de Rotterdam. Mais une vague d'avions ne vit pas les signaux envoyés par Student, le général des parachutistes, pour arrêter les bombardements. Les incendies qui en résultèrent ravagèrent la vieille ville, tuant neuf cents personnes. « Je vais vous dire ce qui est arrivé, expliqua Goering, sans le moindre regret, à ses interrogateurs. Les brigades de pompiers ont eu si peur qu'ils ont refusé de bouger et de combattre les incendies. Vous n'avez qu'à interroger le maire de Rotterdam, il vous le dira. Toutes ces histoires de milliers de morts [Churchill, à plusieurs reprises, avait parlé de trente mille morts à Rotterdam pour justifier sa stratégie aérienne] sont pure invention. »

Le 15 mai, Hermann Goering ordonna que son train spécial *Asia* fût remorqué à travers l'Allemagne jusqu'au front occidental.

Accrochés derrière ses wagons personnels, roulaient ceux de son « petit état-major ». Cette unité allait être une source d'irritation pour Jeschonnek et son état-major qui disposaient de leur propre train de commandement *Robinson*. Goering s'était entouré d'un essaim de jeunes aides de camp, « surgradés » et de fort belle allure, mais qui manquaient de l'expérience professionnelle des officiers d'état-major servant sous Jeschonnek. Et, pour diriger l'équipe de cartographes et d'opérateurs de télétypes et de radio, Goering avait choisi le commandant Bernd von Brauchitsch (le fils du commandant en chef de l'armée de terre) qui le tenait quotidiennement au courant des événements. Plus tard, quand les défaites succéderaient aux victoires, il allait truquer sans vergogne ses rapports pour rassurer son chef et ne pas lui déplaire.

Le 16 mai, le train interminable de Goering atteignit l'emplacement qui lui avait été désigné dans le massif montagneux de l'Eifel, près d'un tunnel. Une plate-forme de bois avait été construite le long du rail pour permettre au corpulent maréchal de descendre de voiture, ce qu'il faisait rarement. Il prenait ses repas — caviar et vins fins — avec sa suite dans le wagon-restaurant n° 1, tandis que le menu fretin se contentait de l'ordinaire du wagon-restaurant n° 2, beaucoup moins luxueux. Les collecteurs d'égouts aménagés sous le train étant devenus insuffisants après l'adjonction des wagons supplémentaires de l'équipe du jeune Brauchitsch, Goering réserva à son usage exclusif les seuls W.-C. qui fonctionnaient convenablement et fit fermer tous les autres.

Un jour, il ordonna à Fritz Görnnert, le chef du train, de faire à l'improviste un exercice d'alerte. Ce fut une gigantesque farce : le mécanicien engouffra sa locomotive dans le tunnel, arrachant tous les câbles de communication des supports fixes disposés le long de la voie. Prenant de la vitesse, le train ressortit de l'autre côté du tunnel qui devait lui servir d'abri, et continua à accélérer. Les charmants aides de camp s'accrochèrent aux poignées des freins de secours tandis que Goering, rouge de rage, hurlait : « Mais ce type est devenu complètement fou ! »

Il pardonna vite cet incident à Görnnert. Dès le 16 mai, la percée de Sedan condamnait la France à la défaite. Trois jours plus tard, il fit contacter le consul général de Suède à Paris et l'invita à insister auprès du gouvernement français pour que ce dernier demande la paix : « Nous sommes prêts à accorder [à la France] des conditions raisonnables. »

Une fois, il ordonna à son chef d'état-major, sur un ton grandiloquent, de bombarder les terrains d'aviation autour de Paris : « Jeschonnek, que mes forces aériennes obscurcissent le ciel ! » Le 23 mai, il récompensa ses troupes aéroportées en distribuant les premières huit croix de chevalier et, ce même jour, le corps expéditionnaire britannique amorça une retraite humiliante vers les ports de la Manche, abandonnant ses alliés français et belges à leur sort. Goering prit le téléphone et proposa à Hitler d'incendier ces ports et d'anéantir l'ennemi dans la poche créée par l'avancée des troupes allemandes. Le commandant du VIII^e corps aérien Richthofen nota sur son calepin l'ordre de Goering : « Détruire les Britanniques dans la poche. »

Et Hitler le crut. Le 24 mai, il stoppa la progression de ses chars. Le général Franz Halder, le chef de l'état-major général, écrivit le soir même dans son journal : « La Luftwaffe doit détruire l'armée encerclée. » Goering, triomphant, l'annonça à son adjoint : « Notre Luftwaffe doit nettoyer les Britanniques. J'ai persuadé le Führer de retenir

l'armée de terre. » L'ordre de faire halte souleva alors peu de critiques. Tous étaient sûrs que la campagne de France touchait à sa fin, et il n'était pas question d'épargner les Britanniques. « Le Führer veut que nous leur donnions une leçon qu'ils n'oublieront jamais », confia Goering à Milch.

Tandis que ses escadrilles se reconcentraient en vue de cette nouvelle tâche, Goering, après avoir abandonné son train à Polch, prit un Junkers 52 pour savourer le spectacle de la destruction de Rotterdam. Prenant avec lui Loerzer et Udet, il poursuivit son voyage par la route jusqu'à Amsterdam, cette ville si riche en art et en trésors antiques. Après avoir satisfait, par quelques achats, sa passion des babioles coûteuses, il repartit dans un Storch de reconnaissance pour le quartier général de Hitler afin de le tenir au courant des préparatifs de l'anéantissement des Britanniques à Dunkerque : « Il n'y a que des bateaux de pêche qui arrivent à leur secours, dit-il en se moquant. Espérons que les Tommies savent nager. »

En quittant la France le 30 mai pour revenir à Potsdam, Goering ne se rendait pas compte que trois cent mille Britanniques et Français étaient en train de quitter les plages de Dunkerque, pendant que trois cents bombardiers allemands demeuraient cloués au sol, impuissants, par un temps cent pour cent nuageux. Au retour de Goering en France, Milch lui annonça la mauvaise nouvelle : « J'ai aperçu six ou sept nègres morts avec peut-être une vingtaine ou une trentaine d'autres. Tous les autres ont décampé, ils ont abandonné leur matériel pour s'enfuir ! » Milch suggéra d'utiliser les troupes aéroportées pour créer une tête de pont dans le sud de l'Angleterre en s'emparant des terrains d'aviation comme la Luftwaffe l'avait fait en Norvège.

Goering écarta l'idée. Il ne disposait en effet que d'une division aéroportée, comme il l'expliqua plus tard : « Si j'en avais eu quatre, j'aurais directement attaqué la Grande-Bretagne. »

Puisque la bataille de France touchait à sa fin, il reprit la direction effective de l'économie de guerre en convoquant les membres de son cabinet restreint à bord de son train. Accoutré à peu près comme le prince Danilo de *La Veuve joyeuse*, il apparaissait dans son wagon-restaurant dans un resplendissant uniforme blanc — ceint d'une écharpe et orné d'une série de décorations étincelantes, son énorme ventre soutenu par une ceinture où brillaient des plaques d'or incrustées de bijoux. Le lieutenant Goering, son neveu, multipliait les expéditions de pillage à travers la France occupée. D'un magasin de vêtements de Reims, il « libéra » un camion plein de chemises, de chaussettes et d'autres articles qui furent partagés équitablement entre les officiers de l'état-major de Goering, chaque lot étant accompagné d'une note :

« Présent du maréchal Goering. » On ne peut nier son charisme : un officier de la Luftwaffe devait déclarer que, malgré ses uniformes fantaisistes, Goering était resté un *Kamerad*. « Un mec de première classe, dit un autre, dommage qu'il soit si gros. » « Il a l'air un peu malade, dit encore un lieutenant que Goering venait de décorer, il porte une canne à pommeau et un revolver démesuré, des bottes marron et une casquette blanche — bref, il est un peu ridicule, à vrai dire. » Un commandant d'escadrille s'est montré plus sévère : devant lui, Goering avait conseillé à des pilotes de chasse de ne pas paniquer s'ils *entendaient* derrière eux le bruit d'un Spitfire. « J'aurais voulu que le sol s'entrouvre et m'engloutisse, déclara ce commandant. Donner-Wetter, quelle ignorance ! Dans le cockpit d'un avion, vous n'entendez même pas *vos propres mitrailleuses* ! »

Pour être mieux informé, Goering convoquait jusqu'à de simples chefs d'escadrille. A des camarades, un pilote allemand expliquait : « Hermann écoute des hommes comme Molders [un commandant] et Galland [un colonel] plutôt qu'un de ses généraux. Il a pris un repas avec nous, et il nous demandait sans cesse : " Que pensez-vous, commandant ? " Et les gars aussi lui parlaient : " D'abord, la radio devrait se taire à la nuit tombante ; deuxièmement, il faut seulement des hommes expérimentés comme chefs d'escadrille, et non des hommes qui n'ont jamais vu un combat ; troisièmement, ne renvoyez pas nos meilleurs hommes chez nous pour devenir instructeurs ! " »

Un jour, il ordonna à un garde forestier de Carinhall de lui amener un daim en France pour pouvoir le chasser. Ayant revêtu son costume de chasse, il se mit en route, laissant Milch, Jeschonnek et les autres membres de son état-major tenir sans lui la réunion prévue. Non seulement Milch put terminer la conférence, mais le dîner se déroula aussi en son absence. Il revint de mauvaise humeur, s'étant endormi à l'affût et ayant manqué dans une seule journée son daim, sa conférence et son dîner. Après avoir exprimé sa rage, son visage s'éclaira : « Prenez note de mon ordre, commanda-t-il à son aide de camp. Conférence d'état-major dans dix minutes, suivie du dîner. Tous les officiers devront y assister et dîner comme d'habitude. »

Hermann Goering croyait que la guerre était pratiquement finie : la France n'avait-elle pas demandé l'armistice ? Udet, à son retour à Berlin, avait ordonné de classer le projet du quadrimoteur He 177. Goering avait commencé à se livrer à ce qui serait l'un de ses passe-temps favoris pendant le reste de cette guerre : l'enrichissement constant de sa collection d'art grâce au butin prélevé dans les pays occupés. On a retrouvé une liste écrite de sa main sur le luxueux papier

à lettres de l'hôtel Amstel d'Amsterdam. Il y est question de dix-neuf tableaux inestimables de Rubens et d'autres maîtres flamands (provenant des collections royales), et de sept autres toiles, découvertes ailleurs, de Rembrandt, de Lucas Cranach l'Ancien — le peintre favori de Goering — et de Brueghel le Vieux.

Une semaine plus tard, le 18 juin, Milch avertit Goering par un rapport écrit que le Ju 88 ne répondait pas aux exigences requises pour un bombardier. Goering se désintéressa de cette nouvelle. La victoire finale lui sembla encore plus à portée de main quand il assista avec ses généraux à la pompeuse cérémonie de l'armistice, le 23 juin 1940, à Compiègne. Le général de division Hoffmann von Waldau a donné dans son journal une description de la ville morte :

Presque plus personne, des maisons éventrées exhibent leur contenu, des chiens errants parcourent les rues. Formidables applaudissements de la part des soldats. Vraiment, notre « Hermann » est immensément populaire. Avons traversé la belle forêt par de larges avenues jusqu'au wagon-restaurant du maréchal Foch. Une avenue aboutit à la clairière au centre de laquelle se trouve le wagon...

A 3 heures 20 de l'après-midi, les Français apparaissent... Leur aviateur fait montre d'une indifférence étudiée. Après lecture du préambule, départ du Führer. Ce fut un moment exaltant.

Une fois revenu dans son train de commandement *Asia*, Goering, de plus en plus énorme, se glissa difficilement derrière la table de son wagon-restaurant pour s'exclamer joyeusement : « Petit garçon, je savais déjà que je serais un jour un " Seigneur de la guerre ". »

Par un homme que Beppo Schmid identifie seulement comme « un tiers », Goering apprit que Hitler allait *simuler* des préparatifs d'invasion de la Grande-Bretagne sous le nom de code *Otarie*. Un bluff gigantesque destiné à faire céder les Britanniques, ce qui convenait parfaitement au maréchal qui, à cette époque, considérait cette invasion comme un effort superflu. Schmid ne fut donc pas surpris de ne recevoir aucun ordre concernant les bombardements préparatoires indispensables à un débarquement. Le 22 juin, après une conférence avec Goering, Waldau nota que le regroupement avait commencé, mais « rien d'important au point de vue militaire n'est prévu avant le discours [du Führer] au Reichstag, qui n'aura lieu que dans deux ou trois semaines ».

Le 25 juin, Jeschonnek déclara franchement au baron Sigismund von Falkenstein, agent de liaison entre l'état-major de l'Air et le commandement suprême de la Wehrmacht (OKW) : « Il n'y aura pas d'*Otarie*,

je n'ai pas de temps à perdre avec cela. » Et Falkenstein avertit Waldau dès le lendemain que Jeschonnek avait refusé tout commentaire sur cette opération car, « d'après lui, le Führer n'a nullement l'intention de traverser la Manche ».

Hitler et Goering croyaient encore qu'un bombardement intensif des navires britanniques suffirait à amener Churchill à partager leur point de vue. Goering avait seulement commandé à ses escadrilles d'entreprendre sur une petite échelle des raids sur les ports et les rades de la Grande-Bretagne, mais en leur interdisant rigoureusement de bombarder l'intérieur des terres.

Goering était ensuite parti pour Amsterdam afin de jeter un coup d'œil avide sur l'extraordinaire collection d'art de J. Goudstikker, un marchand de tableaux en faillite. Quand il s'absentait pour se livrer à ces razzias, tous ses subordonnés se sentaient soulagés. Le 27 juin, Waldau, son chef des opérations, écrivit dans son journal personnel : « Maréchal voyage au loin, une bénédiction pour nous. » Deux jours plus tard, il repartait à bord de son train de commandement pour Berlin où il resta jusqu'en septembre, ce qui prouve son manque d'intérêt pour *Otarie*. A Carinhall, où il se prélassait, il passait son temps à contempler, éperdu d'admiration, ses nouvelles acquisitions, et il se demandait parfois très sérieusement lequel de ses généraux il allait anoblir à la fin de la guerre ! En attendant, il décerna à Udet la croix de chevalier, bien que le travail de bureau de son directeur de l'Armement n'eût vraiment rien d'héroïque.

Hitler annonça à Goering qu'il allait faire à la Grande-Bretagne, dans son discours au Reichstag, une offre magnanime de paix. Goering le prévint aussitôt que les Britanniques insisteraient sur l'évacuation totale de toutes les conquêtes de la Wehrmacht, la Norvège, la Pologne et les pays de l'Ouest, sauf peut-être l'Alsace-Lorraine et le couloir de Dantzig qu'ils permettraient à l'Allemagne de conserver. Hitler le calma très vite en lui annonçant qu'au cours de ce même discours il le nommerait « maréchal du Reich », titre que seul avait porté dans l'histoire le prince Eugène de Savoie. Gonflé d'orgueil, le futur « maréchal du Reich » choisit immédiatement un tissu qui conviendrait à son nouvel uniforme : la couleur devait faire immédiatement comprendre qu'il était non seulement le patron de la Luftwaffe mais aussi le supérieur hiérarchique des chefs de chacune des trois armes. Finalement il choisit une étoffe gris perle. Comme Robert, son valet, lui faisait observer que c'était un tissu féminin, il lui imposa silence d'une voix sifflante : « Si *moi* je le porte, c'est un tissu d'homme. »

Toutefois, avant de prononcer son discours le 19 juillet, Hitler allait montrer une fois de plus le mépris qu'il portait désormais à Goering, en

refusant de lui montrer à l'avance le texte. Mais le ton et les termes de ses propositions de paix furent si maladroits que Goering comprit immédiatement, comme il le dit plus tard à ses interrogateurs, que le Führer n'avait fait que « jeter de l'huile sur le feu ».

En tant que maréchal du Reich, il devenait toutefois l'officier du rang le plus élevé, non seulement en Allemagne et en Europe, mais dans le monde entier. Après s'être admiré dans un miroir sur toutes les coutures, il testa à la chancellerie du Reich l'effet que son nouvel uniforme produisait sur Hitler, qui lui remit le parchemin officialisant son nouveau rang dans un coffret incrusté de diamants et d'émeraudes, le don le plus précieux — comme Goering l'affirma plus tard — qu'il ait jamais reçu du Führer. Le général von Richthofen, après sa visite à Carinhall du 21 juillet, écrivit : « Goering était radieux, les félicitations du Führer, sa maison, ses peintures, sa fille, bref, il n'en pouvait plus ! »

Ce jour-là, il avait invité tous ses généraux à Carinhall afin de leur exposer ses plans de guerre contre la Grande-Bretagne pour les semaines à venir. La plupart de ceux qu'il rassembla dans son vaste bureau eurent pour la première fois la révélation de l'immense fortune de leur chef. On a retrouvé un inventaire détaillé, établi peu après, du contenu de cette salle : quatre longues tables au dessus de marbre, deux autres recouvertes de cuir vert, six tables rondes plus petites, un bureau colossal et des fauteuils assortis avec leur garniture de cuir vert gravé aux armes de Goering — un poing fermé brandissant un anneau. Six chandeliers illuminaient la pièce, dont deux en étain de style baroque, deux en vermeil (don de la ville d'Aix-la-Chapelle), et deux en argent et cristal (don de l'Association des artisans du Reich à l'occasion de son dernier anniversaire), quatorze statues en bois, dont trois madones du Moyen Âge (l'une d'elles offerte à la Noël par l'éditeur Brockhaus), debout dans des niches aménagées entre vingt-deux peintures choisies par des experts dont quelques-unes d'une valeur inestimable, comme la *Léda* de Léonard de Vinci, et d'autres correspondant à son sens de l'histoire, comme le portrait de Bismarck peint en 1888 et celui du Führer par Knirr.

Cette exhibition de richesses avait évidemment un but. Goering affirmait ainsi implicitement son droit absolu de pillage, et c'était également la promesse muette, faite à tous ceux qui le suivraient fidèlement, qu'une opulence semblable les attendait.

En jetant un coup d'œil circulaire à ceux qu'il avait réunis dans cette salle immense et somptueuse, il avait distingué les visages de Kesselring, Sperrle et Milch, tous trois promus maréchaux. Le « combat final », leur dit-il, commencerait contre la Grande-Bretagne dans environ une semaine, puisqu'elle refusait de s'avouer vaincue. Entre-temps, ils

n'avaient qu'à poursuivre leur offensive contre son trafic maritime, avant de passer à de « violentes attaques » (il ne précisa pas sur quels objectifs) « qui bouleverseraient tout le pays ». Dix jours plus tard, Hitler allait prévenir ses généraux que son intention était d'attendre les résultats de dix jours de « guerre aérienne intensive ». Son but était d'obliger la Grande-Bretagne à accepter son offre de paix. Goering reprit en secret ses démarches auprès du gouvernement britannique en invitant à Carinhall, le 24 juillet, Albert Plesman, directeur d'une compagnie aérienne hollandaise, qui devait lui servir d'intermédiaire.

Mais cette offensive aérienne ne produisit pas les résultats escomptés par Hitler. D'ailleurs, il avait lui-même diminué considérablement son impact en interdisant les bombardements de nuit de tout objectif civil et surtout de l'agglomération de Londres, si bien que Goering ne put déployer la puissance réelle de sa Luftwaffe. Ce fut une erreur qui s'ajouta aux autres, stratégiques, déjà commises ; de plus les mois d'été et de beau temps approchaient. Goering disposait bien d'environ 230 bimoteurs Me 110, mais ils manquaient de maniabilité comme avions de combat, et ses 760 Me 109 n'auraient pas assez de carburant pour livrer vraiment bataille une fois arrivés au-dessus de Londres. Par ailleurs, l'aviation britannique faisait preuve d'une capacité de résistance qui augmentait chaque jour de façon inquiétante. Et pourtant, Hitler s'obstinait à faire patte de velours, croyant pouvoir convaincre l'intrahable Albion, et continuait à interdire tout « raid de terreur ».

Accablé par un sentiment grandissant d'impuissance, Goering réunit ses trois maréchaux le 6 août à Carinhall, pour mettre au point le *Jour de l'aigle*, le début du grand coup porté aux terrains d'aviation et aux stations de radar des Britanniques, ce qui obligerait le reste de leurs escadrilles à engager une lutte à mort. Enfin, après une attente de plusieurs jours, vinrent les trois journées indispensables de beau temps. Mais, le 13 août, le *Jour de l'aigle* se solda par un demi-échec, Kesselring rappela sa 2^e Flotte aérienne, et les deux journées suivantes ne furent qu'une succession d'escarmouches décourageantes. Dès le 14, Hitler déclara que l'Opération *Otarie*, l'invasion de la Grande-Bretagne, n'était qu'une menace — un dernier recours, si les autres moyens de pression ne réussissaient pas. — et le maréchal du Reich, furieux, convoqua à Carinhall Milch et les deux autres maréchaux de la Luftwaffe pour leur exprimer son mécontentement devant leur échec.

D'un coup, le moral des équipages descendit en tourbillonnant comme un bombardier He 111 au stabilisateur arraché. Pour la première fois, la Luftwaffe rencontrait un ennemi de qualité au moins égale et déterminé à défendre son ciel. Les Me 111 s'étaient vu infliger une dure leçon. Les défauts des Ju 88 étaient enfin devenus manifestes.

وكان
فيس
2000
↓
هو
ال
ال
ال
ال

Et Hitler maintenait l'interdiction des raids massifs au-dessus de Londres, comme Milch, le 15 août, le nota dans son journal : « Aucune ville en général, et surtout pas Londres. »

Goering savait qu'à Berchtesgaden Hitler commençait à chercher des boucs émissaires. En vain proposa-t-il une fois de plus d'écraser Londres sous les bombes. Hitler, le 24 août, renouvela son interdiction. Ce fut Churchill qui, trois jours plus tard, prit l'initiative d'envoyer ses bombardiers au-dessus du centre de Berlin, tuant huit personnes. Alors seulement le Führer ordonna à Goering de préparer le bombardement de Londres pour la fin du mois en guise de représailles. Le 4 septembre, le haut commandement allemand attendait encore l'ordre de passer à l'action malgré la demi-douzaine de raids que les Britanniques avaient déjà lancés sur Berlin. Et, quand vint l'ordre de Hitler, ce fut Goering qui hésita, sachant que ce serait le début d'une escalade qui mettrait fin à tous ses espoirs de paix. Beppo Schmid fut le témoin des hésitations du maréchal, tout comme le général von Richthofen qui, le 6 septembre, écrivit : « ... L'après-midi, la décision est venue de bombarder Londres. Espérons que le maréchal du Reich tiendra bon. J'ai des doutes là-dessus... »

Goering, malheureux, quitta Carinhall, afin, prétendit-il, d'assumer en personne le commandement de la bataille d'Angleterre. Le 7 septembre, son train s'arrêta à La Boissière-le-Déluge, sur la côte du Pas-de-Calais. L'après-midi, debout sur la falaise en compagnie de Kesselring (2^e Flotte aérienne) et du général Loerzer (II^e Corps aérien), il retrouva toute sa fierté en voyant ses bombardiers passer dans un bruit de tonnerre au-dessus de leurs têtes pour aller bombarder Londres pour la première fois. Cette nuit-là, 380 Londoniens furent tués. Ce fut le début d'une nouvelle forme de guerre aérienne dont Hitler et Churchill se partagent la responsabilité.

Ainsi, Hitler et Goering, pour réagir contre les raids britanniques sur Berlin, avaient brutalement renoncé au plan méticuleusement mis au point par l'état-major et Schmid pour l'Opération *Bleu*, et cela, au moment même où la Luftwaffe, grâce à sa supériorité numérique, avait presque assuré sa suprématie aérienne en anéantissant l'une après l'autre les stations radar britanniques. La bataille d'Angleterre connut alors une métamorphose fatale : un échange de bombardements presque toujours aveugles remplaça définitivement les duels chevaleresques de l'aviation à son début. Goering, une fois de plus, se désintéressa du cours de la guerre. Un jour, assis à sa table de wagon-restaurant dans son train de commandement, il interrogea Jeschonnek, l'un des partisans les plus acharnés de ces bombardements de terreur :

« Pensez-vous que l'Allemagne capitulerait si Berlin était totalement détruit ?

— Bien sûr que non ! » s'écria Jeschonnek.

Mais il ne put s'empêcher d'esquisser un faible sourire en se rendant compte des conséquences de son cri d'indignation, et il ajouta aussitôt :

« Le moral des Britanniques est plus fragile que le nôtre. »

Ce à quoi Goering répondit : « C'est là où vous vous trompez. »

Fin septembre 1940, les bombardiers allemands avaient tué sept mille Londoniens, sans que la Grande-Bretagne montrât le moindre signe d'effondrement politique. Las de son train de commandement, Goering réquisitionna un étage au Ritz de Paris, où l'on installa pour lui une immense salle de bains. Il engloutit des kilos de caviar et s'abandonna au monde de ses rêves. Un jour, sur son ordre, l'un de ses officiers le mit en liaison téléphonique avec Emmy et Edda à Carinhall. Assis sur son lit d'hôtel dans un kimono de soie verte, il se mit à délirer : « Tu entends, Emmy ? Je suis en ce moment au cap Gris-Nez pendant que mes magnifiques avions volent au-dessus de moi vers l'Angleterre dans un bruit de tonnerre... »

Surchargés de médailles nouvelles, les officiers de son état-major regardaient ses bouffonneries avec plus d'amusement que de colère. Richthofen, récipiendaire depuis le 12 décembre d'un brevet de pilote de haut niveau, nota sardoniquement dans son journal : « Nous ressemblons de plus en plus à des bœufs parés pour la foire de la Pentecôte. »

Conscient que sa Luftwaffe trouvait un adversaire à sa mesure au-dessus de la Grande-Bretagne, Goering s'était effondré physiquement et moralement. A Berlin, où il revint début octobre, il lui fallut supporter les ululements des sirènes qui précipitaient dans les abris quatre millions de Berlinoises. N'avait-il pas dit qu'il voulait bien être pendu si des avions ennemis bombardaient le Reich ? Le 3 octobre, il dut présider une réunion ministérielle sur le renforcement de la DCA et la création d'abris dans la capitale. Deux jours après, Hitler lui ordonna de ne pas s'occuper de la disette en France et en Belgique, mais de traiter convenablement les pays nordiques, Danemark, Norvège et Hollande, pour « des raisons politiques ». Et il reprit sans enthousiasme le chemin de la France. Le journal du régiment Hermann Goering précise que le train *Asia* arriva à son quartier général le 10 octobre à 20 heures.

Tandis qu'il perdait l'initiative au-dessus de la Grande-Bretagne, Hitler préparait son intervention à l'est, et Goering, à Carinhall, n'était même pas consulté. Le 14 août, il n'avait pas prêté attention à une supposition de Hitler : si les Russes s'écartaient de leur politique

actuelle favorable au Reich, ou s'ils menaçaient la Finlande ou la Roumanie, il serait obligé de les attaquer. De plus, le Führer n'avait-il pas dit qu'il remettait à mai 1941 la décision de tourner toutes ses forces contre la Grande-Bretagne ou contre la Russie ? Ce jour-là, Goering avait confié à l'expert en munitions Georg Thomas : « A partir du printemps prochain, nous n'aurons plus besoin de satisfaire dans leur intégralité les exigences des Russes. » Il semble que le maréchal du Reich, malgré son obésité et son indolence, se soit interrogé avec anxiété sur ce que Hitler allait faire de sa puissante armée. Le 21 août, le journal du commandement suprême de la Wehrmacht prévint soudain une réduction des forces aériennes pour compenser l'effort à fournir « en vue de la construction de l'Est » (*Aufbau Ost*), nouveau nom de code bien transparent de l'invasion de la Russie ou « Opération Barbarossa ». Peut-être Goering a-t-il cru que ces préparatifs étaient purement défensifs. Georg Thomas, après sa conversation avec le maréchal du Reich, a en effet prévenu ses chefs de service que le souci principal du Führer était de prévenir toute nouvelle incursion des Soviétiques en Europe occidentale.

Jusqu'en novembre 1940, ignorant les plans que la Wehrmacht mettait au point à Berlin, Goering demeura en France, parfois à Paris, où on le vit au Casino de Paris ou chez Maxim's, banquetant avec le général Friedrich Karl von Hanesse, l'homme corrompu qui dirigeait la Luftwaffe de Paris. Le 22 octobre, le général von Waldau, que la présence de Goering lassait, consigna dans son journal qu'il allait « prendre quelque distance avec le Grand Chef ». Et il ajouta : « Il est difficile d'accomplir une tâche pénible quand on doit tenir compagnie à quelqu'un et faire tout le temps de grands repas. »

Cinq jours plus tard, Goering inspecta le réseau ferré des côtes françaises où se trouvaient massées les « forces d'invasion », puis il descendit du Havre à Deauville où Richthofen avait établi l'état-major du VIII^e Corps aérien. De là, de plus en plus languissant, le maréchal parcourut en limousine les champs et les vergers de Normandie où les paysans procédaient aux moissons et aux cueillettes de fruits. Il se mit alors à penser à la Prusse-Orientale, et ce vague désir nostalgique se transforma bientôt en besoin impérieux. Il lui fallait du repos. Son cœur fatigué le gênait. Il écrivit au comte von Rosen qu'il était « exténué ». Le 31 octobre, à Deauville, au cours d'une réunion d'officiers supérieurs trop bien nourris, il annonça en passant qu'il prenait un congé « d'un ou deux mois ».

Multipliant les étapes, il retourna à La Boissière-le-Déluge sous une pluie battante. Puis, le 4 novembre, il se retrouva à Paris, au Ritz. Là, il cessa d'être le commandant en chef d'une force aérienne qui luttait

désormais durement (et sans lui), pour redevenir un homme très différent : un fin connaisseur des arts.

D'ailleurs, tous les trésors que les juifs devaient abandonner en fuyant la France allaient bientôt s'amonceler à ses pieds.

LE TRAFIQUANT D'ART

De son refuge sybaritique de Carinhall, Goering faisait de temps à autre une incursion dans les territoires occupés, ramenant chaque fois un nouveau chargement d'œuvres d'art dans son train de commandement. Après la défaite du Reich, ses interrogateurs ont critiqué son goût pour les nus et les retables par trop vulgaires, ainsi que son avarice et sa vanité, sans rendre justice à sa perspicacité en tant que collectionneur. A la fin de la Seconde Guerre mondiale, il s'était constitué, par des moyens souvent malhonnêtes, une collection d'une valeur de plusieurs centaines de millions de dollars. Denys Sutton, expert réputé, a écrit dans son rapport de novembre 1945 : « Est-il surprenant que le goût pour les nus féminins et un désir illimité d'acquisition fassent partie des traits dominants du caractère de Goering ? Ces caractéristiques ne se retrouvent-elles pas chez d'autres personnalités imposantes ? » Il rappelait ensuite que le banquier J. P. Morgan et le grand éditeur de presse William Randolph Hearst avaient manifesté la même passion pour les œuvres d'art, et que plusieurs grands monarques, dont Rodophe II et Henri VIII, avaient adoré les peintures de nus. Et de conclure devant les officiers des Services de renseignements qui assistaient à sa conférence : « Je suis le premier à admettre que Goering était une brute, mais à partir des faits qui nous sont révélés, ne peut-on pas soutenir qu'il était une brute meilleure que ses collègues des plus hauts rangs du parti nazi ? »

Au cours des derniers mois de 1940, Goering se lança donc dans le trafic d'art. Toute trace de ses efforts devait disparaître en moins d'un quart de siècle. Pourtant, connaisseurs et gouvernements s'affrontent encore durement au sujet de ses acquisitions, dont beaucoup furent faites régulièrement, comme *Vénus et Adonis* de Rubens, payé comptant à un marchand parisien. Le tout fut saisi en décembre 1945 à la suite d'un mémorandum interne du département des Monuments, Beaux-Arts et Archives de la Commission de contrôle des États-Unis

pour l'Allemagne, lequel définit comme « objets pillés ceux obtenus par contrainte contre toute forme de rémunération, y compris ceux achetés à des marchands français, belges et hollandais... Ainsi, un tableau acheté par Goering ou pour son compte à un marchand parisien sera restitué, quand on le découvrira, au gouvernement français, puisqu'on considère qu'il fait partie du patrimoine artistique de la France. » Ce tour de passe-passe légal permit de confisquer tous les biens du maréchal du Reich, y compris d'ailleurs ceux dont il avait hérités.

Vers la fin de la guerre, de nombreux commerçants occidentaux refusèrent de lui délivrer des factures, dans l'espoir — comme l'a soupçonné plus tard un officier américain — de « récupérer les objets vendus tout en gardant l'argent de leur vente ». Mais Goering lui-même n'a-t-il pas avoué que la moralité d'un marchand d'art ne vaut pas mieux que celle d'un maquignon ?

En 1944, il évalua ses collections de Carinhall à cinquante millions de marks. L'argent ne manquait jamais au chef du Plan quadriennal. Comme il l'avoua en 1945 avec une naïveté désarmante : « J'étais moi-même l'ultime cour d'appel. Je disposais d'un train privé. J'expédiais un ordre à la Reichsbank, qui se procurait l'argent. Et c'était moi-même qui approuvais mon ordre. » Il avait un jour confié à Hitler son intention de léguer ses collections au peuple allemand. De toute façon, personne n'a pu lui ravir le souvenir des heures merveilleuses qu'il a passées à brocanter, et nous verrons bientôt Hermann Goering s'adonner à cette passion même pendant les crises militaires les plus désespérées qu'allait traverser son pays.

Ce fut durant l'été 1940, à Amsterdam, qu'il commença ses « expéditions d'achats ». Il y avait pour agent personnel Alois Miedl, un Bavaois de trente-sept ans que les Goering connaissaient depuis longtemps. Olga Goering était souvent descendue chez les Miedl à Munich et à Amsterdam, et peu importait à Hermann que Fodora, la femme de Miedl, fût juive. Ce fut Alois Miedl qui, dès 1940, organisa l'extraordinaire transaction Goudstikker, qui permit à Goering d'acquérir pour une somme dérisoire une fortune en tableaux de maîtres. Goudstikker était un juif hollandais très riche qui possédait un château entouré de douves, Nyrenrode, et une collection d'œuvres d'art évaluée à six millions de florins. Cette collection comprenait treize cents tableaux de maîtres anciens et modernes, dont des Gauguin, des Cranach et des Tintoret.

Quelques mois avant la conquête de la Hollande, Goudstikker, avant de s'enfuir, avait transféré tous ses biens à une société fictive en donnant verbalement tous pouvoirs à un ami non juif. Mais cet ami mourut, le navire de Goudstikker fut torpillé et lui-même se noya. Les banques

hollandaises bloquèrent alors l'ensemble de ses biens. Sa veuve, une ex-chanteuse installée à New York, demanda à un avocat d'Amsterdam d'évaluer le tout. Compte tenu des événements, les experts arrivèrent au chiffre extrêmement bas d'un million et demi de florins. Miedl mit immédiatement au courant Erich Gritzbach, l'aide de camp du maréchal. Mais le prix de vente ne cessait de monter : il passa bientôt à deux millions et demi, puis à trois millions et demi de florins. Comme aucun d'eux ne disposait de l'argent nécessaire pour réaliser l'opération, Miedl parla à Goering de l'affaire.

Un certain M. Aa ten Broek signa l'acte de vente pour le compte de la veuve le 1^{er} juillet 1940. Les 2,5 millions de florins lui furent réglés en valeurs choisies par son avocat. Goering, en échange d'une contribution personnelle de deux millions, obtint « toutes les pièces transportables », et il conserva ce qu'il y avait de mieux. Hitler reçut 53 % du reste pour l'Immeuble du Führer à Munich, et Miedl racheta finalement le reliquat pour 1,7 million de florins.

Aujourd'hui encore, il est difficile de savoir lequel des protagonistes a profité des autres. La veuve n'a-t-elle pas encaissé la somme qu'elle demandait ? Les banques n'ont-elles pas été remboursées ? Quant aux tableaux et au fonds de commerce, ils ont changé de propriétaires d'une manière tout à fait légale. Goering apprit seulement plus tard que Miedl n'avait rien versé de sa poche, et que c'était lui, Goering qui avait financé toute l'opération ! Miedl avait parfaitement brouillé les cartes. « J'ai essayé d'y voir clair avec l'aide de la police, devait dire Seyss-Inquart alors gouverneur de la Hollande, mais le Reichsmarschall a bloqué toutes les enquêtes. »

Après la guerre, le gouvernement néerlandais demanda et obtint la restitution de toute la collection comme « œuvres d'art pillées ». Mais Mme Goudstikker, à New York, conserva naturellement le montant de la « vente » faite en 1940.

Ainsi, pendant tout l'été de 1940, des experts nazis parcoururent l'Europe occidentale occupée, surtout pour le compte de Goering. Walter Hofer, dont la carte de visite s'ornait de la mention « Conservateur des collections d'art du maréchal du Reich », fut son principal conseiller. Alfred Rosenberg, son ami, avait reçu du Führer la mission de mettre la main sur les trésors « sans propriétaire légal », c'est-à-dire abandonnés par les juifs qui, en s'enfuyant, avaient perdu tous leurs droits.

Goering fut très vite au courant de la mission de Rosenberg : le Dr Harold Turner, chef civil des autorités d'occupation militaire de Paris et conseiller d'État (*Staatsrat*) aux ordres de Goering, demanda au maréchal du Reich de décider de l'avenir des collections saisies.

Goering, toujours au courant des meilleures « prises », les faisait souvent charger dans un fourgon accroché à son train *Asia*, avant que les deux « professeurs d'art » de Hitler, Hans Posse et Karl Haberstock, aient pu y jeter un coup d'œil. En fait, Goering détenait tous les pouvoirs : ses agents du Plan quadriennal étaient autorisés à se faire ouvrir tous les coffres bancaires des particuliers. L'inspecteur Dufour, de la Sûreté nationale française, et une demoiselle Lucie Botton, ex-employée de Seligmann, conduisirent directement ces agents aux caches où des juifs avaient mis à l'abri leurs peintures, leurs bijoux et même leur fortune en espèces. Goering fournissait aux hommes de Rosenberg des gardes armés, des moyens de transport aériens prélevés sur la Luftwaffe et des spécialistes comme l'historien d'art Bruno Lohse, libéré dans ce but de ses obligations militaires.

Goering fut le seul nazi qui eut le temps et les moyens d'organiser dans Paris occupé des « expéditions d'achats ». Comme il l'expliqua plus tard, sa première visite de la capitale, en septembre 1940, avait eu pour but d'« évaluer le marché de l'art ».

Raphaël Alibert, ministre de la Justice, protesta contre ce comportement auprès du général Alfred Streccius, chef de l'occupation militaire, lequel fit la sourde oreille. Si Rosenberg voulait seulement photographier et cataloguer les collections réquisitionnées pour que le Führer s'en serve comme atout lors des futures négociations de paix, Goering les voulait pour lui, et il disposait plus vite de plus d'argent que tous les autres services allemands chargés des diverses réquisitions.

Le 5 novembre, las déjà du tour que prenait la bataille d'Angleterre, Goering revint à Paris. Des fonctionnaires obséquieux le reçurent au musée du Louvre. Là, le professeur Marcel Aubert le remercia, au nom de ses collègues, d'avoir donné à ses bombardiers l'ordre d'épargner les monuments historiques français au cours de l'Opération Jaune. En faisant le tour des salles, Goering s'arrêta devant trois sculptures de scènes de chasse, dont la *Diane* de Fontainebleau, et il en fit faire des moulages en bronze à la fonderie Rudier, celle de Rodin.

L'après-midi, il visita le Jeu de Paume, où la première grande prise de guerre de Rosenberg, trois cent deux articles de la collection de Lazare Wildenstein en fuite, était exposée au bénéfice de quelques privilégiés. Goering choisit quatre œuvres et, sur son ton seigneurial, fit savoir qu'il voulait les emmener en Allemagne. Comme les agents de Rosenberg ne dissimulaient pas leur irritation, il dicta le même jour une directive qui leur rappelait que leur tâche devait se limiter à cataloguer et à emballer les objets choisis pour sa collection (et celle de Hitler), avant de les expédier en Allemagne sur-le-champ « avec l'aide de la Luftwaffe », le reste devant être vendu aux enchères à des musées ou à des marchands

d'art. Sans doute pour apaiser les scrupules de sa conscience, Goering stipula dans ce document que l'argent résultant de ces opérations serait « affecté au gouvernement français, au bénéfice des familles des victimes de la guerre ».

Ce trésor du Jeu de Paume s'enrichit au cours des quatre années qui suivirent de la confiscation des fortunes artistiques des trois frères Hamburger (Isaac, Jean et Hermann), de Sarah Rosenstein, de Mme P. Heilbronn, du Dr Wassermann et de beaucoup d'autres. Pour entourer ces opérations d'un semblant de légalité, un professeur français, Jacques Beltrand, président de la Société des peintres-graveurs, fut chargé d'évaluer la valeur de ces « prises ». Par timidité, Beltrand indiqua des prix si bas qu'ils en étaient absurdes. Les archives Goering révèlent que le professeur a évalué un lot de peintures, dont deux Matisse, plus des portraits de Modigliani et de Renoir, à cent mille francs d'alors (soit environ cinq cents dollars) ! Deux Picasso ne valaient, à son avis, que trente-cinq mille francs, et enfin une *scène galante* de Watteau trente mille francs seulement !

Lorsque le montant de son butin dépassa 500 millions de marks, Rosenberg réclama des fonds supplémentaires. Le 14 novembre, il écrivit au trésorier du parti nazi : « Je demanderai au maréchal Goering de vous rembourser cet argent... [Il] a visité à plusieurs reprises le dépôt de Paris et il est manifestement très satisfait de la richesse de la sélection. » Le Parti fit observer à Rosenberg que les fonds qui lui avaient été alloués étaient à proprement parler strictement destinés à la recherche des biens des juifs et des francs-maçons. Le 18 novembre, Hitler intervint officiellement pour, semble-t-il, annuler la directive émise le 5 par Goering. Mais le maréchal ne recula pas d'un pouce : « En ce qui concerne les œuvres d'art confisquées, écrivit-il de Rominten le 21 novembre, je me permets d'insister sur les succès que j'ai remportés pendant une période considérable dans cette recherche des trésors artistiques dissimulés par les juifs. J'ai recouru à la corruption et loué les services de détectives et de policiers français pour arriver à dénicher ces trésors dans les endroits (souvent diaboliquement choisis) où ils étaient cachés. »

Asia l'amena à Paris seulement quelques heures après qu'il eut prévenu, et le maréchal du Reich exigea aussitôt de voir les derniers arrivages au Jeu de Paume. Puis, suivi à quelques centaines de mètres d'un autocar de policiers, il fit le tour des antiquaires et des marchés aux puces de Paris. Ce fut un spectacle insolite qu'offrit ainsi à la population parisienne le soldat le plus haut en grade de toutes les armées européennes, trafiquant « avec les plus obscurs des marchands d'art collaborateurs, avec des juristes à la réputation douteuse, des brocan-

teurs à la sauvette et des experts », toute une faune qu'un rapport de 1945 devait décrire comme étant « la racaille du marché de l'art international ».

On le vit également chez Cartier, s'extasiant sur le prix des diamants (très bas à cause du cours du mark, imposé par les autorités occupantes). Pour payer, il puisait dans un sac rempli de devises que portait l'insignifiant général Hanesse, chef des forces aériennes stationnées à Paris. Il aimait payer comptant, en espèces, et se fâchait quand il ne le pouvait plus, hurlant à ses trois aides de camp (Gritzbach, Teske et Ondarza) : « Quand je me déplace dans cette partie du monde, je veux que chacun de vous porte sur lui au moins vingt mille marks. »

L'amère vérité est qu'il n'a jamais manqué de marchandise : « A Paris, a-t-il expliqué plus tard à ses interrogateurs américains, les gens couraient après moi pour vendre... » Son courrier s'était transformé en une montagne d'offres. Il devait le confirmer à Nuremberg : « Quand j'allais en Hollande, ou à Paris, ou à Rome, il y avait toujours un tas de lettres qui m'attendaient... des lettres de gens ordinaires, de princes et de princesses. » A Bruxelles, le baron Meeus proposa aux agents de Goering de vieux maîtres hollandais qui l'intéressaient. Un marchand d'art new-yorkais lui offrit des portraits de l'école de Fontainebleau. Un certain Pierre Laisis (« expert en antiquités ») voulut lui vendre douze chapiteaux de pierre gravé d'un « N » majuscule, dont le propriétaire précédent, affirmait-il, n'était autre que Napoléon !

Des témoignages contemporains confirment cette frénésie de vente. En août 1942, Goering, avec une moue de mépris, devait dire : « Regardez comme leurs yeux s'allument quand ils apprennent que c'est avec un Allemand qu'ils traitent. Ils triplent alors le prix et, s'il s'agit du maréchal du Reich, ils le multiplient par cinq. Je voulais acheter une tapisserie. Ils en demandaient deux millions de francs. Ils préviennent la propriétaire que l'acheteur veut voir la tapisserie... Elle aussi doit venir, et elle apprend qu'elle va voir le maréchal du Reich. Le temps qu'elle arrive, et le prix était monté à trois millions de francs. » (Goering l'attaqua devant les tribunaux français pour obtenir la tapisserie au premier prix.)

On peut aussi lire dans un rapport de l'OSS de 1945 : « Goering s'abstenait de tout pillage brutal et manifeste : mais il voulait des œuvres d'art et s'en emparait en s'arrangeant toujours pour que son acte eût au moins un semblant d'honnêteté. » Toutefois, interrogé sur la manière dont Goering s'y prit pour payer seulement douze millions de francs belges la magnifique collection de primitifs flamands d'Emil Renders, Miedl insista sur le fait que le vendeur l'avait cédée de bon gré (ce que confirment d'ailleurs les archives de Hofer). Et l'on avait

souvent avantage à avoir Goering pour acheter, car il lui arrivait de payer largement au-dessus du prix, comme le fit remarquer à un ministre du Reich, avec un sourire moqueur, Karl Haberstock, l'un des agents du maréchal.

En accord généralement avec les lois d'une époque où régnait l'illégalité, les méthodes de Goering étaient souvent peu convenables. Fin 1940, il visita quai d'Orléans l'appartement d'un Anglais, Don Wilkinson, dont la femme avait été internée. Un an plus tard, Wilkinson lui envoya une lettre qui commençait par *My dear Marshall Goering*, et qu'accompagnait la photo d'un tableau de Juliana von Stolberg (1506-1580), mère de Guillaume d'Orange. Goering l'avait beaucoup admiré tout en disant, à propos de la libération de la femme de son hôte : « Je vais voir ce que je peux faire... »

Il n'avait rien fait jusqu'alors, mais il n'est pas étonnant que Mme Wilkinson ait été libérée quelques jours après ce rappel, et le couple reconnaissant lui fit immédiatement parvenir le tableau : « Nous nous sommes mis d'accord tous les deux, écrivit Wilkinson, et nous voulons que vous ayez toujours *Juliana* pour vous remercier de ce que vous avez fait si simplement pour nous. »

Ces méthodes déplaisantes du maréchal déteignirent sur ses agents qui n'étaient déjà pas des enfants de chœur. Le 26 septembre 1941, Hofer, dans une lettre à Goering, s'excusait de n'avoir acheté qu'un tableau à la dernière vente aux enchères de Hans Lange à cause d'une flambée des prix, mais il se vantait en revanche d'avoir emporté, pour seulement 3,78 millions de francs, tout un lot du dépôt du Jeu de Paume, dans lequel se trouvaient sept Corot, trois Daumier, quatre Claude Monet, cinq Renoir, un Van Gogh, un Toulouse Lautrec, plus une quantité de dessins et d'aquarelles qui provenaient de la collection d'un juif, Paul Rosenberg, et « convenaient particulièrement à des trocs ». Hofer rapporta à Goering que des agents du Trésor avaient saisi à Bordeaux la collection personnelle de Georges Braque, mais qu'il y avait un hic ; Braque n'étant pas juif, il fallait tout lui rendre. Connaissant le faible qu'avait Goering pour Cranach, Hofer ajouta : « J'ai traité personnellement avec lui (Braque) au sujet d'un Cranach qu'il possédait et qui représente une jeune fille. Et je lui ai fait comprendre qu'il récupérerait sa collection plus vite s'il était d'accord pour se séparer du Cranach à notre profit !!! » Les agents nazis découvrirent également à Paris un Rubens et un Van Dyck : « Je suis en train de mener plusieurs enquêtes de front pour savoir si le propriétaire est juif, écrivit Hofer. Entre-temps, ces peintures resteront dans le coffre de la banque. »

Le 20 octobre 1942, 596 objets d'art, peintures, sculptures, tapisseries

et meubles avaient déjà quitté le Jeu de Paume pour rejoindre les collections de Goering.

Puis l'Italie rivalisa avec la France et la Hollande en tant que source d'approvisionnement de la fabuleuse collection du maréchal du Reich. Dès octobre 1938, le général Italo Balbo avait fait transporter à Carinhall une copie antique en marbre de la *Vénus* de Praxitèle, découverte à Leptis Magna près de Tripoli. Lorsque commencèrent fin 1940 les revers militaires de Mussolini, Goering prit immédiatement acte des efforts que faisait l'Italien pour entrer dans les bonnes grâces des Allemands. En janvier 1941, Hofer le convainquit d'offrir à Goering pour son anniversaire huit grands tableaux de Vipiteno. Mme Hofer félicita son époux de ce coup magnifique : « J'imagine la surprise et la joie de Hermann. Sans toi, il n'aurait jamais eu ces peintures. Je suis surprise que Goebbels ait été invité lui aussi. Ils ont dû enterrer la hache de guerre. »

Pour éviter les droits de douane, ses agents diminuaient d'habitude la valeur de chaque objet, et Mussolini se prêta à ce jeu. En novembre 1941, l'Office des exportations de Rome tomba sur une licence d'exportation de trente-quatre caisses scellées contenant des œuvres d'art pour une valeur déclarée de deux cent mille liras (à peu près mille dollars de l'époque). En réalité, ces caisses contenaient deux paysages de Canaletto, des toiles de maîtres florentins, vénitiens et espagnols, des meubles et un bas-relief en marbre représentant la Madone et l'Enfant. Le 29 mai et le 20 octobre 1941, Hofer avait acheté à un antiquaire florentin les quinze articles les plus importants de cette expédition pour 12 millions et demi de liras ! Et, en juillet 1942, ce genre de fraude douanière se répéta avec soixante-sept caisses scellées et bourrées de sculptures et de bas-reliefs antiques.

Gisela Limberger, la secrétaire toujours surmenée de Goering, tenait à jour les inventaires et savait toujours dans quel palais ou villa les œuvres d'art de son patron étaient exposées et stockées. Mais le destin des collections de Paul Rosenberg montre quel genre de difficultés elle rencontrait. Miedl, qui voulait envoyer sa femme juive en Suisse où elle serait enfin en sûreté, avait demandé des fonds à Goering. Au lieu d'argent, Goering l'autorisa à faire passer en Suisse les Van Gogh et Cézanne de la collection Rosenberg. Les papiers de Hofer établissent que Goering vendit officiellement ses tableaux à Miedl pour 753 000 marks le 31 mars 1942. Le 15 avril, Mlle Grundtmann affecta le chèque de Miedl au Fonds Artistique de Goering, et les tableaux en question se retrouvèrent l'été suivant à Berne grâce à la valise diplomatique.

La tâche de Gisela Limberger était compliquée par les transactions du

maréchal, comme celle qui aboutit à l'acquisition de sept tableaux de la collection Renders, plus un mystérieux Vermeer. Les œuvres de Jan Vermeer de Delft sont rares et d'autant plus recherchées. Goering avait déjà réussi à s'en procurer une, *L'Homme au chapeau*. Les archives de Bruno Lohse nous apprennent que, le 18 juillet 1942, Gisela Limberger incita Goering à partir pour la Hollande et Monaco en compagnie d'un expert, afin d'examiner un second Vermeer. Hofer confirma par la suite qu'il était authentique. Puis surgit un troisième Vermeer, légèrement abîmé. Comme Goering hésitait encore devant le prix extrêmement élevé, les antiquaires vendeurs lui montrèrent, à titre de comparaison, la photo en couleur d'un Vermeer de thème religieux : *La Route d'Emmaüs*. Ce dernier tableau, déclara la femme de Hofer, restaurateur professionnel d'œuvres d'art et qui l'avait nettoyé, présentait la même teinte jaune bleuâtre que tous les authentiques Vermeer, y compris celui offert à Goering. Peu après, Miedl télégraphia à Goering que le célèbre Rijksmuseum hollandais avait acheté le Vermeer endommagé. Totalement rassuré désormais, Goering bondit sur l'occasion et, pour acquérir « son » Vermeer, négocia rien moins que cent douze œuvres mineures, dont cinquante-quatre tirées de la collection Goudstikker.

Des années plus tard, à Nuremberg, alors qu'il ne lui restait que six semaines à vivre, il devait apprendre la vérité : le Vermeer qu'il avait acquis était l'un des sept faux Vermeer (dont l'*Emmaüs* qu'on lui avait montré pour comparaison), tous peints par un extraordinaire faussaire, Hans Van Meegeren. Hermann Goering, choqué, protesta : « On m'a dit qu'il y avait un second tableau et que c'était le Rijksmuseum d'Amsterdam qui l'avait acheté. J'ai donc pensé que le mien était authentique. Et vous me dites maintenant que c'est un faux ? Moi, je le considère comme authentique. » Il persista longtemps dans son erreur : « Ce serait autrement une fraude colossale, car j'ai payé pour cela plus que pour toute autre chose ! » Les Américains, heureux de sa déconfiture, lui révélèrent que le faussaire était un ami de Hofer et le félicitèrent ironiquement de ce qu'il n'y avait eu que deux faux dans sa collection ; le Vermeer et un Rembrandt. « C'était aussi un Hofer, soupira Goering. Et j'ai payé très cher pour le Rembrandt, et en francs suisses... » Et il ajouta pensivement : « J'avais donné beaucoup de *pleins pouvoirs** à Hofer. Je pense qu'on peut tirer de mon expérience qu'il faut être diablement prudent quand on s'associe avec des marchands d'art. »

A mesure que les œuvres d'art de Goering faisaient l'objet de ventes, de prêts, de transactions, de transferts dans des abris, avant de traverser toute l'Europe devant l'avance des armées ennemies, la tâche de Gisela

* En français dans le texte.

Limberger devint de plus en plus impossible. Finalement, ces inventaires ne suffirent plus, et elle dut dresser une « liste d'inventaires » de plusieurs pages, laquelle tomba en 1945 aux mains des Américains. Au cours de ses derniers interrogatoires, alors qu'il ne lui restait que peu de temps à vivre, les Américains essayèrent en vain de faire dire à Goering où se trouvaient enterrées plusieurs œuvres qui manquaient, comme les copies en bronze de statues célèbres et surtout la *Vénus* de Praxitèle, trop précieuse pour qu'on puisse lui assigner un prix.

Goering se moqua de ses interrogateurs. Il révéla seulement qu'un certain commandant Frankenberg s'était chargé d'enterrer à Carinhall les plus volumineux de ses trésors. « Et du coup nous avons enseveli avec cela quelques bonnes bouteilles... » Et il ajouta, souriant sardoniquement : « Les Russes sont maintenant là où il a enterré tout ça. J'espère qu'après leur départ je pourrai vous montrer l'endroit... »

LA GRANDE DÉCISION

Le 14 novembre 1940, le maréchal du Reich Hermann Goering convoqua à Carinhall son adjoint, le général Milch, pour lui remettre le commandement de la Luftwaffe. Puis il partit aussitôt pour Rominten, en Prusse-Orientale, à moins d'une cinquantaine de kilomètres de la ligne de démarcation soviétique, et il y resta jusqu'à son retour à Berlin pour son quarante-huitième anniversaire, en janvier 1941.

En novembre 1940, il avait eu vent de l'intention encore incertaine de Hitler d'attaquer l'Union soviétique dès le printemps. Tous ses aides de camp ont confirmé qu'il s'était opposé à cette décision. Karl Bodenschatz, alors qu'il était en captivité et ne croyait pas être entendu, a été catégorique à ce sujet, en parlant à ses camarades prisonniers comme lui :

Je pourrais vous citer de nombreux moments de l'histoire Hitler-Goering où c'était entre eux tout ou rien... Par exemple, leur premier choc à tout casser fut à propos de l'attaque ou non de la Russie. Goering a combattu cette idée avec acharnement. Mais il n'était qu'un subordonné loyal et, finalement, il n'a rien pu faire d'autre. Le Führer n'a eu qu'à lui dire : « Je l'ordonne ! »

Cette capitulation est un exemple typique des relations entre les deux hommes. Bien que le commandant von Below, l'aide de camp de Hitler pour l'aviation, ait noté une brouille pendant la bataille d'Angleterre, il a aussi observé que Hitler a continué, pendant encore trois ans, à consulter le maréchal du Reich avant chaque initiative importante, mais sans jamais se sentir obligé de suivre son avis. Comme l'a écrit Ribbentrop en août 1945, lorsque Hitler avait pris sa décision, personne, « même Goering et la grande influence qu'il exerçait », ne pouvait le faire changer d'avis.

Goering a repoussé autant qu'il l'a pu le plan funeste qu'il voyait se développer. Stratégiquement, il penchait pour une action concertée du Reich, de l'Italie et de l'Espagne pour saisir Gibraltar puis le canal de Suez, et interdire ainsi à la Grande-Bretagne les deux accès de la Méditerranée. Il proposa ensuite d'occuper les Balkans et l'Afrique du Nord. Sourd à tout argument, Adolf Hitler invita à Berlin Molotov, le ministre des Affaires étrangères de l'URSS, pour un ultime entretien avant de prendre une décision. Le 12 novembre, Goering et Ribbentrop accueillirent Molotov à l'hôtel Kaiserhof, mais le prix qu'exigea alors le petit Russe trapu et obstiné pour poursuivre la collaboration germano-soviétique coupa littéralement le souffle aux deux Allemands : l'URSS réclamait désormais la Finlande, la Roumanie et la Bulgarie, le contrôle du détroit des Dardanelles, et bien plus encore, comme Molotov le déclara confidentiellement à Ribbentrop dans l'abri souterrain de la chancellerie où un raid britannique de nuit les avait obligés à descendre : Moscou voulait aussi établir sur les détroits de la Baltique des bases navales qui lui ouvriraient l'accès de la mer du Nord. « C'est à tomber par terre ! » lança Goering. Ribbentrop le rassura avec hauteur : « Je lui ai dit qu'il ne pouvait en être question. »

Evidemment, dès le lendemain 13 novembre, la décision de Hitler devint inébranlable. Le journal de guerre du haut commandement allemand nous apprend que la Russie fut l'un des trois sujets dont le Führer discuta ce jour-là avec Goering. Le premier fut la création d'un nouveau corps aérien, le second l'occupation éventuelle des îles du Cap-Vert, des Canaries et des Açores, et le troisième l'assaut sur Gibraltar qui devait précéder la « campagne de l'Est », laquelle commencerait le 1^{er} mai 1941.

A vrai dire, les raisons de Goering de s'opposer à la campagne de Russie étaient d'ordre plutôt économique que moral. L'Allemagne nazie dépendait en effet des livraisons soviétiques de pétrole et de céréales, ainsi que du Transsibérien pour ses communications avec l'Extrême-Orient. Aussi supplia-t-il Hitler d'accepter toutes les exigences de Molotov, sauf la demande concernant les ports de la Baltique occidentale. Encore fit-il valoir fort intelligemment qu'accorder aux Soviétiques cette ouverture sur la mer du Nord serait les mettre en conflit immédiat et déclaré avec la Grande-Bretagne... Enfin, la Wehrmacht aurait du mal à aller jusqu'à Vladivostok ! Il osa même rappeler au Führer les passages de *Mein Kampf*, où il avait lui-même condamné toute guerre sur deux fronts. Impassible, Hitler répliqua : « Il n'y a qu'un seul front, il est à l'est. » Comme Goering protestait, Hitler balaya tous ses arguments. Il alla jusqu'à dire, d'après Bodenschatz qui l'entendit : « Ce dont j'ai seulement besoin, c'est de

vos bombardiers à l'est pendant trois ou quatre semaines. Vous pourrez ensuite les récupérer. Quand nous en aurons fini avec la Russie, l'armée de terre sera réduite à trente divisions blindées et vingt divisions motorisées, et le reste du matériel humain sera affecté à votre force aérienne. Elle sera multipliée par trois, et même par quatre... »

Une fois de plus, Goering s'inclina. Au cours des semaines qui suivirent, il répéta les arguments du Führer à Kôrner, il révéla aussi à Adolf Galland que la Luftwaffe allait sous peu attaquer la Russie, mais que la campagne à l'est durerait « seulement dix semaines » et qu'alors viendrait le tour de la Grande-Bretagne. Comme le général Thomas lui rappelait l'existence des bases industrielles en plein développement que Staline avait créées au-delà de l'Oural, il répliqua : « Ma force aérienne les écrasera elles aussi. Mes troupes aéroportées se saisiront du Transsibérien et rétabliront nos relations avec l'Extrême-Orient. » En août 1945, il évoquait encore devant ses gardiens la force de conviction qui émanait de Hitler : « Il m'a amené à l'aider... », et il ajouta après un silence : « Comme toujours. »

Quatre ans plus tard, Bodenschatz, son ami de longue date, devait suggérer que des hommes comme Goering avaient été corrompus par leur style de vie : « Il a Carinhall. Et c'est le cancer qui le ronge de l'intérieur. »

Le 4 novembre 1940, le soir même où Goering remit à Milch le commandement de la Luftwaffe, cette force aérienne qu'il avait créée bombarda et incendia la ville industrielle de Coventry, guidée par de nouveaux dispositifs électroniques. Si le haut commandement de la Luftwaffe n'avait pas été aussi éloigné du théâtre des opérations, les bombardements qui suivirent pendant l'automne et l'hiver auraient pu être vraiment dangereux pour la Grande-Bretagne. Mais Goering boudait à Rominten en Prusse-Orientale, en compagnie de son jeune chef d'état-major, Hans Jeschonnek. Kesselring, Sperrle et Stumpff se trouvaient au quartier général, lui-même dispersé, des forces aériennes. Quant à Milch, il jouait à La Boissière son rôle d'adjoint du maréchal du Reich. Et, dès le 16 novembre, l'adjoint de Jeschonnek, Hoffmann von Waldau, laissait dans son journal privé s'exprimer sa rage devant cette situation : « Il y a un tas de choses à faire, et, comme le maréchal du Reich est absent, nous devons prendre nous-mêmes les initiatives. »

Curieuse organisation vraiment pour une force aérienne moderne ! Milch, Waldau et Galland, ce dernier pour la chasse aérienne, se trouvaient dans l'obligation d'accepter les ordres téléphoniques de la gouvernante de Goering, Christa Gormanns ! C'est ainsi que Goering annula un raid sur une ville pour lancer les mêmes avions sur un autre

objectif. La santé du maréchal du Reich était d'ailleurs médiocre : d'après une des listes de cadeaux établies par Gisela Limberger, il semble qu'à un moment donné Goering ait eu autour de lui jusqu'à neuf médecins différents pour le soigner. Son cœur faisait des siennes, et son mode de vie licencieux avait dégradé tous les tissus de son corps. L'épuisement qu'il ressentait alors est confirmé par une longue lettre datée du 21 novembre et que le prince Viktor zu Wied, partant pour la Suède, remit lui-même au comte Eric von Rosen :

Je m'octroie actuellement plusieurs semaines de convalescence, car j'étais vraiment au bout du rouleau. Je me repose ici à Rominten avec Emmy et Edda dans mon pavillon de chasse, éloigné de tout ce qui se passe et reprenant des forces pour l'année à venir...

Cette lettre contenait aussi une menace à peine voilée à l'encontre des Suédois dont la presse exagérait à outrance les dégâts causés à Berlin par les raids britanniques. Savourant le succès des représailles, il ajoutait : « Coventry a été littéralement rasée. Londres a subi d'énormes dégâts, et des quartiers entiers semblent avoir été ravagés par un tremblement de terre. » Le 1^{er} novembre, affirmait-il, la Luftwaffe a laissé tomber sur Londres 15 872 tonnes de bombes, contre 31 tonnes sur Berlin. Et, critiquant la « presse bourgeoise » de Stockholm, il ajoutait : « Si la Suède croit que la liberté de la presse est plus importante que son propre avenir, soit. Mais il ne faudra pas qu'elle s'étonne plus tard si l'Allemagne en tire un jour les conclusions qui s'imposent. »

Dans un paragraphe marqué « CONFIDENTIEL », il faisait au comte von Rosen une allusion au sort prochain de la Russie : « Vos amis finlandais, écrivait-il, peuvent dormir rassurés sur l'avenir, même après la visite de Molotov. » A ce sujet, il avait déjà envoyé au maréchal Mannerheim un agent qui allait revenir le voir dans quelques jours. Et Goering déclarait qu'il accueillait avec plaisir les signes qui indiquaient que les Finnois étaient assez intelligents pour abandonner leur politique précédente afin de se rapprocher de celle de l'Allemagne.

Goering écartait tout ce qui pouvait troubler ses vacances en Prusse-Orientale. Une fois, il ordonna à Jeschonnek, d'une voix languissante, de téléphoner à Milch de bombarder Liverpool et Manchester immédiatement, quel que fût l'état de la lune, et « en passant », de porter à Londres « un coup puissant ».

Le 3 décembre, Milch et Waldau lui apportèrent à Rominten les plans qu'ils avaient préparés sur l'ordre de Hitler : il s'agissait d'envoyer en Italie méridionale un corps aérien pour aider Mussolini à se tirer du

marécage où il s'embourbait en Afrique du Nord et en Grèce. Goering méprisait toujours les Italiens en général et Mussolini en particulier : « Si j'étais français, avait-il déclaré quand Mussolini était entré au dernier moment en guerre contre la France déjà vaincue, je cracherais par terre chaque fois que je verrais un Italien. » Mais chaque revers de l'Italie portait au plus haut le moral britannique, et, une fois de plus, Goering dut approuver le plan de sauvetage de Hitler.

Dans son journal, le général von Waldau consigna : « Journée d'automne humide. Très agréable entretien à cœur ouvert avec le maréchal du Reich, la plus grande partie s'est déroulée dans son break de chasse qui nous a amenés au pâturage de Matador, le cerf champion du monde. »

Pendant encore un moment, les raids sur la Grande-Bretagne se poursuivirent. Londres, Birmingham, Liverpool et Sheffield furent bombardés. Puis Hitler ordonna de cesser les bombardements pendant les fêtes de Noël, et les Britanniques firent de même. Dans son refuge de Prusse-Orientale, Goering eut l'idée d'envoyer un livret d'épargne à tout enfant dont le père avait été tué en servant dans la Luftwaffe, chaque livret étant crédité d'une somme de mille marks prélevés sur son compte personnel, lequel s'accroissait sans cesse. A la fin de l'année, Hitler émit la célèbre directive « Opération Barbarossa », concernant l'offensive à l'est. La tâche de Goering serait de « hâter la conclusion ».

La nouvelle année arriva. Une fanfare militaire joua une sorte de sérénade devant le pavillon de chasse de Rominten. Les premières journées de janvier furent limpides, mais glaciales : 20° au-dessous de zéro. Le journal de Goering pour 1941 a été retrouvé dans sa reliure de cuir rouge. Des passages écrits au crayon bleu ou vert nous le montrent se levant à 8 heures 30, jouant deux fois une heure avec Edda, conférant avec ses gardes forestiers, emmenant ses invités faire un tour en traîneau, inspectant ses chevaux Trakehn à l'extraordinaire pedigree, buvant un café et supervisant les travaux de classement de Gisela Limberger avant de voir l'un des derniers films dans sa salle privée ou de faire une partie de bridge. Parfois, il allait skier dans la forêt avec Paula ou chasser l'ours sauvage avec Olga. C'était son médecin personnel, le Dr Ondarza, qui le tenait au courant du cours de la guerre, des raids de nuit contre la Grande-Bretagne, et du harcèlement du X^e Corps aérien du général Giesler contre la base navale de Malte.

L'approche de son anniversaire lui insuffla un enthousiasme de petit garçon. Il collabora aux préparatifs deux jours à l'avance avec Görnert, mais fut capable de paraître surpris devant les cadeaux qu'il reçut. L'ambassadeur d'Italie, Dino Alfieri, flatteur et obséquieux, lui présenta le présent personnel de Mussolini, un autel du début du xv^e siècle,

provenant de Sterzing, dans le Tyrol du Sud : cette œuvre du maître souabe Hans Multscher comportait huit grands tableaux et des sculptures en bois.

Cet anniversaire se passa presque sans une ombre au tableau. Le régiment Hermann Goering parada sous la neige. Le déjeuner vint de chez Horcher, le restaurant favori de Goering. Après quoi, le Théâtre national prussien joua *Des cerises pour Rome* dans la plus grande salle du ministère de l'Air. Toutefois, un mystère marqua cette journée ; l'étui à cigarettes orné de diamants, cadeau d'Emmy, disparut des tables chargées de présents. Goering, furieux, nota dans son journal : « Six heures de l'après-midi : Enquête sur le vol du cadeau d'Emmy. » On le voit, dans une robe de chambre de soie rouge bordée de fourrure, se frayer un chemin à coups de coude entre les piles de papiers d'emballage, le visage crispé, à la recherche de l'objet. Il endossa pour le dîner son magnifique uniforme blanc, mais son visage demeura convulsé par la colère, et quand Emmy lui annonça qu'elle avait téléphoné à un voyant et ami, médecin à Kassel, qui lui avait assuré que l'étui à cigarettes était toujours à l'intérieur de l'immeuble, cela ne le calma guère.

Le lendemain, 13 janvier 1941, il eut, d'après son journal, à 12 heures 30, une conférence avec Körner, Neumann et Backe, lequel prévoyait une crise alimentaire dans toute l'Europe. A 13 heures 30, il écrivit triomphalement : « Détective trouve étui à cigarettes volé ! » (L'un des serveurs de Horcher l'avait poussé sous un sofa.) « A 14 heures, déjeuner avec invités. A 15 heures empaqueté mes cadeaux d'anniversaire. A 15 heures 30, repos au lit. » A 17 heures, Jeschonnek, Milch et Bodenschatz vinrent au rapport au sujet d'une conférence avec le Führer sur des questions opérationnelles. Udet les rejoignit une heure plus tard. Dans son journal, Milch résuma cet entretien en un seul mot : *OST*, c'est-à-dire « est ». Et Jeschonnek informa son état-major de La Boissière que Hitler avait décidé de « décapiter le danger qui nous menace à l'est ».

Goering désirait toujours la paix avec la Grande-Bretagne. Le 14 janvier, il reçut un Suédois, le comte Bonde, qui avait rendu récemment visite à lord Halifax. Il fut déçu d'apprendre que Bonde n'avait aucun message particulier pour lui de la part des Britanniques, et dit mélancoliquement : « Deux fois, nous avons offert la paix à la Grande-Bretagne. Si je leur envoie maintenant un message, ils le prendront pour un signe de faiblesse. » Il poursuivit donc sa chasse aux objets d'art, négociant avec ses agents Miedl et Hofer.

Il nageait et prenait fréquemment des bains de vapeur, mais sa santé demeurait mauvaise et, le 19 janvier, après avoir prononcé un discours

devant des officiers de la Luftwaffe, il eut à minuit une crise cardiaque. Ce n'était manifestement pas la première, car il en parla presque négligemment dans son journal. Après un électrocardiogramme, il se sentit assez bien le 22 pour recevoir Kesselring, Jeschonnek, puis d'autres généraux.

L'ombre de la guerre qui approchait obscurcissait tout le reste. Plus le plan général de l'Opération Barbarossa prenait forme, plus s'affirmait son désaccord avec Hitler. D'ailleurs, pendant plusieurs semaines, des coups de téléphone le découragèrent d'assister aux conférences de Hitler sur la situation. Emmy l'entendit dire : « J'ignore ce qui se prépare... Le Führer m'empêche d'aller voir. Quelque chose se prépare. » Son journal le confirme. Entre le 14 novembre et la mi-mars, il ne vit Hitler que quatre fois, et ils ne se téléphonèrent que rarement ; par exemple, Goering annonça au Führer le 16 janvier que le X^e Corps aérien avait coulé les croiseurs britanniques *Southampton* et *York* ainsi que le porte-avions *Illustrious*.

Le 24 janvier, le général Kurt Student, qui commandait la division des parachutistes, arriva à Carinhall avec Jeschonnek, et il accompagna Goering dans son voyage jusqu'à Berchtesgaden. Le soir, dès le premier entretien, il découvrit que le maréchal était violemment opposé à Barbarossa. A Berchtesgaden, Goering déjeuna avec Hitler et resta avec lui jusqu'à huit heures du soir. La discussion a dû être dure, car Student se rappellerait quatre ans plus tard que Hitler, en quittant Goering, était « profondément plongé dans ses pensées » et que Goering croyait avoir réussi : « Dieu merci [nous n'aurons] pas de guerre avec la Russie. » Mais Hitler lui téléphona deux jours plus tard pour dire : « Goering, j'ai changé d'avis : nous attaquerons à l'est. »

Cette décision surprit Goering qui était de retour à Berlin pour trois jours de conférences sur les matières premières et une nouvelle campagne dans les Balkans. Le 28 janvier, le Führer le convoqua à la chancellerie. Le lendemain, Goering annonça à ses experts en armements et à ses conseillers économiques que la guerre était inévitable. Il demanda l'avis de chacun. Tous, Fritz Todt, Friedrich Syrup, Erich Neumann, Georg Thomas, Carl Krauch et Fritz Fromm, lui déclarèrent qu'une telle guerre était « économiquement impensable », en appuyant leurs raisonnements sur les mêmes considérations que Goering au sujet des matières premières. Seul Herbert Backe, né en Russie, fit valoir pensivement que la conquête de l'Ukraine pallierait l'insuffisance chronique de l'Allemagne en céréales. Il ne convainquit pas Goering qui, abattu, ordonna à Thomas de constituer une commission économique spéciale pour étudier ce problème.

Visiblement agité, il confia à Emmy, au cours d'une promenade, que

Hitler avait décidé d'envahir la Russie. Emmy se préparait à faire une cure à Bad Gastein pour ses rhumatismes. Comme elle l'a certifié plus tard, ce fut la seule conversation politique qu'elle ait jamais eue avec son mari. Quelle différence avec Carin ! « Est-ce pour cela que le Führer n'a pas voulu te voir pendant des semaines ? » demanda-t-elle. Goering se mit à rire : « Tu n'es peut-être pas un animal très politique, mais tu as la tête sur les épaules ! » Et il lui avoua que Hitler lui-même le lui avait confirmé : « J'ai refusé de vous voir, Goering, parce que je savais que vous alliez faire l'impossible pour me convaincre d'abandonner cette idée. »

C'est désespéré de cet échec que le maréchal du Reich partit pour la Hollande le 30 janvier 1941, le jour anniversaire du Parti, avec ses sœurs et un état-major d'une centaine de personnes. Il descendit de son train pour faire le tour des marchands d'art de La Haye et d'Amsterdam en compagnie de Miedl et de Hofer, négociant indistinctement avec juifs et chrétiens et échangeant ses florins et ses marks contre des toiles et des meubles dorés. En arrivant à La Boissière, son état-major le plus avancé, dans la neige et la boue de février, il reprit le commandement qu'il avait confié à Milch, mais ce fut pour s'aliter avec une migraine. Reprenant des forces, il se rappela Rosenberg et ses trésors juifs « sans propriétaires », et fit à Paris, du 4 au 6 février, un raid, ou plutôt une rafle sans précédent, où il manifesta à nouveau son manque de scrupule habituel pour acquérir d'autres œuvres d'art.

Son ami, le général Hanesse, était venu le chercher à la gare du Nord. Ce voleur avait établi ses bureaux chez Roger et Gallet, au 62, rue du Faubourg-Saint-Honoré, tout près de l'ex-résidence des Rothschild, que Hanesse avait transformée en hôtel somptueux pour la Luftwaffe, avec ses précieux tapis persans, sa vaisselle et son argenterie armoriées, ce que Goering appréciait fort, également pour son usage personnel.

A Paris, il déjeuna avec Hanesse et le commandant de sous-marins Günther Prien, qui avait coulé le *Royal Oak*, puis il visita quelques magasins de luxe comme Pérugia, Magnet et Hermès. Le soir, il nota un seul mot sur son journal : *shopping*, ce qui voulait tout dire. Après le thé, il reçut la visite du Dr Hermann Bunjes de l'armée de terre, le « protecteur des beaux-arts », et du colonel Kurt von Behr, un personnage déplaisant et brutal dont l'uniforme de la Croix-Rouge cachait son occupation véritable : rabatteur pour Rosenberg.

Dans le rapport qui suivit, Bunjes nota :

Le maréchal du Reich Goering profita de l'occasion pour remettre au « chef d'opérations » von Behr un dossier de photos

représentant les œuvres que le Führer désire acquérir parmi les trésors saisis par le « groupe de combat » Rosenberg.

Bunjes rapporta également que le gouvernement français avait adressé une première protestation officielle concernant les opérations de Rosenberg. Goering, très désinvolte, passa à un autre sujet après avoir dit : « J'en parlerai au Führer. En ce qui concerne la mission de Rosenberg, mes ordres sont maintenus. »

Les Folies-Bergère n'avaient jamais eu autant de succès qu'après l'arrivée à Paris de la Wehrmacht allemande. Ce soir-là, le 4 février, Goering y invita ses agents Angerer et de Hofer : ils avaient passé la journée avec des Français qui les avaient conduits tout droit aux cachettes où des juifs, fugitifs ou arrêtés, avaient cru mettre à l'abri quelques-uns de leurs biens. Apparemment, il ne souffrait plus de migraines. Le lendemain matin, il s'entretint une fois de plus avec les deux hommes avant de se rendre au Jeu de Paume. En montant les escaliers, flanqué d'Angerer et de Hofer, deux hauts fonctionnaires lui barrèrent le passage, manifestement pour lui interdire d'expédier plus de trésors en Allemagne. C'étaient le comte Franz Wolff Metternich, un aristocrate hautain directeur de la Commission des beaux-arts de l'armée de Paris, qu'accompagnait un fonctionnaire civil de très haut rang. Le maréchal du Reich, furieux, les écarta brutalement et ordonna à Bunjes de le guider à l'intérieur. (Metternich témoignerait plus tard dans une déclaration manuscrite : « Il m'a traité de la manière la plus grossière... Il m'a ordonné de foutre le camp. ») Même Bunjes se sentit mal à l'aise en guidant le maréchal dans cette cave aux trésors des Quarante Voleurs, et il attira l'attention de ses visiteurs sur certaines « incertitudes quant à la légalité ». Non seulement les Français protestaient officiellement, mais le gouverneur militaire de Paris, le général von Stülpnagel, avait émis une nouvelle ordonnance concernant les biens juifs confisqués.

Goering lui coupa la parole : « Mes ordres sont sans appel. Vous ferez ce que je vous dis de faire. » Et ces ordres furent en effet fort clairs : Bunjes allait charger dans deux fourgons qui seraient rattachés à son train de commandement tous les objets que lui, Goering, choisirait pour le Führer et lui-même. Et ces objets l'accompagneraient à Berlin. Dans son rapport, le malheureux Bunjes décrit cette scène : il aurait répondu à Goering que les juristes pourraient avoir un point de vue différent. « Mon cher Bunjes, lui répondit Goering en lui tapotant l'épaule, laissez-moi m'occuper de cela. Je suis la plus haute autorité légale de ce pays. » Et il gribouilla sur une feuille de papier les instructions suivantes :

1. Toutes les peintures marquées « H » sont pour le Führer.
2. Toutes les peintures marquées « G » sont pour moi, plus la caisse AH non marquée.
3. Toutes les caisses noires spéciales (Rothschild) sont pour le Führer. La gouvernante Christa en a les clés. Mes objets — peintures, mobilier, argenterie, tapisseries — doivent aller dans mes appartements.

Le même jour, il inspecta le palais Rothschild, acheta quai Voltaire une table de pierre du xvi^e siècle ainsi que deux lions de granit, puis d'autres sculptures de pierre à la galerie Gouvert. Et le soir, enthousiasmé par la nouvelle que ses pilotes de la Luftwaffe avaient abattu dix-huit avions britanniques, il invita ses acolytes au bal Tabarin, une autre revue de femmes nues, et à un dîner chez Maxim's. Sa razzia était presque terminée. Après avoir acheté quelques diamants chez Cartier et vérifié les progrès réalisés à la fonderie Rudier, le lendemain matin 6 février, il repartit pour La Boissière dans son train chargé du butin, joyeux comme un gosse.

FAUT-IL PRÉVENIR LONDRES DE L'OPÉRATION BARBAROSSA ?

Le plan de conquête des territoires de l'est allait projeter sur tout le printemps de 1941 une ombre cauchemardesque. Le mot Barbarossa résonnait dans tous les couloirs ministériels de Berlin sans que personne osât affronter le Führer assez longtemps pour le dissuader, lui et les chefs de la Wehrmacht, de passer à l'action. La décision de Hitler avait surpris Goering, alors qu'il marchandait des œuvres d'art à Amsterdam. Devait-il s'en soucier, alors que sa Luftwaffe opérait avec une précision impitoyable contre les objectifs britanniques, que sa femme et sa fille se trouvaient en sécurité et qu'à Rominten, en Prusse-Orientale, les cerfs et les ours sauvages attendaient avec impatience l'arrivée du maître des Chasses du Reich dans ses accoutrements étranges ?

Mais le cauchemar se prolongeait. Et un fait montre à quel point Hermann Goering devait se sentir désespéré à mesure qu'approchait inexorablement l'ouverture du second front : il allait prévenir Londres non seulement de la décision du Führer, mais de la date exacte du début de l'opération Barbarossa — un acte extraordinaire dont Hitler n'a jamais rien su, et qui indiscutablement frise la haute trahison.

Le haut commandement de l'armée de terre faisait bloc derrière Hitler, et Goering ne pouvait même plus compter sur le soutien du grand amiral Raeder, avec lequel il entretenait depuis peu des relations tendues. Les navires de guerre de l'amiral devaient opérer pratiquement sans aucune reconnaissance aérienne. Le 4 février, alors que Goering était à Paris, Raeder se plaignit à Hitler que les bombardiers britanniques commençaient à harceler les côtes de l'Allemagne du Nord dans l'impunité la plus complète. Hitler décida alors d'adjoindre à la marine de Raeder l'une des plus fières escadrilles de la Luftwaffe, la 40^e KG. Goering, fou de rage, convoqua à La Boissière l'amiral le plus proche, Karl Dönitz, qui avait son quartier général à Paris, et ils eurent un entretien que Dönitz a qualifié de « manifestement inamical ». Le

maréchal le mit sèchement en garde : « Vous pouvez être sûr d'une chose : aussi longtemps que je serai en vie ou jusqu'à ce que je démissionne, votre grand amiral Raeder n'aura jamais une aviation qui dépendra de sa marine. » Il lui fit observer qu'il était le numéro deux du Reich, et que même si Dönitz devait un jour disposer de la 40^e KG, il n'aurait aucune pièce détachée de rechange pour ce genre d'avions à long rayon d'action. Et il conclut en criant : « J'ai également besoin de la 200^e FW... Et que cela vous serve de leçon ! »

Après avoir quitté la France le 9 février 1941, Goering retourna à La Haye et à Amsterdam pour se détendre en visitant encore quelques galeries de tableaux. Puis son train le ramena à Berlin avec ses deux sœurs et son butin. Le 11 février, il tenta une dernière fois de convaincre Hitler de renoncer à attaquer la Russie, et il demanda à Schnurre, le diplomate chargé de renégocier l'accord commercial germano-soviétique, d'exposer au Führer les désavantages qu'il y aurait, pour le Reich, à affronter et à perdre son principal fournisseur de céréales et de pétrole.

Sans attendre le résultat de cette ultime démarche, il repartit pour la Prusse-Orientale et consacra les jours qui suivirent à chasser ses cerfs, à surveiller ses élans et à se promener en traîneau.

Au cours de la seconde moitié de février, Goering se résigna à accepter Barbarossa comme un mal nécessaire. Le 18, alors que son train roulait vers la Bavière, il discuta sérieusement des possibilités de trouver du pétrole en remplacement de celui livré jusqu'alors par l'URSS, avec le Dr Fischer, son principal expert, spécialiste des pétroles roumains. Mais peu après, on l'entendit vanter les avantages que le Reich tirerait de la confiscation des puits de pétrole soviétiques. Le 19, d'après son journal, il déjeuna au Berghof avec Hitler et discuta ensuite, pendant six heures d'affilée, avec le Führer et le général Jeschonnek, le chef de l'état-major de l'armée de l'air. Hitler leur déclara fermement que si quelqu'un lui parlait encore des désavantages de Barbarossa, il se boucherait les oreilles : « Si la Russie est sur le point d'attaquer l'Allemagne, les considérations économiques ne comptent plus. »

Goering tenta de rappeler le sort de Napoléon en Russie, mais Hitler refusa de l'entendre et, comme toujours, le maréchal du Reich s'inclina devant ce caractère plus fort que le sien. Quand le comte von Schwerin, le ministre des Finances, s'opposa à la guerre, Goering lui répliqua, comme l'eût fait Hitler en personne, que la campagne projetée était une mesure préventive et par conséquent indispensable. Le 22 février, il écrivit dans son journal ces mots éloquents et sans doute fatalistes : « Est : pas de changement. »

Rien n'avait changé en effet, sauf Goering, comme le prouve la

discussion qu'il eut le 26 février avec le général Thomas de l'OKW au sujet des effets économiques de Barbarossa. Il déclara que l'occupation de l'Ukraine seulement n'avait aucun intérêt : « Il nous faut aussi, à tout prix, le pétrole de Bakou. » Et Thomas nota immédiatement dans son journal :

Il partage le point de vue du Führer qui pense que lorsque les troupes allemandes entreront en Russie, tout l'État bolchevique s'effondrera, et que par conséquent nous n'avons aucune raison de prévoir des destructions de fournitures et des démolitions de voies ferrées sur une grande échelle, ce que moi je redoute.

Et au cours de cette conversation, Goering avait ajouté : « Ce qui compte le plus, c'est d'en finir totalement avec les chefs bolcheviques, vite, d'abord et avant tout. »

Le 5 mars, Goering visite Vienne, y rencontre le dictateur roumain, le général Ion Antonescu, et lui demande en passant si son pays pourrait augmenter ses livraisons de pétrole « au cas où notre autre fournisseur [la Russie] nous laisserait tomber ». Il lui demande aussi, toujours en passant, combien de Roumains vivent sur le sol russe, et, à la réponse d'Antonescu, il a seulement un geste significatif.

Hitler, pour continuer à duper les Britanniques et leur faire croire qu'ils sont toujours les premiers sur sa liste, envoie à l'Ouest le maréchal du Reich. Goering supporte ce bannissement en trafiquant de nouveau avec ses agents et ses marchands d'œuvres d'art. Le voici à La Haye et à Amsterdam où Nathan Katz, le juif qui lui a vendu trois tableaux de maître, dont un Van Dyck (*Portrait de famille*) pour quatre-vingt mille dollars, cherche maintenant à obtenir de lui un visa de sortie pour la Suisse. A Paris, nouvelles visites au Jeu de Paume les 11 et 12 mars.

Goering n'essaiera même plus de discuter avec Hitler. Le Führer l'a-t-il vraiment convaincu ? Le 19 mars, le général Thomas monte à bord de son train pour lui parler de Barbarossa et des stocks stratégiques de pétrole et de caoutchouc. Six jours plus tard, il reçoit Dahlerus, son ami suédois, et, selon la femme de ce dernier, lui parle pour la première fois d'une guerre éventuelle avec la Russie. Le lendemain, à Carinhall, Milch proteste auprès de lui que rien n'est prévu dans Barbarossa pour une éventuelle campagne d'hiver. Goering le calme : « La Russie s'effondrera comme un château de cartes. » C'est, naturellement, ce que Hitler lui a assuré. Et il ajoute : « Le Führer est un chef unique, un don de Dieu. Nous autres, nous n'avons qu'à avancer derrière lui. »

Ce jour-là, quand le nouvel ambassadeur japonais, le général Hiroshi Oshima, lui rend visite, Goering lui annonce que le Reich réglera le compte de la Russie, mais après avoir vaincu l'Angleterre, ce qui correspond à la politique de tromperie de son Führer. Deux jours plus tard, au cours d'un banquet, il évoque avec Goebbels l'événement fatidique qui doit suivre « l'assaut préparé depuis longtemps contre la Grèce », prévu pour le 1^{er} avril, afin d'aider Mussolini. Et Goebbels notera :

Le grand projet aura lieu plus tard, contre « R ». Il a été camouflé avec un soin extrême et seule une poignée de personnes est au courant. Cela commencera par de grands mouvements de troupes à l'Ouest. Nous détournerons les soupçons sur toutes sortes d'endroits... Nous aurons l'air de préparer l'invasion de l'Angleterre...

Mais Goebbels lui aussi ressentait une appréhension soudaine qu'il ne pouvait entièrement dissimuler : il nota que cette campagne présentait « des ressemblances avec celle de Napoléon », ce qui avait momentanément troublé le maréchal du Reich lui aussi.

Mais le plan d'aide de Hitler à Mussolini fut retardé et sérieusement compliqué par un coup d'État probritannique en Yougoslavie. Le 27 mars, Goering discutait agréablement avec Dahlerus quand vers midi le Führer le convoqua soudain à une réunion où seraient présents Ribbentrop et les grands chefs militaires du Reich. Hitler avait déjà pris sa décision que tous durent entériner : il allait d'abord « écraser la Yougoslavie » tout en réglant le compte de la Grèce. La Luftwaffe et l'armée de terre rassembleraient les forces supplémentaires requises pour la campagne de Yougoslavie. Goering eut ensuite une conférence de deux heures avec Udet, Waldau, Schmid et le général von Seidel, chargé des questions logistiques. Le soir, dans son journal, le général von Waldau nota : « L'après-midi, j'ai été convoqué pour rencontrer le maréchal du Reich à la résidence officielle du Führer. Le putsch yougoslave a créé dans les Balkans une situation nouvelle. La décision est prise d'agir aussi rapidement que possible. »

A 19 heures 30, Goering revit le Führer. La Luftwaffe détruirait l'organisation au sol des aviations yougoslave et grecque après avoir écrasé Belgrade sous les bombes. Waldau travailla une grande partie de la nuit pour prélever des escadrilles à l'ouest et les diriger vers le sud-est. Les bombardiers de la 51^e KG prendraient position à Wiener-Neustadt, ceux de la 2^e KG, comme les bombardiers en piqué

de la 77^e Stuka et les avions de combat de la 54^e JG, feraient un bond à travers l'Europe pour occuper de nouvelles bases.

« Ce qui est absolument essentiel, commenta Waldau après son entretien avec Goering, c'est de porter un premier coup à la Yougoslavie avec une force impitoyable, et que le démantèlement (*Zerschlagung*) militaire suive comme l'éclair. » Pendant quelques jours, le journal de Goering le montre comme galvanisé : il confère avec le général Alexander Lôhr, né autrichien et commandant la 4^e Flotte aérienne à Vienne ; avec Franz Neuhausen, qui dirige l'exploitation économique des Balkans ; et avec toute une série de généraux, ambassadeurs, agents artistiques, orfèvres, juristes spécialistes des questions aériennes, sculpteurs, pilotes d'essai (dont Hanna Reitsch, qu'il accompagne le 28 mars chez Hitler, lequel lui remettra la Croix de Fer). Et ce journal mentionne à plusieurs reprises le nom du professeur Siebert : une fois de plus, son système cardio-vasculaire lui cause de graves ennuis.

Le 30 mars, trois jours après le putsch de Belgrade, Hitler prononce un discours qui sera tenu secret devant ses généraux dans la salle lambrissée où ont lieu les réunions des ministres. Essayant d'expliquer pourquoi la Grande-Bretagne s'obstine à lutter, Hitler accuse Churchill, ce « fauteur de guerre », et les juifs qui l'entourent ; il censure durement les Italiens et leur « maudite incompétence militaire ». L'Allemagne, dit-il, doit d'abord triompher de l'Union soviétique, et il s'étend particulièrement sur la croissance de la force aérienne russe. Selon les notes prises par Franz Halder, chef de l'état-major, Hitler approuve le projet des militaires de liquider tous les commissaires du peuple politiques soviétiques que l'on découvrira parmi les futurs prisonniers. Il explique que l'Opération Barbarossa déclenchera un combat mortel entre deux idéologies ennemies : « Nous devons abandonner la notion de camaraderie d'usage chez les soldats du front. Le communiste n'a pas en lui une once de camaraderie. Les communistes et les hommes du GPU [police secrète soviétique] sont des criminels, et ils doivent être traités comme tels. »

Nulle trace chez Hermann Goering de nuits sans sommeil ou de crises de conscience après cette allocution terrible de Hitler. Il rejoignit paisiblement Emmy à Bad Gastein avant de repartir pour l'Autriche le 4 avril. Pendant les trois semaines que durèrent la campagne balkanique, il dirigea mollement les opérations de la Luftwaffe, installé dans un hôtel de tourisme du Semmering. Le 6 avril, à 7 heures 20, trois cents bombardiers écrasèrent Belgrade (les Yougoslaves affirmèrent que le raid avait fait dix-sept mille morts). Hitler lui interdit de bombarder Athènes, et, durant le reste de cette expédition militaire, il ne resta à

son aviation qu'à harceler les navires qui évacuèrent finalement le corps expéditionnaire britannique.

A Semmering, il faisait de la marche et de la natation, essayait de fortifier son cœur affaibli, mais l'air printanier de la montagne l'oppressait avec ses bruines. Pour lui tenir compagnie, il y avait bien Pili Körner et Milch, ou Udet et Jeschonnek, mais ces généraux de la Luftwaffe étaient devenus tellement vaniteux qu'ensemble ils étaient insupportables. Son chef d'état-major, Jeschonnek, était un homme susceptible, renfermé et terre à terre, tout le contraire du maréchal du Reich toujours tout feu tout flamme et définitivement corrompu. Tous les deux ou trois jours, Goering gagnait en voiture le train de commandement de Hitler, dissimulé entre deux tunnels à Mönnichkirchen. Il informa le Führer que ses avions avaient une fois de plus bombardé Coventry, Glasgow, Bristol et Liverpool. Le 9 avril, les Britanniques répondirent par un raid sur Berlin, et de l'Opéra de Goering, celui de l'État prussien, il ne resta que les quatre murs. Les journaux britanniques affirmèrent que trois mille Berlinoises avaient péri dans les flammes (en réalité, il y eut onze morts). Une semaine plus tard, Goering se vengea par une violente attaque sur Londres.

Quelques jours plus tard, la mission technique de la Luftwaffe revint de Moscou : ses experts apportaient des nouvelles troublantes sur la mobilisation industrielle de l'URSS. Ils avaient visité d'énormes usines fabriquant des roulements à billes et des alliages spéciaux destinés à l'aviation. Le 8, lors d'un dîner, Mikoyan, le responsable de l'aviation soviétique, s'était écrié : « Vous avez vu maintenant la puissante technologie de l'Union soviétique. Nous repousserons bravement toute agression, d'où qu'elle vienne ! » Le colonel Dietrich Schwenke, chef de la mission, avertit Goering que l'usine de moteurs d'avions de Kouïbychev était plus grande que l'ensemble des six usines les plus importantes du Reich.

Goering écarta le rapport de Schwenke, mais Hitler devint songeur : il dirait plus tard que ce rapport avait conforté sa décision.

Au début de mai 1941, alors que la campagne des Balkans n'était même pas totalement terminée, Goering se rendit à Paris avec son fondé de pouvoir pour les beaux-arts, Walter Hofer, sous prétexte d'une « grande conférence sur une attaque [de Londres] à la pleine lune par les 2^e et 3^e Flottes aériennes... Son journal pendant son séjour à Paris prouve que son désir d'acquisition était toujours aussi fort :

1^{er} mai 1941, Paris

Soleil printanier

8.00 Lever ; 9.00, journaux.

- 10.20 arrive Paris gare de l'Est.
- 11.00 ordre du jour avec Hanesse et Dreess [aide de camp du général]
- 11.15 [marchands d'art] Bernheim et Hofer
- 12.00 Behr

V. Behr, le chef du « groupe de combat » Rosenberg à Paris, lui fait alors signer le document important que voici :

LE MARÉCHAL DU REICH Quartier général, le 1^{er} mai 1941
DU GRAND REICH ALLEMAND

Lutter contre les juifs, francs-maçons et les diverses forces idéologiques et hostiles qui leur sont alliées est un devoir urgent pour le national-socialisme, pendant cette guerre.

J'accueille donc avec plaisir la décision du Reichsleiter Rosenberg de constituer des groupes de combat dans tous les territoires occupés avec pour mission de rechercher les biens matériels et culturels des groupements désignés ci-dessus et de les transporter en Allemagne.

Ce document signé par Goering ordonnait aussi à tous les services du Parti, du gouvernement et des forces armées d'apporter au Feldführer von Behr aide et assistance. Après quoi, le journal de Goering reprenait :

- 12.15 Angerer (long entretien !)
- 13.45 Staffelt [chef de la Protection de la monnaie]
- 14.00 ordres concernant la guerre au commandant von Brauchitsch.
- 14.30 déjeuner à la Crémillère
- 15.45 Bernheim au Grand Hôtel
- 16.15 Jeu de Paume
- 17.15 Crypte de Napoléon à la cathédrale (*sic*) des Invalides.
- 18.00 Retour au Palais et lecture
- 19.30 Rapport par Below [aide de camp de Hitler pour l'aviation]
- 21.25 conférence sur situation avec chef état-major de l'air.
- 22.00 dîner avec invités chez Maxim's. Retour 23.00.

Les deux jours suivants, ce fut le même tourbillon d'activités : conférences avec Werner Mölders et Adolf Galland, repas somptueux chez

Maxim's, soirées érotiques au bal Tabarin, « achat de mobilier pour Veldenstein », nouvelle petite tournée au Jeu de Paume, puis retour dans son train, mais non sans avoir négocié chez Bernheim l'achat de l'incalculable *Plafond de Bagatelle*. (En 1945, il répondrait ironiquement aux Américains : « Ce sont les Russes qui l'ont. »)

Il lui fallait revenir à Berlin pour écouter le discours triomphant, sarcastique et grandiloquent que Hitler prononça au Reichstag après la conclusion de la campagne des Balkans. Il descendit du train le 4 mai à 16 heures, parla quelques minutes en particulier avec le Führer puis s'assit derrière lui sous le dais avec Hess. Le lendemain, il prit connaissance des projets éblouissants de l'architecte Albert Speer pour la reconstruction de Berlin : d'abord un monument colossal dédié au Reich millénaire de Hitler, avec un arc de triomphe et de larges avenues pour les cérémonies de toutes sortes, sans compter une salle de réunion surmontée d'une coupole. Il félicita le jeune architecte : « J'ai la même admiration pour vos compétences en architecture que pour les talents politiques et militaires du Führer. »

Une fois de plus, Goering avait confié à Milch la direction de la Luftwaffe. Le samedi 10 mai, ce fut le grand raid au clair de lune sur Londres, qui provoqua d'énormes dégâts dans la City et détruisit en partie le bâtiment du Parlement. Le dimanche, le Dr von Ondarza apporta au maréchal du Reich les premiers rapports sur ces destructions. Mais, à peine s'était-il assis pour les lire que le téléphone sonna : Hitler le convoquait sur l'Obersalzberg pour un « entretien éclair au sommet » (*Führungs-Blitz-Gespräch*). Et, à la voix de Bodenschatz, qu'il avait reconnue, succéda sans préavis celle, brutale, de Hitler : « Goering, vous devez venir ici tout de suite. *Tout de suite !* »

L'étonnement céda la place à la panique. Après un voyage en train jusqu'à Munich, il lui fallut encore deux heures de voiture pour atteindre le nid d'aigle du Führer. Là, il aperçut Bormann, le chef d'état-major de Hess, allant et venant avec un sourire déplaisant, puis un Ribbentrop pâle comme un linge. Walther Hewel, l'homme de liaison de Ribbentrop auprès du Führer, écrivit ce soir-là dans son journal : « Goering arrive à neuf heures du soir, après le dîner. D'après ce que m'a dit Bodenschatz, lui aussi est très agité. Longue discussion en bas dans le hall entre F., le ministre des Affaires étrangères, Goering, Bormann. Très animée, nombreuses spéculations... »

Hitler jeta plusieurs feuilles de papier entre les mains de Goering avant d'exploser : « Le ministre du Reich Hess s'est envolé pour l'Angleterre. Il nous a laissé cette lettre. » Dans ce document, Hess se déclarait prêt à risquer sa vie pour faire la paix avec l'Angleterre et

mettre fin au carnage. Goering, avec dédain, déclara que Hess était fou. (En octobre 1945, il demanderait à ses juges : « Croyez-vous que Hitler aurait expédié le numéro trois du Reich, seul et sans aucune préparation, pour une telle mission en Grande-Bretagne?... S'il avait voulu réellement traiter avec les Britanniques, il disposait, par les pays neutres, de moyens semi-diplomatiques pour les contacter. Et mes propres relations avec la Grande-Bretagne étaient telles que je pouvais arranger cela en quarante-huit heures. »)

Le lendemain lundi 12 mai, Goering et Udet discutèrent avec Hitler : Hess avait-il pu conduire tout seul un appareil aussi complexe que le Messerschmitt 110 et atterrir en Écosse ? Peut-être avait-il disparu en mer du Nord ? Ribbentrop était terrifié à l'idée que la Grande-Bretagne puisse, à tout moment, annoncer au monde l'arrivée de Hess, ce qui porterait sans doute un coup fatal à l'alliance, déjà tendue, des pays de l'Axe. Pendant tout l'après-midi, Hitler et Goering examinèrent les divers aspects du problème.

« Journée très confuse, nota Hewel. Enquêtes concernant le vol de Hess... Ni Goering ni Udet ne croient Hess capable de réussir ce vol difficile vers Glasgow... Mais le Führer pense que Hess est assez fort pour cela. »

Peu après le retour de Goering à son train (enfin arrivé de Munich à Berchtesgaden), la BBC de Londres annonça que Rudolf Hess avait atterri à Glasgow. A 21 heures, Goering téléphona à Hitler : Bodenschatz avait découvert que Hess s'était livré à plusieurs exercices de vol qui incluaient la radio-navigation. Une fois prisonnier, Bodenschatz expliquera curieusement cette aventure : « Hess était une exception. Il ne possédait *rien* : pas de château, juste un simple appartement ! Aussi a-t-il pu envisager de se séparer de ce qu'il laissait derrière lui... »

Le lendemain matin 13 mai, Goering attaqua de front le professeur Messerschmitt. « Si je comprends bien, n'importe qui peut utiliser votre terrain pour voler en dépit du règlement », gronda-t-il au téléphone. Le constructeur d'avions lui répondit sèchement : « Hess n'était pas n'importe qui. Il était l'un des ministres les plus importants. »

— Voyons, vous saviez bien que Hess était fou ! »

De tout le Reich, gauleiters et ministres étaient venus cet après-midi-là au Berghof pour écouter le rapport de Hitler sur les dessous de l'affaire Hess. Goering, arrivé à 15 heures 30, passa d'abord une heure seul avec Hitler pour déterminer qui remplacerait Hess comme « ministre du Parti ». Il n'était pas question de réattribuer le titre de « vice-Führer » qui ne correspondait pas à grand-chose. Goering

s'opposa carrément à la nomination de Martin Bormann. Hitler le rassura : il pensait plutôt à Bormann comme trésorier du Parti.

« Vous vous trompez si vous pensez que Bormann se contentera de cela ! rétorqua Goering.

— Les ambitions de Bormann, dit sèchement le Führer, me sont totalement indifférentes. »

Il descendit dans le hall suivi d'un Goering au visage sombre et ordonna immédiatement à Bormann de lire la lettre de Hess qu'écoutèrent en silence une soixantaine de chefs nazis disposés en demi-cercle autour de lui. Hans Frank n'avait jamais vu le Führer aussi accablé depuis le suicide, dix ans plus tôt, de sa nièce Geli. Manifestement, l'aventure de Hess l'avait stupéfié.

Après un arrêt de courte durée à Munich afin de visiter les salles d'exposition des *Vereinigte Werkstätten* (Ateliers réunis) et choisir encore des meubles pour son château, Goering poursuivit à Veldenstein ses vacances interrompues. Quelques jours plus tard, la presse du matin lui apprit que Hitler, malgré son opposition, avait choisi Bormann pour remplacer Hess avec le titre ronflant de « directeur de la chancellerie du Parti, ce qui doublait au moins son pouvoir et représentait un véritable échec pour Goering. Il ne s'était jamais entendu avec Bormann. Il devait dire plus tard avec regret : « Bormann abattait tout le travail difficile pour consolider sa position... Il a adapté ses habitudes quotidiennes à celles du Führer. Il était toujours disponible quand le Führer avait besoin de lui. » Bormann, par rapport à Goering, était un nazi extrémiste anticlérical et antisémite. A partir de sa nomination, Bormann convertit immédiatement le moindre propos de Hitler en un décret écrit du Führer. Incorruptible, menant une existence exempte de vices, il exécrait Goering et son style de vie. Quand les difficultés de la Luftwaffe commencèrent à se multiplier, Bormann engagea contre le maréchal du Reich une vendetta personnelle, à laquelle Goering répondit, même après la mort de son ennemi.

En octobre 1945, quand les Américains lui demandèrent : « Pensez-vous que Bormann soit mort ? », il répondit violemment en levant les bras au ciel : « Si seulement j'avais voix au chapitre... J'espère qu'il est en train de rôtir en enfer ! »

Dans la Luftwaffe le prestige de Goering restait encore intact, et, même tombés aux mains de l'ennemi, les officiers continuaient dans leurs conversations privées à lui témoigner leur admiration. En juin 1941, l'un d'eux déclara : « Hermann est sans aucun doute l'homme qui amasse le plus d'argent en Allemagne. Mais personne parmi nous ne l'envie parce que vraiment il le mérite. » Ils admiraient chez lui un

certain sens de l'équité. Un pilote de Messerschmitt 109F abattu au-dessus de Malte a raconté l'anecdote suivante : « Dans l'unité du Mur de l'Ouest, certains officiers avec seulement deux missions de combat à leur actif avaient reçu la croix de fer de deuxième classe, tandis que de simples troufions à dix missions n'avaient rien. Alors, Hermann leur a rendu visite... il a fait apporter immédiatement quelques croix de fer et il les a décernées lui-même à ces hommes. Et il a saqué le commandant de l'unité... Bon Dieu ! qu'est-ce que Hermann lui a passé ! Et quand il est parti, sa voiture s'est embourbée. Alors, devant tous les hommes, il a fait sortir les généraux pour la pousser au cul et la tirer de là. »

La Luftwaffe avait alors un moral d'acier même au cours des combats les plus sanglants, comme par le 20 mai 1941, lors de l'assaut des parachutistes sur la Crète. Goering s'était vanté d'avoir mis au point cette opération, mais un mauvais sort s'acharna sur elle. D'abord, le maréchal von Brauchitsch et lui avaient refusé de mettre la division aéroportée sous le commandement des autres forces de l'air ou de l'armée de terre, si bien que le général Student et sa division de parachutistes donnèrent seuls le premier assaut. Il y eut pis encore, les Britanniques avaient déchiffré les messages trop clairs de la Luftwaffe : une fois au courant de l'heure précise de l'attaque et des zones d'atterrissage des paras allemands, ils purent en tuer quatre mille rien que dans la première vague d'assaut. « Nous avons eu l'impression, a dit le général Rudolf Meister, et je ne pense pas m'être trompé, que les Britanniques connaissaient la date et l'heure précises de notre arrivée, parce qu'ils étaient tout à fait préparés. » En dépit de ces pertes et de ces plaintes, la Luftwaffe ne devait jamais procéder officiellement à une enquête sur l'insécurité du code utilisé. Et pourtant, il semble bien que Goering ait su la vérité puisque, au mois de juin, les déchiffreurs de code britanniques l'entendirent donner à ses bombardiers des ordres pour une opération prioritaire contre la grande-Bretagne. Évidemment, il voulait ainsi tromper Londres en détournant son attention de l'opération Barbarossa. De même, le 8 juin, Goering avait téléphoné à Milch de faire effectuer de grands mouvements à l'ouest à la 3^e Flotte aérienne que commandait le maréchal Hugo Sperrle alors que la 2^e Flotte aérienne du maréchal Kesselring avec ses deux mille cinq cents avions avait déjà pris position sur le front est.

Au mois de mai 1941, Goering avait dû utiliser sa Luftwaffe sur un autre théâtre d'opérations. Après une révolte arabe en Irak, pays riche en pétrole, il avait expédié une petite force composée de Messerschmitt sous le commandement du général Felmy, dans le but d'aider les rebelles. Mais c'était trop peu et il était trop tard, comme

Goering l'expliqua à Hitler et à Ribbentrop : « Ils ne connaissent rien à l'aviation là-bas, et tout transport par avion aurait été coûteux et inutile. »

Tout en minimisant ses échecs, il savait insister sur ceux des autres, impitoyable et prêt à toutes les intrigues quand il s'agissait d'assurer sa position auprès du Führer. Il profita donc de la perte du *Bismarck* — le plus récent des cuirassés du Reich — avec ses 2 300 hommes d'équipage, pour entreprendre contre l'amiral Raeder une campagne de dénigrement, alors que son propre prestige était au plus haut. Le 31 mai, il put présenter au Führer un rapport de victoire en Crète, bien que la Luftwaffe eût perdu 150 avions de transport Junkers 52 au cours des opérations. Après cette visite triomphale au Berghof, Hewel écrivit :

Nos forces aériennes sont beaucoup trop dispersées. Elles n'ont eu aucun repos depuis le commencement de la guerre. Avec la Crète pour base, ce sera le début d'une lutte acharnée contre la flotte anglaise et Tobrouk [le principal obstacle à l'avance de Rommel à travers la Libye].

L'état-major allemand venait à l'époque de recevoir un rapport secret sur un discours que Staline avait prononcé un mois plus tôt lors d'un banquet au Kremlin ; il y avait annoncé son intention d'envahir tôt ou tard ce qu'il avait appelé l'Europe occidentale. Une fois de plus, Goering dut admettre que Hitler avait vu juste. Trois semaines plus tard, le Führer allait déchaîner contre la Russie la plus formidable attaque de l'histoire du monde, et il pensait avoir comme alliés tous les voisins de l'URSS. Seule la Suède ne serait pas prévenue : « Leur classe dirigeante est fondamentalement probritannique, déclara-t-il à Julius Schnurre. Même le maréchal du Reich commence à déchanter sur la Suède. »

Le 1^{er} juin, Goering passa quatre heures avec le Führer et Jeschonnek. Cette campagne contre la Russie allait être un drôle de bal et il était temps d'envoyer les invitations. Le 2 juin, Hitler communiqua à Mussolini les grandes lignes du projet. Le 3, après avoir consulté Goering une fois de plus tout l'après-midi, il prévint de sa décision l'ambassadeur du Japon. Il reçut des réponses favorables de la Hongrie et de la Roumanie, heureuses de participer à la curée, et de la Finlande, qui rêvait de se venger de la lâche agression soviétique de 1939.

Quelques jours plus tard, quarante grands chefs de la Wehrmacht reçurent l'ordre d'assister le 14 juin à une réunion importante à la chancellerie du Reich. Presque en même temps, le 9 juin, Birger Dahlerus prévint l'envoyé britannique à Stockholm qu'il avait reçu « un

message plutôt hermétique... qui semble indiquer que l'Allemagne attaquera la Russie vers le 15 juin ». Ce message, expliqua Dahlerus, lui avait été téléphoné par une relation commune qui venait d'arriver de Berlin à Stockholm. Les archives américaines nous révèlent que la légation américaine elle aussi a été prévenue et elles sont même plus explicites : « Dahlerus... a appris directement de Goering que l'Allemagne avait l'intention d'attaquer la Russie incessamment. »

Le 14 juin, à 11 heures du matin, commence à la chancellerie une session historique ; Hitler écrira dans son journal : « Führer donne dernières instructions. Répétition attaque de la Russie, avec commandement suprême Wehrmacht (OKW), ministère de la Guerre, Amirauté, armée de terre, flottes aériennes et états-majors étant présents. » Après le déjeuner, les « discussions continuent ». Hitler explique une fois de plus pourquoi l'Allemagne n'a pas d'autre choix que de frapper la Russie. Waldau, chef d'état-major adjoint, a résumé ainsi cette seconde séance dans son journal :

Discours Hitler après déjeuner. L'ennemi principal demeure la Grande-Bretagne. La Grande-Bretagne se battra aussi longtemps que se battre aura un sens pour elle... Or, ce combat de la Grande-Bretagne n'a de sens qu'aussi longtemps qu'elle pourra espérer une aide américaine effective ainsi qu'un soutien sur le continent. C'est ce qui explique son grand espoir d'une intervention russe... Toutefois, nous voulons que ce conflit avec la Russie ait lieu rapidement. En fait, c'est absolument essentiel pour ne pas laisser passer les conditions favorables qui prévalent actuellement.

« Le gros des forces russes, dit encore Waldau, se trouve sur la frontière, si bien que nous avons une bonne chance de les battre sur place. » A six heures du soir, Goering rend compte à Hitler des plans de la Luftwaffe. Il engagera le premier jour deux mille sept cents avions. Les reconnaissances aériennes montrent que les Russes ont massé quatre mille avions juste de l'autre côté de la ligne de démarcation, et les écoutes radio ont révélé l'existence de mille appareils de plus. Il est difficile de savoir ce qu'en pense Goering. Waldau observe et note « son faible intérêt », et quand le lendemain le maréchal du Reich rassemble à Carinhall sa flotte aérienne, les chefs de la « zone aérienne » (*Luftgau*) et ses chefs de corps d'armée, Milch lui trouve l'air « déprimé ». Après une longue promenade solitaire dans le parc, Goering repart le soir même pour Berlin, discute plus d'une heure avec ses marchands d'art Behr et Lohse ainsi qu'avec Hofer, et monte enfin dans son train de commandement. A minuit et demi, le train s'ébranle, et comme un

esprit se matérialisant devant lui, Dahlerus, ce Suédois mystérieux qui a prévenu Anglais et Américains, entre dans son compartiment privé.

Cinq jours plus tard, le Premier ministre polonais alors en exil à Londres rencontre Tony Biddle, l'ambassadeur américain. Biddle, le même jour, rapporte au président Roosevelt, par lettre, son entretien avec le Polonais. Ce dernier lui a révélé que Goering avait confié à un Suédois, son ami intime, qu' « il doit s'attendre à ce que l'Allemagne se lance à l'attaque de la Russie le dimanche 22 juin ».

SIGNER SON PROPRE ARRÊT DE MORT

« Enfin, une véritable guerre ! » s'exclama le général Jeschonnek le 22 juin 1941, le jour où les armées allemandes se lancèrent contre les Russes. En effet, le chef de l'état-major de la Luftwaffe avait de bonnes raisons d'être satisfait : sur l'ensemble du front Est, ses avions jouissaient d'une évidente suprématie technologique. Les chiffres que Milch nota dans son journal pour les cinq premiers jours de l'offensive sont stupéfiants. Le dimanche 22 juin : 1 800 avions russes abattus ; le lundi 23 : 800 ; le mardi 24 : 557 ; le mercredi 25 : 351 ; et le jeudi 26, le cinquième jour : 300.

Personne dans l'entourage de Hitler ne pensait alors que cette guerre durerait plus de quelques semaines, et la lutte pour le pouvoir commença immédiatement. Inquiet de la promotion subite de Bormann au rang de ministre du Reich, Goering se présenta le 28 au « Repaire du Loup », qui allait longtemps être le quartier général du Führer à l'Est. Le maréchal du Reich voulait obtenir de nouvelles assurances concernant sa propre position, et Hitler les lui accorda : dès le lendemain, il signa un décret secret qui confirmait que, s'il mourait, Goering serait son successeur exclusif, et qu'il était bien « son adjoint dans toutes ses fonctions ».

Mais cela n'éliminait pas ses rivaux : Himmler lui aussi avait des ambitions, et, comme devait le dire l'un de ses collègues, l'Obergruppenführer SS (grade correspondant à général d'armée) Gottlob Berger, Goering demeurait le plus puissant des deux. Interrogé en mai 1945, Berger devait ajouter : « Toutefois, même à cette époque, Himmler savait une ou deux choses sur Goering. » Par exemple, Wilhelm von Rauter, le chef SS de La Haye, avait découvert que le maréchal du Reich achetait tranquillement des diamants non taillés à plusieurs juifs d'Amsterdam. Himmler commença donc à constituer des dossiers avec ce genre d'informations. Reinhard Heydrich, son chef de la Gestapo,

nourrissait lui aussi des ambitions : il convoitait l'Unité de protection de la monnaie, l'un des fiefs les plus « juteux » de Goering à cause des devises étrangères qui s'y accumulaient, mais il n'avancait ses pions qu'avec circonspection. Comme Goering, toujours satisfait de lui-même, l'a dit plus tard : « Heydrich était bien trop intelligent pour engager le fer contre moi. » Heydrich préférait que le pouvoir de Goering demeurât intact pour atteindre lui-même ses propres objectifs.

Goering établit son quartier général en Prusse-Orientale, à l'est de Rostken, juste au sud du lac Spirding. Son train de luxe *Asia* se trouvait ainsi à une heure d'auto du Repaire du Loup. Quant à Jeschonnek, il installa l'état-major mobile de la Luftwaffe dans le voisinage de Goering et du lac Goldap. Goering souffrit immédiatement du climat particulièrement humide de l'été 1941, et son cardiologue, le professeur Heinrich Zahler, le vit presque tous les jours. Son nom figure dans le journal de Goering les 20, 22, 23, 24, 26 juillet avec les mentions « repos au lit, migraine ». Le 27, c'est « maux d'estomac, migraine ». Le 23 août, il souffre de « palpitations », ainsi que les 24 et 25. Et en septembre, le 23, le maréchal du Reich consigne, toujours dans son journal : « douleurs au cœur, mauvaise nuit ». Décidé à jouir encore aussi longtemps que possible des fruits du pouvoir, Goering suit dès lors un programme rigoureux de séances de natation quotidiennes, de promenades à pied et à cheval, et parfois même de parties de tennis. Il téléphone tous les jours à Emmy et à Edda, parvient à leur rendre quelques visites par avion. Au cours de cet été, pas une seule fois il ne se rendra sur le front pour voir à l'œuvre une unité de sa Luftwaffe. En réalité, la guerre l'ennuie. Quand le général Hans-Jürgen Stumpff (qui commande la 5^e Flotte aérienne en Norvège) vient le voir, il met fin très vite à la séance de travail : « Assez ! Maintenant, allons faire le tour de Carinhall ! » Et Stumpff remarque qu'il continue à écarter d'un signe de tête toute affaire sérieuse...

Vers la mi-juillet 1941, il devint évident que Hitler n'avait pas fixé trop tôt le début de l'Opération Barbarossa, bien au contraire : il avait peut-être sous-estimé la puissance russe. En progressant vers l'est, les Allemands avaient découvert en retrait douze mille chars et huit mille avions, pièces maîtresses d'un dangereux plan stratégique. « L'équipement de l'armée Rouge, écrit le 15 juillet l'adjoint de Jeschonnek, nous donne le frisson. Dans le saillant de Lemberg (Lvov) seulement, soixante-trois gigantesques terrains d'aviation, chacun pourvu de deux pistes quoique encore inachevé, témoignent des préparatifs des Russes pour passer à l'attaque. »

Le lendemain 16 juillet, Hitler réunit ses ministres pour mettre au

point la manière dont on pouvait consolider la domination nazie dans ces territoires nouvellement conquis. Goering écrivit dans son journal : « 7 heures 30 lever. Temps nuageux, lourd. » Il passe une heure à examiner les dépêches et à nager, reçoit Jeschonnek à 11 heures et rencontre Milch et Udet à midi avant de partir pour le Repaire du Loup à 1 heure 30 de l'après-midi. « 3 heures 15 après-midi : conférence avec le Führer : Rosenberg, Milch, Lammers. » (Hitler avait nommé Rosenberg ministre des nouveaux territoires à l'Est, dont il devenait ainsi totalement responsable.)

Otto Bräutigam, l'aide de camp de Rosenberg, et Bormann ont rédigé chacun un compte rendu complet des entretiens historiques de la journée : « A 3 heures de l'après-midi, écrit Bräutigam dans son journal, le maréchal du Reich est arrivé, et la séance a commencé. » Bormann, lui, cite Hitler : « Qu'il n'y ait aucun doute dans nos esprits : nous ne partirons jamais de ces territoires. Il n'y aura jamais plus de puissance militaire à l'ouest de l'Oural, même si nous devons nous battre cent ans pour cela. » Il fallait donc répartir les nouvelles responsabilités entre les organismes suivants : le Plan quadriennal (Goering), le Parti (Bormann) et la police (Himmler). D'après le journal de Bräutigam : « Vers 6 heures du soir, ils ont fait une pause et bu du café. Le maréchal du Reich a alors remercié le Führer pour le grand honneur qu'il avait accordé au lieutenant-colonel [Werner] Mölders, l'as de la chasse aérienne : " les diamants aux feuilles de chêne de la croix de chevalier ". Le maréchal du Reich était apparemment en pleine forme. Le Führer a exprimé son mépris pour les Suédois à cause de leur faible contribution à la lutte contre le bolchevisme. Le maréchal du Reich lui aussi a trouvé les Suédois " décadents ". »

« Comme vous le savez, avait dit Hitler en se tournant vers Goering, j'ai eu de sérieuses inquiétudes au sujet de cette campagne... Je n'aurais peut-être pas pris la même décision si j'avais été conscient de la puissance de l'armée soviétique, particulièrement en ce qui concerne les chars. Il est clair qu'il était urgent de nous attaquer au problème. L'année prochaine, ça aurait peut-être été déjà trop tard... »

A 8 heures 30 du soir, Rosenberg entraîna Bräutigam à part pour lui donner les détails de l'accord final sur la répartition des responsabilités. Bräutigam nota :

Nous sommes parvenus à un compromis avec le maréchal du Reich, qui doit contrôler l'économie des territoires occupés au moyen de son état-major des Opérations économiques, et avec le *Reichsführer SS* [Himmler] qui a l'intention de diriger de Berlin les opérations des unités de la police SS.

Pour exploiter les puits de pétrole du Caucase, Goering avait créé un monopole commercial, mais les Russes, en battant en retraite, détruisirent les puits et emportèrent le matériel de forage et l'équipement indispensables. Dès le 17 juillet, Thomas nota que Goering désirait une enquête rapide sur les moyens d'augmenter « les importations de carburant a) de Roumanie, b) du Caucase ».

Toutefois, les Soviétiques étaient loin de s'effondrer. En juillet, Hitler ordonna à la Luftwaffe d'exécuter au-dessus de Moscou des « raids de terreur ». Goering, les 18 et 19 juillet, consulta longuement Jeschonnek, puis, le 20, ce fut le tour de ses deux experts en matière de chasseurs et de bombardiers, Galland et Werner Baumback. Le but était de mettre au point cette opération. Mais ce jour-là, l'amiral Canaris, le chef de l'Abwehr, déclara à son état-major : « Les indices se multiplient, selon lesquels cette guerre ne provoquera aucunement l'effondrement du bolchevisme, contrairement à ce que nous escomptions, mais plutôt son renforcement. » Évidemment, Goering eut la même impression que Canaris, car le même jour, il eut un entretien de quatre heures avec Dahlerus, le mystérieux Suédois, et cinq jours plus tard, une longue conversation secrète avec Canaris.

Entre-temps, les 21 et 22 juillet, la Luftwaffe avait bombardé Moscou sans que Staline, contrairement à l'espoir de Hitler, manifestât le moindre signe de faiblesse.

Fin juillet, Emmy quitta la Bavière pour rejoindre son mari à Berlin. La capitale du Reich était noyée sous d'incessantes pluies d'été. Le 31 juillet, profitant d'une accalmie, Goering visita brièvement son ministère. Là, à 18 heures 15, il reçut le chef de la Gestapo, Reinhard Heydrich, qui venait lui faire signer un document. Heydrich l'avait non seulement rédigé, mais tapé lui-même. Goering l'a-t-il seulement lu ? Il expédia rapidement le jeune Obergruppenführer SS pour aller chercher Emmy à la gare, sans se douter qu'il venait de signer son arrêt de mort. C'est ce document qui l'enverrait droit au gibet cinq ans plus tard : il venait d'autoriser Heydrich à « procéder à tous les préparatifs nécessaires pour une solution (*Lösung*) générale du problème juif à l'intérieur de la sphère d'influence de l'Allemagne en Europe ».

Il était las de la guerre à tel point qu'il prit quelques semaines de repos à Carinhall, loin des champs de bataille. Quand, le 1^{er} août, l'avocat militaire général von Hammerstein vint lui parler des affaires qui avaient été jugées en Crète, il évoqua la taille du palais de Cnossos. Goering balaya tout le reste du rapport du geste qui

lui était familier pour s'exclamer : « Ce sera bientôt comme ça à Carinhall !

— Mais avez-vous une idée des dimensions énormes de ce palais ? rétorqua Hammerstein.

— Et vous, avez-vous une idée des dimensions qu'aura bientôt Carinhall ? »

Il fut réveillé plusieurs fois par des alertes aériennes, et les Russes bombardèrent Berlin le 7 août, impertinence qui incita Goering à convoquer le général Hubert Weise, chef de la Luftwaffe pour le secteur du centre, afin de discuter des défenses aériennes à l'est. Deux jours plus tard, d'après son journal, il reçut par deux fois Sepp Angerer, qui soumit à son approbation une douzaine de tapisseries italiennes. Goering en acheta six, dont une scène de bataille et deux ouvrages de la Renaissance brodés de fils d'or et d'argent. Deux des grandes tapisseries étaient la propriété commune, d'après Angerer, d'une certaine princesse Rospiliosi, de sa sœur anglaise et de son frère américain. Angerer conseilla de suggérer à Mussolini de réquisitionner la part de la sœur anglaise, tandis que la guerre prochaine avec les États-Unis permettrait à l'Italie de s'appropriier également la part du frère américain. Goering approuva la manœuvre. Il n'hésita pas à faire appel au dictateur fasciste ; quand ce dernier lui rendit visite le 26 août dans son train à Rostken, Goering put ainsi acquérir la tapisserie qu'il désirait.

A la mi-août, Goering quitta Carinhall pour prendre des vacances en Bavière. Puis de Munich, il prit le train pour Paris afin d'assister à une conférence sur l'armée de l'air au Quai d'Orsay, mais en réalité il voulait surtout jeter à nouveau un coup d'œil sur le butin du Jeu de Paume et sur les diamants de Cartier. Une unité navale de signalisation, logée dans un château du bois de Boulogne appartenant aux Rothschild, venait d'y découvrir une chambre forte secrète contenant des tableaux français et hollandais des XVIII^e et XIX^e siècles. Goering s'appropriä ces trésors et revint triomphant à Berlin où régnait une chaleur accablante.

Il existe une excellente raison d'insister sur cette frénésie d'achat qui caractérisait Goering. Tout comme cette terrible épidémie de dysenterie qui n'épargna pas Hitler lui-même, c'est le genre de détails que beaucoup d'historiens ignorent à tort. Car, pendant les trois semaines où Goering s'absenta de Prusse-Orientale, Hitler et son état-major s'opposèrent quant à la stratégie à adapter. Hitler voulait depuis toujours une attaque où les deux branches d'une pince énorme, au lieu de se refermer sur Moscou, seraient d'abord dirigées sur Leningrad et sur le Caucase, alors que l'armée, redoutant de perdre un temps précieux, prônait une offensive de front contre Moscou, d'autant plus

que les armées russes se massaient devant la capitale pour la défendre. Or, Hitler stoppa toute progression sur Moscou jusqu'à, expliqua-t-il, la chute de Leningrad. C'était ralentir le rythme de la bataille. Furieux, le général von Waldau écrivit le 14 août : « Les saisons avancent. Au début d'octobre, la guerre s'enlisera dans sa propre boue. »

L'armée insista pour marcher sur Moscou. Affaibli par la dysenterie, Hitler mit trois jours pour dicter la réponse où il rejetait les arguments de ses généraux. Le 19 août, Goering reparut au quartier général du Führer et protesta contre la manière dont le maréchal von Brauchitsch avait « édulcoré » les brillantes idées stratégiques de Hitler. Il accusa Brauchitsch de double jeu et d'agir derrière le dos du Führer.

Ils n'en vinrent tout de même pas aux mains. Brauchitsch eut une légère attaque cardiaque, mais parut l'après-midi au thé donné par Goering dans son train de commandement. Quant à Goering, son journal nous apprend que son cœur battait tellement fort qu'il fit appel le soir à Ondarza, son médecin. L'offensive allemande d'automne, hésitant entre plusieurs objectifs, allait finalement échouer.

Un après-midi, le général Bernhard Ramcke se présenta devant Goering avec le général Kurt Student, pour recevoir la croix de chevalier.

« Ils avaient construit à l'extrémité de la jetée, en bordure du lac, a raconté Ramcke, une grande plate-forme de bois. Le train de Goering était tout près de là. » Un photographe prit plusieurs clichés où l'on voit le maréchal du Reich, l'air conquérant, fixer l'autre rive du lac. L'un des anciens protégés de Goering, Erich Koch, gauleiter de la Prusse-Orientale, s'avança, une carte à la main : « Et maintenant, *Herr Reichsmarschall*, en ce qui concerne ces domaines, ces forêts — il les indiqua de la main sur la carte —, elles appartenaient avant à la Prusse-Orientale...

— Naturellement, répliqua Goering. Naturellement... »

Koch indiqua les terrains de chasse de Bialowicza.

« Naturellement, répéta Goering, l'air absent. Cela aussi fait partie de la Prusse-Orientale... »

Cette scène est caractéristique : elle nous montre un Goering vague, irrésolu, tel qu'il sera de plus en plus souvent au cours de ses dernières années. En dehors de sa petite clique, bien des généraux de la Luftwaffe commençaient à s'en effrayer. Le 3 septembre, pendant ce qu'il appela une « conférence de pantomime », Richthofen en vint à exiger « des ordres clairs et concis ». Le soir, il nota dans son journal : « La plus grande partie de tout cela échappe au maréchal. Il transmet juste les choses à Bodenschatz pour soulever la question lors de son prochain entretien avec le Führer. » Pour éviter d'entendre des vérités fâcheuses,

Goering annula la réunion suivante. Tenace, le commandant du VIII^e Corps aérien récidiva : « Le soir, il y eut quelques pilotes de chasse décorés des feuilles de chêne, et le maréchal du Reich se consacra uniquement à eux. » Ce contraste avec le Führer (« à la tête magnifiquement claire ») exaspérait Richthofen :

4 septembre : J'accompagne le maréchal Kesselring qui se trouve ici aujourd'hui avec tous les autres chefs des flottes et des corps aériens. Il partage mon point de vue... La seule guerre à laquelle ils croient ici, c'est la version fantaisiste péniblement mise au point chaque semaine pour les actualités cinématographiques. Rien d'étonnant à ce que [Goering] ne visite jamais le front !

Comme Waldau l'avait prédit, le temps se gâta. Les 7 et 8 septembre, Goering signala dans son journal des orages avec tonnerre et de la grêle. Il continuait à mener sa vie de grand seigneur, parcourant chaque jour d'immenses réserves de chasse, ce qui, le 9 septembre, suscita chez Waldau une nervosité croissante : « C'est une vie de forçat que de travailler à Rominten, une randonnée quotidienne d'environ cent trente kilomètres... Notre existence n'a rien à voir avec celle des soldats... »

Le 9 septembre, la pluie commença à tomber à verse sur tout le front, une pluie comme il n'y en avait pas eu depuis 1874. Les grandes voies de communication devenaient des fondrières... Et le général von Waldau, toujours lui, écrivit : « Nous fonçons tout droit vers une campagne d'hiver. La véritable épreuve a commencé. »

Pendant tout l'été, Goering esquiva en vain le plus atroce des problèmes qui se soient posés à lui, le fait qu'Ernst Udet, dont il avait fait lui-même deux ans plus tôt le directeur de l'armement pour l'aviation (GL), n'avait pas réussi, depuis le début de la guerre, à augmenter la production. Udet, le bon copain, alors jeune et beau, que Goering avait eu à l'escadrille Richthofen lors de la Première Guerre mondiale, lui présentait toujours en guise d'excuse des graphiques qui rendaient responsable de cette situation la pénurie en matières premières et en main-d'œuvre, et Goering le croyait. Trois ans plus tard, devenu plus clairvoyant, il dirait tristement : « Quand ils me fichent des graphiques sous le nez, je sais tout de suite qu'ils vont me tromper. Et s'ils projettent une grande imposture, leurs graphiques sont en tricolore ! Le GL m'a menti, dupé, escroqué, sans que je m'en aperçoive. »

Comme le montrent ses agendas, dès mars et avril 1941, Udet avait régulièrement retardé toutes les discussions concernant des sujets comme « bilan des approvisionnements » et « accroissement de la

production des avions de chasse ». Il tenait à force d'alcool et de tranquillisants. Il entendait constamment comme des sonneries dans ses oreilles, et il présenta bientôt tous les symptômes de la manie de la persécution. Pendant que Milch travaillait à Berlin comme un forcené, Goering emmena Udet à Carinhall. C'était l'après-midi de la dernière journée d'août. Il constata alors qu'Udet souffrait d'une dépression mortelle et parvint à le persuader d'entrer immédiatement, bien qu'à contrecœur, à la clinique centrale de la Luftwaffe.

Udet sortit de la clinique le 16 septembre, c'est-à-dire prématurément, pour gagner la réserve de chasse de Sternberg en Prusse-Orientale. Le journal de Goering nous montre les deux vieux camarades de guerre faisant des promenades en bateau et en voiture, buvant du café, chassant avec Scherping, Galland, Jeschonnek et Milch.

Cependant, la pénurie de matériel s'était accentuée, ralentissant les opérations de la Luftwaffe sur tous les fronts. En multipliant ses sorties, la 4^e Flotte aérienne arriva au chiffre de 1 600 opérations par jour, mais les tâches de l'aviation allemande s'étendaient sans cesse. Les bombardements britanniques au nord de l'Italie portaient un coup au moral de la population, et Malte résistait toujours, gênant le ravitaillement des armées du général Erwin Rommel en Afrique du Nord. Goering tint une conférence à Rominten le 2 octobre avec le général Francesco Pricolo, chef de l'état-major de l'armée de l'air italienne, mais le journal du maréchal du Reich suggère que le ravitaillement de Rommel l'intéressait beaucoup moins que « l'échange de décorations, et de présents » qui eut lieu. Sur son avis, Hitler approuva à contrecœur l'envoi en Italie de la 2^e Flotte aérienne de Kesselring et du II^e Corps aérien de Loerzer, qu'il préleva sur le front russe.

Le 2 octobre aussi reprit l'offensive allemande en direction de Moscou, mais Goering resta à Rominten. Au début, cette offensive progressa d'une manière extraordinaire. Les armées allemandes, aidées par leurs alliés, encerclèrent à Viazma et Bryansk soixante-quinze divisions communistes. Des millions de prisonniers russes entreprirent une longue marche vers la captivité. Le 8 octobre, le général Jodl déclara triomphalement : « Nous avons enfin gagné la guerre. » Goering aussi crut que cette bataille signifiait la fin des combats. Il se rendit à Berlin pour un examen médical et s'y commanda un nouveau complet. Chaque jour, il téléphonait à Emmy. Alors que d'immenses batailles faisaient rage sur le front russe, le 12 octobre il consigna dans son journal : « Fait le tour de la maison [Carinhall] avec Emmy et [Mlle] Limberger pour examiner nouveaux trésors. » Et avec une absence totale d'émotion, il nota ensuite que son neveu Peter, dix-neuf ans, avait été tué en France où il était pilote de chasse.

La victoire semblait vraiment à portée de la main. Le 15 octobre, l'état-major de la Luftwaffe propose de créer un nouveau secteur aérien : le « secteur Moscou ». Mais, à son retour à Rominten le 16, Goering s'aperçoit que le temps se gâte, et Waldau constate qu'il avait prévu juste : « La pluie et la neige ont balayé nos rêves les plus fous... Tout sombre dans un marécage sans fond. La température descend jusqu'à -8°C , il tombe vingt centimètres de neige et en plus, là-dessus, il pleut. »

Même en Ukraine méridionale où il devrait faire plus chaud, la neige et la glace bloquent au sol les escadrilles de la Luftwaffe. Les querelles entre services reprennent de plus belle. Le général von Richthofen, déçu, écrit le 23 octobre : « Je sais que les Russes n'en peuvent plus... mais la fatigue et le désarroi du commandement de notre armée du haut en bas de la hiérarchie jusqu'au niveau du régiment sont horribles. » Partout, les nerfs sont à vif. L'amiral Canaris, qui arrive au Repaire du Loup pour présenter à Hitler les plans mis au point par l'Abwehr afin de s'emparer des champs de pétrole du Caucase, voit le maréchal Keitel exploser quand il mentionne le nom de Goering : « Le maréchal du Reich, glapit-il, est le roi sans couronne de l'OKW... Il marche tout le temps sur mes brisées. » Et, éclatant en sanglots (selon le journal de Canaris), Keitel poursuit : « Toutes les propositions, ou succès, dont vous lui parlerez, Goering s'en servira à son avantage. Il les présentera au Führer comme venant de lui, sans même me mentionner, moi qui suis le chef de l'OKW ! »

Le 24, à Rominten, Canaris trouve un Goering dont l'esprit est manifestement ailleurs. Il ne pense qu'aux peintures que lui ont apportées plusieurs négociants suisses — un Stefan Lochner et *L'Adoration des Rois mages* de Cranach — plus une tapisserie flamande de 1550.

Dans la Luftwaffe, personne ne croit que les Russes vont pouvoir tenir longtemps. Le 26 octobre, Richthofen écrit au général Rudolf Meister : « Le général Jeschonnek prévoit que nous resterons ici jusqu'au 6 novembre. » Mais cette date passe, et la neige qui tombe, cette fois jusqu'en Prusse-Orientale, recouvrant aussi bien le train de Goering à Rostken que le Repaire du Loup à Rastenburg, ne fondra plus.

Goering avait passé presque un mois jusqu'à la mi-novembre sur ces terres marécageuses, glaciales et baignées de brouillards, pressant ses généraux de produire plus de canons antiaériens et plus de radars, recevant les chefs slovaques Tiso et Tuka qui lui apportaient quelques médailles de plus, ainsi que des membres de sa famille et de ses belles-

familles, bien qu'Emmy, n'en pouvant plus, soit repartie vers le climat plus tempéré de l'Allemagne du Sud. Il n'avait vu Udet que deux fois, la dernière le 1^{er} novembre, et quand il était retourné à Berlin pour consulter son cardiologue et assister à une conférence sur l'apport d'un million de prisonniers russes à l'industrie du Reich sevrée de main-d'œuvre, il l'avait complètement oublié. Un soir, il avait dû se réfugier avec Emmy jusqu'à cinq heures du matin dans l'abri de l'Opéra Knoll, alors que quatre cents avions britanniques bombardaient Mannheim et Berlin.

A midi, ce 17 novembre, son chef du personnel l'avertit : Udet était mort... Il avait auparavant téléphoné de son lit à sa maîtresse en criant : « Ils me cherchent ! » et il s'était tué en tenant encore l'écouteur si bien qu'elle avait tout entendu. Dans la chambre du suicide, Körner trouva des bouteilles de cognac vides, et des messages délirants qu'Udet avait griffonnés sur le mur. L'un d'eux disait : « Homme de fer [le surnom de Goering dans leur jeunesse], tu m'as abandonné ! »

Goering, le visage tiré et sombre, alla directement chez Hitler et resta avec lui deux heures. Le verdict de Hitler fut dur. Un an après, il devait encore dire : « Il [Udet] a choisi la solution facile. » Goering, en 1943, fut plus compréhensif : « Il a fait quelque chose qu'on ne peut évidemment pas approuver, mais que je peux aujourd'hui comprendre mieux que je ne l'ai fait alors. »

Pour taire ce suicide, Goering demanda à son médecin Ondarza de faire publier par le ministère de l'Air le communiqué suivant :

Le 17 novembre 1941, lors des essais d'une arme nouvelle, le directeur de l'armement aérien, le général d'armée Udet, a subi un accident si grave qu'il est mort de ses blessures... Le Führer a ordonné des funérailles nationales.

Ce jour-là, sur tous les immeubles du ministère de l'Air et de la Luftwaffe, les drapeaux flottèrent en berne. Tous les détenteurs de la croix de chevalier assistèrent à la cérémonie, ainsi que des pilotes de chasse hors pair comme Walter Oesau, Günther Lützow, Hans Hahn et Gordon Mac Gollob. Goering les plaça au premier rang dans le grand hall du ministère, avec derrière eux les membres du Parti, du gouvernement et du corps diplomatique... D'après Werner Baumbach, commandant d'une escadrille de bombardiers, « le dernier à apparaître fut le maréchal du Reich, portant des bottes d'un brun rougeâtre et un uniforme gris clair ». Après les derniers accents de la *Symphonie héroïque* de Beethoven, Goering monta à la tribune, où brillèrent soudain ses éperons d'or, pour dire seulement d'une voix brisée par

l'émotion : « Je ne peux dire qu'une chose : j'ai perdu mon meilleur ami. »

« *Un tour de force* * de l'acteur Hermann Goering », nota cyniquement Baumbach.

Milch remplaça Udet, une sage décision puisqu'en juin 1944 l'industrie aéronautique allait fabriquer quinze fois plus d'avions qu'avant la mort d'Udet. L'indulgence de Goering pour son compagnon insouciant et instable de la Première Guerre mondiale avait coûté cher à l'Allemagne.

Un second désastre s'ajouta à la tragédie Udet : en revenant du front Est, Mölders, le général commandant toute l'aviation de chasse, s'écrasa à Breslau. Après ses funérailles, Goering désigna Galland avec son bâton de maréchal, et le nomma sur-le-champ successeur de Mölders.

Il invita ensuite Galland dans le train qui l'emmenait une fois de plus vers la France. Le 1^{er} décembre, il voulut entreprendre le maréchal Pétain au sujet d'une collaboration plus étroite, et prévint Galland qu'il en avait pour vingt minutes. Il ressortit de l'entrevue après trois heures, irrité, le visage rouge. Deux mois plus tard, il devait raconter à Mussolini que Pétain s'était comporté comme si la France avait gagné la guerre, et qu'il avait même essayé de lui remettre un document contenant les conditions auxquelles la France accepterait de poursuivre la collaboration. Et, comme Goering avait refusé de le prendre, le maréchal Pétain s'était penché en avant et le lui avait mis de force dans sa poche.

C'est que là-bas, à l'est, malgré la neige qui paralysait le front, le maréchal Fedor von Bock, dans un suprême effort, avait lancé ses armées sur Moscou. Tous les espoirs étaient encore permis, les Russes avaient déjà 1 400 000 morts et 3 600 000 prisonniers. Et, en effet, le fer de lance des armées allemandes parvint à 19 kilomètres du centre de Moscou. La population, disait-on, achetait des dictionnaires allemands, les rues étaient minées. Or, le journal de Goering nous le montre, pendant cette semaine fatidique, à Paris, visitant le Jeu de Paume et les galeries d'art, accompagné de ses experts Behr, Hofer et Robert Bernheim. Et les archives de Rosenberg nous révèlent qu'un chargement d'œuvres d'art partit le 2 décembre pour Carinhall. Puis Goering gagna Anvers, La Haye et Amsterdam pour y tenter sa chance, accompagné cette fois de sa sœur Olga et de ses belles-sœurs Ilse et Else.

Qu'a-t-il pu savoir de ce qui se passait réellement à l'est où le front allemand subitement craquait comme un iceberg qui se désagrège ? Le

* En français dans le texte d'origine.

maréchal Heinz Guderian, commandant de la Seconde Armée blindée, voyait les équipages de ses divisions de panzers mourir de froid. L'infanterie était encore plus mal vêtue et équipée. Il écrivit à sa femme : « La Luftwaffe est encore commandée. Mais nous autres, de l'armée de terre, nous devons nous débrouiller au milieu d'un horrible chaos. » Le 5 décembre, par 35 ° au-dessous de zéro, l'huile des mécanismes gela, les tourelles des chars se soudèrent à leur support, les canons ne fonctionnèrent plus et les explosifs firent long feu sans pouvoir détoner. Guderian fut immobilisé.

Ce ne fut que le début du cauchemar. Staline déclencha enfin sa contre-offensive appuyée par une masse énorme de magnifiques chars T-34. La défaite allemande menaça de tourner en déroute. Hitler rejeta ses erreurs sur des généraux devenus selon lui obèses, et il alla sur le front pour examiner lui-même la situation. Dans son journal, Richthofen écrivit : « Si l'on y réfléchit, il va se produire une catastrophe. »

Pendant ce temps-là, Goering se reposait en France, passant chez le couturier d'Emmy, dévalisant Cartier en compagnie de Hanesse, le porteur des fonds nécessaires, et allant s'incliner avec Ilse sur la tombe, toute fraîche de son neveu Peter. Il visita quand même avec Galland le 26^e groupe de combat où on lui montra le nouveau chasseur Focke-Wulf 109. Le 6 décembre, à Amsterdam, il fit le tour des bazars où les juifs lui parurent considérablement moins nombreux qu'avant, et il nota dans son journal : « Visites aux marchands d'objets d'art et achats », avant de remonter dans *Asia* pour gagner Berlin. Le lendemain avant midi, il téléphona à Hitler au cours d'un arrêt en Rhénanie.

C'est probablement à ce moment-là qu'il apprit que les Japonais avaient attaqué Pearl Harbor. Le 11 décembre, lors de la session du Reichstag, Hitler déclara la guerre aux États-Unis. Une fois de plus, il n'avait pas consulté Goering. Trois ans plus tard, en novembre 1944, Goering assura à l'état-major de l'Air qu'il avait toujours pris au sérieux le risque d'une guerre avec l'Amérique :

Les Américains ont eu des années pour étudier la guerre et pour comprendre que la victoire dépend d'abord et surtout d'une puissante force aérienne. Il m'est apparu clairement, comme à vous, messieurs, que c'était un pays très avancé d'un point de vue technologique et qui disposait d'une immense richesse matérielle et d'une main-d'œuvre illimitée... Au moment où cette puissance qu'est l'Amérique est entrée dans le jeu, il n'y avait plus qu'à crier : « Tout le monde sur le pont ! »

Et pourtant, en 1939, à San Remo, n'avait-il pas affirmé à Beppo Schmid : « La seule chose qu'ils savent bien faire, c'est des automobiles, mais pas des avions. » ? Et même en janvier 1942, il avait cru rassurer Mussolini en déclarant : « L'Amérique parle mais n'agit jamais. » Toutefois, ce qui avait suivi avait révélé son désarroi : « Si la guerre dure, nous pouvons présumer que l'Axe va en découdre avec ces avions produits par l'Amérique... »

Quand le front commença à s'effondrer, plusieurs généraux de l'armée de terre voulurent battre en retraite. Brauchitsch s'affola lui aussi et ne fit rien pour arrêter ce début de débâcle. Le 17, Richthofen vint voir Goering, arrivé enfin à Rominten, et lui décrivit la situation sous les couleurs les plus sombres. Voici ce qu'il consigna le soir même dans son journal :

Le maréchal du Reich essaie continuellement d'enjoliver le tableau...

...Quand je lui dis qu'on juge beaucoup mieux la situation sur le front que d'ici à l'arrière, il bondit de rage. Je lui dis qu'il n'aurait pas dû m'interroger s'il voulait seulement entendre des choses agréables. Il ouvre alors la bouche toute grande et se maîtrise. Suit une « conférence de guerre de gala », une fois de plus je suis le visiteur du front qu'on tolère...

Roulons jusqu'à Goldap avec Jeschonnek dans la voiture du maréchal du Reich. On me reproche encore de geindre... Automotrice jusqu'à l'état-major du Führer. Comme je suis sérieusement fâché et demeure glacial et à l'écart, Goering m'offre des excuses après trois minutes. Je jouis ensuite d'une « grâce solaire » extraordinairement intense.

Richthofen est un chef pragmatique et plein de ressources : il suggère que Goering libère tous ses hommes disponibles pour qu'ils se battent à terre, avec l'infanterie, en leur disant qu'ils doivent lutter, vaincre ou mourir sur place. Richthofen s'adresse à Hitler avec le même élan : les armées de terre ne doivent même pas penser à une retraite ! Il faut que Hitler adresse un appel à chaque soldat en lui demandant de tenir sur place. Richthofen écrira plus tard : « Le maréchal du Reich et moi avons été très convaincants. Le Führer maudit les chefs de l'armée de terre qui sont grandement responsables de cette pagaille. » Bref, à eux deux, Goering et Richthofen persuadent finalement Hitler d'émettre l'ordre qui mettra fin à la déroute.

Après cet extraordinaire sursaut, le journal de Goering nous révèle un

homme épuisé par l'énormité du drame qui se déroule sur le front Est : il fuit véritablement vers le sud et vers l'ouest aussi vite qu'il le peut. Il parle de gagner Berlin, mais le voici qui fait un détour de 1 600 kilomètres pour se retrouver à Berchtesgaden et voir Emmy ! Et Richthofen, furieux de ce manquement au devoir, écrit : « Étrange résultat de toutes nos délibérations sur la gravité de la situation. »

Évidemment, Hitler pense comme Richthofen. Il concentre encore son pouvoir, congédie le 19 décembre son commandant en chef coupable d'avoir vacillé. Désormais, c'est lui qui le remplacera. Le lendemain, passant par-dessus Goering, il donne aux escadrilles de la Luftwaffe l'ordre de détruire tout vestige d'espace habité que pourraient utiliser les Russes dans leur avance.

Sans paraître se soucier de la mauvaise impression laissée par sa fuite, le maréchal du Reich réapparaît brièvement, par deux fois, au Repaire du Loup, les 22 et 27 décembre. Sinon, il reste à Carinhall entouré d'amis, à parler de ses trésors et à en acheter d'autres. Le général von Waldau, avec une amertume qui transpire sous les termes qu'il emploie, écrit à la veille de Noël : « Depuis des jours maintenant, le maréchal du Reich a disparu. Il a besoin, *lui*, de passer Noël dans son foyer. » Mais, d'une certaine manière, cet homme qui avait prédit ce premier échec est content de trembler de froid à *Robinson*, le quartier général avancé de la Luftwaffe : « Il est important de donner l'exemple pour les petites choses, dira-t-il dans son journal. Nous allons devoir nous habituer à des temps plus difficiles... »

CINQUIÈME PARTIE
BANQUEROUTE

L'ORDRE DE MISSION DE HEYDRICH

C'est pendant l'hiver 1941-1942 que Hermann Goering eut vent des rumeurs qui circulaient sur les massacres à l'est.

Et pourtant, étant donné son contrôle du Forschungsamt et du Plan quadriennal, il serait surprenant qu'il n'en eût pas entendu parler plus tôt, car des convois pathétiques de juifs déportés encombraient déjà les voies ferrées vers la Pologne et l'Europe de l'Est, et ses papiers nous apprennent qu'au cours du printemps 1942 il discuta plusieurs fois avec Hitler des « goulots d'étranglement en haute Silésie ».

L'Histoire nous apprend qu'une proportion importante de ces déportés — particulièrement ceux qui étaient trop jeunes, infirmes ou trop vieux pour travailler — furent éliminés dès leur arrivée. Aucun document ne prouve que ces assassinats monstrueux furent systématiques, en ce sens que rien n'indique qu'ils eurent lieu sur des ordres venus « d'en haut ». Ces massacres furent le fait de nazis locaux (pas exclusivement des Allemands) qui se débarrassaient ainsi des juifs qu'on leur envoyait par milliers. Certaines déclarations exaspérées, comme celle du gouverneur général Hans Frank lors d'une conférence à Varsovie le 16 décembre 1941, permettent de mieux comprendre ce qui s'est passé : « J'ai engagé des négociations dans le but de les repousser plus loin vers l'est. En janvier, il doit y avoir sur ce problème une grande conférence à Berlin... sous la présidence de l'Obergruppenführer SS Heydrich [la conférence de Wannsee du 20 janvier 1942]. De toute façon, un grand exode juif commencera... Mais que vont devenir ces juifs ? Vous imaginez-vous qu'on va les domicilier dans les provinces baltes ? On nous dit à Berlin : " Qu'est-ce qui vous dérange ? Nous non plus nous ne pouvons pas les utiliser. Liquidez-les vous-mêmes ! " »

Or, il est douteux que « Berlin » ait signifié Hitler, et même Goering. Car le premier se trouve alors au Repaire du Loup, dirigeant lui-même le combat historique d'arrière-garde qui sauve l'armée allemande de

l'anéantissement lors de la première offensive d'hiver russe. Quant à Goering, il est alors rarement à Berlin, et toute son attention se concentre sur la promenade de deux semaines qu'il compte faire en Italie. Plus vraisemblablement, « Berlin », pour Hans Frank et les nazis qui se livrent à ces crimes, c'est le « Parti », et le « sommet », c'est par conséquent Himmler, Heydrich et les SS.

D'ailleurs, on se rappelle que, le 31 juillet 1941, Goering avait signé à la demande de Heydrich un ordre de mission (*Auftrag*), qui paraissait relativement inoffensif. Le voici *in extenso* :

Élargissant la tâche, que [mon] décret du 21 janvier 1939 vous a assignée, de résoudre le problème juif aussi rapidement et avec aussi peu d'inconvénients que possible par l'émigration ou l'évacuation, je vous charge par la présente de faire tous les préparatifs nécessaires sur le plan de l'organisation, de la logistique et du matériel, pour une solution [*Lösung*] générale du problème juif dans la sphère d'influence de l'Allemagne en Europe.

Partout où cela empiétera sur les compétences d'autres services gouvernementaux, ces derniers devront être consultés.

Je vous charge de plus de me remettre sous peu un exposé d'ensemble des premiers préparatifs de l'organisation, de la logistique et du matériel mis en place pour la solution finale souhaitée du problème juif.

Goering n'avait aucune raison de soupçonner qu'il signait là autre chose qu'une directive administrative de routine, étendant seulement les pouvoirs précédents de Heydrich aux territoires de l'Est nouvellement occupés. Il faut se rappeler que son avocat, dans sa plaidoirie finale du 4 octobre 1946 où il demandait la clémence des juges, a fait remarquer que, s'il était indéniable que Goering avait été le premier à instaurer des mesures économiques discriminatoires contre les juifs, il n'existait aucune preuve qu'il eût lui-même été au courant de leur « extermination biologique ». Son premier décret à Heydrich date du 24 janvier 1939, à une époque où personne n'envisageait « l'extermination » comme solution. Enfin, l'expression sinistre de « solution finale » n'est devenue synonyme d'extermination que beaucoup plus tard pendant la guerre, et seulement dans le cercle des intimes de Himmler.

Toutefois, il est impossible à l'Histoire d'innocenter Goering. Torturé par l'angoisse de perdre sa place comme « héritier présomptif » du Führer — un simple trait de plume de ce dernier eût suffi —, il a refusé d'examiner de trop près les méthodes monstrueuses de Himmler.

Le Dr von Ondarza a signalé après la guerre qu'à une cinquantaine de kilomètres de Carinhall se trouvait le camp de concentration d'Oranienburg. « Goering, a-t-il dit, n'y a jamais mis les pieds. Il n'en a pas eu le courage. Ce qui est caractéristique chez lui, c'est que chaque fois que la situation s'est gâtée, il a aussitôt filé vers Paris ou vers l'Italie. »

La vérité, c'est que Goering a soigneusement évité de critiquer les SS. « Quiconque a attaqué Himmler, a-t-il répondu évasivement en mai 1945 quand on l'a accusé lui-même de ces atrocités, a été éliminé. De plus, il me mentait. » Dans le comportement de Goering, la « prudence » remplaçait la rectitude. En août 1942, Himmler écrit au ministère de l'Air pour demander de l'aide pour des expériences de diminution de la pression atmosphérique et d'abaissement de la température extérieure, à réaliser sur des prisonniers condamnés au camp de Dachau. Or, ni Goering ni son secrétaire d'État n'ont alors demandé de quel type d'expériences il s'agissait. « Je l'ai dit à Goering, a écrit Milch quatre ans plus tard dans son journal privé. Il était contre toute collaboration, mais il insistait pour que nous gardions un ton très poli avec Himmler. »

En fait, Goering s'est écarté de son chemin pour gagner l'amitié du Reichsführer Himmler. Les archives nous montrent Himmler écrivant au chef forestier Scherping le 12 septembre 1941 pour le remercier de l'invitation de Goering à « aller chasser un très beau cerf à Rominten ». Quand, en 1943, Herbert Goering, alors directeur du bureau de l'United Steel à Berlin, encourut la colère de Hermann, le maréchal du Reich demanda à Himmler d'ôter à Herbert son rang d'Obersturmbannführer SS (lieutenant-colonel honoraire). Et quand son frère (celui qui, interrogé par les Américains, déclara curieusement : « Je suis le « vrai » frère de Hermann Goering) lui rapporta qu'un certain Dr Max Winkler avait parlé de rumeurs selon lesquelles des Juifs avaient été exécutés à la mitrailleuse en Pologne, Goering se contenta de transmettre sa lettre aux SS pour que ces derniers s'occupent de ce cas.

Au cours de l'hiver 1941-1942, il envoya un fonctionnaire de haut rang du Forschungsamt, Ernst-Friedrich Scholer, pour enquêter sur une autre rumeur : on raconte que des atrocités étaient commises en Ukraine. Scholer revint avec des photos d'hommes avec leurs fusils braqués vers le fond de plusieurs fosses. Dans des cas aussi troublants, Goering adopta une attitude qui permettait aux responsables de le tromper, comme il le raconta lui-même trois ans plus tard :

J'ai entendu dire, par exemple qu'un grand chargement de juifs avait quitté la Pologne pendant l'hiver et que quelques-uns d'entre eux étaient morts gelés pendant le voyage. Ces choses m'étaient

rapportées principalement par mes employés et par des gens. Quand j'ai procédé à des enquêtes, on m'a dit que cela ne se produirait plus, en prétendant que ces trains avaient été déroutés.

Puis on a également parlé de *Vernichtungstruppen* (Unités de destruction). On m'a dit qu'il y avait de nombreux malades dans ces camps et que beaucoup mouraient d'épidémies. Ces unités avaient pour tâche de transporter les corps à un crématorium où ils étaient incinérés.

Aujourd'hui, le rôle de Goering, tel qu'il apparaît à la lumière de la documentation provenant des archives, est clair : à partir de novembre 1938, la politique officielle du parti nazi était d'expulser la communauté juive hors du Grand Reich allemand. En janvier 1939, en tant que chef du Plan quadriennal, Goering délégua Heydrich pour organiser « l'émigration » et « l'évacuation » de ces juifs. Vers le milieu de 1940, près de deux cent mille juifs avaient déjà émigré, souvent dans les conditions les plus atroces et les plus humiliantes. Comme les pays qui acceptaient de les recevoir étaient rares, le gouvernement nazi eut alors l'idée de les envoyer à Madagascar, une colonie française plus vaste que la France, où ils seraient à l'aise sans qu'aucun voisin ne les gêne et où ils ne pourraient également gêner personne.

Mais, en 1939 et 1940, les victoires militaires de Hitler jetèrent sous le joug nazi trois millions de juifs en plus ! Et le 24 juin 1940, Heydrich suggéra à Ribbentrop, ministre des Affaires étrangères, d'adopter ce qu'il appelait « la solution finale territoriale », c'est-à-dire le transfert de tous les juifs à l'est plutôt qu'à Madagascar. Un an plus tard, l'Opération Barbarossa fournit en Russie les territoires nécessaires, mais aussi un très grand nombre d'autres juifs. Goering signa alors ce document que lord Halifax aurait qualifié de *platitudinous*, c'est-à-dire « d'une grande banalité », mais dont Heydrich allait faire un usage extraordinaire. En envoyant ses invitations pour la conférence de Wannsee, Heydrich avait glissé dans chacune d'elles quelques lignes : « Le 31 juillet 1941, le maréchal du Reich m'a chargé, etc. », et il avait même joint à l'invitation une photocopie du document avec la signature de Goering.

Dans tous les dossiers de l'état-major de Goering et des autres bureaux, on ne trouve rien qui puisse faire croire que Goering ait été au courant des intentions ultimes de Heydrich. A la conférence de Wannsee le 20 janvier 1942, il se fit représenter par son secrétaire d'État Erich Neumann, un grand travailleur à l'esprit vif, mais débats et décisions demeurèrent beaucoup plus confus que ne le laisse supposer la notoriété ultérieure de cette conférence. Le représentant de Ribbentrop,

qui portait le nom un peu surprenant de Martin Luther, écrivit : « L'Obergruppenführer Heydrich a dit à la conférence que la mission que lui avait confiée le maréchal du Reich Goering l'avait été à la demande du Führer, et que le Führer avait approuvé comme solution l'évacuation à l'est au lieu de l'émigration. » Mais ce qui se passait à l'est n'a jamais été discuté au cours de cette réunion.

Chacun des ministères n'avait en effet à approuver que les mesures qui concernaient ses propres attributions. Le 24 janvier, Fritz Görnert, de l'état-major de Goering, communiqua aux SS que « le maréchal du Reich ne formulait aucune objection à la proposition [de Heydrich] de marquer d'un signe les domiciles juifs ». Heydrich lui-même prenait soin de rester très vague sur ses objectifs ultérieurs. Quand il demanda au personnel SS de prendre connaissance de l'*Auftrag* de Goering, il ajouta simplement : « Des mesures préparatoires ont été prises. » En écrivant à Luther à propos de ce document, il lui demanda de retarder la mise au point des propositions réclamées par Goering pour plus ample discussion. Et, de toute façon, Heydrich allait être assassiné à Prague quelques semaines plus tard. Et Goering ne prit jamais connaissance de ces propositions.

Tous les documents existant prouvent que ce furent des fonctionnaires officiels du Parti qui prirent sur place l'initiative des atrocités. Même le rôle du Führer est remis en question par la découverte récente de certains documents, et des transcriptions mot à mot de plusieurs conférences montrent que Goering savait que le Führer avait adopté une attitude moins intransigente. Deux jours après avoir vu Hitler le 4 juillet 1942, alors qu'il présidait la première session du Nouveau Conseil de recherche du Reich, Goering s'était montré furieux que des savants juifs aient dû abandonner des recherches d'intérêt vital malgré l'interdiction expresse du Führer :

Je viens de rapporter ces faits au Führer. Nous avons exploité un juif à Vienne pendant deux ans ainsi qu'un autre dans le domaine de la photographie, parce qu'ils ont trouvé des choses dont nous avons besoin et qui sont de la valeur la plus grande pour nous en ce moment. Ce serait de la folie que de dire : Il faut qu'il s'en aille ! Évidemment, c'est un grand chercheur, un cerveau fantastique. Mais il a épousé une juive et il ne peut pas avoir de poste à l'université et ainsi de suite.

Le Führer a fait des exceptions semblables dans tous les domaines jusqu'à celui de l'opérette.

Mais un mois plus tard, Goering aurait pu entendre Rosenberg prononcer devant une assemblée de gauleiters les mots que voici : « La solution du problème juif progresse à grands pas... Il ne peut être résolu que par la force rigoureuse et impitoyable [*Tempête d'applaudissements*]. Nous ne pouvons nous contenter de transporter les juifs d'un pays à l'autre en laissant ici et là des ghettos. Notre but doit être celui d'autrefois : le problème juif en Europe et en Allemagne ne sera résolu que lorsqu'il n'y aura plus un seul juif sur le continent européen [*Vifs applaudissements*]. »

Bien sûr, de telles insanités ne tombèrent pas dans l'oreille d'un sourd : la tendance générale était à l'usage de procédés de guerre illégaux et brutaux, vers ce qu'on pourrait appeler *l'innocentisme généralisé*. Les raids aériens étaient de plus en plus violents. En Russie, la guerre des partisans devenait d'une barbarie incroyable. Et la famine touchait des millions d'êtres. A la même conférence, Goering dut s'enquérir de l'approvisionnement des juifs de Riga, puisque le commissaire du Reich pour cette ville, un nazi, Hinrich Lohse, le reprit : « Il n'y a plus qu'une petite fraction de juifs [de Riga] qui soit encore en vie. » Et il a continué en utilisant le même vocabulaire ambigu : « Des dizaines de milliers sont partis... »

Quand il dut regarder en face les atrocités nazies, Hermann Goering protesta : « J'ai toujours abhorré toute cruauté. J'ai aidé bien des gens, même des communistes et des juifs. Ma femme était si bonne : je dois lui en être reconnaissant. J'ai souvent pensé : si seulement le Führer avait eu une épouse sensible qui lui aurait dit : « Voici un cas où tu peux faire quelque chose de bien, et en voici un autre, et encore un..., c'eût été beaucoup mieux pour tout le monde. »

Après l'invasion de la Pologne, on ne trouve presque plus rien dans les archives sur la conception politique de Goering du programme de transfert des juifs. Dans les trois mois qui suivirent, son frère Albert l'interrogea au cours d'un dîner, et Hermann lui répondit qu'il était pour le don aux juifs d'Allemagne, d'Autriche et de Tchécoslovaquie, d'une grande partie de la Pologne, avec Varsovie pour capitale, ce qui constituerait un énorme ghetto autonome. Il n'y a rien d'autre au sujet de la « solution finale » dans les milliers de pages des dossiers de Görnnert, le chef du bureau de Goering, pas plus que dans ceux du ministère de l'Air ou du Plan quadriennal. Les dossiers de Görnnert nous montrent le maréchal du Reich enquêtant, souvent avec beaucoup de prudence, sur chaque excès nazi qu'on lui rapporte. Il renvoie les cas les plus graves, pour vérification, à Philipp Bouhler, dont l'état-major rejette généralement les plaintes. Pourtant, lorsque le ministère de

l'Intérieur déclare juive la baronne Elisabeth von Stengl, l'état-major de Goering transmet sa protestation indignée au bureau responsable. Mais en vain : elle fut « réinstallée » (*umgesiedelt*), ce qui voulait dire « déportée ». Goering protesta une fois de plus, mais ce fut pour recevoir une réponse d'Adolf Eichmann lui-même, datée du 7 octobre 1942, et qui donnait froidement l'explication suivante : « Comme il est apparu que ses manières étaient devenues intolérables, il a été donné l'ordre de la " réinstaller " aussi vite que possible au ghetto du Vieil Âge à Theresienstadt, même si l'étude de son cas au Bureau généalogique du Reich n'est pas terminée. (La baronne, née le 6 juin 1904, avait seulement quarante-deux ans !)

Il ne semble pas que Goering ait soupçonné les caractéristiques véritables de Theresienstadt, celui d'une « gare de triage » par où passaient les juifs âgés avant de reprendre leur voyage final « vers l'est ». Le 22 mai 1942, le chef de la Gestapo, Heinrich Müller, écrivit à Goering au sujet d'un juif Hans Martin Manassé, et de sa femme Rosa Cohn. Görnnert répondit le 17 juin : « Me permettez-vous d'attirer votre attention sur les commentaires que le maréchal du Reich a écrits de sa main, et de vous demander une brève réponse avant que soit prise toute autre mesure concernant Manassé/Cohn, afin que le maréchal du Reich soit capable de se prononcer finalement sur ce cas ? » Le 17 septembre, Görnnert fit connaître à Goering la décision de Müller, lequel ordonna à son aide de camp de notifier « que le maréchal du Reich demande que ce couple soit déporté ensemble à Theresienstadt (*Judenstadt*) ». Görnnert continuait en disant que le maréchal du Reich avait prévenu Himmler : « La déportation doit avoir lieu le plus vite possible, et ce couple de juifs doit pouvoir y rester aussi longtemps que cette ville sera réservée à cet effet. Le maréchal du Reich demande à être tenu au courant de leur déportation dès qu'elle aura lieu. »

De même, il semble que, pour Goering, le mot « Auschwitz » n'ait évoqué pour lui que la gigantesque usine de caoutchouc synthétique construite à cet endroit par Albert Speer. Le 2 juillet 1943, Paul Körner mentionna les plans existants pour agrandir Auschwitz de sorte qu'on puisse y produire vingt-huit mille tonnes de caoutchouc.

Il existe pourtant une lettre qui pourrait indiquer que Goering, en 1942, était au courant de la « suppression miséricordieuse », décrétée par Hitler, de la population des asiles d'aliénés du Reich. En effet, le 6 mai, il ordonna à Görnnert d'écrire à Heydrich ces mots : « Le maréchal du Reich désire que l'on demande au haut commandement d'ordonner, suivant la proposition de l'Obergruppenführer Heydrich, que les soldats de la Wehrmacht qui seront à l'avenir envoyés dans des institutions pour malades mentaux soient placés dans des institutions

exclusivement réservées aux soldats, de sorte que lesdites institutions obtiennent le statut d'hôpital militaire. »

En plus de Philipp Bouhler, qui dirigea l'opération de la « suppression miséricordieuse » par euthanasie, ce fut Martin Bormann qui s'occupa de toutes les autres campagnes « miséricordieuses ». En septembre 1945, Goering, mal à l'aise devant les questions de ses interrogateurs américains, déclara : « Bormann rendait tout trois fois pire afin de plaire à Hitler... Bormann avait l'habitude d'aller partout avec ses poches bourrées de papiers pour noter tout ce que disait le Führer, même si ce n'était pas dit sérieusement. » En mars 1942, Goering dut se battre avec acharnement pour tenir Bormann hors de son champ d'action. Sur un document concernant la politique économique du Reich et que le Dr Ley, par l'intermédiaire de Bormann, avait fait parvenir à Hitler, Goering a écrit de sa grande écriture : « Ceci est un domaine où les décisions ne dépendent que de moi. J'ai récemment signalé au Führer qu'à moins que j'en sois informé et d'accord, aucune " décision du Führer " ne doit être sollicitée dans tous les domaines qui sont les miens, si ce n'est pas par moi en personne. »

Mais les fanatiques du Parti ne tenaient même plus compte des injonctions de Hitler lui-même. Au printemps de 1942, le secrétaire d'État du ministre de la Justice devait noter : « Le ministre d'État Lammers m'a dit que le Führer lui a déclaré plusieurs fois qu'il veut voir la solution du problème juif retardée jusqu'à la fin de la guerre. » Mais cette solution était déjà en marche, et Goering, en tant que successeur de Hitler et son survivant, allait être appelé à en rendre compte.

LE RAID DES MILLE BOMBARDIERS

Au début de 1942, les armées de Hitler traversaient en Russie une crise grave. De la Crimée et de Kharkov au sud jusqu'à Koursk, Moscou et Leningrad au nord, les Allemands affamés, mal équipés et souffrant du froid, soutenaient péniblement les assauts des Russes. Hitler, qui avait changé les généraux de ses armées de terre, n'avait au contraire que des éloges pour ceux de la Luftwaffe, comme le tenace général von Richthofen.

Goering approuva de bon gré le châtimement des généraux de l'armée de terre. Le 2 janvier 1942, lorsqu'il rencontra Hitler par une température glaciale au Repaire du Loup, il s'émerveilla de la manière dont le Führer avait arrêté la retraite de ses armées et consolidé le front. En visitant Mussolini quelques jours plus tard, il devait déclarer : « J'ai rarement vu une telle grandeur. »

Lors des derniers jours de 1941, le général Hans von Sponeck, désobéissant aux ordres, avait abandonné en Crimée la péninsule de Kerch. Le maréchal du Reich prit sur lui de punir Sponeck, ce qui souleva une tempête d'indignation le lendemain à Rominten quand il fit part de sa décision à son état-major. Le général Hoffmann von Waldau, son chef du service opérationnel s'expliqua dans ces termes : « Vous ne pouvez donner des ordres d'en haut, et faire payer à d'autres les pots cassés quand les choses tournent mal. » Goering s'entêta et constitua un conseil de guerre qui siégea à l'état-major de Hitler. Mais même ainsi, les choses ne se passèrent pas tout à fait comme il le voulait. Comme l'a dit plus tard Heinrich Himmler : « Le maréchal du Reich a éprouvé les plus grandes difficultés à obtenir des juges ses collègues (tous généraux de l'armée de terre) une sentence de mort pour ce lâche. » D'ailleurs, Hitler lui-même trouva que Goering était allé trop loin et commua la peine de mort en un arrêt de forteresse.

L'attitude impitoyable de Goering — plus royaliste, semblait-il, que

le roi — conforta Waldau dans sa résolution de s'en aller. « Pendant trois ans, écrivit-il dans une lettre privée datée du 3 janvier, j'ai occupé ce poste avec une abnégation presque totale. J'ai exécuté ma tâche au mieux de mes capacités et de ma conscience. J'ai joyeusement porté le fardeau qu'un dévouement scrupuleux et une constante discipline mentale ont fait peser sur moi, mais ce fardeau, si on lui ajoute la certitude que je supporte l'entière responsabilité d'événements que je n'ai pas la plus petite possibilité d'influencer, me confère le droit d'estimer que ces trois années suffisent. »

Goering poursuivait sa vendetta personnelle contre l'armée de terre. Le 9 janvier, il revit Hitler et critiqua le manque de sérieux des préparatifs pour une campagne d'hiver. Il avait dû fournir trois millions d'équipements complets d'hiver aux troupes... Prévoyant que la guerre allait durer jusqu'à l'autre hiver, Goering recommanda de commencer tout de suite à stocker des couvre-chefs en fourrure et des lunettes de neige.

Comme les problèmes de la guerre devenaient de plus en plus complexes, Goering préféra s'occuper de futilités et de problèmes, moins importants et plus simples que poserait l'après-guerre. C'est ainsi que les Britanniques déchiffrèrent une instruction envoyée à tout le personnel de la Luftwaffe qui se battait sur le front, et où il recommandait à ceux qui comparaitraient devant lui ou devant le Führer de « se débarrasser avant de leurs poux ». D'après son journal relié de cuir, Goering, qui se trouvait à Carinhall le 23 janvier 1942, discute avec Robert Ley, le chef nazi du Travail, des pensions que toucheraient après la guerre les anciens combattants, et aussi d'un « déjeuner où les anciens combattants du Parti pourraient me voir et me parler ». Un autre passage du journal intitulé « Assistance pour les évacués » évoque le cauchemar qui ne le quittait plus : les bombardements des Britanniques. Et comme lors de son dernier voyage en Prusse-Orientale, pour tirer son train, il fallut seize locomotives qui, l'une après l'autre, sont tombées en panne à cause du froid, en vue de sa prochaine conférence avec Hitler, il dicta la note suivante : « Responsabilité pour fourniture de locomotives en quantités suffisantes et à temps pour l'hiver 1942-1943, capables de fonctionner sans incident par des températures au-dessous de -40°C . »

Hitler envoya Goering rassurer Benito Mussolini sur la volonté qu'avait l'Allemagne de poursuivre la guerre. Goering se rendit à Rome à bord d'*Asia*, avec valet de chambre, gouvernante, médecin, ainsi qu'une multitude d'officiers d'état-major, y compris son neveu le lieutenant Goering, Görnnert et Bodenschatz. L'infortuné Hoffmann

von Waldau, scandalisé par tant d'extravagance, nota cyniquement que Goering faisait « des préparatifs considérables, principalement de nature vestimentaire », pour cette excursion. Et il ajouta : « Comme je déteste devoir aller me pavaner dans une période pareille ! » Il fut toutefois épargné car il n'assista pas au pire : comme, pendant le voyage, Goering se sentait agité, il envoya chercher sa fameuse coupe pleine de diamants qu'il répandit sur la table pour les compter, les admirer et les mélanger, jusqu'à ce qu'il se sentît totalement apaisé.

A Rome, Goering ne fit d'abord aucun effort pour voir Ciano, le ministre des Affaires étrangères, lequel apprit l'épisode fétichiste des diamants et écrivit dans son journal : « En fait, depuis que nous avons décerné à Ribbentrop la décoration avec diamants, il [Goering] me bat froid. » A la gare, Goering avait murmuré à Mussolini : « Nous traversons une période pénible », faisant ainsi allusion aux difficultés rencontrées en Russie. Au cours de l'entrevue officielle, il expliqua ces difficultés par des températures « sub-napoléoniennes ». « Ces difficultés ne se représenteront pas, affirma-t-il. Quoi qu'il arrive l'année prochaine, le Führer fera halte pour prendre à temps ses quartiers d'hiver. »

Quant à l'Afrique du Nord, le grand problème était celui de l'approvisionnement. Avec hauteur, Goering suggéra que les sous-marins italiens livrent à Rommel quarante mille tonnes par mois de vivres et de matériel. Quand enfin il rencontra Ciano, le maréchal « boursoufflé et arrogant » agaça terriblement l'Italien. Le 4 février 1942, en dînant à l'Excelsior, Goering entretint uniquement Ciano de ses bagues et de ses bijoux. En l'accompagnant à la gare, Ciano observa que le manteau de zibeline qui recouvrait Goering jusqu'aux chevilles était ce qu'une prostituée de luxe pouvait porter le soir à l'Opéra.

A son retour en Prusse-Orientale, le maréchal du Reich allait se trouver confronté à un sérieux défi porté à son autorité. Le 9 février, le ministre des Munitions Fritz Todt périt dans un accident d'avion près du Repaire du Loup. Sans se montrer très affecté par cette mort, Goering se hâta de réclamer pour lui ce ministère. Il apprit alors que Hitler avait déjà choisi pour ce poste Albert Speer, son architecte, un homme de trente-six ans. En ce qui concernait son ambition aveugle et son besoin pathologique d'intrigues, Goering avait désormais trouvé son égal. Lorsque Milch lui présenta Speer, Goering lui fit observer que sa nouvelle tâche consistait à s'occuper seulement de la production d'armes pour l'armée de terre. Milch, continua-t-il, ferait un bien meilleur ministre des Munitions, et il allait d'ailleurs convoquer les industriels de l'aviation pour une grande réunion au ministère de l'Air. Quelques semaines plus tard, il rappela à Speer que « le ministère des

Munitions a été créé sur ma suggestion uniquement pour compenser l'insuffisance du Bureau des armes de l'armée de terre ». Todt avait signé un accord comme quoi il s'engageait à ne pas empiéter sur le domaine du Plan quadriennal. Goering invita donc Speer à signer un accord semblable. Comprenant immédiatement le but de cette manœuvre, Speer se précipita au Repaire du Loup et persuada Hitler d'endosser personnellement sa nomination de ministre, ce que fit le Führer au cours d'un discours de deux heures adressé à tous les industriels de l'armement rassemblés dans la salle de réunion du gouvernement, non sans avoir fait informer Goering que sa présence n'était pas nécessaire.

Pendant des années, Goering dut ruminer cette humiliation. En politicien habile dans l'art de tirer les ficelles, Speer commença par flatter et aduler Goering, parvenant à se faire nommer par lui « plénipotentiaire de la production des armées pour le Plan quadriennal, ce qui lui permettait de profiter de l'autorité encore considérable du maréchal du Reich. Speer obtint du général Georg Thomas, le chef rigide de l'armement à l'état-major de Keitel, la création d' « un petit groupe d'hommes rassemblés autour du maréchal du Reich pour assurer la centralisation de la politique de planification ». Siégeant dans ce nouvel organisme, Speer et Milch allaient diriger effectivement toutes les attributions de matières premières, ce qui sonna le glas du Plan quadriennal, devenu une coquille vide dont s'occupa dès lors l'incapable Pili Kôrner. Le Plan quadriennal ne contrôla plus que la répartition de la main-d'œuvre dirigée par Fritz Sauckel, commissaire du Travail, domaine où Goering pouvait intervenir librement. Lorsque Sauckel, ayant besoin de deux millions d'ouvriers en plus, attira l'attention sur les réserves intactes que constituaient les femmes allemandes, Goering objecta que certaines étaient faites pour travailler et d'autres non, tout comme chez les chevaux, ceux de labour et les pur-sang. « Le maréchal du Reich Goering, nous apprend le rapport que reçut Himmler, dit toujours que les dames qui sont les flambeaux de notre culture ne doivent pas être exposées au bavardage imbécile et à l'insolence des femmes plus simples. » Oubliant la pénurie cruciale de main-d'œuvre, Goering se permit encore de gonfler les effectifs de son bureau personnel et de son état-major qui allaient comporter 104 employés en septembre 1942.

En mars 1942, Goering visita de nouveau Paris où il acheta une douzaine de tableaux de maître, une statuette en terre cuite représentant Madame du Barry en Diane, et un vase. Il fit le tour des marchands de la Rive gauche.

Le 15 mars, Hofer présenta la liste et le compte des achats à Mlle Limberger à bord du train du maréchal du Reich.

Entre-temps, Milch avait fait un autre compte, celui des avions que

l'Allemagne produisait alors par mois : 850, dont 314 chasseurs. L'état-major de la Luftwaffe réclamait 360 chasseurs par mois, chiffre que Milch estima beaucoup trop bas. Il prévint Goering à Rominten le 21 mars : « Monsieur le maréchal du Reich, même si vous me donniez comme chiffre *trois mille six cents* chasseurs, je serais obligé de vous avertir que, contre l'Amérique et la Grande-Bretagne ensemble, ce chiffre serait toujours trop bas ! »

Jeschonnek, vexé, répliqua : « Je ne saurais que faire avec plus de trois cent soixante chasseurs. »

Milch suggéra de doubler momentanément la production des chasseurs en la portant à 720 appareils. Comme chaque fois qu'il lui fallait prendre une décision ferme, Goering hésita et, à 17 heures 25, il fit un tour de traîneau par une température de -26°C . En revenant à 18 heures 55, il ordonna à Milch d'aller de l'avant. Deux ans plus tard, Milch allait fabriquer trois mille appareils de chasse par mois.

Comme par une coïncidence infernale, quelques jours plus tard, les Britanniques commencèrent à bombarder toutes les vieilles villes d'Europe. Délaissant les objectifs militaires et les usines, le commandement des bombardiers de la RAF avait reçu l'ordre de s'attaquer désormais aux centres urbains. Au début de mars 1942, Paris fut bombardé, et huit cents Français périrent. La réaction instinctive de Hitler fut de lancer des représailles contre Londres : « Ce qui compte, dit-il furieux à Goering, c'est le maximum de choc et de terreur, et non les dégâts économiques qu'on leur inflige. » Mais, le 21 mars, il avait changé d'avis, et comme Goering s'en étonnait, Jeschonnek put seulement répondre : « Le Führer ne veut pas provoquer des attaques contre des villes allemandes tant que les Britanniques s'en tiennent à une petite échelle et que nous ne sommes pas capables de porter à l'ouest un coup qui puisse les anéantir. »

Mais, une semaine plus tard, ce fut la ville médiévale de Lübeck qu'écrasèrent les bombes, tuant trois cents Allemands. Le matin de ce raid, le 28 mars, Goering avait reçu à Carinhall son « fondé de pouvoir artistique », le répugnant Walter Hofer, et son agenda de la journée le montre préoccupé par des considérations fort éloignées des terreurs des bombardements incendiaires ; il acquiert ce jour-là des peintures de Stefan Lochner et des trésors italiens du comte Contini. L'agenda mentionne Alois Miedl, trois aquarelles et un paysage de Cézanne. Il contient aussi des notes sur « deux petites figurines de Bruxelles » et un rappel : « (Emil) Renders a encore des sculptures. » Ce même jour apparaît dans l'agenda le nom du juif hollandais Nathan Katz, que Goering fit passer en Suisse avec femme et enfants, contre de précieuses

toiles déposées par Katz chez le consul suisse de La Haye et d'autres peintures de Van Gogh et de Van Dyck.

Ainsi, tandis que les villes de l'empire hitlérien se transformaient en gigantesques brasiers, le maréchal du Reich s'adonnait à ses caprices. Il se considérait vraiment comme au-dessus et au-delà des lois. Fin mars 1942, pour son cinquantième anniversaire, Goering offrit à Milch une tapisserie précieuse et ordonna aux media de mettre en évidence « les photographies montrant le maréchal du Reich et le maréchal Milch ». Milch se montra assez dépourvu de tact pour demander : « Cette tapisserie, où l'a-t-on chapardée ? » Mais Goering avait adopté la morale du deux poids, deux mesures, qui tente irrésistiblement tant d'hommes lorsqu'ils arrivent au pouvoir, et il se montrait impitoyable envers la corruption chez les autres. Il interdit ainsi au professeur Messerschmitt de mettre de côté de l'aluminium, un métal rare, pour des projets à réaliser après la guerre. De même, il donna l'ordre à Daimler-Benz de ne plus fabriquer de limousines douze cylindres pour les autres chefs nazis. Pourtant, les archives de Görnert montrent que Goering passait des commandes importantes de récepteurs de radio, de réfrigérateurs et congélateurs, appareils que personne ne pouvait obtenir dans le Reich en guerre et qu'il distribuait aux membres de sa famille ou à ses « bienfaiteurs ». *Le Gruppenführer SS Otto Ohlendorf* entendit parler de bibelots d'une valeur inestimable qui avaient été offerts à Goering par Felix Schüler, chef de l'Association nationale des artisans. Quand le ministre de l'Économie ouvrit une enquête, Goering confisqua le dossier.

Ce fut au cours de ce mois de mars que Hitler, soucieux de l'image de marque du militaire le plus élevé en grade du Reich, le réprimanda : « Goering, pensez-vous que vous avez de l'allure en vous laissant photographier en train de fumer la pipe ? Que diriez-vous d'une statue vous représentant avec une pipe à la bouche ? » On entendait parfois des commentaires plus caustiques dans le grand public. La Gestapo rapporta que dans les cinémas les spectateurs grommelaient en voyant Goering fumer des cigares alors qu'eux-mêmes en étaient réduits aux ersatz de tabac, comme les feuilles de tilleul connues pour être nocives. Les actualités cinématographiques le montraient toujours vêtu d'uniformes d'un blanc impeccable alors que tous manquaient de poudre de savon. On remarquait aussi son obésité dans une période « où les Russes devaient manger de l'herbe ». Et un *Gruppenführer SS* se plaignit à Himmler qu'Emmy Goering avait invité quatre-vingts dames à prendre le café, et que la table croulait presque sous le poids des mets les plus délicieux.

Si Goering pouvait recevoir aussi généreusement, c'était en partie à

cause d'une opération colossale de marché noir, dont le but, au départ, était de procurer des biens de consommation aux victimes civiles des raids britanniques. Avec l'aide des économistes chevronnés qu'étaient Friedrich Gramsch et Kurt Kadgien, il s'était déjà emparé de la presque totalité de l'or, des devises et des bijoux de l'Europe occidentale. La fondation de l'*Aussenstelle West* (Succursale de l'Ouest) lui permit d'acheter en gros des objets, des produits alimentaires et du vin, dont naturellement il disposait à sa guise. Son principal agent d'achats était un ancien aviateur de l'escadrille Richthofen, le colonel J. Veltjens, un véritable pirate.

Et évidemment, Goering participait largement à plusieurs autres entreprises. Ainsi avait-il des intérêts dans la fabrication de « pilules vitaminées », d'une valeur médicale presque nulle, mais qui étaient distribuées par milliards à toutes les forces armées allemandes par Theo Morell, le médecin de Hitler. Quand le médecin-chef de la Luftwaffe, le professeur Erich Hippke, protesta, affirmant que l'effet de ces pilules était nul, Morell se plaignit le 31 juillet à Goering qui flanqua à la porte le professeur sans même l'entendre. Goering eut beau nier, lors de ses interrogatoires, qu'il ait eu des intérêts chez Otto Horcher, le célèbre restaurant gastronomique de Berlin aux murs tapissés de cuir, les archives révèlent qu'il avait exempté du service militaire tout le personnel du restaurant, et triplé l'allocation de gaz pour ses véhicules, le mettant finalement à l'abri des décrets de « guerre totale » signés par Goebbels. Apprenant qu'Otto Horcher avait trouvé le moyen de mettre la main sur soixante-dix mille bouteilles de porto pour la Luftwaffe, Goering approuva le marché « à condition qu'une petite quantité soit mise de côté pour mon usage personnel » et que « dix mille bouteilles soient réservées pour Horcher ».

Après le raid sur Lübeck, Hitler, changeant d'avis une fois de plus, ordonna à Goering d'effectuer des « attaques de terreur » contre les villes britanniques comme les anciennes et magnifiques cités de Bath et d'Exeter, jusqu'à ce que les Britanniques perdent ce qu'il appelait leur « appétit de terreur ». Mais il ajouta : « sauf Londres ». Goering obéit. Les Britanniques répondirent en incendiant Rostock sur la Baltique. Tout en déplorant cette marée montante de barbarie, Goering, le 19 avril, n'en fit pas moins un exposé aux commandants en chef de la Luftwaffe pour leur dire qu'il ne fallait pas faire de quartier avec les Soviétiques. A mesure que la guerre dévalait dans un abîme de terreur et de contre-terreur, Goering allait de plus en plus prendre l'excuse d'obéir « à des ordres supérieurs ».

A Paris, le printemps était venu. Le 14 mai, le maréchal du Reich grimpa une fois de plus à bord de l'*Asia* avec des membres de sa famille et de sa belle-famille pour rouler vers la France. Mais, à chacune de ces visites, sa colère croissait. Il l'exprima trois mois plus tard en grondant devant des gauleiters : « Ces gens-là vivent grassement. C'est une honte. J'ai vu des villages où ils se baladent tous avec leur longue baguette sous le bras... et avec des paniers d'oranges et de dattes fraîches provenant d'Afrique du Nord... » Dînant chez Maxim's, il se trouva au milieu de Français replets et des barons opulents du marché noir : « Ils sont plus riches que jamais parce qu'ils nous font payer des prix invraisemblables ! »

En voyageant en train, il se rendait compte de la détérioration du trafic ferroviaire allemand. Alors que les trains français circulaient presque normalement entre Paris et Bruxelles, les cheminots allemands ne déchargeaient plus de marchandises le dimanche ni pendant la nuit. Des bouchons de plusieurs kilomètres de long encombraient les lignes de l'Allemagne de l'Est, retardant l'offensive de printemps des armées de Hitler. Au cœur de la Russie, 165 000 wagons vides attendaient de pouvoir repartir en direction du Reich. Les immenses distances à parcourir diminuaient de moitié la capacité de transport du matériel roulant disponible, d'où un ralentissement progressif, faute de charbon et d'acier, de l'industrie de l'armement.

Ne voulant pas causer de tort à Julius Dorpmüller, le ministre des Transports du Reich mais aussi son ami personnel et bienfaiteur, Goering détourna le courroux de Hitler sur Wilhelm Kleinmann, le secrétaire d'État du ministre, un homme âgé de soixante-quatre ans. Le 24 mai, sur le conseil de Goering, le Führer confia le système des transports à Speer et à Milch. En s'adressant aux deux hommes, Hitler réaffirma sa confiance en Goering en disant : « Voilà pourquoi j'ai choisi pour successeur mon meilleur homme, qui est un peu plus jeune que moi. »

Goering avait bien besoin de cette sorte de confirmation. Il soupçonnait depuis longtemps le Führer d'agir dans son dos. Le 21 mai, Hitler avait passé plusieurs heures avec un subordonné de Goering, le général von Richthofen, pour discuter avec lui de la campagne de Crimée. Il s'était même moqué de cette fraternité des amoureux de la chasse, à laquelle le maréchal du Reich tenait tant : « Je me demande pourquoi, avait dit Hitler en plaisantant, nos soldats ne suspendent pas comme trophées au mur de leur chambre les mâchoires des Russes qu'ils tuent ! » Quelques jours plus tard, Richthofen écrivit dans son journal : « Goering a engueulé Jeschonnek parce que j'étais avec le Führer ! »

Goering pressentait confusément le pire. Le soir du 30 mai, alors qu'il

s'entretenait au château de Veldenstein avec Speer et Milch, les nouveaux seigneurs des transports, le téléphone sonna, c'était le gauleiter de Cologne, Josef Grohé, criant qu'un violent raid britannique venait de commencer. A cela, Goering répondit qu'il ne pouvait s'agir que d'une opération de petite envergure. Puis, brusquement, ses invités l'entendirent tonner : « Osez-vous dire que je suis un menteur ? » avant d'écraser le récepteur sur son socle. Puis le téléphone sonna de nouveau, Goering le prit et, cette fois, demeura muet. Hitler, de son train spécial en Prusse-Orientale, lui répétait l'appel du gauleiter qui avait parlé de « plusieurs centaines » de bombardiers britanniques. Jamais il n'avait vu autant d'avions à la fois. Goering assura au Führer que les chiffres du gauleiter étaient faux et qu'il n'y avait tout au plus que soixante-dix bombardiers. Mais, quand l'aube vint, il apprit que ses chasseurs et sa DCA avaient abattu quarante bombardiers. Il prit d'abord cela pour une grande victoire, mais cinq cents habitants de la ville avaient péri. Puis les services de la radio apportèrent la nouvelle sensationnelle, annoncée solennellement à Londres par Churchill lui-même, que mille avions avaient participé à ce bombardement. Blême, Goering hurla que c'était un mensonge, et Jeschonnek, nerveux, l'approuva. Mais Hitler refusa de se laisser tromper et déclara devant son état-major : « Il est hors de question que soixante-dix ou quatre-vingts bombardiers seulement aient attaqué [Cologne]. Je ne capitule jamais devant une vérité déplaisante... Je veux y voir clair et tirer les conclusions qui s'imposent. »

Ce premier raid de mille avions marqua en effet un tournant très net dans leurs relations. En vain, le maréchal du Reich se plaignit quelques mois plus tard : « Les Britanniques ont tout appris de nous. C'est ce qu'il y a de plus déprimant. A part la guerre électronique, c'est nous qui leur avons tout enseigné, les différentes manières de frapper dans un raid en concentrant leurs forces. Ils ont tout copié ! Dire qu'ils salopaient tout de si belle manière, au début ! »

LA ROUTE DE STALINGRAD

« Hitler m'avait dit, devait plus tard raconter Goering, qu'il comptait considérer la guerre avec la Russie comme terminée quand ses armées seraient bien établies le long de la Volga. Ensuite, il contiendrait les Russes par des expéditions punitives de temps à autre tandis qu'il retournerait vers l'ouest le gros de ses forces. »

Au début de l'été 1942, les Allemands semblèrent sur le point d'atteindre ces objectifs : les avions de Goering bombardaient impitoyablement les ennemis du Reich sur un front immense, de Leningrad et Voronej en Russie jusqu'à Tobrouk en Afrique, tout en détruisant les villes du sud de l'Angleterre et en coulant les convois alliés qui sillonnaient l'océan Arctique pour ravitailler la Russie.

Le prestige de Goering montait en flèche grâce aux succès de la Luftwaffe, et il prenait souvent ses repas avec Hitler au Repaire du Loup. Le 4 août, un invité pour le déjeuner trouva le calme du maréchal du Reich « impressionnant », et il nota également son « affabilité » et « son air honnête et loyal ». Quand ils en vinrent à parler des moyens de faire venir des huiles végétales d'Afrique du Nord, Goering expliqua fort aimablement comment il constituait des stocks de vivres au moyen d'opérations de marché noir qui couvraient le monde entier, « souvent sans que sa main droite sache ce que faisait sa main gauche ».

L'approvisionnement en huiles végétales ne constituait qu'un des premiers problèmes qu'il fallait résoudre. La pénurie d'alcool raffiné ralentissait les opérations de la Luftwaffe et l'entraînement de ses pilotes. Les réserves russes de pétrole, estimées à deux milliards de tonnes, se présentaient comme une solution, mais seulement à longue échéance. Selon les chiffres dont disposait Goering, les réserves de Bakou, au-delà du Caucase, s'élevaient à 613 millions de tonnes, celles de Maykop à 137 millions, et celles de Grozny à 120 millions. Mais, dans leur retraite, les Russes avaient saboté les puits, et les Allemands

manquaient de techniciens et de matériel de forage pour que la production pût repartir. Il fallait au moins 120 derricks, et il n'y avait pas assez de réserves d'acier pour les construire.

Le 10 juillet, Goering convoqua ses experts pétroliers pour relancer la production de Maykop dès son occupation : « Est-ce que vous savez, demanda-t-il, comment vous allez vous y prendre pour réparer tout ce qui est démoli ? Mon seul espoir, c'est que les circonstances soient telles qu'ils manquent de temps pour tout démolir parce que les puits fonctionneront jusqu'à la dernière minute... »

Les experts le firent déchanter. L'un d'eux déclara : « Je pense que, si on le prépare à l'avance, le boycottage demande très peu de temps. »

A Kherson, en Ukraine, les Allemands procédèrent au remontage d'une raffinerie qui, saisie et démontée en France, pourrait produire quatre cent mille tonnes par an, mais qui ne serait prête qu'en mai 1943.

« Faut-il vraiment tant de temps ? s'étonna Goering.

— Les Russes ont tout détruit. Il faut repartir de zéro », expliqua un expert.

Et un autre lui apprit que faire fonctionner des puits de pétrole en hiver présentait énormément de difficultés.

« Peu importe ! tempêta Goering. Quelles que soient les difficultés, ça doit fonctionner. »

Pendant que les armées allemandes s'ouvraient un chemin de force dans le sud et le sud-ouest de la Russie, Goering, une fois de plus, pensa à enrichir ses collections. Un marchand hollandais, Hubert Menten, lui proposa *La Madone et l'Enfant* d'Adriaen Isenbrant pour trente mille francs suisses. Avec des devises moins sûres, les transactions devenaient de plus en plus pénibles. A Paris, la galerie Charpentier lui vendit pour quatre millions de francs une série de tapisseries flamandes représentant la vie de l'empereur Charlemagne. Mais Goering apprit que ses vendeurs, ravis de l'aubaine, ne les avaient eux-mêmes payées il y a peu de temps que le dixième de ce prix. Furieux, il recourut simplement, comme d'habitude, aux bons offices du Dr Helmuth Knochen, chef de la Gestapo parisienne, mais sans parvenir à récupérer plus de huit cent mille francs.

L'exemple le plus saisissant des méthodes d'achat de Goering est sans doute son « acquisition » de deux magnifiques tapisseries flamandes représentant des scènes de chasse et exposées au château de Bort, près de Limoges. Chacune d'elles mesurait environ neuf mètres de long sur quatre mètres cinquante de haut. Tissées quatre cents ans plus tôt, elles avaient gardé leurs couleurs d'origine et étaient aussi fraîches que si elles

avaient été terminées la veille. Elles appartenaient au marquis de Sèze et à son épouse, qui tous deux étaient brouillés. Le lieutenant Goering s'était écrié : « Si mon oncle les voit, elles seront vite emballées et démenagées ! »

Et en effet, en septembre 1942, Goering envoya deux spécialistes français, MM. Violet et Bourdianat, soi-disant pour les photographier et les faire figurer dans un catalogue. Ces agents proposèrent en passant à Mme de Sèze la somme fort tentante de vingt millions de francs, mais elle déclara que ces tapisseries n'étaient pas à vendre. Malgré l'occupation de la France, Goering dut agir très prudemment. M. de Sèze, s'il y trouvait son compte, acceptait de persuader sa femme, à condition que le maréchal Pétain signât lui-même la licence d'exportation. Mais Mme de Sèze ne s'inclina pas : elle convainquit l'administration française de classer ces tapisseries monuments historiques, et, quand les agents de Goering se présentèrent au château avec le règlement en espèces du maréchal du Reich, elle leur annonça triomphalement qu'elle avait fait don à la France de ce qu'ils désiraient emporter.

Goering demanda à son général Hanesse de menacer le Premier ministre Pierre Laval de représailles, mais les Beaux-Arts envoyèrent immédiatement les tapisseries à Aubusson « afin de les restaurer », et le gouvernement Laval, refusant de se plier devant la force, émit le 20 juin un décret pour accepter officiellement le « don » des tapisseries à l'État français. L'indignation de Goering fut à son comble : en plus des vingt millions de francs qui représentaient le prix proposé aux propriétaires, n'avait-il pas déjà dépensé une somme équivalente, soit vingt autres millions de francs, en « pourboires » aux fonctionnaires français. Dans un message révélateur, le commandant Drees, l'aide de camp du général Hanesse, avoua son échec : « En l'absence d'autres instructions, j'éviterai de faire un tas d'histoires avec le gouvernement français afin d'éviter que cela arrive jusqu'ici aux oreilles de l'ambassade d'Allemagne. » Utilisant les moyens de communication extrêmement secrets de la Luftwaffe, Goering lui ordonna de dire à Pétain à quel point il était « exaspéré » par cette affaire de tapisseries, et qu'il considérerait cette manœuvre comme une « escroquerie » de la part de certains fonctionnaires français : « Le gouvernement peut sûrement refuser le don et reconnaître la validité de l'acte de vente. Je ne réclame que mes droits. En Allemagne, quelque chose comme cela serait impossible. L'État a assez d'autorité pour régler ce genre d'affaire. »

Laval dut capituler. Le directeur de sa police saisit les tapisseries qui furent expédiées en août à Carinhall. Le général von Thomas, de

l'Afrika Korps, fut par hasard témoin de leur arrivée. Elles étaient accompagnées d'un commandant non identifié, probablement Drees lui-même, lequel déclara à haute voix : « Je viens de faire le voyage en Junkers. Enfin, nous les avons, ces maudites tapisseries ! »

Pendant que Goering cultivait à sa façon ses muses, les dieux de la guerre se détournaient définitivement de lui. En juin 1942, sa DCA abattit un « Mosquito », le nouveau bombardier britannique. Tout son fuselage était en bois, ce qui augmentait sa rapidité et le rendait pratiquement invisible aux radars. Furieux, Goering rappela qu'en 1940 il avait « ordonné » (« suggéré » eût été probablement le mot juste) de fabriquer des avions en bois. Udet et son état-major s'étaient opposés à la production de « telles ordures ». Plus tard, les enquêteurs devaient conclure que Goering n'était pas sans responsabilité dans ce déclin de la supériorité allemande du début, et en effet, il continuait à négliger les mauvaises nouvelles provenant de son ministère au profit de ses voyages de plaisir à Paris, Amsterdam et Florence. Le 29 juin 1942, ne se moquait-il pas encore ouvertement de Milch : « Selon les chiffres que vous me donnez et ceux qui proviennent de la Grande-Bretagne, les Britanniques seraient en train de produire plus de bombardiers et plus de chasseurs que nous ! » (D'après les minutes de la conférence, il aurait déclaré en plus qu'il considérait cela « comme impossible »). Et pourtant, la vérité était là, inscrite dans le ciel, mais son regard se tournait plutôt vers des horizons plus agréables. Ses forces aériennes, sur chacun des fronts, étaient trop étendues, mais il refusait de l'admettre. Fin juillet, le général Walter Warlimont, du commandement suprême de la Wehrmacht, revint d'Afrique du Nord et fit une triste description des troupes de Rommel qui luttaien contre un ennemi dont la supériorité aérienne était écrasante : « Entendez-vous cela, Goering ? demanda Hitler d'un ton soudain déplaisant. Des bombardements massifs jusque dans le désert ! »

Vers la mi-juillet, Hitler s'établit avec son état-major à Vinnitza en Ukraine, et Goering s'installa à une heure d'auto du Führer, à Kalinovka. La campagne était dévastée, les champs abandonnés et en friche. Il y avait des carcasses d'avions sur le terrain d'atterrissage, et les paysans survivants étaient désespérément pauvres. Goering ne fit qu'une tournée dans l'Ukraine conquise et s'aventura dans la ville la plus proche. Il envoya un domestique avec deux boîtes de cigares trafiquer avec les paysans, et pour chacune d'elles, l'homme revint avec une douzaine d'œufs frais qu'une femme lui avait donnés. Goering s'esclaffa avec délices : « Et ces boîtes étaient vides ! Mais elles étaient

jolies ! La femme a été enthousiasmée ; elle n'avait jamais rien vu d'aussi beau de toute sa vie ! »

Ce n'était pas seulement le caractère violent de Hitler que Goering devait apaiser. Dans le Reich, la colère de la population croissait à cause des raids ennemis incessants et des disettes de plus en plus nombreuses. Le 5 août, les gauleiters se plaignirent auprès de lui dans le décor luxueusement meublé de la « Salle Hermann Goering » du ministère de l'Air. Le lendemain, il contre-attaqua, attribuant la pénurie à la mollesse des gauleiters des territoires occupés : « Nos troupes, leur dit-il, occupent déjà les territoires d'une fertilité incomparable qui s'étendent entre le Don et le Caucase... et pourtant le peuple allemand a encore faim. » En Europe occidentale, les moissons avaient été excellentes, mais l'Allemagne n'avait rien reçu de Hollande, de Belgique de France. « Messieurs, continua-t-il, ces gens vous haïssent, et vous n'obtiendrez jamais rien d'eux avec la méthode douce... Ils sont charmants avec nous aujourd'hui parce qu'ils n'ont pas le choix. Mais que les Britanniques arrivent, vous verrez les Français vous montrer leur vrai visage ! Le même Français qui vous invite à déjeuner vous montrera très vite que tout Français hait les Allemands. » Et, après quelques instants, il ajouta en portant sa main au travers de son cou épais : « J'en ai marre de vous jusque-là ! Nous remportons victoire sur victoire. Mais où est le profit de ces victoires ? »

Il leur suggéra un moyen cynique de se procurer à l'est des biens de consommation : « Nous devons d'abord acheter plein de pacotilles, ces horribles objets d'albâtre et cette bijouterie fantaisie de Venise — il n'y a pas un pays au monde qui produise autant de saletés kitsch que l'Italie... Les paysans [ukrainiens] ne vendent rien pour de l'argent : ils pratiquent le troc... Avec de la poudre de riz, vous pourrez obtenir du beurre et tout ce que vous voudrez ! Alors, achetons du kitsch. Créons même des usines de kitsch ! »

Mais ce qui se passait à l'est derrière le front allemand n'avait rien d'une plaisanterie. L'offensive d'été ne faisait plus les mêmes progrès qu'au début, et les pics du Caucase se dressaient, écrasants, devant le groupe des armées du maréchal Wilhelm List. Goering, quelques mois plus tôt, s'était procuré huit livres sur le Caucase, y compris *Conquête du Caucase* de Karl Eggert, édité par l'Association alpine autrichienne, sans compter un guide de poche de l'URSS. Le 25 juin, il avait rendu les livres à la bibliothèque, sûr d'être maintenant un expert du Caucase. Quand le général Halder, chef d'état-major de l'armée de terre, parla devant Hitler de l'obstacle que représentaient ces montagnes, Goering balaya cette mise en garde d'un geste de la main et dit d'un ton

péremptoire : « Le Caucase ? Ce n'est pas vraiment différent du Grünewald de Berlin* ». »

Des forêts et des marécages immenses que traversaient les Allemands qui avançaient toujours, se levaient à présent des hordes de partisans. Goering suggéra de libérer les braconniers et les fraudeurs et de former avec eux des unités spéciales d'hommes n'ayant plus rien à perdre et qui combattraient les partisans en utilisant leurs propres méthodes, « incendiant et violant », selon les propres mots de Goering, autant qu'ils le pourraient à l'intérieur de leurs secteurs d'opérations. Il suggéra aussi d'organiser deux régiments de Hollandais anti-partisans. Quand un général de police lui fit observer que les efforts de recrutement en Hollande avaient tous échoué, Goering, furieux, s'écria : « Alors, soulevez-les et engagez-les de force, puis abandonnez-les en territoire partisan, et ne leur remettez aucune arme jusqu'à ce qu'ils soient sur place. Qu'ils se débrouillent ou qu'ils crèvent ! » C'est alors que le gauleiter Lohse osa prétendre que les partisans constituaient des formations militaires équipées d'armes meilleures que celles de la police.

GOERING : Vous auriez dû écrire des romans, monsieur Lohse.

LOHSE : Ce sont les rapports de la police et de la Wehrmacht qui le disent.

GOERING : Si ça vient de la Wehrmacht, je dirai alors qu'il s'agit de « best-sellers »... Si dix partisans surgissent armés de mousquets, la Wehrmacht les transforme en divisions entières !

Tout au sud, le général von Richthofen croyait lui aussi que l'ennemi était battu et il le nota dans son journal. Beppo Schmid, le chef du service d'information de Goering, estima à son tour que les Russes ne disposaient plus que d'un millier d'avions. En vain, l'escadrille de reconnaissance de Theo Rowehl revint avec des photographies de plusieurs milliers d'appareils massés sur des terrains aménagés à mille kilomètres à l'arrière des lignes. Schmid décréta qu'il s'agissait de simulacres, et qu'il fallait cacher à l'état-major de la Luftwaffe les photos les plus gênantes. Seul Jeschonnek formula des craintes pour l'avenir. Schmid l'entendit dire à son état-major : « Si nous n'avons pas gagné en décembre, nous n'aurons plus une chance... »

Lorsque la progression de la Quatrième Armée blindée du général von Hoth, à force de ralentir, s'arrêta net devant Stalingrad, Goering critiqua encore plus vivement les généraux de l'armée de terre. Se servant d'éléments que lui fournissait Richthofen, il les accusa de

* C'est à peu près comparer les rochers de Fontainebleau au massif du mont Blanc. (N.d.T.)

lâcheté et d'exagérer la puissance soviétique. Le 27 août, le colonel Karl-Heinz Schulz, l'officier d'état-major de Richthofen chargé des opérations, accusa lui aussi de défaitisme et de faiblesse dans le commandement le commandant en chef de la Sixième Armée, le général Friedrich Paulus, ainsi que ses subordonnés immédiats. Goering transmet ces plaintes à Hitler en insistant sur un point : « On ne peut pas parler de puissantes forces ennemies. Dans leurs reconnaissances vers le nord, mes forces aériennes ont eu du mal à repérer une seule troupe ennemie sur un terrain absolument découvert. »

Hitler n'était pas d'humeur à écouter les arguments des généraux de l'armée de terre contre les allégations de Goering. D'abord, il souffrait du climat étouffant de Vinnitza, puis il était plus de plus en plus torturé par la peur que les escadrilles britanniques ne s'attaquent bientôt aux grandes villes de l'Allemagne du Sud et de l'Autriche : Munich, Vienne, Linz et Nuremberg. Il ordonna donc à Goering de construire immédiatement dans ces villes des tours équipées de DCA. Le 1^{er} septembre, Goering fit part à son état-major des sombres prédictions de son Führer, et il en ajouta une de son cru : « Les raids commenceront probablement dès que nos troupes se trouveront de l'autre côté du Caucase. » Mais ce triomphe espéré se faisait de plus en plus attendre. Le maréchal List arriva à Vinnitza avec des cartes montrant qu'il ne pouvait pas progresser à travers les défilés de montagne étroits et tortueux. Se sentant trompé et trahi, Hitler refusa de serrer la main du maréchal List, et sa colère explosa sur un autre général de l'armée de terre, coupable de tous les maux. Goering s'enfuit du quartier général avant que ne l'atteigne cette éruption de lave bouillonnante. Milch, qui arriva à midi, nota le soir : « Bagarre à propos de List. Goering déjà parti. » Le maréchal du Reich s'empressa de commander vingt autres ouvrages sur le Caucase.

Toutefois, le sort de la guerre ne dépendait plus vraiment du Caucase, mais de Stalingrad. Cette ville était un océan de maisons et usines noircies de suie qui s'étendait de part et d'autre de la Volga. Les Russes comme les Allemands se rendaient compte que Stalingrad était l'aboutissement logique et décisif de toute cette longue campagne d'été. Le 10 septembre, Richthofen, exaspéré, écrivit : « L'étranglement de Stalingrad se prolonge... » De sa base située sur un terrain d'aviation à quelque seize kilomètres seulement de la ville, il téléphona le 13 septembre à Goering pour exiger qu'il n'y ait plus qu'un seul commandant en chef pour la totalité du secteur, écartant d'emblée Paulus qu'il trouvait « valeureux mais terne ».

Cependant, les Américains avaient commencé à bombarder des objectifs allemands avec leurs escadrilles de « Forteresses volantes ».

Ces bombardiers B-17, qui devinrent célèbres, volaient haut et vite. Ils étaient puissamment blindés et armés de onze mitrailleuses lourdes. Pour les commandants en chef de la chasse allemande, leurs premières interventions constituèrent un sombre présage.

Goering dissimula ces mauvaises nouvelles à la population allemande. Le 4 octobre, à Berlin, il fit encore le fanfaron dans un discours prononcé en public : « Si M. Churchill s'imagine qu'il va lancer mille bombardiers chaque nuit au-dessus de l'Allemagne, permettez-moi de lui répondre ceci : " Il n'y en aura pas un seul ! " » Et c'est en plaisantant joyeusement qu'il écarta la menace des nouveaux bombardiers américains : « Dans le langage que parlent les Américains, il existe un mot qu'ils écrivent en lettres majuscules : BLUFF ! »

Puis les Allemands réussirent enfin à abattre l'une de ces formidables « Forteresses volantes » B-17 qui s'était écartée de sa formation, et quand Milch, une semaine après le discours de Goering, vint le voir à Kalinova, il apporta le dossier des premières études faites sur cet avion géant et prévint le maréchal du Reich qu'il ne fallait pas sous-estimer un tel appareil.

« Comment se fait-il qu'ils me disent une chose et vous une autre ? » riposta Goering en faisant allusion aux rapports de l'état-major de la Luftwaffe. Et il ajouta : « Qui dois-je croire ? »

Mais les experts allemands avaient repéré sous les ailes d'un autre bombardier américain, le Liberator B-24, ce qui semblait être des turbo-compresseurs. Dans ce cas, ces bombardiers pouvaient voler à une altitude d'environ 10 700 mètres. Goering balaya cette nouvelle menace d'un geste, ce qui fit dire à Milch à son état-major quelques jours plus tard : « Le maréchal du Reich m'a dit qu'il n'y avait aucune raison d'être anxieux au sujet de ces avions américains, et même si ce sont des quadrimoteurs, nous pouvons envisager l'avenir avec tranquillité. Je lui ai répondu que je n'étais pas d'accord, et que les Forteresses volantes et les B-24 sont des avions remarquables. »

Accusé d'avoir trop d'effectifs de prestige dans une Luftwaffe pléthorique, Goering, en septembre 1942, reçut de Hitler l'ordre de transférer deux cent mille de ses hommes à l'armée de terre dont les pertes étaient cruelles. Ce fut pour lui un coup amer, mais il parvint à radoucir le Führer en lui offrant de mettre sur pied vingt « divisions de campagne » à l'intérieur de la Luftwaffe.

Cette décision fit l'objet de rudes controverses, même dans les forces aériennes. Le général von Richthofen craignait (et l'avenir lui donna raison) que ces « divisions de la Luftwaffe » ne fussent qu'« une gaffe colossale », comme il le nota dans son journal le 15 octobre, après une entrevue avec Goering à qui il avait remis des photographies des ravages de Stalingrad :

[Goering] maudit terriblement List, Kleist et Ruoff [les généraux commandant les armées du Caucase]. Je défends avec force les deux derniers, mais il n'y a pas moyen de discuter avec le maréchal du Reich. Il m'emmène avec Jeschonnek faire au Führer une visite impromptue, pendant laquelle il vole dans les plumes [des généraux de l'armée de terre].

Helmuth Greiner, le chroniqueur du haut commandement de l'armée de terre, écrit ce jour-là dans son journal personnel : « La chasse aux sorcières des gros bonnets de la Luftwaffe contre l'armée de terre continue. Effroyable léchage de cul... » De retour dans le train *Asia*, Richthofen, pendant le dîner, s'efforça de gagner les bonnes grâces de Goering : « Je ne taris pas d'éloges sur son vraiment très bon discours [de Berlin]. Il avale tout hameçon, ligne et grain de plomb compris. Il me fait miroiter un prochain bâton de maréchal... Je proteste à l'idée de devoir me trimbaler partout avec un bâton. »

A mesure que les fantassins allemands exténués pénètrent dans Stalingrad, luttant pour chaque mètre de terrain, voici que se multiplient les rumeurs d'une énorme contre-offensive de l'armée Rouge. Goering part passer une semaine à Rome. Les diplomates allemands de la ville n'apprécient guère sa venue, mais l'ambassadeur, gloussant de joie, téléphone le 19 octobre au Palais de Venise que Goering souffre d'une violente attaque de dysenterie à tel point que le maréchal du Reich « ne peut quitter son trône même pour dix minutes ». Quatre jours plus tard, lorsque Goering claudiquant fait finalement son entrée au Palais de Venise, Mussolini l'accueille avec l'antienne de toujours : les difficultés de l'armée de Rommel, dues au manque de carburant, et la résistance de la base britannique de Malte... Quatre jours plus tard, les Britanniques déclenchent contre Rommel l'offensive victorieuse d'El Alamein. Le 2 novembre, les déchiffreurs de code de Londres surprennent les appels frénétiques du quartier général de Goering qui prélève en Norvège des escadrilles de bombardiers pour les envoyer en Méditerranée. La 4^e Flotte aérienne de Richthofen, laquelle s'épuise sur le front de Stalingrad, doit néanmoins se priver de chasseurs de nuit qui prennent le chemin de la Grèce.

Désobéissant aux ordres de Hitler (« La victoire ou la mort ! »), Rommel retire ses troupes sur une ligne qu'il a préparée secrètement à Fuka. Goering, qui pressent une nouvelle débâcle, ordonne au maréchal Kesselring de prendre l'avion pour l'Afrique. Kesselring,

commandant en chef du secteur sud, revient à Rome le 5 novembre et téléphone au maréchal du Reich. Ce qui suit est une écoute italienne de cette conversation :

GOERING : Quelle est la situation ?

KESSELRING : Elle est telle que le Führer approuvera toutes les mesures que nous avons proposées. Là-bas, il s'est développé une situation qui contredit absolument les ordres du Führer. La ligne de front qui compte désormais est celle de Fuka.

GOERING : Est-ce qu'elle est bien organisée ?

KESSELRING : Non, mais elle offre des avantages considérables, si bien qu'à ce que je crois, si elle est occupée par des forces suffisantes, elle opposera au moins temporairement une résistance viable.

Le pire allait venir. Des avions allemands aperçurent un immense convoi allié venant de l'Atlantique et prêt à s'engager dans le détroit de Gibraltar. Goering exigea ce soir-là de Kesselring des sacrifices héroïques pour arrêter net la progression du convoi. Voici la conversation surprise par les écoutes italiennes :

GOERING : D'après nos calculs, le convoi sera à portée de notre aviation dans une quarantaine ou une cinquantaine d'heures. Tout doit alors être prêt.

KESSELRING : Monsieur le maréchal du Reich, et si le convoi tentait un débarquement en Afrique ?

GOERING : Je suis convaincu qu'ils essaieront de débarquer en Corse, en Sardaigne, ou à Derna ou Tripoli.

KESSELRING : Plus probablement dans un port d'Afrique du Nord.

GOERING : Oui, mais pas en Afrique du Nord française... Si le convoi reçoit une bonne correction, les pays africains se feront une idée différente de la situation, ce qui réduira l'effet de la défaite [d'El Alamein]. Aussi le Führer m'a-t-il demandé de vous dire que la bataille pour ce convoi est une priorité urgente et absolue. Si ce convoi était battu, décimé, détruit, dispersé, alors la défaite [de Rommel] n'aurait pas plus d'importance qu'une percée tactique [de l'ennemi], ce qu'elle est réellement pour le moment.

» Demain, vous allez lancer un appel à vos troupes en leur disant que leurs actes, leur abnégation, leur courage, leur énergie vont contribuer à la gloire des forces aériennes allemandes... Dites-leur que j'attends de tout aviateur allemand qu'il donne le

maximum de lui-même, et cela jusqu'au sacrifice suprême. Il faut qu'ils attaquent le convoi sans arrêt, jour et nuit, une vague d'assaut après l'autre.

» Quand les aviateurs chargeront leurs bombes, dites-leur que leur tâche est d'attaquer les porte-avions pour que les avions ne puissent ni en décoller ni y revenir. Second objectif : les transports de troupes — sans hommes, le matériel est inutile. Aucune autre opération ne doit avoir lieu. Ce convoi est le plus important de tous : c'est le premier. C'est vous qui dirigerez les opérations en personne.

KESSELRING : Oui, monsieur le maréchal du Reich.

GOERING : Je vous souhaite tout le bonheur possible et je suis constamment avec vous dans mes pensées.

Les décodeurs britanniques entendirent Kesselring donner ses ordres en suivant exactement les instructions de Goering, mais rien ne pouvait plus arrêter le premier grand débarquement allié (Opération Torch). Le 8 novembre, les forces britanniques et américaines débarquèrent en Afrique du Nord française, précisément là où Goering ne les attendait pas. Réagissant rapidement, Hitler ordonna d'établir une nouvelle tête de pont à Tunis. Le lendemain, à Munich, Goering accompagna silencieusement Hitler alors qu'il rencontrait leurs alliés italiens, puis il dit franchement à Ciano que c'était le premier vrai succès que les alliés enregistraient dans cette guerre.

L'effondrement final de l'offensive de List dans le Caucase eut lieu quand la catastrophe de Stalingrad commença. Hitler dut prendre des décisions bien douloureuses. Le 29 octobre, les Britanniques avaient déjà surpris une conversation téléphonique de Goering qui ordonnait à List de détruire les installations pétrolières de Grozny, que les Allemands avaient tant désirées. Une semaine plus tard, il lui fallut aussi ordonner de bombarder Bakou.

Le centre de cette gigantesque mêlée était Stalingrad, et les dirigeants nazis se trouvaient dispersés. Hitler était en Bavière, les états-majors de la Luftwaffe et de l'armée de terre en Prusse-Orientale, et Goering, seul à Berlin, s'occupait des affaires courantes, intérieures, du Reich et de la Prusse, ce qui eût été normal si le sort du nazisme ne s'était pas joué sur l'ensemble des fronts. Le voici par exemple qui admoneste Albert Speer, dans une lettre du 5 novembre, où on le voit s'accrocher à ce Plan quadriennal qui n'a plus aucune raison d'être : « Au nom de la vérité historique, je veux qu'il soit absolument clair que je n'ai pas relâché un instant mon emprise sur l'essentiel du Plan quadriennal. Un simple

coup d'œil sur les dates des conférences et sessions, sur leurs procès-verbaux, sur les décrets, lois et ordonnances que j'ai émis pendant toute cette guerre, vous convaincra que je continue à diriger le cours des affaires importantes du Plan quadriennal, en dépit de mes préoccupations concernant la force aérienne. »

Goering était encore à Berlin deux semaines plus tard lorsque commença la contre-offensive d'hiver des Russes qui, du premier coup, franchirent le Don en force. Le lendemain 20 novembre, les Russes ouvrirent une seconde brèche dans les lignes allemandes. Goering, à qui Hitler téléphona, ne semble pas s'en être inquiété. Rien n'indique qu'il ait saisi immédiatement la portée de ce mouvement en pince, avec ses deux énormes branches qui allaient se refermer derrière la Sixième Armée à Stalingrad, encerclant ainsi le fer de lance de l'offensive allemande d'été, soit vingt divisions, plus deux divisions roumaines, avec, en plus, la 9^e division de DCA de la propre Luftwaffe de Goering. Le maréchal du Reich resta à Carinhall. Ce fut donc en son absence que son jeune chef de l'état-major de la Luftwaffe, le général Hans Jeschonnek, se précipita à Berchtesgaden avec, pour conseillers, un embryon d'état-major. Et c'est là que Jeschonnek fit à Hitler une offre fatale : d'après lui, la Luftwaffe était capable de ravitailler Stalingrad, même si la Sixième Armée s'y trouvait encerclée.

Le 21 novembre à 15 heures 25, Hitler ordonna au général Paulus, commandant la Sixième Armée, de tenir ferme sur place « en dépit du danger d'un encerclement temporaire ». Paulus devait, aussi longtemps que possible, maintenir ouverte la liaison par rail avec l'arrière. Un pont aérien suivrait. Hitler demanda au colonel Eckhard Christian d'appeler Goering au téléphone, et il lui prit aussitôt l'appareil des mains pour communiquer sa décision au maréchal du Reich qui, de Berlin, lui assura comme allant de soi que les forces aériennes feraient ce qu'elles pourraient.

Le pont aérien de Stalingrad — ou plutôt son échec — est resté associé au nom de Goering. Et cependant, pour une fois, il n'était pas entièrement coupable. Trois mois plus tard, Hitler lui-même admettrait devant Richthofen qu'il avait promis à Paulus ce pont aérien « à l'insu du maréchal du Reich ».

Au moment même où Hitler appela Goering au cours de l'après-midi du 21 novembre, le maréchal du Reich présidait à Berlin une conférence sur le pétrole. Les troupes allemandes avaient occupé cet été les champs pétrolifères de Maykop, mais seulement pour découvrir que les Russes avaient bouché les puits et introduit dans chaque trou de forage un bouchon fait de « champignons » d'acier pesant chacun une cinquan-

taine de kilos et qu'on ne pouvait ramener à la surface que lentement... Ce fut pour Goering une déception terrible, un vrai supplice de Tantale, de voir ses hommes échouer si près de ces énormes réserves de pétrole qu'il avait tant convoitées : « Voici des mois que nous avons pris ces premiers puits et nous n'en tirons encore aucun bénéfice ! » Ces champignons d'acier le déconcertaient : « Ne pouvez-vous pas juste les retirer comme avec un gigantesque tire-bouchon ? »

Les experts secouaient la tête. De plus, les Russes avaient laissé derrière eux des plans de gisements, qu'ils avaient soigneusement falsifiés. Furieux, Goering fit retomber la responsabilité de ces retards sur le haut commandement qui avait dirigé les opérations sans le tenir au courant : « Avant même d'entrer en Russie, il était absolument clair que la totalité des questions économiques serait de mon ressort, et cela jusqu'à la ligne du front. Or, je n'ai même pas eu à mon service ce drôle d'organisme de l'Est, comment s'appelle-t-il déjà ? — *Wirtschaftsstab Ost* (État-major économique de l'Est), murmura obligeamment Kôrner. — C'est scandaleux de la part de ce M. Thomas. » Il faisait allusion à Georg Thomas, du haut commandement. « Il savait très bien que le Führer avait signé cet ordre... Maintenant, je commence à y voir plus clair... Mais je vais m'exprimer tout à fait clairement : si les Russes y arrivent, nous le pouvons aussi. Autrement, nous devons recourir aux méthodes des Russes. »

Devant cette menace, les experts se hâtèrent de le calmer. L'un d'eux prit la parole : « Monsieur le maréchal du Reich, d'une façon ou d'une autre, nous y arriverons, soyez-en sûr !

— Si le pétrole ne jaillit pas au printemps prochain et si nous devons ravitailler de très loin nos divisions blindées, alors, que Dieu nous aide ! Car je vous le dis : j'en ai soupé, et jusque-là ! »

Le haut commandement avait mis un certain général Homburg à la tête d'une « brigade du pétrole ». Goering fustigea ses experts : « Il est là pour ça, ce général. Il doit dire aux commandants en chef des armées : " Voulez-vous avoir du carburant l'année prochaine, oui ou non ? " »

— Mais il ne peut pas le faire s'il reste assis à plus de trois cents kilomètres de Maykop ! fit observer un autre expert.

— Où cela ? bondit Goering.

— A Pyatigorsk, à 320 kilomètres de Maykop. »

Le bureau de Goering était encore plus éloigné des champs pétroliers russes que celui de ce général. Mais Goering savait déjà comment réagir si ses experts ne réussissaient pas très vite à faire jaillir le pétrole sur lequel comptait le Führer : il aurait simplement besoin de boucs émissaires...

Si tous les documents officiels avaient survécu à la débâcle qui se préparait, nous pourrions répondre à beaucoup de questions essentielles concernant l'aggravation de la crise de Stalingrad. Richthofen n'avait-il pas mis tout le monde en garde contre quiconque oserait ne serait-ce que prêter l'oreille à ceux qui murmuraient que la Luftwaffe n'avait pas la puissance nécessaire pour appuyer la Sixième Armée ? Dans ce but, il se mit en rapport avec le général Karl Zeitzler, le successeur de Halder en Prusse-Orientale, et avec Maximilian von Weichs, le commandant en chef du groupe d'armées du Don. Et le maréchal Milch lui-même fut naturellement de ceux qui assurèrent à Goering que le pont aérien était réalisable. Lors du dîner à bord d'*Asia*, tandis que les serveurs en veste blanche s'empressaient autour de lui chargés de leurs lourds plateaux d'argent massif, Goering appela les membres de son service logistique et ordonna de mobiliser, pour le pont aérien, tous les appareils disponibles, y compris son avion-courrier personnel.

Plus tard, dans la nuit, son train repartit avec lui à bord pour la Bavière.

Faisant confiance à Hermann Goering, son « fidèle paladin », Hitler, à minuit, réitéra à Paulus l'ordre de tenir ferme à Stalingrad.

Dix-neuf heures plus tard, le commandant en chef de la Sixième Armée répondit au Führer pour lui faire part de la situation : ses troupes étaient désormais complètement encerclées par les Russes, ses stocks de nourriture et de munitions étaient au plus bas, et il pourrait encore tenir six jours avec le carburant qui lui restait...

Asia atteignit Berchtesgaden presque en même temps que cet appel désespéré de Paulus, le soir du 22 novembre 1942. Le train se composait de ses wagons habituels, y compris ses plates-formes chargées de voitures dont la Mercedes armoriée du maréchal du Reich, un coupé armorié lui aussi, une Mercedes 5,4 litres, une Mercedes 3,4 litres, une Ford Mercury, une Mercedes 1,7 litre, plus des wagons de marchandises pour les bagages et motocyclettes. Goering était accompagné d'une suite considérable, dont son valet Robert, sa gouvernante-infirmière Christa et son cardiologue le professeur Heinrich Zahler. Goering, impatient, avait l'intention de poursuivre sa route la nuit même : il avait depuis longtemps des rendez-vous fermes avec des marchands d'art parisiens, et il ne voulait surtout pas les manquer.

Pendant sa brève visite à Hitler sur l'Obersalzberg noyé de brouillard, il ne fut guère question de Stalingrad ni des 250 000 hommes encerclés. Comme il l'expliqua quelques jours plus tard à Pili Körner : « Hitler avait eu le plan [du pont aérien de Jeschonnek] avant que je

l'aie vu. Je pouvais seulement dire : « *Mein Führer*, c'est vous qui avez les chiffres. Si ces chiffres sont exacts, alors je suis à votre disposition. » »

Mais les chiffres étaient loin d'être exacts. Ce n'est qu'à ce moment-là que Jeschonnek se rendit compte que le récipient standard dit de « 250 kilos » ne portait cette appellation que parce qu'il occupait sur le râtelier à bombes l'emplacement d'une bombe de 250 kilos ! Goering tiqua quand Jeschonnek vint lui confier son erreur, mais lui interdit d'en parler à Hitler : « Je ne peux pas faire ça au Führer... pas maintenant », dit-il. Et, téléphonant lui-même à Hitler, il lui confirma que le pont aérien aurait lieu et l'invita à téléphoner à Milch s'il nourrissait encore quelques doutes à ce sujet.

Pour Hitler, la décision fatidique qu'il prit fut aussi le fruit de son orgueil politique : il s'était engagé publiquement à s'emparer de la ville, et il ne pouvait pas perdre la face sur un tel enjeu. Plus tard, Goering devait mentionner plusieurs facteurs d'ordre opérationnel qui auraient influencé Hitler : d'après le maréchal du Reich, il n'y avait alors aucune raison de supposer que le front principal de l'armée de terre allait reculer aussi vite et aussi loin de son fer de lance encerclé, et ce fut cette augmentation des distances à parcourir qui causa définitivement l'échec du pont aérien.

Et, dans la nuit fatale du 22 au 23 novembre 1942, en bas, dans la vallée de Berchtesgaden, le train *Asia* emporta Goering vers Paris.

A 22 heures, le train de Hitler quitta également la vallée, mais dans la direction opposée : le Führer retournait en Prusse-Orientale. Il arriva au Repaire du Loup vingt-quatre heures plus tard. Le 24 novembre, à 5 heures 40 du matin, il envoya à Paulus, retranché à Stalingrad, un autre télégramme funeste : la Sixième Armée devait résister sur place : « Opération Pont aérien commence avec cent Junkers de plus. »

NOUVELLE DISGRÂCE

Deux cent cinquante mille soldats de Hitler étaient encerclés à Stalingrad. Les survivants de la bataille deviendraient les otages de Staline, et bien peu d'entre eux, après des années d'une atroce captivité, reviendraient en Allemagne. Goering devait rapidement se rendre compte que ce désastre et le débarquement presque simultané des Alliés en Afrique du Nord ôtaient désormais au Reich hitlérien toute chance d'échapper à son destin. Mais, comme il allait l'admettre trois ans plus tard devant ses juges, chaque fois qu'il essayait de parler franchement à Hitler, selon ses propres mots, il « faisait dans son froc ».

Les premiers jours, il ne comprit pas toute l'étendue de la tragédie de Stalingrad, mais cela ne rend pas ses réactions moins scandaleuses et plus excusables.

Le 23 novembre 1942, Goering arrive donc à Paris. C'est le jour où le maréchal von Manstein promet à Paulus de le « sortir de là coûte que coûte ». Goering, lui, visite le Jeu de Paume comme d'habitude. Ce sera sa dernière visite à cette caverne des Quarante voleurs. Il est de mauvaise humeur cependant, et Hanesse la subira pendant toute la durée de l'inspection des trésors. Les archives nous apprennent qu'un certain professeur Beltrand est là pour évaluer cinquante-huit œuvres. Parmi elles, des Van Gogh, un Corot, un Utrillo (*Rue de banlieue*) que le maréchal du Reich échangera plus tard contre *La Chapelle du Rocher* de Jodocus De Momper. Parmi les autres documents qui nous restent de cette excursion parisienne figure un bon signé par le fameux « groupe de combat » de Rosenberg, et où l'on peut lire : « Les articles suivants ont été chargés aujourd'hui sur le train spécial du maréchal du Reich. » Il s'agit de soixante-dix-sept caisses de tableaux, tapis et tapisseries murales, et d'un bric-à-brac d'autres objets, le tout ayant été confisqué,

volé, acheté ou échangé. Il y avait là une console de toilette en chêne sculpté et étain, sept fragments d'un sarcophage antique, des statues de bronze et de marbre, et de la vaisselle d'argent massif. Une seconde liste de l'équipe Rosenberg, établie le même jour, le 24 novembre 1942, nous décrit treize tapis et carpettes de soie achetés par Goering. Parmi les autres articles chargés sur *Asia* le 25 novembre, on remarqua cinq tapisseries avec Scipion pour sujet (acquises pour 2,8 millions de francs), un portrait de Salomon Koninck représentant un vieillard coiffé d'un béret rouge et un Cranach pour lequel Goering dut se procurer cinquante mille francs suisses. Stalingrad, semble-t-il, était bien loin de ses préoccupations...

L'achat de l'Utrillo permet de découvrir le demi-monde où l'entraîne sa passion de la brocante. Comme un marchand parisien, Allan Löbl, d'origine juive hongroise, était à la recherche de protecteurs puissants, il offrit à Goering la précieuse bibliothèque de livres d'art de la galerie Kleinberger. Mais, ne voulant pas avoir d'obligations envers un juif en acceptant ce « cadeau », Goering ordonna à Bruno Lohse de donner à Löbl, en échange, ce fameux Utrillo. Löbl, se rendant compte que l'existence dorée qu'il menait à Paris risquait de ne pas durer toujours, suggéra alors de devenir, avec son frère, indicateur au service de Goering. Le 15 juin 1943, Lohse suggéra au maréchal du Reich de demander officiellement à la Gestapo de continuer à considérer « les frères Löbl » comme des « informateurs ». Goering approuva, mais Mlle Limberger nota la mise en garde que Goering exprima en ces termes : « Lohse doit veiller à ne rien faire qui puisse permettre d'établir un lien quelconque entre le nom du maréchal du Reich et des juifs ! Si possible, qu'il agisse clandestinement. »

Dès le 24 novembre 1942 au soir, Goering, s'il n'avait été à Paris, se serait rendu compte qu'en s'engageant à sauver Stalingrad, sa Luftwaffe avait eu les yeux bien plus gros que le ventre. En théorie, cinq ou six escadrilles d'avions de transport pouvaient assurer la livraison à Paulus de cinq cents tonnes d'approvisionnement par jour. Mais, avec la détérioration des conditions atmosphériques, il fallait pratiquement entre 12 et 15 escadrilles, c'est-à-dire entre 630 et 795 Junkers 62. Or, Goering avait perdu plusieurs centaines de Ju-52 en Crète. Il n'en restait théoriquement que 750, dont la plupart assuraient la survie des armées de Rommel en Afrique du Nord. Richthofen, dès le début, avait prédit qu'il s'agissait d'un problème insoluble, mais que pouvait-il faire ? « J'ai supplié Jeschonnek et Zeitzler de dire au Führer tout ce que

je pense et de prévenir le maréchal du Reich. Mais il est à Paris*. »

Lorsque Goering revint en Prusse-Orientale, rien ne pouvait plus redresser la situation à Stalingrad. Et, de toutes parts, la colère commençait à monter : « Manstein, écrit Richthofen le 27 novembre, [est] désespéré des décisions prises au niveau le plus élevé. »

Ce qui est incroyable, c'est que l'état-major de Hitler s'inquiète alors moins de Stalingrad que de l'Afrique du Nord. Le 28 novembre, à 15 heures 20, à la surprise générale, le maréchal Rommel apparaît en personne au quartier général de Hitler pour demander l'autorisation d'abandonner toute la Libye et de s'installer sur une nouvelle ligne à Gabès, en Tunisie, d'où il se propose de mener une nouvelle campagne. Avec un mépris glacial, Hitler l'interroge : quel front a-t-il donc l'intention de tenir ? S'il perd l'Afrique du Nord, l'Italie fera probablement défection. Ce soir-là, Rommel écrit dans son journal : « 5 heures de l'après-midi : conférence avec le Führer en présence du maréchal du Reich. Discussion jusqu'à 8 heures du soir. Le Führer s'oppose carrément à l'abandon de l'Afrique du Nord... Il faut exercer une pression sur les Italiens pour qu'ils fassent un sérieux effort afin de transporter par mer des approvisionnements en Afrique.

La même nuit, Hitler envoya Goering et Rommel à Rome avec l'ordre de saisir Mussolini à bras-le-corps et de ne plus le lâcher... Le maréchal du Reich fit préparer ses bagages à contrecœur et remonta dans *Asia* avec le général du désert pour prendre la direction de l'Italie. A Munich, Lucie Rommel rejoignit son mari. Elle devait garder de ce voyage un souvenir déplaisant : Goering, d'après elle, n'aurait pas cessé de parler de ses acquisitions et de ses pierres précieuses. Mais Rommel profita de ces deux jours pour faire la conquête du maréchal du Reich et lui faire partager son point de vue. Le 30 novembre, en arrivant à Rome, Goering, très optimiste, était totalement partisan de la ligne Gabès, à tel point qu'il ordonna immédiatement d'expédier en Afrique vingt exemplaires du nouveau 88 mm, un canon antiaérien puissant et redoutable, et il téléphona à Milch de venir le rejoindre à Rome afin d'accélérer la production aéronautique italienne.

Mais, quand il vit le maréchal Kesselring, ce dernier lui fit observer qu'une retraite sur la ligne de Gabès rapprocherait l'aviation ennemie des ports de Tunisie qui servaient de tête de pont aux forces de l'Axe. Convaincu par cette logique, Goering déclara immédia-

* Ce passage du journal de Richthofen daté du 25 novembre comme les documents de l'équipe Rosenberg cités plus haut rendent plus que suspect le journal du général Gerhart Engel, qu'a publié à Munich l'Institut d'histoire contemporaine du professeur Martin Broszat. En effet, Engel prétend qu'il a assisté à un violent affrontement entre Hitler et Goering ce même jour, en Prusse-Orientale !

tement que Rommel, à aucun prix, ne devait abandonner Tripoli.

Ce soir-là, Goering rencontra Mussolini. Après une discussion serrée de trois heures, un Mussolini aminci et pâle dut convenir que lui aussi avait penché pour la ligne de Gabès, mais qu'il ne pouvait ignorer les arguments de Kesselring.

En apprenant ce revirement, Rommel fit une véritable dépression. Le lendemain 1^{er} décembre, lors d'une réunion générale, il entendit Goering répéter qu'il fallait tenir Tripoli. L'optimisme croissant du maréchal du Reich lui devenait insupportable. Rommel dut l'entendre une fois de plus faire le fanfaron : « Pour la première fois, dit-il, nous ne sommes pas trop éloignés du champ de bataille. Juste un bond de panthère ! Nous avons désormais toutes les chances de pouvoir envoyer en Tunisie des troupes et du matériel ! »

Et il promit d'envoyer quatre divisions de toute première qualité pour tenir la nouvelle tête de pont de Tunisie : la 10^e division blindée, plus trois autres, qui portaient les noms de Hitler, Goering et Deutschland (Allemagne !) « Nous devons tenter de repousser l'ennemi vers Oran, puis avancer sur le Maroc ! »

Ce n'était pas tout. Il proposa de barrer le détroit de Messine par deux énormes champs de mines au milieu desquels un chenal permettrait aux cargos qui ravitailleraient les troupes d'Afrique du Nord d'aller et venir en toute sécurité. L'Allemagne fournirait les mines nécessaires. « Je conçois qu'il s'agit d'une vaste entreprise, concéda-t-il, mais nous devons voir grand. » Et, répondant aux objections indignées du commandant en chef de la marine italienne, l'amiral Raffaello Riccardi, et de l'amiral allemand Eberhard Weichold, le maréchal du Reich se moqua ouvertement d'eux : « Les préjugés et les opinions de la marine sont dépassés ! »

Dans le télégramme qu'il adressa ensuite à Hitler, il se félicita que les Italiens aient été d'accord pour que Rommel s'établisse sur la ligne de Buerat et il n'oublia pas d'évoquer l'effondrement nerveux de Rommel, qu'il traita avec si peu de tact lors du déjeuner que Milch, arrivant de Berlin à la fin du repas, trouva le héros du désert seul dans sa chambre, pleurant de rage à cause du comportement de Goering.

Après quoi il se rendit à Naples à bord de l'*Asia*, exhibant un luxe arrogant, parlant avec les dockers et inspectant les défenses du port. Sans en référer à Rome, il ordonna au jeune chef de la milice fasciste locale de se charger désormais de tous les transports à destination de l'Afrique. Ciano, indigné, écrivit le 5 décembre : « Goering continue à présider des réunions auxquelles il invite des civils, [Guido] Buffarini [le ministre fasciste de l'Intérieur], des ministres techniques, et ainsi de suite... Hier, lorsque Goering est arrivé au quartier général du

commandement suprême, nos chefs militaires sont descendus dans la cour pour le recevoir ! » Et Ciano de conclure que Goering se considérait déjà comme le futur *Reichsprotektor* de l'Italie.

Le 11 décembre 1942, le maréchal du Reich apparut au quartier général du Führer, lequel, le lendemain, rapporta à son état-major : « [Goering] dit que Rommel a complètement craqué nerveusement. »

Une fois seul avec Hitler, Goering lui confia que Mussolini leur conseillait d'abandonner cette guerre désormais inutile contre la Russie. Quelques jours plus tard, Ciano, ministre des Affaires étrangères d'Italie et le maréchal Ugo Cavallero, chef du commandement suprême, arrivèrent en Prusse-Orientale pour répéter aux Allemands le conseil du Duce. Hitler et Ribbentrop les approuvèrent de quelques hochements de tête, mais Hitler leur répondit en dressant un long catalogue encourageant de ses victoires depuis 1938. Et l'on ne revint jamais sur ce sujet.

Le pont aérien de Stalingrad avait commencé à fonctionner mais d'une façon dramatiquement insuffisante. Au cours d'une journée typique comme le 19 décembre, les avions ne transportèrent que soixante-dix tonnes vers la « forteresse ». Ce jour-là, au cours de la grande conférence de guerre tenue par Hitler, Goering ironisa, disant que le problème de l'alimentation à Stalingrad n'était probablement pas aussi grave que le général Paulus le disait... A 1 600 kilomètres de là, sur la ligne principale du front, le maréchal von Manstein, toujours sarcastique, suggéra que le maréchal du Reich prît lui-même la situation en main : « Que ce chef si sûr de lui s'occupe donc du secteur qui lui inspire une telle confiance ! »

Le 30 décembre, Richthofen téléphona à Carinhall. Le lointain Goering répondit par ce que Richthofen appela des « propos enflammés ». Mais le chef de la Flotte aérienne ajouta : « J'aurais préféré des renforts... »

Le journal que Goering commence pour la nouvelle année 1943 nous le montre toujours à Carinhall, où il fête le réveillon. Il fait de rares et brèves incursions à Berlin. Il assiste fièrement au ballet de l'école de danse où figure la petite Edda, il écoute Rosita Serrano chanter, se promène en voiture dans les paysages enneigés, chasse le sanglier. Il annule une conférence avec Galland et Dietrich Pelz, son commandant en chef des bombardiers, et refuse en général de voir ce qui se passe dans les cieux de l'Allemagne. Le 4 janvier, Milch et son directeur technique, le colonel Wolfgang Vorwald, apportent à Carinhall un volume ultra-secret relié de rouge : ce sont les statistiques concernant la production

aéronautique de l'ennemi. La Grande-Bretagne, les États-Unis et le Canada, lui disent-ils, ont fabriqué, en 1942, 1 378 bombardiers et 1 959 chasseurs par mois, contre seulement 349 bombardiers et 247 chasseurs l'Allemagne. Et le maréchal du Reich, assis confortablement derrière son énorme bureau, répond d'une voix tonnante : « Milch, avez-vous rejoint vous aussi le camp des rêveurs ? Croyez-vous vraiment tout cela ? »

Le lendemain, Milch reconnaît devant son état-major : « Le maréchal du Reich ne voit pas exactement les choses comme moi à propos de ces chiffres. »

Et il cite une déclaration de Goering : « Même s'ils fabriquent de telles quantités, elles ne servent à rien à leurs forces en Afrique, car ils sont incapables de les soutenir faute d'une capacité de transport maritime suffisante. »

Dans quelques jours, Goering achèvera son demi-siècle de vie. Le 6 janvier 1943, il retourne enfin en Prusse-Orientale, discute le lendemain avec Hitler pendant sept heures d'affilée, jette dans son journal une série désordonnée de notes concernant ses autres discussions avec Speer, Rosenberg, Bormann et Milch, puis repart aussitôt à Carinhall. Les préparatifs de son cinquantième anniversaire contribuent sans doute à assourdir les appels qu'on lui lance de Stalingrad et tout le vacarme de l'Afrique du Nord. Il n'aura qu'une conversation avec Kesselring sur « le cas Rommel », son anniversaire éclipse vraiment tout le reste. Se prêtant basement à sa passion des décorations, les Italiens l'invitent à recevoir dans leur ambassade berlinoise la première croix en or de l'Aigle romain ! Les théâtres de Berlin sont fermés, mais il a ordonné qu'on les rouvre et emmène tout le personnel de Carinhall écouter de la musique de Haendel et une aria d'un opéra de Gluck, concert suivi de plusieurs scènes d'*Un songe d'une nuit d'été* et d'une pièce de Kleist. Deux des acteurs ont épousé des juives, mais les deux couples bénéficient de sa protection personnelle.

Les cadeaux qu'il reçoit à l'occasion de son anniversaire semblent confirmer la solidité de sa position politique en Allemagne. Mussolini lui envoie une épée en or qu'il avait voulu offrir précédemment au général Franco (comme l'a dit Ciano : « Les temps ont changé... »). Ciano lui-même lui offre l'étoile de San Maurizio (jadis destinée au roi Zog d'Albanie !). Trois hommes d'affaires allemands lui ont envoyé un service de deux mille quatre cents pièces de porcelaine de Sèvres décorée de scènes de chasse. Kurt Schmitt, le directeur de la compagnie d'assurances Allianz, s'est exécuté dès que Gritzbach, l'un des assistants de Goering, lui a téléphoné que son maître aimerait recevoir trois statues du Moyen Âge valant chacune 17 000 marks. Paul Pleiger lui

remet carrément un million de marks (100 000 provenant des Usines Hermann Goering et le reste puisé dans les fonds politiques que contrôlait alors le « lobby » des grands charbonniers). Hitler lui envoie une lettre de félicitations écrite de sa main et datée du 11 janvier 1943 : en 1945, elle sera considérée comme l'un des documents les plus précieux de Goering, mais elle sera volée et elle est aujourd'hui perdue, tout comme la cassette incrustée d'or et de gemmes réalisée par le décorateur favori de Hitler, Gerdi Troost, celle que lui avait remise Keitel et qui contenait le parchemin blanc faisant de lui le maréchal du Reich, le second dans l'histoire de l'Allemagne après le prince Eugène de Savoie.

Hitler avait ordonné de célébrer publiquement l'anniversaire de Goering qui ne fut pas dupe de ces acclamations de commande. Il devait dire plus tard que cet anniversaire avait marqué un grand tournant dans sa vie. Subitement déprimé, il se coucha et, le 13 janvier, consigna dans son journal les mots « malade » et « repos au lit à cause de palpitations au cœur ». Le 14, il réitéra : « Au lit toute la journée, malade (cœur) ! Et il fait venir le professeur Zahler*.

Ses malaises cardiaques étaient dus en partie à son obésité, mais aussi à des raisons psychologiques. Son autorité commençait à être battue en brèche. Le 13 janvier, Hitler créa une « Commission des Trois » (*Dreierausschuss*) afin de contrôler la main-d'œuvre, et Goering n'en fit pas partie. Le 14, ignorant le maréchal du Reich, Hitler convoqua Milch et lui confia la charge de s'occuper désormais — alors qu'il était déjà trop tard — du pont aérien de Stalingrad, dont l'importance devenait vitale.

Dans la nuit du 16 au 17 janvier, la RAF attaqua Berlin en utilisant de nouvelles bombes d'un poids supérieur. Après avoir inspecté les dégâts, Goering déjeuna le 18 au quartier général de Hitler, qui lui montra les derniers messages désespérés de Paulus. Goering les transmit à Milch, qui se trouvait alors sur le front. « Les appels les plus effrayants nous parviennent de la forteresse », se plaignit le maréchal du Reich.

En fait, Goering avait bien fourni les avions qu'il avait promis, mais ce sont les chefs d'escadrilles et les hommes qui flanchèrent. Rien n'avait été prévu pour réchauffer les équipages à l'attente, et tous ignoraient les procédés indispensables pour faire démarrer des moteurs par un tel froid. A peine arrivé sur le front, Milch découvrit que, sur 140

* Goering prend alors du Cardiazol, Pentaméthylène-Tétrazol, fabriqué par Knoll à Ludwigs-hafen, un stimulant cardiaque à effet de courte durée. En novembre 1941, son état-major avait commandé chez Siemens, pour le professeur Zahler, un électrocardiographe portable, et Görnner avait ajouté sur la commande « très urgent ». (*N.d.A.*)

Junkers 52 (des avions de transport), 15 seulement étaient opérationnels. De même, sur 140 Heinkel 111, seuls 41 fonctionnaient encore, et un unique Focke-Wulf 200 sur 20 ! Et de tous ces appareils, seuls sept Junkers et onze Heinkel devaient faire quotidiennement l'aller et retour à Stalingrad. Milch se débarrassa des généraux incompetents, organisa de nouveaux terrains d'atterrissage, fit parachuter à l'intérieur de la forteresse des radiophares et des dispositifs de balisage. Mais, au fur et à mesure des semaines, les Russes allaient s'emparer de tous les terrains, et la ligne du front principal reculerait si loin que les Heinkel ne pourraient plus accomplir le trajet de retour.

Hitler ordonna à Milch d'aller chercher à Stalingrad le général Hans Hube, spécialiste réputé des blindés, qui lui fit remarquer en arrivant qu'il n'y avait plus un seul général de la Luftwaffe à l'intérieur de la forteresse : « Pourquoi ne pas faire tuer un ou deux généraux de l'aviation ? » s'exclama-t-il, écœuré. Hitler transmit ces mots à Goering qui, téléphonant à Milch, ironisa : « Il suffit que quelqu'un aille au front pour qu'il ne voie plus clairement ce qui s'y passe ! » Richthofen, qui entendit Goering par l'autre écouteur, fut pris d'une telle rage qu'il se sentit capable, comme il l'écrivit dans son journal de « se précipiter contre un mur et d'y grimper » ! Le 20 décembre, quand Goering, calmé, retéléphona à Milch, ce fut pour entendre que Manstein et Milch lui-même considéraient que la situation de la Sixième Armée était désespérée.

Goering, impuissant, hanta désormais le quartier général du Führer. Le 23 janvier, Milch écrivit dans son journal : « Ai téléphoné au Q.G. du Führer jusqu'à 2 ou 3 heures du matin. Goering envoie des télégrammes interminables. » Ce jour-là, dans un accès bien tardif de culpabilité, Goering passa cinq heures avec le Führer, lui téléphona deux fois le 25 au sujet d'une nouvelle crise qui se développait sur le front de Voronej, et assista en personne les 26 et 27 janvier aux grandes conférences de Hitler.

Milch disposait à présent de planeurs de transport, d'un supplément de « rampants », de dispositifs de préchauffage pour les moteurs et de récipients appropriés produits en masse pour le pont aérien, et il attendait sous peu l'arrivée d'une escadrille de nouveaux chasseurs Me 109G. Ce fut au tour de l'armée de terre de critiquer la Luftwaffe : le porte-parole de l'armée de terre, le général Kurt Dittmar, décrivit dans son journal l'amertume que tous ces hommes ressentaient devant ce qu'ils appelaient « les promesses non tenues » de Goering, et Hitler ne cacha plus son écœurement devant le bombardier He 177 à long rayon d'action, qu'on lui avait tant vanté, et qui se révéla extrêmement décevant dans l'aventure du pont aérien.

Le 27 janvier 1943, des bombardiers américains B-17 réalisèrent leur premier raid de jour et sans escorte de chasseurs, pour attaquer la base navale de Wilhelmshaven. Le 30, le jour anniversaire de la prise du pouvoir par les nazis, l'orgueil de Goering se trouva à nouveau bafoué. A onze heures, Goering devait s'adresser au peuple allemand sur toutes les chaînes de radio, mais les Mosquito britanniques, fonçant droit sur Berlin à travers l'Allemagne, l'obligèrent à se réfugier dans un abri à l'heure précise où il s'appêtait à prendre la parole.

Le 19, Hitler avait chargé Goering de s'occuper spécialement de la défense antiaérienne de Leipzig, Dresde, Weimar et Kassel. Le 20, Goering avait ordonné au général Hans Kammhuber, commandant de la chasse de nuit, d'étendre sa protection au nord de Berlin et sur l'Allemagne du Sud, et il avait demandé à tous les chefs des escadrilles de chasse de se réunir à Carinhall à la fin du mois. (A Londres, les déchiffreurs de codes avaient intercepté ces messages.) Le colonel Galland fit partie de ceux qui, lors d'un déjeuner, discutèrent avec un maréchal du Reich de plus en plus soucieux des moyens de maîtriser les attaques redoublées des Alliés. Galland exposa ses plans pour augmenter le nombre des chasseurs de jour. Son adjoint, le colonel Lützow, suggéra d'étendre le réseau des radars. Pour la première fois, Galland mentionna les avions à réaction comme le Me 262 et l'intercepteur de fusée Me 163, qui allaient entrer en service. Mais les mauvaises nouvelles continuèrent d'affluer. Dans la nuit du 30 au 31 janvier, un bombardier de la RAF fut abattu près d'Amsterdam et les experts de la Luftwaffe découvrirent qu'il était équipé d'un dispositif électronique révolutionnaire, ainsi que d'un écran radar qui permettait à l'équipage de distinguer, de nuit ou par un ciel nuageux, le terrain et les villes survolés par l'appareil.

Enfin, le drame de Stalingrad prit fin. Seize généraux de l'armée de terre, y compris Paulus, choisirent avec ce qui restait de leurs hommes la captivité soviétique plutôt que la gloire et la mort sur le champ de bataille, comme le leur ordonnait Hitler. Le général Erwin Jaenecke, échappé sans blessure de Stalingrad à bord d'un des derniers avions, supplia Hitler de punir les coupables « même, osa-t-il dire, si cela signifie le maréchal du Reich lui-même ! ». Mais Goering avait disparu. Son journal révèle qu'il passa la plus grande partie de la semaine suivante au chevet d'Emmy, qui avait été opérée le 1^{er} janvier pour des problèmes de sinus. Hitler passa sa rage sur Jeschonnek, puis prit par l'épaule le malheureux général pour le rassurer : « Ce n'était pas à *vous* que cela s'adressait ! » Le 6 février, il avoua franchement au général von Manstein : « Je suis le seul responsable de Stalingrad », tout en

atténuant aussitôt la portée de sa confession par un second aveu : « Je pourrais rejeter la faute sur Goering... mais il est le successeur que j'ai désigné, je ne peux donc pas. »

Rassuré par Bodenschatz que Hitler ne lui reprocherait rien, Goering reparut au Repaire du Loup plus tard au cours du mois de février. Hitler évita de blesser son orgueil. Le comportement de Goering, tout au long de cette période, est décrit dans un passage éclairant du journal de Richthofen... Arrivé le 10 à Rominten, le commandant de la 4^e Flotte aérienne trouva Goering prêt à chasser le sanglier. Ils dînèrent ensemble et s'apitoyèrent sur le sort des soldats. « Comme vous le savez », dit Goering tout en découpant une savoureuse cuisse de veau (le troisième service du repas), « le seul luxe que je me permette personnellement est de me faire envoyer de temps à autre des fleurs fraîches... » Il admit qu'il avait approuvé le pont aérien de Stalingrad, mais seulement parce qu'il croyait que l'encerclement serait de courte durée. Puis l'armée italienne s'était effondrée, déclenchant la catastrophe.

Richthofen se hasarda à dire qu'à son avis Goering aurait dû risquer de se rendre en personne sur le front de Stalingrad : « Si vous ne pouvez pas faire confiance à votre étoile, vous n'avez pas le droit de croire que vous avez un grand destin. Aucun des chefs de notre armée de terre n'est un César ou un Alexandre. Mais ils connaissent tous leur métier et font leur devoir. Ils ont juste besoin qu'on leur confie des tâches qu'ils comprennent. » Il termina en faisant surtout l'éloge de Manstein.

Le lendemain matin 11 février, ils se rendirent chez Hitler. Richthofen reprit les mêmes commentaires. Hitler lui répondit sèchement : « Si je laissais à mes généraux leur liberté d'action, ils seraient actuellement en train de se battre quelque part sur la terre allemande. »

Goering approuvait tout. Alors qu'il allait se risquer, sans grande assurance, à donner son avis, Hitler détourna adroitement la conversation sur le théâtre de Vienne. Et, sachant à quel point Goering était fier de son Théâtre national de Prusse, il gloussa légèrement en disant : « Cela, c'était *vraiment* de l'art, et on n'en trouve pas beaucoup d'une telle qualité aujourd'hui. »

Goering réunit alors à Rominten, pendant trois jours, tous les grands généraux de la Luftwaffe pour une série de consultations confidentielles. Il ne cacha rien de la gravité de la crise qu'allait devoir affronter l'Allemagne nazie. Le général Karl Koller, chef de l'état-major de la 3^e Flotte aérienne, prit en sténographie ces propos de Goering.

Nous avons subi le plus grave revers possible à l'est. Ne parlons pas des responsabilités... Après que sur nos flancs trente-six divisions alliées se furent simplement volatilisées, la totalité de

notre front beaucoup trop étendu ne pouvait que s'effondrer... Nous avons perdu des régions d'une extrême importance pour notre ravitaillement, et de plus tout ce que nous avons laissé derrière nous représente une perte horrible pour nos réserves de vivres. Nous avons abandonné 157 000 tonnes de graines oléagineuses moissonnées et stockées dont l'importance était immense pour notre approvisionnement en matières grasses. De plus, les succès de l'ennemi ont gonflé son moral au maximum. L'Afrique est à inscrire aux profits et pertes, Suez est hors d'atteinte, et l'ennemi se rapproche de nous au sud. En plus, il y a l'invasion de l'Afrique du Nord.

Que va faire l'ennemi ensuite ? Il peut débarquer en Sardaigne, ce qui pour lui ne pose pas de problèmes. Peut-être en Sicile ? Le plus grand danger serait au Portugal, les renseignements à ce sujet se confirment... A la tête de l'Espagne se trouve un faiblard [Franco] qui écoute le plus mauvais conseiller qui soit : la lâcheté !... Et ajoutez à cela le danger très réel d'une attaque ennemie en Bretagne ou en Normandie. Ou la possibilité d'une invasion de la Norvège, non pas sur une grande échelle, mais avec un ou deux régiments, peut-être des troupes sur skis. Les Américains sont massés en Écosse et ils peuvent être aéroportés en Norvège.

Potentiel extraordinaire des armements américains, danger de guerre des gaz. Les Américains sont favorisés parce que rien ne peut les atteindre dans leur propre pays ; les Britanniques sont certainement contre, mais ils ne pourront faire triompher leur point de vue, car les États-Unis veulent seulement engloutir l'Empire britannique et pousser l'Europe dans les bras des bolcheviques. La Grande-Bretagne joue un jeu que nul ne peut plus comprendre. Elle est obligée de sombrer, vu le jeu qu'elle joue, même si elle est du côté des vainqueurs.

Et ces alliés que nous avons ! L'un qui se bat magnifiquement [le Japon], mais qui est loin... Le second allié [l'Italie] est totalement inutile. Il n'a pas une seule division qui vaille quelque chose ; une armée entière [la Huitième Armée italienne] s'est sauvée en courant et, comme on allait l'affecter dans une région de partisans, elle a déclaré ne pas se sentir assez forte pour s'occuper de ces bandits ! Ils n'ont même pas été capables de pacifier les Balkans, bien que là l'ennemi ne dispose que de mousquets sans une seule pièce d'artillerie !

Tout cela nous montre à quel point la situation est menaçante. Pour souligner ce qu'est notre but ultime, je peux seulement répéter

ce qu'a dit le Führer dans son discours : à la fin de cette guerre, il y aura seulement des survivants et des morts : c'est de la folie de croire qu'il peut y avoir un salut si le bolchevisme triomphe !... Nous ne pouvons dire si les pays d'Europe nous seront utiles. L'Espagne, peut-être. La France, déchirée de l'intérieur, ne nous aidera pas. Elle se retournera contre nous au moment décisif. Et il en sera de même pour la Norvège. Pas un seul des pays que nous occupons est de notre côté ! La faiblesse de l'Italie est indiscutable, sa puissance militaire égale à zéro ; à l'intérieur, le défaitisme règne en maître, seuls quelques fascistes assurent la cohésion de l'ensemble, personne d'autre ne travaille, et je ne parle pas de se battre ! Ce qui est terrible, c'est que le Duce n'avait même pas confiance dans son propre gendre [Ciano], et qu'il a dû le flanquer à la porte...

Le danger qui nous menace dans l'immédiat, le plus grand de tous, viendra de la Russie du Sud. A Stalingrad, la question était de se retirer de là ou non. Au début, il n'y avait aucune raison de le faire, nous pouvions penser que nos troupes étaient assez fortes pour tenir sur place jusqu'à la relève... Si les hommes s'étaient battus avec plus d'acharnement, particulièrement à Stalingrad même, nous occuperions toujours la ville aujourd'hui, et elle n'aurait pas été reprise. Paulus a été trop faible, il n'a pas fait de Stalingrad une vraie forteresse. Il a nourri en même temps que ses troupes des milliers de civils russes. Il aurait dû les sacrifier impitoyablement pour que ses soldats aient assez de vivres pour survivre, et les blessés incurables, on n'aurait pas dû les transporter jusqu'au bout, mais leur permettre de disparaître... L'armée de Paulus comptait seulement sur la Luftwaffe et attendait d'elle qu'elle fit des miracles...

Et maintenant voici que le chef de l'état-major de cette armée, ce général [Arthur] Schmidt, a le culot de dire : « La Luftwaffe a commis la plus grande trahison de l'histoire parce qu'elle n'a pas réussi à ravitailler l'armée de Paulus. » Or, l'armée [de terre] avait perdu [tous] les terrains d'aviation ! Comment après cela un pont aérien pouvait-il encore fonctionner ? »

Le printemps arriva. Hans Thomsen, le nouvel ambassadeur nazi en Suède, vint rendre visite à Goering. Il trouva le maréchal du Reich vêtu d'un pourpoint de cuir avec des manches bouffantes en soie. Après avoir fait avec l'ambassadeur le tour en auto de son immense domaine, Goering se changea pour le dîner : il reparut vêtu d'un kimono impressionnant en soie violette. Une broche constellée de diamants

ornait son poitrail et une ceinture parsemée de pierres précieuses ceignait son abdomen proéminent.

A peu près à la même époque, Goering avoua à Ernst von Weizsäcker, le secrétaire d'État de Ribbentrop, que l'avenir le préoccupait : « Je ne vois pas bien comment nous allons arriver à terminer cette guerre... », dit-il en soupirant.

L'AVION À RÉACTION

Les forces aériennes avaient transporté à Stalingrad 8 350 tonnes d'approvisionnements divers, soit une moyenne quotidienne de 116 tonnes. Mais elles avaient perdu 266 avions de transport Junkers 52, 165 bombardiers Heinkel 111 et 42 bombardiers Junkers 86, l'équivalent de tout un corps d'armée aérien. Quelques jours après l'arrêt des hostilités, Goering devait dire à Alexander Seversky, le célèbre philosophe américain de l'aviation : « J'ai toujours cru à l'utilisation stratégique de la puissance aérienne. Ma magnifique flotte de bombardiers s'est épuisée à transporter des munitions et des fournitures à l'armée de Stalingrad. J'ai toujours été contre la campagne de Russie. »

Le 22 février 1943, quand il reçut Milch pour la première fois depuis cinq semaines et qu'il examina le programme de production que lui présentait son ancien adjoint, Goering se plaignit de n'y voir aucune nouveauté, même pour 1946.

Ce à quoi Milch répondit sarcastiquement que le projet d'un bombardier quadrimoteur avait été tué dans l'œuf dès 1937. De cette entrevue, Milch garda l'impression que les yeux de Goering n'avaient jamais été aussi vitreux.

Déprimé par l'austérité de Berlin, Goering se retira dans sa villa de l'Obersalzberg. Paul Körner suggéra à Emmy de demander à son mari d'approcher Hitler pour qu'il négocie, pendant que c'était encore possible, une paix honorable avec l'un ou l'autre des ennemis du Reich. Il est peu probable que Goering ait pris ce risque, mais, pendant ce mois de février, il ressentit le besoin croissant de ressusciter le « cabinet restreint » des premières semaines de guerre, ou Comité de Défense du Reich. Milch en parla à Speer à qui Goebbels promit son soutien, et Speer, le dernier jour de février, rendit visite à Goering dans son énorme chalet de montagne. Leur conversation dura plusieurs heures, pendant

lesquelles le ministre fut comme hypnotisé par le rouge trop apparent des joues de Goering et le vernis coloré de ses ongles. L'après-midi suivant, avant de revenir avec Goebbels, Speer prévint le ministre de la Propagande que Goering était « assez résigné ». Ce jour-là, Goering portait ce que Goebbels décrivit comme « un costume quelque peu baroque qui eût semblé grotesque si on ne le [Goering] connaissait pas aussi bien ». Les deux ministres essayèrent de redonner confiance à Goering qui avait renoncé à l'idée du « cabinet restreint » : « J'ai eu l'impression, écrivit Milch dans ses Mémoires, qu'il avait peur de Hitler. »

Cette nuit-là, celle du 1^{er} au 2 mars, les Britanniques bombardèrent Berlin, ce qui diminua chez Goering la tendance au compromis. Le ministère de l'Air fut touché, six cents incendies se déclarèrent, vingt mille immeubles furent endommagés, et il y eut sept cents Berlinoises tués. Hitler ordonna des représailles massives contre Londres, mais seuls une douzaine d'appareils trouvèrent le chemin de l'immense capitale. « Quand le maréchal du Reich revient-il ? » demanda Hitler, irrité, à son état-major au cours du déjeuner du 5 mars. (Ses sténographes notèrent aussi son exclamation : « Ça ne peut plus continuer ainsi ! De cette manière, jamais nous n'arriverons à remettre les Britanniques à leur place. »)

Goering se trouvait alors à Rome pour voir Mussolini, mais aussi, évidemment, pour rendre visite à ses amis les marchands. De la lettre que le dictateur fasciste écrivit à Hitler quelques jours plus tard, il est clair que les Italiens demandèrent une fois de plus à l'Allemagne nazie de faire la paix avec Staline, et cela à n'importe quelles conditions.

Les papiers de Walter Hofer nous révèlent la manière dont Goering se reconforta après son entrevue décourageante avec Mussolini. Le 8 mars, à Florence, il acquit chez Eugenio Ventura plusieurs objets, dont quatre tableaux et triptyques italiens et tyroliens, ainsi que quatre guirlandes de bois sculpté. Désireux de jouir immédiatement de ses acquisitions, il ordonna de les charger sans délai sur son train.

En échange, il offrit neuf œuvres du XIX^e siècle confisquées en France, dont trois Manet, un Sisley, un Cézanne, un Degas, un Renoir et un Van Gogh, que Hofer avait expédiées à Florence « pour les restaurer ».

D'autres caisses furent chargées à bord de son train, contenant des objets achetés au comte Contini (dont un banc en noyer du XVI^e siècle, une table, un grand meuble à tiroirs pour médicaments anciens, un prie-Dieu, des sculptures religieuses et cynégétiques), un marbre *Aphrodite après le bain* ayant appartenu à Iandolo à Rome, plus dix

autres articles achetés chez Grassi de Florence, dont un buste de l'empereur Hadrien. Emporté par la frénésie familière aux collectionneurs d'art, Goering avait laissé derrière lui tous les soucis de la guerre.

Critiquant durement l'absence du maréchal du Reich, Hitler, au Repaire du Loup, discuta avec Goebbels et Speer des derniers raids extrêmement violents de la RAF. Au cours de l'après-midi du 8 mars 1943, il reprocha à Goering d'oublier la guerre aérienne et de se contenter des fausses informations que lui donnaient ses anciens copains de l'escadrille Richthofen, comme Bodenschatz. Un aide de camp surprit cette phrase : « Pendant que je réfléchis jour et nuit à la manière d'arrêter ces raids, le maréchal du Reich mène une existence insouciance. »

Vint la nuit où la RAF écrasa la cité médiévale de Nuremberg, le sanctuaire du nazisme, sous huit cents tonnes de bombes. Hitler fit tirer Bodenschatz de son lit pour passer sa rage sur l'aide de camp de Goering.

Vingt-quatre heures plus tard, ce fut au tour de Munich de devenir l'objectif des bombardiers britanniques. Évidemment les repréailles de la Luftwaffe ne constituaient pas une dissuasion suffisante. Hitler, une fois de plus, s'attaqua à un ami de Goering, l'imposant maréchal Hugo Sperrle, qui avait installé le quartier général de sa 3^e Flotte aérienne dans un château français : « Bombarder la Grande-Bretagne l'intéresse à peu près autant qu'engloutir un souper fin ! » s'écria Hitler, et il ordonna à Goering de revenir d'Italie.

Jeschonnek, désespéré, alla jusqu'à demander à son aide de camp s'il devait se suicider pour que Goering change de comportement et s'amende. Au cours du printemps, ce même aide de camp parvint à arracher un revolver des mains de Jeschonnek, et il entendit le général grommeler qu'il voulait être enterré en Prusse-Orientale, sur les rives du lac Goldap.

Goering se présenta au Repaire du Loup le 11 mars 1943 à 4 heures de l'après-midi. Il bavarda un instant avec Rommel qui avait quitté la veille le commandement de son armée en Tunisie. Le Führer le reçut à 21 heures 30.

Et Hitler accorda à Goering une chance de plus de se racheter.

Goering commença par faire pression sur les industriels allemands de la construction aéronautique. Une semaine plus tard, les professeurs Messerschmitt, Heinkel et Dornier, réunis à Carinhall, durent subir un discours au vitriol qui dura quatre-vingt-dix longues minutes. Le maréchal du Reich les accusa d'être responsables de « l'échec total » de la technologie allemande en matière d'aviation. « J'ai été déçu, gronda-

t-il, à un point tel que je n'avais jamais rien ressenti de semblable, sauf au music-hall devant des tours ratés de prestidigitateurs et d'illusionnistes. Vous m'avez affirmé avant la guerre que certaines choses étaient prêtes, alors qu'elles ne le sont même pas aujourd'hui ! » Et il ajouta pour lever toute ambiguïté : « Je ne parle pas de l'est. Quand je prononce maintenant le mot " ennemi ", je me réfère uniquement à l'ennemi de l'ouest.

Il s'adressa en hurlant à Messerschmitt : « Le minimum que l'on puisse exiger, c'est que vos avions décollent et atterrissent sans que les pilotes risquent à chaque fois de se briser le cou. » Puis, fixant Heinkel : « Vous m'aviez promis un bombardier lourd, le Heinkel 177. Après calamité sur calamité, on m'a dit : " Si seulement cet avion n'avait pas à faire de piqués, ce serait le meilleur du monde, il pourrait alors entrer en service tout de suite. Tout de suite ! " Moi, j'ai déclaré immédiatement : " Il n'a pas à faire de piqués ! " Mais, au cours des essais opérationnels, les pertes ont été catastrophiques, et pas à cause de l'ennemi ! Alors, monsieur Heinkel, qu'avez-vous à me dire aujourd'hui ? Et combien de vos engins sont partis en fumée ? La moitié !... Comme nous nous sommes moqués du sous-développement de l'ennemi, de la lourdeur de leurs " caisses à quatre moteurs ", etc. Messieurs, je serais heureux si seulement vous pouviez me copier l'une de ces caisses à quatre moteurs ! Allez-y ! Et au pas de course ! Il y aurait au moins un avion dont je pourrais être fier ! »

Et cette explosion de rage se poursuivit encore longtemps. (Sa transcription totale couvre cent pages.) Goering était fou d'admiration pour l'équipement électronique des Britanniques : « Ce qui me dérange, c'est qu'ils peuvent lancer leurs bombes à travers une chape de nuages et atteindre un tonneau de cornichons dans une gare de chemin de fer, alors que nos messieurs n'arrivent même pas à trouver Londres !... Je sais depuis longtemps qu'il n'existe rien en électronique que les Britanniques n'aient pas. Quel que soit l'équipement que nous ayons, l'ennemi le dépasse en un tour de main ! Nous acceptons tout cela comme si c'était la volonté de Dieu, et quand je m'énerve, on me répond que c'est à cause du manque d'ouvriers... Messieurs, ce n'est pas de main-d'œuvre que vous manquez, mais de cervelle ! » Il cita l'exemple d'un radar britannique, le H2S, récupéré sur un bombardier abattu à Rotterdam : aucun bombardier allemand n'était assez grand pour le contenir. « Tout cela parce qu'ils ont construit de " vieilles caisses à quatre moteurs ", dit-il en imitant leur façon de parler, des avions si grands que vous pourriez les recouvrir d'un parquet de danse ! »

Puis sa colère s'abattit sur le général Wolfgang Martini, le type même

de l'universitaire timide, chef du service des signalisations de la Luftwaffe : « Je refuse d'être mené en bateau comme cela ! L'ennemi peut à présent voir s'il se trouve ou non au-dessus d'une ville, et nous, nous ne pouvons rien brouiller. Vous me dites que nous aussi nous avons quelque chose dans ce genre, puis sans reprendre votre souffle vous ajoutez : " Mais tout cela l'ennemi peut le brouiller ! " »

Vers la fin du mois, Goering se retira à Berchtesgaden pour essayer de mettre de l'ordre dans ses idées. Les raids catastrophiques des Britanniques sur Berlin et sur la Ruhr devenaient de plus en plus violents, et désormais les Américains se joignaient à eux. Ces bombardements avaient déjà fait quinze mille morts dans le Reich. Le 4 avril, dans un raid en plein jour, les Américains tuèrent 229 Français à Paris, puis 221 Italiens à Naples. Le 5 avril, les escadrilles américaines tuèrent 2 130 Belges à Anvers. Le 6, en téléphonant à Goebbels à Berlin, Milch, pleinement conscient que le Forschungsamt allait répéter à Goering ses propos insultants, prit exprès à partie le maréchal du Reich.

Intervenant directement dans les opérations de la Luftwaffe, Hitler ordonna d'envoyer sur le front russe des escadrilles de chasseurs. « C'est hors de question ! hurla Goering au téléphone au pauvre Jeschonnek, il est temps que vous appreniez à tenir tête au Führer ! » Ecrasée à l'est, chassée d'Afrique, presque inexistante à l'ouest, sa Luftwaffe luttait pour survivre. Troublé par la pénurie dans le Reich de certaines denrées et la menace d'une diminution des rations de viande, Goering se réfugia dans son lit. Son journal d'avril se termine sur les visites du chirurgien de Hitler, Karl Brandt, et de son propre médecin, Ondarza, lesquels lui prescrivirent encore un repos prolongé au lit.

Goering trouva pourtant le temps de s'occuper de sujets moins martiaux : il demanda à Gisela Limberger « si les améthystes étaient prêtes », commanda des chaussures chez Perugia pour l'anniversaire de la petite Edda, et accompagna Emmy à Munich pour acheter de la vaisselle fort coûteuse. Richthofen vint une fois le voir dans sa villa de l'Obersalzberg et, le 26 avril, il nota dans son journal que la débâcle de Stalingrad et celle, qui venait d'avoir lieu, en Afrique du Nord, avaient précipité pour de bon la chute de Goering.

En Tunisie, 250 000 Allemands de plus furent faits prisonniers. Du coup, Goering se réfugia dans le château de son enfance, à Veldenstein, et il y resta jusqu'à la fin de mai 1943. Le 13, Milch vint le voir afin de lui donner ce qu'il appela avec circonspection dans son journal « un avis sur la situation générale ». Cette situation semblait totalement insoluble. Le lendemain, dix avions ennemis vrombissant très haut dans le

ciel expédièrent dans des abris *vingt-cinq millions* d'Allemands ! Le 16, des bombardiers de la RAF utilisant des bombes rotatives spéciales démolirent les puissants barrages de l'Eder et de la Mõhne, noyant ainsi 1 217 personnes. Le général Dittmar écrivit trois jours plus tard que le haut commandement était stupéfait de l'absence du maréchal du Reich qui n'avait même pas osé se montrer dans les villes de la Ruhr désolées par les bombardements et les inondations.

Goering se traînait derrière les remparts médiévaux de Veldenstein. Il sommeillait au soleil, faisait quelques promenades en auto dans les forêts voisines. Rares étaient ceux qui désormais venaient lui rendre visite. Son journal cite les noms de Beppo Schmid venu se faire décorer de sa croix de chevalier, du général Hube qui l'entretint de la situation en Italie, du général Kastner qui lui présenta un rapport sur les barrages. Tandis que le carnage nocturne continuait, Goering suivait les événements à une distance respectable, parlant avec Bodenschatz, criant au téléphone à Jeschonnek : « Envoyez au Führer des photos du Ladoga, de Leningrad et de Novorossisk. » Ses forces aériennes, entre-temps, égratignaient à peine Londres, Norwich, Hastings et Bornemouth. En une seule nuit, celle du 23 au 24 mai, les Britanniques laissèrent tomber sans effort plus de deux mille tonnes de bombes sur Dortmund dans la Ruhr.

Le maréchal du Reich, humilié et furieux, rongait son frein.

Des mois plus tard, il répétait encore : « Mes gens me disent : " Nous ne sommes pas sûrs de pouvoir trouver Londres la nuit. " Mais eux, ils foncent sur un barrage enveloppé de brouillard et frappent droit au but. »

Alors qu'il touchait le fond, un visiteur lui redonna quelque espoir. Le colonel Adolf Galland, l'as et le chef des chasseurs, arriva le 25 pour lui parler du Messerschmitt 262, le premier avion à réaction opérationnel du monde. Il l'avait essayé trois jours plus tôt. « Ce coucou vole comme si un ange le poussait ! » déclara-t-il.

Le Me 262 volait en effet à quelque 200 km/heure, plus vite que le Me 109G, le chasseur le plus rapide de l'armée allemande. Dans le rapport qu'il tendit à Goering, Galland avait écrit : « Si l'ennemi continue à s'en tenir au moteur à pistons, le Me 262 va nous permettre de prendre une avance considérable. »

Au moment même où Goering lisait ces lignes, Milch lui téléphona de Berlin pour lui dire qu'il était possible d'inscrire tout de suite cet avion à réaction au programme de production en série : « J'ai besoin de votre autorisation pour laisser tomber le Me 209 et fabriquer tous les 262 que nous pourrons. C'est urgent. »

Goering fut pris de panique : toute décision lui faisait horreur. Il jeta

un coup d'œil à Galland qui avait pris le second écouteur. « Alors ? » demanda-t-il.

Galland approuva de la tête.

« D'accord », dit Goering.

Dans son journal, Milch écrivit : « Laisser tomber le Me 209, remplacer par le Me 262. »

LE SUICIDE DE JESCHONNEK

La nuit où le colonel Galland rendit visite à Goering au sujet du Me 262, les bombardiers de la RAF larguèrent 2 000 tonnes de bombes sur Düsseldorf. Deux jours plus tard, les Mosquito en bois de la RAF bombardèrent à Iéna les usines Zeiss, connues dans le monde entier pour leurs produits optiques. « Iéna est au cœur même de l'Allemagne ! rugit Goering. Quelle audace, c'est tout ce que je peux dire ! Et quel mépris pour nos forces de chasseurs ! » Deux nuits plus tard, la RAF laissait derrière elle 2 450 morts et 118 000 sans-abri dans la petite ville de Wuppertal, en pleine vallée de la Ruhr.

Tandis que les villes, grandes et petites, devenaient des champs de ruines, Goering décida de prendre des vacances dans sa villa de montagne au-dessus de Berchtesgaden. Il s'imaginait que, puisqu'il ne faisait pas bombarder Churchill, ce dernier, en gentleman, le préserverait également des bombardements. Pendant ce printemps de 1943, il ne rencontra pas souvent le Führer, qui, à quelques centaines de mètres de lui, se reposait des épreuves de l'hiver et préparait l'Opération Citadelle, la grande offensive de chars dans le saillant de Kursk.

Grâce à un carnet où Goering a griffonné des notes, on voit à quel point son humeur était assombrie par la guerre que menaient dans les airs les escadrilles grondantes des B-17, des Lancaster et des Mosquito. Les brèches ouvertes dans les barrages de la Ruhr l'avaient profondément touché et il ne pensait qu'à se venger. « Il m'est très difficile de connaître nos objectifs les plus importants. Le Führer doit décider des nouvelles priorités dans notre défense », écrit-il, et plus loin : « Tous les services du Reich et districts du Parti doivent immédiatement faire connaître les objectifs d'importance vitale de notre défense aérienne. »

Il étudiait tous les moyens de rendre coup pour coup : « Barrages en Écosse, raids destructeurs sur l'Oural. » Persuadé que la 6^e Flotte aérienne du général Robert Ritter von Greim ne faisait qu'arroser au

hasard les objectifs communistes, il décida de constituer deux ou trois escadres aériennes avec des He 111 de conception déjà ancienne, et qui dépendraient d'un commandement unique pour exécuter de violents raids de nuit sur Kouïbychev, Moscou et des arsenaux plus éloignés en URSS.

Dans le même carnet, Goering signale qu'il veut charger le professeur Kurt Tank de mettre au point un bombardier en bois comme le Mosquito, et demander des volontaires pour des opérations anti-Mosquito en nommant un « officier particulièrement plein d'audace » à leur tête et il propose immédiatement deux candidats convenables : « Graf et Ihlefeld. Leur travail sera d'attaquer les Mosquito. » Ce carnet contient aussi des idées sur des missiles capables d'attaquer des navires de guerre. Et il pense créer une nouvelle force stratégique de bombardiers Heinkel 177 et Junkers 290, qui adopteraient la « tactique en formation serrée » des Américains. Ailleurs, il se demande « comment les Britanniques peuvent-ils opérer de jour et de nuit, avec ou sans chasseurs, alors que nous sommes obligés d'opérer de nuit ? Nous avons besoin d'une nouvelle tactique de chasse contre les grandes formations de bombardiers escortées de chasseurs ». Le 1^{er} juin, il a un sursaut d'espoir : « Pelz et Storp nous réservent quelques surprises, comme l'insertion [de bombardiers allemands] dans le flot des formations qui retournent en Angleterre. »

Le jour où il autorisa la production en masse du chasseur à réaction Me 262, il rédigea sur un autre carnet (son journal de poche) une note destinée à Hitler et intitulée « Mes intentions ». En résumé, la Luftwaffe devait devenir la principale force contre les convois, « ce qui obligerait les Britanniques à monter contre nous des opérations colossales dans l'Atlantique ». Les sous-marins élimineraient les cargos dispersés. Il proposait de changer en France le commandement de la Luftwaffe, qu'il accusait d'incompétence, et critiquait lui aussi les chefs des divers PC (postes de commandement) installés dans de luxueux châteaux : « Il n'est pas possible que chacun d'eux dispose d'un poste particulier de commandement. Je vais organiser des districts défensifs avec une seule personne qui dirigera les chasseurs de jour et de nuit, ainsi que l'artillerie de la DCA et toutes les unités de signalisation... Et une seule fréquence de radio commune suffira pour tout le pays... »

Dans d'autres notes, il prévoit qu'on l'accusera plus tard de lâcheté. Il exprime son opinion sur ses pilotes de chasse et sur les quatre facteurs qui déterminent leur valeur : « technologie, nombre, moral et officiers... Ce qui cloche, c'est que nous sommes incapables de nous concentrer à un endroit. Nous sommes inférieurs. Si bien que nous

sommes repoussés sur toute la ligne du front. La maîtrise du ciel, c'est le plus important, comme le montrent les efforts de nos ennemis ».

Pelz, devenu général de brigade, subit de lourdes pertes en voulant reprendre le *blitz* (les grands bombardements) sur la Grande-Bretagne. Rien qu'en mars 1943, les forces aériennes basées en Hollande perdirent vingt-six équipages. Les mois suivants, Goering se vit obligé de restreindre les opérations : seules deux escadrilles de FW 190 et de Me 410 effectuèrent par pleine lune et à vitesse maximale des attaques destructives sur des objectifs comme Hull, Norwich, Ipswich, Chelmsford, Portsmouth et Cardiff. Et entre-temps, la « ligne Kammhuber », la pesante et extravagante organisation défensive des chasseurs de nuit qu'avait imaginée Goering, se montra incapable d'arrêter les concentrations de bombardiers britanniques, et des incendies terrifiants ravagèrent les villes allemandes. le 11 juin, la RAF lança de nouveau deux mille tonnes de bombes sur Düsseldorf, et un second raid sur la petite ville de Wuppertal causa des milliers de morts supplémentaires. Hitler et Goering s'acharnaient et recherchaient les moyens de rendre coup pour coup, alors que la Luftwaffe n'était même plus capable de provoquer quelques dégâts sur le front russe.

En juin, l'une des plus longues notes du journal de Goering nous prouve qu'il n'était pas entièrement insensible aux conseils :

Nos forces aériennes en Russie sont fraîches et pleines d'allant ! Elles sont prêtes à se battre mais manquent d'hommes, de personnel technique et d'avions, parce que nos renforts ne suivent pas le rythme de nos besoins. Les hommes ont l'impression qu'on les utilise partout comme un corps de pompiers, qu'ils sont incapables d'organiser eux-mêmes des raids massifs et n'ont guère de chances de prendre un peu de repos — juste les bonnes à tout faire de l'armée de terre ! On les trimballe ici et là, un jour pour une armée, le lendemain pour une autre, et le surlendemain de nouveau pour la première. La dispersion des escadres aériennes est particulièrement néfaste. Cela paralyse les chefs d'escadre malgré leur très grande importance. Il arrive que trois escadrilles opèrent à partir de la même base, alors que chacune d'elles appartient à une escadre différente...

Les hommes désirent agir d'une façon quelque peu planifiée et ne pas être appelés seulement pour éteindre les incendies...

Hitler préparait l'Opération Citadelle, l'attaque de chars du saillant de Kursk, qui devait être décisive. Tout près de lui, Goering se

reposait dans sa villa de montagne et faisait des promenades avec Emmy. Les nouvelles qui lui parvenaient de la Ruhr ne l'encourageaient guère à prendre part aux conférences quotidiennes du Führer.

Pourtant, l'après-midi du 18 juin, Ulrich Diesing, le tout jeune et brillant officier technique de la Luftwaffe, vint le voir. Il apportait des nouvelles d'un nouveau missile révolutionnaire qui devait permettre d'exercer contre la Grande-Bretagne des représailles terribles : il s'agissait d'un petit avion robot revêtu d'acier et qui pourrait transporter une tonne d'explosifs sur 200 à 300 milles (environ 320 à 480 kilomètres). Une unité de la Luftwaffe, installée à Peenemünde sur la Baltique, avait procédé à des essais : sur cinquante prototypes, trente-cinq avaient parfaitement fonctionné. Le maréchal Milch, lui dit Ulrich Diesing, avait l'intention, d'en produire cinq mille par mois. Goering, emporté par le désir de se vanter, ajouta un zéro aux 5 000 de Milch, et ordonna de commencer immédiatement à construire les rampes de lancement nécessaires sur la côte française. Milch, dans une lettre qu'il envoya à Goering quelques jours plus tard, se livra à quelques prédictions : « Les forces aériennes ennemies seront obligées d'attaquer ces rampes de lancement, et nos chasseurs et notre DCA auront ainsi des occasions merveilleuses de leur infliger des pertes terribles. » Goering commença à rêver au jour où il pourrait lancer ces bombes volantes sur Londres, sur les ports africains d'approvisionnement du général Dwight D. Eisenhower, et — pourquoi pas ? — sur les gratte-ciel de New York, à partir des ponts des sous-marins allemands croisant dans l'Atlantique.

Tout cela concernait l'avenir. En attendant, il lui fallait faire face à des problèmes personnels et urgents. Jeschonnek, vexé de voir Goering compter plus sur son « petit état-major » composé des jeunes Brauchitsch et Diesing et de son médecin Ondarza, que sur l'état-major de la Luftwaffe qu'il dirigeait, se fit « porter malade », selon les termes employés le 21 juin 1943 par son adjoint, le général Rudolf Meister. Cette maladie était probablement plus psychologique que réelle, car Goering envisagea de lui confier le commandement de la 4^e Flotte aérienne et d'envoyer Richthofen le remplacer à *Robinson*, le quartier général avancé de la Luftwaffe. Goering lui avait toujours reproché de trop se plier aux volontés de Hitler : « Vous vous contentez de vous tenir au garde-à-vous devant le Führer, le pouce sur la couture du pantalon ! » s'était-il écrié.

Cet échange de postes semblait à Goering une solution idéale, mais il hésitait à amener à la table de conférence de Hitler un homme au caractère aussi décidé et aussi net dans ses propos que Richthofen. Aussi

Goering retarda-t-il ce changement, non pas seulement cette fois mais à plusieurs reprises.

La popularité de Goering était désormais au plus bas. Les habitants de la Ruhr lui reprochaient de ne plus prendre part à leurs souffrances. Et, après avoir rendu visite à Hitler le 22 juin, Goebbels put écrire : « Voilà pourquoi l'échec de Goering accable autant [Hitler] : parce qu'il [Goering] est le seul homme capable d'assumer le pouvoir si quelque chose devait lui arriver. »

Convoqué le lendemain chez le Führer, Goering consigna au crayon, sur son carnet, des notes qui trahissent son inquiétude.

Situation dans le sud ! Situation dans le sud-est ! Dans le nord !
Ma propre position de commandant en chef ! Jeschonnek (en permission). Controverse Milch (Udet). Mes propres activités (mes archives sténographiques, mon agenda de rendez-vous). Mon influence sur les subordonnés, mes consultations avec eux. La confiance qu'ont les hommes en moi.

Nous aurons passé le pire en automne. Je vais faire des visites d'inspection. Exemples, les usines de moteurs d'avion de Vienne !

Ma tâche actuelle : reprendre en main les forces aériennes. Dégager les objectifs technologiques. Remonter le moral en baisse.

Il avait voulu dire à Hitler : « Je vous en prie, transmettez par l'intermédiaire de Bodenschatz tous vos désirs, vos plaintes, vos ordres. » Mais ce n'était pas assez pour Hitler. Peut-être sur la suggestion de Bormann (dont le journal mentionne cette scène et la décision du Führer), Hitler convoqua tous les ingénieurs de l'aéronautique et, après leur avoir enjoint de ne pas parler à Goering de cette entrevue, il les interrogea sur le chaos qui régnait dans leur industrie.

Goering avait bien d'autres sujets de préoccupation : c'était par raids de mille bombardiers que la RAF opérait désormais presque toutes les nuits au-dessus de l'Allemagne. Toutes les villes de la Ruhr y passaient : 2 000 tonnes de bombes sur Krefeld, 1 640 tonnes sur Mülheim et Oberhausen, 1 300 tonnes sur Gelsenkirchen. De plus, les bombardiers américains, opérant en plein jour, relayaient les anglais : le 22 juin, ils démolirent complètement la raffinerie de pétrole synthétique de Hüls, d'importance vitale pour l'industrie nazie. Dans une lettre angoissée, Milch rappela à Goering que toute l'industrie du pétrole synthétique était concentrée dans la Ruhr, et il lui demanda d'obtenir du Führer l'autorisation d'affecter toute la production des chasseurs à la défense

du Reich. Et, comme pour l'inquiéter encore plus, les experts de Goering lui envoyèrent eux aussi une lettre de deux pages, l'avertissant qu'à tout moment les Britanniques pourraient tromper les radars allemands en lançant des feuilles d'aluminium qui tourbillonneraient en plein ciel. Contre cela, confirma Martini, l'infortuné chef du service de signalisation du Reich, il n'y avait pas encore d'antidote. Pour ne pas donner à l'ennemi la moindre indication sur ce terrible danger, Goering alla jusqu'à arrêter toute la recherche allemande sur cet antidote.

Goering continuait pourtant à étudier des solutions inédites pour résoudre les problèmes de la défense antiaérienne. Le jour où Hitler reçut en secret les ingénieurs de l'aéronautique, Goering eut une discussion avec ses experts bombardiers, deux types du genre corsaire, les commandants Werner Baumbach et Hajo Hermann. Au cours d'une expérience solitaire à bord d'un chasseur monoplace, Hermann s'était aperçu qu'il n'y avait pas besoin de radar pour distinguer les bombardiers ennemis : ils étaient éclairés contre les nuages par les incendies, les explosions des obus de DCA et les fusées éclairantes. Il proposa donc d'envoyer contre l'ennemi des centaines de chasseurs monoplaces en utilisant des pilotes de jour et même des pilotes de bombardiers.

Goering suivit son conseil, comme le prouve cette note écrite à la main :

Chasseurs monomoteurs pour combats de nuit ! Commandant Hermann. Combat au-dessus du secteur des objectifs en utilisant des projecteurs. Nouvelle tactique en conjonction avec canons antiaériens. Au-dessus de la Ruhr souvent une centaine [de bombardiers pris] dans projecteurs, quarante dans les grands raids sur Berlin.

Notre système actuel ne permet pas aux chasseurs de nuit de se masser au point de pénétration [des bombardiers sur la ligne Kammhuber]. Utiliser projecteurs 200 centimètres avec radar Mars pour guider chasseurs. Ennemi sera aperçu même dans brume puisque [projecteurs] 200 sont contrôlés par radar...

Le mieux serait d'abattre les éclaireurs de la RAF pour intervenir ensuite avec les nôtres.

Goering autorisa le commandant Hermann à se livrer à des essais. Milch appuya ce projet audacieux. Il écrivit le 29 juin : « Si le temps s'y prête, nous pouvons espérer des succès considérables. » Le commandant Hermann transféra son unité dans la Ruhr et attendit la prochaine attaque de la RAF.

Les Alliés s'apprêtaient à envahir le sud de l'Europe, peut-être la Sicile. A la fin mai déjà, le maréchal du Reich avait convoqué Kesselring à Berchtesgaden pour discuter des mesures à prendre. Kesselring avertit Goering que, dans son secteur, la Luftwaffe était épuisée. Goering nota : « Nous ne sommes pas capables de défendre la Sicile contre un ennemi résolu. Les forces aériennes italiennes sont complètement inutiles... Le réseau des transports [italiens] est catastrophique, pas de chargeurs pour les chars. »

La solution choisie par Goering fut de transférer Richthofen, devenu entre-temps maréchal, de la 4^e Flotte aérienne du front de Manstein en Russie à la 2^e Flotte en Italie. Il le fit venir le 11 juin dans sa villa de l'Obersalzberg. Le nouveau maréchal écrivit ensuite dans son journal :

Maréchal du Reich assez critique sur la manière dont Kesselring dirige la bataille, mais insiste sur le fait qu'il y a toujours entre eux la même vieille confiance (c'est du moins ce qu'il dit !)... Je dois lui faire observer que le résultat pour moi n'est guère plaisant. Je n'ai pas la moindre idée sur la façon de diriger différemment cette guerre, et souligne que toute nouvelle disposition dans le Sud prendra nécessairement du temps.

L'Opération Citadelle, la formidable offensive qui devait permettre à Hitler de reprendre définitivement l'initiative à l'est, allait commencer. Goering mit fin à ses vacances printanières en Bavière et accompagna le Führer en Prusse-Orientale. Il assista au discours que Hitler adressa aux chefs de ses armées ; il leur promit mille six cents chars, mais tous savaient que les Russes en auraient trois mille à leur disposition. La salle non chauffée était glaciale, et l'assistance manquait d'enthousiasme. Plusieurs généraux se permirent de laisser errer leur regard ici et là. Le général Otto von Knobelsdorff devait raconter deux ans plus tard à ses collègues prisonniers comme lui que le maréchal du Reich lui avait paru *mehr verblödet* (« plus ramolli ») que jamais : « Hermann Goering était assis à côté du Führer, et avait l'air de devenir de plus en plus faible de quart d'heure en quart d'heure, jusqu'à sombrer complètement dans l'hébétéude. De temps à autre, il se bourrait de pilules et se redressait alors pendant un moment. »

Il se réveilla complètement pour se quereller violemment avec Manstein qui réclama le retour de l'irremplaçable Richthofen au moins jusqu'à la fin de l'Opération Citadelle, ce que Goering, jaloux de son autorité, lui refusa.

Écumant encore de rage, Goering convoqua ses maréchaux pour les deux jours suivants à Rominten. C'était la première fois depuis mai qu'il

revoyait Milch, qui revenait d'une tournée dans les villes sinistrées de la Ruhr. Ce dernier brandit une lettre où il demandait de quadrupler les forces de chasseurs de jour, « jusqu'à ce que nous leur [les Américains] fassions rentrer leurs victoires au fond de leur gorge ». Goering explosa soudain : « Vous ne vous imaginez pas que je lis les sottises que vous écrivez ! » hurla-t-il, humiliant ainsi Milch devant tous les autres. Le commandant en chef de la DCA, le général Walter von Axthelm, attira lui aussi son courroux et, de l'autre côté de la pièce, Goering se mit à crier : « Et vous, espèces d'imbéciles heureux, vous avez si peu tiré que ces salauds [les Américains] ont détruit Hüls ! »

N'ayant aucune confiance dans les capacités de Kesselring, Goering demanda à Richthofen de venir à Rominten le 3 juillet. En arrivant, le nouveau maréchal trouva le pavillon de chasse plein à craquer de trente ou quarante généraux. Une fois revenu à Rome, Richthofen devait écrire :

On m'a fait rapidement entrer, et j'ai exposé la situation d'un point de vue purement militaire... Le déjeuner devait être suivi d'une grande conférence, mais au lieu de cela, le maréchal du Reich m'a emmené seul en pleine campagne et m'a interrogé sur ce qui se passait en Italie.

Le maréchal du Reich est terrifié à l'idée que je puisse revenir sur le front Est. Tout en étant prêt à servir là où mon devoir m'appelle, j'admets que je préférerais reprendre le commandement de la 4^e Flotte aérienne, toutefois, si je dois continuer à surveiller l'ensemble, il me faudra demeurer en Italie, mais ce sera à contrecœur... Je n'ai aucune liberté d'action ici où toute la 2^e Flotte aérienne restera à la dévotion de Kesselring tant qu'il restera sur place.

Au Repaire du Loup, Jeschonnek soutint Richthofen qui réclama une fois de plus le commandement de la 4^e Flotte aérienne. Le lendemain 4 juillet, alors que Jeschonnek était parti prendre le pouls de la 4^e Flotte avant le début de l'Opération Citadelle, Richthofen resta à Rominten. « Ici, ils ont toute la journée le nez dans leur auge », observa-t-il sarcastiquement. L'après-midi, il suivit Goering au Repaire du Loup. Hitler écarta fermement l'idée d'un échange Jeschonnek contre Richthofen, et en revint aux grands problèmes de la guerre. Richthofen, déçu, nota : « Führer et maréchal du Reich formidablement optimistes quant à l'avenir de la guerre. » En effet, pendant la nuit, au cours d'une première expérience, le commandant Hermann avait abattu au-dessus de Cologne une douzaine de bombardiers britanniques. Dans son

compte rendu, il ajoutait qu'une quantité convenable de chasseurs agissant indépendamment pouvait détruire ainsi quatre-vingts bombardiers par nuit.

Soudain obnubilé par la défense du Reich, Goering, furieux, rappela Galland d'Italie où l'as des chasseurs allemands prolongeait son séjour au soleil. Le Service des écoutes britanniques enregistra une série de nouvelles désagréables : 20 Me 109 supplémentaires étaient équipés à Erding du « 21 cm », une effrayante fusée (*Nebelwerfer*) air-air. De plus, l'escadre KG 100 avait reçu, pour une escadrille de Do 217, des missiles Hs 293 anti-convois. Et une autre escadrille serait équipée de « Fritz X » contrôlés par câble (c'était une bombe perçant les cuirasses et destinée à l'attaque des navires de guerre). Enfin, en juillet 1943, pour la première fois, les usines de Goering produisirent mille avions de chasse. L'ère Udet était définitivement close.

Le 6 juillet 1943, ce fut le début en Russie de la plus sanglante bataille de chars de cette guerre. L'euphorie du début cessa net quand arriva la nouvelle que les Alliés, le 9 juillet, avaient envahi la Sicile. En Prusse-orientale, le maréchal du Reich s'accrocha au téléphone, réprimandant ses généraux qui n'en pouvaient mais. « Long entretien ce soir avec le maréchal du Reich, écrivit Richthofen. Il semble terriblement agité. » Puis, le lendemain : « Furieux appel téléphonique ce soir du maréchal du Reich... Je l'ai calmé. Il s'en prend violemment à nos pilotes de chasse qui, cette fois, ne sont pas à blâmer. Les succès de nos bombardiers l'ont calmé. Tous nos bombardiers attaquent cette nuit les navires au sud de Syracuse [Sicile]. »

Le 13 juillet, Hitler décida d'abandonner l'Opération Citadelle. Goering prévint Milch que renforcer Richthofen était désormais une priorité. Hitler envoya Below et Bodenschatz en Italie. Richthofen écrivit : « Bodenschatz m'informe des décisions fondamentales sur la poursuite de la guerre à l'est et dans la Méditerranée. » Il ajouta lugubrement : « Et il ne semble pas qu'on les ait prises volontairement... »

La chose importante du point de vue politique était qu'une fois la Sicile perdue, l'Italie romprait probablement l'axe Rome-Berlin, ce qui amènerait les Britanniques et les Américains, ainsi que leurs bombardiers actuellement en Afrique du Nord, aux frontières mêmes du Reich. Hitler consulta Rommel qui nota : « Les Russes passent maintenant à l'attaque... Le Führer va probablement partir voir Mussolini. »

Goering accompagna Hitler. Le Führer était littéralement plié en deux après le long voyage en Focke-Wulf. Morell, le médecin du Führer, confia à Goering que son patient avait à peine dormi en dépit de plusieurs piqûres de dérivés de la morphine. Goering, expert en la

matière, conseilla à Morell de l'Euflat : « Cela m'a une fois beaucoup aidé... Oui, deux comprimés trois fois par jour, répondit le médecin. C'est ce que je lui ai donné. » Goering ne se tint pas pour battu et conseilla de prolonger le traitement d'Euflat et d'administrer ensuite de la Luizyme. « C'est ce que nous lui donnons déjà », répondit Morell*.

Après leur rencontre dans le nord de l'Italie, Hitler se sépara de Mussolini, convaincu qu'en dépit de leurs protestations les Italiens étaient sur le point de rompre leur alliance avec le Reich.

Quelques jours plus tôt, Milch avait dit à Goering : « En 1943, nous devons serrer les dents. Mais en 1944, les choses changeront du tout au tout. Et nous assisterons au premier de ces changements au cours de l'automne qui vient. »

Ces changements, Hitler les voulait tout de suite. Le 23 juillet 1943, il s'adressa en grondant à Goering et à ses généraux : « Vous ne pouvez écraser la terreur qu'avec la terreur. Il faut rendre coup pour coup. Tout le reste est fantaisie. » Il se moqua des plans de Goering qui voulait lancer sur une petite échelle des raids contre les terrains de la RAF : « Vous qui trouvez Londres quand vous avez de la chance... ! » s'exclama-t-il. Et deux jours plus tard, toujours furieux, il se mit de nouveau à crier : « Les Britanniques n'arrêteront que lorsque leurs villes seront en ruines. Je ne veux pas me laisser tourner en bourrique, et c'est ce que je dis au maréchal du Reich. Je ne mâche pas mes mots avec lui. »

Profondément secoué par cet effondrement de leurs relations personnelles, Goering partit pour Rechlin à bord d'*Asia* afin de voir le quatrième prototype du Me 262 s'élever majestueusement du sol dans le hurlement de ses deux moteurs à réaction. Un bruit que bien peu de gens avaient jusqu'alors entendu, mais qui redonna confiance aux deux chefs de la Luftwaffe.

C'est au cours de cette nuit que la RAF commença l'Opération Gomorrhe. Ce nom macabre couvrait une première tentative britannique d'éliminer une ville entière avec toute sa population. Des quantités de petites feuilles d'aluminium tourbillonnèrent dans les airs, brouillant les radars allemands (ce que Goering avait tellement redouté qu'il en avait interdit l'emploi à ses propres forces). Il y eut quinze mille morts à Hambourg, et la RAF perdit seulement douze bombardiers.

Le 25 juillet à midi, Hitler ne put s'empêcher d'avoir un hoquet de

* Goering avait mal noté les noms des médicaments, mais le Dr Ondarza les corrigea. L'Euflat était communément prescrit contre les indigestions. La Luizyme était destinée à dissoudre dans l'estomac la cellulose et les hydrates de carbone. David Irving, *Adolf Hitler, The Medical Diaries*, (Londres et New York, 1983). (N.d.A.)

surprise. « Dans un seul faubourg, il y a eu huit cents morts ! » s'exclama-t-il. Une fois de plus, il conclut : « Les Britanniques ne cesseront que lorsque leurs propres villes seront en ruines. » Et il signa un décret ordonnant à Speer de produire en série la fusée A-4, capable d'atteindre Londres.

Bien que ce changement dans les priorités semblât indiquer une nouvelle érosion du rôle de Goering, Hitler avait encore besoin de « l'Homme de fer », comme le maréchal du Reich aimait être appelé. Le soir de ce même 25 juillet, il lui téléphona pour le prévenir que, d'après certaines rumeurs, le maréchal Badoglio, « le pire de nos ennemis », avait pris le pouvoir en Italie. Goering fut d'abord incrédule, comme le prouve la sténographie des propos de Hitler pendant cette conversation :

HITLER : Allô, Goering... Avez-vous eu les nouvelles ?... Eh bien, ce n'est pas encore confirmé, mais nous ne pouvons plus en douter : le Duce a abandonné. Badoglio vient de prendre sa place... *c'est un fait*, Goering, il n'y a plus l'ombre d'un doute. Ce que cela signifie ? Je ne sais pas, nous essayons de le savoir.

Comme Goering suggérait une liquidation totale du front de l'est, le Führer lui coupa la parole :

C'est tout simplement absurde. Ça continuera, et comment !... Et ils feraient mieux de le croire !

Je voulais simplement que vous le sachiez. Vous feriez bien de venir ici aussi vite que possible...

Quoi ? Je ne sais pas, je vous le dirai plus tard. Mais partez du principe que cela *est* vrai.

Le lendemain matin, en arrivant au Repaire du Loup, le maréchal du Reich tomba au milieu d'une des rares réunions du gouvernement à laquelle assistaient Hitler, le grand amiral Dönitz, le nouveau chef de la marine, ainsi que Ribbentrop, Speer, Goebbels et Bormann. Sombre, mais maître de lui, Hitler déclara qu'en dépit des assurances données par Badoglio, il était convaincu que l'Italie allait capituler. Il projetait donc d'envoyer en Italie la division d'élite SS *Leibstandarte Adolf Hitler*. Il continuerait d'évacuer la Sicile — « juste comme Dunkerque », précisa-t-il —, et il permettrait aux soixante-dix mille hommes des troupes d'élite de la division blindée « Hermann Goering, et de la division des parachutistes d'abandonner leur armement lourd si c'était nécessaire. Il ajouta avec mépris : « Si besoin est, ils régleront le compte

des Italiens avec leurs armes légères. » Il prélèverait aussi en France méridionale la 2^e division de parachutistes pour l'affecter en Italie. Quand cela serait prêt, il sauterait sur Rome, arrêterait le roi et Badoglio, et « éliminerait » aussi le Vatican. « Nous viderons complètement l'abcès. »

Le soir, pour la conférence de guerre, les trente-cinq hommes se retrouvèrent autour de la grande table, penchés sur la carte des opérations. Goering demeura silencieux, et ce fut Rommel qui conseilla d'agir avec circonspection : « Dès que nous commencerons à agir, intervint Goering, nos adversaires pousseront les hauts cris pour réclamer aide et protection. »

Hitler crut qu'il pensait aux Alliés et, ignorant les Italiens antifascistes, répondit : « Ils mettront un certain temps pour se préparer à envahir [le reste de l'Italie]. Au début, ils seront complètement surpris, comme d'habitude. »

Il ordonna à Goering d'envoyer son chef parachutiste, Student, porteur d'une valise diplomatique destinée à Richthofen, avec toutes les directives secrètes nécessaires pour s'emparer de Rome.

Richthofen fut horrifié. Il fit observer que Student était un « idiot absolu » sans aucune notion des conséquences éventuelles, et il dit à Student de ne pas tenir compte des ordres de Goering, car il prenait immédiatement l'avion pour la Prusse-Orientale afin de les faire annuler.

Vu immédiatement le maréchal du Reich, écrivit Richthofen. Il séjourne chez le Führer. Lui ai expliqué la situation à Rome. Ici, les gens voient les choses d'une façon complètement différente, ils ne peuvent pas croire que le fascisme s'est évanoui sans laisser de traces et sont d'avis que le nouveau régime est sur le point de faire la paix. Je suis contre ce point de vue.

Richthofen accompagna Goering chez Hitler pour assister à la conférence de neuf heures du soir. Rommel, plein de haine pour les Italiens, voulait passer tout de suite à l'action. Richthofen ne démordit pas de son point de vue : il fallait d'abord établir un plan minutieux. Après avoir quitté la réunion à 11 heures trente du soir, il harcela Goering pendant une heure. Il devait noter plus tard : « C'est toujours la même chose... J'ai fait ce que j'ai pu pour lui ôter la certitude qu'il y a encore des fascistes en Italie. »

Au cours de la nuit, Hambourg subit un désastre sans précédent dans l'histoire. Les bombardiers britanniques réapparurent, et rien ne put les empêcher de lancer des milliers de tonnes de bombes incendiaires sur la

vieille cité hanséatique, où se déclencha alors un phénomène tout aussi horrible qu'inédit : une « tempête de feu ». Cet ouragan artificiel aspira les bâtis des fenêtres, arracha les toits, souleva et catapulta les êtres vivants, les arbres et même les voitures de tramways dans une trombe infernale. En quelques secondes, les flammes envahirent des rues entières, produisant des températures de hauts-fourneaux qui firent fondre tout ce qui était verre, vitrifièrent les briques et réduisirent en cendres tous les êtres vivants, animaux, végétaux et objets organiques, après les avoir miséricordieusement empoisonnés par des gaz invisibles.

En lisant les premiers messages téléscriptés, Goering eut l'impression que son sang se figeait. Il envoya Bodenschatz à Hambourg. Le gauleiter Karl Kaufmann confia à Bodenschatz qu'on avait déjà compté vingt-six mille cadavres, surtout des femmes et des enfants (le total définitif dépassa les quarante-huit mille morts). A Berlin, certains entendirent Speer et Milch admettre discrètement que l'Allemagne avait « finalement perdu la guerre ». Le 28, vers midi, Milch reçut un coup de téléphone de Brauchitsch, l'aide de camp de Goering : « Le maréchal du Reich fait dire au maréchal que le principal effort doit être concentré dès maintenant sur la défense du Reich. »

Le lendemain matin, Goering et Milch, après s'être rencontrés à Berlin, présentèrent à Hitler une version améliorée du système Hermann de défense nocturne : des escadrilles entières de chasseurs s'introduiraient désormais dans le « flot des bombardiers » de la RAF, devenus d'ailleurs plus facilement repérables avec leurs cascades de feuilles d'aluminium. Au cours de la nuit suivante, lors d'une troisième opération Gomorrhe, les pilotes de Hermann abattirent dix-huit bombardiers britanniques sur vingt-huit. Ce succès, pour limité qu'il fût, n'en semblait pas moins marquer un tournant sérieux de la guerre aérienne.

Toute l'Allemagne attendit dès lors la prochaine « tempête de feu ». Le 30 juillet, un Obergruppenführer SS écrivit à Himmler : « Cela ne peut plus continuer ainsi. Il faut que quelqu'un parle au peuple allemand. Désormais, personne n'écouterait plus le maréchal du Reich. Non pas seulement à cause de la suprématie manifeste des forces aériennes ennemies, mais parce qu'il n'a pas visité les zones sinistrées afin de parler au peuple. » Le 2 août, pour la troisième fois, Hambourg reçut le choc des bombardiers de la RAF. Milch envoya à Goering un télégramme affolé, où il exigeait, pour défendre le sol allemand, le retour immédiat d'escadrilles entières de chasseurs prélevées sur le front russe et même en Italie : « Ce n'est pas la ligne du front qui reçoit ces coups et qui lutte pour survivre, c'est la patrie qui subit de graves attaques et qui livre une bataille désespérée. »

Les raids sur Hambourg exigeaient un bouc émissaire : Goering choisit naturellement Jeschonnek, et Jeschonnek s'effondra. Beppo Schmid fut le témoin de ce qui se passa, tout comme Student, que Goering fit revenir d'Italie afin de mettre au point la libération de Mussolini dès qu'on aurait découvert le lieu de sa détention. La destruction de Hambourg provoqua chez Jeschonnek un effondrement nerveux de trois semaines. Il avait récemment perdu son père, et son frère avait été tué, tout comme son beau-frère. Il ne supportait plus l'atmosphère étouffante de *Robinson* et du Repaire du Loup. A la fin juillet, il avait dit au général von Seidel qu'on allait lui confier le commandement d'une flotte aérienne, mais Goering recula et Hitler s'y opposa. Le 28 juillet, après un déjeuner chez Hitler où assistèrent tous les maréchaux, Goering, d'après Richthofen, évoqua l'éventualité d'un remplacement de Jeschonnek. « Je suis d'accord avec lui, écrit Richthofen avec délicatesse, un remplacement est nécessaire, mais par qui ? Il [Goering] avance les noms de [Günther] Korten et de moi-même. Je recule d'horreur, mais je dois bien l'admettre : je pense que Korten ne serait pas à la hauteur. Et de beaucoup ! » Toutefois, Goering abandonna très vite l'idée de remplacer son souffre-douleurs. Le 5 août à Rome, le commandant Werner Leuchtenberg, aide de camp de Jeschonnek, confia à Richthofen que le maréchal du Reich avait parlé de lui de façon péjorative en prévenant son état-major qu'il ne fallait à aucun prix « que le Führer entende parler de ses idées ! »

Le même jour, Jeschonnek téléphona à Seidel pour lui dire sombrement : « Tout est fini. Je dois rester là où je suis. »

Au Repaire du Loup, la lutte pour le pouvoir se poursuivait, avec Goering comme spectateur éventuel. Le maréchal du Reich resta en Prusse-Orientale jusqu'à la mi-août, observant les hauts et les bas des nouveaux hommes forts. Tout cela jouait naturellement contre lui. Hitler penchait pour les partisans de la force brute. Bormann assistait désormais régulièrement aux grandes conférences du Führer, ainsi que Himmler, devenu entre-temps ministre de l'Intérieur. Comme devait le dire Goering en 1945, « Bormann devait aussi affronter Himmler, car dans l'ordre de la succession, Himmler venait juste après moi ».

Hitler avait promis à Rommel d'envahir bientôt l'Italie pour y restaurer le régime fasciste. A Rome, Richthofen, de plus en plus mal à l'aise, nota : « J'espère vraiment pouvoir influencer, vu mon appréciation de la situation d'ici, toutes les décisions qu'ils prendront là-haut [le Repaire du Loup]. »

Cet été-là, dans la chaleur de l'Europe centrale, les bombardiers alliés poursuivirent leur travail de sape du III^e Reich. Le 13 août, les

bombardiers américains stationnés en Afrique du Nord franchirent la Méditerranée pour détruire les usines Messerschmitt à Wiener Neustadt. Hitler, pendant quatre heures d'affilée, agonit d'injures Jeschonnek, qui ne put que se plaindre : « Pourquoi le Führer ne dit-il pas tout cela au maréchal du Reich ? Pourquoi à moi ? »

La réponse était que Goering avait fui, une fois de plus, dans sa villa de l'Obersalzberg pour éviter les regards de ses ministres après la sortie sarcastique de Hitler. Pendant ce repos bavarois, il revint à son violon d'Ingres et téléphona au professeur Ludwig Peiner au sujet de quatre peintures anciennes représentant les quatre saisons, qu'on lui proposait. Peiner lui répondit que malheureusement, Speer avait déjà acquis l'une d'elles. *L'Automne* (une femme nue tenant un bol de fruits). Goering lui envoya Gisela Limberger pour obtenir le nom de ses deux meilleurs élèves qu'il voulait exempter de la conscription pour qu'ils lui peignent une copie de *L'Automne*, qui compléterait la série des quatre saisons.

Le 17 août, en repartant de Grande-Bretagne pour l'Afrique du Nord, les Américains bombardèrent à Ratisbonne les usines de modèles de Messerschmitt et l'usine de roulements à billes de Schweinfurt. Quatre cents ouvriers de Messerschmitt furent tués. Compte tenu de la structure chaotique du commandement de la défense aérienne, cette nouvelle humiliation n'était pas surprenante : il est incroyable que, dans ce commandement, les responsabilités aient pu être dispersées entre Jeschonnek en Prusse-Orientale, Goering en Bavière, le général Weise à Berlin, et le XII^e Corps aérien à Arnhem en Hollande. Même la 4^e division de chasseurs, stationnée à Metz en France, avait son mot à dire. Le Dr von Ondarza se rappela plus tard que ce raid avait eu lieu par « une merveilleuse soirée d'été ». C'était aussi la première fois que les Américains avaient pénétré aussi profondément en Allemagne.

Hitler, rapporta plus tard Ondarza, attaqua impitoyablement Goering au téléphone, et Goering eut ensuite avec Jeschonnek un long, un extrêmement long entretien. Je n'ai pas écouté moi-même, mais les sentinelles SS qui montaient la garde à l'extérieur de la fenêtre grande ouverte ont rapporté qu'il [Goering] avait hurlé, en proie à une colère terrible.

Ce soir-là, une lune brillante se leva. L'esprit en ébullition, Jeschonnek gagna en barque avec Leuchtenberg le milieu du lac Goldap d'où il admira un envol de canards sauvages. Plus tard, il déboucha une bouteille de champagne en l'honneur de l'anniversaire de sa fille. A onze heures du soir, on lui apprit que les Mosquito de la RAF disposaient au-dessus de Berlin des fusées éclairantes et parachutaient des disposi-

tifs lumineux pour marquer les objectifs. Les cinquante chasseurs individuels de Hermann décollèrent tous en direction de Berlin. Goering, alerté, ordonna à la DCA berlinoise d'abaisser son plafond de tir à mille huit cents pieds. Mais ce mouvement sur Berlin n'était qu'une ruse des Britanniques, et les pilotes de Hermann comme la DCA berlinoise perdirent leur temps au-dessus de la ville.

A six heures du matin, l'état-major de la Luftwaffe sut enfin que l'objectif réel de la RAF avait été Peenemünde sur la Baltique, la base ultra-secrète où l'on construisait et essayait les A-4, ces fusées à longue portée sur lesquelles comptait Hitler pour mater la Grande-Bretagne. Toute la base était en flammes, et sept cents savants et ingénieurs avaient été tués. A huit heures, on réveilla Jeschonnek pour lui apprendre cette terrible nouvelle. Puis Hitler téléphona peu après du Repaire du Loup. « Vous savez ce que vous avez à faire », dit-il sèchement. Jeschonnek comprit : il y avait déjà eu tant de précédents parmi les généraux allemands...

Dans la matinée, un message télétypé envoyé par le général Meister arriva à l'Obersalzberg : Jeschonnek s'était tiré une balle dans la tête. Sans manifester la moindre émotion, Goering prévint Richthofen à Rome ; son télégramme laconique donnait pour cause du décès une « hémorragie stomacale ». Richthofen demeura impassible, mais il écrivit dans son journal : « Perdu un bon camarade et ami. Qui lui succédera ? »

Goering, naturellement, devait immédiatement se rendre en Prusse-Orientale. Below, l'aide de camp de Hitler, et le général Meister l'accueillirent sur le terrain d'aviation de Rastenburg. Goering éprouva le besoin de dire : « Jeschonnek m'avait promis de ne jamais me faire cela. »

Au quartier général de la Luftwaffe, la dépouille de Jeschonnek reposait à l'intérieur d'une petite hutte. Goering entra seul et ressortit en secouant la tête et en murmurant : « Un vrai saint. » Il ordonna à Meister d'ouvrir le coffre du mort. Il contenait deux enveloppes adressées à Below, le commandant de l'armée de l'air aide de camp du Führer, qui les décacheta. Il regarda brièvement leur contenu et déclara qu'il s'agissait de lettres d'ordre privé, sans même faire un geste pour les remettre à Goering, le supérieur hiérarchique de Jeschonnek.

Mais le coffre contenait aussi un memorandum d'une dizaine de pages, que Jeschonnek avait dicté à sa secrétaire Lotte Kersten. Goering les lut, et tous virent son visage devenir de plus en plus rouge. Puis il s'écria : « J'interdis à mes officiers d'état-major d'écrire leurs opinions personnelles ! » (Ce document recommandait entre autres à Goering de nommer un commandant en chef à la hauteur des

événements.) « Voyez-vous cela ! hurla-t-il encore en brandissant les feuilles vers Meister, cet homme travaillait depuis toujours contre moi ! »

Mais Meister secoua la tête : « Le général Jeschonnek vous a été loyal jusqu'au dernier moment. »

Dans le bureau de Jeschonnek, on trouva également deux notes révélatrices. L'une d'elles disait : « Je ne peux plus travailler avec le maréchal du Reich. Vive le Führer ! » L'autre maudissait les officiers dorés sur tranches du « petit état-major » de Goering. Jeschonnek y stipulait : « Diesing et Brauchitsch ne devront pas assister à mes funérailles. »

Kesselring fut le seul maréchal à suivre le cercueil de Jeschonnek. Richthofen avait finalement décidé de ne pas se trouver tout de suite face à face avec le maréchal du Reich. Goering admit plus tard, devant Ondarza, que le memorandum de Jeschonnek l'avait troublé : « Il n'avait pas d'autre choix que de se tuer, murmura-t-il. Il me reprochait tout, à moi et à la Luftwaffe. » Et, s'adressant à Pili Körner, il alla encore plus loin : « Je suis infiniment désolé. Comme il a dû lutter contre lui-même ! Je ne l'ai vraiment jamais connu avant de lire ce document. »

Goering n'en soumit pas moins l'état-major de Jeschonnek à un interrogatoire prolongé. Leuchtenberg lui déclara carrément que Jeschonnek avait perdu toute confiance en lui. Goering adopta une expression d'innocence peignée. Le commandant lui rappela alors certains épisodes de violence qui s'étaient déroulés à bord du train *Asia*. Furieux, Goering s'élança à travers la pièce, les poings serrés.

« *Herr Reichsmarschall*, s'écria le jeune officier. Remettez-vous ! »

Goering s'arrêta net, puis se laissa tomber lourdement sur une chaise. Toujours grondant, il s'adressa finalement aux officiers de haut rang qui avaient assisté à la scène. « Combien parmi vous auraient eu le courage de me dire ce que ce jeune homme m'a dit aujourd'hui ? »

Il se mit debout pour saisir des deux mains les épaules du commandant. « J'aimerais vous avoir à l'état-major de l'Air. Parlez-en à Loerzer. »

Il avait en effet nommé chef du personnel son vieux copain de la Première Guerre mondiale, Loerzer, tombé en disgrâce à cause de ses échecs en Italie. Quelques jours plus tard, Leuchtenberg se retrouva affecté au 1^{er} Corps aérien, en Crimée, dans le secteur du front de l'Est le plus éloigné de Goering et de l'état-major de l'Air.

PLUIE DE BOMBES SUR LE REICH

Au cours de l'hiver 1943-1944, appliquant de nouvelles tactiques et mieux équipés du point de vue électronique, les pilotes allemands réussirent à réduire l'intensité des raids de nuit britanniques, mais simultanément les attaques de jour des Américains se firent de plus en plus précises, jusqu'au cœur de l'Allemagne.

Pour la défense du Reich, Goering disposait désormais de 8 876 canons de 88 mm, une arme formidable, et de presque 25 000 canons légers de DCA. A la fin septembre 1943, ces artilleurs, à eux seuls, revendiquèrent la destruction de 12 774 avions ennemis, tandis que les pilotes des chasseurs en avaient abattu 48 268 de plus. Cependant, plus de cent mille civils allemands avaient été tués, et une atmosphère de désolation régnait dans les rues des villes du Reich. Vers la mi-septembre, un pilote de planeur, qui avait survécu aux opérations d'Eben Mael et de la Crète, proposa de constituer une escadrille-suicide de pilotes volontaires, lesquels se précipiteraient avec de vieux Junkers 88 bourrés d'explosifs au milieu des formations serrées des bombardiers américains, en essayant au tout dernier moment de sauter en parachute, s'ils le pouvaient encore. Le général Günther Korten, qui avait succédé à Jeschonnek, soumit l'idée au maréchal du Reich, qui partagea ses réserves sur une telle tactique.

Si, dans l'armée et la population, la popularité de Goering continuait à être grande, son arrivée au quartier général du Führer suscitait chaque fois de moins en moins d'enthousiasme. Le 27 octobre 1943, alors que les armées lointaines du Reich commençaient à reculer sous la pression irrésistible des Russes, Hitler rappela à Goering que la défense de l'Europe occidentale était d'une importance essentielle, parce que l'Allemagne, sur ce front, ne pouvait se permettre de perdre un pouce de territoire.

La Luftwaffe avait perdu l'initiative sans espoir de la reprendre avant

l'entrée en service des avions à réaction que le Reich produirait bientôt en série. Aussi Goering, à chaque défaite nazie, devenait-il le bouc émissaire tout désigné. Speer prit assez d'assurance pour exprimer enfin librement son hostilité. Le 8 novembre, Rommel affirma que Goering était finalement le responsable de sa défaite à El Alamein, disant : « Il a simplement refusé de croire à la supériorité aérienne des Britanniques. » Le 20 novembre, Milch nota dans son journal qu'il s'était ouvert à Himmler de tout ce qu'il avait sur le cœur au sujet du maréchal du Reich.

Il ne restait plus à Goering, suant à grosses gouttes, qu'à avaler les insultes que lui hurlait Hitler, souvent même en présence d'officiers subalternes. Deux ans plus tard, il devait dire à George Shuster : « Le Führer s'est de plus en plus éloigné de moi. Je m'apercevais de son impatience chaque fois que j'avais à l'informer. Il me coupait souvent la parole au milieu d'une phrase, et il a commencé à intervenir de plus en plus souvent dans les affaires de la Luftwaffe. »

Hitler le provoquait sans cesse : « Croyez-vous qu'il reste dans votre Luftwaffe une seule escadrille qui ait le courage de voler jusqu'à Moscou ? » Un jour, après lui avoir donné l'ordre d'intervenir à Leningrad, il ajouta dédaigneusement : « Si toutefois vous avez encore des bombardiers capables de voler jusque-là ! » Karl Bodenschatz, qui assurait la liaison du maréchal du Reich avec le Führer, ressentant lui aussi cette hostilité au Repaire du Loup, loua une chambre au Park Hotel de Königsberg et prit l'habitude de s'y rendre chaque soir en avion pour y passer la nuit, jusqu'à ce que Goering intervînt : « Votre tâche est de rester auprès du Führer », lui dit-il sèchement.

L'ère Korten avait commencé le 20 août à 2 heures de l'après-midi, quand Goering l'avait présenté à Hitler comme le nouveau chef d'état-major succédant à Jeschonnek. Pendant onze mois, jusqu'à sa mort en juillet 1944, le général Günther Korten allait réussir à inspirer à la Luftwaffe un sens stratégique nouveau. Avec l'aide de son adjoint, le général Karl Koller, un Bavarois massif, Korten retira des escadrilles de chasseurs de Russie et d'Italie afin de les affecter à la défense du Reich. Le général Rudolf Meister reçut le commandement du IV^e Corps aérien nouvellement créé pour bombarder les sept grandes centrales installées sur le cours supérieur de la Volga, à Moscou et à Leningrad, et dont dépendait la production des avions et des chars soviétiques.

Les nuits redevinrent longues, et les Britanniques recommencèrent à bombarder Berlin. Leur premier raid, dès le 23 août, tua 765 personnes. Hitler aurait voulu bombarder Londres, mais il comprit que les représailles devaient attendre. Les décodeurs britanniques entendirent

Korten ordonner le 26 août à la 4^e Flotte aérienne de transférer des bombardiers à Illesheim pour armer les Me 410 du nouveau lance-fusées de 21 cm, d'une puissance mortelle. Quant aux chasseurs, ils étaient maintenant équipés d'un excellent radar de cockpit, le Lichtenstein-SN2, d'un détecteur infrarouge Spanner et du Naxos-Z, avec lequel le pilote repérait le radar de bord des bombardiers ennemis. Beppo Schmid, qui commandait maintenant le XII^e Corps de chasseurs, avait organisé un réseau national de détection des radars alliés. Pour tromper ces radars, les ingénieurs de Goering avaient disposé des réflecteurs sur des milliers de lacs, dispersé des dispositifs de brouillage dans tout le pays et créé des agglomérations fantômes grandes comme des villes entières. Chaque nuit, les contrôleurs de vols de Goering envoyaient les escadrilles de chasseurs se mêler au flot des bombardiers ennemis. Ils étaient guidés par des « filateurs », des avions équipés d'appareils complexes de repérage. Parfois, un contrôleur stationné à Arnheim dirigeait jusqu'à 250 pilotes de chasseurs par son commentaire radio.

La RAF rendait plus que coup pour coup avec cette intelligence démoniaque qui a permis aux Britanniques de constituer le plus grand empire du monde. Des avions équipés d'un appareillage électronique avancé accompagnaient les bombardiers, les guidant, brouillant les émissions ennemies, intervenant sans cesse. De faux « conseillers » allemands expédiaient les pilotes de Goering à l'autre bout de l'Allemagne ou, encore plus diaboliquement, donnaient des informations météorologiques telles que les aviateurs allemands, pris de panique devant cette fausse et subite détérioration du temps, se hâtaient de rentrer au bercail.

Au Repaire du Loup, l'incertitude au sujet de l'Italie devenait oppressante. Lorsque le maréchal Badoglio exigeait de l'Allemagne 1 700 000 tonnes de céréales, là où Mussolini se contentait de 300 000 tonnes (dont il restituait d'ailleurs les deux tiers après la période des moissons), il était clair que Badoglio cherchait un prétexte pour sortir de la guerre. C'était aussi l'avis de Herbert Backe, l'expert agricole de Goering, qui lui rendit visite à Rominten vers la fin août.

Backe demanda à Goering de s'opposer à tout nouvel abandon de territoire en Russie, car le Reich dépendait largement, pour ses approvisionnements en vivres, des régions occupées à l'est. Le 31 août, Backe nota : « Si nous devons vraiment reculer sur les lignes projetées, j'abandonnerai. » Le maréchal du Reich reconnut le bien-fondé de cet avertissement et promit de le transmettre « en haut lieu », c'est-à-dire à Hitler.

Dans une lettre, Backe écrivit :

Pendant le repas, j'étais assis à la droite du maréchal du Reich, qui avait à sa gauche le lieutenant Kupfer, pilote de bombardier en piqué, décoré des feuilles de chêne. Kupfer lui a parlé carrément, ce qui m'a plu. Il a dit que nous ne savions pas encore organiser [en URSS] nos défenses en profondeur, et que nous nous conduisions trop en gentlemen avec la population civile en ne faisant pas avec elle ce que les Russes font quotidiennement. De là ce que nous appelons les « percées » de l'ennemi, mais qui n'en sont vraiment pas, parce qu'ils n'ont rien devant eux, et qu'ils ne font qu'avancer à l'aveuglette dans un espace vide. Il a eu des mots très durs pour la faiblesse de nos commandants en chef du front, et il les a comparés aux unités SS : là où une division de l'armée s'était enfuie, prise de panique, une seule compagnie de « Têtes de mort » SS avait tenu toute la ligne. En fait, pour les forces aériennes, seuls les SS valent encore quelque chose.

Cette nuit-là, les Britanniques lancèrent un second grand raid sur Berlin. Mais cette fois, ils perdirent quarante-sept bombardiers lourds, la plupart d'entre eux abattus par les « indépendants », guidés par radar, du commandant Hermann. Les Britanniques se heurtaient là à des difficultés inattendues. Ils essayèrent bien, une fois de plus, d'anéantir Berlin : ils tuèrent 346 civils, mais en perdant 22 bombardiers de plus. Au cours des trois raids, seuls 27 bombardiers avaient réussi à pénétrer à moins de cinq kilomètres de leur objectif. Des milliers de cratères de bombes lancées en pleine campagne au hasard de leur fuite témoignèrent de la baisse du moral de leurs équipages. Les Britanniques renoncèrent provisoirement à attaquer Berlin.

Le 8 septembre 1943, le maréchal Badoglio annonça à la radio qu'il avait signé un armistice secret avec Eisenhower. Goering ne fut pas surpris. En même temps, les Alliés débarquèrent à Salerne au sud de l'Italie. La Luftwaffe intervint vigoureusement, et la conquête de la tête de pont se solda pour les Alliés par un bain de sang. Les chasseurs du II^e Corps aérien de Richthofen arrosèrent de leurs fusées les navires de débarquement et leurs troupes. Quant aux bombardiers et aux avions lanceurs de torpilles de la Flotte aérienne commandée elle aussi par Richthofen, ils infligèrent de lourds dégâts à un cuirassé et à trois croiseurs alliés, sans compter le cuirassé italien *Roma*, coulé par un seul missile HS 293, ainsi que plusieurs autres bateaux de guerre italiens qui cherchaient à la hâte un refuge sûr dans les ports contrôlés par les Britanniques.

Le même jour, Hitler prévint Goering qu'il avait ordonné à Rommel

d'envahir le nord de l'Italie tandis que Student désarmerait les forces italiennes de la région de Rome. La méfiance justifiée de Hitler à l'égard des Italiens avait sauvé les forces allemandes du Sud d'une trahison qui devait les livrer aux Alliés. L'après-midi du 10 septembre, le maréchal du Reich fit partie des chefs nazis groupés, pleins d'admiration, autour de leur Führer qui, avec une détermination menaçante, annonça à l'Allemagne et au monde que, « dans les trois mois », le Reich se lèverait de nouveau pour marcher vers la victoire finale.

Quelques jours plus tard, les parachutistes allemands parvinrent à libérer Mussolini et à le ramener au quartier général de Hitler. Mais le peu d'admiration qu'on vouait encore au Duce fut balayé quand les troupes de Rommel découvrirent des stocks de matières premières stratégiques accumulés secrètement par les Italiens, et Kesselring plusieurs centaines de chasseurs italiens flambant neufs. Laissant libre cours à une colère qui couvait depuis plus de vingt ans, Goering, triomphant, exposa à Hitler le détail de cet indigne double jeu : « Les Italiens et le Duce se sont livrés pendant des années à un sabotage délibéré. Ils ont simplement dissimulé ces matières premières et ces avions. Et le Duce a gardé le silence. Nous devrions le fusiller ! »

Devant Milch, quelques jours plus tard, il s'exclamait encore : « Ils avaient des stocks de cuivre plus importants que les nôtres. Mais le plus stupéfiant c'est le coup du mazout ! Nous avons découvert, caché dans deux tunnels, suffisamment de mazout pour que toute leur flotte puisse opérer pendant une année ! Ces salauds le subtilisaient, baril par baril, et puis ils venaient me voir en pleurnichant : " Nous aimerions tellement pouvoir voler, mais nous n'avons plus de carburant ! " Et moi, je leur refilais encore mille tonnes. Et nous découvrons maintenant que c'est soixante-cinq mille tonnes qu'ils planquaient *.

» Furieux et désireux de se venger, Hitler ordonna à Goering de bombarder une ville italienne comme Brindisi ou Tarente avant que les Alliés aient eu le temps d'organiser leur défense antiaérienne. Et Goering, transmettant à ses généraux les consignes de Hitler, grondait encore de rage : « Nous allons montrer au peuple italien comme à quelques neutres et à nos autres alliés indolents, que même s'ils abandonnent, la guerre ne sera pas pour autant finie pour eux ! » Et quand on lui rapporta que les officiers de l'armée de l'air italienne, avant de remettre leur matériel aux Allemands, avaient criblé leurs avions de balles de mitrailleuses et déchiré les parachutes, Goering ordonna de

* Rommel avait découvert trente-huit mille barils dans les tunnels de La Spezia, et les Allemands saisirent en plus 123 millions de litres d'essence. (N.d.A.)

rechercher partout les coupables : « J'aurais voulu les pendre sur leur aérodrome et laisser leurs corps se balancer là pendant trois jours ! »

Il est certain que Goering méprisait les Italiens depuis déjà 1924 et, désormais, il laissa libre cours à son dédain :

« Vous n'avez pas idée, devait-il dire au général américain Carl F. Spaatz le 10 mai 1945, de ce que nous avons subi en Italie. S'ils avaient été nos ennemis, et non nos alliés, nous aurions pu gagner la guerre. »

Au cours de ce mois d'octobre 1943, la guerre aérienne prit soudain un tour défavorable. Le 2, les bombardiers américains de Spaatz attaquèrent le port côtier d'Emden. Manifestement, chacun d'eux était équipé d'un radar qui leur permettait de distinguer leur objectif à travers un plafond de nuages. La Luftwaffe semblait de plus en plus frappée d'impuissance. De jour, les chasseurs de Galland paraissaient paralysés par la peur. « Les chasseurs de Goering arrivent, le raid doit être fini », disaient les civils bombardés. Pour harceler les bases de la RAF, la Luftwaffe pouvait seulement envoyer vingt-deux chasseurs de nuit à grand rayon d'action. Hitler, furieux, téléphona à Goering : « Je préfère continuer à bombarder leurs villes, quoi que vous en pensiez. »

Le 4 octobre, malgré un temps ensoleillé et bien que des agents eussent prévenu les Allemands que l'objectif serait Francfort-Heddernheim, les pilotes de Galland intervinrent à peine. Francfort fut durement touchée. Le soir, à 9 heures 30, Hitler téléphona à Goering et le ridiculisa. Goering découvrit ensuite que la 5^e division de chasseurs avait été « clouée au sol par le mauvais temps ». Il se retourna contre Galland : « Le peuple allemand se fout de vos pertes de chasseurs ! Allez à Francfort et demandez là-bas l'impression que ça leur fait. Ils vous répondront : " Vous êtes tombé sur la tête ! Voyez plutôt nos milliers de morts ! " » Et il ajouta : « Au nom du prestige de notre Luftwaffe, il ne peut pas y avoir un second Francfort ! Peut-être êtes-vous capable de le supporter, pas moi ! »

Convoqué le lendemain par Hitler et après une heure et demie d'insultes, Goering exposa le nouveau programme de production n° 224. Ce programme mentionnait pour la première fois l'avion à réaction Me 262, mais l'œil d'aigle du Führer tomba sur la faille qui avait échappé à Goering : la production de bombardiers avait pratiquement disparu des prévisions pour le printemps 1944, alors que Hitler avait réclamé pour mai 1944 la constitution d'une force de frappe capable de repousser victorieusement un débarquement allié à l'Ouest.

Goering répercuta sur son état-major la colère de Hitler : « Vous me dites d'attendre juste un an et que tout ira bien vers le milieu de l'année 1944. Mais c'est faux ! Ce mois-ci, le programme prévoit 410 bombardiers, et seulement 266 en octobre prochain. A quoi donc pense le

maréchal [Milch]? Je veux que cette arnaque finisse une fois pour toutes ! » Et, de plus en plus furieux, il cria : « C'est pire qu'avec Udet ! Où est votre " augmentation de la production " ? »

Ce fut alors qu'il apprit que le Heinkel 177 n'aurait pas à l'arrière la tourelle prévue pour loger une mitrailleuse. Il s'arrêta net, puis, le visage ruisselant de sueur, il ordonna de faire arrêter par la Gestapo Reidenbach, l'ex-ingénieur chef d'Udet, ainsi que ses « saboteurs de collègues » : « Il n'y aura pas de cour martiale... S'ils ont commis une faute, ils seront exécutés. Ecoutez-moi bien. Si nous annonçons dans une semaine que les ex-chefs des services de développement et de la planification, ainsi que le chef d'état-major pour l'armement aérien, ont tous été fusillés, cette bande de salauds va vite se réveiller et comprendre... »

Comme les membres de son état-major l'écoutaient, immobiles et muets de surprise, son visage rougit encore de rage. « Le maréchal Milch parle toujours de fusiller les gens, hurla-t-il, mais quand moi j'en parle, je passe à l'acte ! Je ne suis pas seulement un fort en gueule !

Goering était tellement troublé par l'audace croissante des raids américains qu'il hésitait à confier sa précieuse personne à des cieux devenus hostiles. Il prit quand même un Focke-Wulf 200 pour se rendre sur l'Obersalzberg. Pendant les quatre heures de trajet, son imagination l'entraîna dans une sorte de rêve éveillé, comme jadis, quand il était enfant et qu'il jouait sur les remparts de Veldenstein.

Il était un mitrailleur américain pris au piège dans sa Forteresse volante pendant que des centaines de chasseurs nazis fonçaient sur lui et l'assaillaient de toutes parts. Après une heure, il s'apercevait soudain que *ses bandes de mitrailleuses étaient vides* ! Dans ce scénario imaginé de toutes pièces, les autres mitrailleuses s'étaient tues faute de cartouches, et ses compagnons étaient morts ou mourants. En atterrissant, Goering savait désormais comment vaincre les quadrimoteurs américains : attaquer, attaquer, attaquer sans cesse ! « Il n'y a pas une escadrille qui pourra résister à cela ! » déclara-t-il à Galland et aux généraux qui se réunirent, le 7 octobre, dans sa villa.

Galland, clignant des yeux, alluma lentement un cigare, l'air sceptique.

— « Pendant combien de temps pouvez-vous faire feu avant d'épuiser votre bande-chargeur ? demanda Goering.

— Sept minutes, répondit le chef de la chasse allemande.

— Soit, dit Goering. Cela veut dire que vous pouvez faire trois sorties pendant les quatre heures que dure chaque raid ennemi, si toutefois vous leur rentrez vraiment dedans chaque fois ! »

Galland, surpris, hésitait encore à s'engager.

« Trois fois ! dit sèchement Goering. J'insiste ! »

Ce fut ainsi, à la suite d'une rêverie, que Goering devint le maître d'œuvre de la plus grande victoire de la Luftwaffe sur les bombardiers américains. Elle devait se dérouler une semaine plus tard.

En attendant, pendant trois jours, les 7, 8 et 9 octobre, il se livra à une véritable enquête technique. Son vocabulaire de soldat n'avait rien perdu de son mordant. Le 8, s'adressant à ses généraux, il déclara : « Notre Luftwaffe est au fond de l'abîme. La population et les forces armées n'ont plus confiance en elle... Les gens disent que nos chasseurs n'ont pas de couilles, et qu'ils restent à la traîne pendant que les grosses escadrilles ennemies se baladent en paix des heures d'affilée au-dessus de nos villes, comme si elles étaient venues fêter le rassemblement annuel du Parti à Nuremberg ! Eh oui, c'est ce que j'entends dire partout aujourd'hui ! »

Milch défendit les pilotes de chasse. Mais pour Goering ces jeunes gens n'étaient que des « pédés » : « Ils n'ont qu'à s'approcher à quatre cents mètres de l'ennemi et non à un kilomètre, et ils en descendront quatre-vingts au lieu de vingt ! Alors, leur moral remontera et je leur tirerai mon chapeau ! Mais ceux qui lâchent leur bordée à deux kilomètres de l'ennemi, au pifomètre, qu'ils aillent se faire foutre ! »

Le lendemain, le 9 octobre, alors qu'il était en train de parler, on lui remit un message : malgré une bataille aérienne colossale à laquelle avaient pris part toutes les forces de chasseurs accourues de tous les terrains de l'Europe centrale, les bombardiers américains avaient démoli 90 % de l'usine de montage des Focke-Wulf, et cela à Marienburg, en pleine Prusse-Orientale ! « Ça ne peut plus continuer ainsi, déclara Goering. Il faut envoyer immédiatement au ministre Speer l'ordre de construire six usines souterraines. »

Toutefois, les Américains avaient perdu vingt-huit bombardiers ce jour-là. Pour prendre leur revanche, ils attaquèrent Münster le 10 octobre et perdirent trente quadrimoteurs de plus... Goering convoqua les grands patrons de l'industrie aéronautique à Berchtesgaden où il y eut deux heures de discussions serrées au sujet d'un avion utopique du professeur Messerschmitt, le Me 264, capable de bombardier New York. Mais il ne fallait à aucun prix retarder le Me 262, dans lequel Hitler plaçait désormais tous ses espoirs pour résoudre les problèmes stratégiques. Goering dut s'incliner : « J'ai vraiment besoin de ce bombardier, dit-il avec un soupir résigné, mais le chasseur est plus important. »

Ce fut à cette époque que s'engagea une bataille aérienne historique. Ce jour-là, l'Air Force américaine fut presque balayée du ciel. Son objectif était une fois de plus les usines de roulements à billes de

Schweinfurt. La nouvelle atteignit Goering alors qu'il grimpait en voiture la route en lacets qui conduisait à sa villa de l'Obersalzberg. Comme les chasseurs d'accompagnement américains se retiraient, les escadrilles de Galland se ruèrent sur les trois cents énormes bombardiers, les attaquant à la bombe, au canon, à la mitrailleuse. Et cette fois, comme Goering l'avait ordonné, ces chasseurs, après leur première bordée, atterrirent sur tous les terrains de l'Allemagne du Sud pour refaire le plein de carburant et de munitions avant de repartir immédiatement à l'attaque. C'est avec sa formation déjà désagrégée que la première vague de la 1^{re} division aérienne américaine, à 14 heures 40, atteignit Schweinfurt et jeta ses bombes. Mais, à 14 heures 50, 160 chasseurs allemands attaquèrent ensemble les bombardiers alors qu'ils se retiraient. En perdant seulement 14 chasseurs, Galland put affirmer qu'il avait abattu ce jour-là 121 bombardiers américains. A 21 heures, fier et heureux de cette véritable victoire, Goering téléphona à Hitler.

La malchance, pour ses relations avec Hitler, voulut que son rival et ennemi Albert Speer dînait avec le Führer quand Goering téléphona. Abandonnant couteau et fourchette, le jeune ministre se précipita sur une autre ligne pour joindre l'une des usines de roulements à billes. Un contremaître lui assura que la ville était dévastée, ce que Speer se hâta de rapporter à Hitler. La manœuvre de Speer diminua, au moins provisoirement, l'impact du compte rendu de Goering. En réalité, ce raid ne retarda pas la production de chars et d'avions nazis. Quant aux Américains, ils cessèrent toute tentative de pénétrer profondément à l'intérieur du Reich jusqu'au début de 1944, lorsqu'ils disposèrent enfin de chasseurs à long rayon d'action pour accompagner leurs bombardiers tout au long de leurs raids.

Après Schweinfurt, Goering décida qu'il pouvait faire en toute sécurité pour lui le tour des villes ravagées de la Rhénanie. A sa grande surprise, partout où s'arrêta sa limousine blindée, que ce fût à Cologne, à Wuppertal, à Crefeld ou à Bochum, il fut acclamé par la foule qui se pressa autour de lui. Il observa alors le spectacle qu'offraient ces villes bombardées ; les commerçants qui rouvraient leurs magasins au milieu des ruines, les messages à la craie sur les murs effondrés, les gens qui recherchaient leurs proches et amis, les écriteaux indiquant les abris, les flèches à suivre en cas de destruction et d'évacuation totales de la ville... Certes, il y eut bien quelques cris ironiques lui rappelant sa vantardise « Je veux bien être pendu... », mais qu'était-ce à côté des mères qui lui tendaient leur bébé ? Quelques jours plus tard il devait dire : « Moi aussi, je suis un être humain. Ces gens n'étaient entourés que de ruines, et ils voyaient soudain surgir un gros bonnet (l'un des responsables de tout ce



Invité à chasser en Pologne, Goering tente en vain de persuader les Polonais de s'allier avec le Reich pour envahir la Russie. (*Collection Voak, Archives Hoffmann, Vienne.*)



En novembre 1937, Goering, en tant que grand maître des chasseurs du Reich, inaugure la plus grande exposition de gros gibier qu'on ait vue en Europe depuis un demi-siècle. (*Archives nationales américaines.*)



Goering contemple l'un des trophées exposés. (*Archives nationales américaines.*)



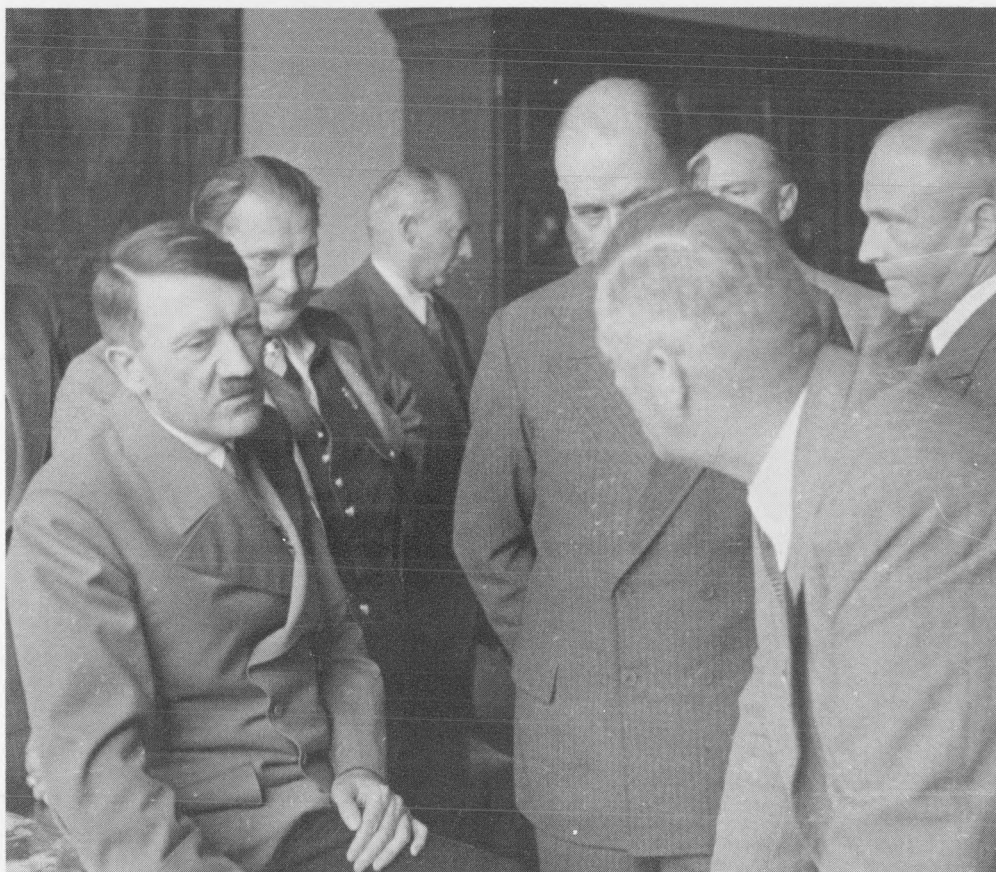
Lors de son entrée triomphale à Vienne en avril 1938, après l'Anschluss, Hermann Goering, son bâton de maréchal à la main, découvre qu'il est vraiment populaire. (*Collection Voak, Archives Hoffmann, Vienne.*)



Le 20 avril 1939, à l'occasion de son cinquantième anniversaire, Hitler annonce en secret aux commandants en chef des trois armes que la guerre éclatera bientôt, probablement au cours de l'année. De gauche à droite : le maréchal Walther von Brauchitsch (armée de terre), le maréchal du Reich Hermann Goering (aviation) et le grand amiral Erich Raeder (marine). (*Archives nationales américaines.*)



De retour de Rome en avril 1939, Goering sort de la gare Anhalter de Berlin.
(Collection Voak, Archives Hoffmann, Vienne.)



Une des rares photographies de Hitler prises à l'improviste (par son aide de camp von Below), au cours de la célèbre réunion secrète qui eut lieu au Berghof le 22 août 1939. Tous les généraux sont en civil. Visibles de gauche à droite : Goering, Manstein et Brauchitsch. (*Collection Stanley S. Hubbard.*)



Goering a voulu que l'intérieur de Carinhall ressemble à celui d'un pavillon de chasse suédois. (Photo Gerd Heidemann.)



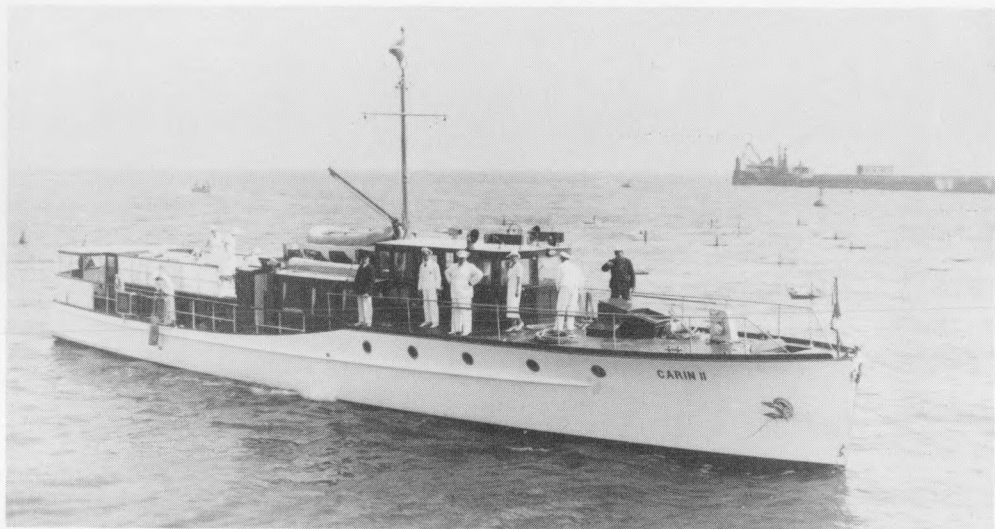
Les lions de Goering reconnaissaient en lui un homme que les animaux passionnaient. Ses invités étaient beaucoup moins à l'aise quand les lions s'ébattaient librement au milieu d'eux. (Photo Gerd Heidemann.)



L'étage supérieur de Carinhall était consacré au train électrique de Goering. Suspendus à des fils, des avions pouvaient « bombardier » les trains. (Photo Gerd Heidemann.)



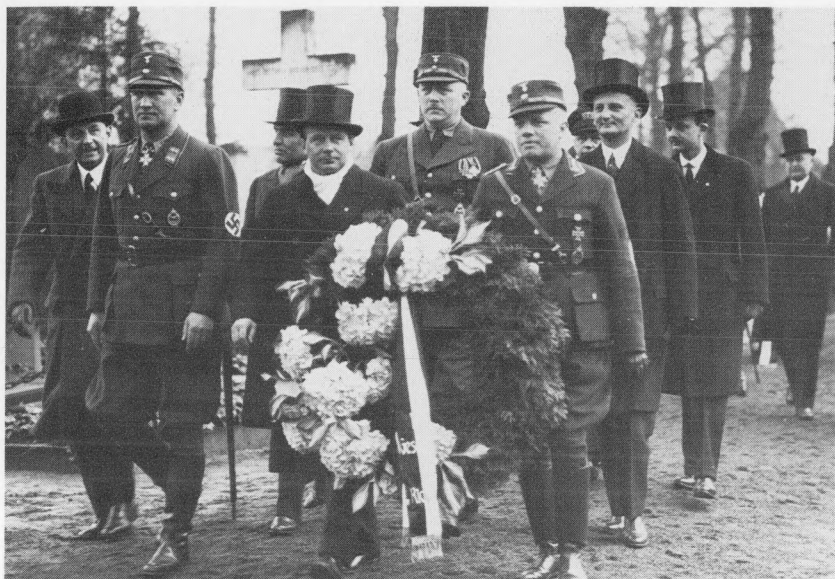
L'homme d'affaires suédois Birger Dahlerus (témoignant ici à Nuremberg en mars 1946) fut le courrier secret de Goering auprès des puissances ennemies de 1939 à 1941. (Archives nationales américaines.)



Le yacht de Goering, *Carin II*, lui fut offert par l'industrie automobile allemande. (Photo Gerd Heidemann.)



Dans les pays occupés, Hermann Goering put satisfaire sa passion pour les œuvres d'art en acquérant à bas prix les collections confisquées des juifs. En Italie, il dut utiliser des méthodes plus légales. (Archives nationales américaines.)



En novembre 1941, le général Udet (l'as de la Première Guerre mondiale ; ici, en chapeau haut de forme, il apporte une couronne sur la tombe de Richthofen) se suicida, laissant la production aéronautique allemande dans une situation extrêmement critique dont Goering était aussi responsable. (*Archives nationales américaines.*)



Le général Udet, un excellent caricaturiste, s'est représenté lui-même aux prises avec les graphiques de la production aéronautique. (*Archives Milch.*)



Au château de Fischhorn, un soldat américain a pris cette photo d'Emmy et Edda Goering qui regardent tristement partir Hermann Goering pour la captivité. (Collection Keith Wilson.)



Dans sa cellule de Nuremberg, le 23 novembre 1945, Goering écrit une carte postale destinée à sa femme. Pendant des mois, il s'étonnera de ne pas recevoir de réponse. (*Archives nationales américaines.*)



Sur la table, intentionnellement fragile (pour éviter toute tentative de suicide) de sa cellule, Goering a disposé ses précieuses photographies, celles d'Emmy et d'Edda, et celles de sa mère et de son père, gouverneur du Sud-Est africain allemand (Namibie). (*Archives nationales américaines.*)



Le colonel américain Burton C. Andrus avait la tâche ingrate de diriger la prison de Nuremberg pendant le procès des criminels de guerre. On le voit ici à l'extrême gauche casqué et en uniforme. (*Archives nationales américaines.*)



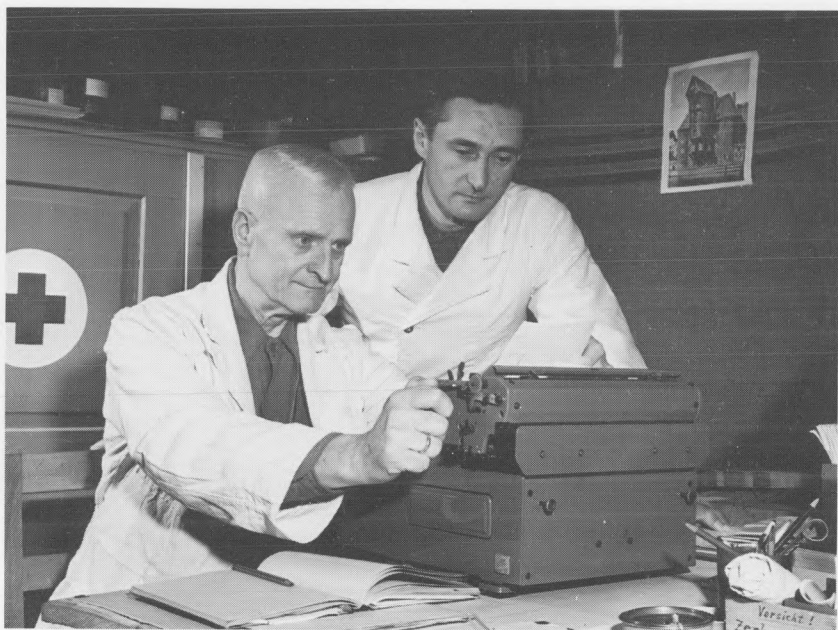
Sur le banc des accusés, Goering s'est trouvé assis à côté de Rudolf Hess, l'adjoint de Hitler. (*Photo Signal Corps.*)



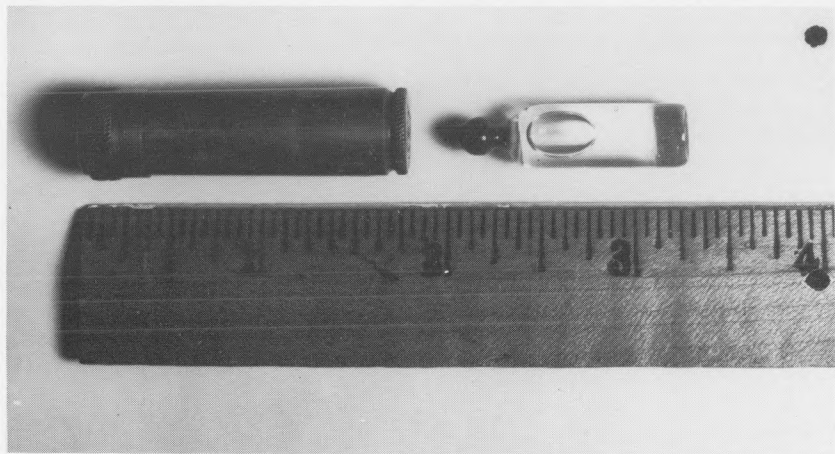
Une assiette de soupe, tel était le menu de la prison de Nuremberg. Le décor était moins luxueux que ceux auxquels était habitué Goering. (*Photo Signal Corps.*)



Cherchant du regard, parmi ses gardiens, l'officier américain qui pourrait l'aider à échapper à la pendaison, les yeux de Goering s'éclairent en se posant sur le lieutenant Jack G. Wheelis, un Texan grand chasseur comme lui. (*Archives nationales américaines.*)



Le médecin allemand de la prison de Nuremberg, le Dr Ludwig Pflücker (assis), a serré la main de Hermann Goering quand ils se sont séparés. Il a expliqué son geste en disant : « Parce que, la dernière fois, il eût été difficile pour un médecin de ne pas lui serrer la main. » (*Archives nationales américaines.*)



Cette balle de cuivre et l'ampoule en verre remplie de cyanure contenue dans la balle sont identiques à celles utilisées par Goering pour échapper à la pendaison. (*Photo Milton Silveran.*)



Goering est en train de mourir, l'œil droit est encore ouvert et la paupière de l'œil gauche cligne sur un secret bien gardé : il a réussi à échapper au bourreau, et lui seul sait comment. *(Photo de l'armée américaine.)*

chaos, ou du moins de leur défense). J'aurais compris que, sans peut-être me jeter des œufs pourris, ils me regardent de travers ou me lancent des injures ! » Et, se tournant vers les généraux qui avaient assisté à ces scènes, il ajouta : « Vous avez vu comment tout ce peuple continuait à se précipiter vers moi ! Quel accueil ! J'en aurais pleuré ! Et cela après quatre ans de guerre ! C'est alors que je me suis rendu compte que si nous autres, leurs chefs, nous ne commettions pas de fautes vraiment graves, nous ne pourrions pas perdre cette guerre ! »

C'est dans la même veine optimiste qu'il s'adressa aux pilotes des bombardiers durement éprouvés stationnés sur une base hollandaise. « Ce qu'il leur a passé, à ces Hollandais ! » a noté un opérateur de radio, le caporal Schürgers, mort peu après dans son avion abattu :

Il a dit : « J'ai remarqué ce matin, alors que je traversais la Hollande en auto, ces foules de femmes qui fainéantaient avec leur sac au dos et qui pique-niquaient dans les bois un dimanche matin, au lieu de travailler pour gagner leur vie comme n'importe quelle Allemande respectable. Les Allemandes, elles, elles triment en ce moment même sur un tour à métaux, tandis que ces bonnes à rien vont folâtrer et me regardent passer bouche bée.

« Messieurs, a-t-il dit, je vais bientôt mettre le holà à tout cela. Je veux que tous les Hollandais trop paresseux pour travailler soient mis sous les verrous. »

Alors, le vieux Sperrle a pris la parole : « Eh bien, Monsieur le maréchal du Reich, c'est plus facilement à dire qu'à faire. Nous devons les respecter...

— Au diable le respect en temps de guerre ! a-t-il dit. Montrez-leur qui est le maître ici ! »

Un autre sous-officier écrivit : « Hermann nous a dit que les évacués de la Ruhr allaient venir en Hollande. Les Hollandais devront vivre dans des campements. »

Goering passa la nuit à Arnhem, dans le grand centre de contrôle de la chasse allemande. Cette nuit-là, dans leurs raids, les Britanniques déployèrent toute l'astuce d'un joueur de poker : feintes et faux départs se succédèrent, tandis que le corps principal de l'attaque et les Mosquito fondaient à travers l'Allemagne, lançant des feuilles d'aluminium et de fausses fusées éclairantes. Comme le contrôleur commençait à radiodiffuser son commentaire, un émigré allemand se mit à diffuser de Douvres des directives opposées aux siennes. Goering lui-même intervint plusieurs fois pour avertir les pilotes allemands : « *Achtung!* Ces ordres sont faux ! » Il s'ensuivit une confusion épouvantable. A

minuit, la ville de Kassel, où se trouvaient les Usines aéronautiques Fieseler, centre de fabrication en série des bombes volantes, devint un gigantesque brasier. Six mille civils périrent dans la seconde « tempête de feu » que connut le Reich.

Le lendemain, Goering s'adressa aux pilotes dans un hangar de la base de Deelen à Arnhem. Dédaigneusement, il leur rappela qu'ils avaient prétendu « ne faire qu'une bouchée » de ces « trucs à quatre moteurs », si jamais ils se risquaient à leur portée. « Rappelez-vous bien une chose : le peuple allemand souffre terriblement, jour et nuit, des bombardements. La nuit, on peut en partie le comprendre parce que ce n'est pas facile d'attaquer l'ennemi dans l'obscurité. Mais ce que les gens ne saisissent pas, c'est pourquoi vous n'arrivez pas à le faire de jour, par temps clair, et c'est ce qu'ils me disent dans d'innombrables lettres. Après vous avoir vus vous battre, ils me disent que manifestement, je ne recrute que des *impuissants* pour la défense aérienne. Si maintenant j'annonce vos pertes et que je leur dis : « Attendez, nous avons eu trois aviateurs tués et il en manque huit, ou même douze », ils vont me dire : « Mais c'est des soldats ! Ils doivent bien savoir que la guerre n'est pas un jeu d'enfant ! » Et, braquant sur eux des yeux menaçants, il conclut d'une voix tonnante : « Je peux vous certifier une chose : je ne veux pas avoir de lâches dans mes forces aériennes ! Je vais les extirper de leur planque ! »

Le 27 octobre 1943, Hitler convoqua ses généraux à une conférence au sommet pour décider de l'évacuation ou non de la Crimée. Le lendemain, Goering reprit devant son état-major les arguments exposés :

En Russie, dans le vaste territoire que nous avons conquis, il est possible de manœuvrer [d'opérer des retraites tactiques]. Mais nous devons prendre la ferme résolution d'avoir, à un moment donné — au plus tard au printemps 1944 —, une telle quantité d'hommes sous les armes que nous pourrions tout reprendre aux Russes. Que les Russes soient à Krivog Rog ou cent soixante kilomètres plus près, cela n'a pas d'importance.

Ce qui est important, c'est d'être capable... d'empêcher en même temps qu'un second front s'ouvre à l'ouest.

Et c'est là où nos forces aériennes seront d'une importance capitale. Le Führer s'est exprimé très clairement à ce sujet en présence de Dönitz. Le Führer a dit : « Le chasseur à réaction porteur de bombes sera d'une importance vitale, parce qu'au moment donné il déferlera en hurlant le long des plages [de

débarquement] en lançant ses bombes sur la concentration massive qui s'y trouvera obligatoirement.

Moi, je me suis dit : « Je ne sais pas si nous aurons alors ces avions à réaction. »

Il avait informé Hitler qu'il venait de rencontrer Messerschmitt sur le terrain de Neuburg, et que le professeur l'avait prévenu que le Me 262 avait trois mois de retard parce qu'il aurait fallu quatre mille ouvriers supplémentaires. « Hitler, rapporte Goering, a presque eu une attaque. »

En arrivant le 2 novembre à Ratisbonne ou l'usine Messerschmitt avait été durement touchée, Milch posa à Goering la question qu'il considérait, quant à lui, comme prioritaire : comment défendre le Reich au printemps suivant quand les bombardiers américains reprendraient leurs attaques, mais cette fois avec des escortes de chasseurs à long rayon d'action ?

« Même si toutes les villes allemandes sont rasées, hurla Goering, la nation allemande survivra ! Elle existait bien avant qu'il y ait des villes... Même si nous devons vivre dans des cavernes ! Mais si les bolcheviques arrivent en masse, c'est la vie qui finira pour nous. » Recourant à une rhétorique qui masquait la qualité vraiment prophétique de ses paroles, il exposa les deux grands dangers qu'il voyait poindre : « Le premier, c'est si on nous dit un beau jour que les Soviétiques ont un corps d'armée en Silésie, un autre sur la Vistule, et un autre le long de l'Oder... » Le second danger, c'était la Grande-Bretagne et sa force aérienne, la RAF. « Voilà pourquoi j'ai toujours besoin de bombardiers pour notre défense : je veux être capable de les bombarder. Voilà deux ans qu'ils n'ont pas été bombardés ! Mais au moment où les Britanniques essaieront de débarquer en France et d'établir un second front, je ne laisserai pas un seul chasseur dans le Reich pour le défendre. Ce jour-là, tout ce qui pourra voler sera envoyé en France.

« Si les Britanniques parviennent à créer une tête de pont sur le continent, expliqua-t-il, cela nous sera fatal. S'ils bombardent nos villes pendant ces deux ou trois journées, cela fera mal, mais nous n'en mourrons pas. »

OFFENSIVE AMÉRICAINE

En novembre 1943, Goering, parlant aux gauleiters, admit que la Luftwaffe ne regagnerait jamais la supériorité numérique qu'elle avait perdue. Les raids de mille bombardiers ennemis étaient devenus chose courante. Après cette déclaration, Herbert Backe écrivit : « Il y a juste un an, il parlait d'eux [les Américains] comme d'une race de fabricants de lames de rasoir et de boutons ! C'est à vous faire dresser les cheveux sur la tête ! Mais il a déclaré qu'il annoncerait publiquement l'heure du châtimement quand nous pourrions attaquer les Iles [britanniques] avec cent avions. »

Goering, comme Hitler, mettait tous ses espoirs dans le nouvel avion à réaction. Vers la mi-octobre, il avait déclaré nerveusement : « Je ne veux pas arriver six mois trop tard avec le 262. » En effet, on avait adopté un programme modeste : un Me 262 en janvier 1944, huit en février, quarante en mars et soixante en avril. La véritable production en série ne commencerait pas avant novembre 1944.

Goering faisait maintenant preuve de cette énergie surprenante dont il était de temps à autre capable. En novembre 1943, il visita les usines qui travaillaient à cet avion miracle. Le 2 novembre, à Ratisbonne, le professeur Messerschmitt lui montra le sixième prototype du Me 262 et aussi un avion-fusée totalement inédit et ultra-secret, le Me 163. Impressionné, comme chaque fois qu'il visitait une nouvelle usine, Goering parla aussitôt d'avion supersonique et déclara que Hitler voulait que le Me 262 jouât surtout le rôle de bombardier lors du débarquement allié. Pour le calmer, Messerschmitt n'hésita pas à le tromper : « Mais, Monsieur le maréchal du Reich, nous avons toujours prévu deux lance-bombes dans cet avion ; l'un pour une bombe de 500 kilos et l'autre pour deux bombes de 250. »

Comment Goering ne l'aurait-il pas cru ? Il demanda combien de temps prendrait l'installation du dispositif de lancement des bombes.

« Deux semaines », répondit le professeur sans sourciller.

Le 4, Goering visita Dessau, où on mettait au point le Jumo 004-B, un moteur à réaction, et où il vit le prototype du Ju 287, un bombardier déjà presque supersonique. Sa dernière visite fut pour Brandenburg, où la Société Arado procédait à l'assemblage de cinq prototypes du bombardier à réaction Arado 234, œuvre du professeur Blume. Sa vitesse maximale était de 500 milles à l'heure avec un rayon d'action de mille milles. Il était prévu d'en produire un millier vers le milieu de 1945.

L'avenir s'éclaircissait donc pour le Reich, à condition que la guerre durât assez longtemps, et ce fut sans doute ce que Goering fit remarquer à Hitler quand il le vit le 6 novembre. Les généraux Zeitzler et Korten avaient juste rendu compte au Führer du progrès de leurs armes respectives de représailles, la fusée A-4 et la bombe volante Fi-10. En France, les rampes de catapultage de l'une et les bunkers de lancement de l'autre seraient prêts à la mi-décembre, et Hitler commençait à parler du « cadeau de nouvel an » qu'il allait offrir aux Britanniques !

A Dessau, le maréchal du Reich avait conseillé à Junkers de trouver le plus vite possible un espace souterrain pour y installer la production en série. « Ce qui a été abîmé par le feu, avait-il dit, ne peut plus être réparé. » Le 8 novembre, s'adressant aux gauleiters réunis à Munich, il réclama leur aide pour trouver les tunnels et les cavernes convenables. Il leur promit que le bombardier He 177, auquel il faisait malgré tout confiance, emporterait un jour au-dessus de Londres six tonnes de triallène, un explosif deux fois plus puissant que tout ce dont disposait la RAF. « Dieu merci, leur dit-il, il y a au long de la côte est toute une série d'objectifs d'une importance extraordinaire que nous pourrions toucher d'abord. Il est préférable d'anéantir totalement une ville de cent mille habitants que d'égratigner une ville géante. »

L'armement de ses chasseurs était également beaucoup plus lourd que l'année précédente, et il réussissait à insuffler aux pilotes un réel esprit de sacrifice, comme en témoigne l'ordre n° 2159 que le colonel Galland transmet à ses chefs d'escadrille ce même jour, le 8 novembre : « Le maréchal du Reich a ordonné la constitution d'un *Sturm Staffel* [escadrille d'assaut]. Son objectif sera de disperser les bombardiers ennemis en utilisant des chasseurs puissamment blindés qui les attaqueront sur le même plan en formation serrée pour pouvoir tirer à bout portant. »

L'ordre laissait à chaque pilote le choix de détruire l'ennemi en tirant à bout portant, « ou en l'éperonnant ». Et Galland demandait des volontaires, « des pilotes absolument décidés à entraîner l'ennemi dans leur chute plutôt que d'atterrir sans victoire ».

La RAF s'était promis de gagner la guerre en anéantissant Berlin. Le 22 novembre, elle repartit à l'attaque, tuant 1 500 Berlinois, infligeant de graves dommages à plusieurs ministères et surtout détruisant complètement l'immeuble du Service de renseignements qui avait tant contribué à la puissance réelle de Goering, son Forschungsamt. Le lendemain matin, il convoqua à Carinhall Korten, Milch et leurs experts pour discuter de la production des avions à réaction et surtout de la pénurie de main-d'œuvre dont souffrait l'industrie. Milch lui demanda d'attirer l'attention de Hitler sur les énormes réserves de main-d'œuvre dont disposait l'armée de terre : sur les 8,3 millions de soldats allemands à l'Est, il n'y avait, affirma-t-il, que 260 000 *combattants réels* ! D'après lui, deux millions de soldats pouvaient, en trois semaines, être envoyés sur la ligne véritable du front. Mais le 28, devant Hitler, Goering, d'après l'amiral Dönitz, adopta la thèse opposée et admit que l'on pouvait prélever un grand nombre de combattants sur les effectifs cantonnés à l'arrière de la Luftwaffe, sans même oser mentionner les réserves de l'armée de terre.

Cette nuit-là, la RAF revint sur Berlin, tuant 1 200 civils et dévastant la chancellerie, le célèbre hôtel Kaiserhof et tout le quartier du gouvernement. Goering avait interdit à la DCA d'intervenir du fait que 193 chasseurs avaient appareillé pour défendre la ville, mais ils étaient arrivés trop tard et n'avaient détruit qu'un petit nombre d'assaillants.

Pour redorer le blason terni de sa Luftwaffe, Goering organisa pour Hitler une exposition impromptu de tout le matériel nouveau de son armée de l'air. Il ordonna à ses ingénieurs de rassembler sur la base aérienne d'Insterburg, assez proche du Repaire du Loup, des armes aussi diverses que le Hs 293, les missiles Frits anti-navires, des radars, les prototypes de l'avion à réaction et de la bombe volante. Mais, par vantardise ou inconscience, exactement ce qu'il reprochait à ses ingénieurs, il osa faire figurer dans cet échantillonnage des prototypes dont la production n'était même pas commencée, comme des bombardiers Junkers 388 ou le Ju 88 modernisé avec deux moteurs double étoile BMW 801. « Peu importe qu'ils volent, osa-t-il dire le 23 à ses ingénieurs. Il faut simplement que le Führer les voie. »

Mais cette exposition se révéla pour Goering un désastre. Prenant le programme des mains de Milch, le maréchal du Reich commença à lire les caractéristiques de chaque appareil ou dispositif devant lequel il conduisait Hitler. Arrivé devant la bombe volante Fi-103 à l'aspect trapu, il s'arrêta et demanda quand elle serait prête. Kröger, un ingénieur de la Luftwaffe venu de Peenemünde, s'avança et répondit : « Fin mars 1944. » Le visage du Führer s'assombrit et celui de Goering se figea : le Führer ne comptait-il pas sur cette bombe volante comme cadeau de nouvel an pour les Britanniques ?

Hitler s'arrêta aussi devant le chasseur à réaction Me 262. « Cet avion ne m'intéresse pas comme chasseur. Peut-il emporter des bombes ? »

Messerschmitt bondit en avant, salua, et annonça que le 262 pourrait emporter une tonne de bombes.

Hitler déclara : « J'ordonne qu'on produise cet avion comme bombardier ! »

Il se fit seulement accompagner de Milch lorsqu'il monta sur le toit de la tour de contrôle pour assister au vol du Me 262 : « Le maréchal du Reich est trop gras pour passer à travers la trappe », déclara-t-il.

Goering, humilié, regagna son pavillon de chasse de Rominten. A Carinhall, des équipes d'ouvriers avaient achevé l'installation des canons de 20 millimètres de DCA et des bunkers dispersés sur la lande de Heath. Des troupes de soldats balayaient les feuilles d'automne qui recouvraient l'asphalte des routes de la propriété au cas où le maréchal du Reich déciderait de revenir à l'improviste. Mais, malgré les deux abris bien équipés qu'il avait fait construire à Carinhall, l'un pour sa famille et l'autre pour le personnel, Goering décida de rester en Prusse-Orientale, loin des hululements des sirènes et du fracas des bombes.

La nuit qui suivit l'exposition d'Insterburg, la RAF envoya 450 bombardiers au-dessus de Berlin et 178 autres dans un raid de diversion au-dessus de Stuttgart.

Hitler, une fois de plus, ordonna à Goering d'organiser un violent raid de représailles sur Londres. Le maréchal du Reich convoqua Koller et Pelz à bord de son train et leur demanda de rassembler tous les bombardiers disponibles, Ju 188, Ju 88, Me 410 et He 177, en vue d'une opération dite Capricorne : pour saturer les défenses antiaériennes de Londres, trois cents avions attaqueraient d'abord ensemble, puis deux cents d'entre eux retourneraient la même nuit sur la ville, et enfin cent cinquante feraient le matin un troisième raid. Pelz suggéra que les dix He 177 laissent tomber chacun deux bombes de 2 500 kilos de triallène sur le Parlement.

Goering l'approuva avec enthousiasme : « Imaginez l'effet ! Vingt bombes énormes chargées d'un super-explosif et s'abattant sur leur Parlement ! »

Le 3 décembre, il émit l'ordre officiel d'exécuter de nouvelles attaques aériennes sur les ports et les centres industriels de la Grande-Bretagne. Les bombardiers allemands emporteraient, comme ceux des Britanniques, 70 % de charges incendiaires et les plus grosses bombes explosives disponibles. Dans des instructions écrites, il rappela au maréchal Milch que le Me 262 « devait être considéré seulement comme un bombardier », ainsi que l'avait ordonné le Führer. Puis il partit pour Paris le 6, afin de superviser de plus près l'Opération Capricorne.

A Paris, il succomba de nouveau à l'atmosphère cosmopolite et à l'ivresse de la chasse aux trésors, et il reprit ses vieilles habitudes. Depuis quelque temps, il essayait de retirer du musée de Cluny un exemple fabuleux de l'art des orfèvres allemands, l'autel de Bâle connu sous le nom de « Devant d'autel de l'empereur Othon II ». Il proposa un échange contre trois articles. Mais les Français, sensibles au vent qui tournait en faveur des Alliés, décidèrent de transformer l'opération en un « don » au maréchal du Reich en reconnaissance « de son action pour la protection des trésors nationaux ». Un don, à leur point de vue, pouvait être plus facilement récupéré. Quand il avait vu l'objet pour la première fois, Goering s'était agenouillé pesamment devant le piédestal pour mieux l'examiner, et les directeurs du musée avaient à grand-peine réprimé un gloussement au spectacle de cet Allemand obèse et constellé de médailles à genoux devant cet autel antique dont ils espéraient déjà la restitution.

Quant à l'Opération Capricorne, elle traînait, retardée d'abord par le mauvais temps, puis par le manque de matériel. Désireux de passer la Noël avec sa famille, Goering reprit le chemin de Carinhall.

Cependant, les raids britanniques sur Berlin n'avaient pas diminué d'intensité. Pendant certains d'entre eux, des émetteurs britanniques à très haute puissance brouillaient les radios allemandes avec des sons de cloches et des extraits de discours du Führer. Le 16 décembre, Hitler ordonna à Goering de hâter la mise au point du bombardier Me 262. Mais à vrai dire il pensait maintenant beaucoup moins aux représailles qu'au débarquement allié. Le 18, il se confia une fois de plus à son état-major : « De mois en mois, il est de plus en plus probable que nous disposerons alors d'au moins une escadrille d'avions à réaction. L'important sera de lancer une pluie de bombes au moment où ils débarqueront... Même s'il n'y a qu'un avion au-dessus d'eux, il faudra qu'ils s'abritent et ils perdront ainsi heure après heure. En moins d'une demi-journée, nous aurons amené sur place nos réserves. Et même s'ils [les alliés] sont cloués sur la plage seulement six ou sept heures, vous imaginez ce que cela signifiera pour eux. »

Pour la Noël, les unités de Goering stationnées en Italie lui firent une surprise. Ses aides de camp, Brauchitsch, Gritzbach et Hofer, déballèrent à Carinhall seize caisses contenant les plus rares trésors que Goering eût jamais vus. C'était un précadeau d'anniversaire de la part de ses parachutistes. Même Goering se sentit mal à l'aise devant un vol d'une telle ampleur. Une enquête révéla que les Italiens avaient évacué 187 caisses des musées et des galeries de Naples pour les transférer dans l'abbaye du mont Cassin. Avec la complicité de la nouvelle « Commis-

sion des arts » instituée par les nazis, la division Hermann Goering avait proposé de les mettre en sûreté au Vatican. Finalement, le 4 janvier 1944, 172 caisses seulement arrivèrent à destination. Maintenant Goering pouvait contempler avec délectation le contenu des seize caisses disparues en cours de route : statues grandeur nature en bronze d'Hermès au repos, d'une danseuse, d'un Apollon de Pompéi, de trois cerfs d'Herculanum, des articles antiques d'or et d'argent, plus toute une collection de peintures : deux Titien, un Tiepolo, un Palma Vecchio, et *L'Aveugle guidant l'aveugle*, œuvre célèbre de Brueghel l'Ancien. Il n'en fallait pas moins pour troubler la conscience de Hermann Goering : après une exposition provisoire à Carinhall, il demanda conseil à Hitler dont la réponse fut catégorique : il fallait mettre ces chefs-d'œuvre en sécurité dans le coffre-fort géant du bunker de l'état-major de la Luftwaffe à Kurfürst, en dehors de Berlin.

Quelle ironie que celle de l'Histoire : ce furent donc Goering et Hitler qui sauvèrent ces seize caisses de trésors pour la postérité ! Quant aux officiers américains qui accusèrent plus tard Goering d'avoir « volé les trésors du mont Cassin », ils avaient « oublié » que, sans ce double déménagement au Vatican et à Carinhall, c'est la totalité de ces trésors, 187 caisses, qui aurait sans doute été anéantie lors de la destruction, trois semaines plus tard, en février 1944, de la célèbre abbaye par un bombardement « stratégique », une erreur déplorable de la part des Américains, lesquels, à Nuremberg, n'insistèrent pas, et pour cause, sur ce point...

L'année 1944 allait être celle de la destruction des plus belles villes d'Allemagne mais aussi du début d'une résurrection douloureuse de la Luftwaffe avec, au tout premier plan, l'apparition des avions à réaction. Le 3 janvier 1944, Hitler prévint Goering que les nouveaux types de sous-marins XXI et XXIII bénéficiaient d'une priorité absolue à l'égard des avions à réaction. « Si je les ai à temps, je peux éviter l'invasion », dit-il à Goering. Le débarquement des Alliés devenait chez lui une hantise. Avec l'aide de Himmler, Goering projetait d'enfouir sous les montagnes du Harz, dans une usine aménagée au fond d'une énorme caverne, toutes les chaînes de production du Me 262 et du moteur à réaction Jumo 004. Il n'y avait plus de temps à perdre : le 7 janvier, la presse de Londres révéla que les Britanniques eux aussi travaillaient à un avion à réaction.

Le cinquante et unième anniversaire de Goering ne fut que l'ombre des précédents.

Tout espoir d'égayer cette fête fut perdu à cause de Hitler qui voulait absolument des renseignements sur le chasseur lourd Me 410, lequel,

armé d'un canon de 50 millimètres, lui avait été présenté à l'exposition d'Insterburg. Ce jour-là, Goering, furieux, télégraphia à Milch : « Le Führer demande sans cesse combien de ces avions fonctionnent. Je dois malheureusement dire au Führer qu'il n'y en a quasiment aucun et que deux ou trois seulement sont équipés d'un canon ».

Le 20 janvier 1944, la RAF déversa sur Berlin 2400 tonnes de bombes. C'était un effort extraordinaire quand on pense aux difficultés qu'avait eues un an plus tôt la Luftwaffe pour transporter seulement cent tonnes à Stalingrad sur une distance moindre. La nuit suivante, Goering lança enfin l'Opération Capricorne. Il crut que ses trois cents avions avaient atteint Londres, mais les Britanniques se moquèrent de lui et réduisirent ce nombre à trente. « Vous avez des agents », dit dédaigneusement Hitler au général Korten. « Vérifiez ! » Goering se réfugia à Carinhall, préférant le tonnerre des raids sur Berlin à la menace que cachaient désormais certaines intonations du Führer.

Au cours de l'hiver, le général des parachutistes Bernhard Ramcke vint voir le maréchal du Reich à Carinhall. Pour ce combattant endurci, ce fut une expérience inoubliable.

Brauchitsch excusa Goering en disant qu'il s'était levé tard après les cinq heures de dispute qu'il avait eues la veille avec Milch, et qu'en s'éveillant il avait dû marchander longuement avec des trafiquants d'objets d'art. Ce fut seulement à sept heures du soir que Ramcke fut introduit dans la bibliothèque luxueusement meublée et aux murs tapissés de livres rares. Il salua et se présenta militairement : « Général de division Ramcke, commandant la seconde division de paras. Bon pour le service (il avait un bras cassé) ! A vos ordres ! » Ses dents de devant, toutes en acier, reflétaient par intermittences l'éclairage rose de la salle.

Le maréchal du Reich était assis dans un fauteuil au bois finement ciselé et lisait un livre relié en cuir rouge et au titre en lettres d'or. Il se leva, et les larges manches de sa robe de soie verte (Ramcke eut l'impression qu'il avait déjà vu ce tissu pelucheux et cette couleur) retombèrent sur ses bras. Le général remarqua les mules laquées, la ceinture à bordure dorée et aux glands d'or, les cheveux permanentés et les traits roses bien enduits de crème. « De ses pommettes, un nuage des plus fins parfums d'Orient s'exhala jusqu'à moi », raconta ensuite Ramcke, en s'esclaffant de rire, à ses camarades généraux comme lui.

« Alors, Ramcke, dit Goering en déposant nonchalamment son livre à côté de lui, qu'avez-vous donc fait de beau ? »

Mais Ramcke n'arrivait pas à détacher ses yeux des bagues d'or et de platine dont les émeraudes avaient exactement la même teinte que la robe de soie. Il commença néanmoins à reprocher à Goering de ne

jamais rendre visite à ses unités de parachutistes et de ne pas assister à leurs sauts, quand Edda fit son entrée en gambadant.

« Papa, mon collier de perles s'est cassé, il y en avait partout sur le plancher, et regarde, Papa, je les ai toutes retrouvées !

— Oh ! ton joli collier ! » dit Goering en prenant l'enfant dans ses bras.

Il se mit à renfiler les perles, puis donna un baiser » en quémendant : « Et maintenant, un baiser pour Papa ! »

Ramcke, écœuré par cet étalage de vie familiale de la part du chef de la Luftwaffe en guerre, se rappela soudain où il avait vu ce tissu pelucheux de soie verte : c'était celui d'un abat-jour dans sa propre maison. En Italie, à Taormina où Bruno Loerze avait installé son quartier général, les habitants étaient venus vendre des souvenirs : Ramcke avait acheté l'abat-jour, et Goering cette robe, dans le même tissu.

Cette nuit-là, les escadrilles de chasseurs allemands remportèrent une victoire décisive en appliquant à la lettre la tactique de Goering.

Dans la nuit du 19 au 20 février, la RAF envoya 816 bombardiers sur Leipzig. Les experts de Schmid localisèrent parfaitement les émissions des radars ennemis, et bien que les radars de la défense allemande fussent une fois de plus égarés par les tourbillons de feuilles d'aluminium et toutes les communications radio brouillées par des sons de cloches et des extraits de discours du Führer, les conditions atmosphériques qui étaient bonnes permirent de repérer les changements d'itinéraires des Britanniques, et 294 chasseurs allemands abattirent 78 bombardiers lourds de la RAF. Aucune aviation au monde ne pouvait se permettre des pertes pareilles.

C'est sur cette victoire que l'aube de ce 20 février se leva, mais commença alors une autre histoire : mille bombardiers américains inauguraient ce qu'ils appelèrent « la Grande Semaine », une tentative formidable d'en finir une fois pour toutes avec les forces aériennes de Goering. Pendant cinq jours, ils frappèrent exactement avec dix mille tonnes de bombes chacun des centres importants de l'industrie aéronautique du Reich.

Pendant un instant, on crut que la Luftwaffe était écrasée. Cette offensive américaine d'une semaine laissa derrière elle des milliers de cadavres d'ouvriers qualifiés qu'il fallut jeter dans des fosses communes, des chaînes de production détruites et encombrées d'avions anéantis avant d'être terminés. Goering donna à Milch l'autorisation de constituer un état-major interministériel pour les avions de chasse, et il accepta même de placer ce *Jägerstab* sous les ordres de Karl-Otto Saur, le bras droit de Speer, le type même de la grande gueule dynamique. Et

Speer releva le défi, trouva les matières premières et les machines-outils nécessaires. Et la production aéronautique redémarra.

Le 24 février, Goering monta à bord d'*Asia* avec ses valises. Il avait prévenu son état-major qu'il prenait trois semaines de vacances à Veldenstein, le château de son enfance.

Le lendemain eut lieu la première réunion du *Jägerstab*, au ministère de Speer. Pour Goering, c'était un pas de plus vers une abdication dont allaient profiter ses rivaux.

DANGER IMMINENT À L'OUEST

Tandis que Milch, Saur et leurs principaux collaborateurs faisaient dans un train spécial le tour des usines détruites après les incendies et le carnage de la Grande Semaine, Hermann Goering et son « petit état-major » se détendaient au château de Veldenstein.

Dans toute l'industrie aéronautique allemande, on avait institué la semaine de soixante-douze heures. Poussés par la soif de vengeance et le désir de victoire, les ouvriers, peinant souvent en plein air dans des bâtiments dépourvus de toits et de fenêtres, accomplissaient des miracles. Le 4 mars 1944, les délégués des usines vinrent avec Saur et Milch rendre compte de leurs efforts à Goering et à Günther Korten, chef d'état-major de la Luftwaffe. Goering leur fit savoir que le Führer avait ordonné de commencer immédiatement à travailler dans deux grandes usines spécialement protégées des bombes. Milch nota méchamment dans son journal de poche : « Il était en train de se laquer les ongles ! »

Ce même 4 mars, les Américains pénétrèrent encore plus avant en Allemagne, bombardant en plein jour des objectifs proches de Berlin. Le 7, ce fut à Berlin même qu'ils s'en prirent, et Hitler décréta que l'aéronautique bénéficierait désormais d'une priorité absolue, avant même la production des chars et des sous-marins indispensables pourtant à la victoire finale. Le 8, à Döberitz, Milch et Galland, debout à l'extérieur de la salle d'opérations de la 1^{re} division de chasseurs, ne purent que contempler la longue procession de centaines de bombardiers américains étincelant au soleil et survolant la capitale à haute altitude. Dans son carnet de poche, Milch nota pensivement : « Spectacle extraordinaire avec les traînées de condensation. »

En dépit de ces raids, les Berlinoais gardaient bon moral. L'ambassadeur du Japon communiqua à Tokyo qu'il avait vu les gens se rassembler dans les rues pour regarder le spectacle « sans même un

frémissement de crainte sur leur visage ». Il attribuait cet « excellent moral » aux mesures rapides qu'avait su prendre le parti nazi, comme le « Train de secours de Goering » (qui distribuait des vivres). Bref, les bombardements massifs des Alliés suscitaient chez le peuple allemand une réaction inattendue : tous avaient l'impression qu'ils n'avaient plus d'autre choix que de se battre jusqu'à la fin.

Cette tendance désespérée se refléta dans l'ascension des extrémistes comme Himmler et Bormann. Le 9 mars, Himmler arriva l'après-midi à Veldenstein pour rendre compte au maréchal du Reich des résultats de l'institution des travaux forcés. Il avait déjà fourni à Goering trente-six mille forçats, et il lui en promit plus de cinquante mille pour les chaînes de production en série, et encore cent mille de plus pour les travaux d'excavation des usines souterraines et des bunkers.

Un peu plus tard en mars, Hitler arriva en Bavière. Redoutant un accroissement de l'influence de Bormann — l'Obersalzberg faisait déjà partie de son domaine —, Goering abandonna Veldenstein pour sa villa proche de celle de Hitler. Il n'assista guère aux conférences, tandis que Bormann et Himmler en manquaient rarement une. Le 25 mars, Himmler rapporta au Führer que quatre-vingts aviateurs de la RAF, prisonniers en Silésie, s'étaient évadés de leur camp en creusant un tunnel et qu'on allait gaspiller des millions d'heures de travail pour lancer une gigantesque chasse à l'homme. Hitler ordonna à Himmler de s'occuper de ceux qui seraient repris. Des rumeurs inquiétantes coururent ensuite : les SS auraient abattu tous ceux qu'ils reprenaient pour « résistance lors de leur arrestation ». Goering, indigné, demanda plus tard à l'un de ses interrogateurs : « Avec quoi auraient-ils donc pu résister ? » Le seul ordre qu'il ait donné à cette occasion fut de juger pour négligence le colonel von Lindeiner, commandant du camp : ce Stalag Luft III avait en effet été équipé d'un dispositif de rayons cathodiques dans le but de repérer au son toute tentative de creusement d'un tunnel.

La chute du prestige de Goering s'accélérait. Au cours du printemps, le général Schmundt, raccompagnant à sa voiture le général Gerd von Schwerin qui venait de faire son rapport au Führer, éclata de rire quand il fut question de Goering : « Personne ne prend plus au sérieux le maréchal du Reich ! »

Et pourtant, Goering espérait toujours : il reconquerrait son autorité politique en infligeant une défaite aux Alliés lors de leur débarquement à l'ouest. Son premier ordre à ce sujet date du 23 juillet 1943, et d'autres suivirent les 6 et 15 décembre. Enfin, le 27 février 1944, ce fut une directive fondamentale qui reçut le nom de code de *Danger imminent* à

l'Ouest. Pour l'instant, ses forces de chasseurs étaient en grande partie concentrées en Allemagne, soit onze escadrilles de monomoteurs, sept de bimoteurs, et vingt-six escadrilles de chasseurs de nuit. Son plan était de renforcer la 3^e Flotte aérienne stationnée en France en puisant dans les escadrilles en question, et cela à l'instant même où commencerait le débarquement. Certaines unités resteraient avec la Flotte aérienne *Reich* (les ZG26 et ZG76, plus les escadrilles dites « de mauvais temps » qui faisaient partie des JG300 et JG301), mais 19 escadrilles de chasseurs (la totalité du I^{er} Corps aérien) se précipiteraient en France avec un certain nombre d'escadrilles de bombardiers et d'avions de reconnaissance. Les chasseurs de huit de ces escadrilles seraient transformés en chasseurs-bombardiers et placés sous le commandement du II^e Corps aérien du général Buelowius, afin de constituer une unité de soutien des opérations terrestres. Tel était le plan que Goering confirma en avril par plusieurs ordres complémentaires. « Invasion, invasion, invasion, répéta un pilote de Ju 188 capturé en avril à un camarade prisonnier. Tu peux le croire ! Ça va être un drôle de corps à corps ! » Les Britanniques l'entendirent citer les deux ordres qui devaient être lus sur le front lors du débarquement, l'un qui spécifiait aux escadrilles de bombardement la conduite à suivre pour attaquer de jour, en formation, la flotte alliée, et l'autre qui disait textuellement : « L'invasion *doit* être vaincue même si à la fin il ne doit plus y avoir de force aérienne allemande... Ce qu'Eisenhower demande à ses troupes, je l'attends de ma Luftwaffe, et plus encore. »

Avant cette exhortation de Goering, une nazie fanatique, l'aviatrice Hanna Reitsch, avait rêvé d'une unité de pilotes-suicide qui attaqueraient la flotte alliée. Interrogée plus tard, elle expliqua que ces pilotes auraient été « des jeunes gens en pleine santé convaincus que des milliers de soldats et de civils seraient sauvés par leur mort ». Elle pensait alors à mille volontaires. Le 28 février 1944, elle se rendit au Berghof pour exposer son projet au Führer. Hitler se moqua de l'idée de ces « kamikazes ». « Cela ne correspond pas au caractère allemand », lui dit-il, mais il l'autorisa à mettre son projet au point. Himmler y vit le moyen d'utiliser des criminels condamnés à mort, et à Rechlin, un médecin de l'aviation fut chargé d'examiner à quel point un « kamikaze » était capable, au dernier moment, d'agir avec logique.

Mais au plus haut niveau de la Luftwaffe, l'idée d'Hanna Reitsch ne souleva guère d'enthousiasme. Korten se montra tiède et chargea le colonel Heigl d'étudier le projet. Quant à Goering, il resta très sceptique. L'aviatrice devait critiquer son incompréhension et l'esprit qu'il avait fait régner dans sa Luftwaffe. « Nous avons besoin d'un commandement fort, déclara-t-elle, un commandement animé d'un idéalisme semblable au nôtre (celui du Parti). »

De telles pensées ne furent pas seulement l'apanage des Allemands. On trouva également cette sorte d'hommes parmi les équipages stoïques des bombardiers de la RAF, et l'on en vit continuer à être volontaires pour toutes les missions en dépit des pertes terribles enregistrées à chacun des raids. Le 15 mars, au-dessus de Stuttgart, un Junkers 88 attaqua par-dessous un bombardier lourd britannique en tirant avec le canon placé en oblique sur son toit. Le navigateur allemand, le sergent Kugler, raconta avec regret la suite : « Nous les avons atteints de la proue à la poupe... Ils sont tombés et ont pris feu, mais leur mitrailleur arrière a continué à tirer sur nous ! En descendant en flammes, il a tué mon radio et mon pilote. Moi, il m'a manqué, mais mon appareil était en flammes et j'ai dû sauter en parachute. »

Deux semaines plus tard, au cours de la nuit du 30 au 31 mars, la Luftwaffe de Goering allait enregistrer sa plus grande victoire. L'objectif des bombardiers de la RAF était Nuremberg. En dépit d'un brouillage assourdissant et de toute l'habileté des feintes britanniques, les chasseurs aperçurent leur proie grâce aux longues traînées de condensation que les huit cents bombardiers laissaient derrière eux dans le ciel éclairé par la lune, mais aussi parce qu'une fois de plus les émissions de leurs radars trahirent leurs positions successives. Schmid lança dans la formation des bombardiers 246 chasseurs provenant des 1^{re}, 2^e, 3^e et 7^e divisions de chasseurs. Son journal de guerreregistra la suite : « A partir de Bonn, la route suivie par la formation des bombardiers fut jalonnée d'épaves. » Les chasseurs revendiquèrent cette nuit-là la destruction de 107 bombardiers. Les chiffres officiels de la RAF sont 94 bombardiers abattus au-dessus de l'Allemagne, et une douzaine d'autres, blessés à mort, qui s'écrasèrent au sol après avoir réussi à regagner la Grande-Bretagne. Après cette catastrophe, la RAF suspendit pratiquement ses raids de nuit, accordant ainsi au Reich un nouveau délai de six mois. »

Quelques heures plus tard, Milch téléphona avec les chiffres de la production en mars 1944.

« Répondez-lui que je les ai déjà eus par Saur », répondit Goering.

En dépit des pertes de la Grande Semaine, les usines allemandes avaient fabriqué pendant ce mois plus d'avions que jamais auparavant ; 1670 chasseurs flambant neufs, et 530 autres complètement réparés. Dans un sens, c'était une victoire sur les Américains, après celle remportée sur les Britanniques.

Début avril, Speer se trouvait dans le Tyrol en convalescence, ou « tirant au flanc », comme le prétendaient les mauvaises langues. Ce fut donc à Karl-Otto Saur, l'énergique adjoint de Speer, que Hitler, se

promenant avec lui dans la montagne, révéla la stratégie qu'il avait arrêtée pour l'année en cours. Production industrielle et conduite des armées ne faisaient qu'un. Il allait reconquérir l'Union soviétique et gagner définitivement la guerre grâce à une augmentation de la production de chars. « Mais la condition préalable, déclara-t-il, est de réaliser à 100 % le programme de notre force de l'Air, afin de balayer cette année le ciel au-dessus de l'Allemagne. » Six jours plus tard, il fit à Goering la même confidence : « J'ai grand besoin de chars et de canons. Mais tout d'abord, il me faut un parapluie de chasseurs au-dessus du Reich. C'est l'alpha et l'omega de tout. »

Pour le moment, Hitler considérait que Speer l'avait laissé tomber. Il avait commencé à construire près de Landsberg un bunker énorme à l'abri duquel on produirait des Me 262, mais les progrès étaient lents. Il ordonna à Goering de s'en occuper, avec ou sans Speer.

Dès le lendemain, Goering convoqua Xavier Dorsch, chef de l'organisation Todt, qui avait construit les autoroutes avant la guerre. Dorsch, qui était employé par Speer, expliqua loyalement à Goering que Speer ne permettrait pas à l'Organisation Todt d'opérer à l'intérieur du Reich. Le soir même, Goering l'emmena chez Hitler. Le Führer leur ordonna d'aller de l'avant, quelles que fussent les objections de Speer. Le 17, au cours d'une promenade avec Goering sur les pentes ensoleillées de l'Obersalzberg, Hitler confirma qu'il ne tolérerait désormais aucun délai : il lui fallait une usine souterraine de plusieurs étages où l'on produirait 500 Me 262 par mois en travaillant vingt-quatre heures sur vingt-quatre : « D'abord et avant tout, je veux être capable de placer un dôme de chasseurs au-dessus de tout ce qu'on ne peut pas immédiatement mettre à l'abri. Si je dispose de deux mille chasseurs au-dessus du Reich, les raids coûteront beaucoup trop cher à nos ennemis... Ces chasseurs constitueront une sorte de " cloche à fromages " constamment au-dessus de nos têtes ; voilà notre priorité absolue ! »

Deux jours plus tard, Goering transmet ces paroles d'une sagesse indéniable à Milch, Korten, Saur, Dorsch et au « petit état-major aérien » qui le suivait partout. Rejetant tous les retards sur le dos de Speer, Goering rappela qu'il avait réclamé huit mois plus tôt la mise en route d'une usine spécialement protégée des bombes : « Aujourd'hui, nous l'aurions depuis longtemps. »

En apprenant ces changements, Speer, sans interrompre sa « convalescence », écrivit à Hitler une longue lettre où il laissait libre cours à sa paranoïa et où il accusait tout le monde de comploter contre lui. Hitler, sans même lui répondre, émit un décret dans les règles ordonnant à Dorsch de s'adonner sans tarder à sa nouvelle tâche. Il demanda

également à Goering d'organiser une conférence d'ingénieurs du génie civil : « Et faites-le sans M. Speer, de sorte que tout cela soit enlevé avec brio ! »

De tels propos sonnaient agréablement aux oreilles de Goering qui s'efforçait de garder l'équilibre en avançant à côté de son Führer sur les pentes glissantes de l'Obersalzberg. En y pensant bien, le destin l'avait jusqu'alors favorisé de façon exceptionnelle. Il pouvait se réjouir du manque de discernement de la part du commandement stratégique allié sur un point fondamental. Comment ces gens-là n'avaient-ils pas compris quel était le véritable talon d'Achille du Reich : ses usines de pétrole synthétique ? Le 19 avril, il y pensait encore : « J'ai entendu dire que l'ennemi ne les attaque pas parce qu'il veut les utiliser à son profit. Il estime suffisant de pulvériser nos avions. »

Goering ne se faisait aucune illusion sur l'approche du débarquement. Contre l'opinion de la plupart des généraux de l'armée de terre, il croyait comme Hitler que les plages choisies étaient celles de Normandie et de la péninsule du Cotentin. Le 25 avril, ses bombardiers attaquèrent pour la première fois les concentrations de forces anglo-américaines du côté de Portsmouth et de Southampton. A leur retour, les pilotes signalèrent la présence de 264 embarcations destinées sans doute au débarquement des chars — assez pour transporter trois divisions —, sans compter six autres divisions dispersées le long de la côte sud. Les photographes de la Luftwaffe révélèrent l'existence de caissons de 68 mètres sur 20, qu'ils identifièrent comme des éléments de « jetées pour de grands débarquements » et qui constituèrent en effet le « port Mulberry ». Toutes les reconnaissances effectuées sur cette côte convainquirent Goering qu'il s'agissait là de la *seule* véritable force d'invasion, et il transféra deux de ses meilleures divisions, la 91^e aéroportée et la 5^e de parachutistes dans la péninsule du Cotentin.

Un mois passa ainsi. Le soir du 30 avril, Saur téléphona à Goering. La production mensuelle s'était élevée à 1 859 nouveaux chasseurs et à 654 remis à neuf. Mais, le 12 mai, le cauchemar de la Luftwaffe commença : les Américains déclenchèrent subitement une offensive sur les raffineries allemandes de pétrole synthétique. Le lendemain, les services des écoutes alliés entendirent Goering ordonner d'abandonner le front russe déjà affaibli, ainsi que les usines aéronautiques d'Oschersleben et de Wiener Neustadt pour protéger les installations de pétrole synthétique. C'était la preuve que les Allemands accordaient désormais à leur production pétrolière une priorité absolue, « même aux dépens de la fabrication des avions », comme le fit remarquer le service britannique du déchiffrement des codes.

Dans les semaines qui précédèrent le débarquement, Goering se trouva confronté à un problème moral que l'on souleva lors de son procès à Nuremberg. Quelques pilotes américains se mirent à mitrailler les trains et même des civils travaillant aux champs. La population répondit en lynchant les équipages des avions abattus et, dans la confusion générale, plus d'un pilote allemand dut se défendre contre une foule déchaînée. Goering dut équiper ses aviateurs de brassards de la *Deutsche Wehrmacht*. Le haut commandement discuta de la question : « Fallait-il punir les lyncheurs ? » Quant aux aviateurs américains, c'étaient des criminels qui méritaient évidemment la mort, mais le problème, comme Goering le fit observer à Hitler, était d'identifier avec certitude les coupables. Le général Korten nota la décision du Führer : *dans certains cas spéciaux*, les aviateurs ennemis pouvaient être exécutés sur le lieu même de leur crime, par exemple pour avoir mitraillé des aviateurs allemands descendant en parachute, ou des transports publics, ou des civils. A l'historien George Shuster, Goering devait affirmer qu'il avait toujours ordonné à ses officiers de respecter la Convention de Genève.

Ce qui est certain, c'est que quelques semaines plus tard, le 19 juin, au cours d'une discussion avec Ribbentrop et Himmler, Goering s'était élevé contre ces lynchages, et qu'avant il avait même refusé de donner à un Hitler furieux le nom d'un officier de la Luftwaffe qui, à Munich, avait protégé contre la population un aviateur ennemi abattu. Voici ce qu'il avait dit : « Nous devons faire tout ce que nous pouvons pour arrêter les éléments de la population qui s'en prennent aux aviateurs ennemis qui n'ont pas commis de tels actes. Mon point de vue est que ces actes relèvent toujours des tribunaux, du fait qu'il s'agit de *meurtres* que l'ennemi interdit à ses aviateurs. »

Son séjour sur l'Obersalzberg avait manifestement remis Goering d'aplomb. Mais, jour après jour, alors qu'il attendait le début de l'invasion, la 15^e Force aérienne américaine passait désormais au-dessus de sa tête, venant d'Italie pour atteindre le cœur du Reich, tandis que la Huitième Force aérienne américaine opérait à partir de l'Angleterre. Et la nuit, la RAF survolait elle aussi l'Obersalzberg pour bombarder des objectifs en Hongrie et en Autriche.

Le mois de mai touchait à sa fin ; Goering attendait, satisfait malgré tout d'avoir fait tout son possible pour riposter à l'invasion imminente. Le 24 mai, ses pilotes lui avaient rapporté des photographies magnifiques de Bournemouth, Poole, Portland et Yarmouth. Ces ports de la côte sud-ouest anglaise étaient bourrés de navires, de matériel et d'hommes, ce qui confirmait une fois de plus que la Normandie, et non la région de Calais, allait être le lieu du débarquement.

Entre-temps, plus au sud de l'Europe, les Alliés commençaient une offensive dont l'objectif était Rome. Le 23 mai, Korten et Richthofen vinrent parler à Goering de la situation en Italie. « Le maréchal du Reich, écrivit plus tard Richthofen, a été très raisonnable. Il comprend tout de suite l'importance de chaque chose. Il est au courant de presque tout, mais il est incapable de prendre des décisions sans le Führer... Le maréchal du Reich a l'air en forme et il est réellement plein de bon sens... Le maréchal du Reich est optimiste. »

La journée commença par une conférence sur la production aéronautique, présidée par Goering dans la caserne des SS de l'Obersalzberg. Richthofen fut frappé par le contraste existant entre les vétérans du ministère de la Guerre comme Milch, et le clan des extrémistes rassemblés autour de Saur, le nouveau « dictateur de l'aviation de chasse ». Le soir, il écrivit dans son journal : « Milch et les siens ne sortent pas de la routine. Je l'ai dit ensuite au maréchal du Reich. Il est fondamentalement d'accord et souhaite des changements. »

« A partir du moment où l'entrée de l'Amérique dans cette guerre était devenue inévitable, déclara Goering, nous aurions tous dû comprendre qu'un jour la supériorité numérique de l'ennemi deviendrait colossale. » Il continua en disant que les Alliés avaient produit une armada de bombardiers lourds dont l'effet était dévastateur. Les Allemands n'en avaient aucun qui valait désormais la peine d'être fabriqué. Le général Korten prévint que si Saur diminuait la production de bombardiers à 284 par mois, la Luftwaffe ne pourrait plus garder que vingt-quatre escadrilles de bombardiers. Goering, torturé, suspendit la séance, laissant à Hitler lui-même le soin de prendre une décision lors de la réunion de l'après-midi.

Cette réunion commença à 15 heures. Comme d'habitude, il faisait un froid du bout du monde dans la célèbre villa de Hitler. Le Führer, l'air absent, laissa son regard errer sur la vallée pendant que Milch commençait à lire les chiffres des prévisions de la future production aéronautique, jusqu'au moment où le maréchal en vint au Me 262, qu'il appela « chasseur ». Hitler l'interrompit brutalement : « Je croyais qu'il devait s'agir d'un bombardier. »

Les autres échangèrent des regards gênés. Milch avait en effet pris sur lui de ne construire le Me 262 que comme chasseur. « Y a-t-il parmi vous quelqu'un qui obéisse à mes ordres ? » demanda Hitler. Il leur rappela l'exposition d'Insterburg où il avait spécifié que le 262 devait être un bombardier rapide, et que la tonne de blindage et d'armement du prototype devait être remplacée par un porte-bombes et des bombes.

Milch ne put se contenir plus longtemps : « *Mein Führer*, même un

enfant peut voir qu'il s'agit d'un chasseur combattant et non d'un bombardier. »

Le lendemain matin, Goering dut affronter ses généraux, Korten, Koller et Galland. Tous, l'air morne, lui affirmèrent qu'il s'agissait d'un problème de conception : la tonne de blindage était placée *à l'avant* du centre de gravité tandis que tout dispositif de porte-bombes devait nécessairement se trouver au centre même de gravité de l'avion : ce que Hitler demandait, c'était une refonte totale de l'appareil ! Goering resta inébranlable :

« Messieurs, vous semblez tous sourds. Je vous ai répété, je ne sais combien de fois, l'ordre du Führer, qui est parfaitement clair. Il se fout totalement du Me 262 en tant que chasseur. Dès le début, il a voulu un *Jagdbomber*, un bombardier de chasse. »

Il demanda à Petersen quand le 262 serait opérationnel comme bombardier. Petersen répondit vraiment au hasard : « Environ trois mois. »

Goering abattit son point sur la table : ces gens-là croyaient-ils que l'invasion allait attendre trois mois ?

« Messieurs, vous osez ce qu'aucun civil n'oserait : tout simplement désobéir aux ordres ! Les gens les plus indisciplinés de l'Allemagne, c'est dans notre Wehrmacht et notre corps d'officiers qu'on les trouve ! »

Au cours des semaines qui suivirent, Hitler revint sur le 262 dont il ne voulait que comme bombardier. Goering, le front ruisselant de sueur, jura sur sa vie que ce serait fait. Le 27 mai 1944, il télégraphia à ses généraux : « Hitler a ordonné que le 262 soit employé uniquement comme bombardier à grande vitesse. Jusqu'à nouvel ordre, il n'est plus question d'un avion de chasse. » Deux jours plus tard, il prévint le général Galland que, « pour éviter toute méprise », il ôtait le 262 au colonel Gordon Mac Gollob, le spécialiste de Galland en matière d'avions à réaction. Ce serait désormais le colonel Marienfeld, agissant en tant que général des bombardiers, qui s'occuperait de cet appareil.

Quatre jours après la conférence, Goering aperçut Hitler qui descendait à pied le versant de la montagne. Il venait apporter ses bons souhaits à la petite Edda pour son sixième anniversaire. La mère de la petite fille crut déceler un soupçon d'ironie dans le *Frau Reichsmarschall* dont il la salua en lui baisant la main.

SACRIFICE TOTAL

« On le réveillait à neuf heures, il lisait les journaux puis se rendormait un peu. Venait ensuite la conférence de guerre, elle durait habituellement trois ou quatre heures pendant lesquelles il s'excitait beaucoup. » C'est ainsi que Goering décrivit à ses interrogateurs le mode de vie de Hitler. Le 6 juin 1944, à 8 heures, ce fut une information du II^e Corps aérien qui excita terriblement le Führer : « L'ennemi a débarqué de puissantes forces entre Dieppe et Cherbourg. »

Plantant son doigt sur la carte déroulée sur la table de marbre du Berghof, Hitler, triomphant, déclara à Goering : « Ils débarquent *ici* et *ici*, exactement comme nous nous y attendions ! »

Goering rayonnait : cela faisait onze mois qu'il préparait ce moment. La victoire allait restaurer totalement le prestige de sa Luftwaffe. Mais il n'avait pas compté avec l'indécision du haut commandement qui allait perdre les premières vingt-quatre heures à se demander s'il s'agissait du vrai débarquement ou d'une feinte.

Le soir du 7 juin enfin, Goering fut autorisé à transférer en France huit cents chasseurs du Reich.

C'est ainsi que la Luftwaffe perdit la bataille du débarquement avant même de l'engager. Le 6 juin, seulement quatre-vingts chasseurs stationnés en Normandie s'opposèrent aux 10 585 sorties aériennes des Alliés. Pourtant, quelques unités décollèrent à intervalles irréguliers d'Allemagne. A 14 heures 30, les deux premières escadrilles de la Première Escadre de Chasse signalèrent leur départ avec respectivement trente et un et trente-deux FW 190. La troisième escadrille, moins ardente, expliqua qu'elle partirait seulement « quand l'orage... aurait cessé ». L'exemple de la troisième escadrille de JG 54 rend compte de tout le reste : sur les vingt-deux FW 190 qui décollèrent de Cologne pour Villacoublay, deux appareils seulement y atterrirent, et le lendemain un seul put entrer en service.

D'après Karl Koller, l'adjoint de Korten, le soir du 8 juin, Buelowius n'a disposé en Normandie que de cinq avions d'attaque au sol et de quatre-vingt-quinze chasseurs. Le 9 juin, quinze escadrilles de chasse (et non les dix-neuf promises) arrivèrent avec 475 appareils Me 109 et FW 190, dont 290 seulement en parfait état, mais les bombes alliées avaient transformé leurs terrains d'atterrissage en paysages lunaires crevassés de cratères, et l'organisation au sol était inexistante.

Pourtant, le journal de Richthofen reflète l'optimisme qui prévalut d'abord à l'Obersalzberg. Les papiers de Koller contiennent un message de Goering félicitant son état-major pour son brillant travail d'avant le débarquement. Mais, déjà la BBC se moquait des Allemands « surpris le pantalon sur les chevilles ».

Les Britanniques connaissaient le code secret allemand, ce qui allait handicaper toutes les opérations de Goering. Le 7 juin par exemple, les Britanniques déchiffrèrent les ordres donnés à trois escadrilles de chasseurs-bombardiers :

1. Concentrez attaque sur chars rassemblés à Périers-sur-le-Dan...
2. Heure de l'attaque 17 heures.
3. Couverture sera assurée par opérations simultanées d'éléments du II^e Corps de chasseurs.

Comme tout allait de travers en Normandie, Goering se souvint de Hanna Reitsch et de son escadrille-suicide, mais à Gotha la production du Me 328 n'avait guère progressé, aussi l'avait-on remplacé par la bombe volante Fi 103 modifiée pour inclure un poste de pilotage. Plusieurs pilotes d'essai s'étant tués, le colonel Heigl du KG200 proposa d'utiliser des chasseurs-bombardiers FW 190 au moteur gonflé, capables d'emporter une bombe perforante anti-blindage de 1 400 ou 1 800 kilos du fait que l'avion n'avait pas besoin de carburant pour revenir à sa base. Le 9 juin, Koller confirma que trente-neuf volontaires de l'escadrille Heigl seraient prêts dans deux semaines pour cet « engagement total » (*Totaleinsatz*). Toutefois, Himmler demanda à Hitler d'interdire cette mission prématurée, et le 18 juin, d'après Koller, Goering voulut avoir à ce sujet « un nouvel entretien avec le Führer ». Les pilotes de ces planeurs, que l'on supposait las de vivre, montraient peu d'enthousiasme pour ce matériel dangereux et à la charge mortelle. Peu après, le lieutenant-colonel Werner Baumbach remplaça Heigl au KG200, et le projet FW 190 fut discrètement classé. Le 28 juillet, Speer, dans une lettre à Hitler, critiqua lui aussi l'idée de l'escadrille-suicide. Le projet revint à Hanna Reitsch, puis au colonel SS Otto Skorzeny,

lesquels le passèrent à Galland qui le transmit à Goering. Pour être sûr de ne plus en entendre parler, Goering remit le dossier à son chef du personnel, son vieil ami léthargique Bruno Loerzer.

Galland a fort bien résumé le sophisme inhérent au projet : « Si vous arrivez assez près d'un bombardier pour l'atteindre, expliqua-t-il à ses hommes, vous pouvez l'abattre en gardant cinquante chances sur cent de revenir vivants au sol. »

Le premier jour du débarquement, Hitler ordonna à Goering de lancer en représailles sur Londres une attaque de bombes volantes. Après six jours de préparatifs précipités et un effort prématuré qui aboutit à un fiasco humiliant, l'offensive sur Londres reprit le 19 juin : 244 bombes volantes furent catapultées, allumant, comme le rapporta le pilote d'un Me 410, d'immenses incendies dans la capitale britannique. Du même coup, Goering redevint persona grata au Berghof.

En moins de quelques semaines, ces missiles allaient détruire trente mille maisons par jour dans les quartiers sud de Londres. Chose plus importante, ils détournèrent des villes allemandes 117 000 tonnes de bombes, lesquelles s'abattirent sur les rampes de lancement de cette nouvelle arme.

Au cours de ce mois, la Luftwaffe remporta un autre succès notoire. Le 18 juin, Goering avait refusé à Koller l'autorisation de ramener du front Est sa petite force stratégique, le IV^e Corps aérien : « Le IV^e Corps aérien est notre dernière grande réserve. Nous devons nous attendre à une grande offensive [soviétique] à l'est. » D'une façon imprévue, ce furent les Américains qui payèrent cher l'obstination de Goering. Le 21 juin, trop confiants, enivrés par l'espoir d'une prompte victoire, ils envoyèrent 114 Forteresses volantes détruire l'usine de carburant synthétique de Ruhland, au sud de Berlin. Un He 177 de la 6^e Flotte du général von Greim suivit les Américains qui continuaient leur vol vers l'Ukraine. D'après leur direction et certains documents capturés, les chefs de la Luftwaffe purent prévoir le point d'atterrissage : Poltava. Goering ordonna au IV^e Corps aérien d'en détruire le terrain. Deux cents bombardiers de la Luftwaffe écrasèrent sous 110 tonnes de bombes à fragmentation les Américains pris de boisson et le comité de réception des Russes, puis rejoignirent leur base polonaise sans perdre un appareil. Derrière eux flambaient 450 000 gallons de carburant d'aviation, éclairant les carcasses en feu de 43 B 17 et de 15 Mustang P 51, ainsi que de nombreux avions russes. « Ce furent des moments merveilleux », devait dire Goering à Spaatz, quand tout fut terminé.

Le 24 juin, étonné d'apprendre par Koller que le quadrimoteur He 177 n'entrerait pas en service avant 1946, Hitler ne se laissa pas ébranler par cette mauvaise nouvelle. « Ce qui compte dans la situation actuelle, déclara-t-il deux jours plus tard, c'est de produire des chasseurs et toujours plus de chasseurs, plus des bombardiers très rapides. Nous devons avoir ce parapluie aérien au-dessus de nos bases allemandes et de notre infanterie, même si cela signifie que nous manquerons d'une force aérienne stratégique pendant des années. »

Pris de vertige à chacune de ses chutes de prestige, Goering déclara à ses généraux que c'était « la volonté du Führer » d'arrêter la fabrication des bombardiers. Quiconque désobéirait serait promptement expédié au Pays des Morts.

A l'est, le groupe d'armées Centre s'effondra. Une fois de plus, la trahison avait joué son rôle. L'atmosphère de l'Obersalzberg vibrait à nouveau d'insultes et d'intrigues. Le 24 juin, le colonel Helmuth Stieff, l'un des conspirateurs contre Hitler, entendit Goering insulter le général Zeitzler et accuser de lâcheté l'armée de terre, laquelle réagit violemment : le 28, comme Hitler demandait au chef d'état-major du général Guderian si la présence de la Luftwaffe se faisait sentir en France, le colonel répondit que oui, il avait bien aperçu une fois deux chasseurs entre Paris et Chartres...

Et ce fut le début du cercle vicieux : les stocks de carburant s'évaporaient. On ne pouvait plus essayer les nouveaux moteurs ni entraîner les pilotes. Avec les destructions répétées des raffineries roumaines, hongroises et allemandes, les réserves de carburant de la Luftwaffe tombèrent au-dessous du minimum requis, 175 000 tonnes en avril, 35 000 tonnes en juillet.

Goering, prévoyant l'évacuation de la France, ordonna d'envoyer ses trésors dans le Reich. Plusieurs œuvres d'art restèrent sur place, y compris la copie en marbre, pesant sept tonnes, de la Victoire ailée de Samothrace, le sculpteur ne pouvant la terminer à temps. Les troupes de Rommel contenaient toujours les Alliés dans leur tête de pont de Normandie, mais Goering estimait que leur résistance ne durerait pas toujours.

Cette réalité stratégique n'échappait pas à Hitler ; il en tirait toutefois des conclusions plus positives : « Tout dépend désormais de notre programme de chasseurs..., expliqua-t-il à Korten et Koller. Nous devons garder ce programme rigoureusement secret et préserver entre-temps nos forces. L'ennemi sera stupéfait quand, dans quatre mois, l'équilibre aérien basculera en notre faveur. »

Le 14 juillet 1944, Hitler retourna en Prusse-Orientale. Bientôt, les

avant-gardes russes se trouvèrent seulement à quatre-vingt-cinq kilomètres de Rominten.

Goering opta pour Carinhall où il s'habillait en civil, si ce terme convient à sa tenue : pantalon de soie rouge comme ses mules, ceinture incrustée de diamants, chemise de soie verte et chaussettes violettes. Cela s'harmonisait mal avec ses cheveux décolorés et ses joues qui semblaient fardées de rouge. Quelques jours plus tard, le 20 juillet, cette existence prit fin. Ce matin-là, une chaleur étouffante écrasait la Prusse-Orientale. Les fenêtres étaient ouvertes au Repaire du Loup où Goering, non loin du bunker de Hitler, discutait âprement avec le colonel Friedrich Kless, chef d'état-major de Greim, des raisons pour lesquelles la 68^e Flotte aérienne était incapable d'envoyer ses He 177 bombardier les centrales électriques de l'Oural. Soudain, un appel téléphonique alerta Goering : à quelques centaines de mètres de là, un attentat venait d'avoir lieu contre Hitler. La voix du colonel von Below, son aide de camp, tremblait étrangement : une bombe avait éclaté sous la table de conférence ; le Führer était vivant, mais les généraux Bodenschatz et Korten étaient blessés (le dernier mortellement). Après être allé accueillir avec Hitler Mussolini à la gare, Goering visita les lieux dévastés où s'était produit l'attentat. Il s'étonna que Hitler ait pu survivre à l'explosion qui avait fendu en deux la lourde table de chêne. Le lendemain, il déclara à ses officiers : « Aujourd'hui, je crois plus que jamais qu'une Providence toute-puissante nous accordera la victoire. »

Il entendit Hitler assurer à Mussolini qu'il produirait bientôt cinq mille chasseurs par mois, et que douze cents « nouveaux chasseurs à réaction » allaient écraser l'ennemi en Normandie. Moins optimistes, leurs acolytes passèrent l'après-midi à se chamailler, et l'on put entendre Ribbentrop, que Goering faisait mine de menacer de son lourd bâton de maréchal, déclarer sèchement : « Je suis encore ministre des Affaires étrangères, et je m'appelle *von* Ribbentrop... »

Quelques-uns des conjurés, dont le général Ludwig Beck, l'ex-chef d'état-major que Goering avait toujours considéré comme un « général de salon », furent fusillés le soir même. « Tout ce poison, devait-il dire, est venu de la clique des généraux, et je suis convaincu que l'élimination de ces [larves] sera saluée par un rugissement d'approbation de toute la Wehrmacht. » Toutefois, la purge alla beaucoup plus loin que Goering ne le jugeait indispensable, comme il l'avoua à l'historien Shuster : « Exactement comme lors du putsch de Roehm, on a fusillé plus de gens que nécessaire. » Au cours d'un discours secret qu'il adressa quelques mois plus tard aux officiers de l'état-major de la Luftwaffe, il déclara que cette tentative d'assassinat était « la plus grande catastrophe que nous ayons jamais subie ».

GOERING : Faisons pour le moment abstraction de toutes les autres conséquences, et permettez-moi, messieurs, d'en mentionner seulement une : jusqu'à présent, quelle était dans le monde l'image de l'officier prussien ? Et comment sera-t-il désormais considéré ?

Si en Amérique du Sud le *caballero Untel* liquide une *camarilla* quelconque, et vice versa deux mois après, ils le font avec courage et pistolets tirés, et avec pas mal de coups de feu... Même parmi ces messieurs, on trouve un peu d'honneur et de chevalerie. Même en Amérique du Sud, les camarades n'ont pas l'habitude de fourrer une bombe sous les pieds de leur chef.

Les conjurés, tous de l'armée de terre, avaient eu l'intention d'entraîner dans leur mouvement les officiers de la Luftwaffe, mais seulement après s'être débarrassés de Hitler. Dans la soirée du 20 juillet, malgré leur échec, ils voulurent encore approcher la flotte aérienne du général Stumpff à Berlin-Wannsee. Mais Goering avait déjà prévenu tous les échelons de l'armée de l'air par un télégramme que déchiffrèrent aussitôt les services d'écoutes de Londres : « Toutes les unités de la Luftwaffe sur le territoire du Reich sont placées sous les ordres du général d'armée Stumpff. Interdiction d'obéir aux ordres des commandements régionaux de l'armée (*Wehrkreiskommandos*). »

Goering refusa à Himmler et à sa Gestapo de procéder à une enquête dans les rangs de la Luftwaffe. « Aucun officier de ma Luftwaffe, déclara-t-il sèchement, n'aurait trempé dans une affaire pareille ! » Il y en eut pourtant un, le lieutenant-colonel Caesar von Hofacker, mais il était détaché à Paris auprès de l'armée de terre. Hofacker avait voulu entraîner dans la conspiration un inspecteur de la Luftwaffe, le général von Barsewisch, lequel avait aussitôt prévenu Guderian qui, fort intelligemment, resta éloigné du Repaire du Loup en attendant que l'émotion causée par l'attentat fût définitivement calmée. Selon le chef enquêteur de la Gestapo, Georg Kiessel, et Rudolf Diels, le demi-frère du maréchal du Reich, Albert Goering, avait assisté à plusieurs réunions des conjurés avec Carl Goerdeler, le chef civil du complot, et nous savons maintenant que l'ancien ministre des Finances Johannes Popitz fit lui aussi partie de la conjuration.

Il semble incroyable que le Forschungsamt de Goering, réinstallé à Breslau après la destruction de son immeuble de Berlin, n'ait pas eu vent d'une conspiration aux ramifications aussi étendues. Comme l'écrivit dans une lettre le beau-père de Heydrich : « Qui aurait pensé que toute une clique de généraux tout à fait proches du Führer auraient pu exécuter leur trahison sans être observés ? »

L'absence de Goering est-elle seulement due au hasard ? « Quand j'ai vu hier la salle dans laquelle avait eu lieu cette méprisable tentative d'assassinat, a-t-il dit, je me suis demandé comment certains ont pu s'en sortir vivants. L'engin mortel a explosé à seulement un mètre du Führer... cependant, par miracle, le Führer en est sorti sain et sauf. Par chance, je n'étais pas présent et je suis arrivé un demi-heure plus tard. »

Toutefois, il est certain que Goering avait assisté cinq jours plus tôt à la conférence du Führer, date que les conjurés avaient d'abord choisie pour mettre leur bombe.

Jamais ils n'ont pensé sérieusement à le recruter. Même son ami, le comte von Helldorf, qui retourna sa veste, a déclaré cette idée ridicule, et deux semaines plus tard le fils du comte, prisonnier des Britanniques, devait déclarer : « On avait bien pensé l'inclure, mais après plusieurs visites à Carinhall, mon père s'y est opposé parce que rien ne prouvait qu'il éprouverait de la sympathie pour les conjurés, et qu'en tout cas son état physique, conséquence de sa dépendance aux drogues, aurait fait de lui un partenaire douteux. »

Le maréchal du Reich eut même la chance de figurer sur la liste des personnes à exécuter. Dans un brouillon de communiqué à la presse saisi par la Gestapo dans le coffre-fort d'un hôtel, Goerdeler avait écrit : « Ce Goering complètement corrompu, ce " maréchal du Reich " qui ne peut s'aplatir assez bas devant celui qu'il appelle son " Führer ", à l'impertinence de nous dire que la structure et les responsabilités de l'état-major général sont toutes erronées... »

C'est ainsi que Goering échappa à la fois à la bombe et à la purge. Néanmoins, il dut se rendre compte que quelque chose pour lui avait changé quand, le 20 au soir, Hitler s'adressa par radio au monde entier pour prouver qu'il était toujours vivant : celui qu'il invita à prendre la parole aussitôt après lui, *avant* donc le maréchal du Reich, fut le grand amiral Dönitz.

Pour des raisons de politique intérieure, Goering voulait que la division SS Hermann Goering, puisqu'elle portait son nom, fût celle qui sauverait la Prusse-Orientale. Il réussit à la faire revenir d'Italie pour lui confier la défense de la lande de Rominten. Le 21 juillet 1944, il adressa à son régiment d'escorte — une unité d'élite — un discours belliqueux où il manifesta sa foi dans la divine Providence qui était intervenue pour protéger Hitler. Il assura à ces hommes que le nouveau *Panzerfaust* (bazooka allemand), dont chacun d'eux allait être équipé, les rendrait supérieurs à n'importe quel char russe : « Vous devriez voir la racaille qu'est l'infanterie russe ! Pour un homme digne de ce nom, un char n'a rien de redoutable, parce qu'aujourd'hui un homme courageux, même de près, peut se défendre contre les chars. » Il ajouta néanmoins :

« Tout soldat qui jette ses armes, ne serait-ce qu'un pistolet, afin de battre plus vite en retraite, enfreint les règles de l'honneur. Chacun de vous, sous-officier ou simple soldat, a le devoir d'exécuter sur-le-champ de tels lâches. »

GOERING : Tout comme les Britanniques et les Américains qui, en Italie, parlent désormais de votre division avec un respect mêlé de crainte, les Russes doivent apprendre également à vous redouter... Camarades, vous devez me donner votre parole : vous pouvez battre en retraite en Russie — cela n'a pas une importance décisive —, mais jamais en Allemagne. Aucune femme allemande et aucun enfant allemand ne doivent tomber entre les mains de ces bêtes. Et si le destin nous était contraire, si les Russes devaient envahir cette province, alors il faut que cela ne soit possible que lorsque plus aucun soldat de la division Hermann Goering ne sera en vie. »

L'échec de l'attentat contre Hitler, pour un homme aussi superstitieux que Goering, allait encore accroître sa dépendance à l'égard du Führer, comme le prouve la scène qui eut lieu le lendemain et que consigna dans son journal l'une des sténographes de Hitler :

Aujourd'hui, avant la conférence de midi, le maréchal du Reich a adressé au Führer une brève allocution, et il a proposé qu'en témoignage de reconnaissance pour sa vie miraculeusement sauvée le salut hitlérien soit immédiatement introduit à tous les échelons des forces armées. Le Führer a signé ce document, après quoi tous ceux qui étaient présents ont salué spontanément.

Malgré cet acte d'allégeance, ce fut Goebbels et non Goering que Hitler choisit comme plénipotentiaire pour la guerre totale. Dans le train qui le ramenait à Berlin, le petit ministre de la Propagande ouvrit son cœur à Werner Baumbach, un as de l'aviation de bombardement, au sujet du maréchal du Reich et de la diminution de ses facultés. Baumbach décida de participer désormais à la campagne contre Goering.

Mortifié par la nouvelle avanie que lui infligeait Hitler, le maréchal du Reich quitta aussitôt le Repaire du Loup pour Rominten et ignora pendant cinq semaines toutes les invitations à venir reprendre sa place.

Il semble que sa maladie n'ait d'abord été qu'un prétexte. Elle n'était pas assez grave pour l'empêcher de recevoir un jour à déjeuner Herbert Backe, bien qu'il lui ait présenté Ondarza comme « le docteur qui me

soigne ». Il firent un tour en voiture dans les bois baignés de soleil, et Backe lui confia qu'il avait rompu avec le ministre Darré. Goering le mit en garde : « Le Führer ne se séparera d'aucun ministre tant qu'il y aura la guerre. »

C'était bien cela qui le protégeait, lui aussi. Hitler avait beau lui témoigner de plus en plus de mépris, allant parfois jusqu'à faire semblant d'oublier son nom — « Mais comment s'appelle-t-il donc ? » —, il répugnait à se séparer de lui : il savait que des liens puissants, ceux de l'histoire du Parti, unissaient leur destinée.

Après sa mort, il fallut trouver un successeur à Korten, et ni Goering ni Loerzer ne firent preuve de beaucoup de discernement. Karl Koller, ce Bavarois têtue qui dirigeait la Luftwaffe à partir de Goldap, était manifestement l'homme qui s'imposait en tant que chef de l'état-major. Le 24 juillet, Goering convoqua pourtant à Rominten le général de division Werner Kreipe, un homme aux manières agréables qui dirigeait de Berlin l'entraînement de tous les aviateurs. Kreipe eut droit, comme il l'écrivit dans son journal personnel, à un « long monologue sur la situation difficile » :

Goering [demanda] si je savais que Korten avait désiré m'avoir, *moi*, comme chef d'état-major de l'armée de l'air à partir du 1^{er} octobre.

J'ai dit que je le savais, et j'ai parlé de Koller : il est, après tout, mon supérieur à la 3^e Flotte aérienne, et il va se sentir blessé si on ne tient pas compte de lui... Goering a dit qu'il ne s'entendait pas du tout avec le Bavarois.

Déjeuner avec lui et avec Loerzer, puis promenade à pied avec Loerzer qui... fait des commentaires pleins de rancune sur Milch. Retour chez Goering qui a de la fièvre et avale sans cesse des pilules.

Goering nomma Kreipe et lui demanda de reconstruire l'aviation de chasse, d'établir en Normandie des « escadrilles de bombardiers » et de développer les forces de parachutistes. On ne comprend pas très bien le choix de Goering : Kreipe avait toutes les qualités d'un officier d'état-major, c'est-à-dire celles que Hitler et Goering détestaient. Il ne connaissait rien au monopole mondial que l'Allemagne nazie allait s'assurer dans les domaines des avions à réaction et des missiles et souffrait d'un profond pessimisme. Kreipe confia lugubrement à Werner Beumelburg, qui avait auparavant tenu le journal de guerre de Goering, que ce que le Reich pouvait espérer de mieux était de retarder

la défaite jusqu'en décembre, et que l'Allemagne ne regagnerait jamais la suprématie aérienne, même au-dessus d'un Reich réduit, limité à l'ouest par le Rhin et à l'est par la Vistule.

Pendant plusieurs semaines, Goering hésita à présenter à Hitler son nouveau chef d'état-major, si bien que le général Koller continua à remplir cette fonction au Repaire du Loup. Le maréchal du Reich fit une brève apparition le 28 juillet aux funérailles de Korten devant le monument de la bataille de Tannenberg, mais pour disparaître aussitôt. Kreipe écrivit dans son journal : « Goering a prononcé un très bel éloge. Koller me bat froid. Goering s'est finalement écroulé et il est retourné en avion à Carinhall. » Quant à Koller, blessé et méfiant, il interpréta mal ce départ soudain et nota : « Le maréchal du Reich ne m'a pas parlé, bien que j'agisse toujours en tant que chef et que j'aie besoin de plusieurs décisions qu'il doit prendre. »

Le dernier jour du mois de juillet, c'est au lit que Goering reçut le général Kreipe :

Goering a un abcès à la gorge et ne peut pas parler. Il chuchote des mots à Brauchitsch qui me les répète à haute voix (étrange situation). Je dois me rendre en Prusse-Orientale et me mettre tout de suite au travail. Quand je lui demande s'il a averti Koller, il dit non... Goering me tend une note confirmant qu'il veut lui-même me présenter au Führer dès qu'il ira mieux. En attendant, je dois laisser Koller ou Christian me représenter aux conférences du Führer.

De son côté, Koller était profondément dégoûté par tout ce qui se passait, et il écrivit le jour même : « L'état actuel de cette comédie est que L [Loerzer] et MR [le maréchal du Reich] sont à Carinhall, tandis que j'assure la permanence à Goldap et dirige la Luftwaffe seul avec un état-major squelettique. On ne peut parler à MR — il est malade —, on ne peut le déranger. »

Tous préoyaient que quatre jours plus tard les Russes pouvaient entrer en Prusse-Orientale. A Rominten, le régiment d'escorte de Goering, cette troupe d'élite, se prépara donc à incendier le pavillon de chasse que leur chef aimait tant. On enleva la pierre tumulaire du tombeau de Jeschonnek et on l'enterra pour la cacher aux Russes... Le 4 août, Koller installa *Robinson*, l'état-major avancé de la Luftwaffe, en retrait, sur la voie ferrée de Bartenstein.

Cet assaut des Russes à l'est allait cependant être contenu, mais soudain ce fut le front ouest qui craqua quand les blindés de Rommel furent écrasés à Avranches par l'aviation alliée.

Pendant ce temps, l'état-major de Goering continuait à monter la garde autour du malade. Quand le jeune neveu de Carin, le comte Carl Gustav von Rosen, vint le voir de Stockholm il ne put lui téléphoner et encore moins le voir. Désorienté, le Suédois confia à ses amis que le maréchal du Reich devait être aux arrêts chez lui. Mais ce n'était pas encore le cas : au Repaire du Loup, ses ennemis attendaient leur heure.

LA CHASSE AUX SORCIÈRES

A la fin de l'été 1944, dans la Luftwaffe de Goering régnait une confusion qui tournait au chaos. En août 1944, les décodeurs britanniques interceptèrent des ordres limitant les opérations de la Luftwaffe au-dessus de l'Égypte et de Chypre à une par mois seulement. De même, les vols de la poste aérienne étaient suspendus au-dessus du Reich pendant les heures de la matinée à cause du harcèlement des chasseurs alliés, et il était interdit de laisser de l'essence dans un avion parqué « afin d'éviter des pertes ».

Du fait que l'étoile de Goering semblait lentement à l'horizon, le cercle de ses amis se rétrécissait de plus en plus. Quant à lui, il demeurait fidèle même à ceux qui, comme Philipp Bouhler, étaient tombés en semi-disgrâce et, pour remplacer Milch qu'il avait congédié en juin en tant que secrétaire d'État, il était allé jusqu'à proposer Bouhler ou même Bruno Loerzer, mais Hitler avait refusé l'un et l'autre. Fritz Sauckel restait le seul gauleiter pour lequel Goering ait gardé encore quelque affection. De toute façon, l'amitié du maréchal du Reich ne suffisait plus pour protéger quelqu'un contre la Gestapo. Ce fut le cas de Franz Neuhausen, qui avait détourné de la main-d'œuvre et des véhicules pour se construire une maison près de Belgrade, et exporté en fraude des devises étrangères en Hongrie et de l'or en Suisse. Goering parvint encore à le faire libérer, mais il ne put empêcher son exil. Martin Bormann recueillait partout où il le pouvait des preuves et des témoignages contre les généraux de la Luftwaffe. Les fonctionnaires du Parti se répétaient à voix basse des accusations scandaleuses contre le représentant de Goering en Italie, le général von Pohl, ainsi que contre sa « diététicienne ». Ils attaquaient aussi ses officiers qui passaient des heures à nager et à prendre des bains de soleil avec de trop jolies secrétaires.

En France, les troupes terrestres de Goering se battaient bien. La 16^e

division de campagne de la Luftwaffe, décimée et épuisée, continuait à défendre héroïquement le nord de Caen, et les artilleurs du III^e Corps de DCA contribuèrent avec leurs canons de 88 à bloquer provisoirement, à Falaise, l'avance du général Montgomery. Mais, pendant ces instants critiques où ses soldats se sacrifiaient et mouraient, Goering se préoccupait surtout de mettre ses trésors en sûreté. Le 13 août, il ordonna à Alfred Rosenberg de transférer « sans délai » en Allemagne toutes les œuvres d'art des dépôts nazis de Paris.

Puis, en France, ce fut l'effondrement total. C'est alors qu'on vit des officiers de la Luftwaffe suivre l'exemple de Goering, charger des camions entiers de butin, emmener avec eux des femmes et fuir le plus vite possible vers la frontière du Reich où ils se retrouvaient en présence de fonctionnaires désenchantés et d'une population composée de vieillards, de femmes et d'enfants réquisitionnés pour creuser des défenses anti-chars. Pour tous ces civils angoissés, les « W L » des plaques d'immatriculation des véhicules de ce qui avait été la Luftwaffe devinrent les initiales de deux mots qu'on peut le mieux traduire par : « Nous foutons le camp ! » A Paris, des centaines de dispositifs de radars flambant neufs tombèrent entre les mains des Américains.

Himmler et Bormann rapportèrent ces faits à Hitler, et Goering, pleurant de rage, demanda à s'occuper lui-même des fautifs. Il téléphona à son chef juriste : « J'exige la peine de mort ! » Au fond de lui-même, il savait que c'était pure hypocrisie, et cela lui faisait horreur. Quelques semaines plus tard, il devait en convenir ironiquement : « Tant que nous étions vainqueurs, personne ne s'est indigné quand nos unités réquisitionnaient les plus beaux châteaux de France, faisaient ripaille et couraient les filles. Mais, maintenant que les temps sont plus durs, on nous regarde d'un autre œil... Oui, quand nous étions vainqueurs, on me demandait carrément d'expédier des bordels aux hommes par la voie des airs ! »

Tandis que Pohl en Italie et les chefs de la Luftwaffe en France utilisaient cyniquement, pour voler et piller, les camions et les carburants devenus précieux, les décodeurs alliés pouvaient entendre le II^e Corps de chasseurs conseiller à ses escadrilles de « s'emparer des véhicules tirés par des chevaux », s'ils en trouvaient ; et en Allemagne, du fait que chaque Me 262 utilisait 200 litres de carburant J-2 toutes les cinq minutes quand il roulait sur le sol pour gagner une piste ou en revenir, on allait jusqu'à se servir de bœufs pour déplacer ce genre de chasseurs sur tous les terrains, afin d'économiser le carburant.

Sentant que ses pouvoirs d'intercession s'épuisaient, Goering, en août 1944, se hâta de sauver les quelques amis d'affaires juifs qui lui restaient. L'année précédente, la Gestapo avait arrêté Kurt Walter Bachstitz, un

juif propriétaire d'une galerie d'art. Bachstitz avait la chance d'être marié à la sœur, non juive, de Walter Hofer. Hofer écrivit au Brigadeführer SS Harster, chef de la Gestapo en Hollande : « Le maréchal du Reich désire que Bachstitz soit autorisé à émigrer... » Goering ordonna de relâcher Bachstitz, lequel divorça en septembre 1943, non sans avoir transmis à sa femme tous ses biens, de sorte que les nazis ne pouvaient plus les saisir. Le 14 août 1944, le détective privé du maréchal du Reich accompagna jusqu'à Bâle Bachstitz, qui remercia Hermann Goering en lui offrant quelques tableaux de valeur.

En l'absence du maréchal du Reich, Koller, au Repaire du Loup, continuait à endurer les crises de colère de Hitler. Le 8 août 1944, manifestement au bord de la dépression, il griffonna en sténographie la note suivante : « A chaque conférence, le Führer fulmine pendant des heures contre la Luftwaffe. Il lance les accusations les plus basses au sujet des chiffres insuffisants de notre aviation, de nos gaffes techniques, de notre incapacité à compenser les pertes de nos escadrilles à l'intérieur du Reich, du Me 262, etc. Le Führer dit qu'on lui donne des chiffres faux. Comment puis-je savoir ce que le maréchal du Reich et le général Korten lui ont dit ? Comment puis-je réparer les erreurs commises de 1939 à 1942 ? »

Du fait que Goering prétendait toujours être « malade », Kreipe avait assisté pour la première fois le 11 août à la conférence du Führer. Le soir, il écrivit dans son journal : « Le Führer est à présent tout voûté. Tampons d'ouate dans les oreilles. Il tremble violemment. On ne peut lui serrer la main que doucement. » Hitler avait rejeté la responsabilité de l'effondrement de la Luftwaffe sur Udet, Jeschonnek et Milch, disant qu'il avait pris des décisions stratégiques en se fondant sur leurs promesses prématurées. Il avait finalement demandé à Kreipe de faire en sorte que règnent « la vérité et la clarté ».

D'une manière significative, Kreipe, avant de retourner à Bartenstein, alla présenter ses respects à Himmler et à Bormann, les deux ennemis de Goering.

Bormann continuait à compléter le dossier de Goering avec des télégrammes venant de tous les hauts fonctionnaires du Parti et qui confirmaient l'incapacité et la paresse du maréchal du Reich. Le 15 août, blessé, Kreipe écrivit : « Tout le monde fustige l'armée de l'air. le Führer ordonne d'enquêter sur les rapports des gauleiters. »

Le lendemain, Kreipe nota que le maréchal du Reich « jouait toujours les malades », et il se rendit à Carinhall pour le voir trois jours plus tard. Ils discutèrent le matin quatre heures de suite. En déjeunant avec Bouhler et Körner, Kreipe trouva Goering plus fréquentable : le

charme féminin d'Emmy agissait sur son moral. « Hermann doit faire plus attention à lui », dit-elle à Kreipe.

Mais Hitler, à qui Kreipe rapporta cette parole, ne fut pas de cet avis. Le 20 août, il lui demanda : « Pendant combien de temps encore la maladie de Goering va-t-elle durer ? »

L'évacuation de la France se poursuivait, mais le Me 262 n'était pas encore prêt. Après la conférence du 22 août 1944, Kreipe écrivit : « Reproches sans fin contre l'armée de l'air. » Le lendemain, Hitler s'excusa auprès de lui : « Ce n'est pas après *vous* que j'en avais », dit-il, répétant inconsciemment ce qu'il avait dit un an plus tôt à Jeschonnek.

Quatre jours plus tard, un Goering très pâle et à la respiration sifflante s'aventura au Repaire du Loup. Il en ressortit trois heures plus tard l'air avantageux. Hitler, déclara-t-il, n'avait même pas évoqué le problème du Me 262.

Kreipe ne devait pas avoir autant de chance quand, le 30 août, il demanda à Hitler l'autorisation de considérer le Me 262 comme un chasseur. Après dix minutes, le Führer le fit taire en hurlant : « Aucun de vous n'a la moindre idée de la manière d'utiliser le Me 262. J'interdis désormais toute discussion à ce sujet ! »

Le lendemain soir 31 août, Kreipe téléphona à Goering que la France était définitivement perdue. Les conséquences stratégiques allaient être désastreuses. La Luftwaffe ne disposerait plus de ses avant-postes d'observation tandis que ceux des Alliés, installés sur le sol français, leur permettraient de radioguider avec une précision accrue les bombardements d'objectifs plus petits comme les usines de caoutchouc synthétique et les villes de la dimension de Bonn. Mais pour tout le monde la Luftwaffe était coupable. Bormann, dans une lettre privée, écrivit : « La grogne générale concernant l'organisation de Goering s'exprime de façons qui n'ont plus rien de parlementaires. » Le 3 septembre, le maréchal du Reich apprit que Hitler recommençait à se plaindre de son absence prolongée et menaçait de réorganiser complètement la Luftwaffe.

Le 5, Goering accourut au Repaire du Loup avec Kreipe qui résuma comme suit leur entrevue avec le Führer :

Rien que des injures pour la Luftwaffe : elle ne fait rien, elle a beaucoup baissé au cours des années, il [Hitler] a été constamment déçu par les chiffres de la production et les performances. Échec total en France : l'organisation au sol et les troupes des signalisations ont simplement pris leurs jambes à leur cou... au lieu de se battre aux côtés de l'armée de terre.

Puis retour à la discussion sur les opérations du Me 262. Mêmes vieux arguments... Ensuite, sous une autre forme, il a développé son idée de ne plus construire d'avions autres que le Me 262 et de tripler l'artillerie de la DCA...

Après quoi, suis resté longtemps avec Goering qui ronronnait de satisfaction, m'a félicité, et a dit que nous avions tué dans l'œuf l'idée de dissoudre les forces aériennes. »

Goering se fatigua vite de rester au quartier général de la Luftwaffe. En réalité, il était las de cette guerre mais pas encore de la vie. Un jour, son aide de camp personnel Fritz Görnnert eut l'audace de lui dire : « Monsieur le maréchal du Reich, il devrait être possible de faire en sorte qu'Adolf Hitler disparaisse. Non pas en le liquidant mais en l'emmenant en haut de la Zugspitze*... Puis de grandes funérailles nationales, et Hitler est *mort* ! »

Goering changea de sujet.

Le 16 septembre, Kreipe lui apprit que Hitler préparait une contre-offensive extraordinaire contre les armées britanniques et américaines « à partir des Ardennes » : « Par mauvais temps, avait dit Hitler sarcastiquement, l'aviation ennemie ne volera pas *elle non plus* ! » Son objectif était d'engouffrer trois de ses armées à travers les lignes ennemies là où elles étaient le plus faibles et de s'emparer d'Anvers, obligeant ainsi l'armée britannique à s'embarquer dans un second « Dunkerque ». Dès lors, Roosevelt serait battu aux prochaines élections, et, le 1^{er} novembre 1944, le Reich aurait gagné la guerre !

Peut-être était-ce de la folie de la part de Goering de quitter le Repaire du Loup pour s'enterrer à Carinhall et laisser ainsi le champ libre à ses rivaux. Mais la bataille d'Arnhem, qui commença le 17 septembre, fut d'abord considérée par Hitler comme un échec dont il rejeta la cause sur la Luftwaffe. Et pourtant, Goering avait lancé 650 avions contre les armadas chargées de troupes et de parachutistes, abattant plusieurs centaines d'appareils ennemis, si bien que finalement des milliers de parachutistes britanniques furent pris au piège. Mais, dès le 18, en apprenant que, malgré la Luftwaffe, les parachutages alliés se poursuivaient en Hollande, Hitler avait laissé libre cours à sa fureur. Voici, à ce sujet, les notes de Kreipe .

Le Führer enrage à cause de l'échec de la Luftwaffe. Il veut des informations immédiates sur les forces de chasseurs qui ont

* La Zugspitze est le plus haut sommet d'Allemagne (2 963 mètres) près du Tyrol autrichien. (N.d.T.)

décollé pour la Hollande. Le Führer m'insulte violemment... Dit que les forces aériennes sont incompetentes, lâches, et qu'elles l'abandonnent. Il reçoit d'autres rapports d'unités de l'armée de l'air qui reculent et repassent le Rhin.

Je réclame des détails concrets.

Le Führer répond : « Je refuse désormais de m'adresser à vous. Je veux parler demain au maréchal du Reich. Je ne doute pas que vous soyez capable d'arranger cela.

Kreipe avait déplacé l'état-major de la Luftwaffe à l'arrière, dans la forêt de Rosengarten en Prusse-Orientale. Ce fut là que Goering le rejoignit. Il se contenta de rire quand Kreipe lui déclara que la chasse aux sorcières était désormais ouverte contre *lui*, le maréchal du Reich, et contre lui seul.

Mais Goering cessa de rire quand ils arrivèrent au Repaire du Loup. L'humeur de Hitler était glaciale. Il reçut seulement Goering. Il lui ordonna de congédier l'état-major de la Luftwaffe et de se séparer de Kreipe, un intrigant, une bête à sang froid, « un défaitiste sur lequel on ne pouvait compter ».

Lorsque, après des heures, Goering sortit de là, défait et consterné, Kreipe lui demanda : « Me croyez-vous maintenant ? Tout cela est un coup monté contre *vous* !

— Le Führer, répondit Goering, m'a à nouveau assuré qu'il avait totale confiance en moi. »

En apprenant le *diktat* du Führer au sujet de la suppression de l'état-major de la Luftwaffe, Kreipe répondit fort à propos que cette nouvelle allait réjouir les Alliés, car la dissolution de l'état-major général allemand avait été l'une des exigences du *diktat* de Versailles. Quand il revint à Rosengarten dans la soirée, Kreipe était attendu par le Gruppenführer SS Hermann Fegelein qui lui signifia officiellement qu'il ne devait plus remettre les pieds au Repaire du Loup.

Fegelein, l'officier de liaison de Himmler auprès de Hitler, avait épousé Gretl Braun, la sœur d'Eva, la maîtresse d'Adolf Hitler, et son influence grandissait de jour en jour. Goering en conviendrait plus tard avec ses interrogateurs : « Avec Fegelein, Bormann continuait à présenter au Führer les rapports les plus lamentables sur la Luftwaffe. Bormann voyait là une occasion magnifique d'exciter le Führer contre moi. » Le dossier constitué et grossi par l'infatigable Bormann constituait désormais une vraie menace contre Goering. Répondant à un interrogateur soviétique, il devait dire : « Jamais, même à l'apogée de ma puissance, je n'ai eu l'influence dont Bormann a joui au cours de ces dernières années. Nous l'avons appelé le

“ Petit Secrétaire ”, le “ Grand Intrigant ”, puis l’ “ Immonde Salaud ” ! »

Goering savait que l’homme que Hitler désirait secrètement mettre à la tête de ses forces aériennes était le général von Greim, le plus vieux pilote de chasse, le premier qui l’avait fait monter en avion et qui commandait la 6^e Flotte aérienne. Après Arnhem, il avait fait appel à Greim, et le général était arrivé le 21 septembre à Rosengarten pour être immédiatement conduit au Repaire du Loup. Là, Hitler lui avait exposé les nombreux « péchés » de Goering et lui avait offert le poste de « commandant en chef adjoint ».

Devant digérer cette nouvelle humiliation, Goering demanda à Greim de lui soumettre un programme d’action, mais il ne put contenir sa rancœur. Hanna Reitsch, la maîtresse de Greim, n’a jamais oublié « la terrible explosion » de rage avec laquelle Goering reçut le nouveau « commandant en chef adjoint ».

Et tout comme Kreipe en juillet, Greim commença par discuter de sa position avec le triumvirat Himmler, Bormann et Fegelein.

La santé de Hitler, déjà affaiblie par les blessures physiques et le choc moral provoqués par l’attentat, supporta mal ce désaccord croissant entre lui et Goering. Pendant les deux semaines où une jaunisse le retint au lit, il expliqua sa maladie par la colère qu’il ressentait contre le maréchal du Reich et se mit à réclamer la constitution de conseils de guerre devant lesquels comparaitraient certains officiers de la Luftwaffe. Goering se hâta de s’exécuter. Le 22 septembre, la 3^e Flotte communiqua : « Le maréchal du Reich a autorisé la Flotte aérienne du Reich à constituer immédiatement des cours martiales, pour juger sur-le-champ les coupables et, au cas où leur lâcheté serait prouvée, pour les passer par les armes devant leurs troupes... »

La possibilité de frapper avec les chasseurs le grand coup qu’on espérait allait bientôt se présenter. Hermann Goering convoqua tous les chefs d’escadrille au quartier général de la Flotte aérienne du Reich et leur déclara : « A partir de maintenant, les choses vont être différentes. » Il leur révéla que de nombreux chasseurs avaient été construits et qu’ils étaient disponibles. Le général Stumpff lui répondit en prononçant ce que Kreipe, toujours chef de l’état-major, appela cyniquement « un serment byzantin de loyauté ». Ce même jour, Goering le remercia en lui faisant don d’une maison. Kreipe, qui n’eût droit qu’à une photo de Goering dans un cadre d’argent, rejoignit le maréchal du Reich à Carinhall le 3 octobre :

Greim avait vu avant moi le maréchal du Reich. Goering écumait de fureur. Ensuite, il m’a fait entrer seul. Goering était

fortement ébranlé, il a dit qu'on essayait de se débarrasser de lui, que Greim était un traître. Il déclare qu'il est et restera le commandant en chef. Pour lui, Greim est un homme fini. Il doit rejoindre immédiatement sa flotte aérienne.

Kreipe lui répéta une fois de plus que toute cette chasse aux sorcières était finalement dirigée contre lui.

C'est alors que l'armée Rouge déclencha son offensive finale contre la Prusse-Orientale. Hitler demeura ostensiblement au Repaire du Loup, bien que la zone des combats s'en rapprochât dangereusement. Il se montrait pourtant encore très confiant : si l'Allemagne nazie pouvait soutenir ce choc, ses nouvelles armes — sous-marins, missiles, chars et avions à réaction — seraient opérationnelles à temps pour rendre au Reich sa suprématie perdue. Rapide et invulnérable, l'Ar 234 photographiait aisément les plages de ravitaillement des Alliés et les champs de bataille de l'ouest. Et maintenant, les escadrilles du fameux bombardier à réaction tant attendu et tant critiqué déferlaient elles aussi contre les Alliés, frappant durement leurs troupes concentrées autour de Nimègue. Hitler avait assoupli sa position, et une escadrille expérimentale de chasseurs Me 262 commencerait à opérer à la mi-octobre à partir des bases d'Achmer et de Hesepe. En tout, Goering disposait de 3 700 chasseurs, mais le manque de carburant, l'entraînement insuffisant des équipages et un fléchissement certain de leur moral diminuaient l'efficacité de cette force redoutable.

Nulle part le moral n'était aussi bas que dans cet état-major de l'air tant décrié. Le 9 octobre, Brauchitsch apporta à Carinhall un sombre mémorandum du général Kreipe sur « La guerre aérienne en 1945 ». Il y décrivait d'une façon morbide un Reich encerclé sans espoir par des forces aériennes d'une supériorité écrasante. Le 12, Goering convoqua Kreipe : « C'est du défaitisme ! hurla-t-il. Vous me décevez cruellement. Voici que vous me poignardez dans le dos ! Vous avez perdu votre foi dans la victoire. Vous rendez-vous compte que le Führer a interdit à l'état-major général d'évaluer la situation d'ensemble ? Si je n'avais pas pour vous une aussi haute estime, je devrais montrer ces imbécillités au Führer, et c'en serait fait de vous ! »

Il déchira le mémorandum et en jeta les deux moitiés sur la table. Décidément, Kreipe ne pouvait plus lui être utile, mais qui pouvait-il nommer cher de l'état-major de l'Air ?

Il s'entêta à refuser Koller. Il convoqua le général Kurt Pflugbeil, qui commandait la 1^{re} Flotte aérienne sur la Baltique, et qui n'avait pas subi ce qui était pour Hitler la « déformation » d'une école d'état-major. Mais Pflugbeil refusa le poste.

Kreipe suggéra le nom du général Meister : « Meister, gronda Goering, est du même genre que vous ! Je n'ai pas l'intention d'essayer encore des reproches de la part du Führer ! »

La chasse allemande étant à moitié clouée au sol par manque de carburant, la RAF se joignit aux Américains pour bombarder le Reich de jour. Le 14 octobre, tandis que mille bombardiers lourds américains détruisaient Cologne, mille bombardiers britanniques s'attaquèrent à Duisburg, qui reçut pendant la nuit la visite de mille autres bombardiers. D'autre part, vu les « incidents déshonorants » survenus parmi les troupes terrestres de la Luftwaffe, Goering dut une fois de plus stigmatiser « ces lâches individus, parfois même des unités entières, qui avaient abandonné à l'ennemi des armes intactes ». Et, une fois de plus, il rappela que le devoir de tout soldat était d'arrêter de tels lâches : « Leur exécution ne demande aucune autorisation spéciale de ma part ! »

Cette phrase était vraiment un sinistre adieu au Goering souvent paternel et miséricordieux qui, en 1940, avait semoncé sévèrement des généraux comme Richthofen et Reichenau pour avoir usé de façon arbitraire du droit de vie et de mort qu'ils avaient sur leurs hommes.

Le 16 octobre 1944, le Troisième « Front » de la Russie blanche, une force gigantesque de trente-cinq divisions d'infanterie et de deux corps d'armée blindés, déferla sur la Prusse-Orientale que défendaient seulement sept divisions allemandes et une brigade de cavalerie. Goering reparut à Rosengarten, vêtu d'un uniforme brun argile, celui du Corps blindé Hermann Goering qui devait défendre cette région. Il passa brièvement au Repaire du Loup, devenu le domaine presque exclusif de Bormann et de Himmler, puis, le même jour, pour la dernière fois, il alla chasser sur la lande de Rominten. Il signa ensuite quelques documents que lui apporta le général Kreipe, lequel, après un tour à pied avec le maréchal du Reich, consigna dans son journal : « Accueil très amical. Il s'apitoie sur mon sort, déclare pour la première fois qu'il a l'intention de rester ici de façon permanente : il doit surveiller les agissements de Himmler et de Bormann. Himmler, dit-il, vient d'exiger la formation d'escadrilles SS ! »

Désormais, Goering craignait davantage Himmler que Bormann. Il savait que, si Hitler mourait, Bormann essaierait probablement de l'arrêter avant qu'il puisse être reconnu officiellement comme son successeur. Il lui faudrait donc arrêter Bormann préventivement et le faire passer en jugement. Mais, avec Himmler, il devrait employer la manière douce. Comme il l'a dit plus tard à George Shuster : « Je ne pouvais pas le liquider comme cela. Il contrôlait toutes les forces de

police (tandis que Bormann ne disposait que de l'autorité que lui conférait Hitler). Il m'aurait fallu saper peu à peu la position de Himmler. »

Le 22 octobre, la première bataille pour la Prusse-Orientale se termina par une victoire importante des faibles forces allemandes. Le Corps Hermann Goering avait, au cours de la contre-attaque, rejeté les Russes hors de Gumbinnen et de Goldap. Sur tout le territoire reconquis, les Russes avaient laissé des traces horribles de leur présence. Kreipe lui-même, entrant à Nemmendorf, fut frappé par des spectacles qu'il consigna dans son journal : « Femmes abattues et enfants cloués sur les portes des granges. » Et il ordonna de prendre des photos pour la postérité.

Le 23 octobre, Goering assista à la conférence de Hitler, puis il vit pour la première fois de longues colonnes de civils fuir vers l'ouest, pris de panique. Goering accompagna un commandant de régiment dont les hommes attaquèrent les chars russes à Trakehnen.

Toujours mécontent de ses chefs d'escadrilles de chasse, Goering les harangua pendant trois heures, le 26, au quartier général de la Flotte aérienne du Reich. Un pilote, devenu prisonnier de guerre et qui l'avait entendu, a avoué que beaucoup de ce qu'il avait dit alors était vrai. « Mais le venin du doute s'y trouvait déjà. » Il n'avait pas trouvé le ton juste, mêlant des accusations sur la « lâcheté » des pilotes de chasse à des fanfaronnades : « Si vous n'abattez pas la prochaine fois cinq cents B-17, vous serez tous mutés dans l'infanterie ! » A un moment, il arracha ses décorations et les jeta par terre en déclarant qu'il ne les remettrait que lorsque ses pilotes recommenceraient à abattre des avions ennemis. « Cela agaçait vraiment Galland, a raconté un pilote de Heinkel. Ils ont alors *tous* ôté leur croix de chevalier. » Ainsi, une grande partie de ce long sermon fut du très mauvais Goering. Après toutes ces insultes, il les blessa encore cruellement en ordonnant que des extraits de son discours fussent diffusés par haut-parleurs sur tous les terrains de chasseurs. Puis il repartit immédiatement pour la Prusse-Orientale, redoutant davantage les agissements de Bormann que les hordes militaires des armées de Staline.

Entre-temps, Hitler avait convoqué une fois de plus le général von Greim. Hésitant entre le sentiment et le pragmatisme, il avait renoncé à l'idée d'ôter tous ses pouvoirs au maréchal du Reich. « Je pense que Hitler se sentait encore trop près de Goering à la suite de ces années de lutte », a dit ensuite Below, l'aide de camp du Führer. Bormann, qui voyait de nouveau tous ses espoirs frustrés, laissa libre cours à son irritation dans une lettre datée du 31 octobre : « Les gens parlent

de l'échec constant de la Luftwaffe depuis Stalingrad et l'Afrique du Nord. »

Quelques jours plus tard, les fonctions de Kreipe prirent définitivement fin. Le 2 novembre, au cours de leur conversation d'adieu, Goering revint franchement sur le sombre mémorandum du général et lui conseilla de ne jamais plus mettre par écrit de telles spéculations. Puis il parla de l'avenir : « Je suis sûr qu'il va y avoir une lutte du genre "Nibelungen", mais nous nous battons jusqu'au bout, sur la Vistule, sur l'Oder et la Wesel. » Comme ces derniers fleuves coulent au cœur même de l'Allemagne, ces perspectives n'étaient guère réjouissantes.

Kreipe demanda à Goering de convaincre Hitler de recourir à la diplomatie. Après un long silence, Goering répondit : « Cela, je ne peux pas le faire, parce que le Führer perdrait la foi qu'il a en lui-même. » Et il ajouta, prenant les deux mains de Kreipe entre les siennes dans un geste d'adieu : « Depuis 1938, j'ai l'impression que le Führer ne discute plus du tout avec moi. La nomination de Ribbentrop [le 4 février 1938] m'a pris par surprise, et depuis, j'ai été exclu de plusieurs décisions politiques importantes. »

Alors même que Hermann Goering, dont la large poitrine était délibérément dépourvue de médailles, était en butte aux attaques du Repaire du Loup, la renaissance de sa force de chasseurs inquiétait beaucoup les Alliés occidentaux. Le 21 octobre 1944, le général Carl F. Spaatz, le chef des forces aériennes stratégiques opérant en Europe, prévint le général Omar Bradley que la lutte pour garder la maîtrise de l'air allait coûter la vie à au moins quarante mille aviateurs alliés de plus : « Nos bombardements de jour vont nous coûter de plus en plus cher. » Le 2 novembre, près de 700 bombardiers escortés par 750 chasseurs attaquèrent l'usine de pétrole synthétique Leuna. Le général Galland établit un record en réalisant contre cette armada 700 sorties de chasseurs, et les nouveaux Me 262 abattirent sans perte trois bombardiers.

Sans tenir compte de l'avis de Goering, Hitler nomma Karl Koller chef de l'état-major de l'air. Le 5 novembre, pendant cinq heures de suite, Goering affronta le Bavarois. Après leur troisième rencontre, Koller sténographia dans son journal :

MR [maréchal du Reich] évoque sa vie, son travail et ses réalisations dans la reconstruction de la force aérienne allemande. Profondément abattu, il parle de la campagne menée partout contre lui — dans l'armée de terre, les SS et le Parti. Dit qu'il en a plus qu'assez et que la situation militaire ne l'intéresse plus, qu'il désire mourir. Il voudrait rejoindre les parachutistes opérant à

terre et combattre avec eux en première ligne, mais le Führer ne veut pas le laisser partir, il lui a dit que sa seule tâche est de reconstruire une fois de plus la force aérienne.

Koller rappela alors à Goering toutes les insultes qu'il avait déversées sur l'état-major de l'air, mais il accepta le poste à condition de pouvoir parler librement. « Le maréchal du Reich m'a dit que je le pourrais naturellement, il m'a pris les mains dans les siennes, l'air heureux comme tout ! » Et Koller d'ajouter : « Pourvu que ça dure ! »

Quatre jours plus tard, Goering rendit visite à Bodenschatz à l'hôpital bunker de la DCA à la Berlin. Darré, qui occupait un lit voisin, trouva Goering curieusement nu sans ses décorations, mais « très en forme et l'air satisfait ». « Vous auriez dû le voir il y a huit semaines, dirent les infirmières à Darré. Il était pâle comme un mort. Nous pensions qu'il n'avait plus que quelques semaines à vivre. »

D'autres critiques sur Goering parvinrent à Hitler, cette fois de la part du lieutenant-colonel von Klosinski, l'officier d'endoctrinement du Parti. Furieux, Goering n'en invita pas moins son censeur à Carinhall et lui demanda habilement de purger la Luftwaffe de ses généraux et colonels bons pour la retraite.

Klosinski recula devant cette tâche, non sans faire la leçon à Goering : « Monsieur le maréchal du Reich, vous vous enfermez ici à Carinhall... Il faut que vous vous débarrassiez de beaucoup d'officiers haïssables comme Brauchitsch et Loerzer. » Et, continuant impitoyablement sur sa lancée, le colonel retourna le couteau dans la plaie : « Avant Dunkerque, je vous ai moi-même entendu dire : " Bruno est le plus paresseux de mes généraux. " »

Brutalement, Goering répondit : « J'ai besoin de quelqu'un avec qui je puisse boire le soir une bouteille de cognac. »

Là-dessus, le 10 novembre, il demanda à Pelz, l'ex-commandant des bombardiers, de présider à Berlin un « Parlement de la Luftwaffe » composé d'une trentaine d'as de l'aviation ou plus, chasseurs et bombardiers réunis. Goering leur expliqua que Hitler lui avait demandé de restructurer la force aérienne du Reich, et que leur tâche consistait à lui adresser leurs commentaires sans peur et en toute impartialité sur tous les sujets possibles, sauf naturellement sa propre et illustre personne et le Me 262. La réunion s'acheva dans un chaos général, car les officiers bombardiers comme Pelz, Hermann et Baumbach s'en prirent violemment aux chefs des chasseurs comme Schmid, Trautloft et Galland, puis tous ensemble se retournèrent sauvagement contre les fanatiques nazis du genre de Klosinski, Staub et Gollob.

Baumbach présenta à Goering la transcription sténographique des

débats et, interrogé sur les changements à apporter dans le personnel, prévint le maréchal du Reich que tous réclamaient le départ de Loerzer, de Brauchitsch et de Diesing. Brauchitsch, mis au courant, se rebiffa. Goering l'apaisa en le décorant de la médaille d'or avec diamants réservée aux chefs de l'armée de l'air.

Avec une hypocrisie sans bornes, Goering, le 10 novembre, émit une directive où il critiquait sévèrement les chefs de la Luftwaffe à l'est comme à l'ouest : « Des forteresses ont été abandonnées sans ordre, des troupes abandonnées sans cause. » Puis, comme s'il avait complètement oublié ses efforts frénétiques pour sauver ses œuvres d'art entassées à Paris, il continua en disant : « Vous avez mis en sûreté des biens personnels et détruit dans la panique des dépôts de nos forces aériennes. » Il ajouta : « J'ai déjà prononcé des punitions exemplaires. » Quelques jours plus tard, les bombardiers de la RAF coulèrent en Norvège le *Tirpitz*, le dernier grand vaisseau de ligne dont disposait le Reich. La Luftwaffe n'avait rien pu faire pour les en empêcher.

Mais, ce même jour, Galland rapporta qu'une concentration gigantesque de chasseurs, avec leurs équipages et leur approvisionnement en carburant, attendait la prochaine attaque de toute la flotte des bombardiers américains sur l'Allemagne centrale. Trois mille chasseurs les surprendraient en plein vol, et cinq cents d'entre eux exécuteraient une seconde sortie pour poursuivre ce qui resterait des bombardiers ennemis dans leur long voyage de retour. Il promettait de détruire cinq cents bombardiers alliés comme le maréchal du Reich l'avait exigé.

Mais Hitler ne pensait plus qu'au grand coup qu'il avait imaginé : l'offensive des Ardennes. Le 20 novembre, il quitta la Prusse-Orientale pour la dernière fois, abandonnant les bunkers, les enceintes de sécurité et les champs de mines du Repaire du Loup afin de revenir à Berlin. Là, Bormann rouvrit en secret son dossier Goering.

L'HEURE H POUR HERMANN

Le maréchal du Reich commandait donc de nouveau une force d'avions de chasse avec laquelle il fallait compter. Le 26 novembre, le général Galland envoya 550 chasseurs au-dessus de Hanovre où ils détruisirent 25 bombardiers américains. C'est à ce moment-là que Hitler leur ordonna de faire halte. Comme devait le dire Goering quelques mois plus tard : « Soudain, l'ordre vint du Führer que je devais utiliser cette force aérienne pour l'offensive [des Ardennes], d'où une rotation du front aérien nord-sud. »

Cette offensive des Ardennes, placée sous le commandement du maréchal von Brauchitsch était l'ultime coup de dés du Führer.

Le 16 décembre, cette attaque subite surprit les Alliés, tandis que le mauvais temps redonnait à Goering, pour la première fois, une suprématie aérienne limitée au champ de bataille. Ayant affecté deux mille quatre cents avions à cette tentative de percée, Goering apparut fièrement au Nid d'aigle, le nouveau quartier général avancé du Führer, regardant les chefs des autres armes les yeux dans les yeux pour la première fois depuis des mois. Pendant la première semaine, tout se passa bien, et il fut l'*enfant gâté** du Führer, qui l'invita même à prendre le thé. Puis le ciel s'éclaircit, les forces aériennes ennemies, par milliers, décollèrent, et une fois de plus, Goering se réfugia à Carinhall au sein de sa famille.

C'était un véritable décor de Noël qu'offraient, dans une brume légère, les bâtiments de style suédois de Carinhall sous trente centimètres de neige. Les bisons, les cerfs et les rennes paissaient paisiblement, dressant de temps à autre l'oreille quand un grondement étrange venait de l'est. Emmy accueillit chaleureusement son époux. Des paniers de présents étaient disposés dans le grand hall prêts à être distribués au

* En français dans le texte.

personnel et aux amis. Loerzer, Körner, Bouhler, auxquels s'était joint Pelz, se trouvaient sur place. Deux fourgons de déménagement venaient d'arriver avec les meubles et l'équipement ménager du pavillon de chasse de Rominten, qu'Emmy distribuait déjà à ses amis du Théâtre national de Prusse, chassés de leurs domiciles par les bombes. Les fêtes de Noël lui permettaient de laisser libre cours à sa générosité : chaque année, elle établissait une liste d'environ mille familles nécessiteuses auxquelles Hermann envoyait de l'argent, et, avec sa sœur Else et Heli Bouhler, elle emballait les cadeaux et écrivait et signait les cartes qui personnalisait chacun des paquets.

Rares furent les soldats qui, comme Goering, passèrent leur sixième Noël de guerre dans leur famille. Après un rapide aller et retour au quartier général de Hitler le 25 décembre pour s'enquérir de la tournure que prenaient les combats dans les Ardennes, Goering revint à Carinhall y passer le reste du congé qu'il s'était lui-même octroyé. Jusqu'à la fin, Carinhall demeura donc imprégné de cette odeur écœurante de sybaritisme et de corruption.

Il fallait à Goering un bouc émissaire pour expliquer l'échec de sa défense aérienne : il choisit le général Galland, personnage haut en couleur, qu'il n'invita plus aux conférences de son état-major, ce qui lui permit de l'insulter en parlant de ces généraux « qui avaient menti pour se décorer mutuellement », phrase qui rappelait étrangement les reproches qu'on lui avait adressés lors de la Première Guerre mondiale à propos de ses propres décorations.

A l'époque, la réputation de Galland dans les rangs de la Luftwaffe, et surtout en bas de la hiérarchie, avait fortement baissé. Un caporal fait prisonnier par les Britanniques en février 1945 devait dire : « Ce Galland se parfume comme une pute. Je l'ai vu la dernière fois en novembre [1944]... Il a peut-être été un bon pilote de chasse, mais il faut aussi avoir quelque talent d'organisation et certaines capacités techniques. Il avait l'habitude de porter des bottes, des galons de général et des knickerbockers : un vrai spectacle ! » Les officiers le jugeaient souvent autrement, mais tout en haut de la hiérarchie, il déplaisait à Goering et choquait la prudence de Hitler. Même les interrogateurs alliés allaient s'étonner de ses conceptions vraiment spéciales : Galland avait interdit à ses officiers de se marier, et il vivait lui-même avec plusieurs femmes en même temps, prétextant qu'il « devait donner l'exemple à ses hommes ».

Galland, quant à lui, supportait difficilement Goering. Il refusait de le flatter, ce qui était une erreur, et il avait vu de trop près le marché noir considérable auquel le maréchal du Reich se livrait à l'Ouest. Avant de repartir pour le Nid d'aigle, Goering le convoqua à Carinhall et, au

cours d'un monologue de deux heures, lui annonça qu'il était congédié pour « avoir employé une mauvaise tactique de chasse » et pour insubordination. Il devait partir en permission jusqu'à ce qu'on lui trouve un successeur.

Humilié, Galland reprit le chemin de Berlin. Son renvoi passa presque inaperçu, car il coïncida avec la plus spectaculaire des offensives aériennes de Goering, l'Opération Bodenplatte, une attaque massive, avec pour objectif les forces aériennes alliées dispersées dans leurs bases des Pays-Bas, et d'autant plus inattendue qu'elle eut lieu dès les premières lueurs de l'aube du 1^{er} de l'an 1945. Des avions de reconnaissance avaient rapporté des photographies tentantes, comme par exemple celles de 149 chasseurs P-47 et de 8 bombardiers lourds, lesquels, tranquillement parqués à Saint-Trond en Belgique, s'offraient véritablement au massacre. Goering mobilisa tous les pilotes disponibles, y compris les instructeurs et leurs élèves et même des vétérans comme le commandant Michalski, lequel prit la tête de 55 Me 109-G 14 et FW 190-A8 appartenant tous à la 4^e escadre de chasse dont il était le chef, et comme le colonel Herbert Ihlefeld de la 1^{re} escadre de chasse.

Rien ne transpira, bien que les decodeurs des services alliés eussent surpris le 31 décembre à 18 heures 30 un télégramme de la 3^e division de la chasse allemande prévoyant du beau temps « pour l'Heure H » et un autre télégramme à 23 heures 30 confirmant à toutes les escadres de chasseurs : « Heure H pour Hermann : 08 heures 20. »

A exactement 9 heures 15, avec un retard dû au brouillard au sol, commença l'Opération Bodenplatte. Des centaines de FW 190 et Me 109 franchirent dans un fracas assourdissant les lignes alliées pour attaquer simultanément, à la roquette et au canon, tous les terrains d'aviation désignés comme objectifs, surtout dans le secteur des troupes britanniques. A l'époque, Londres ne voulut pas admettre officiellement l'étendue colossale de ses pertes. Goering prétendit avoir employé deux mille trois cents avions pour cette opération. Les avions de reconnaissance allemands rapportèrent des photographies de seulement neuf terrains parmi ceux, nombreux, qui avaient été bombardés. On y distingue pourtant clairement pas moins de 389 avions alliés complètement détruits et 117 endommagés. Mais, à la fin de la journée, Goering dut reconnaître que ses chasseurs avaient subi des pertes elles aussi inattendues. « Nous n'avions pas prévu une concentration aussi intense de canons antiaériens disposés pour intercepter nos V-1 (bombes volantes) », devait-il dire plus tard, non sans une certaine fierté perverse. La vérité, c'est que les deux tiers des 227 chasseurs allemands abattus le furent sans doute par leur propre DCA, laquelle, non

prévenue, s'en donna à cœur joie lors de leur retour dans les lignes allemandes. (La DCA navale allemande stationnée en Hollande avoua par la suite avoir abattu à elle seule vingt chasseurs allemands !) Goering et Koller durent défendre l'Opération Bodenplatte devant Hitler qui interdit toute nouvelle offensive de ce genre : il voulait, pour des raisons psychologiques, que les batailles aériennes eussent lieu au-dessus de l'Allemagne, là où une population ivre de vengeance pouvait les voir.

Goering assista aux conférences du Nid d'aigle jusqu'au 10 janvier. A mesure que, dans les Ardennes, le coup de dés de Hitler se retournait définitivement contre lui, son attitude envers le maréchal du Reich devint de plus en plus glaciale. Avec une méchanceté évidente, Bormann, le 5 janvier, consigna dans son journal : « Maréchal du Reich convoqué par le Führer au sujet de la situation de la guerre aérienne. » Au cours de ces conférences, le maréchal Gerd von Rundstedt nota que Hitler l'autorisait à s'asseoir, mais obligeait Goering à rester debout.

« Tout cela était si insensé, devait avouer Goering à l'historien américain Shuster, que je me suis dit : Espérons que tout cela se termine rapidement pour que je puisse me tirer de cet asile de fous. » Il se barricada dans son train spécial, lisant jusqu'à trois fois de suite les mêmes romans policiers en fumant, le plus lentement possible ses cigares favoris. On l'entendit crier à Bodenschatz, devenu sourd à la suite de l'attentat contre Hitler : « Si je suis malade des nerfs, c'est pour les trois quarts à cause du Führer, et non pas à cause de la guerre. Voici toute une année maintenant que je subis ses attaques ! » Le 11 janvier, ayant assez longtemps fait pénitence, Goering quitta le Nid d'aigle pour rejoindre le confort et les délices de Carinhall.

Indignés par les pertes qu'avait provoquées parmi eux l'Opération Bodenplatte, trois pilotes de chasse incités par Koller et Greim, avec à leur tête Günther Lützow, un héros décoré des feuilles de chêne, se présentèrent à Carinhall pour protester contre l'exclusion de Galland. Goering les écouta calmement, puis convoqua tous les commandants des escadres aériennes dans le somptueux Immeuble des aviateurs à Berlin. Là, Lützow osa faire état de tous les griefs de la Luftwaffe, comme par exemple l'influence injustifiée d'anciens chefs de bombardiers comme Pelz et Hermann, l'emploi désastreux de l'avion à réaction Me 262, les insultes infligées par Goering à leur honneur de combattants, l'humiliation de Galland. Goering, les poings serrés de rage à tel point que ses articulations en étaient blanches, répondit en hurlant que c'était là « une mutinerie sans parallèle dans l'histoire » et les menaça du peloton d'exécution. Deux jours plus tard, Lützow fut banni en Italie et Galland condamné aux arrêts de rigueur chez lui, avec interdiction de se rendre à Berlin.

Goering passa son dernier anniversaire de guerre retranché à Carinhall, entouré de sa camarilla. Il invita à déjeuner les quelques attachés d'ambassade de l'Axe encore en service à Berlin. Le rapport du Japonais à Tokyo décrit un Goering calme et pensif, admettant sans détour qu'il avait cru qu'il serait « complètement impossible » à de grandes formations de bombardiers ennemis d'opérer longtemps au-dessus de l'Allemagne.

Goering ne se rendait pas encore compte que l'Allemagne était en train de regagner la maîtrise de l'air. Une semaine plus tôt, le 5 janvier, les généraux de l'Air Force américaine Carl F. Spaatz et Jimmy Doolittle avaient averti Eisenhower qu'il leur fallait désormais attaquer à la source la production allemande des avions à réaction. Ils estimaient pouvoir retarder encore de trois mois la production des Me 262, au moyen d'une avalanche de dix mille tonnes de bombes qui s'abattraient avec précision sur les centres de fabrication. Avec l'accord d'Eisenhower, le 12 janvier, Spaatz émit une nouvelle directive établissant que l'aviation à réaction allemande était « le principal objectif à attaquer ». Il précisait que, si Hitler pouvait prolonger la guerre au-delà de l'été, il disposerait alors d'« avions à réaction aux performances tellement supérieures et en de telles quantités qu'il défierait notre supériorité aérienne actuelle non seulement au-dessus de l'Allemagne, mais au-dessus de toute l'Europe occidentale ».

Ce même jour commença la grande offensive d'hiver de l'armée Rouge, qui allait poser aux Allemands un problème difficile. Pour contenir l'avance de ces masses de chars et d'infanterie, Goering préleva sur les défenses aériennes du Reich vingt escadrilles de chasseurs monomoteurs. Hitler quitta le Nid d'aigle et revint à Berlin. Goering apparut brièvement à la chancellerie et repartit pour Carinhall. En se rendant compte que les colonnes des chars soviétiques rattrapaient et écrasaient littéralement celles des réfugiés dans un paysage de neige maculé de sang, Goering recouvra quelque chose de son ancienne et impitoyable énergie. Le 16 janvier, il prononça toute une série de sentences de mort contre des officiers subalternes et des sous-officiers coupables, les uns d'avoir fui sous le feu des mortiers russes, les autres d'avoir abandonné leur batterie de DCA, d'autres encore de s'être cachés, habillés en civil, chez des Français, où d'avoir échangé de l'essence contre du cognac et divers alcools. Il fit même fusiller le général Waber de la Luftwaffe stationnée dans les Balkans parce qu'il avait utilisé des camions militaires afin, précisa Goering avec indignation, de ramener en Bavière et à Breslau des « quantités extraordinaires » de biens de consommation : on avait découvert dans les

maisons qu'il possédait en Bavière et à Breslau 41 000 cigarettes, 1 000 bouteilles de champagne et d'alcool et 60 kilos de café ! « Il avait aussi volé dans une maison serbe des œuvres d'art de valeur », et Goering en donna le détail : « Une aquarelle, un tapis et deux vases. »

La masse des Russes continuait à avancer et rien ne semblait désormais pouvoir arrêter leur progression vers Berlin. Une nuit, toutes les vitres de Carinhall se mirent à vibrer tandis qu'on entendait au loin le grondement des canons et le cliquetis des chenilles d'innombrables chars. Goering se rendit dans la chambre de sa femme : « Emmy, les Russes vont être ici d'une minute à l'autre. » Il lui expliqua que si les nazis avaient tenu sur la Vistule et sur le mur de l'Ouest, un compromis eût été possible. Ses gardes du corps l'entendirent s'exclamer : « Les gens ne veulent pas encore voir que nous avons perdu la guerre. »

Cependant, Hitler croyait que ses nouveaux avions à réaction et ses nouveaux sous-marins allaient, dès l'été, retourner la situation. Bormann et quelques autres fanatiques l'encourageaient dans ses rêves, comme le grand amiral Dönitz et Himmler. Goering accepta à contrecœur de confier le poste toujours vacant de Galland au colonel Gordon Mac Gollob. « Je ne le connais pas moi-même, avait dit Hitler, « mais le Reichsführer SS [Himmler] l'estime beaucoup. » L'ordre du 23 janvier, affectant ce protégé de Himmler à la Luftwaffe, est d'une froideur qui montre quels étaient les sentiments de Goering à son égard : « Ce qui compte n'est ni l'organisation ni l'homme, mais le but qui nous est commun à tous : regagner la maîtrise de l'espace aérien au-dessus de l'Allemagne. »

Galland, toujours aux arrêts de rigueur, apprit que le colonel Mac Gollob, ce nazi de plus en plus influent, constituait contre lui un dossier où on lui reprochait son utilisation de voitures de la Luftwaffe pour son usage personnel, sa passion du jeu, sa vie amoureuse mouvementée. Quand son état-major personnel fut convoqué et interrogé au sujet des accusations de défaitisme et de trahison que ses ennemis portaient contre lui, Galland craqua et menaça de se tuer comme Udet et Jeschonnek. Alors, en touchant le Führer par l'intermédiaire de Below, son aide de camp, Milch et Speer obligèrent la Gestapo à cesser cette chasse aux sorcières. Il fallait absolument éviter ce suicide qui serait un autre terrible scandale. Milch alla jusqu'à menacer Below de révéler directement au Führer tout ce qu'il savait sur Goering : « Un centième seulement suffirait à le faire comparaître devant une cour martiale ! »

Pour résoudre le problème Galland, Goering trouva alors une solution originale : il le convoqua une fois de plus à Carinhall et lui ordonna de constituer une escadrille de chasse avec des pilotes d'élite, y

compris les « mutins » comme Steinhoff, et uniquement des Me 262 à réaction. Étant donné l'immense supériorité numérique des chasseurs de jour américains, Goering envoyait Galland et ces hommes d'élite à la mort. Au début de février 1945, la nomination de Galland à la tête de cette extraordinaire escadrille, l'unité de chasse n° 44, parut dans le journal officiel de la Luftwaffe.

L'évacuation de la Silésie, cette vieille terre de marécages si souvent ensanglantée déjà par le passé, était terminée : elle ferait bientôt partie de la Pologne. Le 27 janvier, interrogé par Hitler sur la rumeur selon laquelle les aviateurs britanniques et américains internés à Sagan allaient être abandonnés aux Russes, Goering s'emporta, reprocha à Himmler de n'avoir aucune idée de l'avenir et termina en disant : « Cela fera [aux Russes] dix mille pilotes de plus ! » Il suggéra de charger ces prisonniers dans tous les véhicules disponibles, y compris des fourgons à bestiaux si c'était nécessaire. Et il ajouta : « Ôtez-leur leurs pantalons et leurs bottes pour qu'ils ne puissent s'échapper dans la neige ! »

Et Hitler l'approuva : « Abattez-les s'ils essaient de fuir ! »

C'étaient maintenant dix millions de réfugiés qui fuyaient vers l'ouest devant les Russes à travers champs, empruntant parfois les voies d'eau et les bras de mer gelés. L'Oder, la dernière ligne de défense avant Berlin, était encore recouverte de glace. Plusieurs chars ennemis franchirent en roulant ce qui aurait pu constituer un obstacle et, dans la nuit du 29 janvier, l'un des monstres russes s'aventura même, dans un grand cliquetis de ferraille, près de Carinhall. L'après-midi suivant, Goering organisa le départ vers le sud de toutes les femmes et enfants de Carinhall, qui se rassemblèrent dans la cour noyée d'une brume glaciale. Il souleva Edda de terre pour l'embrasser. Emmy s'arrangea pour que ses amis pussent la rejoindre dans le train de Goering, qui les emporta tous vers la Bavière. Une fois arrivée sur l'Obersalzberg, Emmy téléphona à son mari de la villa, un endroit encore idyllique où il y avait de l'eau chaude et des domestiques.

Pour Goering, un problème familial s'ajouta au reste : Heinrich Müller, le chef de la Gestapo, avait fait arrêter Albert Goering, son jeune frère, pour propos et comportement antinazis. En 1944, à Bucarest, invité à un dîner où se trouvait l'ambassadeur Manfred Killinger, Albert avait refusé net de « s'asseoir à la même table qu'un assassin » (Killinger était en effet le meurtrier de Walther von Rathenau). Plus récemment, il avait donné des fonds à des juifs viennois qui avaient émigré à Trieste, et Goering avait chapitré durement son cadet : « Si tu veux donner de l'argent à des juifs, c'est ton affaire. Mais sois plus prudent : tu me causes des difficultés sans fin. » En effet, à cause

d'Albert, il lui avait encore fallu intervenir auprès de la Gestapo. Quand son frère fut libéré, il le prévint : « C'est absolument la dernière fois que je peux t'aider. »

Les plaisanteries sur Goering viraient à l'aigre. Les villes allemandes, l'une après l'autre, payaient les promesses qu'il n'avait pu tenir. Rares étaient celles qui avaient échappé à la destruction. A Berlin, malgré les ruines causées par les raids successifs de mille bombardiers, la vie suivait son cours et tout continuait plus ou moins bien à fonctionner. Mais les conférences de Hitler avaient lieu dans le Bunker de la chancellerie, un labyrinthe souterrain de couloirs et de cellules étroites aux sols recouverts de moquettes de luxe et aux murs tapissés de tableaux, le tout provenant des étages de la chancellerie bombardée.

C'est dans ce bunker que, le 2 février 1945, Hitler ordonna à Goering de prélever 123 batteries de canons anti-aériens lourds affectés jusqu'alors à la défense des villes, et de constituer avec eux une ligne de défense antichars le long de l'Oder toujours gelée, car arrêter les Russes là-bas et sauver Berlin lui paraissaient plus important que protéger les ruines des anciennes cités de l'Allemagne.

Le lendemain matin, neuf cents bombardiers américains effectuèrent sur Berlin un « raid de terreur ». La façade de la chancellerie fut crevée d'énormes trous. Le journal officiel de guerre de la Luftwaffe se fit l'écho des prises de position contradictoires qui divisaient les habitants du Bunker : « Pendant le raid violent de la matinée sur Berlin, le maréchal du Reich demanda au chef des opérations [le général Christian] pourquoi aucun de nos chasseurs n'avait décollé. » La réponse fut naturellement que tous les chasseurs disponibles étaient en train de contre-attaquer les Russes sur l'Oder. Goering décida donc de s'y rendre. Comme Emmy et Edda étaient loin de lui, il retrouvait un peu de son ancienne combativité. Après avoir pris un bain chaud et déjeuné, il parcourut en voiture la centaine de kilomètres qui séparaient Berlin du front. Il parla à Skorzeny et à plusieurs autres officiers qui défendaient la tête de pont de Francfort-sur-Oder. Après l'atmosphère confinée et fétide du Bunker, respirer l'air de ces plaines glacées était un soulagement pour le chasseur et l'homme des forêts qu'il était resté. « Il [Hitler] criait que la Luftwaffe était inutile avec un tel mépris et une telle méchanceté que je devenais rouge de colère et étais au supplice. J'ai préféré partir pour le front afin d'éviter de telles scènes », expliqua-t-il. Un jour, c'est du moins ce qu'il prétendit par la suite, sa voiture fut prise sous le feu de l'ennemi, et une autre fois, pendant la nuit, il s'aperçut que des chars russes l'avaient pris à revers ; il prépara alors dans le creux de sa main la pilule de cyanure que Philipp Bouhler lui

avait procurée. La presse ignore ces visites au front, tandis qu'elle portait aux nues celles de l'amiral Dönitz. Et Hitler se moqua ouvertement de ce qu'il appelait « les excursions ridicules » du maréchal du Reich. « Il m'ordonna alors d'assister à ses conférences de guerre », devait plus tard raconter Goering, « comme pour me mettre à l'épreuve. »

Dès le 6 février, ses forces aériennes avaient disposé 327 batteries lourdes de DCA le long du front est. Évidemment, le maréchal du Reich nourrissait des doutes quant à l'issue de la bataille, car, dès le 7, il fit appel à Walter Hofer et au chef architecte Hetzelt pour mettre au point l'évacuation des trésors de Carinhall à Veldenstein, le vieux château franconien auquel il fallait apporter des modifications pour pouvoir tout loger dans ses tours, ses donjons, ses souterrains et ses communs.

Le 8 février 1945, les Russes lancèrent une dangereuse attaque à partir de leur tête de pont de Steinau-sur-l'Oder. Ce même jour, Goering passa un instant dans le Bunker de Hitler avec le général von Richthofen, désormais à la retraite et atteint d'une maladie incurable. Ce jour-là fut aussi marqué par une sortie des bombardiers américains qui détruisirent la fabrique de carburant synthétique de Pölit. N'ayant en stock que six mille tonnes de carburant pour ses avions, la Luftwaffe ne reçut en plus que quatre cents tonnes au cours du mois de février, ce qui mit quasiment fin à toutes ses opérations d'envergure.

Chaque fois que le maréchal du Reich apparaissait en uniforme gris perle dans les pièces étroites du Bunker qu'il semblait remplir de sa corpulence, le clan des nazis irréductibles faisait de véritables crises de nerfs. Goebbels se plaignit à Hitler de ces visites : « Les dandys parfumés aux médailles clinquantes n'ont rien à faire dans le haut commandement. Ils doivent être éliminés. »

Hitler leur donnait raison, mais hésitait encore : « Je suis heureux que sa femme se soit installée sur l'Obersalzberg. Elle a une mauvaise influence sur lui. »

Le 12 février, Goering, lugubre, rédigea son testament. Un brusque dégel morcela la glace de l'Oder, ce qui signifiait pour l'état-major allemand une diminution temporaire du danger. Mais le manque de carburant continuait à immobiliser presque complètement la défense aérienne du Reich.

C'est dans la soirée du 13 que les radars signalèrent que des bombardiers ennemis étaient entrés très avant dans l'espace aérien allemand derrière un écran de brouillage électronique. Leur objectif réel était Dresde, la « Florence sur l'Elbe » de l'Allemagne.

Dresde, l'une des plus belles villes historiques de l'Europe, ne disposait d'aucun abri et un million de réfugiés venus de l'est

encombraient les rues, quand une première vague de trois cents bombardiers lourds britanniques déchargea, à 22 heures 15, une avalanche de bombes incendiaires. Trois heures plus tard, alors que le centre de la ville était déjà la proie d'un incendie visible à plus de 300 kilomètres, une seconde vague de 529 bombardiers Lancaster acheva l'œuvre de destruction. Et, le lendemain à midi, d'après le journal officiel de guerre de la Luftwaffe, ce furent douze cents bombardiers américains qui attaquèrent la ville, déclenchant « un grave effet de terreur ». Au cours de la nuit, un « orage de feu » l'avait déjà littéralement engloutie, provoquant des scènes d'horreur sans précédent dans l'histoire du monde, pire que tout ce qu'avaient pu connaître Hambourg, Kassel et Berlin. Toutes les lignes télégraphiques furent détruites. Un message radio, capté par les décodeurs britanniques, de Heinrich Himmler au général SS Ludolf von Alvensleben, chef de la police de Dresde, montre à quel point, malgré leur expérience des bombardements, les dirigeants du Reich n'ont pas saisi sur-le-champ l'horreur et l'ampleur de celui-ci : « J'ai reçu votre rapport. Les attaques ont été manifestement très sévères. Mais tout raid aérien donne d'abord l'impression que la ville a été complètement détruite. Prenez immédiatement toutes les mesures nécessaires. »

Goering, tourmenté par les premiers rapports, envoya immédiatement Bodenschatz sur place. Le maréchal du Reich le vit revenir à Carinhall, le visage défait, avec la nouvelle effrayante qu'on avait déjà recensé à Dresde cinquante et un mille morts. En réalité, le massacre de cette seule nuit avait fait plus de cent mille morts.

Tandis que l'armée commençait à brûler les cadavres à raison de cinq cents par bûcher, Hitler jura qu'ils seraient vengés. Ses savants avaient mis au point de nouveaux gaz, le *tarin* et le *sabun*, capables de pénétrer tous les modèles de masques existants. Jusqu'alors, il avait interdit leur usage qui eût constitué une violation de plus de la Convention de Genève. Il se demanda s'il n'était pas temps d'utiliser toutes les armes disponibles. Goebbels donna son accord, mais Goering, Ribbentrop et Dönitz s'y opposèrent.

Goering continuait à collectionner les échecs. Un matin de février, des agents français hommes et femmes montèrent en grand secret, dans l'enceinte de haute sécurité de la base aérienne d'Echterdingen, près de Stuttgart, à bord de l'un des deux B-17 capturés par les Allemands. Dans cette Forteresse volante camouflée en kaki, ils emportaient avec eux deux milliards de francs français. Ils avaient pour mission de saboter toute l'économie française. A dix heures trente, « sur l'ordre du maréchal du Reich, toutes les autres opérations aériennes prirent fin, et l'avion décolla, portant sur son plan vertical, à peine visible, la croix

gammée obligatoire. A trois cents pieds d'altitude, l'avion explosa. Un pilote de Heinkel témoin du drame déclara plus tard : « Dix-huit morts !! Le lendemain, l'endroit était bourré de généraux... Hermann était furieux. Il s'est drôlement fait engueuler par le Führer. »

Le 2 mars, la Luftwaffe perdit sa seconde et unique Forteresse volante. L'avion avait réussi à déposer derrière les lignes alliées neuf agents et tout son chargement. Mais, à son retour, un chasseur de nuit allié prit le B-17 pour un FW 200 allemand, et l'abattit.

Le lendemain de cet incident, Goebbels supplia Hitler de remplacer le maréchal du Reich. Hitler lui répondit que la Luftwaffe n'avait pas produit un seul successeur convenable. Il refusa également de forcer Goering à prendre auprès de lui un secrétaire d'État efficace : « Il le boycotterait à partir du moment où on le nommerait : le marécachal du Reich ne supporte pas d'avoir près de lui de fortes personnalités. »

En écoutant le grondement des canons du front de l'Oder, Goering espérait encore que Hitler pourrait renoncer à diriger le Reich, ce qui lui permettrait — à lui le maréchal du Reich — de traiter avec les Alliés une paix négociée. Il admit devant Görnnert que cela paraissait improbable, mais il n'approcha pas moins Hitler pour évoquer l'éventualité d'une paix de compromis. Hitler le lui reprocha en disant : « Frédéric le Grand n'a jamais accepté de compromis. » Le 11 mars, le Führer raconta à Goebbels que Goering lui avait recommandé de créer ce qu'il appelait « une nouvelle atmosphère » envers l'ennemi. « Je lui ai répondu, dit Hitler, qu'il ferait mieux de s'occuper de créer une nouvelle atmosphère dans l'armée de l'air. » Il avait alors constaté que le maréchal du Reich paraissait complètement bouleversé par sa réponse. Quatre mois plus tard, interrogé par les Américains, Goering confirma cette scène.

C'est à Goering que Hitler, le jour commémoratif des Héros, demanda de déposer la couronne rituelle. C'était probablement à ce genre de rôle qu'il pensait cantonner désormais Goering, tandis qu'il confierait la guerre aérienne à des hommes dont la virilité lui inspirait confiance. Il engagea ainsi l'ingénieur-chef de Himmler, l'impitoyable Gruppenführer SS Hans Kammler, pour répartir entre les diverses escadrilles, d'après leurs besoins, les livraisons de Me 262.

Le 13 mars 1945, Goering fit partir de nouveau son train vers l'Allemagne du Sud avec une seconde cargaison de trésors, soit 739 tableaux, 60 sculptures et 50 tapisseries. Les 17 tableaux précieux et les 11 caisses « sauvées du mont Cassin » furent également expédiés vers le sud dans un fourgon qui quitta Berlin le 14 mars. Bormann

prévin immédiatement son état-major bavarois que ce fourgon contenait « les tableaux les plus précieux du maréchal du Reich ». Le tout arriva deux jours plus tard à destination pour être caché au fond d'un puits de mine désaffecté à Alt Aussee, en Autriche.

Malgré les murs nus et les rayonnages vidés de leurs livres, Goering resta à Carinhall. Il descendait de moins en moins souvent les marches du Bunker de Hitler. Le 18 mars, mille bombardiers américains s'acharnèrent une fois de plus sur Berlin, escortés par sept cents chasseurs. Galland envoya contre cette armada vingt-huit de ses Me 262. Hitler ordonna que tout aviateur allié fait prisonnier fût désormais remis à la Gestapo pour être immédiatement liquidé. Goering, bouleversé, osa s'exclamer devant son chef d'état-major : « Écoutez donc cela ! Est-ce que cet homme n'est pas vraiment devenu fou furieux ? »

Sans se soucier de l'impression qu'il donnait de lui, il réussit à obtenir de Hitler l'autorisation de se rendre à Berchtesgaden pour « inspecter les défenses antiaériennes », mais plus probablement pour vérifier si ses chargements d'objets d'art étaient bien arrivés à Veldenstein. Il vivait dans un monde à lui, qui le protégeait de la réalité. Ayant appris que les réfugiés de l'est souffraient de la faim, il ordonna d'abattre un des rares bisons de la lande de Schorf, et d'en distribuer la carcasse à ces malheureux. Goebbels rappela à cette occasion le mot attribué à Marie-Antoinette : « S'ils n'ont pas de pain, qu'ils mangent de la brioche ! » Ses bureaux lui rapportaient que la population vouait désormais une « haine sans bornes » au maréchal du Reich : « Il ne reste rien de sa popularité », déclara-t-il sans cacher sa satisfaction.

Pendant l'absence de Goering, de nouvelles indécisions concernant certains projets secrets de la Luftwaffe allaient presque paralyser la défense aérienne du Reich. Au mois de février, suivant le conseil de Speer et de Baumbach, Hitler avait ordonné de préparer l'Opération Gui, que la Luftwaffe étudiait depuis longtemps ; 120 avions portés par de plus gros appareils — des Me 109 sur des Ju 88 — et lâchés d'une certaine hauteur bombarderaient enfin, après tant de retards, les principales centrales soviétiques. Goering avait approuvé l'opération. Mais alors que tout était prêt, même le carburant, Hitler décida vers le milieu de mars de lancer ces avions contre les ponts de l'Oder et de la Neisse au moment où les Soviétiques reprendraient leur grande offensive. Puis, changeant encore d'avis, il voulut prélever vingt-six de ces couples d'avions pour bombarder les ponts de la Vistule, à l'arrière des lignes russes. Le général Koller objecta que l'opération projetée depuis si longtemps avait eu d'abord pour but de détruire simultanément les centrales électriques staliniennes ; Hitler hésita et perdit du

temps, tenté d'un côté par les besoins tactiques de la bataille en cours, et attiré d'autre part par ses objectifs stratégiques à long terme : entre une défaite inévitable et une victoire finale possible. Le 26 mars, il dit enfin à Koller : « Je renonce aux ponts de la Vistule. Nous nous en occuperons plus tard. »

A Ribbentrop, son ministre des Affaires étrangères qui, lui aussi, désirait une paix négociée, Hitler déclara : « Ribbentrop, nous allons gagner d'une demi-tête ! » Il pensait aux avions à réaction : l'usine souterraine de Nordhausen construite par Himmler allait assembler cinq cents Me 262 en mars 1945, et mille en avril. Quant aux premiers sous-marins du type XXI, capables de gagner le Japon à grande vitesse, ils étaient presque prêts à entrer en service. Et, à la fin de 1945, les raffineries souterraines lui livreraient trois cent mille tonnes d'essence synthétique par mois. Le 21 mars, il déclara à Goebbels : « Si seulement Goering avait fait davantage pour accélérer l'entrée en service de ces avions à réaction ! » Et il ajouta amèrement : « Il vient juste de repartir pour l'Obersalzberg, avec deux trains, pour voir sa femme ! »

Goering revint à Berlin plus désireux que jamais de faire la paix. Lorsque Hans Lammers, un haut fonctionnaire civil, se présenta le 27 mars 1945 pour la dernière fois à la chancellerie, il trouva le Führer bouleversé parce que le maréchal du Reich « essayait d'entrer en négociations avec les Alliés ». Emmy Goering laissa certainement entendre à Gôrnnert, resté à Berchtesgaden, que son mari pensait contacter les Américains, et Goering lui-même confia à Speer qu'il était sûr que les Américains savaient depuis toujours qu'*il était de leur côté*. Un jour, cinq aviateurs américains atterrirent en parachute sur la lande de Scorff, et Goering fit venir leur capitaine à Carinhall. Peut-être envisageait-il d'établir ainsi des relations avec les Américains, mais cet officier n'était dans le civil qu'un simple directeur de cinéma à Hollywood, rien d'assez important pour que Goering s'intéressât à lui.

Le journal du général Koller montre à quel point Goering était hanté par l'idée de mettre un terme à ce bain de sang puisque, apparemment, l'Allemagne avait perdu la guerre. Le 28 mars, Koller se plaignit à Goering : « Personne ne nous dit quoi que ce soit. Nous avons vraiment besoin de directives au niveau le plus élevé. » Et il écrivit dans son journal :

Le maréchal du Reich m'a approuvé. Lui aussi est dans le brouillard. F. [le Führer] ne lui dit rien, il lui interdit la moindre démarche politique. Par exemple, un diplomate britannique a essayé d'entrer en contact avec nous en Suède, mais Hitler le lui a rigoureusement défendu.

F. a interdit au maréchal du Reich d'utiliser ses nombreuses relations... F. a aussi rejeté toutes les ouvertures dont lui a parlé le ministre des Affaires étrangères.

Hitler ordonna à Goering d'assister à ses conférences quotidiennes à 16 heures précises, mais son interlocuteur préféré était le Gruppenführer SS Kammler. Le 3 avril, Goebbels écrivit : « Goering doit jour après jour écouter sans être capable de présenter la moindre excuse. »

Cédant enfin à toutes les pressions, Goering autorisa les missions suicide. Des pilotes volontaires précipiteraient les quelques Me 109 qui restaient contre les bombardiers ennemis. Vers la mi-mars, les décro-deurs britanniques avaient déjà intercepté un message de Goering, que les chefs d'escadre aérienne devaient lire en secret à tous ceux qui terminaient leur entraînement de pilote de chasse :

La lutte fatidique pour le Reich, pour notre peuple et pour notre sol natal a atteint son point culminant. Presque le monde entier combat contre nous, résolu à nous détruire et, dans une haine aveugle, à nous exterminer. Avec nos toutes dernières forces, nous résistons à cet assaut menaçant. Aujourd'hui comme jamais dans l'histoire de notre patrie allemande, nous sommes menacés d'un anéantissement total d'où aucune résurrection ne sera possible. Nous ne pouvons écarter ce danger qu'en nous y préparant et en faisant appel aux suprêmes ressources de l'esprit guerrier allemand.

Je m'adresse donc à vous dans ce moment décisif. En mettant consciemment en jeu vos propres vies, sauvez le pays de l'anéantissement ! *Je vous convie à participer à une opération dont vous avez seulement une faible chance de revenir.* Ceux d'entre vous qui répondront à cet appel seront immédiatement renvoyés à l'arrière pour suivre un entraînement de pilote. Camarades, vous occuperez une place d'honneur aux côtés des guerriers les plus glorieux de la Luftwaffe. A l'heure du danger suprême, vous donnerez à tout le peuple allemand l'espérance de la victoire et un exemple pour tous les temps à venir.

GOERING

La première mission, dite *Werwolf*, ou loup-garou, dut triompher de beaucoup d'objections. Le général Koller fit remarquer que si l'on utilisait à cette occasion des Me 109 toutes les opérations de reconnaissance et de combat effectuées jusqu'alors par des avions de ce modèle prendraient fin, jusqu'à ce que le nouveau FW Ta 152 et le Me 262

soient disponibles en assez grand nombre. Mais Hitler ordonna d'aller de l'avant. Plusieurs centaines de volontaires reçurent à Stendal dix jours d'entraînement idéologique, et le 4 avril, le général Pelz, dont le IX^e Corps aérien contrôlait la mission, annonça que tout était prêt pour *Werwolf* : « Pour des raisons psychologiques, expliqua-t-il au haut commandement de la Luftwaffe, nous ne devrions pas trop retarder l'opération effective. » Cette tentative, l'une des plus désespérées de cette guerre, eut lieu trois jours plus tard. Le journal officiel de guerre de la Luftwaffe confirme que 180 équipages suicide y participèrent, et qu'ils furent escortés jusqu'à leur sacrifice par des camarades moins exaltés de la 7^e escadre de chasseurs et de la 1^{re} escadrille de la 54^e escadre de chasse. Les spécialistes des radios alliées, stupéfaits, entendirent soudain sur la longueur d'onde de la chasse allemande une explosion de chants patriotiques et un chœur de femmes qui entonna l'hymne national, tandis que des voix anonymes exhortaient ces 180 pilotes à mourir « pour le Führer et l'Allemagne ». Soixante-dix d'entre eux obéirent.

Tel était encore, à la veille de la défaite prévisible de leur pays, l'héroïsme des jeunes aviateurs de Goering et de cette Luftwaffe tant critiquée par Hitler et les nazis. Mais il y eut naturellement des actes bien différents. Le 30 mars 1945, un pilote de ferry, Henry Fay, prit un Me 262 d'un modèle absolument secret pour se rendre à la base de Neuburg sur le Danube. Au lieu de cela, il livra son appareil aux Américains contre la promesse d'être libéré et de retourner sur-le-champ chez sa mère. Il révéla aussi aux Américains où ce genre d'appareil à réaction ainsi que son carburant étaient fabriqués, et indiqua quels étaient ses points les plus vulnérables, allant jusqu'à dire : « Visez les moteurs, ils prennent facilement feu. »

16 avril 1945, 5 heures du matin. C'est le début de l'offensive finale des Soviétiques. Pour tenter de sauver Berlin, soixante pilotes suicide précipitent leur avion chargé de bombes sur les ponts de l'Oder.

Mais dans la capitale, la certitude de la défaite corrompait déjà les esprits jusqu'au sein du gouvernement... Apprenant que Speer lui-même avait désobéi aux ordres de détruire les ponts à l'intérieur de Berlin, Hitler le somma de lui dire s'il croyait toujours à la victoire.

« Je ne peux pas dire ça », répliqua le ministre tout en affirmant sans enthousiasme qu'il *souhaitait* que l'Allemagne gagne la guerre.

Hitler n'eut pas un geste de colère. « Je vous remercie de m'avoir répondu du mieux que vous pouviez. Mais je peux seulement vous dire ceci : (Goering, qui assistait à la scène, vit alors le front du

Führer se couvrir de sueur) Nous devons tenir jusqu'à la dernière heure. Peu importe le tonnerre et les éclairs ! Je sais que nous nous en sortirons. »

Goering avait bien l'intention de s'en sortir. Ses bagages étaient faits, et il était prêt à s'en aller. Pour garder sa propriété de Carinhall, il laisserait derrière lui un millier d'hommes de la Luftwaffe. Les œuvres d'art trop volumineuses pour être évacuées furent enterrées par les soldats du Corps blindé Hermann Goering dans divers endroits que l'on marqua soigneusement sur une carte — *La Baigneuse* de Houdon, *Madame de Pompadour* de Pigalle, et la fameuse Vénus que lui avait offerte l'Italie. Une fontaine précieuse et deux caryatides de Clodion furent transportées au loin et cachées dans la lande.

Le 19 avril, il ordonna à la banque August-Thyssen d'envoyer par télégramme un demi-million de marks à son compte personnel de la Bayerische Hypotheken und Wechsel Bank, à Berchtesgaden, et il liquida à la Deutsche Bank le vieux compte qu'il avait ouvert dans le quartier de Schöneberg, à Berlin, en 1928, en y arrivant avec Carin.

Comme minuit approchait, on le vit attendre à l'extérieur du Bunker de Hitler pour entrer à l'heure exacte afin de présenter ses vœux au Führer pour son anniversaire. Lui a-t-il vraiment souhaité de longues années de bonheur ? Ce qui est sûr, c'est qu'il lui demanda s'il pouvait mieux servir le Reich en dehors de Berlin — à Berchtesgaden peut-être ?

Hitler se contenta de lui indiquer la porte d'un signe de tête.

Goering prit ce signe pour un assentiment, mais peu après, à sa grande déception, il reçut du Bunker un coup de téléphone l'informant que le Führer attendait le maréchal du Reich à la conférence de midi, comme d'habitude.

Il passa une dernière nuit agitée à Carinhall dont les Russes approchaient. Le lendemain matin, il se rendit d'un pas pesant, à travers la forêt de pins, jusqu'au mausolée construit sur la rive opposée du lac, pour dire adieu à la femme qui avait tant lutté pour le sauver. En descendant les marches de pierre étroites et couvertes de mousse, il put entendre le bruit saccadé des obus de l'artillerie russe qui bombardaient déjà les faubourgs est de Berlin. Il s'agenouilla brièvement, se redressa, puis s'éloigna du tombeau où il avait espéré reposer un jour près d'elle.

L'autoroute de Berlin était déserte quand il gagna la ville, emmenant avec lui seulement son médecin Ramon von Ondarza. A la conférence de midi, il trouva une vingtaine d'officiers supérieurs groupés, épaule contre épaule, autour de la table trop étroite. Hitler annonça qu'il divisait désormais en deux le commandement suprême : l'amiral Dönitz

commanderait dans le nord, et le maréchal du Reich Goering dans le sud, jusqu'au moment où lui-même arriverait de Berlin. Quand il signa ces ordres, tous remarquèrent que sa main tremblait violemment.

Le général Koller, qui n'avait pas l'intention de se laisser prendre au piège dans Berlin, déclara, avec son rude accent bavarois, que personne ne pouvait plus compter s'échapper en avion de la ville, car les Russes allaient isoler complètement Berlin d'un moment à l'autre. La salle du Bunker se vida presque aussitôt.

Goering resta la dernier. « *Mein Führer*, je présume que vous ne voyez aucune objection à ce que je parte tout de suite pour l'Obersalzberg ? »

— Faites ce que vous voulez, déclara sèchement Hitler, mais alors Koller restera ici. »

C'était une séparation forcée, ignominieuse, pour deux hommes qui, depuis plus de vingt ans, avaient partagé les mêmes moments de chance et de malchance. Mais Koller comprit que le maréchal du Reich devait s'éloigner de la clique dangereuse qui entourait Hitler, car il ne comptait pas un seul ami parmi ces ambitieux qui ne pensaient qu'à se battre entre eux avec acharnement pour briguer jusqu'au dernier moment une parcelle de pouvoir, tandis que des millions d'Allemands ordinaires étaient voués à la mort.

C'est sans doute à ce moment-là qu'une étrange discussion eut lieu entre Goering et Himmler. Goering ne l'évoqua qu'une seule fois au cours des derniers mois de sa vie, mais Gerda Christian, la secrétaire de Hitler, s'est rappelé que les deux hommes s'étaient longuement parlé ce jour-là. « Pendant deux ou trois heures », d'après Goering, ils avaient discuté du problème délicat que posait une prise de contact avec l'ennemi. Himmler, d'un air suffisant, lui avait révélé que le comte Bernadotte, de la famille royale suédoise, lui avait récemment rendu visite et qu'il allait le revoir le soir même à Hohenlychen, la clinique des SS. Il était allé jusqu'à se vanter que le comte « devait être l'homme envoyé par Eisenhower pour négocier ».

Goering se sentit soudain mal à l'aise, mais demeura impassible. « Il m'est impossible de le croire. Ce n'est pas pour vous offenser, mais je ne pense qu'ils vous accepteraient, *vous*, comme partenaire dans une négociation.

— Désolé de vous contredire, avait répondu Himmler en souriant. Mais j'ai une preuve indéniable qu'on me considère à l'étranger comme la seule personne capable de maintenir l'ordre. »

Là-dessus, Goering s'était tu. Peut-être Himmler en savait-il plus que lui à ce sujet. Alors qu'ils se séparaient, Himmler demanda à Goering, en insistant un peu trop, s'il serait d'accord, au cas où il succéderait à

Hitler comme président du Reich, pour le prendre, lui Himmler, comme chancelier. Ce à quoi Goering répondit que cela ne lui paraissait guère possible, du fait que les deux fonctions n'en faisaient réellement qu'une chez Hitler et qu'il était son successeur.

Himmler s'obstina : « *Herr Reichsmarschall*, si quelque chose devait vous empêcher de succéder au Führer, disons, si vous étiez éliminé, pourrais-je avoir ce poste ? »

Goering avala sa salive. Éliminé ? Il se rappela qu'après l'attentat à la bombe de juillet 1944, Popitz avait témoigné que Himmler avait l'intention de remplacer Goering dans la ligne de succession, et qu'en lisant cette déclaration il avait demandé à interroger lui-même ce suspect. Mais la Gestapo s'était hâtée de pendre Popitz...

« Mon cher Himmler, répliqua-t-il, de plus en plus mal à l'aise, attendons et voyons... Tout dépendra des circonstances. Il m'est absolument impossible de prévoir ce qui pourrait m'empêcher de remplir cette fonction. »

L'obscurité tomba sur la capitale du Reich que des bombardiers du type Mosquito commencèrent immédiatement à arroser de bombes. Brusquement, Goering décida de visiter les abris souterrains où s'était massée la population, bien qu'il eût été plus sage de partir immédiatement par la seule route qui restait encore ouverte.

Évidemment, après cette conversation avec Himmler, il voulait tester sa popularité. Passant d'abri en abri, il prit congé de ces Berlinoises stoïques en plaisantant à sa manière. Et la nouvelle se répandit comme une traînée de poudre, des messagers accoururent d'autres abris, venant à sa rencontre pour le voir. Jamais, pensa-t-il, ces gens n'eussent accueilli Himmler de la sorte. Après quoi, pour employer ces propres mots, « nous avons foutu le camp ».

A 2 heures 20 du matin, il arriva à Kurfürst avec Ondarza. Sa propre limousine blindée, conduite par son fidèle Wilhelm Schulz, quitta la cour du quartier général de la Luftwaffe, suivie par quatre autres voitures où étaient montés son état-major personnel, ses policiers et Philipp Bouhler. Dans sa limousine avaient pris place son valet de chambre Robert et son infirmière Christa (chargée de tous ses médicaments). Pendant toute la nuit, le convoi fonça vers le sud, entre les deux mâchoires russe et américaine de la gigantesque pince qui se refermait sur Berlin. Près de Jüterbog, il regarda en arrière : l'horizon était une fournaise ardente vibrant des éclairs de l'artillerie. Le soulagement d'échapper à cet enfer l'emporta sur tous ses autres sentiments. Demain, il serait sur l'Obersalzberg. De là, il s'efforcerait

de contacter Eisenhower et d'entamer des pourparlers de paix. Il mettrait fin à cette guerre comme il l'avait commencée, en parlementant dans un esprit de paix, et il ne permettrait pas à Himmler, le chef de la Gestapo, de le précéder dans cette voie.

L'itinéraire qu'il avait choisi passait par Pilsen, en Tchécoslovaquie. Le ministère de l'Air y avait été évacué, mais il ne s'arrêta à une unité mobile de DCA que le temps nécessaire pour faire le plein.

Il arriva à 11 heures 20 sur l'Obersalzberg. Sa villa était pleine de monde : Emmy, Edda, Else, la sœur d'Emmy, les neveux et les nièces d'Emmy et Paula, sa propre sœur, car les Russes progressaient à travers l'Autriche. Entouré par toutes ces femmes il se sentit en paix. Ce décor paisible de montagnes ne retentissait pas des aboiements secs des canons de 88, aucun projecteur ne fouillait l'horizon, et l'on n'y entendait que de loin les sonneries du téléphone.

Chassant de son esprit les six fourgons qui avaient voyagé avec Hofer, ainsi que sa collection arrivée en bas, dans la vallée, à Berchtesgaden, Hermann Goering se coucha et s'endormit d'un long sommeil sans rêves.

SIXIÈME PARTIE

LE SUPPLÉANT

EN CAGE

Il arrive souvent que, dans l'adversité, un homme parvienne à se dépasser lui-même. Le maréchal du Reich Hermann Goering, à l'âge de cinquante-six ans, allait affronter l'adversité suprême en tombant entre les mains des Américains le soir du mardi 7 mai 1945. Il avait dissimulé dans ses effets au moins trois ampoules en verre d'acide cyanhydrique, que lui avait remises Philipp (« Ango ») Bouhler, chacune d'elles étant protégées par une capsule en laiton confectionnée à partir d'une douille de cartouche de 35 mm de long.

Il n'avait pas l'intention de s'empoisonner immédiatement, même s'il savait que son nom était devenu un objet de risée. Beaucoup de ses compatriotes montraient déjà leur petitesse en se prosternant devant leurs geôliers, mais lui ne reculerait pas d'une semelle, il se battrait jusqu'au bout et mourrait honorablement.

Au moment où le petit convoi de Goering rencontra celui des Américains, les vallées environnantes où s'allongeaient les ombres du soir retentissaient des crépitements et des explosions des stocks de munitions que détruisaient les troupes allemandes. Le général de brigade Robert I. Stack, commandant en second de la 36^e division d'infanterie américaine, entraîna Goering vers sa voiture. L'aide de camp du général américain déclara alors aux jeunes recrues de la Luftwaffe qui s'étaient groupées pour regarder la scène : « Votre maréchal du Reich est " kaput ! " » Stack proposa alors à Goering de passer la nuit au château de Fischhorn près de Zell, au lieu de rejoindre en pleine nuit les lignes américaines.

En arrivant à cette sinistre construction en pierre, Goering aperçut, montant la garde de chaque côté du portail, un G.I. américain et un officier SS. Ce spectacle insolite réveilla-t-il ses craintes au sujet de Himmler ? En fait, l'état-major d'une division de cavalerie SS habitait

encore le château*. « Veuillez bien sur moi ! » dit Goering en se tournant vers les Américains, et un commandant de la Luftwaffe remarqua qu'il souriait de sa propre plaisanterie. En descendant de leurs voitures respectives, Emmy et Helga Bouhler tombèrent dans les bras l'une de l'autre.

« Quand dois-je rencontrer Eisenhower ? » demanda Goering.

Stack répondit évasivement.

Plus tard, Goering revint sur ce point en s'adressant à l'interprète : « Demandez au général si je dois porter mon pistolet ou mon poignard quand je serai reçu par Eisenhower. »

La réponse du général fut brève : « *I don't care two hoots !* » (Je m'en fiche royalement !)

Goering rougit et monta dans la chambre qui lui était assignée pour prendre un bain avant le dîner. Il redescendit dans son uniforme gris perle orné d'une douzaine de décorations et dut poser pour les photographes, debout devant le drapeau à une seule étoile du Texas. Avant de se retirer, il demanda si quatre gardes armés de mitraillettes pouvaient assurer sa protection. Stack dut s'entendre avec le commandant du château, le Standartenführer SS (colonel) Waldemar Fegelin, avant de pouvoir lui offrir cette sécurité.

« Stack m'a fait une bonne impression », confia-t-il à Emmy quand ils se retrouvèrent seuls, et il ajouta : « Peut-être pourrais-je encore faire quelque chose pour l'Allemagne ? »

Comme elle allait fermer automatiquement les persiennes avant d'allumer l'éclairage, il lui rappela doucement : « La guerre est finie... » Puis il se retira dans sa chambre. Emmy avait demandé une chambre pour elle et Edda afin qu'il pût mettre de l'ordre dans ses pensées pour les entrevues historiques du lendemain. Longtemps elle entendit le plancher craquer sous le poids de son mari, tandis qu'il allait et venait en pantoufles dans sa chambre, imaginant le dialogue qu'il aurait, croyait-il, avec le général Eisenhower.

Le lendemain matin, ils se séparèrent dans la cour du château. Il avait choisi un simple uniforme de la Luftwaffe avec un calot comme coiffure. Une ou deux bagues et une paire de boutons de manchette ornées de bijoux étaient ce jour-là sa seule concession au dandysme. « Ce n'est pas un adieu », dit-il à Emmy pour la

* Dans la cave du château un officier SS avait caché une cantine de métal qui contenait les journaux privés d'Eva Braun, la maîtresse de Hitler, et des paquets de centaines de lettres qu'elle avait reçues de son amant ainsi que ses réponses. Découverts quelques mois plus tard par un officier du Corps du contre-espionnage américain, ces documents n'ont pas encore été retrouvés. (N.d.A.)

rassurer au moment où il grimpa dans sa Mercedes 12 cylindres afin de gagner les lignes américaines et le quartier général de Stack. « Tout a l'air de bien se passer. »

Elle le regarda d'un air entendu. « As-tu toujours ce qu'Ango t'a remis ? »

Il la rassura d'un signe de tête imperceptible, sans lâcher des yeux son magnifique jeu de valises bleues que l'on chargeait dans les voitures américaines. Ils se séparèrent. Dix-huit mois allaient passer avant qu'il revoie sa femme et sa fille.

La division texane avait installé son quartier général au Grand Hôtel de Kitzbühl. Les G.I. et les reporters assaillirent le petit convoi dès qu'il arriva. Le commandant de la division, le général John E. Dahlquist, salua réglementairement Goering, lui serra la main et l'invita à partager son repas composé de poulet avec des pommes de terre et des petits pois. Après quoi, le maréchal du Reich — car tel était encore son rang — sortit sur le balcon de l'hôtel pour que les soldats américains et allemands pussent le photographier. D'après un rapport, il aurait eu une coupe de champagne à la main.

Dahlquist l'interrogea sur les autres chefs nazis. Furieux encore contre le Führer qui l'avait condamné à mort, il le décrivit comme un ignorant à l'esprit étroit. Quant à Ribbentrop, ce n'était qu'un gredin et Hess un excentrique. Dahlquist perçut que Goering était irrité du retard apporté à le mettre en présence d'Eisenhower.

A mesure que les jours passaient, cette rencontre devint de moins en moins probable. Le 10 mai, un minuscule Piper Cub l'emmena au quartier général de la Septième armée à Augsburg. Il resta calme jusqu'à ce que le général Alexander M. Patch lui demande pourquoi l'Allemagne nazie n'avait pas, en 1940, envahi l'Espagne et pris Gibraltar, enfermant ainsi la flotte britannique dans la Méditerranée. « Ça a toujours été mon avis ! s'écria Goering. Toujours, toujours, toujours ! Mais on ne m'a jamais écouté ! »

A 17 heures, il rencontra son principal adversaire américain, le général Spaatz, commandant en chef des forces stratégiques aériennes. Goering le salua, et Spaatz lui rendit son salut, sans avoir la moindre hésitation à cet égard comme il le confirma cinq jours plus tard au colonel Lindbergh. Bruce Hopper, l'historien attaché à Spaatz, remarqua au majeur de la main du maréchal du Reich une lourde bague en argent, puis il fut frappé par ses yeux bleu clair, son visage rouge mais plutôt plaisant, ses cuisses énormes et ses bottes jaunes. Goering répondit aux questions avec une bonne humeur qui dissimulait mal son inquiétude croissante.

« Dans la bataille de Grande-Bretagne, demanda Spaatz, pourquoi vos bombardiers et vos chasseurs ont-ils gardé une formation aussi rigide ?

— Il était nécessaire d'escorter les bombardiers parce que leur puissance de feu était faible, ce qui n'était pas le cas de vos bombardiers.

— Le Junkers 88 était-il l'appareil qu'il fallait pour la bataille de Grande-Bretagne ?

— Nous n'avions rien d'autre. Je n'étais pas pour engager la bataille de Grande-Bretagne à cette époque. C'était trop tôt. »

Goering demanda alors à Spaatz si l'on pouvait servir une bouteille de champagne, que le général Patch apporta plutôt à contrecœur. Spaatz demanda à Goering si avec l'avion à réaction ils avaient eu réellement une chance de gagner la guerre.

« Oui, répondit Goering. J'en suis convaincu. Si seulement nous avions eu quatre ou cinq mois de plus ! Nos installations souterraines étaient pratiquement prêtes. L'usine du Harz avait une capacité de production de mille à mille deux cents avions à réaction par mois. Avec cinq à six mille jets, le résultat eût été différent. »

Le général Hoyt Vandenberg de la Neuvième Air Force intervint alors : « Mais auriez-vous pu entraîner assez de pilotes d'avions à réaction compte tenu de votre pénurie de carburant ?

— Oh oui. Dans des usines souterraines, nous aurions pu produire assez de carburant synthétique pour ces avions. La conversion des pilotes à ce genre d'appareils était très facile. Notre production de pilotes de jets a toujours eu un mois d'avance sur celle des avions. »

A la question de Spaatz sur ce qui avait le plus contribué à la défaite nazie — le bombardement par secteur ou le bombardement de précision —, Goering n'hésita pas à flatter Spaatz : « Le bombardement de précision, parce qu'il fut décisif... Moi-même, je ne voulais employer que le bombardement de précision au début de la guerre. Je voulais entourer la Grande-Bretagne d'une barrière de mines de contact et boucler ses ports, mais une fois de plus un *diktat* politique m'a obligé à agir autrement. »

Des années plus tard, en se rappelant cet extraordinaire dialogue, le général Glenn O. Barcus a déclaré que Spaatz aurait demandé à Goering s'il avait des recommandations à faire pour améliorer la puissance aérienne américaine. Goering aurait alors souri et répondu : « Dois-je vraiment vous dire à *vous* comment vous devez utiliser votre puissance aérienne ? » Mais le compte rendu mot à mot de Spaatz offre une version différente : Spaatz aurait demandé : « Si vous aviez à nouveau à concevoir la Luftwaffe, quel serait le premier avion que vous mettriez au point ? » Et Goering aurait répondu : « Le chasseur à réaction, puis

le bombardier à réaction. Nous avons résolu le problème de la vitesse. Il faut maintenant résoudre celui du carburant : le chasseur à réaction en consomme trop. Le bombardier à réaction Me 264, conçu pour faire le voyage aller et retour en Amérique, attendait seulement que ce problème soit résolu.

— Disposiez-vous d'un canon de 76 mm pour vos jets ? demanda Spaatz.

— Le canon de 55 mm, que nous commençons seulement à produire, aurait changé bien des choses. En l'attendant, nous nous sommes servis d'une fusée de 55 mm. Peut-être trouverez-vous en Allemagne quelques avions à réaction, équipés de canons antichars [de 55 mm]. Ne me reprochez pas cette monstruosité. On a suivi là l'ordre formel du Führer. Hitler n'y connaissait rien en aviation... absolument rien. Il a été jusqu'à considérer le Me 262 comme un bombardier et il a insisté pour que tout le monde le considère comme tel ! »

C'est après cette conversation que les Américains emmenèrent Goering dans la cuisine du bureau du camp et le dépouillèrent de toutes ses décorations et insignes sauf de ses épaulettes de maréchal du Reich. Le lendemain 11 mai 1945, on le fit sortir par la porte de derrière pour l'emmener dans une maison de deux étages aux environs d'Augsbourg, où il rencontra une cinquantaine de journalistes alliés. Il s'installa dans un fauteuil en face d'eux, et s'essuya le front de ses gants de suède assortis à son uniforme sous les déclics des appareils photographiques. Au bout de cinq minutes, il put s'asseoir à l'ombre d'un saule pleureur. Pour la première fois, il déclara en public que c'était Bormann, et non Hitler, qui avait proposé l'amiral Dönitz comme nouveau Führer : « Hitler n'a pas laissé un seul texte spécifiant que Dönitz devait prendre sa place ! »

Il révéla également qu'il s'était opposé à Hitler à propos de l'attaque de la Russie : « Je lui ai fait observer ce qu'il avait lui-même écrit dans *Mein Kampf* au sujet d'une guerre sur deux fronts... Mais Hitler croyait qu'il allait mettre la Russie à genoux avant la fin de l'année. » Il révéla également aux journalistes comment il avait vécu les différents moments de cette guerre. « Notre plus grande surprise, ç'a été le chasseur-bombardier à long rayon d'action qui pouvait décoller d'Angleterre, attaquer Berlin et retourner à sa base de départ. » Et il ajouta avec une franchise désarmante : « Je me suis rendu compte que nous avons perdu la guerre peu après le débarquement en France en juin 1944, et la percée qui a suivi. »

Bien sûr, on l'interrogea sur les camps d'extermination. Il se montra assez fuyant : « Je n'ai jamais été assez intime avec Hitler pour qu'il me donne son avis à ce sujet. Quant à lui, il était sûr que tous ces rapports

sur les atrocités n'étaient que de la propagande. Il parla du tremblement qui agitait la main du Führer quand il signait des documents et conclut : « Hitler avait quelque chose au cerveau quand je l'ai vu pour la dernière fois. »

On le renvoya ensuite à Wiesbaden, à la villa Pagenstecher, centre des interrogatoires de la Septième Armée, où il resta une semaine. Après l'avoir interrogé, l'un des officiers du Service de renseignements écrivit : « Goering a fait beaucoup d'efforts pour que son cas paraisse spécial, et en dépit des rumeurs, il est loin d'avoir l'esprit dérangé. En réalité, on doit le considérer comme une sorte de "dur très habile", un grand acteur et un menteur professionnel qui garde cachés dans sa manche quelques atouts qui lui permettront de marchander quand il en aura besoin. » « Si vous connaissiez mes discours, a dit Goering à un moment donné, vous admettriez que dans aucun d'eux je n'ai attaqué personnellement un homme d'État étranger. » Avec la plus grande sincérité, il a prétendu n'avoir jamais signé la condamnation à mort d'un homme ni jamais envoyé quelqu'un dans un camp de concentration, « *jamais, jamais, jamais !* A moins naturellement, a-t-il ajouté après coup, de cas de force majeure ».

Il nia constamment avoir eu connaissance des atrocités qui se déroulaient dans les camps : « J'ai toujours pensé que c'étaient des endroits où l'on faisait exécuter aux gens un travail utile », assura-t-il. Après avoir vu des photos horribles de Dachau, il prit son temps pour réfléchir et déclara le matin suivant : « Ces photos que vous m'avez montrées hier doivent correspondre à des choses qui sont arrivées dans les tout derniers jours... Himmler a dû prendre soudain un plaisir diabolique à des choses pareilles. » Il redoubla d'efforts pour décliner toute responsabilité et rappela à ses interrogateurs que les histoires d'atrocités racontées pendant et après la Première Guerre mondiale s'étaient ensuite révélées fausses.

Grâce à des microphones cachés, les Américains surprirent plusieurs conversations qu'il eut avec Hans Lammers à propos de la prétention « frauduleuse » de Dönitz d'être le nouveau chef du gouvernement allemand : « Vous ne l'avez appris que par la déclaration radiodiffusée de Dönitz lui-même, argumentait Goering. N'importe qui peut se présenter demain et dire : "J'ai reçu un message radio après que Dönitz a reçu le sien ; je suis donc le chef de l'État ! *Mais moi, j'ai une preuve écrite.* » Lammers, après l'avoir écouté intensément, s'était déclaré d'accord : « Oui, c'est clair. Il faut qu'il présente une preuve ! »

Les deux hommes avaient examiné une fois de plus les décrets signés par Hitler en 1934 et 1941, puis le message que Bormann avait envoyé du Bunker par radio : « *A la place du maréchal du Reich Goering, le*

Führer vous nomme, Grand Amiral, son successeur ! » Et Goering s'était écrié : « Y a t-il quelque chose de plus fantastique que cette fraude commise par Bormann ? Eh bien, je dois avouer que ces maudits escrocs ont bien manigancé leur coup. On n'a jamais rien vu de semblable... J'ai toujours su que si quelque chose arrivait au Führer, ma vie courrait le plus grand danger pendant quarante-huit heures, le temps de prêter serment et d'accéder légalement au pouvoir. De toute façon, j'aurais fait arrêter Bormann pendant ces quarante-huit heures, il le savait lui aussi, et j'aurais congédié Ribbentrop. C'étaient les deux épines plantées dans ma chair ! »

Revenu devant ses interrogateurs, il s'en prit volontiers à Hitler, mais nia qu'ils aient eu sérieusement l'intention d'utiliser des gaz agissant sur les nerfs et toute autre arme chimique ; il ajouta : « Aucun de vos masques à gaz ne vous aurait protégés. Ce gaz était si dangereux que je n'ai pas autorisé une seconde démonstration. Je sais que ce gaz a été transporté à l'arrière quand les Américains sont arrivés, et le résultat d'une attaque aérienne sur ce gaz aurait été catastrophique... Nous savions que nous avions une grande avance du point de vue de la guerre chimique et que nous avions les gaz les plus mortels. » En évoquant les « orages de feu » de Hambourg et de Dresde, ils se tamponna les yeux : « Ça été terrible. Les gens de Dresde ne pouvaient pas croire que vous bombarderiez leur ville parce qu'ils pensaient qu'elle était trop connue comme centre culturel. » Puis, changeant de sujet, il s'adressa fièrement à l'interrogateur chef, le commandant Paul Kubala : « Le peuple ne m'a jamais appelé autrement que " Hermann ". Juste " Hermann ". Jamais rien d'autre que " Hermann ". Être appelé par son prénom, ça, c'est le summum de la popularité ! »

Les Alliés avaient trouvé ses collections évacuées de Carinhall. Le 13 avril, un train spécial les avait transportées de Veldensein à Berchtesgaden. Des soldats de Goering avaient caché les pièces les plus impressionnantes dans une caverne secrète murée dans un tunnel du mont Unterstein, juste au-dessous de l'endroit où son état-major avait pris ses quartiers. Quand les troupes marocaines de l'armée française s'emparèrent de Berchtesgaden, Hofer et Mlle Limberger, la secrétaire de Goering, s'enfuirent du train. D'après Goering, « plusieurs caisses de bijoux furent défoncées, les pierres précieuses disparurent et leurs montures éparpillées tout autour ».

Après les Français vinrent les Américains, la célèbre 101^e division aéroportée. En questionnant les domestiques de Goering, le lieutenant Raymond F. Newkirk entendit parler d'une caverne murée. L'ingénieur du tunnel conduisit Newkirk au second niveau d'une série de souter-

rains. Un peloton du génie de l'armée américaine défonça le mur et pénétra dans la salle. Il fallut quatre jours pour vider la caverne. Elle était très humide, et les objets qu'elle contenait étaient protégés de l'eau qui s'égouttait du plafond par de coûteuses tapisseries. Les tableaux furent empilés à l'extérieur. Il y avait là des œuvres de Rubens, Van Dyck, Boucher et Botticelli ; *L'Infante Marguerite* de Vélasquez, achetée par Goering en 1941 alors qu'elle faisait partie d'une collection Rothschild saisie par les nazis, et une tête de vieillard de Rembrandt, aux nuances de gris merveilleuses, que Goering avait achetée à un marchand d'art à Paris en 1940*.

Goering gardait près de lui ses valises bleues et vérifiait parfois son splendide nécessaire de toilette avec ses diverses eaux de Cologne et ses crèmes, pour être sûr que rien ne manquait.

« Où sont vos bijoux personnels ? lui demanda un enquêteur.

— Je voudrais bien le savoir moi-même », répondit-il mélancoliquement.

Le 14 mai, on avait envoyé son valet de chambre Robert au château de Fischhorn pour qu'il en rapporte un tableau de la collection Rothschild. Goering le remit le 15 au commandant Kubala et à l'officier de liaison de la France, le capitaine Albert Zoller. Il s'agissait d'une œuvre du XV^e siècle, *La Madone* de Memling. Au même moment, son bâton de maréchal incrusté de pierreries se trouvait dans un colis qu'un G.I. avait expédié chez lui et qui fut intercepté par les douanes américaines. Il est maintenant exposé à West Point. Quant à son épée de gala, cadeau de son mariage avec Carin en 1935, elle fut volée par un sergent du peloton en question, mais à présent elle repose en sécurité dans le coffre-fort d'une banque à Indiana : sa valeur véritable s'accroît de toutes les légendes qui courent sur son propriétaire, comme si elle était l'épée même que forgea Siegfried.

Goering eut plusieurs entretiens avec Zoller, le capitaine français. Il aimait philosopher : « De petites choses peuvent avoir de grands effets. Toutes nos villes ont été dévastées l'une après l'autre, et tout cela à cause de ces maudites bandes d'aluminium ! »

Grâce à leurs microphones, les Américains surprirent plusieurs autres conversations avec Lammers au sujet de ce que Goering aurait fait si Hitler était mort plus tôt. Le 19 mai, il laissa libre cours à son imagination : « J'ai dit à quelques gauleiters proches de moi, il y a environ un an et demi... que si mon destin avait été de succéder à Hitler, j'aurais placé une Cour suprême au-dessus de moi. Je pensais qu'aucun

* Ce « Rembrandt » était un faux. (N.d.A.)

homme ne devait assumer la responsabilité de n'avoir de comptes à rendre à personne. » Il reprit sa respiration pour dire : « Il ne doit plus jamais y avoir de dictature. Ça ne marche pas. Nous nous en rendons compte maintenant. Au début, tout est merveilleux, mais ensuite tout vous échappe... »

Goering se plaignit plusieurs fois du traitement humiliant que lui infligeaient les Américains. Il s'en ouvrit au commandant Kubala : « C'est la coutume qu'un maréchal dispose d'une maison particulière pour y vivre. » Kubala rapporta que Goering prétendait avoir réclamé à Eisenhower un sauf-conduit quand il s'était rendu de lui-même » et qu'il s'indignait de se trouver maintenant prisonnier de guerre. Le 23 mai, Kubala signala : « Il s'inquiète du sort de ses biens personnels. »

En chasseur qu'il était resté, Goering tenait l'œil ouvert sur tout officier qu'il pouvait utiliser. Il flattait outrageusement les Américains : « Sans l'Air Force américaine », déclara-t-il au lieutenant-colonel Eric Warburg, un ancien banquier de Hambourg qui avait servi dans l'artillerie prussienne pendant la Première Guerre mondiale, « la guerre continuerait encore, mais sûrement pas sur le sol allemand. » En revanche, il lui fallut déployer beaucoup d'intelligence pour se gagner le « commandant Evans ». En réalité, il s'agissait d'un financier juif de Wall Street dont le vrai nom était Ernst Englander et qui faisait la guerre mû par une grande soif de vengeance. Il écrivit dans une lettre personnelle : « J'aimerais voir ces hommes pendus et en baver, mais ils jouent les héros et les martyrs. » Pendant plusieurs jours, ils s'affrontèrent. Pour expliquer son soudain changement d'attitude, Englander écrivit : « J'ai trouvé plus facile de les traiter raisonnablement en copains, du coup Goering m'a demandé de lui rendre le service d'aller voir sa femme. »

Une photographie en très mauvais état représentant Emmy et Edda était ce que Goering possédait de plus précieux. Il écrivit au dos pour Emmy : « Le commandant Evans a toute ma confiance. Hermann Goering. » En remerciement, il dédicaca à l'Américain une photo de lui : « Au commandant Evans, avec mon souvenir reconnaissant. Hermann Goering. » Englander se confondit en remerciements. Il n'avait pas échappé à Goering que certains officiers américains étaient prêts à tout en échange d'un « souvenir » personnel.

Le 20 mai 1945, Goering dut entrer par la soute à bagages dans un tout petit avion de six places qui l'emmena au Luxembourg. Un rapport écrit du commandant Kubala prévint ses nouveaux gardiens qu'il ne fallait pas considérer ce prisonnier comme un personnage comique, Goering était froid et calculateur, « capable de comprendre rapidement les problèmes

fondamentaux dont on discute. Il n'est certainement pas un homme à sous-estimer ».

Il resta trois mois au Luxembourg. Il était clair qu'il y allait avoir un grand procès. Parmi les cinquante nazis déjà internés au Grand Hôtel de la petite ville de Mondorf-les-Bains, Goering retrouva Hans Frank, aux poignets encore bandés après une tentative de suicide, Daluege, Darré, Frick, Funk, Jodl, Keitel, Ley, Ribbentrop, Rosenberg et Streicher. Il enregistra avec une satisfaction silencieuse que Dônitz, son rival en tant que « successeur de Hitler », avait été mis lui aussi dans cet hôtel sans aucune cérémonie. Tous deux conclurent un accord difficile. « J'ai toujours été le second homme de l'État », déclara Goering à Walther Lüdde-Neurath, aide de camp de l'amiral. « Et vous pouvez être certain que s'ils nous font faire le grand saut, c'est ma tête qui passera la première dans le nœud coulant ! »

Sa chambre du quatrième étage n'avait rien de luxueux. Pour prévenir les suicides, les Américains avaient ôté toutes les arrivées de courant électrique et remplacé les mille six cents vitres de l'hôtel par des panneaux translucides Perspex. Le 24, le général Greim, son successeur comme commandant en chef, s'empoisonna, et les Américains saisirent immédiatement après tous les bagages de Goering où, à sa grande consternation, un G.I. découvrit triomphalement une cartouche de laiton avec son ampoule de cyanure cachée dans une boîte métallique de café américain. Il n'y eut plus d'autre fouille pendant un moment.

Cet hôtel singulier était dirigé par Burton C. Andrus, un colonel de cavalerie pompeux et borné, un personnage replet qui se déplaçait majestueusement, sanglé dans un uniforme impeccable, coiffé d'un casque bien astiqué. Le colonel Andrus, qui n'avait pas réclamé ce poste, savait que de toute façon ce serait lui le perdant. Goering le rendit insomniaque pour le restant de ses jours. Des années plus tard, quelques minutes avant de mourir, il sortit de son lit, les yeux grands ouverts et hagards, chancelant et gémissant : « Il faut que j'aille à la cellule de Goering. Il est en train de se tuer ! »

Les deux hommes se haïssaient. Goering appela Andrus « le chef pompier » à cause du casque qu'il ne quittait jamais, et il était au supplice à la pensée que c'était là l'homme qui avait séquestré tous ses trésors, c'est-à-dire, selon la liste d'Andrus :

Un insigne en or de la Luftwaffe, un insigne en or avec diamants de la Luftwaffe ; une montre de bureau ; une montre Movado de voyage ; *un grand nécessaire à toilette*, un étui à cigarettes en or

orné d'une améthyste et du monogramme du prince Paul de Yougoslavie ; une boîte à pilules en argent ; une boîte à cigares or et velours ; une montre carrée avec diamants de Cartier ; une chaîne en or, un crayon en or ; trois clés ; une bague émeraude ; une bague diamant ; une bague rubis, quatre boutons semi-précieux ; un petit aigle avec une barrette de diamants ; une broche de la Luftwaffe avec diamants ; quatre boutons de manchettes avec pierres semi-précieuses ; une épingle de cravate en or (branche de conifère) ; une épingle de cravate avec perle ; une épingle de cravate en or avec croix gammée et éclats de diamant ; une pochette pour montre (platine, pierres d'onyx, diamant, insigne de la Luftwaffe incrusté) ; un sceau personnel (en argent) ; une petite montre avec diamants artificiels ; une décoration Pour le mérite ; une croix de guerre 1^{re} classe, 1914 ; une grande croix ; un briquet en or ; une montre de poignet ; deux fermetures anciennes de collier norvégien ; une boussole en cuivre ; *un stylo avec inscription Hermann Goering* ; un coupe-cigares en argent ; une broche ; une montre en argent ; un jeu de boutons de manchettes en lapis-lazuli ; une boîte en argent en forme de cœur ; une croix de fer en platine ; un crayon doré ; *une grande montre suisse de poignet* ; 81 268 Reichsmarks.

Il est intéressant de savoir ce qu'est devenu ce trésor personnel. Le « nécessaire à toilette » (ci-dessus en italiques) lui a été rendu, mais on ignore comment. Après sa mort, Emmy a signé un reçu, que garda Andrus, pour 750 Reichsmarks, deux grandes valises, une boîte à chapeaux, un sac garni et d'autres articles figurant sur la liste, mais sans aucune des décorations, ni le stylo et la grande montre suisse de poignet (en italiques sur la liste). Ces deux derniers articles, stylo et montre, ont été vus en possession de la veuve du sous-lieutenant américain Jack Wheelis, dont il s'était fait un ami avant sa mort, comme on le verra par la suite.

Andrus était un comptable qui classait tout méticuleusement. On l'avait chargé de garder ces hommes en vie, et les mesures de sécurité qu'il prit à Mondorf n'ont guère facilité leur existence.

Il leur avait interdit tout couteau, et leurs repas leur étaient servis dans une assiette de cuisine en faïence glacée, où ils mangeaient avec une cuiller émoussée.

« Je nourrissais mes chiens mieux que cela ! grondait Goering.

— Alors, vous les nourrissiez mieux que vos soldats ! » lui cria un jour un aide-cuisinier allemand. Ce qui convainquit le colonel Andrus — comme il le déclara devant une commission d'enquête — qu'il

pouvait compter sur ces Allemands pour ne pas venir en aide aux prisonniers.

Goering sombra dans une mélancolie de plus en plus profonde. Il commença à s'inquiéter du sort d'Emmy et de la petite Edda, tout en réfléchissant à la manière dont il pourrait avoir accès à ses précieuses valises bleues.

BOULE DE SUIF

Le 23 mai 1945, le Centre d'enquêtes de la Septième Armée émit au sujet de Goering le rapport suivant :

« La cause qu'a défendue Goering est perdue. Mais désormais le prudent Hermann pense seulement à ce qu'il peut faire pour sauver une partie de sa fortune personnelle et pour se placer dans une position avantageuse. Il condamne sans hésitation le Führer qu'il a jadis aimé. Jusqu'à présent, il n'a pas cherché à excuser ses anciens bourreaux, vivants ou morts. Sa conversation est animée et souvent spirituelle, et il reste constamment à l'affût d'une occasion de se présenter sous un jour favorable. »

Sans aucun doute, la façon dont on l'avait traité à Mondorf l'avait ébranlé. On l'avait privé de son valet Robert. Sa chambre n'avait pas d'éclairage, son mobilier était réduit au strict minimum. On ne lui avait laissé comme objets de toilette qu'une éponge, un morceau de savon et une brosse à dents, rien d'autre, même pas un peigne. Il avait adressé à Eisenhower une lettre de protestation contre ce traitement indigne : « Je ne peux croire que Votre Excellence désire et sache l'effet humiliant que cette façon de me traiter a sur moi. » Il demanda aussi l'autorisation d'aller voir brièvement sa famille en avion afin de pouvoir au moins arrêter pour sa femme et sa fille les dispositions les plus urgentes et prendre convenablement congé d'elles. Il ne reçut pas de réponse.

Pour tuer le temps, l'aide de camp de l'amiral Hans von Friedeburg apprit aux cinquante prisonniers à jouer à la bataille navale. Goering coula les navires de guerre de l'amiral Dönitz avec autant de délectation que s'ils eussent été réels, mais il n'aimait pas perdre, et l'amiral protesta : « Hermann triche ! Quand mes obus tombent à un endroit qui ne lui convient pas, il coche une case différente ! »

L'examen médical de Goering indiqua qu'il pesait près de 120 kilos, il était donc vraiment très gras. (Vers la fin, il ne pesait plus que 85 kilos.)

Il mesurait 1 mètre 78, transpirait abondamment, s'essoufflait vite, mais n'était pas gravement malade. Son pouls battait à 84 pulsations à la minute, mais avec de nombreuses systoles. « Sa peau, rapporta le médecin, est moite, pâle, sauf celle du visage qui est rougeâtre. Il tremble très irrégulièrement des deux mains, et il semble extrêmement nerveux et excité. » On ne découvrit chez lui aucune maladie, on observa qu'il était bien bâti, « mais extrêmement obèse, flasque et d'une manière générale en très mauvaise condition physique ». Goering déclara aux médecins que depuis quelques mois il souffrait d'attaques cardiaques de plus en plus fréquentes et qui se manifestaient par « une angoisse péricardique, une dyspnée, une transpiration abondante et de la nervosité ».

Les Américains avaient trouvé dans ses affaires deux mille mystérieuses pilules blanches qu'il avalait à raison de vingt par jour, le soir et le matin. Le 23 mai, Andrus, ennuyé comme tout, expliqua au quartier général des forces expéditionnaires alliées (SHAEF) : « Mon médecin m'a dit que si nous les lui enlevions, il deviendrait totalement fou. » Le SHAEF répliqua que les Alliés désiraient seulement que le prisonnier puisse faire preuve de cohérence d'esprit quelque temps encore : « Nous désirons lui demander un certain nombre de choses [probablement au sujet des œuvres d'art européennes qui manquaient], avant de perdre tout intérêt pour ce qui lui arrivera. »

Le colonel Andrus ordonna au capitaine Clint Miller, le médecin de la prison, de réduire la dose de ces pilules le plus rapidement possible, mais sans le tuer ou le rendre complètement fou. Entre-temps, on avait envoyé neuf de ces pilules à Washington pour les analyser. Le FBI, dans une lettre signée par J. Edgar Hoover lui-même, répondit : « Ces cachets contiennent 10 ml de dihydrocodéine. » Pour le Dr Nathan B. Eddy des Instituts nationaux de la santé, la dihydrocodéine était un produit différent de la morphine par ses effets ou les dangers d'accoutumance », car sa puissance était six fois inférieure à celle de la morphine, ce qui ne l'empêcha pas d'ajouter qu'un sevrage brutal pourrait provoquer les mêmes graves symptômes.

Les interrogatoires de Boule de suif (Fat Stuff), comme l'avaient surnommé les Américains, étaient moins affables qu'à Augsburg. Le commandant Hiram Gans, expert financier au SHAEF, tenta d'y voir un peu clair dans les transactions monétaires du maréchal du Reich, ce qui réveilla son agressivité.

« Votre femme est-elle assurée ?

— Non.

— Avez-vous laissé quelque chose à votre fille ?

— Elle aura quelque chose à l'âge de vingt ans. Mais cela aussi, vous pouvez le prendre.

— Ce n'est pas une plaisanterie ! Il s'agit de choses que vous avez volées à d'autres, et nous allons faire en sorte qu'elles leur soient rendues. »

Goering le reprit : à son avis, il avait acquis sa collection d'œuvres d'art d'une façon tout à fait légale.

« Certes, vous avez acheté la plupart de ces choses », dut admettre Gans, qui avait évidemment préparé son dossier en Amérique. « Mais c'est vous qui fixiez les prix ! »

Subtilement, Goering se mit à jouer sur les craintes des Américains : il évoqua les méthodes séduisantes de la propagande communiste et rappela à Gans que l'Allemagne et la Russie avaient déjà collaboré pendant un siècle. Et, se référant à une période historique plus récente, il continua en disant : « Au début, les Allemands ont eu peur des Russes... Immédiatement après notre effondrement, les Russes ont accompli à la radio un travail habile. Ils ont proclamé que l'Allemagne ne devait pas être morcelée une fois de plus, et ils ont commencé par rouvrir les théâtres allemands. Dans votre zone, vous avez adopté une méthode différente. »

Malgré le souci qu'il se faisait pour Emmy et Edda, les Américains parvenaient difficilement à lui briser le moral. Le 25 juin, le lieutenant Herbert Dubois reprit l'interrogatoire : « Savez-vous que Hitler, Himmler et Goebbels sont morts ?... Vous êtes le dernier grand nazi. Pourquoi n'êtes-vous pas mort ?

— C'est un accident », répondit Goering.

A son tour, Dubois le déconcerta en l'interrogeant à propos de l'amende d'un milliard de marks qu'il avait imposée à la collectivité juive en novembre 1938 : « Un maréchal allemand n'a-t-il jamais honte ? »

Au début, Goering esquiva le coup : « D'après la Convention de Genève, je n'ai pas à répondre à une telle question. » Mais il se radoucit presque aussitôt, et ce fut l'une des rares fois où il se laissa aller à exprimer un sentiment de remords : « Je le regrette. Mais vous devez tenir compte de l'époque... »

Le 10 mai 1945, le Dr Robert Kempner, ex-fonctionnaire prussien émigré en Pennsylvanie, écrivit au Pentagone en affirmant qu'en 1933, alors que Goering était chef de la police prussienne, de nombreuses personnes avaient été torturées et tuées. Il précisait que « de tels cas étaient soumis à Goering. A cette époque, la corruption était l'un des principaux moyens d'être libéré d'un camp de concentration. L'argent,

les bijoux et les étuis de cigarettes en or étaient remis à sa fiancée, maintenant Mme Emmy Sonnemann Goering, qui elle aussi a été arrêtée ». Il n'y avait pas grand-chose de vrai dans tout cela, mais, pour briser la « fausse assurance » de Goering, Kempner demandait que le coupable soit extradé aux États-Unis pour être interrogé sur sa morphinomanie, sur « les rapports d'Emmy avec un homme de théâtre juif, et sur les relations de Hermann avec un propriétaire juif autrichien, le baron Hermann von Epenstein ». Évidemment, cette demande fut refusée, mais Kempner, qui était lui-même juif, obtint néanmoins de faire partie de l'accusation à Nuremberg.

Les témoignages rassemblés contre Goering venaient des origines les plus diverses. Les services de renseignements britanniques interceptèrent en juin 1945 une lettre de Stockholm dans laquelle une certaine Anna Morck affirmait que Goering avait offert des bijoux à la sœur de Carin, Lily Martin, « des choses volées en Pologne et d'autres endroits, et qui devraient être rendues ». Dans un camp de prisonniers à l'extérieur de Londres, des microphones dissimulés enregistraient tout ce que les généraux allemands internés croyaient être des conversations privées. Bodenschatz avait dit à Milch que Goering était « l'homme le plus ingrat du monde ! Il l'a toujours été ! Un sale caractère ! » avait répondu Milch qui, parlant des ongles peints en lilas du maréchal du Reich, se fit corriger par Galland : « Mais non, c'était du vernis incolore ! » De même, Milch avait dit à Bodenschatz : « Vous dites que le Führer versait à Goering trente mille marks par mois. Vous imaginez-vous qu'il réglait avec cela toutes ses dépenses ? Ces trois cent soixante mille marks qu'il recevait par an ne lui auraient pas duré un mois ! » Tous ces bavardages, jusqu'au moindre détail, étaient transmis tels quels aux interrogateurs de Goering.

Devenu subitement « le commandant Emery », l'ex-commandant Evans, en qui Goering avait eu « toute confiance », visita le 5 juin ce camp pour prévenir Milch, Koller et Galland que Goering racontait sur eux toutes sortes de vilénies. Furieux, les généraux attaquèrent de plus belle leur ancien supérieur. Dans son journal privé, Milch consigna que les autres avaient évoqué plusieurs affaires louches de Goering avec Heinkel, Siebel, Koppenberg, et des usines d'aluminium en Norvège. Au sujet des intérêts que Goering semblait avoir dans l'empire pharmaceutique du professeur Morell, le médecin de Hitler, le général Kreipe intervint à son tour : le maréchal du Reich aurait également été l'actionnaire principal d'une fabrique de contraceptifs ! Du coup, Milch poursuivit : « Savez-vous que notre commandant en chef recevait personnellement de l'argent pour chacune des photos de lui accrochées dans nos casernes ? » Abattant son poing sur la table, il ajouta : « Savez-

vous que notre commandant en chef a empoché une amende de quatorze millions de florins hollandais, imposée à la population à la suite d'une révolte quelque part en Hollande, et qu'il les a transférés en Suisse pour son usage personnel ? Ce sont les SS qui me l'ont dit et prouvé*. Mais il existe quelque chose qui s'appelle la justice, messieurs !... Le chauffeur de Goering a foutu le camp avec un coffre contenant tous les bijoux de Mme Goering. »

On avait autorisé Emmy Goering à retourner près de Veldenstein, dans une petite maison de campagne. Un jour, un sergent de l'armée américaine se présenta chez elle et lui confia que son mari avait été secrètement jugé et acquitté, et qu'il allait être libéré le lendemain. Emmy n'avait jamais eu la réputation de bien comprendre les questions politiques. Heureuse comme tout, elle offrit au messager une bague ornée d'une émeraude précieuse. Elle réussit à réunir quelques victuailles pour préparer une petite fête de bienvenue, et elle attendit plusieurs jours avant d'admettre finalement que cet homme était un escroc.

A Mondorf, où il était toujours enfermé, Goering allait et venait dans sa chambre sans éclairage comme un lion en cage. Pour un homme né et élevé en montagne, qui avait passé sa jeunesse en plein ciel dans des combats aériens et avait adoré rouler dans des voitures de sport sur les autoroutes hitlériennes, chaque instant de cet emprisonnement était un supplice. Il commença à dépérir. Sur les instantanés pris le 22 juin de face et de profil, il a le visage crispé. Le 10 juillet, une photo similaire accuse des pommettes légèrement saillantes qui rappellent un peu celles du jeune lieutenant de l'escadrille Richthofen. Mais il gardait un air de défi. Après l'entrevue qu'ils eurent le 7 avec lui, ses enquêteurs rapportèrent que, « malgré une perte de poids considérable... la détention de Goering ne l'a pas affecté très visiblement. Il est... très méfiant, Goering sait que nous essayons de le convaincre de quelque chose, mais il n'est pas certain de ce que c'est ».

Le colonel Andrus, commandant du camp, avait ordonné de réduire la quantité des pilules qu'il prenait. Le 19 juillet, Goering s'aperçut qu'il n'en avait plus que seize. « Chaque jour une de moins », lui répondit-on. Un médecin allemand, le Dr Ludwig Pflücker, un homme aux

* Le général Christiansen, commandant militaire des Pays-Bas, avait en effet imposé une amende de 14 millions de florins. Les Britanniques transmièrent aux enquêteurs alliés de Nuremberg la déclaration citée ci-dessus de Milch, précisant en plus que Goering avait donné sur cette amende 1 million de florins à Christiansen, et transféré le reste en Suisse et en francs suisses. Questionné à ce sujet le 22 décembre 1945, Goering traita toute cette affaire d'« absurde », et fit remarquer que « Krischan » (Christiansen) était placé directement sous les ordres du haut commandement de l'armée et non de la Luftwaffe. (N.d.A.)

manières agréables, pouvait rendre visite aux prisonniers. Goering se plaignit à lui de ses maux de tête et demanda un sédatif. Pour éviter des difficultés, Pflücker préconisa un traitement thermique.

« Allez chercher Boule de suif ! »

Cet ordre devint habituel à Mondorf en juillet et en août, et Goering arborait un faible sourire pour se rendre entre deux gardes à la salle des interrogatoires. Les 19 et 20 juillet, plusieurs historiens de l'armée américaine lui rendirent visite. Leur chef, le Dr George N. Shuster, laissa Goering évoquer librement ses souvenirs sur Hitler et Bormann. « Une fois, nous avons dû donner quatre mille coups de téléphone pour répondre à une seule question du Führer » — c'est ainsi qu'il appelait encore Hitler — « à propos d'un moteur d'avion ». Mais sa vraie *bête noire* était Martin Bormann : « Je ne peux pas cacher que Bormann a été le mauvais génie du Führer, et rien ne me serait plus agréable que de tuer moi-même ce chien. Il est certain que nous nous serions réconciliés, le Führer et moi, dès que nous aurions recommencé à l'emporter dans les airs. » Pour l'un des historiens de l'équipe, Kenneth W. Hechler, cette interview ressemblait à la pêche au gros : il fallait laisser filer la ligne pour finalement amener la prise au rivage. « *Morgen, Herr Reichsmarschall* », saluait-il aimablement, et avec une approbation apparente il écoutait Goering évoquer les humiliations qu'il subissait et son rôle dans la victoire de 1940 sur la France. Une fois, Hechler essaya de le faire parler de l'offensive des Ardennes en 1944, mais Goering commença à la comparer avec la grande percée de Sedan en 1940 et n'atteignit jamais 1944 dans son récit.

Le 17 juillet, dans un nouveau rapport, ses interrogateurs écrivirent : « Goering a l'heureuse faculté de croire ce qu'il invente, et cela devient pour lui de plus en plus plausible à mesure qu'il le répète. » Hechler découvrit qu'il pouvait déceler le moment où Goering se lançait dans un mensonge de taille : une torsion de la bouche, une voix plus gutturale, des gestes légèrement plus appuyés et une avalanche subite de bons mots : de la poudre aux yeux pour aveugler ses interrogateurs. Hechler lui demanda subitement : « Si nous n'avions pas envahi la Normandie, pensez-vous que vous auriez pu battre la Russie ? »

Se penchant en avant et baissant la voix comme pour une confidence, Goering répondit que si Eisenhower avait donné sa garantie *personnelle*, les Allemands auraient tellement malmené les Soviétiques qu'ils leur en auraient fait voir de toutes les couleurs. Toujours complaisant, Hechler éclata de rire.

Ce lundi 23 juillet, une commission d'officiers russes arriva. En beuglant « Voici les Russes ! » Goering disparut dans sa cellule. Il les

rencontra le lendemain. Quatre ans plus tard, Hechler a donné un récit presque incroyable de cette entrevue :

Soudain, j'ai entendu Goering commencer à répondre à ses interrogateurs. Je ne pouvais distinguer ce qu'il disait, mais les Russes l'interrompaient parfois avec de petits gloussements. Bientôt, Goering éleva la voix, et les gloussements des Russes devinrent d'énormes éclats de rire. Pendant deux heures, les échos de cette gigantesque rigolade se répercutèrent jusqu'en bas dans le hall, puis les Russes sortirent en se donnant de grandes claques dans le dos.

Après quoi, Goering se rendit chez le commandant pour lui dire, en remontant d'un air avantageux son pantalon devenu beaucoup trop large : « Alors, j'en ai eu du succès auprès des Russes, n'est-ce pas ? »

Sans aucun doute, Boule de suif retrouvait son ancienne combativité, et les Américains ne pouvaient s'en prendre qu'à eux-mêmes. Le 23 juillet 1945, le colonel Andrus ordonna de diminuer une fois de plus la dose de dihydrocodéine : « Il a l'air de très bien se porter, il perd du poids sans apparemment aucun effet secondaire, mais il aimerait avoir de plus fortes doses. »

Il n'avait rien perdu de ses anciennes rancœurs. A Ribbentrop qui venait de rédiger un mémorandum de quatre-vingt-cinq pages, il conseilla très impoliment de se le mettre quelque part ! Il rappelait sans cesse que c'était lui qui avait été le « suppléant » de Hitler, et personne d'autre. Le 23, il se plaignit une fois de plus à Shuster de l'amiral : « Dônitz a pris le commandement en se fondant sur un message radio qu'aucun écrit n'a jamais confirmé. » Il avait déjà perdu neuf kilos, et il continuait à perdre du poids. Le 26 juillet, il en était à quinze pilules par jour. Andrus nota qu'il protestait contre la diminution de ses doses, mais ce fut tout. Le 4 août, le colonel rapporta : « Goering déclare que sa santé n'a jamais été aussi bonne depuis des années. » Et il s'en excusa presque auprès de ses supérieurs en ajoutant : « Notre but est non seulement de maintenir Goering en bonne forme physique, mais d'éliminer tout empêchement possible au procès ou au châtement. »

Goering avait lui aussi pris sa décision : il mourrait comme un homme. Il n'avait jamais eu peur de la mort. Jeune garçon, il avait fait front à l'avalanche qui avait tout écrasé autour de lui. Le 25 novembre 1944, il avait sermonné son état-major : « Un vrai Allemand envisage l'ultime sacrifice avec une certaine souveraineté et l'esprit en paix... Pour moi, vivre sur cette planète n'a été qu'un interlude pendant lequel j'ai assumé mon rôle du mieux que je pouvais. Rien de plus, et rien de

moins... Et que le diable m'emporte si on me voit un jour m'abaisser et me traîner devant quelqu'un juste pour m'accrocher à ce qu'on appelle la vie ! »

Le 5 août, l'armée américaine envoya au SHAEF la liste officielle des prisonniers qui devaient être livrés au Conseil de l'accusation. Goering figurait en tête de la liste. Enfin ses adversaires avaient fait de lui le numéro un de l'Allemagne nazie ! Cinq jours plus tard, on lui supprima définitivement son traitement à la dihydrocodéine.

Ses ennuis cardiaques reprirent immédiatement, et il dut rester seul au quatrième étage du Grand Hôtel tandis que les autres prisonniers étaient transférés ailleurs. Tous vinrent lui dire au revoir, excepté deux secrétaires d'État qui, hargneusement, refusèrent de le faire. L'aide de camp de Dönitz fut le dernier à monter dans sa chambre. Goering le reçut assis dans son lit sur un tas de couvertures dont il avait fait une sorte de trône, comme s'il siégeait dans sa grande cathédre de Carinhall. L'officier de marine constata qu'il était d'une humeur radieuse et qu'il avait manifestement retrouvé sa forme et sa vitalité d'autrefois. « Quoi qu'il arrive », lui dit le maréchal du Reich, l'œil étincelant à la pensée de la bataille qu'il allait livrer, « vous pouvez compter sur moi. J'ai une ou deux choses à dire dans ce procès ! »

Le 12 août 1945, un avion de transport C-47 américain transporta Goering du Luxembourg à Nuremberg. S'est-il rendu compte que c'était son dernier voyage en avion ? De toute façon, il le trouva tout à fait à son goût et s'y intéressa vivement. Trois jours plus tard, un officier américain devait écrire : « Sa santé n'est probablement pas très bonne, et récemment on l'a trouvé deux fois au lit en robe de chambre et en pyjama à la suite d'une légère attaque cardiaque et... d'une bronchite. »

Nuremberg, autour du palais de justice et du centre d'incarcération attendant, était un champ de ruines. Les cellules étaient des cabines à plafond bas qui mesuraient 4 mètres sur 2. Goering dormait sur un lit de camp métallique boulonné au sol le long du mur de gauche. À la droite d'une porte étroite dans une alcôve se trouvait une cuvette de porcelaine. En remarquant des traces de peinture fraîche sur les murs là où on avait arraché des crochets de fer, l'absence de toute installation électrique et le Perspex translucide qu'on venait d'installer pour boucher la minuscule fenêtre aménagée tout en haut du mur du fond, Goering a dû sourire : il n'avait nullement l'intention d'éviter prématurément sa dernière bataille. Il disposa tous ses biens sur une petite table, si fragile qu'aucun prisonnier — et encore moins Hermann Goering — ne pouvait grimper dessus, avec, à la place d'honneur, un instantané

d'Edda qui avait écrit au dos : « Cher Papa, reviens-moi vite. Tu me manques tellement. Des milliers de baisers d'Edda !!!! »

Les prises de médicaments étaient très rigoureusement contrôlées. Pflücker lui faisait chaque jour des piqûres de vitamine B, et lui fournissait des comprimés de Seconal pour l'aider à dormir malgré la dureté du régime pénitentiaire. Tourmenté par les rhumatismes, il absorbait de temps à autre, exceptionnellement, une aspirine, mais sous surveillance, pour qu'il l'avale vraiment.

Sur l'ordre du colonel Andrus, les prisonniers reçurent du papier et des crayons pour pouvoir écrire des lettres à leurs proches, mais, selon Andrus, elles étaient « tout de suite envoyées au chef des interrogatoires », le colonel John H. Amen.

L'une des premières lettres de Goering fut pour Helga Bouhler :

Chère Heli !

Comme j'ignore où se trouvent Emmy et Edda, je vous prie de m'envoyer leur adresse si vous la connaissez. Sont-elles toujours à Fischhorn ? Comment cela se passe-t-il pour vous ? Où est Angelo ? Je n'ai pas grand-chose à vous dire, si ce n'est que nous devons faire contre mauvaise fortune bon cœur. Je vous souhaite tout le bonheur possible.

Andrus l'eût-il voulu qu'il n'aurait pu expédier cette lettre. « Angelo » Bouhler, prisonnier des États-Unis, avait avalé une capsule de cyanure, et Helga s'était tuée à Fischhorn en sautant d'une fenêtre.

Les Américains saisirent ces premières lettres, et chacun d'eux les revendit pour son compte personnel quelques années plus tard.

Évidemment, les prisonniers s'étonnèrent de ne pas recevoir de réponses. Le 10 octobre, Keitel protesta : « On nous a permis il y a deux mois d'écrire des lettres et des cartes postales, mais nous n'avons reçu aucune réponse. »

Fin août 1945, Andrus demanda à Pflücker pourquoi la santé des prisonniers se détériorait, et le médecin, d'après ce qu'il déclara plus tard à la commission d'enquête, répondit en insistant sur l'insuffisance de nourriture et l'absence de contact humain : « Le colonel ordonna d'améliorer l'alimentation et il m'autorisa à parler davantage avec les prisonniers. »

Il témoigna par la suite que Goering avait alors souffert de fréquentes attaques cardiaques et qu'il avait prévenu le colonel : « Je ne suis pas cardiologue, et je manque d'instruments spéciaux pour procéder à un examen convenable. »

Le programme quotidien de Goering commençait à 7 heures du

matin avec un petit déjeuner spécial pour détenus à la bonne conduite et une cuiller passés par le guichet aménagé à travers la porte de sa cellule. Un coiffeur venait ensuite le raser tandis qu'un garde armé d'une matraque veillait à ce que pas un mot ne fût prononcé. « Des sentinelles vont et viennent sur les passerelles », déclara Andrus au procureur général américain, Robert H. Jackson, pour le rassurer, « et ils voient chaque prisonnier toutes les demi-minutes. » A 17 heures 30, la nuit tombait. A 18 heures, c'était le dîner. On lui ôtait ses lunettes, son crayon et sa montre-bracelet, et la lumière de la cellule s'éteignait à 21 heures 30. Pendant toute la nuit, à travers le trou aménagé dans la porte, un projecteur était braqué sur son visage.

Ce qui se passa le 21 août laisse entendre que la santé de Goering était moins bonne qu'on ne le croyait. A 15 heures, comme tous les jours, des officiers américains accomplirent la tâche (absolument inutile) de le transférer dans la salle des interrogatoires. Après avoir monté péniblement les trois étages, il eut une attaque. En retournant à sa cellule à 16 heures, il respirait difficilement, était épuisé et se plaignait de douleurs cardiaques. La crise dura toute la nuit. Les battements de son cœur et de son poulx devinrent plus rapides et irréguliers. Un médecin de l'armée américaine lui administra alors un médicament pour le cœur et un phénobarbiturique, et recommença à 23 heures. Il lui ordonna aussi deux jours de repos complet au lit. Et il prévint confidentiellement le colonel Andrus qu'à moins d'autoriser ce prisonnier de choix à faire dix minutes d'exercice chaque jour en plein air, sa prochaine attaque pourrait être la dernière.

Les interrogatoires reprirent, mais d'une façon très différente. Plusieurs fois par semaine, des gardes armés le conduisaient, menottes aux poings, jusqu'à l'une des salles d'interrogatoire du palais de justice. Il s'asseyait alors en face des interrogateurs. Quand il consultait son conseiller, le Dr Stahmer, un ancien avocat spécialisé dans les questions de brevets et de main-d'œuvre, tous deux étaient placés de part et d'autre d'une séparation en verre pour éviter tout contact physique. Une fente permettait de passer des documents après qu'un garde les eut reniflés pour vérifier si on ne les avait pas trempés dans du poison.

Le 28 août, le colonel Amen l'interrogea sur les plans conçus par Hitler pour envahir tour à tour l'Autriche, la Tchécoslovaquie et la Russie. Goering gagna du temps en répondant : « Vu que cela s'est passé il y a huit ans, il m'est presque impossible de répéter exactement ce que le Führer a pu dire en 1937. » Il refusa donc de signer les procès-verbaux, ce qui les rendait inutilisables. Interrogé le 3 octobre sur les accusations portées contre le commandant Alexander Löhner, qui aurait reçu 5 millions de marks du Club des aviateurs allemands en échange

d'informations sur les forces aériennes autrichiennes, il se mit à rire en faisant remarquer que ces forces se composaient alors d'une seule escadrille : « Je lui aurais plutôt proposé de lui fournir, pour cinq schillings seulement, tous les renseignements dont il aurait eu besoin sur ses propres forces aériennes ! » Le 8 octobre, Amen, qui ne goûtait pas ce genre d'humour, l'interrogea sérieusement sur les relations qu'il y aurait eu entre l'Administration des forêts du Reich et une éventuelle guérilla nazie après la guerre. Goering répondit avec un grand sourire narquois qu'il n'arrivait pas à imaginer « ce qu'ils auraient pu faire avec mes arbres ». Cinq jours plus tard, Kempner reprit l'interrogatoire et prétendit que Diels et Gritzbach avaient tous les deux certifié que Goering était responsable de l'incendie du Reichstag. Goering accusa Kempner de bluffer et le mit au défi de le confronter avec ces prétendus témoins. Kempner, sans un mot de plus, classa ce dossier.

Naturellement, Goering était inquiet du silence de sa femme et de sa fille. Le 12 octobre, le Dr Douglas M. Kelley, le jeune psychiatre de la prison, accepta de porter à Emmy, à Neuhaus près de Veldenstein, une lettre de son mari. Elle demanda comment il allait : « Il est solide comme un roc dans une mer déchaînée », répondit l'Américain. Elle écrivit une lettre le 13, puis une seconde le 14, mais Goering ne les reçut jamais.

Finalement, pour exercer le maximum de pressions psychologiques sur les accusés, leurs familles furent arrêtées. Même Albert, le frère de Goering, malgré son indignation et le fait que les Américains avaient récemment envisagé de l'utiliser comme agent, fut incarcéré ! Et le 15 octobre, à 11 heures 30, Paul H. Goldenberg, du Corps du contre-espionnage (CIC), arrêta Emmy avec sa nièce, sa sœur et l'infirmière Christa Gormanns. Toutes furent emprisonnées à Straubing, et Edda fut placée dans un orphelinat.

Le 19 octobre, le colonel Amen notifia à Goering son acte d'accusation. Le procès-verbal montre qu'il réclama seulement un avocat digne de foi et une entrevue avec Hans Frank, son avocat de toujours. Mais Frank se trouvait désormais embarqué sur le même bateau que Goering. Parmi les autres accusés, certains se montrèrent moins coriaces et cédèrent à ces pressions accrues. Ley, devenu fou, s'étrangla le 25 octobre avec une serviette mouillée. Goering, impitoyable, exprima sa satisfaction : « C'est très bien ainsi, déclara-t-il au psychiatre, parce que j'ai des doutes sur la façon dont il se serait conduit pendant le procès. » Il crut déceler aussi chez Ribbentrop des signes d'effondrement. « Par contre, je n'ai pas peur des soldats, ils sauront se comporter correctement », déclara-t-il.

Après le suicide de Ley, Andrus renforça les mesures de sécurité. Il fit

fouiller Goering à fond et à plusieurs reprises, ainsi que tous ses effets personnels, et il dut fréquemment changer de cellule, toujours à l'improviste. Interrogé par Andrus, le Dr Gustave M. Gilbert, le nouveau psychiatre, assura que le risque de suicide était extrêmement bas chez un homme comme Goering. Son quotient intellectuel était de 138, fort au-dessus de la moyenne, inférieur seulement à celui de Hjalmar Schacht (143) et à celui d'Arthur Seyss-Inquart (141). En réalité, le moral de Goering était si bon qu'il allait probablement être l'accusé le plus gênant. Comme Gilbert lui disait que le peuple allemand regrettait désormais l'échec de l'attentat contre Hitler, Goering l'interrompit d'une voix grondante : « Ne faites pas attention à ce que dit le peuple *maintenant* ! Moi, je sais ce qu'il a dit *avant* ! Je sais comment on l'a acclamé quand tout allait bien ! »

Ce procès, il l'attendit désormais avec une impatience non feinte. « Je peux répondre de ce que j'ai fait », dit-il à Gilbert le 11 novembre. Mais il ajouta : « Je ne peux répondre de ce que je n'ai pas fait. » Pour conclure : « Je sais ce qu'ils me réservent... »

Ce jour-là, à tout hasard, il écrivit à Emmy, et rédigea et signa un nouveau testament qu'il remit à Otto Stahmer. L'avocat lui révéla alors qu'Emmy était en prison. Les larmes lui montèrent aux yeux, et il déclara aux autres détenus : « Vous voyez, les Américains sont juste aussi ignobles que la Gestapo ! Qu'est-ce que les femmes et les enfants ont à voir dans une affaire pareille ? »

Le 19, il écrivit à Emmy :

Ma très chère,

Le commandant Kelley a encore la dernière lettre que je t'ai écrite. Si tu es revenue à Neuhaus avec Edda, il ira te porter cette lettre.

Si tu n'es pas de retour à Neuhaus, une autre lettre te sera envoyée au camp [de prisonniers de Straubing].

Le procès de Nuremberg commença officiellement le lendemain, le 20 novembre 1945. Calme, regrettant seulement de devoir partager les feux de la rampe avec des cinglés et des criminels, Hermann Goering demanda l'autorisation de prendre dans ses bagages un uniforme de rechange. Il voulait faire bonne impression devant le tribunal.

LE PROCÈS

« En tant que maréchal du Reich du Grand Reich allemand, j'assume la responsabilité politique de mes actes. »

C'est ainsi que commence la déclaration écrite qu'il avait projeté de lire au procès qui commença le 20 novembre 1945. Et ce texte continue ainsi : « Bien que je sois responsable de mes actes seulement devant le peuple allemand et les tribunaux allemands, j'accepte néanmoins, sans reconnaître la compétence de ce tribunal, de lui fournir toutes les explications qu'il désire en disant l'entière vérité. Je refuse cependant d'accepter la responsabilité d'actes commis par d'autres que moi — actes dont je n'ai rien su et que je n'aurais pas approuvés ou que je n'aurais pas été capable d'empêcher si j'avais été au courant. Hermann Goering. »

Le juge Robert H. Jackson, le procureur général en chef des États-Unis, considérait déjà Goering comme son principal adversaire avant même le début du procès. Tout deux venaient de mondes foncièrement différents. Le personnage « Renaissance », originaire d'un pays dévasté par les bombes et gouverné par des assassins politiques et des gangsters militaires, allait affronter le digne représentant des démocraties à la légalité bien établie. Jackson était un défenseur courageux des droits de l'homme. C'était lui qui s'était battu pour qu'il y eût un vrai procès avec un tribunal, tandis que Roosevelt et Churchill avaient été tous deux partisans d'une « solution politique », la liquidation de Goering et de ses comparses, en écartant d'emblée toute prétention à un jugement régulier.

Quand Goering prit la place la plus en vue, tout à fait à droite du banc des accusés, Jackson étudia intensément son visage. Il se rendit compte qu'aussi longtemps que ce chef nazi choisirait de ne pas troubler la procédure, aucun des autres accusés ne le ferait.

Appelé à déclarer s'il plaiderait « coupable » ou « non coupable »,

Goering s'avança vers le microphone, tenant à la main sa déclaration : « Avant de répondre... », commença-t-il.

Le magistrat britannique qui présidait le tribunal, sir Geoffrey Lawrence, l'interrompit aussitôt. Goering reprit la parole, et Jackson retint son souffle. Mais Lawrence, fermement, arrêta l'accusé.

Goering, finalement, murmura : « Non coupable », mais en ajoutant rapidement : « Au sens que lui donne l'accusation. » Toutefois, il n'avait pas pu lire sa déclaration.

Puis ce fut la lecture de l'acte d'accusation. Jackson commença par une longue description des crimes nazis, dont la mise à mort d'environ 5 700 000 juifs. Durant une pause, quelqu'un demanda qui avait ordonné tous ces crimes, et Goering répondit : « Himmler, je suppose. »

Il commençait à se sentir mal à l'aise. « Le peuple allemand sera à jamais condamné pour ces actes de violence », dit-il. Il voulait tenter de constituer un front défensif monolithique, mais ces atrocités rendaient la chose presque impossible.

Le 29 novembre, le tribunal éclata de rire en entendant l'enregistrement de ses entretiens trop pompeux avec Ribbentrop et le prince Philippe de Hesse pendant la crise autrichienne de 1938. Et, si l'évocation de ce passé pouvait avoir quelque chose de plaisant pour lui, cette nostalgie fut empoisonnée l'après-midi par d'horribles séquences cinématographiques montrant des scènes de camps de concentration... Le 30 novembre, il s'en plaignit au Dr Gilbert : « Cela a tout gâché. » Puis le général Erwin Lahousen, membre de l'Abwehr où il dirigeait les opérations de subversion et de sabotage, comparut comme témoin de l'accusation, se vantant des actes de trahison qu'il avait commis contre le gouvernement de Hitler. « Ce traître ! gronda Goering pendant la pause du déjeuner. En voilà un qui est passé au travers de la purge après le 20 juillet [l'attentat contre Hitler] ! Hitler avait raison : l'Abwehr était un organisme de traîtres ! Pas étonnant que nous ayons perdu la guerre ! »

Pendant tout ce temps, son esprit restait à l'affût : il lui fallait quelqu'un qu'il pût séduire. Son regard s'attardait sur les officiers qui lui servaient de gardiens. Ce qui l'ennuyait probablement, c'était leur quotient intellectuel franchement inférieur. (Le colonel Andrus s'en était plaint à plusieurs reprises, dans des lettres à ses supérieurs.) D'ailleurs, en Allemagne, les nazis s'étaient trouvés face au même problème : en 1944, le maréchal du Reich avait réclamé à Hitler de meilleurs gardes pour les prisonniers de guerre. Il s'en était souvenu un jour, en parlant avec le colonel Amen : « Voyez-vous, ces prisonniers recevaient des quantités de paquets de la Croix-Rouge... avec du

chocolat et des vivres, et ils réussissaient facilement à corrompre leurs gardes. »

Il parvint tout de même à établir des rapports d'amitié avec le lieutenant Jack G. Wheelis, un Texan grand buveur de 1,83 m, qu'il remarqua pour deux raisons : le Texan avait, comme lui, la passion de la chasse ; et il détenait une clé de la pièce des bagages. Il lui a même donné une photo de lui en tant que « *Reichsjägermeister* (Maître des chasses du Reich) avec pour dédicace : « Au Grand Chasseur du Texas. »

A quels sentiments profonds a donc obéi ce lieutenant de l'armée américaine ? Ce chasseur a-t-il eu pitié du lion emprisonné dans sa cage ? De toute façon, il accepta de porter des lettres à Emmy et à la petite Edda qui, le 24 novembre, avait enfin rejoint sa mère dans la prison de Sraubing. Goering l'en remercia avec des présents précieux puisqu'ils venaient de lui : un stylo Mont-Blanc en or et la montre-bracelet suisse portant sa signature gravée, ainsi que l'étui à cigarettes que lui avait offert Goebbels et les gants de suède gris qu'il avait portés à Augsbourg. Et Goering put, grâce à lui, récupérer dans ses bagages mis sous clé d'autres « souvenirs », comme ses épaulettes dorées et un étui de boîte d'allumettes orné d'une croix gammée. Tout cela lui servit à récompenser la gentillesse d'autres officiers américains.

Ce fut ainsi qu'il livra sa dernière bataille, sur une échelle minuscule, certes, mais dans laquelle chaque côté recourut à de sales procédés. Le Dr Gilbert, ce psychiatre juif qui avait fui l'Allemagne avant la guerre, n'a-t-il pas contrevenu à toutes les règles de l'éthique médicale en approvisionnant régulièrement l'accusation de notes. Et, comme le prouvent ses propres papiers, le magistrat Jackson télégraphiait ces notes à Washington. Voici ce qu'on trouve dans l'un de ces télégrammes : « Défense de Goering concernant proposition de saisir îles de l'Atlantique pour guerre contre États-Unis, est apparemment que Roosevelt dans ses discours indiquait attaque de notre part... Ce rapport de Goering témoignera en faveur des déclarations de Bullitt et Davies [tous deux ambassadeurs des États-Unis] confirmant menaces d'agression de Roosevelt contre l'Allemagne. »

Cynique et réaliste, Goering déclara à Gilbert que les vainqueurs seraient toujours les juges. « Il clame constamment que l'Allemagne était un État souverain, Hitler un dirigeant souverain, et que le tribunal n'est aucunement compétent. » Commentant l'accusation selon laquelle l'Allemagne a fait une « guerre d'agression », Goering maintient que la Grande-Bretagne, l'Amérique et la Russie ont toutes fait de même. « Mais quand c'est l'Allemagne qui le fait, cela devient un crime — parce que nous avons perdu ! »

Étant au courant du projet de Churchill d'envahir la Norvège et la

Suède neutres, plan dont les Allemands avaient pris connaissance à la suite d'une capture de documents britanniques, les avocats de Keitel, de Jodl et naturellement de Goering mirent le gouvernement britannique au défi de produire les télégrammes en question. A Londres, ces demandes embarrassèrent fort le nouveau secrétaire des Affaires étrangères, un homme de gauche, Ernest Bevin. Le secrétaire du ministère britannique, sir Norman Brooke, dut admettre que les accusations portées contre Churchill étaient fondées, mais demanda instamment que ces documents ne fussent pas présentés à Nuremberg, « spécialement quand nous ignorons quels documents peut posséder la partie adverse... »

Dans cette bataille inégale, les seuls soutiens de Goering furent Rosenberg et Ribbentrop. L'ancien chef de la jeunesse nazie Baldur von Schirach commençait à flancher, d'après les rapports de Gilbert, et le maréchal Keitel, toujours selon Gilbert, avait « peur de faire parler de lui ». Le psychiatre conseilla à Jackson de tenter de gagner à sa cause Hjalmar Schacht et le jeune ministre de l'Armement de Hitler, Albert Speer, en utilisant les deux défauts de la cuirasse de Goering : les atrocités nazies et ses acquisitions de trésors artistiques : « Cela porte atteinte à son image de patriote héroïque et d'officier modèle. »

En effet, devant les preuves écrasantes des atrocités dans les camps de concentration, Goering restait abasourdi : « Je n'arrive pas encore à comprendre tout cela. Pensez-vous que je l'aurais cru si quelqu'un était venu me dire qu'ils faisaient des expériences de congélation sur des cobayes humains, ou qu'on obligeait les gens à creuser leurs propres tombes ? J'aurais juste dit : Foutez-moi le camp avec vos inepties à dormir debout ! »

Le film des actualités nazies montrant Roland Freisler, le juge du Tribunal du peuple, insulter en hurlant les membres de l'état-major général parce qu'ils avaient comploté contre Hitler, lui souleva le cœur. Mais quand le psychiatre mentionna Roehm, Goering explosa contre ce « sale pourceau homosexuel » et, furieux, il se mit à arpenter en bras de chemise et en pantoufles sa minuscule cellule : « J'ai vraiment bien fait de les liquider. Ou bien ce sont eux qui nous auraient liquidés ! »

Deux jours avant Noël, Gilbert le trouva en train de se demander sombrement à quoi ressemblerait l'avenir. Qu'était son propre destin, comparé à une telle marée de l'histoire ? Pensant à haute voix, il déclara : « Je préfère mourir en martyr qu'en traître. » Puis, rasséréné, il ajouta : « N'oubliez pas que les grands conquérants de l'histoire ne sont pas considérés comme des assassins : Gengis Khan, Pierre le Grand, Frédéric le Grand ! » Dans cinq ans, prédit-il, Hitler sera de nouveau l'idole de l'Allemagne. Mais c'est avec un rire lugubre qu'il invita Gilbert à noter sa prophétie.

L'année 1946 débuta mal. Otto Ohlendorf, un général SS, témoigna le 3 janvier, avec une sincérité apparente, qu'il avait lui-même présidé à des liquidations de masse. Et pis encore, ce même après-midi, l'avocat de Speer se leva et demanda au général SS de témoigner que Speer lui-même avait fait partie du complot pour tuer Hitler.

Goering étouffa : une grande brèche s'ouvrait dans le front jusqu'alors uni d'une défense qu'il souhaitait commune. A la fin de la session, il s'élança sur l'ex-ministre que Hitler appréciait tant, mais Speer l'évita, prenant ses distances de façon marquée.

Le soir, tempêtant et jurant, Goering laissa libre cours à son indignation devant Gilbert : « *Gott im Himmel!* J'en suis presque mort de honte ! Penser qu'un Allemand puisse être aussi pourri, juste pour prolonger sa chienne de vie — juste, pour le dire crûment, pour continuer à pisser par-devant et à chier par-derrrière un peu plus longtemps ! *Herr Gott ! Donnerwetter !* » Et, d'une voix soudain plus calme : « Moi, je m'en moque d'être exécuté... Mais il existe encore quelque chose qui s'appelle l'honneur. »

Quelques jours plus tard, le 12 janvier, Gilbert prévint Andrus qu'une grande agitation régnait parmi les prisonniers qui venaient d'apprendre que leur famille la plus proche avait été arrêtée par les gens du CIC. Andrus n'éprouvait guère de sympathie pour les officiers de ce corps dont la plupart étaient d'anciens Allemands émigrés lors de l'avènement du nazisme. Dans une lettre secrète qu'il adressa au tribunal, il protesta contre de telles mesures : « On m'a dit que la femme de Goering avait été arrêtée et qu'on lui avait pris son enfant... Elle ne lui a pas écrit, et il se peut qu'on ne le lui ait pas permis. » Il redoutait que les inculpés soulèvent ce problème en plein tribunal, « ce qui mettrait les Américains sur la défensive ». Il réclamait donc la libération immédiate des femmes.

Ce jour-là, celui de son dernier anniversaire, Goering écrivit au président du tribunal, le juge Lawrence, pour se plaindre de n'avoir reçu que trois lettres d'Emmy et d'Edda et réclamer le droit d'avoir une correspondance suivie avec sa femme et sa fille :

Avant ma reddition volontaire à l'armée américaine, j'ai écrit au général Eisenhower en lui demandant de prendre soin de ma famille. Quand je suis arrivé au quartier général de la Septième armée, on m'a promis expressément qu'on ferait honneur à ma demande...

Mais, depuis leur arrestation le 15 octobre, on a interdit à ma femme et à ma fille de m'écrire.

Il fallait éviter un scandale en plein tribunal ; l'aumônier américain, un luthérien de cinquante-quatre ans qui parlait couramment l'allemand, rendit visite à Emmy à la prison de Straubing. Et Goering écrivit aussitôt sur du papier à lettres réservé aux prisonniers :

Emmy ma chérie !

Hier, l'aumônier m'a transmis tes bons vœux. Quel bonheur pour moi de les recevoir, merci ! Maintenant, je me sens plus calme.

La cause de votre détention à tous est évidente — c'est tout simplement parce que vous êtes les miens. Maintenant que le Führer est mort, je suis pour ces gens le principal criminel de guerre, le numéro un, et vous êtes mes proches. La haine et la soif de vengeance — tu peux les imaginer — sont infinies... Mais je ne leur permettrai pas de me briser ou de me faire plier...

Combien de fois je pars vers toi dans mes pensées en essayant d'imaginer la vie que tu mènes ! As-tu assez de livres ? Mon trésor, je ne peux dire à quel point je t'aime. Toi et Edda, vous avez toujours été ma fierté et ma joie. Et je suis plein de gratitude envers vous deux. Mon bon souvenir à Else, Ellen [Kiurina] et la fidèle Christa [l'infirmière]. Mais juste Ciel, pourquoi ont-ils arrêté Christa ?

Dans sa réponse, Emmy lui envoya un trèfle à quatre feuilles comme porte-bonheur. On le confisqua avant de lui remettre la lettre, mais il l'en remercia tout de même. « Notre bonheur est désormais épuisé... », commenta-t-il. Mais il put dès lors écrire une lettre et une carte postale par semaine.

Tu sais combien j'ai mal quand je pense que vous, mes chers bien-aimés, vous souffrez tout cela à cause de moi ! Juste parce que tu es ma femme, tu dois subir cette persécution. Toi qui n'as fait que le bien autour de toi, mais cela a-t-il quelque importance ? Tu es ma femme, et pour eux c'est assez.

Je voulais te rendre heureuse pour toujours, mais je t'ai apporté le malheur. Tu sais pourtant que mon amour pour toi est immense et combien tu me manques. Je continue à relever la tête bien que les choses s'annoncent mal. Salue de ma part Else et les autres. Embrasse ma petite Edda...

Il écrivit dans une autre lettre :

Jour et nuit, deux yeux me surveillent par le judas de la porte de ma cellule. Un projecteur m'éclaire toute la nuit... Tes lettres sont les seuls rayons de soleil de ma vie.

Le dernier jour de février 1946, Emmy et Edda quittèrent la prison de Straubing. Elles furent autorisées à résider dans une maisonnette au plus profond de la forêt de Sackdilling, près de Veldenstein. Il n'y avait là ni eau courante ni électricité, mais ce fut leur foyer. Une ou deux fois, Kempner, l'aide de camp de Jackson, un ex-Allemand émigré, vint les voir. Edda, grave, sans un sourire, refusa les oranges qu'il voulait lui offrir.

« Vous verrez, prédit une fois de plus Goering à Gilbert, ce procès sera considéré dans quinze ans comme une chose lamentable. » Quelques jours plus tard, le maréchal Paulus se présenta à la barre des témoins, convoqué par l'accusation russe. Il certifia que Hitler avait commencé dès 1940 à projeter l'Opération Barbarossa. « Demandez à ce salaud s'il sait qu'il est un traître ! » cria Goering en vain à Stahmer, l'avocat chargé de sa défense. Mais c'étaient toujours les meurtres en série de Himmler qui le hantaient. Il lui arrivait d'en douter encore : « N'importe qui peut faire un film sur des atrocités, dit-il avec mépris le 15 février. Il suffit de déterrer des cadavres, puis de montrer un tracteur qui les rejette dans leurs fosses. » A l'heure du déjeuner, à la suite de la « trahison » de Speer, il essayait de colmater les brèches qui s'ouvraient dans une défense qu'il aurait voulue unanime. Il harcelait les autres comme un chien de berger qui veut ramener son troupeau dans le droit chemin. Il tentait d'insuffler du courage à l'homosexuel Walter Funk, un lâche qui craignait la mort : dans cinquante ans, lui disait-il, l'Allemagne verrait en eux tous des héros, et quant à lui, Goering, son cadavre serait transporté dans un mausolée de marbre comme celui de Napoléon ! Une fois de plus, le psychiatre Gilbert intervint, prévint Jackson des efforts de Goering pour rameuter ses coaccusés, et Jackson persuada le procureur britannique, sir David Maxwell-Fyfe, d'isoler Goering à l'heure du déjeuner selon le « plan de table » qu'avait préparé le « médecin » Gilbert. Goering, le 18 février, se retrouva seul dans une pièce froide et obscure, séparé des vingt autres accusés. Speer chanta victoire, et Gilbert, venu assister au résultat de sa manœuvre, trouva Goering abattu, tremblant, comme un enfant rejeté de tous. Une fois dans sa cellule, il s'y sentit plus esseulé que jamais, allant jusqu'à regretter toute son existence devant Gilbert dont il ne soupçonnait pas le rôle : « Ne croyez pas que je ne me reproche rien dans la solitude de

cette cellule, car j'aurais pu vivre une vie différente, au lieu d'en arriver là. »

Gilbert fit aussitôt son rapport à Jackson : « Effet marqué de la séparation des accusés et de l'isolement de Goering, et dans l'ensemble plutôt favorable au procès. »

Le 20, on montra au tribunal un film soviétique sur les atrocités allemandes. Devant les images d'instruments de torture, de corps mutilés, de guillottes, de paniers remplis de têtes coupées, qui se succédaient sur l'écran placé sur le mur de gauche de la salle, Goering se mit à bâiller ostensiblement. Le soir, il se moqua de ce film devant le commandant Leo N. Goldensohn, le successeur de Kelley : « Ils ont très bien pu tuer quelques centaines d'Allemands prisonniers de guerre revêtus d'abord d'uniformes russes... Vous ne connaissez pas les Russes comme je les connais ! » Et il fit observer à son interlocuteur l'erreur du réalisateur : ces corps avaient été manifestement filmés avant de devenir rigides. Quelques jours plus tard, le Dr Gilbert l'amena à dire : « Ce n'est pas que ces films me laissent froid comme la pierre. Mais j'ai déjà vu tant de choses... des femmes et des enfants brûlés vifs au cours des raids... » Et, enjolivant son rôle comme à son habitude : « [Hans Fritzsche] s'est contenté de radiodiffuser que Berlin ou Dresde avaient subi un autre raid de terreur. Mais moi j'y suis allé et j'ai vu les cadavres, dont quelques-uns brûlaient encore. J'ai tout vu parce que j'étais ministre de l'Air. » Quand une femme qui prétendait être une survivante d'Auschwitz se lança dans un témoignage émouvant (le juge américain Francis Biddle écrivit toutefois dans son journal : « Cela, j'en doute »), Goering ôta ses écouteurs. Lors de la pause, il expliqua à l'avocat de Dônitz qui se trouvait près de lui : « Plus vous étiez haut placé, et moins vous voyiez ce qui se passait. »

Goering avait retrouvé une forme physique parfaite. Le 6 mars 1946, il rencontra dans un couloir le maréchal Milch. Tous deux se saluèrent malgré l'interdiction, et Milch consigna le soir dans son journal que le maréchal du Reich était physiquement plus alerte et plus mince que jamais depuis qu'il le connaissait. Cela ne présageait rien de bon pour Jackson et l'accusation.

Vendredi 8 mars, la défense appela Bodenschatz à la barre des témoins, et Jackson ne fit qu'une bouchée de ce général vieilli et servile, à tel point que Goering eut pitié de lui. « Attendez qu'il [Jackson] ait affaire à moi ! » dit-il orgueilleusement en acceptant, avec des doigts tremblants, une cigarette offerte par le Dr Gilbert. L'après-midi, ce fut au tour de Milch de témoigner, et Goering murmura à son avocat : « Maintenant, il va me mettre en pièces. Nous n'étions pas dans les meilleurs termes. » Mais le maréchal, conscient sans doute de la

provocation montée au mois de novembre contre Goering par le commandant Englander, fit de son mieux pour le défendre.

Il écrivit dans son journal :

Je prête serment. Tout le monde met des écouteurs ; puis l'avocat [de la défense] Stahmer m'interroge... Quand il me questionne sur le comportement de Goering à l'égard des prisonniers de guerre, Jackson l'interrompt : « Nous avons montré assez de patience, mais cela va vraiment trop loin. Objection ! »

Le tribunal a confirmé l'objection, et le pauvre Stahmer, quelque peu confus, m'a posé encore une question et s'est assis.

Une heure plus tard, le tribunal leva la séance pour le week-end. Et Milch écrivit : « Les prévenus étaient pour la plupart atterrés. Quand j'ai vu Jodl qu'on emmenait, ses yeux étaient pleins de larmes. »

Ce samedi matin, Goering resta couché tout habillé à réfléchir sombrement. D'une voix basse et grave, il dit enfin à Gilbert : « Sachant ce que je sais maintenant, j'aimerais avoir Himmler ici, juste pour dix minutes, afin de lui demander ce que diable il avait dans la tête. »

Pendant plusieurs jours encore, Goering fut obligé d'écouter en silence. Le lundi 11 mars, Jackson interrogea Milch. Le maréchal se lança dans une vigoureuse défense de Goering, alors que trois semaines plus tôt, dans son journal, il l'avait traité d' « idiot, marchand d'antiquités, froussard ». Le *Times* de Londres, rendant compte de son témoignage, ne put que se plaindre : « Pendant presque cinq heures, il [Milch] a joué au plus fin au cours d'une bataille où l'accusation a eu tellement de difficultés à discréditer son témoignage qu'il semblait souvent que l'homme qu'on accusait était Milch, et non Goering. » (En lisant ces lignes, Milch, dans son journal, se félicita sans retenue : « J'ai dû pulvériser tous leurs arguments. ») Le correspondant du quotidien britannique a ressenti quelque chose de semblable car il termina ainsi son article : « A moins de trouver le moyen d'obliger les témoins à ne pas déborder de la question, la défense deviendra à Nuremberg une occasion de polémiques nazies et de fausses pistes. »

L'armée américaine, mécontente du maréchal Milch, l'envoya quelques jours plus tard au camp de concentration de Dachau où on l'enferma dans un bunker disciplinaire. C'était comme un avertissement lancé aux autres inculpés qui devaient encore témoigner.

Le 13 mars 1946, les cinq mois de silence forcé prirent fin. Il n'y avait pas un seul siège vide dans la salle du tribunal quand Goering se leva. Incapable de contrôler le tremblement de ses mains, il regarda longuement le microphone et la caméra des actualités cinématographi-

ques. Jackson savait que, dans quelques heures, Goering ou lui, ou peut-être les deux, sortirait de ce choc définitivement écrasé. Il prévoyait que le maréchal du Reich tenterait de faire entendre sa voix au-delà du tribunal pour en appeler au peuple allemand déconcerté et trompé. Ce procès pouvait être le point de départ d'un renouveau de l'antisémitisme et des sentiments pronazis.

Sir Norman Birkett, le juge britannique au visage couleur brique, reconnu dans un manuscrit non publié sur ce procès que Goering avait réellement dominé toute la procédure. Il l'avait vu suivre les divers témoignages avec une attention soutenue quand ce qui était dit lui semblait digne d'intérêt, ou dormir à son banc comme un enfant dans le cas contraire. Et Birkett se dit soudain que personne ne s'était tout à fait préparé à affronter les capacités et les connaissances immenses de Goering, ni sa maîtrise et sa compréhension des documents allemands tombés au pouvoir des Alliés.

Dépouillé de ses oripeaux extravagants, il avait récupéré toute sa belle prestance de jadis. Espérant que quelque part au fond de leur forêt, Emmy et Edda étaient à l'écoute, sa confiance en lui et son assurance lui revinrent au fur et à mesure qu'il répondait aux questions qui lui étaient posées. Même Speer admit que le spectacle de cet homme, de ce lion rendant coup pour coup, l'avait malgré lui bouleversé. Car Goering recourait à tous ses dons de grand orateur et il eut des phrases inoubliables devant ce tribunal composé d'ennemis mortels. Il déclenchait par ses reparties des tempêtes de rires dans le public qui se pressait dans la salle, pour ensuite lui imposer subitement silence par un aveu, fait d'un ton plus bas et avec une sincérité apparente.

Dans le monde entier, des millions d'hommes et de femmes l'écoutaient. Et pourquoi ce procès fut-il retransmis par des haut-parleurs dans tous les camps de prisonniers allemands en Allemagne, en Angleterre, aux États-Unis ? Car l'effet de cette retransmission forcée fut loin d'être celui que les vainqueurs, victimes de leur propre propagande, avaient souhaité. Les prisonniers abandonnèrent leur repas, se précipitèrent dehors pour entendre Hermann livrer sa dernière bataille pour son pays. Dans la salle du tribunal, les journalistes eux-mêmes furent estomaqués par cette performance et durent revoir leurs articles à moitié pondus d'avance pour aller plus vite. Comme Jackson l'admit sèchement par la suite, ils avaient toujours cru que le maréchal du Reich était un lamentable drogué, une épave, un névrosé !

Trop excité pour manger, Goering s'assit ensuite sur son lit de camp, fumant sa longue pipe d'écume de mer. Il tendit soudain le bras vers le Dr Gilbert pour montrer fièrement que ses mains ne tremblaient plus. Et il lui confia qu'il avait établi les grandes lignes de la contre-attaque

qu'il voulait porter. Comme s'il pensait tout haut, il dit que pour lui, l'être humain était le plus grand prédateur de la nature, et il en conclut que les guerres entre les hommes étaient inévitables. Gilbert, malgré sa haine de celui qu'il trompait, a avoué qu'il eut alors l'impression que la musique wagnérienne du *Crépuscule des dieux* résonnait à travers toutes les fibres nerveuses du cerveau de ce prisonnier et inspirait ses paroles. Mais, plus vraisemblablement, l'esprit de Goering entrevoyait déjà le moment où la proie qu'il était se libérerait de sa cage terrestre.

Le lendemain, le 14, il témoigna avec franchise et bonne foi sur la manière dont il avait réalisé la mainmise des nazis sur l'Allemagne, et, une fois de plus, il ne se gêna nullement pour évoquer le rôle qu'il avait joué dans le massacre des S.A. de Roehm. Pendant la pause du déjeuner, Gilbert lui demanda ce qu'il se proposait de répondre au sujet des atrocités des SS. Goering posa sur lui un regard moins assuré. « Je dirai que je n'ai pas pris ces rumeurs au sérieux. »

Au cours de l'après-midi, il remarqua que John J. Parker, le juge américain, lui adressait un signe de tête aimable, et il eut là la confirmation des progrès qu'il faisait.

Ce jour-là, Baldur von Schirach se lamenta auprès du Dr Gilbert : « Vous comprenez maintenant pourquoi il était si populaire. »

Et l'avocat de Speer, plein d'admiration, déclara : « Ce Goering est vraiment un type formidable, un sacré gaillard ! » Seul Speer, vexé, exprima faiblement l'espoir que le procureur général Jackson allait lui « river son clou » quand commencerait le contre-interrogatoire.

Ce duel historique commença le lundi 18 mars. Goering entra dans le box des accusés, les cheveux tirés en arrière, les yeux étincelant de défi et d'insolence. Il avait l'impression que la balance penchait déjà de son côté, et il avait raison. Accoutumé aux cours fédérales américaines, où les juges bousculent et déséquilibrent les témoins hostiles, Jackson se trouvait désarmé à Nuremberg où il devait attendre que chacune des questions et des réponses fût traduite dans les quatre langues officielles du procès. Si Goering comprenait assez bien l'anglais, Jackson n'avait aucune notion d'allemand, et il était surtout extrêmement gêné par les traductions fautives des documents qu'il présentait comme pièces à conviction.

Il avait prévu d'assommer Goering dès le début en l'interrogeant sur ses décrets antisémites et sur sa collection d'art. Il se ravisa au dernier moment et commit l'erreur fatale d'attaquer le maréchal du Reich sur sa politique en général. Et il trouva devant lui un Goering qui, loin de nier ce dont il l'accusait, faisait plus que l'admettre : il s'en vantait. *Oui*, il avait toujours eu l'intention de renverser la république de Weimar ! *Oui*, il avait tout fait pour en finir en Allemagne avec le régime parlementaire ! *Oui*, il avait toujours voulu supprimer l'opposition !

Comme il se lançait dans un autre discours, Jackson lui ordonna de répondre par oui ou par non. C'était trop tard : la franchise inattendue, inespérée, de Goering passionnait même ses juges ! Et Jackson vit le juge américain John J. Parker, se pencher vers le président Lawrence pour lui murmurer quelque chose à l'oreille. Puis Lawrence interrompt Jackson : « Monsieur le juge, le tribunal estime que le témoin doit être autorisé à s'expliquer afin de répondre à cette question. »

Jackson rougit. Et, avec un grand sourire goguenard devant l'humiliation de son accusateur, Goering put poursuivre.

Mais, pour Jackson, le pire restait à venir. Le mardi 19, comme il évoquait avec indignation le secret absolu qui avait entouré les plans des nazis, Goering, avec un terrible sourire affecté, répondit qu'il ne se rappelait pas que le gouvernement des États-Unis eût jamais *publié* à l'avance les détails de ses plans de mobilisation ! Et la salle éclata de rire. Jackson arracha ses écouteurs de ses oreilles et se tourna vers les juges en réclamant leur protection, mais en vain. Il protesta ensuite auprès de ses collègues : « La réponse de Goering était impudente. La cour aurait dû utiliser son marteau ! »

Le soir, on assista à des scènes extraordinaires lors de la réunion secrète des membres de l'accusation, comme en fait foi la sténographie de leurs débats :

JACKSON : « L'arrogance de Goering pendant la session d'aujourd'hui confirme ce qu'ont toujours dit ceux qui s'opposent à ce procès : si l'on donne à ces gens une chance de parler, ils feront leur propagande et transformeront ce procès en farce.

Quand je me suis opposé à l'attitude de Goering et que j'ai demandé à la cour de lui ordonner de répondre de façon raisonnable, [le juge américain] a chuchoté à l'oreille du juge président, et là-dessus la cour a passé outre à ma demande alors que le propre avocat de Goering n'y avait même pas fait objection.

Si l'on permet à Goering de s'en tirer comme cela, il encouragera tous les prévenus à faire de même. Je n'ai jamais entendu parler d'une règle pareille dans un contre-interrogatoire. Le témoin doit être obligé de répondre à la question et de remettre à plus tard ses explications. Il est absolument impossible de procéder à un contre-interrogatoire si la cour ne contrôle pas les témoins, et Goering sait que la cour est pour lui. »

Et, boudant ouvertement, Jackson proposa d'abandonner complètement le contre-interrogatoire de Goering. Maxwell-Fyfe, consterné, intervint : « Cesser maintenant serait interprété comme la victoire de la tactique d'obstruction de Goering.

— On permet à Goering de prêcher, objecta Jackson. Il devient de plus en plus arrogant, et si ça continue, cela fera à nos pays plus de mal que de bien. »

Maxwell-Fyfe l'approuva : « Nous devons prévenir le tribunal que nous avons affaire à un homme politique expérimenté. Il va ridiculiser notre procédure, à moins que le tribunal coopère avec nous, et le procès se terminera en désastre. »

Ce que répondit alors Jackson dévoile le fond réel, politique, du procès de Nuremberg : « On permet à Goering de devenir un héros parce qu'il ose tenir tête aux États-Unis. Cela lui vaut l'admiration de tous les nazis qui restent en Allemagne, et il influencera les autres prévenus pour qu'ils fassent de même. Cet après-midi, j'ai presque pensé qu'il eût été plus sage d'abattre tout de suite ces hommes sans autre forme de procès. »

Les membres britanniques de l'accusation furent plus heureux que Jackson. Maxwell-Fyfe, un avocat incisif et brutal qui devait s'élever au sommet de la hiérarchie juridique de la Grande-Bretagne, fit souvent perler des gouttes de sueur sur le front de Goering en évoquant l'exécution par la Gestapo des aviateurs britanniques qui s'évadaient. Quand Maxwell-Fyfe lui demanda s'il restait encore fidèle à Hitler en dépit des atrocités qu'on venait de découvrir, Goering hésita, se rendant compte de l'importance capitale de cette question, avant de répondre qu'il croyait à la fidélité dans les temps de malheur comme dans les temps heureux. Et il ajouta que le Führer avait très probablement su aussi peu de choses que lui-même sur les camps de concentration.

Après quoi, le spectacle prit très vite fin. L'accusateur russe lui demanda naïvement pourquoi il n'avait pas refusé d'obéir à Hitler. Il lui fut facile de répondre avec humour : « Si j'avais refusé, je ne me serais plus fait de mauvais sang pour ma santé... »

En retournant dans son box, il s'adressa aux autres inculpés : « Comportez-vous seulement à moitié aussi bien que moi, et vous aurez fait votre devoir ! » Il frémissait de fierté d'avoir pu supporter sans s'effondrer les sarcasmes et les coups de boutoir de ses accusateurs. Et il s'en vanta quelques jours plus tard dans sa cellule au Dr Gilbert : « N'oubliez pas que j'ai eu à combattre les plus grands cerveaux juridiques de la Grande-Bretagne, de l'Amérique, de la Russie et de la France. Et moi, contre eux tous, j'étais seul ! »

D'ailleurs, son comportement à la barre des témoins avait autant impressionné ses ennemis que ses amis. De toute l'Allemagne et de l'étranger, d'innombrables lettres et cartes à son nom affluèrent à la prison. Elles furent toutes confisquées. Ces inconnus le félicitaient, l'encourageaient : « Ne capitule pas, Hermann ! » « Bravo ! » L'avocat

de Keitel confia à des amis, un peu avant le baisser du rideau : « Voilà pourquoi il a assumé son rôle jusqu'à la fin, impétueux et sagace, avec une dialectique digne d'un expert. Contre Jackson, il a gagné round après round, souvent à la joie des autres Américains. Mais il s'est montré aussi égotiste, vaniteux et suffisant que toujours. »

Le Dr Gilbert rendit visite à Emmy et Edda à Sackdilling, et il revint le 24, le jour de l'anniversaire d'Emmy, avec une lettre d'elle et une carte postale d'Edda. Quant aux lettres de Goering à sa femme, elles montrent combien lui pesait cette vie de captivité et de contraintes continuelles. Dans l'une d'elles, il disait :

· Je pense continuellement à ce début du printemps là-bas. Tu peux t'imaginer le tendre désir que je ressens pour toi, à quel point je souhaite pouvoir marcher avec toi dans cette forêt qui s'éveille. Que Dieu vous protège, toi, Edda et vous tous ! Bien que nous devions vivre séparés, crois-moi, mon amour et mon désir pour toi n'ont jamais été aussi grands.

Une autre fois, il écrivit à Emmy sur une carte postale :

« Ma chérie, sincères remerciements pour ton petit mot d'hier. J'espère que vous continuez à aller bien et à tenir le coup ensemble à Sackdilling, toi, Edda, Else et les autres, petits et grands. Aujourd'hui, mon avocat le Dr Stahmer a eu l'autorisation de vous rendre visite. J'ai entièrement confiance en lui. Parle-lui de tout. Mes meilleurs souhaits pour vous tous dans votre petite maison. Tu sais combien tu me manques et la puissance de l'amour que je te porte. Je vous serre dans mes bras et vous embrasse tous. Votre Hermann.

Quand comparut devant le tribunal, comme témoin de la défense pour Wilhelm Frick, Bernd Givesius, agent double de l'Abwehr et de l'OSS américaine, Goering eut la désagréable surprise de le voir innocenter Frick en le chargeant, lui, l'ancien maréchal du Reich. Jackson, enchanté, remercia Allen Dulles, le chef de l'OSS, de lui avoir « fourni » Givesius qui « a rempli tous les espoirs formulés dans vos lettres. Goering est sacrément déprimé ».

Et, en dépit des menaces que Goering exprima à haute voix à l'avocat de Schacht pour que ce dernier s'exprime impartialement, Schacht, le 3 mai, affirma que Goering se présentait habituellement en toge comme l'empereur Néron, avec les lèvres peintes, du rouge aux joues et les ongles laqués. (Goering ne put que nier devant Gilbert, le soir, l'histoire

du rouge aux lèvres.) Schacht, au fond, ne pensait qu'à sauver sa peau, ce qu'il fit. En revanche, le grand amiral Dönitz plaida dignement la cause de l'Allemagne. Mais Schirach « trahit » lui aussi, tout comme Speer, et Goering commenta ironiquement les témoignages de ces deux hommes qui avaient eu jusqu'au bout la faveur du Führer ! Et il déclara à Werner Bross, l'adjoint de Stahmer : « Plutôt mourir comme un lion que survivre pour détalier comme un lapin ! »

Mourir ? Oui, mais pas au bout d'une corde ! Goering fit savoir à Jackson que si on lui « garantissait » le peloton d'exécution, il fournirait à l'accusation de *vraies* ignominies sur Schacht. Jackson, rancunier, eut tort de ne pas accepter : Goering allait encore sortir vainqueur de ce dernier round. C'est alors qu'il intensifia ses contacts avec le lieutenant Wheelis de l'armée américaine. Il s'exerça en faisant disparaître d'un de ses écouteurs une membrane métallique que les Américains, en dépit de leurs efforts, ne retrouvèrent jamais.

Il n'en continuait pas moins à correspondre avec sa famille. Ainsi ce mot à son épouse :

Ma chérie, aujourd'hui j'envoie la lettre à Edda pour son anniversaire, si bien que cette semaine, je ne peux t'envoyer qu'une carte postale. Merci sincèrement pour ta lettre n° 19. Ce qu'écrivent les journaux doit nous être totalement indifférent. Ne te laisse pas abattre par cela ! Je suis au lit depuis trois jours, sciatique à la jambe droite. Maintenant, je peux comprendre ce que tu as souffert. Avec tout mon amour passionné, je te serre dans mes bras et t'embrasse. Ton Hermann.

La « lettre d'anniversaire » à Edda nous est également parvenue :

Ma chérie, ma gentille enfant ! Mon trésor tout en or !

C'est la seconde fois que je ne suis pas là pour ton anniversaire. Et pourtant, ma chérie, aujourd'hui je suis spécialement près de toi et je t'envoie mes vœux les plus chaleureux et les plus sincères.

Du fond de mon cœur, je prie Dieu Tout-Puissant de veiller sur toi et de te venir en aide. Je ne peux t'envoyer aucun cadeau, mais mon amour et le regret de ne pas te voir sont infinis...

Tu sais, mon petit moineau, combien je t'aime ! Tu es toujours si gentille et si tendre. Tu seras toujours notre bonheur et notre joie.

Maman m'a dit combien tu es une brave petite ménagère qui l'aide partout et combien tu es bonne. Je suis fier de toi.

J'espère que le temps est assez beau pour que tu puisses passer ton anniversaire dehors dans la merveilleuse forêt. Mon petit amour, une fois de plus tous mes meilleurs vœux pour aujourd'hui et pour toujours : de très tendres embrassades et baisers de ton Papa.

Quelques jours plus tard, en juin 1946, il écrivit à Emmy que leurs lettres étaient « mon seul rayon de soleil dans ma solitude ». Et il poursuivit en disant :

Ainsi, l'anniversaire de cette chère enfant s'est après tout bien passé. Je pensais qu'il te serait presque impossible de trouver un cadeau pour Edda.

Imagine-toi : Ronny [probablement Ondarza, son aide de camp] est à Hambourg, mais il ne veut plus avoir quoi que ce soit à faire avec moi, même pas une déclaration écrite. Il n'a même pas répondu à Stahmer. Quelle gratitude !... Je vais de nouveau mieux... Dans la cour de la prison trois buissons de jasmin sont en fleur. Tu imagines à quel point j'ai envie d'être dans la forêt et de respirer une fois de plus à l'air libre, mais mon désir de toi et d'Edda est encore plus grand, et plus grand encore mon amour.

Teske [le commandant Werner Teske, un autre aide de camp du maréchal du Reich] est-il libre ?

Il se demandait s'il reverrait jamais les boucles blondes d'Edda.

LIBÉRATION

Autorisé à s'adresser finalement au tribunal de Nuremberg, Hermann Goering, le 31 août 1946, déclara : « Le peuple allemand faisait confiance au Führer. Étant donné la façon autoritaire dont il dirigeait l'État, le peuple n'a eu aucune influence sur les événements. Ignorant les crimes que nous connaissons aujourd'hui, il a combattu avec loyauté, dévouement et courage, et il a souffert lui aussi dans cette lutte mortelle où on l'avait arbitrairement jeté. » Et il termina en disant : « Le peuple allemand est au-dessus de tout reproche. »

En combattant ainsi pour son peuple, en ne se défendant même plus, en revendiquant en quelque sorte la responsabilité générale de tous les événements, Goering rendait donc un suprême et salutaire service à la nation allemande. Et sa mort devant un peloton d'exécution, du moins l'espérait-il encore, serait la juste expiation de ses crimes.

Il n'espérait aucune grâce sur cette terre. Du fait qu'il avait été le numéro deux du régime hitlérien, l'accusation lui attribuait une connaissance totale de tous les crimes nazis. Thomas Dodd, qui faisait partie de l'équipe de Jackson, l'avait accusé d'avoir ordonné à Heydrich d'exterminer les juifs et d'être à l'origine de l'exécution sommaire des aviateurs alliés capturés. En vain fit-il observer que les traductions des comptes rendus de ses conférences de guerre étaient bourrées d'autant d'erreurs tendancieuses que celles des témoignages et des débats de ce tribunal. En vain en donna-t-il des exemples. Et, comme on lui reprochait les « crimes administratifs » de l'armée nazie dans les territoires occupés, il se moqua ouvertement des vainqueurs dont les « crimes administratifs » étaient au moins aussi grands : n'avaient-ils pas arbitrairement suspendu, en Allemagne, les dispositions de la Convention de Genève, démantelé l'industrie, confisqué des biens, réduit à l'état d'esclaves des millions d'Allemands ?

Entre-temps, une lettre d'Edda, tamponnée « CENSURÉE » et « AUTO-

RISÉE », dans laquelle elle avait inclus une fleur séchée de la forêt, lui était parvenue :

Mon Papa chéri !

Comme j'ai été heureuse quand l'aumônier nous a rendu visite, il a été gentil et bon, mais c'était triste qu'il n'ait pas pu rester longtemps. Tante Fanny [la sœur de Carin] et tante Erna sont elles aussi venues ici et elles m'ont apporté des crayons de couleur et un album à colorier, et j'ai été très contente... Tante Else m'a apporté quelques photos, y compris une de toi, c'est mon plus beau cadeau !... Si seulement tu pouvais venir vite et marcher avec moi à travers la forêt, ce serait magnifique !!! Le petit chien du garde forestier est devenu beaucoup plus grand. Je joue avec lui tout le temps.

Maman a été triste de ne pas t'entendre à la radio. Moi, j'aurais donné tous mes jouets pour entendre ta voix. Maman m'a dit qu'elle va avoir l'autorisation de te voir. Moi aussi, j'aimerais terriblement te voir. Est-ce que je peux venir moi aussi ? Je t'aime tant et tant et tant, et ça fait si longtemps que je ne t'ai pas vu. Oh ! Papa, si seulement je pouvais venir moi aussi. Tante Thea nous a envoyé un colis avec un pain de savon, deux petites chandelles, un peu de coton, quatre boutons et un gant de toilette, et nous avons été très contentes.

Je te promets, Papa, que j'essaierai toujours de consoler Maman et que je la protégerai toujours. Ce serait tellement mieux si tu étais là pour nous protéger !!!!

Je prie chaque soir le cher Bon Dieu pour que Maman et moi puissions te voir bientôt et t'embrasser très fort.

Papa chéri, dans mon cœur tu es toujours tout près de moi, et quand je fais quelque chose, je me dis que tu me regardes, et de cette façon je fais seulement de bonnes et belles choses.

Maintenant je jette autour de ton cou mes petits bras et je te donne un gros baiser.

Ton Edda.

Emmy Goering implora le tribunal de lui permettre de voir le prisonnier quelques minutes : « Je n'ai pas vu mon mari depuis un an et trois mois et il me manque tellement que je ne sais pas quoi faire. J'ai besoin de force pour continuer à vivre sans mon mari. Les quelques minutes pendant lesquelles je pourrais le voir et tenir sa main m'aideraient infiniment... Mon mari s'inquiète beaucoup pour son enfant et moi, et nous n'avons aucune protection et aucune aide. »

C'était le ton qu'il fallait pour attendre le tribunal qui autorisa une visite à laquelle le colonel Andrus s'opposa encore plusieurs semaines. Le 12 septembre, Emmy Goering, amaigrie, put enfin voir son mari pendant une demi-heure. Hermann Goering, relié à un gardien par des menottes, était assis de l'autre côté de la paroi de verre qui divisait le parloir en deux. Il conseilla à Emmy d'écrire une liste des questions qu'elle voulait lui poser : « Sans quoi, nous oublierons trop de choses importantes. »

Cinq jours plus tard, la petite Edda apparut à l'improviste. Elle avait huit ans. « Monte sur une chaise », dit Goering, qui n'essaya même pas de retenir ses larmes, « que je voie combien tu as grandi. » Elle récita à son père quelques ballades qu'elle avait apprises par cœur, ainsi que ces deux vers d'un poème : « Surtout, enfant, sois loyale et honnête, / Et que jamais, lèvres, un mensonge ne vous souille... » Goering tapota alors sur la vitre pour l'interrompre doucement : « Oui, rappelle-toi cela, Edda, toute ta vie.

— Papa, cria-t-elle, quand tu viendras à la maison, est-ce que tu pourras mettre ces médailles en caoutchouc que les gens disent que tu portes ? »

Il ne la revit jamais. Plus tard, quand le monde entier se demanda comment il s'était procuré le poison, elle étreignit la main de sa mère et dit : « Moi, je sais ! Une fenêtre s'est ouverte dans le plafond de sa cellule, et un ange du Seigneur est descendu du ciel et le lui a donné. »

Le jour de la sentence ayant été différé, les visites quotidiennes d'une demi-heure se poursuivirent. Les époux se sentaient si proches, et cependant si loin l'un de l'autre séparés par cette paroi de verre. Il demanda une fois à Emmy ce qu'elle faisait toute la journée chez les Stahmer où elle était descendue, et elle eut un sourire : « Pendant vingt-trois heures et demie chaque jour, j'attends le moment de te voir. » Le 29 septembre, les femmes des prisonniers reçurent l'ordre de quitter Nuremberg. « Ne crois-tu pas, lui demanda-t-elle la dernière fois qu'ils se virent, que nous vivrons un jour tous les trois ensemble, en liberté ? »

Se penchant en avant jusqu'à toucher la paroi de verre, il répondit avec passion : « Je t'en prie, abandonne tout espoir. »

Comme le gardien l'emmenait, il se retourna pour lui crier : « Ne m'écris plus. Je n'écirai pas moi non plus. »

Le jour du jugement, le mardi 1^{er} octobre, arriva. Les reporters alliés avaient déjà envoyé à leurs journaux des photographies du bourreau chargé de la pendaison, le sergent-major John C. Woods, où on le voyait tripoter la lourde corde de chanvre. Woods avait même

déclaré, selon certains journalistes, qu'avec cette corde il pendrait bientôt Hermann Goering.

A vingt-cinq kilomètres de là, à Sackdilling, Emmy et Else envoyèrent leurs fillettes jouer dans une clairière de la forêt avant de s'asseoir autour du petit poste portatif blanc, don d'une jeune fille américaine lors d'une visite au tribunal.

Elles entendirent le président résumer l'affaire Goering. Puis sir Geoffrey Lawrence conclut : « Par son énormité, sa culpabilité est unique. Le procès-verbal ne propose aucune excuse pour cet homme. La cour juge l'inculpé coupable pour chacun des quatre chefs d'accusation. »

Personne ne décela le moindre frémissement sur le visage de Goering, mais quand Biddle annonça l'acquittement de Schacht, il ôta ses écouteurs et, avec dégoût, les jeta devant lui.

A 15 heures, il sortit seul de l'ascenseur qui desservait l'arrière du tribunal. C'est au garde-à-vous qu'il écouta Lawrence lire la sentence de cette voix étrangement désincarnée qui est celle des gens cultivés en Angleterre : « Inculpé Hermann Goering, le Tribunal militaire international vous condamne à la peine de mort par pendaison. »

Alors qu'on le reconduisait dans sa cellule, Goering, étonné, vit la police allemande arrêter Schacht et les deux autres inculpés que le tribunal avait acquittés. Certes, il détestait Schacht, mais ce spectacle humiliant l'emplit de dégoût.

Le Dr Gilbert rôdait près de la porte de sa cellule.

« La mort », dit simplement Goering en prenant le livre qu'il avait laissé en partant sur sa couchette. D'après Gilbert, ses yeux se brouillèrent et il demanda à rester seul.

Les prisonniers avaient quatre jours pour solliciter une modification de peine auprès du Conseil de contrôle de l'Allemagne. Ils savaient que leur pendaison aurait lieu quinze jours après leur condamnation à mort. Tout de suite après la sentence, Andrus resserra autour de Goering toutes les mesures de précaution : il voulait que rien, absolument rien, ne pût se passer pendant ces derniers jours. Il supprima l'exercice quotidien, en plein air, de son prisonnier ; il lui refusa, les 4 et 7 octobre, de prendre une douche. Entre le 1^{er} et le 5 octobre, Goering écrivit encore deux lettres qu'Andrus saisit sur-le-champ*. Le matin du 5, à l'improviste, il fit changer sa pailleasse. C'est les menottes aux poignets et enchaîné à un gardien que Goering dut désormais se rendre, pendant

* Tout cela selon le Dr Stahmer. Récemment, une « dernière lettre » d'une impudence grossière a circulé un peu partout dans les milieux d'extrême droite. Datée du 1^{er} octobre 1946, on prétendait que c'était Goering qui l'avait écrite pour Churchill. Il s'agit d'un faux émanant très probablement d'Afrique du Sud. (N.d.A.)

ces deux semaines, à chacune de ces dernières sept entrevues : le 2 pour signer des papiers salle 5 ; le 3 et le 4 pour voir son avocat ainsi que deux fois encore le 5, pour leurs deux dernières entretiens, les 144^e et 145^e.

Il avait ordonné à Stahmer de ne présenter aucune requête en vue d'un allègement de sa peine. Néanmoins, le 4 octobre, Stahmer passa outre et demanda au Conseil de contrôle de l'Allemagne de commuer la peine de mort de Goering, ou du moins de remplacer la pendaison et son bourreau par un peloton d'exécution. Stahmer fit remarquer que Goering, pendant la Première Guerre mondiale, avait été un officier courageux, respecté universellement pour son esprit chevaleresque. Il se référa aussi aux efforts alors peu connus que Goering avait faits avant la Seconde Guerre mondiale pour maintenir la paix en Europe, et il insista sur le fait qu'il n'existait pas le moindre document établissant que Goering avait été au courant de « l'extermination des juifs par Himmler ».

Malgré l'interdiction de son mari, Emmy lui écrivit encore. Sa dernière lettre datée du 4 lui parvint :

Mon amour ! Hier soudain un grand calme est descendu sur moi. Je suis près de toi. Tu es près de moi, quoi qu'il arrive ! Que Dieu m'accorde de venir une dernière fois à Nuremberg. Chaque seconde où je peux voir ton visage bien-aimé est une joie pour moi. Parfois je n'arrive pas à comprendre comment j'ai survécu mardi [...]. Mais on doit pouvoir supporter plus de chagrin qu'on ne l'imagine. Je me demande ce que tu dois endurer maintenant. Il faut que tu sentes à quel point des multitudes de gens, dans leur amour infini pour toi, sont avec toi.

Comme nous avons été heureux, infiniment heureux. Tout le temps je revis dans ma mémoire notre bienheureux mariage. Sois béni, mon amour, pour toujours.

Les mots ne peuvent exprimer mon amour pour toi. Ton Emmy.

Il ne lui restait plus beaucoup de temps à vivre. Goering écrivit à travers la page : « Merci, mon amour ! Éternellement à toi, Hermann. » Quand il vit son avocat pour la dernière fois, il lui remit pour Emmy, à travers le panneau coulissant, son alliance de mariage et son porte-documents en cuir bleu.

Ce dimanche-là, avant de quitter Nuremberg, Stahmer téléphona à Emmy qu'elle était autorisée à passer le lendemain une dernière heure avec son mari.

Redevenu svelte et portant beau comme le jeune et agile aviateur de la Première Guerre et l'homme politique qu'il avait été à ses trente ans,

Goering entra dans le parloir à paroi de verre à 14 heures 45 le 7 octobre 1946. Son poignet droit enchaîné le liait à un soldat de 1^{re} classe, Russell A. Keller, et trois hommes prirent position derrière lui en demi-cercle, armé chacun d'une mitraillette Thompson. A travers la vitre, il aperçut Emmy assise à côté de l'aumônier américain Gerecke. Elle étreignait nerveusement son alliance. Il lui demanda comment Edda avait pris la nouvelle. « J'espère que la vie ne sera pas trop dure pour elle, dit-il en soupirant.

— Tu mourras la conscience tranquille, répondit-elle. Tu as fait ici à Nuremberg tout ce que tu pouvais pour tes camarades et pour l'Allemagne... » Et elle ajouta que d'une certaine façon il mourrait au combat. Elle vit son visage s'éclaircir.

« Je n'aurais jamais imaginé que tu étais si courageuse », dit-il.

Elle se pencha vers la vitre.

« Écoute-moi bien... As-tu toujours ton peigne ?

— Oui.

— Et ta brosse ?

— Oui. »

Alors, sans changer de ton, elle murmura :

« As-tu toujours ce qu'Ango t'a donné ?

— Non... (Il hésita un instant avant de poursuivre :) J'aurais aimé te dire oui, parce que cela te rendrait les choses plus faciles... Et toi, as-tu toujours la tienne ? »

Elle secoua la tête.

« Ils ne me pendront pas ! (Il s'était mis à parler lentement, choisissant soigneusement ses mots.) Non, pas cela ! Ce sera *la Balle* pour moi. On ne pend pas un Hermann Goering ! »

Alors, elle se sentit défaillir.

« Ne devrais-je pas m'en aller maintenant ? »

Il sourit et dit pour la rassurer complètement :

« Je suis tout à fait calme, Emmy *. »

Il repartit pour sa cellule, bouleversé. Comme les photographes et cinéastes attendaient dehors pour filmer le triste départ d'Emmy Goering, l'aumônier ouvrit la porte de derrière et la fit passer de l'autre côté de la paroi de verre. Il la vit s'arrêter pour caresser de la main la chaise où Goering s'était assis : elle était encore chaude.

Au Dr Pflücker qui lui donna immédiatement après un sédatif, Goering déclara : « Je viens de voir ma femme pour la dernière fois. Maintenant, je suis *mort*. Ç'a été un moment difficile, mais c'est elle qui

* Après une nouvelle période d'emprisonnement, Emmy Goering fut définitivement innocentée par les tribunaux de dénazification de Bavière, qui lui rendirent tous ses biens personnels. Elle mourut en 1974. Edda Goering, qui a épousé un dentiste, vit à Munich. (N.d.A.)

l'a voulu. Elle l'a supporté magnifiquement. Elle a juste faibli à la fin. »

Il fixa longuement les pilules sédatives. Une fois, pendant l'été, il avait demandé au médecin d'un air détaché à partir de combien de pilules ce médicament pouvait être dangereux. Pflücker avait répondu que même vingt, même trente pilules, ne pouvaient provoquer qu'un profond sommeil. Comprenant ce que le prisonnier avait dans l'esprit, il précisa simplement : « Il n'est pas facile de mourir avec des somnifères. »

Ils se serrèrent la main pour la première fois — avec ce médecin, Goering s'était toujours montré assez taciturne et distant. Plus tard, appelé devant la Commission d'enquête que ce geste avait intriguée, le Dr Pflücker devait seulement répondre : « Si *vous* aviez passé quinze mois avec cet homme, vous comprendriez... »

Désormais, Hermann Goering était seul, isolé de tout et de tous, à part le lieutenant texan dont il s'était fait un ami. Il attendit encore quelques jours le résultat de la démarche tentée, sans son autorisation, par Stahmer pour une modification de sa peine.

Il ne se faisait aucune illusion. Si le Conseil de contrôle allié avait, selon le chapitre 29 de la charte de Londres du 8 août 1945, le pouvoir « de réduire ou de modifier les sentences » de Nuremberg, il n'était au fond que l'expression des puissances politiques qui l'avaient créé et auxquelles il fallait un coupable. Le 7 octobre dans la soirée, le gouvernement travailliste de Londres décida d'avertir le membre britannique du Conseil, le maréchal de l'air sir Sholto Douglas, que « *d'un point de vue politique*, il serait avantageux qu'il n'y ait aucun changement dans les sentences ». Et naturellement, il en fut ainsi. Le Conseil de contrôle se réunit à Berlin le 9. Ses membres savaient déjà que Goering, Raeder et Jodl avaient demandé à être fusillés et non pendus. Le membre américain proposa brièvement d'accorder cette faveur à Jodl, puis se rangea à l'opinion négative des autres.

Goering apprit par une indiscretion que journalistes et photographes étaient invités à assister aux pendaisons, et il n'était nul besoin d'un Albert Einstein pour prévoir que ces exécutions auraient probablement lieu le 16. Ces deux renseignements lui étaient indispensables pour réaliser son plan. Il existe certains documents extraordinaires qui nous forcent à croire que Goering avait multiplié les précautions pour que, de toute façon, une « balle », une capsule au moins de cyanure, se trouve toujours dans ses bagages, et qu'il avait aussi obtenu la promesse ferme d'une seconde personne que l'une de ces « balles » lui parviendrait dans sa cellule même. Parmi ces documents se trouvent trois lettres sarcastiques et méprisantes, datées du 11 octobre, une sorte de suprême pied de nez à ses juges et geôliers. Mais il est peu probable qu'il ait

pris le risque de les laisser traîner cinq jours dans sa cellule, puisque leur découverte prématurée aurait déclenché une fouille générale de ses bagages mis sous clé dans une pièce différente, et donc l'échec de son plan. Ces faits permettent de déduire que vraisemblablement il a confié ces lettres à une personne qu'elles devaient aussi rassurer et protéger : un Américain, sans aucun doute, qui les a fait reparaitre dans la cellule au tout dernier moment. Il y aurait donc eu deux hommes qui se seraient arrangés entre eux, l'un pour extraire des bagages la capsule de cyanure et garder les lettres, et l'autre pour remettre cette capsule, au moment voulu, au prisonnier. Il est tout à fait probable que l'officier américain ait été le lieutenant Wheelis (mort en 1954). Quant à la personne de confiance qui a remis le poison à Goering, il s'agit sans aucun doute du Dr Pflücker, lui aussi mort maintenant.

Mais ces lettres, elles, ont survécu dans un coffre-fort berlinois de l'armée américaine, et l'auteur de ce livre les publie ici pour la première fois. La lettre n° 1, pliée pour pouvoir être glissée dans une poche de poitrine ou une très petite enveloppe, a été clairement écrite dans le but de ridiculiser les mesures de sécurité prises par le personnage suffisant qu'était le colonel en question :

Nuremberg, 11 octobre 1946
Au Commandant

J'ai toujours eu avec moi la capsule de poison, cela depuis que je suis en prison. En entrant à Mondorf, j'avais *trois* capsules. J'ai laissé la *première* dans mes vêtements pour qu'on la trouve lors de la fouille. La *deuxième*, je l'ai mise sous mon portemanteau en me déshabillant, pour la récupérer en m'habillant. Je l'ai si bien cachée à Mondorf et ici dans ma cellule qu'en dépit d'inspections *fréquentes et très minutieuses* il était impossible de la trouver. Pendant mes auditions devant le tribunal, je l'ai gardée sur moi dans mes hautes bottes de cheval.

La *troisième* capsule est *encore* dans mon petit nécessaire de toilette, à l'intérieur du pot rond contenant de la crème pour la peau (cachée dans la crème). J'aurais pu la prendre deux fois à Mondorf si j'en avais eu besoin.

Aucun de ceux qui ont été chargés de ces inspections n'est à incriminer, car il était presque *impossible* de trouver la capsule.

C'eût été vraiment le hasard*.

* Le colonel Andrus s'est trompé en affirmant dans ses Mémoires que Goering, dans cette note sur son suicide, a déclaré qu'il avait caché la capsule de laiton « dans son anus et dans son

Disons simplement que Goering n'aurait jamais pu dissimuler longtemps cette capsule de laiton dans sa cellule, comme il le prétend sans donner de détails. On l'a changé de cellule à l'improviste et on l'a fréquemment fouillé sans le prévenir. Et pourquoi n'aurait-il pas indiqué cette cachette « impossible » dans cette dernière lettre pour bien ridiculiser ses gardiens ?

Il ne lui restait plus qu'à ajouter le post-scriptum : « Le Dr Gilbert m'a dit que le Conseil de contrôle avait refusé de modifier la manière d'appliquer la peine de mort et de m'accorder le peloton d'exécution. »

Puis il prit l'une de ses feuilles de papier à lettres avec l'en-tête « Le maréchal du Reich du Grand Reich Allemand », la data soigneusement « Nuremberg, 11 octobre 1946 », et écrivit :

Au Conseil de contrôle allié

Je vous aurais laissé me fusiller sans autre forme de procès. Mais il n'est pas possible de pendre le maréchal du Reich allemand ! Je ne peux permettre une telle chose par égard pour l'Allemagne. En outre, je n'ai aucunement l'obligation morale de me soumettre à la justice de mes ennemis. Aussi ai-je choisi la manière de mourir du grand Hannibal.

Hermann Goering.

Tournant la page, il écrivit au dos :

Il a été clair dès le début qu'une sentence de mort serait prononcée contre moi, puisque j'ai toujours considéré ce procès comme un acte politique des vainqueurs, mais j'ai voulu que ce procès ait lieu jusqu'au bout dans l'intérêt de mon peuple, et j'ai vraiment espéré qu'au moins on ne me refuserait pas de mourir en soldat. Devant Dieu, mon pays et ma conscience, je me sens au-dessus de toute condamnation infligée par un tribunal ennemi.

nombril ». Du fait que la capsule de laiton et l'ampoule incluse cachées dans la crème pour les mains étaient identiques à celles trouvées sur le cadavre de Goering, il est clair que cette capsule lui est venue de ses bagages (et non de l'extérieur de la prison). Des examens de laboratoire ont décelé des traces de matières fécales sur la capsule de laiton trouvée dans son corps, ce qui suggère qu'il l'a introduite brièvement dans son anus, peut-être pour égarer encore plus les enquêteurs, et couvrir ainsi ses complices. Mais, étant donné les dimensions de cette capsule (35 mm de long, 9 mm de diamètre), Goering n'aurait jamais pu la garder longtemps dans cet endroit. L'examen *post mortem* de ses ongles a établi qu'ils étaient absolument propres et dépourvus d'odeur. (N.d.A.)

Puis il écrivit une dernière lettre à sa femme et la glissa dans une enveloppe avec une autre lettre à l'aumônier.

Nuremberg, 11 octobre 1946

Cher pasteur Gerecke !

Pardonnez-moi, mais il m'a fallu agir comme cela pour des raisons politiques. J'ai longuement prié Dieu et je sens que j'ai fait ce qu'il me fallait faire (je les aurais laissés me fusiller). S'il vous plaît, réconfortez ma femme, et dites-lui qu'il ne s'agit *pas d'un suicide ordinaire*, et qu'elle peut être sûre que Dieu m'accueillera dans sa grande miséricorde.

Que Dieu protège ceux qui me sont si chers !

Que Dieu vous bénisse, cher pasteur, à jamais. Votre Hermann Goering.

Et voici sa dernière lettre à sa femme :

Mon seul amour,

Après avoir mûrement réfléchi et profondément prié Dieu, j'ai décidé de m'ôter ma propre vie et de ne pas permettre ainsi à mes ennemis de m'exécuter. J'aurais accepté la mort devant un peloton d'exécution, mais le maréchal du Reich de la Grande Allemagne ne peut se permettre d'être pendu. De plus, ces meurtres vont se dérouler comme un spectacle avec sur place (pour les actualités, je suppose) la presse et les caméras. La sensation à tout prix !

Je veux toutefois mourir calmement et loin des yeux du public. Ma vie s'est terminée au moment même où je t'ai dit adieu. Depuis, je suis rempli d'une paix merveilleuse, et je considère la mort comme ma suprême libération.

Je considère aussi comme un signe de Dieu qu'Il m'ait permis, tout au long de mes mois de prison, de garder les moyens de me libérer de cette corde mortelle et que ces moyens n'aient jamais été découverts. Dieu m'a ainsi épargné cette fin amère.

Toutes mes pensées sont avec toi, avec Edda et tous mes amis bien-aimés. Les derniers battements de mon cœur marqueront notre grand et éternel amour. Ton Hermann.

Lorsque le lieutenant Roska, le médecin de la prison, vint dans la cellule de Goering discuter avec lui littérature, à défaut d'autre sujet, il trouva que le prisonnier avait l'air remarquablement joyeux. Parlant de l'événement tout proche, Goering déclara que son père lui avait dit une fois qu'il pouvait faire tout ce qu'il voulait, mais de le faire en souriant.

Le 13, le Dr Gilbert, fit une dernière visite aux condamnés, et écrivit son dernier rapport à Andrus : « ... Seul Goering semblait délibérément tenir bon, parce qu'il n'a pas voulu se reconnaître coupable de plus de crimes que ceux que l'accusation avait déjà établis. » Et Goering aurait mentionné avec quelque amertume « que le Conseil de contrôle aurait pu au moins leur accorder un autre mode d'exécution ».

Pendant la nuit du 13 au 14 octobre, les condamnés entendirent de lourds camions manœuvrer pour entrer à reculons dans la cour de la prison, à moins d'une trentaine de mètres d'eux : le matériel des potences arrivait. Goering entendit alors des cris, ceux de l'ancien commissaire de la main-d'œuvre du Reich, Fritz Sauckel, mais il ne pouvait rien faire pour l'aider. Le lieutenant John West apparut pour examiner une fois de plus sa cellule, fouiller ses biens, défaire et secouer toute la literie, tandis que Goering l'entretenait avec volubilité et « semblait très heureux », comme West en témoigna plus tard. Il ne trouva rien. Le soir du 14, alors que les coups de marteau provenant du gymnase retentissaient dans le bloc des cellules situé à une soixantaine de mètres, Goering demanda au pasteur Gerecke s'il connaissait l'heure de l'exécution. Gerecke répondit non et, à la désolation manifeste de Goering, lui refusa la Sainte Communion. « Je lui ai refusé l'Eucharistie, expliqua le prêtre, parce qu'il a nié la divinité du Christ qui a institué ce sacrement... Il s'est montré encore plus découragé parce que j'ai insisté en lui disant qu'il ne pourrait pas revoir au ciel Edda, sa fille, s'il refusait la voie du salut que lui offrait le Seigneur. »

Et le dernier jour approcha, différent pour chacun des acteurs et témoins du drame. Un officier américain de Nuremberg, plein d'esprit d'entreprise, avait préparé une journée-souvenir philatélique de l'événement. Andrus avait mobilisé des unités de chars et de DCA pour défendre la prison contre des tentatives de libération de dernière minute. Le 15 octobre, à 8 heures 30 du matin, le Dr Pflücker entra dans la cellule de Goering et lui prit le pouls tandis qu'un soldat américain les surveillait. Il resta dix minutes. Goering lut au médecin plusieurs papiers en allemand et les deux hommes se mirent à rire. Une heure plus tard, le coiffeur de la prison apparut, escorté lui aussi d'un soldat. A 15 heures 15, un homme de confiance de la prison, Otto Streng, lui apporta un livre de la bibliothèque, *Avec les oiseaux migrants vers l'Afrique*. Goering lui demanda de quoi écrire. A 15 heures 30, alors qu'il écrivait, un aide-cuisinier en blouse blanche vint lui apporter une tasse de thé.

Qu'a-t-il écrit alors ? Parmi les lettres trouvées ensuite dans sa cellule, il y a un document non daté qui semble correspondre à ses sentiments du moment :

Je trouve d'un mauvais goût extrême cette mise en scène de nos morts comme un spectacle pour reporters, photographes et curieux avides de sensations. Cette grande finale est typique des bassesses abyssales du tribunal et de l'accusation. Rien que du théâtre, du début à la fin ! Une sale comédie !

Je comprends parfaitement bien que nos ennemis veuillent se débarrasser de nous, que ce soit par peur ou par haine. Mais leur honneur s'en sortirait mieux s'ils le faisaient en soldats.

Quant à moi, je mourrai sans tout ce sensationnisme et cette publicité.

Permettez-moi d'insister une fois de plus : je ne ressens pas la moindre obligation, morale ou autre, de me soumettre à une sentence de mort ou d'exécution prononcée par mes ennemis et ceux de l'Allemagne.

J'avance vers l'autre monde avec joie, et considère la mort comme une libération.

J'espère en la miséricorde de Dieu. Je regrette profondément de ne pouvoir aider mes camarades (particulièrement le maréchal Keitel et le général d'armée Jodl) à échapper comme moi au spectacle public que sera leur mort.

Tous les efforts déployés pour nous empêcher de porter la main sur nous n'ont jamais été motivés par le souci de notre bien-être, mais simplement pour avoir la certitude que tout sera bien au point pour la grande sensation.

Mais *ohne mich* [sans moi] .

Hermann Goering

Le Dr Pflücker revint dans l'après-midi : on venait seulement de lui apprendre que les condamnés seraient réveillés à 23 heures 45 pour leur signifier leur exécution imminente. On le vit donner à Goering une pilule blanche, son sédatif habituel, et placer sur la table une petite enveloppe. Goering tâta l'enveloppe, puis versa dans son thé un peu de la poudre blanche qu'elle contenait. (On a trouvé dans ses mains au moins deux enveloppes qu'il étreignait encore une fois mort : l'une, dont l'un des coins était déchiré, était marquée de l'initiale de son prénom et de son nom, et contenait la capsule de laiton vidée et son ampoule. L'enveloppe a malheureusement disparu, et l'on ne peut donc vérifier si son nom était écrit (« Goering », à l'américaine, ou « Göring » à l'allemande).

Quelques minutes avant 18 heures, un reporter du *Daily Express*, R. Selkirk Pantou, l'un des huit journalistes privilégiés qui devaient

assister aux pendants, télégraphia à son éditeur : « Huit reporters pour voir pendants. Entre maintenant dans prison d'où sans autorisation enregistrerai tout jusqu'à fin pendants. »

Le bloc de la prison est maintenant un océan de lumières éblouissantes ; il est manifeste que le spectacle va bientôt avoir lieu. Quand l'aumônier vient le voir à 19 heures 30, Goering déplore qu'on ne lui ait pas permis d'aider le pauvre Fritz Sauckel à supporter ces dernières journées. Après avoir discuté du déshonneur de la pendaison, le silence se prolonge : « Je l'ai interrompu, dira l'aumônier, pour l'interroger une fois de plus : abandonnait-il totalement son cœur et son âme à Notre Sauveur ? Goering déclara de nouveau qu'il était chrétien, mais qu'il ne pouvait accepter les enseignements du Christ. » Il a exprimé l'espoir de pouvoir se reposer pendant la soirée. « A dit qu'il se sentait bien. »

A 20 heures 30, relève des gardiens. Le soldat de 1^{re} classe Gordon Bingham prend place à son poste devant le judas. Il note que Goering est allongé sur sa couchette, qu'il porte des bottes, une culotte de cheval et une veste, et qu'il lit un livre. Vingt minutes plus tard, Goering se lève, va uriner et met des pantoufles. Deux ou trois fois, il marche jusqu'à la table et regarde à l'intérieur de son étui à lorgnon. Puis il met de l'ordre dans sa cellule, place sur la chaise son matériel à écrire, se déshabille et enfle son pyjama : veste bleu pâle et pantalon de soie noire. Après quoi, il se recouche, remonte la couverture kaki jusqu'à sa taille et semble s'endormir.

Il a rangé ses vêtements en tas réguliers : caleçon de soie, sweater en laine dépourvu de manches, culotte de cheval, veste et casquette. Son pardessus et sa robe de chambre en soie sont pliés sous son oreiller, ses pantoufles et ses hautes bottes sont alignées sur le sol.

La sentinelle peut voir sur la couverture les deux bras du prisonnier, comme le prescrit le règlement. Son bras gauche touche le mur. Pendant un instant, il se frotte le front de sa main droite. A 21 heures 5, le Dr Pflücker fait sa troisième ronde. En passant devant la cellule n° 5, celle de Goering, il dit au gardien : « Je le verrai plus tard. »

Le lieutenant James H. Dowd, en passant, aperçoit Goering couché sur le dos. Il dort, lui semble-t-il. Les huit correspondants de presse privilégiés obtiennent l'autorisation de jeter un dernier coup d'œil sur les condamnés à mort. Kingsbury Smith, le seul Américain, télégraphiera une heure plus tard à son journal qu'il a aperçu Goering affalé sur son petit lit de fer, avec ses épaules massives affaissées contre le mur nu lavé à la chaux, et lisant un livre sur les oiseaux d'Afrique, et que ce livre portait les traces de nombreuses lectures... « Étais debout contemplant Goering par-dessus l'épaule de la sentinelle de la prison, dont le devoir était d'observer constamment Goering... Avec les yeux d'un

gardien de la Sûreté américaine fixés sur lui comme ceux d'un chat qui regarde fixement un rat, Goering avait peu d'espoir de se suicider, même s'il en avait eu l'idée. » Kingsbury Smith est en outre frappé par les « traits criminels » du prisonnier, « le visage vil et dément, les lèvres serrées comme d'un rat pris au piège ». Dans son câble à New York, il signale qu'il a calculé que Goering sera celui qui aura le plus de chemin à faire dans sa marche vers la potence, puisque la cellule n° 5 est à l'extrémité de la rangée.

Peut-être Goering s'est-il alors souvenu des mots qu'il avait un jour murmurés au Dr Friedrich Bergold, l'avocat de Bormann. Ce sont ceux d'un vieux proverbe allemand qui s'adapte particulièrement bien à ce cas : « Les Nurembergeois ne pendent personne avant d'avoir mis la main dessus ! » A 21 heures 30, le Dr Pflücker revint pour lui administrer, comme à Sauckel, un somnifère. Toutefois, pour éviter que Goering ne s'endorme — surtout pas en ce moment... —, il avait rempli cette pilule, et non celle de Sauckel, de bicarbonate de soude. Quelques jours plus tard, il devait expliquer qu'il n'avait pas voulu réveiller Goering en sursaut juste avant l'exécution*.

Quoi qu'il en soit, quand Pflücker entre dans sa cellule, Goering se dresse immédiatement. L'officier de service, le lieutenant Arthur J. Mc Linden, qui accompagne le médecin, le voit parler avec le prisonnier, à voix basse, pendant à peu près trois minutes. Quelques jours plus tard, le Dr Pflücker déclarera — mais que vaut désormais ce témoignage ? — que Goering lui aurait dit : « C'est cette nuit... » Le lieutenant a vu alors le médecin tendre à Goering quelque chose que ce dernier aurait mis immédiatement dans sa bouche. Après quelques mots de plus, Pflücker aurait pris le pouls du prisonnier, se serait redressé, lui aurait serré la main droite (« parce que c'était la dernière fois et qu'il était difficile pour un médecin de s'abstenir de cette poignée de main »). Puis il quitte la cellule, suivi de McLinden.

« *Gute Nacht !* » dit Goering. Pflücker sera son dernier visiteur. Indiscutablement, il a dès lors la capsule en sa possession. Pendant quinze minutes, il reste sans bouger, la tête tournée contre le mur, calculant peut-être combien de temps il osera encore attendre. Le

* Chose encore plus étrange, ce fut le Dr Pflücker qui attira l'attention de la Commission d'enquête sur la « cuvette des W.-C. », théorie que la Commission adopta par la suite. « On peut cacher du poison dans la cuvette, approuva-t-il. La cuvette a un rebord qui est creux... Mais, continua-t-il en mentionnant à l'avance l'objection évidente que l'on peut faire à cette théorie, comment Goering pouvait-il savoir qu'il aurait la même cellule jusqu'au bout ? » Et le témoignage des sentinelles montre qu'à *aucun moment* ce jour-là Goering ne s'est assis sur la cuvette des W.-C. ... (N.d.A.)

gardien le voit crisper ses mains devant ses yeux et rester ainsi quelques minutes. Le lieutenant Dowd regardera encore deux fois par le judas, à 21 heures 35 et à 21 heures 40 : Goering n'aura pas bougé.

22 heures 30. Goering entend-il, en tendant l'oreille, du remue-ménage dans la cour, quand le capitaine Robert B. Starnes rencontre les six aides-bourreaux de l'équipe des pendants et les conduit à l'intérieur du gymnase ? Ce qui est certain, c'est qu'il y a alors relève, que Goering a levé les yeux et vu qu'un nouveau gardien, le soldat de 1^{re} classe Harold F. Johnson, prend derrière le judas la place de Bingham.

Il lève négligemment la main jusqu'à son visage comme pour se protéger les yeux de l'éclat du projecteur. Quant au reste, voici ce que Johnson admettra avoir vu : « Il est resté parfaitement immobile jusqu'à dix heures quarante [du soir], puis il a joint les mains, les doigts croisés, sur sa poitrine en tournant la tête contre le mur. Il est resté comme cela deux ou trois minutes, puis il a mis ses mains de chaque côté de lui. Il était exactement 10 heures 44, j'ai regardé ma montre pour vérifier l'heure. »

C'est l'Heure H pour Hermann Goering qui va partir seul pour l'Éternité. Il a défait et caché dans son poing la capsule de laiton, et la fragile ampoule de cyanure est dans sa bouche, maintenue entre ses dents. Il n'ose plus attendre et referme les mâchoires. Éclats de verre qui s'écrasent sous ses molaires, goût d'amande amère qui lui brûle la gorge et l'étrangle. De ses lèvres s'échappe un grand souffle de forge.

Tandis que l'enveloppe une obscurité plus infinie que celle de toutes les morphines, il perçoit peut-être l'appel rauque de la sentinelle, le cliquetis des verrous de sa porte qu'on ouvre, la galopade des grosses bottes cloutées à l'extérieur le long de la passerelle.

Les dernières lueurs de son cerveau lui ont-elles permis de voir Gerecke accourir et prendre son pouls, ses yeux ont-ils pu distinguer le mouvement des lèvres de l'aumônier s'écriant : « Cet homme se meurt »... ? Et peut-être quelques secondes plus tard, quand le Dr Pflücker est arrivé, a-t-il senti qu'on lui soulevait le bras droit vers sa veste de pyjama et qu'on plaçait une enveloppe entre ses doigts ?

« Rappelez-vous ! J'ai trouvé cela dans la main de Goering ! »

Si le mourant a entendu ces mots que le Dr Pflücker a dits à ce moment-là à l'aumônier, cela expliquerait ce que les photographies nous révèlent : Goering est mort en clignant des yeux.

REMERCIEMENTS

Jusqu'à une période récente, personne n'avait sérieusement essayé d'établir une biographie de Hermann Goering à partir de documents précis, bien que, du début à la fin du III^e Reich fondé par Adolf Hitler, il ait été son second et son successeur en titre. A partir de 1933, il y eut plusieurs tentatives, de l'hagiographie impudente au plagiat éhonté, et si les premiers véritables biographes ont souffert de l'absence de documents de première main, les derniers d'entre eux, parmi lesquels Stefan Martens (1985) et Alfred Kube (1986), se sont au contraire trouvés comme noyés dans la richesse des archives subitement disponibles.

Cette abondance n'est pas surprenante, car bien que Goering soit mort à cinquante-trois ans seulement, sa vie a comporté tant d'événements qu'ils suffiraient à remplir l'existence d'une demi-douzaine d'hommes de moindre envergure. A présent, non seulement ses propres archives, pillées en 1945 et dispersées au hasard des ventes réalisées par leurs propriétaires illégaux, commencent à refaire surface, mais la masse des documents se référant à lui, longtemps tenus secrets par les Archives nationales de la Grande-Bretagne, du Canada et des États-Unis, peuvent enfin être consultés. Je mentionnerai particulièrement les séries de rapports ADI(K) et CSDIC qui se trouvent au *Public Record Office de Londres*, (PRO, cote WO/208), et au *Washington Federal Records Center*, à Suitland, Maryland, E.U., surtout les dossiers RG153, RG332 et RG407 (cartons 1954 A-M). Il est surprenant qu'aucune des toutes dernières biographies n'ait utilisé les sténographies des conférences du ministère de l'Air du Reich (ou documents Milch, aujourd'hui aux Archives fédérales de Fribourg, Allemagne). Aucun de ces biographes ne signale non plus les documents officiels concernant les exploits de Goering au cours de la Première Guerre mondiale (ils se trouvent à l'*U.S. Army Military History Institute* (USAMHI)). Dans cet Institut, je tiens à remercier spécialement le professeur Harold F. Deutsch et les archivistes Dr Richard J. Sommers et David A. Keough). Rares aussi sont les biographes qui ont eu accès à plus d'une douzaine des lettres de Carin Goering, alors qu'elles comportent des indices d'une importance essentielle sur les tensions et malaises que Goering a

subis après la Première Guerre mondiale et la mégalomanie croissante qui en est résultée.

J'ai fait don de tous les enregistrements de cette recherche biographique à l'*Institut für Zeitgeschichte* (IfZ, Institut d'histoire contemporaine) de Munich, Allemagne, où on peut les consulter librement, compte tenu du règlement de cet Institut. J'exprime ici ma reconnaissance à Martin Broszat, directeur de l'Institut, et à Hermann Weiss, qui m'ont permis d'être l'un des premiers chercheurs à pouvoir utiliser les journaux de Hermann Goering, échoués chez eux de façon inattendue à la suite d'une intervention de l'État bavarois qui s'est opposé à leur vente chez Sotheby's à Londres (pour le compte d'un ex-officier français resté inconnu). Et Edda, la fille de Hermann Goering, a bien voulu me faire assez confiance pour me permettre d'utiliser ces journaux en respectant exactement les termes de son autorisation. Ma gratitude va également au colonel James W. Bradin, de l'armée des États-Unis, grâce à qui je peux être le premier à tirer parti de la découverte sensationnelle de feu son père qui ramassa dans le Bunker de Hitler le dossier Bormann avec lequel j'ai ouvert ce livre.

J'exprime mes remerciements au personnel du *Public Record Office* de Londres, qui bénéficie de l'un des systèmes d'archives les plus avancés du monde, ainsi qu'au *Borthwith Institute* de York, grâce auquel j'ai pu consulter les papiers de lord Halifax. Ma gratitude va aussi au *RAF Museum* à Hendon, et au *Churchill College* de Cambridge (Angleterre), pour m'avoir ouvert les dossiers de Malcolm Christie.

A Washington m'ont grandement aidé John Taylor, Robert Wolfe et George Wagner, de la *Modern Military Records Section of the National Archives* (Section Archives militaires des Archives nationales), ainsi que feu John Mendelssohn, qui a consacré ses dernières années à composer un magnifique catalogue des documents concernant les crimes de guerre (et qui a guidé mes pas vers certains dépôts peu connus des archives Goering). Je remercie également J. Dane Hartgrove et John Butler de la *Civil Archives Division* (Division des archives civiles) ; Amy Schmidt et Richard Olsen, de la *Modern Military Field Branch*, du *Washington Federal Records Center*, Suitland, Maryland. Thomas F. Conley, du commandement de la sécurité des Renseignements de l'armée américaine, a mis à ma disposition le dossier Hermann Goering qui s'y trouve. Plus généralement, mes remerciements vont aussi au Bureau du directeur de l'histoire militaire, à Washington ; à Helen Pashin, pour la collection Goering de la bibliothèque Hoover à Stanford, Californie ; à Raymond Teichman (archiviste superviseur) de la bibliothèque Franklin D. Roosevelt (FDRL), Hyde Park, N.Y. ; à Robert J. Smith (directeur du Bureau historique) de la base aérienne Wright-Patterson, Dayton, Ohio ; à John E. Wickman (directeur) de la bibliothèque Dwight D. Eisenhower, Abilene, Kansas ; à John Dojka, bibliothécaire de l'université de Yale, qui m'a ouvert l'accès de la collection Stütz des lettres de Goering ; à Robert W. Fisch, conservateur du musée de l'Académie militaire de West Point, où se trouve le bâton du maréchal du Reich ; à Geoffrey Wexler de la Société historique de l'État à Madison, Wisconsin ; à James H. Hutson et au personnel du Département des manuscrits à la bibliothèque du Congrès, où j'ai eu en main

les documents se référant aux généraux Carl F. Spaatz et H. H. Arnold, ainsi que les papiers personnels et le journal du juge Robert H. Jackson. Le bibliothécaire du Old Dominion College à Norfolk, Virginie, a bien voulu me remettre une copie du manuscrit du général de corps d'armée Beppo Schmid.

A Berlin-Ouest, le Dr Daniel P. Simon, directeur du Centre documentaire berlinois de la mission des États-Unis, m'a non seulement procuré l'accès aux dossiers du parti nazi sur Goering et son état-major personnel, mais m'a autorisé à utiliser pour la première fois les lettres que Goering mort tenait encore à la main, et à les examiner une seconde fois quand je me suis aperçu que les plis de ces lettres pouvaient fournir des indications importantes sur la manière dont il s'est suicidé.

A Ottawa, John Bell, des Archives canadiennes, service du Premier ministre, m'a permis de lire et de relire le journal remarquable tenu par le Premier ministre William Mackenzie King.

Je citerai en plus, parmi les institutions ouest-allemandes que j'ai consultées, les *Bundesarchiv* (Archives fédérales) pour les affaires civiles à Coblenz (BA) ; et les *Bundesarchiv Militärarchiv* (Archives militaires fédérales) pour les dossiers militaires, à Fribourg (BA-MA) ; toujours à Fribourg, le *Militärgeschichtliches Forschungsamt* (Service de recherches d'Histoire militaire), grâce à l'aimable autorisation de son directeur, le Dr Horst Boog ; les *Politisches Archiv des Auswärtigen Amtes* (Archives politiques du ministère des Affaires étrangères — dossiers diplomatiques) à Bonn ; les *Staatsarchiv* (Archives de l'État) à Nuremberg (documents du procès et de quelques avocats) ; les *Bayerisches Hauptstaatsarchiv* à Munich (Archives de l'État bavarois — premiers rapports de police sur les nazis et sur le putsch de 1923) ; ainsi que les *Geheimes Preussisches Staatsarchiv*, à Berlin Dahlem (Archives secrètes de l'État prussien).

Parmi les très nombreuses personnes que je ne puis citer toutes, je mentionnerai seulement Richard J. Gizionski, qui m'a signalé des collections inconnues sur Goering : Reinhard Spitzzy, qui m'a fourni des copies des documents du prince de Hohenlohe ; le lieutenant-colonel (en retraite) Hans-Joachim Kessler, grâce à qui j'ai pu me servir des papiers de son père ; Nerin Gun, Gerd Heidemann, Billy F. Price, Charles E. Snyder et Keith Wilson, qui tous m'ont remis des copies des lettres écrites par Goering à Nuremberg, alors que sa famille les a malheureusement dispersées (la plupart des autres lettres ont irrémédiablement disparu) ; Mme Jutta von Richthofen, dont je cite, avec son autorisation, plusieurs passages des lettres de son mari, auxquelles le colonel en retraite Karl Gundelach m'a permis d'avoir accès ; Ursula Backe, qui m'a laissé lire ses journaux et les lettres de son mari Herbert Backe ; Lev Bezymenski qui m'a remis les copies des papiers de Fritsch ; le lieutenant-colonel Burton C. Andrus, Jr., grâce à qui j'ai pu examiner à Colorado Springs les archives de son père concernant la prison de Nuremberg ; Walter Lüdde Neurath, qui m'a envoyé le manuscrit de ses souvenirs de prison ; Philip Reed, du Centre documentaire étranger à l'*Imperial War Museum* ; la famille de Ronald Selkirk, journaliste au *Daily Express*, laquelle m'a permis de consulter ses papiers à la Bibliothèque nationale d'Australie, à Canberra ; Ben Swearin-

ger à Lewisville, Texas, qui m'a exposé ses recherches convaincantes au sujet du suicide de Goering. J'exprime enfin ma gratitude à Susanna Scott-Gall pour son aide et son soutien tout au long de temps difficiles, et à Harriet Peacock qui a traduit les documents en langue suédoise.

Londres, David Irving.

NOTES

Quatrième partie : *Le prédateur*

23. *Échecs diplomatiques*

289 *Schmid* : Cf. ci-dessus note p. 256.

289 *Wiegand* : Cité dans un rapport du FBI (FDR, document OF. 10b).

290 *Varsovie* : Voir la dépêche du général Armengaud, l'attaché de l'air français à Varsovie, qui a été interceptée ; elle est reproduite dans le vol. 8 du Livre blanc allemand intitulé *Dokumente über die Alleinschuld Englands am Bombenkrieg gegen die Zivilbevölkerung* (Berlin, 1943), en particulier le document n° 46 daté de Bucarest le 14 sept. 1939 : « L'aviation allemande n'a pas bombardé la population civile [polonaise]. Je dois attirer l'attention sur le fait que l'aviation allemande a agi conformément aux lois de la guerre ; elle n'a attaqué que des objectifs militaires. Il est vital que les gens en Grande-Bretagne et en France sachent cela de sorte que personne ne fasse de représailles injustifiées. »

Dahlerus : Les rapports du 4 sept. 1939 sont dans PRO, document FO. 371/23098.

291 *Bialystock* : cf. Vormann, manuscrit inédit (IfZ).

291 *Conseil de Défense* : Voir les mémoires manuscrits du comte Lutz Schwerin von Krosigk dans les archives de l'IfZ, ZS/A. 20. Au cours d'une session le 8 sept., Lehmann, chef en titre de l'OKW, exposa devant Goering une affaire disciplinaire. Par la suite, une note parvint à Brauchitsch, commandant en chef de l'armée : « Quoique le Gruppenführer SS Heydrich ait exprimé le point de vue qui suit que le Reichsführer [Himmler] a le droit d'ordonner l'exécution immédiate des Allemands dans pareils cas, le maréchal Goering a indiqué que les sentences de mort ne doivent jamais être exécutées sans jugement préalable. » (BA-MA, document RH. 1/vorl 58). Voir aussi les résumés des services de Heydrich des 7 et 19 sept. (NA film T175/239) et les notes de Thomas sur les sessions du Conseil de Défense du Reich de sept. à nov. 1939 (NA film T77/201).

293 *Joachim Herstlet* : Il avait été envoyé à Mexico pour le compte du ministère de l'Économie du Reich en juillet 1939, d'après ses interrogatoires par les Américains du 19 juil. (SAIC/PIR/194) et du 11 sept. 1945 (SAIC/FIR/43).

293 *William Rhodes Davis* rencontra FDR le 15 sept. (d'après le carnet de rendez-vous de FDR et le journal d'Adolf A. Berle à cette date, bibliothèque FDR). Il dit au président qu'il avait « noué des relations personnelles étroites avec le maréchal Goering et M. Herstlet » et il ajouta qu'« immédiatement avant la guerre, Herstlet avait informé Davis par câble par le biais de l'ambassade allemande à Mexico que Goering était maintenant en effet le gouvernement du Reich, et que Herstlet deviendrait ambassadeur à Washington ». Davis ajoutait que deux ou trois jours avant, il avait reçu un télégramme de Goering « déclarant encore que G. était effectivement le gouvernement du Reich, qu'il désirait la paix, qu'il se demandait si FDR agirait comme arbitre ». Berle nota : « FDR a répondu qu'il pensait qu'il était peu probable que les Britanniques et les Français seraient d'accord ; FDR l' [Davis] autorisait seulement à tâter le terrain. » Pour d'autres documents de FDR sur cet étrange épisode, voir OF. 5147 et PPF. 1032 et 5640.

294 *Deux aviateurs britanniques* : Cf. documents aux BA-MA, RL. 1/9, et PRO, FO. 371/23098.

294 *Malcolm Christie* : Dernier attaché de l'air britannique à Berlin ; pour sa longue conversation avec Goering le 3 fév. 1937, cf. papiers Christie, Archives du Churchill College, Cambridge.

- 294 *Conversation de Dahlerus* avec Hitler le 26 sept. : Cf. Notes sur DI film 26 ; pour la visite qu'il rendit ensuite à lord Halifax à Londres, cf. PRO, documents FO 800/317, 371/23011, /23097, /23098, /23099.
- 295 *William Rhodes Davis* : Cf. Wohlthat, notes sur les entretiens avec W.R.D. le 1^{er} oct. 1939 (NA film ML. 123 ; secrétaire du gouvernement, document AL. 1056). Ce document fut soumis à Goering « avec la requête qu'il en prenne note, le 2 oct. ». Voir mention de cet épisode dans les journaux de Groscurth les 3 et 5 oct., et ceux de Rosenberg le 5 oct., ainsi que dans les lettres de Davis à FDR datées du 11 et du 12 oct. et se trouvant dans la bibliothèque FDR, qui furent montrées à Berle. Ce dernier réprimanda Davis d'avoir parlé à FDR de l'imminente « probabilité que le général Goering prenne en charge le gouvernement ». Davis reconnut « qu'à Berlin, tandis que la parole de Goering fait loi, il [Davis] n'avait pas perçu d'indication immédiate que cela allait arriver ». Roosevelt abandonna alors, craignant de tomber dans un piège de Goering ou Himmler. Voir le journal de Berle les 5 et 6 oct. ; le 7 il nota : « Donc FDR a évidemment donné l'ordre que toute la mission [Davis] soit arrêtée. »
- 295 *Visite de Dahlerus* à Hitler le 9 oct. : Pour une note sur cet épisode écrite par un officier le 11 oct., voir aussi les suppléments des 17 et 25 oct. (NA film ML. 123).
- 296 *La déclaration de guerre* : Milch a écrit dans son journal le 12 oct. : « Soirée pour voir le Führer avec Udet et Goering. Fabriquez des bombes — c'est la guerre ! »
- 296 *Mooney* : Le document PRO sur cette affaire, FO. 371/23099. Le 7 mars 1940, Mooney eut un autre entretien privé avec Goering, qui montra « une attitude plus sympathique et amicale » envers Roosevelt et expliqua que le frère et la sœur de son propre aide de camp étaient citoyens américains et vivaient dans le Kentucky ; voir la lettre de Mooney à FDR du 19 mars 1940 à la bibliothèque FDR, PSF, carton 4.
- 296 *Dahlerus* : Le 26 oct. 1939, D. observait : « Le maréchal [Goering] peut se montrer très calme et objectif mais envers la personne du Führer il est d'instinct un admirateur sans bornes même lorsque le bon sens pourrait produire un jugement différent. D'un côté le maréchal veut toujours assurément arriver à une paix honorable, mais d'un autre côté il montre qu'il veut, si le Führer n'approuve pas son orientation, se soumettre sans condition et peut-être sans la volonté de défendre objectivement son point de vue comme il le devrait, étant le principal conseiller. » (BA-MA, papiers Groscurth, N. 104/3) et voir le journal de Darré le 26 oct.
- 297 *Tract ridiculisant Goering* : Cf. FO. 371/23056.
- 298 *Exigences des Russes* : Voir également la lettre adressé par Goering à Ritter, le 16 novembre 1939 (Na film T120/740/7111).
- 299 *Celui qui fait pleuvoir* : Compte rendu dans le journal de Milch le 7 nov. : « Goering, rencontré, conférence, puis Schwefler, celui qui fait la pluie » ; d'autres conférences météorologiques se sont tenues les 8, 10 et 20 nov.

24. L'Opération Jaune et les traitres

- 301 *Francs-maçons* : Goering l'a raconté à G. M. Gilbert, cf. *Nuremberg Diary* (New York, 1947).
- 301 *La trahison d'Oster* : Cf. la correspondance entre Weizsäcker (Berlin) et Mackensen (Rome) entre janv. 1940 et juil. 1941 dans les archives du ministère allemand des Affaires étrangères (DI film 100, NA film T. 120/102) ; d'autres détails dans l'interrogatoire de Huppenkothen dans les archives spéciales du BDC « Canaris » ; ainsi que dans les journaux de Groscurth le 2 janv. ; de Halder, les 7 et 8 janv. ; et de Tippelskirch (chef des Services secrets de l'armée) le 22 janv. (BA-MA, III. H. 36/1).
- 302 *Hammerstein* : *Op. cit.*, et sa déclaration sous serment le 16 mai 1946 (Na, RG. 238, dans les papiers de R. H. Jackson) ; voir également Lehmann, *IMT*, xl, p. 256.
- 302 *L'affaire Hirschfeld* : Cf. documents BA R43II/1411a et 4087 ; voir également Hammerstein (voir note ci-dessus).
- 303 *L'évêque Berggrav* : Cf. sa conversation avec Goering dans le document PRO, FO. 800/322.
- 303 *Conférences du commandement à Carinball* : Cf. le journal de Milch. Pour un document important sur les décrets de Goering et Hitler sur les programmes de production de l'aviation, cf. les papiers de Karl-Otto Saur, FD. 3049/49, document 2, au Musée impérial de la guerre, à Londres. Les notes prises par Thomas sur ces conférences se trouvent sur Na film T77/441.
- 305 *Dahlerus à Berlin* : Ce que prouvent les inscriptions sur son passeport les 6 et 11 mai ; cf. West, *op. cit.*, pp. 201 et 221. Le 11 mai, Dahlerus conduisit une délégation officielle de la Suède pour discuter des droits de douane allemands avec Goering, ce dernier se montra optimiste au sujet du plan de Narvick proposé par D, ainsi que la Suède le rapporta ensuite le 19 mai à la légation britannique à Stockholm.
- 305 *Conférences secrètes* : Notes sur une conférence du Führer traitant des opérations des 100 [unités spéciales] et sur le Jour J., le 20 nov. 1939 (papiers Canaris/Lahousen, IWM, document CO AL. 1933 et ND, 3047-PS).

25. Victoire à l'Ouest

- 307 *Le train Asia* : Cf. le chargement pour le voyage de Goering à Paris le 22 nov. 1942, sur NA film T84/5 ; pour l'inventaire de la salle de bains du train, cf. T84/6.
- 308 *Raid aérien sur Rotterdam* : L'analyse la plus sérieuse est celle du professeur Hans-Adolf Jacobsen dans *Wehrwissenschaftliche Rundschau (WR)* (1958) ; cf. aussi l'interrogatoire USSBS de Kesselring.
- 308 Sans le moindre regret : Cf. l'interrogatoire de Goering le 19 mai 1945 (SAIC/13). Dans sa lettre au roi de Suède du 2 août 1940, Churchill a évoqué le chiffre de « 30 000 morts » à Rotterdam.
- 309 *Fritz Görnnert* : Né le 18 mars 1907, il devint l'assistant particulier de Goering en janv. 1937. Jusqu'alors, il avait été l'assistant du professeur Töpfer, titulaire du poste de construction aéronautique à l'université de Karlsruhe. Voir l'interrogatoire de Görnnert au mois de mai 1945 (DI film 13), son témoignage dans le Procès XI à Nuremberg et ses interviews avec Heidemann en 1974 et 1977. L'essai de la procédure d'alerte en cas d'attaque aérienne m'a été décrit en 1969 par le colonel Hans-Karl von Winterfeld, aide de camp de Milch.
- 309 *Le consul général de Suède* était Raoul Nordling : cf. les mémoires de Paul Reynaud pp. 363 et 509.
- 310 *Liquidation des Anglais à Dunkerque* : Cité par Gerhard Engels, MS (IfZ). Le 23 mai, Richthofen (colonel du VIII^e Corps de la force aérienne) a noté dans son journal que, suite aux instructions reçues, les Britanniques dans les poches de Dunkerque devaient être « anéantis ». Sur le rôle personnel joué par Goering, cf. Below, MS (voir ci-dessus note p. 214).
- 310 *Révélation de Milch* : Cf. Milch, SRGG 1313.
- 311 *Le charisme* : Entendu dans SP. A. 4842, commandant d'escadron : SRA. 640 du 29 sept. 1940 et SRA. 1459 du 19 mars 1941.
- 311 *Un peu ridicule* : SRA. 364, du 20 août 1940. Un daim de Carinhall, cf. Winterfeld (voir ci-dessus note p. 309). *Pilote descendu* : cf. SRA. 926 du 8 nov. 1940.
- 311 *Chasse aux trésors à Amsterdam* : Cf. « la liste d'achats » dans les papiers de Walter Andreas Hofer, « conservateur des collections d'art du maréchal » dans les documents OMGUS (NA, RG. 260, carton 396).
- 312 *Compiègne* : Cf. le journal du général Otto von Waldau, le 23 juin 1940, mis à ma disposition par sa fille (DI film 75 b).
- 312 « *Opération Otarie* », un bluff : Cf. Schmid (voir ci-dessus note p. 256). Wolfgang Martini, général des Signaleurs, « avait l'impression » depuis longtemps que le plan Otarie dans son ensemble « était une ruse » selon le compte rendu de son interrogatoire ADI (K) 334/45. La lettre du général, baron Sigismund von Falkenstein à von Waldau, datée du 25 juin 1940, est reproduite dans l'ouvrage de Karl Klee, *Dokumente zum Unternehmen Seelöwe* (Göttingen, 1959) et il m'en a longuement parlé au cours d'un entretien le 11 mai 1971.
- 313 *Le maréchal du Reich* : Cf. l'interrogatoire de Goering par Shuster les 19 et 20 juin 1945. Le bâton du maréchal était en ivoire, il mesurait 50 cm de long et 3 cm de diamètre. Il était orné d'une succession d'aigles, de croix militaires et de croix de fer en or massif ; chaque extrémité était décorée de petites couronnes en or massif incrustées de diamants, du nom de Goering et de la date du 19 juin 1940. Il avait aussi un bâton de 70 cm, également en ivoire, décoré de motifs en or et en platine.
- 314 *Inventaire de Carinhall* : A la date du 1^{er} février 1940, voir les documents OMGUS (NA, RG. 260, carton 395).
- 315 *Conférences de guerre de la Luftwaffe* : Elles sont évoquées par Milch dans son journal et son carnet et dans les archives de Goering sur la bataille d'Angleterre, aujourd'hui à la bibliothèque du Congrès, Ac 10, 253 (DI film 20) ; voir également le microfilm D 787. G373, « Ministère de l'Air du Reich : rapports et conférences avec le maréchal », en juil.-août 1940, à la bibliothèque Hoover.
- 316 *La bataille d'Angleterre* : Du mois de sept. 1940 au mois de fév. 1941, les journaux et carnets du maréchal Milch sont particulièrement utiles (DI film 57). Le 4 sept. 1940, il écrit : « Puis voir Goering avec Jeschonnek et Bodenschütz, commandants de la flotte. 1) Quand [pouvons-nous bombarder] Londres ? 6) Goering [se rendra] en Hollande vendredi, passera le samedi et dimanche à Gand. Goering passera quatorze jours par là pour exercer une plus grande influence sur les commandants. » Et le 16 sept., on peut lire : « Conférence avec Goering dans son train près de Beauvais. Il pense que les Britanniques rassemblent leurs dernières forces. Les Britanniques [ont] lancé des ordres d'opérations violentes — [nos avions ont été] pilonnés à deux reprises. » Après la même conférence, Milch note : « La Luftwaffe a autorisé sur tout ce qui est lié à la Luftwaffe. Les condamnations à mort doivent être exécutées par pendaison dans les villages en question ; les laisser pendus 24 heures. Condamnations à mort également dans les cas où nos prisonniers ont été durement torturés. Pour une chronique de la bataille d'Angleterre, voir la communication donnée le 2 fév. 1944 par le capitaine Otto Bechtle, officier commandant les opérations d'une escadre de bombardiers KG. 2 basée en Hollande (NA, RG. 407, carton 1954 m).

26. *Le trafiquant d'art*

- 320 *Le trafiquant d'art* : Les activités de Goering dans le domaine du « trafic d'art » ont fait l'objet d'investigations très poussées pendant des années après la guerre de la part de la Commission britannique des monuments et des beaux-arts (voir documents PRO, cote T209 et IWM, FO. 645, carton 349) et par son équivalent américain, la Commission pour la protection et la sauvegarde des monuments artistiques et historiques dans les zones en guerre (comptes rendus aux NA, RG. 239). Cet organisme a conservé les archives d'« Orion », l'Unité de recherche des œuvres d'art pillées de l'OSS, en particulier les brouillons de ses comptes rendus (carton 42) et les interrogatoires (carton 84) ; voir en outre le rapport intitulé : « Les œuvres d'art citées dans diverses transactions pour le compte de Goering en 1943 et 1944 » (carton 26), les documents de l'Einsatzstab Reichsleiter Rosenberg (ERR) (carton 75), ceux du marchand de Hitler, Karl Haberstock (carton 79), de Hermann Bunjes (carton 82), d'Alois Miedl (carton 80) et de Walter Hofer (carton 172). Certains de ces documents sont reproduits dans les registres de la section de la propriété dans les archives d'OMGUS (NA, RG. 260, collection de Mme Ardelia Hall), *Interalia*, carton 395 : pour les comptes de Goering et ses inventaires ; cf. carton 396 : pour la correspondance de Goering et de Mlle Limberger, et les notes sur les achats ; cf. carton 397 : pour les bijoux de Goering, les listes d'expéditions, et les correspondances ; cartons 398, 399 et 400 : pour les documents chronologiques pour la période 1940-1945 ; cf. les cartons 401, 402 et 403 : documents chiffrés. En général sur les activités de Goering dans le domaine artistique, voir ses remarques du 24 mai 1945 (SAIC/X/5) et ses interrogatoires des 6, 7 et 8 oct. et 22 déc. 1945 à Nuremberg (NA, RG. 260, carton 172) et du 30 août 1946 (carton 183) ; et en particulier le compte rendu général de l'interrogatoire n° 2 de l'OSS intitulé, « La collection Goering », daté du 15 sept. 1945 (bibliothèque Hoover, collection Goering, carton 1).
- 321 *Pillage* : D'après le paragraphe 259 du Code pénal allemand, l'acquisition par Goering des œuvres d'art d'ERR était « certainement du recel ». Voir la note de D. Loofer du MFA & A, de la Commission de contrôle pour l'Allemagne, le 10 déc. 1945 (Na, RG. 239, carton 82). Les citations sont extraites de l'interrogatoire de Goering le 22 déc. 1945 ; voir celui du 2 juin 1945 (USAISC et Na, RG. 153, carton 1534).
- 321 *Miedl Alois* : Né en Bavière le 3 mars 1903 et présenté à Goering par son beau-frère Fritz Rigele. Pour les intérêts commerciaux de Miedl à Berlin consulter le compte rendu XL. 2771 de l'OSS (Na, RG. 226). Le procès Katz : cf. les rapports du FBI et d'autres en 1944-1945 (NA, RG. 239, carton 80).
- 321 *Goudstikker* : En général, NA, RG. 239, cartons 25, 41, 70 et 77, et RG. 260, carton 387. Miedl lui-même s'enfuit en Espagne avec vingt-deux toiles de qualité, dont certaines faisaient partie de la collection Goudstikker. Le 23 avril 1945, il écrivit de Madrid à la veuve de Goudstikker qu'il avait fui Amsterdam avec sa femme juive et ses deux enfants le 28 juin 1944, « comme je ne voulais pas courir le risque d'être déporté par les Allemands après tout » (NA, RG. 239, carton 80).
- 322 *Qui a profité des autres ?* Cf. les propos du général en chef Edgar Petersen, ancien commandant de la Luftgau XXX (SRGG. 1218). Cf. l'interrogatoire de Seyss-Inquart le 31 août 1946 (NA, RG. 260, carton 172).
- 322 *Walter Andreas Hofer* : Né à Berlin le 10 fév. 1893 ; pour son interrogatoire, voir NA, RG. 239, carton 84. Pour Ribbentrop, cf. l'interrogatoire du 31 août 1946.
- 322 *Einsatzstab Rosenberg* : Cf. le rapport INTR/6922/MA, qui a pour titre « L'Einsatzstab Rosenberg » et qui analyse le registre des lettres de l'ERR du 29 oct. 1940 au 9 mars 1941, lequel a été saisi (IWM, FO. 645, carton 349) ; cf. le rapport Orion CIR n° 1 « Activité de l'ERR en France », le 15 août 1945 (NA, RG. 239, carton 75) ; cf. les interrogatoires de Rosenberg, CCPWE, DI-13, les 20 juin (*ibid.*, carton 76) et 30 août 1945 (RG. 260, carton 183) ; cf. les interrogatoires de Goering dans SAIC/14 le 19 mai, et dans SAIC/X/4 les 21 mai et 3 juin 1945.
- 323 *L'inspecteur Dufour* : Cf. H. Bunjes. Rapport sur la situation du 20 nov. au 20 déc. 1940 (NA, RG. 230, carton 70).
- 323 *Jeu de Paume* : Cf. Bunjes (voir ci-dessus) ; CIR n° 1. L'ordre donné par Goering le 5 nov. 1940 se trouve dans les papiers de Bunjes (NA, RG. 239, carton 74 ; voir également le carton 78, « Goering, France »). Goering fondit sur le dépôt d'œuvres d'art de l'ERR au Jeu de Paume à 22 reprises : les 3 et 5 nov. 1940 ; les 5 fév., 3 mars, 11 et 14 avril, les 1^{er} et 3 mai, le 9 juil., les 13 et 15 août, et les 2, 3, et 4 déc. 1941 à cette dernière occasion, il acquit un paysage de Van Gogh d'une valeur d'un million de francs, qui faisait partie de la collection Weinberger, pour la somme de 100 000 francs grâce aux marchandages de Lohse (voir NA, RG. 153. Rapports de l'assesseur général, carton 1390 : OSS X-2 intitulé « Rapport provisoire sur les activités artistiques de Goering », daté du 12 juin 1945). Pour l'ordre donné par Goering le 5 nov. 1940, cf. PID le rapport 119 du 18 oct. 1945, intitulé « L'histoire de la bataille pour la sauvegarde des œuvres d'art allemandes » (bibliothèque Hoover, papiers Daniel Lerner, carton 20).

- 323 *Bruno Lohse* : Né en Westphalie le 17 sept. 1911, il rejoignit le parti nazi en 1937 ; entré dans la Luftwaffe et nommé à l'ERR au mois de février 1941. Le 21 avril 1941, Goering lui donne ses lettres de créances : « Bruno Lohse a été nommé par moi pour acquérir des objets d'art auprès des marchands et des collectionneurs privés et dans les ventes aux enchères. Toutes les agences, de l'État, du Parti et de la Wehrmacht, ont ordre de l'assister dans l'exécution de sa tâche » (NA, RG. 239, carton 84).
- 324 *Trésorier du Parti* : Cf. la correspondance échangée entre Goering et Rosenberg au mois de novembre 1940 (ND, 1736-PS) ; la lettre adressée par Goering à Rosenberg le 21 novembre 1940 se trouve dans PID, rapport DE. 426/DIS. 202 (bibliothèque Hoover, papiers Lerner, carton 2), et la correspondance entre ERR et la chancellerie du Parti au mois de déc. 1940 dans NA, RG. 239, carton 74.
- 325 *Cartier* : De nombreuses visites sont rappelées dans le journal de Goering ; voir également son interrogatoire du 19 mai 1945, SAIC/14. *Paiement cash* : propos du colonel Pasewaldt dans SRGG. 1187 (je l'ai entendu [Goering] dire cela de mes propres oreilles).
- 326 *Visite de Goering aux Wilkinson* : Cf. la lettre adressée par Wilkinson à Goering le 22 déc. 1941 (NA, RG. 239, carton 78).
- 326 *596 tableaux* : Cf. le rapport de Rosenberg le 16 avril 1943. Après que le professeur Voss eut inspecté « le dépôt sauvage » de l'ERR au château de Neuschwanstein, il fit un rapport à Hitler le 19 avril 1943 qui eut pour résultat que Bormann transmit à Rosenberg un ordre du Führer de remettre toutes les œuvres d'art à Voss ; lorsque Rosenberg protesta, on l'informa que la raison de cette directive était que « la majeure partie des œuvres d'art saisies faisait partie de la collection de Goering ».
- 327 *Italie* : Pour les documents de Mussolini sur les acquisitions par Goering des trésors artistiques italiens du mois de mai 1941 au mois de juin 1943, consulter NA film T596/1287.
- 327 *Gisela Limberger* : Elle fut interrogée à Nuremberg les 19 mai et 29 juil. 1947 (cf. documents IWM).
- 328 *Faux Vermeer* : Cf. la liste intitulée « Échange de Vermeer (Miedl) et de sept toiles de la collection Renders, Bruxelles » (NA, RG. 260 carton 396) ; et la note de Limberger à l'attention de Lohse, datée du 18 juil. 1942 (*ibid.*). Goering acquit d'abord le faux Vermeer pour 1 650 000 guilder. Puisque Miedl refusait d'identifier le vendeur (en fait le faussaire Van Meegeren), Goering le fit attendre six mois avant de payer, puis transforma la transaction en un échange (voir le rapport de l'OSS du 23 juil. 1945 : NA, RG. 239, carton 42 ; ainsi que le dossier Miedl, carton 80). Pour la découverte de Van Meegeren, voir le rapport fait par les British United Press du 20 juil. 1945.
- 329 *Derniers interrogatoires* : Interrogatoire de Goering à Nuremberg le 30 août 1946 (NA, RG. 260, carton 172).

27. La grande décision

- 330 *L'hiver à Rominten* : Cf. les interrogatoires de Goering les 19 et 20 juil. 1945.
- 330 *Bodenschatz* : Cf. GRGG. 306.
- 331 *Visite de Molotov* : Voir l'interrogatoire de Goering à Nuremberg le 29 août 1945. Pour le décryptage par les Britanniques de la dépêche de Schulenburg à Moscou au ministère des Affaires étrangères allemand le 18 nov. 1940 (rendant compte des notes de Gustav Hilger sur la rencontre Goering-Molotov), voir bibliothèque FDR, papiers John Toland, carton 53.
- 332 *Waldau* : Cf. journal 1940-43 (DI film 75b).
- 332 *Médecins* : Extraits d'une liste dans les documents de Mlle Limberger (NA, RG. 239, carton 395) ; le Dr Gehrke était à Bad Gastein, et Stubenrauch à Nuremberg.
- 333 *Lettre à Eric* : Cf. la lettre adressée par Goering au comte Eric von Rosen le 21 nov. 1940, PID rapport DE. 433/DIS. 202 (bibliothèque Hoover, papiers Lerner, carton 2).
- 335 *Journal de Goering pour 1941* : J'ai lu l'original en 1986 à l'IfZ à Munich (ED. 180) ; il porte la mention *persönlich*. Aujourd'hui, il a été rendu à Edda Goering, mais j'en ai déposé une copie tapée à la machine à l'IfZ.
- 335 *Étui à cigarettes* : Cf. Emmy Goering dans *Revue* ; voir également le journal de Goering, les 12 et 13 janv. 1941.
- 335 *Le comte Knut Bonde* : Cf. sa lettre à Anne Barlow, le 20 janv. 1941 (PRO, document FO, 371/26542).
- 336 *Opposition à la campagne de Russie* : Affirmation de Goering réitérée au cours de nombreux interrogatoires : le 10 mai (interrogé par Spaatz) ; le 17 juin (devant les Soviétiques dans WR [1967] ; les 19 et 20 juillet (devant Shuster) ; le 25 juillet (ETHINT, DI film 8) ; à Nuremberg les 29 août et 11 oct. ; le 24 oct. (OI-RIR/7) ; les 6 et 7 nov. (au Département d'État américain) ; cf. également Bross, *op. cit.*, pp. 16, 78 et 81, ainsi que le témoignage d'Emmy Goering dans le Procès XI.

- 336 *Student* : Cf. GRGG. 354 ; cf. le journal de Goering le 25 janv. 1941 et le témoignage de Körner dans le Procès XI.
- 337 *Hanesse* : Cf. CSDIC (UK) PW article n° 27, le 16 oct. 1944, intitulé « Traitement des œuvres d'art par les Allemands en zone occupée ». Pour Josef Angerer, cf. ses documents (NA, RG. 239, boîte 74). Pour cette note, je me suis appuyé sur l'interrogatoire de Goering par E. E. Minskoff le 22 déc. 1945 (NA, RG. 260, carton 172).
- 337 *Oberführer Kurt von Behr* : Sur ses méfaits à Paris, cf. la conversation surprise entre les généraux von Choltitz et von Schlieben, GRGG. 185. Behr se suicida au mois de mai 1945.
- 338 *Le Jeu de Paume* : Cf. le manuscrit du comte Franz Wolff von Metternich, « Mes activités en tant qu'officier responsable de la protection des œuvres d'art au Bureau de la guerre de 1940 à 1942 » (ND, pièce RF-1318) ; voir la lettre adressée par Bunjes à Harold Turner au mois de fév. 1941 (ND, 253-PS) ; voir aussi le rapport dans les papiers de Bunjes (NA, RG. 239, carton 70) ; cf. également le rapport, RG. 260, carton 182 ; et le journal de Goering.

28. Faut-il prévenir Londres de l'Opération Barbarossa ?

- 340 *Raeder* : Cf. la conférence C-in-C avec le Führer le 4 fév. 1941. Pour le texte allemand de Hitler lors des conférences navales, DI film 44 ; la traduction anglaise, DI film 66.
- 340 *Dönitz* : Cf. la note sur sa conversation avec Goering le 7 fév. 1941 (BA-MA, PG. 31762 d).
- 341 *Schnurre* : Julius Karl Schnurre. Voir le témoignage de Körner dans le Procès XI, et celui de Marotzke. Les documents de Schnurre sont sur NA film T120/1373.
- 341 *Goering au Berghof* : Le 19 fév. 1941, cf. les journaux de Goering et de Walther Hewel (agent de liaison de Hitler au ministère des Affaires étrangères), que sa veuve a eu la gentillesse de me laisser consulter. Il se suicida dans le Bunker de Berlin le 1^{er} mai 1945 (DI film 75a).
- 342 *Thomas* : Cf. note du 27 fév. 1941 (ND, 1456-PS).
- 342 *Antonescu* : Rapport sur sa conversation avec Goering dans les papiers de Hasso von Etzdorf (DI film 61).
- 342 *Nathan Katz* : Cf. les interrogatoires de Goering les 22 déc. 1945 et 30 août 1946 ; et le rapport de Schmid à l'attention du Stabsleiter, daté de La Hague, 10 mai 1941.
- 342 *Schdlerus* : D'après son passeport, il arriva à Berlin le 24 et repartit le 27 mars ; plus d'autres informations données par sa veuve. *Milch* : cf. son journal le 26 mars 1941, son interrogatoire à Nuremberg le 18 oct. 1945 et son témoignage dans *IMT*, ix, et dans le Procès II (12 mars 1947), et un mémoire manuscrit (IFZ, SI) ; voir aussi sa déclaration à la conférence GL du 9 déc 1942 (MD. 17, 3669).
- 343 *Oshima* : Pour le décryptage américain ou britannique (« Magie ») de cette dépêche adressée à Tokyo le 26 mars 1941, voir NA, RG. 457, SRDJ. 10, 684.
- 344 *Discours de Hitler* le 30 mars 1940 : Cf. les journaux de Waldau, de l'état-major de la marine, du commandement suprême (OKW) et de Halder.
- 345 *Schwenke* : Cf. la dépêche de Schulenburg au ministère des Affaires étrangères allemand, Moscou le 8 avril 1941 (Na film T120/105/3325). Cf. aussi Below MS, et Schwenke, interrogé pour moi le 10 août 1971, et la lettre qu'il m'a adressée le 12 déc. 1970. Cf. le texte de Georg Thomas intitulé « Réponses aux questions des Anglais » du 16 août 1945 (documents OCMH).
- 346 *Lutter contre les juifs* : Voir l'ordre donné par Goering daté du 1^{er} mai 1941 dans les documents Bunjes (Na, RG. 239, carton 74.)
- 347 *Plan Speer* : Cf. le journal de Goering et l'enregistrement du Bureau de Speer le 5 mai 1941.
- 347 *Fuite de Hess* en Angleterre : Cf. Bodenschatz (SRGG. 1236) et à moi-même le 30 nov. 1970 ; voir également le journal de Hewel (DI film 75a) ; ainsi que l'interrogatoire USSBS de Messerschmitt les 11 et 12 mai 1945, et des documents privés (document IWM FD. 4355/45, vol. 4) ; interrogatoire de Goering à Nuremberg les 15 juin (CCPWE, DI-15) et 23 juil. 1945 (Shuster).
- 349 *Si j'avais voix au chapitre* : Cf. l'interrogatoire de Goering le 3 oct. 1945.
- 349 « *Hermann* » : Conversations des officiers de la Luftwaffe interceptées, SRA. 1727, 1844 et 3121 (toutes dans les dossiers PRO WO. 208/4128).
- 350 *Crète* : Cf. l'interrogatoire de Goering SAIC/13. Voir le texte du général Conrad Seibt, « Problèmes de ravitaillement aérien de la campagne de Crète », daté du 1^{er} septembre 1945 (APWIU, 9^e Force aérienne, rapport n° 97/45) ; cf. aussi le général Meister, SRGG. 1306, et Kurt Student, SRGG. 1338.
- 350 *Les décodeurs britanniques* : En mai 1940, ils se servirent de calculateurs pour déchiffrer le code opérationnel des forces aériennes allemandes. Les archives britanniques et américaines contiennent aujourd'hui des milliers de messages chiffrés, perdus ou détruits lors de l'effondrement de l'Allemagne. Par exemple, voir l'analyse britannique « Utilisation de CZ/MSS Ultra par le ministère de la Guerre US, 1943/45 » (NA, RG. 457, SRH-005). La source la plus importante dont s'est servi cet auteur, hormis quelques messages Ultra déchiffrés dans PRO à Londres (cote Defe.

- 3), est le long récit du lieutenant-colonel américain Haines « Ultra-Histoire de la stratégie de l'aviation américaine contre l'aviation allemande », du mois de juin 1945 (NA, RG. 457, SRH-013).
- 351 *Luftwaffe beaucoup trop dispersée* : Cf. le journal de Hewel (DI film 75b). Sur le discours secret de Staline, voir l'interrogatoire de Goering à Nuremberg le 29 août ; celui des 6 et 7 nov. 1945 au Département d'État américain ; cf. aussi Bross, *op. cit.*, p. 81 ; voir aussi la rencontre de Ribbentrop avec les Bulgares Cyrill et Filoff, le 19 oct. 1943. Cf. les interrogatoires d'un prisonnier soviétique confirmant le discours de Staline (NA film T120/695 et 1017).
- 351 *Les grandes lignes du projet* : Cf. le journal de Hewel et la dépêche d'Oshima à Tokyo les 4 et 5 juin 1941 (Hillgruber, WR [1968] ; cf. la lettre envoyée par Hitler à Mussolini, le 25 mai 1943 (papiers Mussolini, Na film Y586/405).
- 352 *Le 15 juin 1941* : Dans l'intervalle, Goering avait une nouvelle fois convoqué Dahlerus à Berlin : les passeports montrent qu'il est arrivé le 9 juin et qu'il est reparti le 16 juin 1941. La dépêche adressée par Mallet au ministère des Affaires étrangères faisant état du message chiffré de Goering daté du 9 juin (PRO, document FO 371/29482) ; deux jours plus tard, il confirmait : « Mon informateur était Dahlerus. Il avait dû également informer les Américains, parce que tard le 9 juin Sumner Welles, à Washington, informa lord Halifax, l'ambassadeur britannique. A Londres, Vincent Massey (le haut-commissaire canadien) câbla la même information à son gouvernement à Ottawa le 13 juin (papiers Mackenzie King, document MG 26, J1, vol. 312 ; Archives publiques du Canada). Mais le fait que Hitler fût prêt à toute éventualité pour attaquer l'Union soviétique était connu de Churchill car le code secret avait été déchiffré, et le 13 juin, Anthony Eden, le secrétaire des Affaires étrangères, alerta Ivan Maisky, l'ambassadeur soviétique (FO, 371/29482). L'avertissement de Sikorski est cité dans la lettre adressée par Biddle à Roosevelt le 20 juin 1941 (bibliothèque FDR, PSF carton 34, dossier A. J. Biddle 1937/410).

29. Signer son propre arrêt de mort

- 354 *Jeschonnek* : Cf. Beppo Schmid interrogé par Suchenwirth le 22 fév. 1955 (BA-MA, Lw. 104/5). *Avions abattus* : Cf. le journal de Milch (DI film 57) ; l'interrogatoire de Goering, le 29 mai 1945 ; les chiffres sont confirmés dans l'ouvrage soviétique officiel, « Histoire de la grande guerre patriotique ».
- 354 *Décret secret* du 29 juin 1941 : Cf. les papiers Lammers (NA film T580/225).
- 354 *Diamants* : Cf. l'Obergruppenführer SS Berger. Pour Heydrich, voir l'interrogatoire de Goering le 22 déc. 1945.
- 355 *Cardiologue* : Journal de Goering ; *Stumpff* : relaté dans un entretien de Suchenwirth le 22 nov. 1954 (BA-MA, Lw. 104/5).
- 355 *Conférence du Führer le 16 juil. 1941* : Cf. le texte de Bormann intitulé « Mémo sur la définition des objectifs allemands à l'Est » (ND, 1221-PS) ; cf. également le mémo de Thomas intitulé « Issue de la discussion avec Goering et Keitel » en date du 17 juil. 1941 (NA film T77/777). Dans ses Mémoires, p. 174, Rosenberg décrit Koch comme « un favori de Goering qui attache beaucoup de prix à la perspicacité de Koch en affaire ». Rosenberg s'arrangea pour tenir Koch à l'écart des provinces baltes, mais pas d'Ukraine (la plus importante).
- 356 *Otto Braütigam* : La citation est extraite du journal manuscrit qu'il a tenu du 11 juin 1941 au 8 fév. 1943 (DI film 97).
- 356 *Dahlerus* : Goering lui dit « qu'on avait laissé les mains libres au Japon à l'est de la Russie », que malgré la surprenante puissance du tank soviétique il « avait le sentiment que les armées russes seront écrasées dans six semaines environ », et qu'il « est prévu de diviser la Russie en petits États, dont Goering serait le dictateur économique et Rosenberg le dictateur politique ». Voir le télégramme adressé par Greene (Stockholm) à Hull le 27 juil. 1941 à la Bibliothèque FDR, PSF carton 4.
- 357 *Ordre de mission de Heydrich* : Cf. la photocopie (portant la signature de Goering) dans les archives BDC concernant Heydrich, plus la lettre de ce dernier adressée au chef du Bureau central des SS le 25 janv. 1942 (DI film 81) ; d'autres copies non signées (ND, NG-2586), non datées (ND, 710-PS).
- 357 *Palais de Minos* : Cf. Roeder, cité dans le journal de Milch à la date du 6 oct. 1947 (DI film 58).
- 358 *Tapisseries italiennes* : Cf. la note de Limberger à l'attention de Goering, liste d'acquisition en Italie le 8 oct. 1942 ; voir également la lettre adressée le 28 août 1941 par Ondarza à Limberger ; voir la note de Angerer à l'attention de Goering le 12 septembre 1941 (NA, papiers Angerer, RG 239, carton 75). *Trésor Rothschild* : Cf. la lettre du commandement occidental, Unité de signalisation navale, du 26 avril 1941 (*ibid.*, carton 70).
- 359 *Ramcke* : Voir SRGG1065.
- 360 *Notre existence n'a rien à voir avec celle des soldats* : Cf. le journal de Waldau le 9 sept. 1941 (DI

- film 75b). Sur ce point, je me suis servi d'abord de l'étude que Suchenwirth a consacrée à Udet (DI film 15b), de la chronologie établie par le colonel Max Pendele (Ba-Ma Lw. 104/13) et du journal de Milch pour l'année 1941 (DI film 57).
- 361 *Nous avons enfin gagné la guerre* : Voir Jodl cité dans le journal de Hewel le 8 oct. 1941 (DI film 75a).
- 362 *Canaris* : Voir Lahousen, dans les papiers Canaris/Lahousen (CO, document AL. 1933 dans IWM).
- 363 *Communiqué* : Voir le télégramme adressé le 18 nov. 1941 par Ondarza à Witzendorff (MD. 51).
- 364 *Pétain* : Cf. la rencontre de Goering avec le Duce le 28 janv. 1942 (Na film T120/59) ; cf. aussi le journal sténographié du général Karl Koller, le 1^{er} déc. 1941 (DI film 17).
- 367 *Hitler prend le commandement de l'armée* : Voir le télégramme adressé par Hitler à Goering et Raeder le 19 déc. 1941 (BA-MA, papiers Raeder, PG. 31762e).

Cinquième partie : *Banqueroute*

30. *L'ordre de mission de Heydrich*

- 371 *Voies ferrées encombrées* : Voir les notes établies par Görnert à l'attention de Goering sur les goulots d'étranglement, le 3 avril 1942 (Na films T84/8). *Hans Frank* est cité d'après le compte rendu sténographique de la session de délibération de son gouvernement le 16 déc. 1941 (journal de Frank, IfZ).
- 372 *Auftrag* : Voir l'ordre de mission donné à Heydrich par Goering le 31 juil. 1941 : une photocopie portant la signature de Goering se trouve dans le dossier « Heydrich » au BDC, en annexe à une lettre de Heydrich au chef SS Hauptmann, le 25 janv. 1942 (DI film 81) ; d'autres copies : ND, NG-2586, et ND, 710-PS. Voir aussi le témoignage de Goering à Nuremberg, *IMT*, ix, p. 574, et le rapport de Dieter Wisliceny, Bratislava, le 18 nov. 1946 (IfZ, F. 71. 8).
- 373 *Camp de concentration d'Oranienbourg* : Cf. le docteur Ondarza interrogé par Suchenwirth le 13 avril 1956 ; voir également l'interrogatoire de Goering le 24 mai 1945 (SAIC/X/5). *Expériences d'abaissement de température extérieure* : Voir la lettre adressée par Himmler au docteur Sigmund Rascher le 24 oct. 1942 (ND, 1609-PS).
- 373 *Relations avec Himmler* : Voir la lettre adressée par Himmler à Scherping le 12 sept. 1942 (Na, film T175/62/8465).
- 373 *Herbert Goering* : Cf. Himmler au chef de la RHSA, le 8 fév. 1943 (T175/21/5933) ; cf. l'interrogatoire de Albert Goering à Nuremberg le 3 sept. 1945.
- 373 *Fonctionnaire du Forschungsamt* : D'après l'interview que j'ai réalisée de Klaus Scholer, le fils de ce fonctionnaire, le 17 août 1985. *Unités de destruction* : Cf. l'interrogatoire de Goering SAIC/X/5. *Les conférences de Hitler* : Cf. l'étude de Ludwig Krieger, un des sténographes du Reichstag nommé au QG du Führer, le 13 déc. 1945 (IfZ, SI).
- 374 *Le rôle de Goering* : Consulter la note de Luther datée du 12 août 1945 dans le dossier tenu par la II^e Section intérieure du ministère des Affaires étrangères allemand qui traite de la « solution finale du problème juif 1939-1943 » (série 1512, NA film T120/780/1976 p., = ND, NG-2586).
- 374 *Solution territoriale* : Voir la lettre adressée par Heydrich à Ribbentrop le 24 janv. 1940 (*ibid.*, /2047).
- 374 *Invitation* : Lettre adressée par Heydrich à Luther, au Gruppenführer SS Hoffmann et d'autres, le 29 nov. 1941 (*ibid.*, /2043 ; ND, 709-PS ; BDC, dossier Heydrich).
- 374 *Conférence de Wannsee* : Cf. les minutes récapitulatives (Na film T120/780/) et la note de Luther. Et aussi le témoignage de Lammers dans le Procès XI le 23 sept. 1948 ; cf. également Himmler, carnet téléphonique, le 21 janv. 1942 (NA film T84/25).
- 375 *Lettre de Heydrich à Luther* : En février 1942 (NA film T120/780/2023). *Maisons juives* : Cf. la note adressée par Görnert à Schrötter et Brauchitsch, datée du 24 janv. 1942 (T84/8/8190 et /7647).
- 375 *Nouveau Conseil de recherche du Reich* : Un enregistrement sténographique de cette première session du 6 juil. 1942 se trouve dans les papiers de Milch : MD. 58. Pour la *Conférence des gauleiters* du 6 août, voir les notes (ND USSR-pièce 170) et le journal de Bormann, les 5 et 6 août 1942 (DI film 23).
- 376 « *Toute cruauté* » : Voir l'interrogatoire de Goering SAIC/X/5. Consulter son journal à la date du 16 avril 1942. Selon un article paru dans un journal en nov. 1939 (« Travail de Goering pour Bouhler »), NA film T84/8/8035, Goering, agissant comme président du Comité ministériel de Défense, avait chargé B. d'« examiner tous les renseignements et les plaintes des simples

citoyens ». Pour exemples typiques transmis par les bureaux de Goering (Görnnert) à Bouhler, consulter T/84/8 ; procès Greim : T84/7 ; procès Stengl : T/84/6 ; procès Waizer : T84/6 ; procès Manasse/Cohn T84/9, T/84/6 et T/84/7. Les déclarations de Körner au sujet d'Auschwitz lors de la session de Planification centrale le 2 juil. 1943 se trouvent dans les papiers de Milch, MD. 48 et ND, R-124 ; voir le témoignage de Körner au Procès XI, le 3 août 1948.

31. Le raid des mille bombardiers

- 379 *Sponeck* : Cf. le journal de Waldau, au mois de janv. 1942 (DI film 75b). Lire en particulier l'article de Günter Gribbohm dans *Deutsche Richterzeitung*, paru en mai 1972 et en fév. 1943, p. 53. Pour le discours prononcé par Himmler le 3 août 1944, voir *VfZ* (1953).
- 380 *Robert Ley* : Consulter également les documents personnels de Ley à la bibliothèque du Congrès, papiers R. H. Jackson (DI film 79).
- 380 *Visite à Rome* : Cf. l'itinéraire sur NA film T84/8 ; notes de Paul Schmidt, datées du 28 janv. 1942, et les journaux du comte Ciano. A Rome, Goering s'entretint également avec le général japonais Oshima, dont le rapport du 31 janv. à Tokyo fut intercepté par « Magie ». Goering sollicita le savoir des Japonais pour dessiner le plan des bateaux de débarquement. Il ajouta : « J'ai le sentiment d'avoir commis une grosse erreur en ne faisant pas plus d'attention au sujet du lancement de torpilles aériennes », bibliothèque FDR, PSF carton 5.
- 381 *Nomination de Speer* : Cf. le journal de Milch et ses souvenirs ; cf. également les annales du bureau de Speer.
- 383 *Documents Milch* : Ils offrent une description exhaustive de l'augmentation de la production de la Luftwaffe pendant l'année 1942 : voir la correspondance échangée par Goering et Milch, MD. 57 ; pour les conférences tenues par Goering en 1942, consulter MD. 62 ; pour les conférences du général Luftzeugmeister en 1942 (directeur de l'armement aérien), cf. MD. 13-14 ; pour la planification centrale 1942, cf. MD. 46. Tous ces volumes sont aujourd'hui archivés au BA-MA ; en consulter l'index sur DI film 16. Voir également les papiers Messerschmitt dans IWM, FD. 4355/45 et 4924/45.
- 383 *Représailles contre Londres* : Cf. la conférence donnée par Goering le 21 mars et le journal sténo de Koller en mars 1942 (DI film 17). Voir également le document Milch, « Exposés du maréchal et du Führer, 1936-1943 » (DI film 40).
- 384 *Hans Lange* : In RG. 260, papiers Hofer, carton 182.
- 385 *Josef Veltjens* : Cet ancien aviateur de la 1^{re} Escadrille Richthofen fut par la suite Oberführer des SA ; évincé du parti nazi en 1931 pour sa participation au « putsch Stennes ». Il ne fut pas réintégré en dépit des efforts déployés par Goering (cf. une lettre datée du 17 sept., 1937, dans les documents du BDC). Cf. l'interrogatoire d'Adolf Galland, dans ADI (K) 373/45. Pour ce qui concerne l'agence de Veltjens en Hollande, « Aussenstelle West », lire le journal de Goering à la date du 14 avril 1942 — discussion avec V. — et les dossiers de Görnnert, NA film T84/6/5856 au sujet d'achat au marché noir de machines-outils, et /5281, /5908 pour l'achat de conserves de viande et de 500 couvertures en laine destinées au front de l'Est. D'autres documents sur V. : cf. *ADAP (D)* ix, n° 313 ; x, 330 et 366 ; xi, 139 p., 162, 213, 258, 274, 411 et 542.
- 385 *Horchner* : Vin de Porto, voir la lettre adressée le 19 août 1942 par Brauchitsch à Görnnert (NA film T84/6) ; allocation de gaz, voir T84/7.
- 386 *C'est une honte* : Propos de Goering lors de la conférence du 13 sept. 1942 (NA. 62).
- 386 *Voyage à Paris* : L'itinéraire, etc., se trouve sur NA film T84/8. *Colère*, voir ci-dessous note p. 392.
- 386 *Problème de transport* : Cf. la conférence au quartier général du Führer, le 24 mai 1942 (papiers Milch, DI film 36a).
- 387 *Raid des mille bombardiers* : Cf. le rapport allemand sur les résultats dans MD70/71. *Hitler cité* d'après le journal de guerre de la Section historique de l'OKW.

32. La route de Stalingrad

- 388 Pour la rédaction de ce chapitre je me suis appuyé sur les comptes rendus textuels des conférences du général Luftzeugmeister (administrateur de l'armement aérien) (de MD. 14 à MD. 17), les conférences GL sur le développement (MD. 34), les conférences GL sur l'approvisionnement (MD. 17) et enfin sur les conférences de planification centrale (MD. 46-47). Voir aussi *Les propos de table* du 4 juil. 1942 (Heim, *op. cit.*).
- 388 *Champs pétrolifères* : Consulter les statistiques comme celles datées du 1^{er} janv. 1940, sur NA film T84/7.
- 389 *Conférence pétrolière* du 10 juillet 1942 : Voir le protocole mot à mot, T84/6.
- 389 *Knochen* : Voir la note dans les papiers Hofer, NA, RG. 260, carton 183.

- 389 *Château de Bort* : Cf. le rapport du commandant Drees, daté du 26 juin 1942 (Na, RG. 239, carton 76) ; cf. aussi la lettre adressée le 6 mars 1945 par le ministre de l'Éducation français à SHAEF (carton 77) ; cf. les propos du neveu de Goering, cités dans SRA. 4821 ; et le général von Thomas (CSDIC [RU] rapport SRM. 83), voir enfin l'article PW du 16 oct. 1944.
- 391 *Production comparée* : Cf. la conférence donnée par Goering le 29 juin 1942 (MD. 62, 5235).
- 392 *La conférence avec les gauleiters* : Cf. les minutes sténographiques de la conférence convoquée le 5 août par Goering avec les commissaires du Reich pour les territoires occupés et les gouverneurs militaires (ND, USSR pièce 170) ; voir aussi les notes prises par Etzdorf, le 7 août (DI film 61) ; le mémo de Görnert du 11 août 1942 (NA film T84/8), et le journal de Bormann des 5 et 6 août 1942.
- 393 *Schmid* : Cf. le procès-verbal de son interrogatoire, ADI (K) 395/45 ; daté du 16 oct. 1945.
- 393 *Partisans* : Cf. le mémo du professeur Günther Joel, du 24 sept. 1942 (ND, 635-PS), et l'interrogatoire de Goering à Nuremberg le 8 oct. 1945.
- 393 *Crise du Caucase* : Cf. le journal de Helmuth Greiner (SI) et le brouillon du journal de guerre de l'état-major opérationnel d'OKW (DI film 91) ; ainsi que le témoignage de Goering, *IMT*, du 15 mars 1946 ; également le journal de Milch du 7 sept. 1942.
- 395 *Divisions de campagne de la Luftwaffe* : Cf. le journal du maréchal von Manstein du 16 nov. 1942, ainsi que le rapport du général en chef Eugen Meindl du 15 mai 1943 (MD/.51, 551 p.).
- 396 *Kesselring* : Ses conversations au téléphone avec Goering sont reproduites dans *Diario* d'Ugo Cavallero (Rome 1948).
- 399 *Décision du pont aérien de Stalingrad* : La meilleure étude est celle de Johannes Fisher dans *Militärgeschichtliche Mitteilungen* (Stuttgart, 1969) ; toutefois, il n'a pas eu accès aux documents et aux journaux de Milch, pas plus qu'à ceux de Richthofen, Manstein, Pickert et Feibig (DI film 15a) sur lesquels je me suis appuyé. Voir l'interrogatoire de Goering SAIC/13, et spécialement ses remarques à Richthofen (cf. le journal, le 10 fév.) et son discours secret prononcé devant les autres commandants de la Luftwaffe, le 15 fév. 1943 (journal sténo de Koller, DI film 17).
- 399 *Conférence sur le pétrole* : Cf. les minutes sténographiques, le 21 nov. 1942, NA film T84/6/5661 p.
- 401 *Le train spécial Asia* : Lire « Itinéraire du voyage de Berchtesgaden à Paris via Munich », 22-23 nov. 1942, NA film T84/6/5280.

33. Nouvelle disgrâce

- 403 *Achats à Paris* : Les reçus, les devis et les listes se trouvent dans les papiers du professeur Jacques Beltrand, daté de Paris du 24 au 28 nov. 1942 (NA RG. 239, carton 74).
- 404 *Les frères juifs Löbl* : Cf. les interrogatoires par « Orion » de Walter Hofer et Bruno Lohse (NA, RG. 239, carton 84) ; cf. le mémo de Lohse (*ibid.*, carton 76) ; cf. la note de Mlle Limberger le 22 juin 1943 (carton 78).
- 405 *Rommel au QG* : Cf. le journal de Rommel (texte sténo sur NA film T84/259, transcrit par moi-même sur DI film 160) et compte rendu du voyage (NA film 313/472/1016 p.).
- 405 *Voyage à Rome* : Lire le compte rendu fait par Eugen Dollman à Himmler, le 16 déc. 1942 (NA film T175/68/4241 p.) ; cf. aussi la note abrégée du lieutenant Alfred-Ingemar Berndt à l'attention de Goering, datée du 30 nov. 1942 (T313/473/1026 p.) ; voir enfin les journaux de Rommel, Milch et Greiner.
- 405 *Réception de Mussolini* : Cf. le journal de Cavallero.
- 405 *Les larmes de Rommel* : Cf. le journal de Milch et ses souvenirs manuscrits (DI film 57 et 36a).
- 407 *Ciano et Cavallero arrivent* : Minutes italiennes dans les archives du haut commandement italien, le 15 déc. 1942 (NA film T821/457/0409 p.) ; lire aussi le journal de Cavallero.
- 407 *Stalingrad* : Papiers Zeitzler (BA-MA, cote N. 63) et archives de la Sixième Armée et du Groupe armé Don aux BA-MA.
- 408 *Production de la Luftwaffe* : Les comptes rendus pour 1943 se trouvent dans les archives des conférences GL, MD. 17 ; pour les conférences GL sur le Développement, voir MD. 34 ; pour les conférences sur la Planification centrale, voir MD. 46 et 47. Je me suis également basé sur le carnet de rendez-vous de Goering, du 1^{er} au 5 juin 1943 (IfZ, Ed. 180) et sur un carnet plus complet tenu par Goering de la fin mai au 3 juil. 1943 ; ainsi que Hermann Weiss de l'IfZ l'a remarqué (VfZ [1983], 365 p.), ils constituent une source de grande valeur mais seulement si on les utilise avec les journaux et les documents de Milch.
- 409 *Mission de Milch à Stalingrad* : Cf. le journal de travail de Milch du 15 janv. au 2 fév. 1943 (DI film 15a ; BA-MA, Lw. 108/7 et III. L78/1-5) ; consulter aussi l'étude que le général Werner Beumelburg a consacrée au pont aérien de Stalingrad, le 8 juin 1943 (papiers Milch, DI film 36b).
- 410 *Échec des escadres* : Voir en particulier les commentaires acides de Milch lors des conférences GL le 9 fév. (MD. 18, 4336 p.) et le 16 fév. (4438 p.), et les conversations téléphoniques rapportées dans son journal de travail.

- 412 *Journal de Richthofen* du 10 au 13 fév. 1943 ; le colonel Karl Gundelach a eu la gentillesse de me communiquer ce journal important sur le plan historique avec la permission de la baronne Jutta von Richthofen.
- 414 *Paulus a été trop faible* : Entre les 15 et 17 fév. 1943, Goering avait convoqué les commandants de la Luftflotte à une conférence pour faire le point sur la situation : les transcriptions se trouvent dans MD. 57, 3046 ; voir également les notes sténo et le journal de Koller.

34. L'avion à réaction

- 416 *Seversky* : Cf. l'interrogatoire de Goering, le 10 mai 1945 (bibliothèque du Congrès, papiers Spaatz). Un compte rendu sténo de la conférence de Goering et Milch, le 22 fév. 1943 se trouve dans MD. 62, 5353 p.
- 416 *Sur l'Obersalzberg* : Cf. le journal de Goebbels ; pour ses conversations avec Speer, voir les annales de son bureau pour 1943 ; l'original se trouve dans les archives IWM FD. 3037/49 sur DI film 41 ; et une copie imparfaite à la demande de Speer après-guerre se trouve aux BA, à Coblenze.
- 417 *En Italie* : Cf. la lettre adressée par Hofer à Ventura, au mois de mars 1943 ; également l'interrogatoire de Hofer par Giorgio Castelfranco de la mission de la République italienne pour les Restitutions à l'Allemagne et à l'Autriche, le 4 déc. 1946 (NA, RG. 260, carton 396) ; le professeur Gottlieb Reber, agent d'art de Goering en Italie, affirma que Goering passait souvent de longues heures avec le comte Contini, qui faisait commerce d'œuvres d'art, au grand désespoir des commandants de la Luftwaffe. Une fois, Goering dit en rageant : « Contini, il est dommage que vous ne soyez pas un juif de Paris, alors je vous aurais tout pris » (NA, RG. 239, carton 77). Pour le paiement des objets d'art italiens par l'intermédiaire de Gerch, son fonctionnaire Amstrat : 8 millions de livres le 25 fév., 2 millions le 3 mars 1943, etc. (consulter *ibid.*, carton 76).
- 418 *Jeschonnek* : Cf. la conversation de Jeschonnek avec le lieutenant-colonel Werner Leuchtenberg, le 24 janv. 1955 (BA-MA, Lw. 104).
- 418 *Le maréchal revient* : Cf. les journaux de Goebbels, Greiner (DI film 91) et Rommel (sténo sur Na film T84/259, transcription sur DI film 61). *Goering nommé Pelz* : Cf. MD. 65, 7071 p.
- 419 *Tirade de Goering* du 18 mars 1943 : Cité textuellement dans MD. 62, 5461 p. ; abrégé dans les papiers Messerschmitt, IWM, FD. 4355/45 vol. 2.
- 419 *Nos messieurs n'arrivent même pas à trouver Londres* : En général sur la guerre aérienne entre 1943-1945, consulter le colonel (G.S.) Greiff (officier à l'état-major de la Luftwaffe) interrogé par APWIU, 9^e Force aérienne, rapport n° 85/45 (NA, RG. 332, carton 46). *Guerre électronique* : Lire l'interrogatoire de Wolfgang Martini, dans ADI (K) 334/45, le 21 juin 1945.
- 421 *Général Kurt Dittmar* : Cf. son journal à la date du 19 mars 1943 (DI film 60).
- 421 *Décision sur le Me 262* : Compte rendu de Galland à Milch et Goering, le 25 mai 1943 (MD. 56, 2620) ; voir aussi la conférence GL du 25 mai (MD. 20, 5430 p.) ; également le journal de Milch (DI film 57) ; cf. Galland, SRGG. 1035. Le professeur Messerschmitt tenait un dossier spécial sur la controverse au sujet du Me 262 (IWM, FD. 4924/45) ; voir enfin l'article de Hans Redemann intitulé, « Messerschmitt 262 » dans *Flug Revue* (1970).

35. Le suicide de Jeschonnek

- 424 *Violents raids sur la Russie* : Voir l'article de Herhudt von Rohden in *WR* (1951).
- 427 *Popularité de Goering au plus bas* : Cf. le journal inédit de Goebbels (DI film 52).
- 428 *Hitler reçoit les ingénieurs de l'aéronautique* : Cf. les souvenirs dactylographiés du capitaine Wolf Junge (IfZ, SI) ; également l'interrogatoire USSBS de Messerschmitt, et ses notes abrégées pour la conférence in IMW dossier FD. 4924/45 ; ainsi que le journal de Bormann, à la date du 27 juin 1943.
- 427 *Hüls* : Cf. Milch à Goering, le 23 juin 1943 (MD. 51, 0426).
- 428 *Herrmann* : Conférence avec Goering le 27 juin 1943 (MD. 63, 5842 p.) ainsi qu'une interview que j'ai réalisée ; et le télégramme daté du 29 juin 1943 adressé par Milch à Goering (MD. 51, 0514).
- 429 *Discours de Hitler* prononcé le 1^{er} juil. 1943, résumé dans les papiers du général Johannes Friessner, BA-MA, RH. 24-23/1 ; cf. aussi le résumé sur NA film T77/783 (= ND, 739-PS) ; le général von Knobelsdorff y fait allusion dans son rapport X-P4, le 14 mai 1945 ; cf. encore un article du général W. E. Kempff aux BA-MA, N. 63/12.
- 430 *Inspection de Milch dans la Ruhr* : Cf. le rapport de Milch, daté du 29 juin 1943 (MD. 51, 0512 p.) ; également son journal les 2-3 juil. 1943, et enfin son témoignage au Procès II, 14 mars 1947 ; cf. Axthelm SRG. 1032.
- 431 *Euphorie au sujet de l'Opération Citadelle* : Cf. le journal de Rommel, le 6 juil. 1943 (DI film 61).

- 432 *Hitler furieux* : Propos de Hitler au Conseil de guerre du 25 juil. 1943 ; cf. l'ouvrage de Helmut Heiber, *Hitlers Lagebesprechungen* (Stuttgart, 1962), 309 p.
- 435 *Bodenschatz* : Cf. SRGG, 1222 ; également le journal de Milch, le 3 août 1943 ; et l'ouvrage de Wilfried von Oven, *Mit Goebbels bis zum Ende* (Buenos Aires, 1949). Cf. l'appel téléphonique de Goering à Milch le 28 juil. 1943, MD. 51, 0421.
- 435 *Nouveau système de défense nocturne* : Cf. le télégramme adressé par Milch à Goering le 3 août 1943 (MD. 56, 2590) ; également le compte rendu de l'interrogatoire sur Galland et Gollob, intitulé « The Birth, Life and Death of the German Day Fighter Arm », ADI(K) 373/45 ; ainsi que celui sur Schmid, Kammhuber, Stumpff et Ruppel intitulé « L'histoire du système de défense nocturne », ADI(K) 416/45. Tous deux aux NA, RG. 407, carton 1954m.
- 436 *Goering impopulaire* : Cf. la lettre adressée par Berger à Himmler, le 30 juil. 1943 (Na film T175/124/9100).
- 436 *Jeschonnek* : Cf. les interviews de Lotte Kersten, Kurt Student, Hans-Georg von Siedel réalisées par Suchenwirth.
- 436 *Lutte pour le pouvoir* : Cf. l'interrogatoire de Goering par Shuster, le 20 juil. 1945.
- 437 *Peiner* : Cf. la lettre adressée par Mlle Limberger à Goering le 16 août 1943 (NA, RG. 260, carton 396). *Docteur Ondarza* : Cf. l'entretien avec Suchenwirth le 17 avril 1956.
- 437 *Fausse alerte pour Berlin* : Cf. le télégramme adressé par Weise à Goering le 21 août 1943 (archives de la Führungsakademie der Bundeswehr, Hambourg) ; cf. l'interview que j'ai réalisée de Kammhuber, le 6 nov. 1963. *Raid sur Peenemünde* : Cf. mon ouvrage *The Mare's Nest* (Londres, 1964).
- 438 *Suicide de Jeschonnek* : Se reporter ci-dessus, notes p. 436 et 437 ; cf. également l'étude de Suchenwirth, « Hans Jeschonnek », sur DI film 15 b.

36. Pluie de bombes sur le Reich

- 440 *Statistiques sur les canons et les chasseurs* : Lire le discours que Milch prononça devant les gauleiters à Posen le 6 oct. 1943 (Na film T175/119/5054 p.).
- 440 *Pilote de planeurs* : Cf. la conférence GL prononcée par Goering le 14 sept. 1943 (MD. 25, 7634 p.).
- 441 *Park Hotel* : Cf. Bodenschatz, SRGG. 1238.
- 441 *L'ère Korten* : Voir l'interrogatoire USSBS de Koller, les 23 et 24 mai 1945. En général, pour ce qui concerne les problèmes de production de la Luftwaffe dans la deuxième moitié de l'année 1943, voir les comptes rendus textuels des conférences GL dans MD. 21 à 26 ; pour les conférences GL sur le Développement, voir MD. 38 ; pour les conférences GL avec Speer (à partir du 25 août), voir MD. 30 et 31 ; pour les conférences sur la défense nocturne, voir MD. 30 ; pour les conférences sur le canon de 88, voir MD. 41 ; et pour les conférences sur l'Organisation centrale, voir MD. 48 (l'ensemble aux BA-MA).
- 444 *Bombardement de Brindisi* : Cf. la conférence de Goering, le 14 oct. 1943 (MD. 63, 6228) ; cf. également le 8 oct. (/5722 et /5775 p.).
- 445 « *Je préfère continuer...* » : Propos de Hitler lors du Conseil de guerre le 3 oct. 1943.
- 445 *Galland* : Cf. Goering en conférence le 7 oct. 1943 (MD. 63, 5665).
- 446 *A quoi donc pense le maréchal Milch ?* : Cf. les propos de Goering lors de la conférence du 9 oct. 1943 (MD. 63, 6252 p.). *Les plus grandes batailles* : Cf. les propos de Goering le 27 oct. 1943 (MD. 62, 5652).
- 448 *Schweinfurt* : Propos de Goering au cours de la conférence du 14 oct. 1943 (MD. 63, 6252 p.). Sur l'attaque aérienne de Schweinfurt, voir les propos de Galland au cours de la conférence GL-Speer le 27 oct. 1943, MD. 31, 0751 et ceux de Goering à Arnhem-Deelen, le 23 oct. 1943 (MD. 63, 6133 p.).
- 450 *Conférence au sommet* : Cf. le journal de l'état-major de la flotte le 27 oct. et la transcription à la même date sur DI film 44 ; également Goering en conférence les 28 oct. (MD. 63, 6080) et 2 nov. 1943 (/5961 p.) ; cf. aussi l'interview que j'ai réalisée le 19 nov. 1969 avec Below.

37. Offensive américaine

- 452 *Discours de Goering aux gauleiters* : Discours prononcé par Goering le 8 nov. 1943 (MD. 63, 5859 p., et BA-MA RL. I/1) ; la citation que j'ai utilisée est extraite d'une lettre adressée par Herbert Backe à sa femme, le 15 nov. 1943.
- 452 *Programme de production* : Cf. les conférences GL de MD. 26 à MD. 29 ; pour les conférences GL avec Speer, voir MD. 31 et 32 ; pour les conférences GL sur le Développement, voir MD. 38, 39 et

- 43 ; pour les conférences GL sur le canon de 88, voir MD. 41 ; pour les conférences GL sur l'Organisation centrale, voir MD. 48 (tous ces documents aux BA-MA).
- 452 *Me 262* : Cf. dossier Messerschmitt FD. 4355/45, vol. 3 à IMW ; également Goering à la conférence du 14 oct. 1943 (MD. 63, 6261 p.).
- 453 *Desau* : Cf. Goering à Desau, le 4 nov. /5923 p. ; et à Brandenburg, le 5 nov. /5706 p.
- 453 *Ordre de Galland* donné le 8 nov. 1943 : texte anglais décodé dans SHR-013 ; une copie en a été envoyée à la FDRL le 24 nov. 1943 (dossier A16/Allemagne).
- 454 *Dommages lors du raid aérien du 22 nov. 1943* : Cf. Milch dans SRGG. 1323 ; également le journal de l'état-major de la flotte, le 22 nov. et aussi Milch lors de la conférence de Goering du 30 nov. 1943.
- 454 *Convocation à Carinhall* : Cf. la transcription de cette conférence du 23 nov. 1943, sur MD. 64, 6636 p.
- 454 *Insterburg* : Pour le programme, cf. MD. 51, 0416 p. ; voir également les remarques de Kröger lors de la conférence GL, le 1^{er} fév. ; et les interviews que j'ai réalisées avec Milch, Petersen et Below.
- 455 *Raids de représailles* : Cf. les conférences de Goering les 26 nov. (MD. 64, 6632 p.) et 28 nov. (/6694 p.) ; pour l'ordre d'opérations donné par Goering le 3 déc. 1943, cf. une annexe au journal de guerre du haut commandement de la Luftwaffe (OKL) sur NA film T321/10.
- 455 *Bombardiers* : Cf. le télégramme adressé par Below à Goering le 5 déc. 1943 (MD. 53, 0725), ainsi que la conférence GL du 7 déc. 1943. *A Paris* : Cf. le journal de Goebbels du 7 déc.
- 456 *L'autel de Bâle* : Cf. les interrogatoires de Goering à Nuremberg les 6 et 8 oct. 1945.
- 456 *Une surprise* : Cf. les rapports de MFA & A, datés du 29 juin 1945 (IMW dossier FO. 645) ; bureau de guerre, rapport sur le pillage artistique, le 2 fév. 1945 (NA, RG. 239, carton 42) ; pour les photos du pillage du mont Cassin, cf. le carton 49. Le rapport MFA & A daté du 20 juil. 1944 répertorie les caisses et leur contenu qui arrivèrent au Vatican (carton 62).
- 457 *Usines souterraines* dans le massif du Harz : Pour l'enquête alliée, se reporter à « Central Works Inc. » ; cf. le dossier FD. 194/46 (dossiers production A4), FD. 3268/45 (visite du complexe souterrain), et DI film 24. En général, cf. le témoignage de Xaver Dorsch au Procès II, le 24 fév. 1947.
- 457 *Me 410* : Cf. le télégramme de Goering à Milch, du 12 janv. 1944 (MD. 51, 0414 p.).
- 458 *Ramcke* : Propos rapportés dans SRGG. 1065.
- 459 *Une victoire décisive* : Cf. le journal de guerre du I^{er} Corps de chasseurs. « *Big Week* » : *US Army Air Force in World War II*, vol. iii, 30 p. ; et au ministère de l'Air britannique, l'ouvrage *The Rise and Fall of the German Air Force* (PRO, AIR. 41/10).
- 459 *État-major pour les avions de chasse* : Cf. la conférence de Goering du 4 mars 1944 (MD. 64, 6511 p.) ; Milch s'exprimant lors de la conférence des pilotes de chasse du 6 mars (MD) ; Saur, lors de la conférence de Planification centrale du 11 mars (MD. 48, 9874) ; et le journal de Milch (DI film 57).

38. Danger imminent à l'Ouest

- 461 *Ambassadeur du Japon* : Rapport sur le moral, par radio à Tokyo ; cité dans la récapitulation « Magie », le 7 mai 1944 (NA, RG. 457, SRS 1286-1307). *Endoctrinement des officiers nazis* : Cf. l'interrogatoire de Goering le 20 juil. 1945 par Shuster.
- 462 *Prisonniers dans les camps* : cf. la lettre adressée par Himmler à Goering le 9 mars (ND, 1584-PS) ; également le journal de Himmler le 9 mars 1944. *Travaux forcés* : Conférence GL avec Speer les 25 août (MD. 30, 0418) et 10 nov. (MD. 31, 0711).
- 462 *Le camp Sagan* : Cf. Jodl, notes pour le procès, les 5 et 8 avril (papiers Jodl) ; également l'interrogatoire de Goering à Nuremberg le 8 oct 1945 ; et les propos du général Forster de la Luftwaffe rapportés in SRGG. 1239 ; voir aussi in CSDIC l'interrogatoire de deux gardes du camp de Sagan, SIR. 1170 ; et le journal de Milch le 23 fév. 1946 (DI film 58). Cf. l'interrogatoire de Goering par Eric Werburg le 29 mai 1945.
- 463 *Pilote de Ju 188* : Propos surpris le 20 avril 1944, in SRA. 5166 (PRO, dossier WO. 208/4133). En général, pour avoir des informations sur la production de la Luftwaffe dans la première moitié de 1944, consulter les conférences GL dans MD. 29 ; pour les conférences de l'état-major des chasseurs, voir MD. 1 à 6, en particulier ce qui concerne les quatre voyages d'inspection de Milch — 8 au 13, du 14 au 15, du 21 au 22 mars et enfin du 3 au 4 avril 1944 — à la base industrielle de la Luftwaffe détruite (« Opération Hubertus ») ; consulter enfin les comptes rendus des sessions de l'Organisation centrale dans les volumes MD. 48 et MD. 55.
- 463 *Pilotes-suicide* : Cf. l'interrogatoire de Hanna Reitsch, AIU/IS, procès-verbal n° 10 du 28 nov. 1945 (bibliothèque Hoover, papiers Lerner, carton 21). Enfin ci-dessous note p. 471.
- 464 *Au-dessus de Stuttgart* : NCO Kugler, propos interceptés in SRY. 1978.

- 465 *Promenade en montagne* : Propos de Saur à la conférence de l'état-major de la chasse le 8 avril 1944 (MD. 5, 2388 p.)
- 465 *Usines souterraines* : Cf. la conférence de Goering le 1^{er} mai 1944 (MD. 64, 6400 p.) ; également celle du 28 oct. 1943 (MD. 63, 6040) ; les propos de Saur à la conférence de Goering le 19 avril 1944 (MD. 64, 6480), et ses notes après sa rencontre avec Hitler les 6 et 7 avril 1944 (IWM, dossier 3353/45, vol. 68) ; cf. également la conférence de Xaver Dorsch avec Goering le 14 avril et les jours suivants, reproduite dans l'ouvrage de Willi Boelcke, *Deutschlands Rüstung im Zweiten Weltkrieg* (Francfort, 1969), 349 p.
- 465 *Speer* : Notation dans les Annales de son bureau à la date du 19 avril 1944 ; voir le décret promulgué par le Führer le 22 avril 1944 (IWM, FD. 2049/49). Le 25 mai 1944, Speer ferait remarquer au cours d'une session d'Organisation centrale : « Si nous n'avons rien vu [c'est-à-dire aucune invasion] en juin ou en juillet, nous pouvons affirmer que tout l'hiver se passera tranquillement » (MD. 55, 2170).
- 466 *Échec de la production de pétrole synthétique* : Lire l'interrogatoire de Goering par APWID (9^e Escadre aérienne) le 29 mai 1945 ; propos de Milch interceptés et rapportés dans SRGG. 1313 ; cf. également l'interrogatoire USSBS de Koller les 23 et 25 mai 1945. *Le message radio* est cité in SRH-013.
- 468 *Conférence sur la production aéronautique* : Elle s'est tenue le 23 mai 1944 au matin ; cf. le compte rendu MD. 64, 6832 p. ; et les journaux de Milch et Richthofen ; lire l'interrogatoire de Galland, ADI (K) 373/45. Voir aussi la polémique autour de l'étude secrète de Koller intitulée « Puissance minimum requise des forces aériennes allemandes si l'Europe centrale doit être conservée », du 19 mai 1944 (papiers Koller, DI film 17 ; cf. une copie dans MD. 53, 0706 p.).
- 468 *Au Berghof* : Voir les conférences de Goering les 24 (MD. 64, 6900 p.), 25 (/6718 p.) et 29 mai (/6323 p.). Conférence de l'aviation de chasse le 26 mai 1944 (MD. 7, 3646 p.) et mes interviews de Milch le 14 mai 1968 et de Petersen le 28 juin 1968 ; et le rapport adressé à Bormann aux BA, dossier NS. 6/152. Interrogé le 29 mai 1945 sur la raison pour laquelle le Me 262 opérait comme un bombardier, Goering répondit : « La folie de Hitler ! »
- 469 *Ordre du Führer* : Cf. le texte du télégramme adressé par Goering à Milch, Galland, etc., le 27 mai 1944 (MD. 53 0730 p.).
- 469 *Pour éviter toute méprise* : Cf les propos de Goering lors de la conférence du 29 mai 1944 (MD. 64, 6323 p.).

39. Sacrifice total

- 470 *La première citation* est extraite de l'interrogatoire de Goering du 24 mai 1945, SAIC/X/5. Le message radio du II^e Corps aérien se trouve in SRH-013. Je me suis également appuyé sur les journaux de guerre de C-dans-C Ouest, du haut commandement du Groupe armé B et des interrogatoires de Goering et Brauchitsch cités par Ernst Englander dans *Interavia*, juil. 1946.
- 471 *Papiers de Karl Koller* : A l'origine collection des « Comptes rendus quotidiens » dictés par lui durant le mois de juin 1944 (DI film 17).
- 471 *Décodage* : Voir l'étude bien documentée de Ralph Bennett dans les archives Ultra maintenant au PRO, *Ultra in the West : The Normandy Campaign of 1944-1945* (Londres, 1979).
- 471 *Escadrille-suicide* : Cf. Reitsch (cf. ci-dessus note p. 463) ; voir les comptes rendus quotidiens de Koller du 9 et 18 juin ; et le journal de Milch, les 29 et 31 juillet, et le 1^{er} août ; voir également le deuxième mémo de Speer sur les plantes sujettes à l'action de l'hydrogène, en date du 28 juil. ; note sur la conférence avec le colonel SS Skorzeny le 31 juill. 1944 (MD. 53), ainsi qu'une lettre qu'il m'a adressée le 11 juin 1970.
- 472 *Galland* : Propos interceptés et rapportés in SRGG. 1248.
- 472 *Poltava* : Cf. le compte rendu quotidien de Koller, le 21 juin (DI film 17).
- 473 *Production de la Luftwaffe* au cours de l'été 1944 : Cf. les conférences GL dans MD. 29 ; les conférences de l'état-major du corps des chasseurs, MD. 7 et 8 ; les conférences d'Organisation, MD. 55.
- 473 *Trésors artistiques* : Cf. la correspondance Bunjes-Hofer entre le 7 et le 17 juil. 1944 (Na, RG. 260, carton 172). La statue en marbre « Diane », sans doute sculptée par Jean Goujon, provenait du château d'Anet ; le sculpteur français G. Chauvel avait été chargé d'en faire une copie pour Goering qui avait fait venir d'Italie du marbre par wagon spécial (cf. la lettre de Bunjes à Limberger du 16 fév. 1942, RG. 239, carton 78).
- 473 *Stratégie de Hitler* : Cf. les comptes rendus quotidiens de Koller le 9 juil. 1944 (DI film 17).
- 474 *Goering le matin du 20 juil.* : Cf. la lettre que m'a adressée le général en chef Friedrich Kless le 19 oct. 1987.
- 474 *Attentat à la bombe contre Hitler* : Je me suis servi, en particulier, des documents rassemblés par le général Hugh Trevor-Roper pour les Services secrets britanniques après-guerre (DI film 38).

- Présence de Goering auprès de Hitler ce jour-là* : Cf. la lettre adressée par Martin Bormann à sa femme le 19 juil. (François Genoud possède l'original ; cf. l'édition *Lettres de Bormann* [Londres, 1954]). Les témoignages oculaires les plus fiables sont ceux de Bodenschatz (SRGG. 1219), Dollmann (CSDIC/CMF/X-194), Below (rapport BAOR, le 23 janv. 1946) et Buchholz (DI film 13). Cf. la note de Paul Schmidt sur la conférence de Hitler et Mussolini, et le journal de l'état-major de la flotte, à la date du 20 juil. *Opinion de Goering sur Beck* : Cf. l'interrogatoire de Goering, SAIC/13.
- 474 *Discours secret* : Cf. le compte rendu du discours prononcé par Goering le 25 nov. 1944 dans les papiers de Koller (DI film 17). « *Aucun officier de ma Luftwaffe...* », cité par Heydt, GRGG. 205.
- 475 *Barsewisch* : Cf. étude manuscrite dans les papiers de Trevor-Roper (DI film 38). *Participation de Herbert L. W. Goering* : Cf. le témoignage manuscrit du général SS Georg Kiessel le 6 août 1946 (*ibid.*) et plus spécialement l'interrogatoire BAOR de Rudolf Diels au centre d'interrogatoire 031 (NA, RG. 332, MIS-Y, carton 49). *Au sujet de la flotte aérienne du Reich et du putsch* : Cf. le manuscrit de Lischka du 10 avril 1946 (DI film 38) et le message radio daté du 20 juil. 1944, SRH-13.
- 475 *Toute une clique de généraux* : Cf. la lettre adressée par von Osten à Lina Heydrich le 24 oct. 1944 (bibliothèque Hoover, papiers Leners, DE. 424/DIS. 202).
- 476 *Helldorf* : Cf. l'interrogatoire de son fils le comte Joachim Ferdinand von Helldorf qui était caporal, et avait été pris en Normandie le 11 juil. 1944 : voir l'article n° 12 dans PW, daté du 4 août 1944. *Liste des personnes à exécuter* : Bureau central de la Sécurité du Reich (RSHA), département IV, cf. la note : « Documents... Trouvés dans une enveloppe laissée par Goerdeler », Berlin, le 3 août (DI film 38).
- 476 *Un discours belliqueux* : Prononcé devant son régiment d'escorte le 29 oct. 1944 (annexe au journal de guerre de la Division des Panzers, BA-MA, RL. 32/37).
- 477 *Une des sténographes de Hitler* : Cf. le journal de Karl Thöt (IfZ, SI) ; le télégramme adressé par Dönitz aux commandants de la flotte le 23 juil. 1944 (BA-MA, H. 3/463), et le télégramme adressé par Goering le 23 juil. (BA, collection Schumacher, document 117). Cf. l'étude de Raeder intitulée « Mes relations avec [sic] Adolf Hitler et le Parti », Moscou, août 1945 (DI film 48).
- 478 *Successeur de Korten* : Je suis le journal tenu par le général Werner Kreipe du 22 juil. 1944 au 2 nov. 1944 (NA, MS #P-069 ; une copie se trouve à l'IfZ, SI), les interviews de Kreipe (IfZ, ZS-87) et Suchenwirth, le 22 nov. 1954 (BA-MA, Lw. 104/5) ; également le journal de Werner Beumelburg du 18 juil. 1944 au 12 juil. 1945 (voir « l'ami masculin »).
- 480 *Aux arrêts chez lui* : Cf. le rapport OSS L. 44952 du 29 août 1944 (NA, RG. 226).

40. La chasse aux sorcières

- 482 *Transférer les œuvres d'art* : Cf. la note de Rosenberg à l'attention de Lohse et d'autres, du 14 août 1944 (ND, pièce RF-1346) ; et l'interrogatoire de Lohse (NA, RG. 239 carton 84).
- 482 *Plaques immatriculées WL* : Cf. la lettre adressée à Himmler par Berger le 26 sept. 1944 (ND, NO-1822). Le comportement scandaleux de quelques officiers de la Luftwaffe est décrit par Hammerstein au cours de son interrogatoire par Suchenwirth le 5 sept. 1955, et dans le dossier Bormann (BA, collection Schumacher, dossier 315). *Véhicules hippomobiles* : message du II^e Corps de chasseurs, SRH-013.
- 482 *Le procès Bachstitz* : Cf. les dossiers Hofer, Na, RG. 239, cartons 74, 75 et 78 ; le détective était Franz Brandenburg, Kriminal-Obersekretär, interrogé par la 101^e division aéroportée américaine le 4 juil. 1945 (DI film 132).
- 489 *Incidents déshonorants* : Cf. l'ordre n° 3 donné par Goering le 17 oct. 1944 (bibliothèque Hoover, papiers Leners, DE. 337/DIS. 202).
- 490 *Trakehnen* : Rapporté par Goering le 25 nov. 1944 (cf. ci-dessus note p. 474).
- 490 *Chefs d'escadrille de chasse* : Cf. les propos interceptés et rapportés par Galland (SRG. 1229) ; ceux du capitaine Pliefke (SRA. 5828) et ceux du lieutenant-colonel Kögler (SRA. 5813).
- 491 *Avertissement de Spaatz* : Cf. le journal de Spaatz les 12 oct. 1944 et 5 janv. 1945 (bibliothèque du Congrès, papiers Spaatz, cartons 16 et 20).
- 492 *Darré* : Cf. son journal le 7 nov. 1944 et sa remarque rapportée dans X-P4 le 14 mai 1945. *Klosinski* : Lire l'interview réalisée par le professeur Suchenwirth le 1^{er} fév. 1947 (BA-MA, Lw. 104/14).
- 493 *Dossier de Bormann* : Cf. aux BA, collection Schumacher, dossier 315.

41. L'heure H pour Hermann

- 494 *Offensive de la chasse* : Cf. les interrogatoires de Brauchitsch le 20 août 1945 (APWIU, 9^e Force aérienne) et de Goering le 20 juil. 1945 (Shuster).

- 494 *Noël à Carinball* : Cf. les propos d'Ondarza interrogé par Suchenwirth le 17 avril 1956 (BA-MA, Lw. 104/3) ; également les souvenirs d'Emmy Goering.
- 495 *Galland* : Cf. le caporal Reuthers (du QG, 2^e division des chasseurs), propos interceptés in SRX. 2123 (WO. 208/4164) ; cf. également les propos de Galland surpris en conversation avec Herget in SRGG. 1211 ; et Milch in SRGG. 1226 et 1229 ; pour le lieutenant-colonel Kögler (qui avait commandé les *Jagdgeschwader* 6), voir SRA. 5813 ; pour le capitaine Pliefke, voir SRA. 5828 ; consulter les papiers de Galland BA-MA, N. 211/2), et son dossier sur « La Luftwaffe en situation de crise » entre le 15 oct. 1944 et le 20 avril 1945 (BA-MA, RL. 1/4).
- 496 *Opération Bodenplatte* : Cf. APWIU (9^e Force aérienne), rapport n° 2/45, « Vœux de nouvel an de la Luftwaffe » du 5 janv. ; et le rapport n° 4/45 du 9 janv. 1945 (NA, RG. 332, carton 46). Également les interrogatoires de Goering les 10 et 29 mai 1945 ; ceux de Koller les 23 et 24 mai 1945, de Greiff le 29 juin 1945 ; de Christian le 19 mai 1945 ; et du général Karl Heinz Sandmann, du haut commandement de la Luftwaffe, Section des plans par l'APWIU (2^e Force aérienne), n° 77/45 (NA, RG. 332, carton 46). Pour des résumés différents des résultats, cf. les journaux de guerre de l'état-major de la flotte, les 2 et 7 janv. et du haut commandement, vol. iv, 1359 ; la 3^e division des chasseurs revendiqua la destruction de 398 avions ennemis au sol, mais reconnut des pertes considérables au cours des 622 sorties (cf. Bennett, *op. cit.*) ; l'auteur de SRH-013 estimait que 900 bombardiers allemands s'étaient envolés ce jour dont 300 au moins furent abattus ; soixante pilotes de bombardiers furent faits prisonniers.
- 496 *Heure H pour Goering* : Ces messages allemands avaient été déchiffrés respectivement à 3 h 08 et 3 h 29 du matin, mais on ne s'était pas rendu compte de leur signification (PRO, dossier DEFE. 3/DT. 878 et 879).
- 498 *Quelque chose de son ancienne et impitoyable énergie* : Cf. l'ordre n° 11 de Goering du 26 janv. 1945 (BA-MA Lw. 104/3 ; NA film T177/3/5007) et à la bibliothèque Hoover, papiers Lerner, carton 21). *Le procès Waber* : Cf. le journal de Kreipe à la date du 28 sept. 1944.
- 499 *Ses gardes du corps l'entendirent s'exclamer* : Cf. les interrogatoires de Brandenburg et Lau le 5 juil. 1945 (DI film 13).
- 499 *La vie amoureuse mouvementée de Galland* : On entendit Milch s'exclamer le 20 mai 1945 : « Typique de ces messieurs du Parti ; dire cela de Galland quand il n'y en a pas un d'entre eux qui n'ait pas eu au moins deux poules ! » (SRGG. 1250) ; également l'ordre n° 12 du 23 janv. aux BA-MA, dossier Lw. 104/3, et (déchiffré par les Britanniques) in SRH-013.
- 500 *Problème familial* : Cf. les interrogatoires d'Albert Goering les 3 et 25 sept. 1945 (NA film M. 1270). Pour rédiger ce chapitre, je me suis surtout appuyé sur le journal de guerre de l'état-major chargé des opérations de la Luftwaffe au haut commandement, des 1^{er} au 7 avril 1945 (NA film T321/10/6800 p.).
- 502 *A Veldenstein* : Note sur la conférence de Goering avec le professeur Hetzelt le 7 févr. 1945 (NA, RG. 260, carton 395).
- 502 *Citations de Goebbels* : Extraites de son journal.
- 502 *La cible était Dresde* : Cf. le journal de guerre du haut commandement le 14 fév. ; et plus généralement l'ouvrage de David Irving, *La Destruction de Dresde* (Londres, 1963), ainsi que DI films 10, 11, 12 et 35.
- 503 *Les décodeurs britanniques* : Le message de Himmler est cité in SRH-013 ; cf. également son télégramme à Alvensleben du 15 fév. 1945 : « Mon cher Alvensleben. Ai reçu votre rapport telex du 15 fév. 1) : approuve le déplacement de votre bureau mais seulement dans les faubourgs de Dresde. Ailleurs ferait mauvaise impression. 2) : le temps de la fermeté et de l'action immédiate pour remettre l'ordre est venu. 3) : donnez-moi un bon exemple de calme et d'énergie ! » (NA film T175/40/0553).
- 503 *Bodenschatz au rapport* : Bodenschatz, propos interceptés in SRGG. 1222.
- 503 *Forteresse volante* : Cf. l'interrogatoire des survivants par APWIU (9^e Force aérienne), rapport n° 18/45, et par APWIU (1^{re} Force aérienne), rapport n° 19/45 aux NA, RG. 332, carton 46 ; pour les opérations spéciales de KG 200, voir ADI (K), compte rendu 512C/1944 et l'interrogatoire de Goering le 4 juin 1945 à « Ashcan » ; également les remarques rapportées par les survivants : le lieutenant Magdanz (SRX. 2077), le capitaine Pfliecke (SRA. 5811 et 5825) et Helmdach (SR brouillon 2234).
- 504 *Il admit devant Görnner* : Voir l'interrogatoire de Görnner le 12 mai 1945 (DI film 13). Également Goering interrogé le 20 juil. 1945 par Shuster.
- 504 *Une cargaison de trésors* : Rapport de la chancellerie du Parti (NA, RG. 260, carton 182).
- 505 *Cet homme n'est-il pas devenu fou furieux ?* Cf. la lettre adressée par Koller à Exner le 25 mars 1946 (papiers Salmuth), et note sur cette affaire de Heinz Buchholz le 13 déc. 1945 et de Gerhard Herrgesell le 19 juil. 1945 (IfZ, SI).
- 505 *Opération Gui* : Cf. papiers Koller (DI film 17) et interrogatoire USSBS les 23 et 24 mai 1945 ; également le journal de guerre du haut commandement et pièces annexes, ainsi que l'interrogatoire de Goering, SAIC/X/5, le 24 mai 1945

- 505 « Je renonce », dit-il à Koller : Cf. papiers Koller, « Conseil de guerre, F. 26. 3. 45 » (DI film 17). Lammers : Surpris en conversation avec Goering le 19 mai 1945 (SAIC/X/3).
- 506 *Directeur de cinéma* : Cf. le professeur Otto Stahmer demande à témoigner, le 8 mars 1946 (NA, RG. 238, carton 180).
- 506 *Mettre un terme à ce bain de sang* : Extrait du journal de Koller (DI film 17) ; un journal sténographié tardif tenu par lui dont il ne reste qu'une traduction anglaise in ADI (K), rapport 348/45 (DI film 39) ; une copie se trouve également dans les papiers de sir Norman Bottomley, AC71/2 dossier 40 au musée de la RAF à Londres, Hendon.
- 507 *Missions-suicide* : Cf. le journal de Goebbels les 15 mars et 1^{er} avril ; cf. également le journal de guerre du haut commandement ; le message de Goering à l'attention des chefs d'escadre le 15 mars, SRH-013 ; et Galland, SRGG. 1248.
- 507 *Loup-garou* : Pour les rapports sur cette mission peu connue, se reporter à ADI (K) rapport 294/45 et aux opinions de Gollob dans le rapport 373/45. L'opération a été tentée, cela est prouvé par le journal de guerre du haut commandement les 4 et 7 avril 1945.
- 508 *Henry Fay* : Cf. ses interrogatoires explicites par APWIU (9^e Force aérienne), n° 49 et 50/45, et la notation cinglante dans le journal du général Hap Arnold le 4 avril 1945 (bibliothèque du Congrès, papiers Arnold).
- 509 *Lettres à la banque* : Double carbone dans les papiers de Goering (NA, collection Ardelia Hall, RG. 260).
- 509 *Anniversaire de Hitler* : Interrogatoire de Below par BAOR le 23 janv. 1946. Interrogatoires d'Otto Günsche et Heinz Linge par les Soviétiques (IfZ, SI) ; et le journal de Koller, les souvenirs dactylographiés de Julius Schaub (IfZ, SI) et mon interview de l'amiral von Puttkamer en 1967. Voir plus généralement l'essai de Walter Baum, « L'échec du commandement allemand en 1945 » dans WR (1960).
- 509 *Hitler divise le commandement suprême* : Cf. l'ordre de Hitler du 20 avril 1945 (NA film T77/775) et le journal de l'amiral Dönitz (NA film T608/1).
- 510 *Curieuse discussion* avec Himmler le 20 avril 1945 : propos de Goering surpris en train de raconter cela à Lammers le 24 mai 1945 (SAIC/X/5) ; cf. l'interrogatoire de Gerda Christian le 25 avril 1946 (DI film 39). Les archives britanniques contiennent un télégramme du ministre britannique à Stockholm daté du 13 avril 1945, disant que le comte Bernadotte avait parlé « la semaine dernière » avec Himmler qui, pourtant, se sentait toujours tenu par son serment d'allégeance à Hitler à qui il devait tout. « On dit que Goering a encore pris de la cocaïne, vêtu d'une toge, et qu'il peint ses ongles en rouge. » Cf. également Ohlendorf (SRGG. 1322).
- 511 *Goering visite les abris* : Cf. le journal de Brauchitsch (SRGG. 1342) ; propos de Goering rapportés (SAIC/X/5) ; également Milch (SRGG. 1249). En général, en faisant attention, voir l'édition des journaux de Koller pour 1945, *Der letzte Monat* (Mannheim, 1949)
- 512 *Pilsen* : Cf. Milch, SRGG. 1249.

Sixième partie : Le suppléant

42. En cage

- 515 *Arrestation de Goering* : Cf. *The Fighting 36th : A Pictorial History of the 36th Division* (Austin, Texas, 1946) ; lire l'article du capitaine Harold L. Bond, « We captured Goering », paru dans le *Saturday Evening Post* le 5 janv. 1946 ; et celui de Robert Stack ; « Capture of Goering », paru dans *The T-Patcher*, journal de la 36^e division, en fév. 1977 ; voir également le n° spécial de *T-Patcher* du 8 mai 1945.
- 517 *Dahlquist* : Cf. les articles du *New York Times* le 11 mai 1945 et du *Washington Post* le 12 mai 1945 ; et les albums photos dans les papiers de John E. Dahlquist (USAMIH).
- 517 *Spaatz* : Cf. l'interrogatoire de Goering le 10 mai 1945 (bibliothèque du Congrès, papiers Spaatz, carton 21). Critiqué par la suite parce qu'il avait salué Goering, Spaatz affirma énergiquement à Charles Lindbergh, qui l'a noté dans son journal le 15 mai, qu'il avait répondu au salut de Goering comme tout officier à un autre, conformément au règlement militaire.
- 518 *Barcus* : Lire la description laissée par le général en chef Glenn O. Barcus de l'interrogatoire dans *Oral History*, daté des 10-13 août 1976 (Base aérienne Maxwell, Alabama, archives).
- 519 *Augsbourg* : Les comptes rendus de la « conférence de presse » donnée par Goering se trouvent dans le *New York Times* et d'autres journaux, le 12 mai 1945. Cf. « Shaking Hands with Murder » dans *News Chronicle* et « Coddling of German War Killers » dans le *New York World Telegram*, le 14 mai (papiers Dahlquist) ; également le télégramme adressé par le général G. C. Marshall à Eisenhower le 12 mai (NA, RG. 153, carton 1476).

- 520 *Goering nia avoir eu connaissance des atrocités* : Cf. Eric Warburg, interrogatoire de Goering le 29 mai 1945 ; et son interrogatoire SAIC/X/5.
- 520 *Microphones cachés* : Goering surpris en train de parler avec Lammers le 19 mai 1945, SAIC/X/3, et avec Ohnesorge le 21 mai 1945, SAIC/X/4.
- 521 *Collections de Goering découvertes* : Cf. le rapport du lieutenant Charles L. Khun (NA, RG. 260, carton 172) ; les inventaires et les listes sont dans le carton 396. Cf. également le rapport du lieutenant R. F. Newkirk le 1^{er} août 1945 (NA, RG. 239, carton 77).
- 522 *Peinture de la collection Rothschild* : Cf. Goering en conversation avec Anton Zoller, rapportée dans *Hannoversche Presse* le 7 oct. 1948. Interrogatoire de Goering le 19 mai 1945 (SAIC/X/3).
- 523 *Financier à Wall Street* : Cf. la lettre du colonel Ernst Engländer au procureur général R. Jackson, le 18 mai 1945, dans les papiers Jackson (NA, RG. 238), et l'article d'« Evans » paru dans *Interavia* en juil. 1946, « Goering, Almost Führer ».
- 524 *Pas un homme à sous-estimer* : Cf. SAIC/13. Voir la liste des compagnons nazis au Grand Hôtel (PRO, dossier WO. 208/4153). Walter Lüdde-Neurath a bien voulu me prêter l'étude qu'il a écrite en 1947.
- 524 *Une ampoule de cyanure* : Cf. le témoignage du colonel Burton C. Andrus, pièce annexe du « Rapport d'enquête de l'affaire Goering (suicide) », daté du 16 oct. (dont copies au directeur de la Sécurité ; NA, rapports du Conseil de contrôle des Forces alliées OMGUS, RG. 260, dossier 2/92-1[2] ; et aussi les papiers Wheeler Bennett, St. Anthony's College, Oxford). Le reçu signé par Emmy Goering se trouve aujourd'hui dans les papiers Andrus, que son fils, le colonel B. C. Andrus, a eu la gentillesse de me communiquer. Cf. l'article de B. C. Andrus, *The Infamous of Nuremberg* (New York, 1969).

43. Boule de suif

- 528 *Deux mille pilules* : Cf. la correspondance entre Andrus, SHAEF et le FBI dans le dossier USAISC Goering.
- 528 *Hiram Gans* : Cf. l'interrogatoire de Goering les 2 et 3 juin 1945 (*ibid.*, et RG. 153). *Les Américains avaient du mal* : Cf. l'interrogatoire de Goering le 25 juin 1945 (USAISC).
- 529 *Kempner* : Lettre de Robert Kempner au colonel Melvin Purvis le 10 mai 1945 (NA, RG. 153, carton 57). *Camp de prisonniers en dehors de Londres* : Il s'agissait du CSDIC (RU) à Latimer. Ces remarques avaient été surprises dans la bouche de Bodenschatz (SRGG. 1238), et de Milch (SRGG. 1279) ; voir également le journal de Milch, les 5 juin et 29 juil. 1945.
- 530 *Attaques de l'ancien supérieur* : Propos surpris dans la bouche de Milch, Kreipe et Schmid (SRGG. 1311, PRO, dossier WO. 208/4198).
- 531 *Note sur Christiansen* : Cf. dossier A. 100-569 (NA, RG. 153, carton 1534), et l'interrogatoire de Goering le 22 déc. 1945 (RG. 260, carton 172).
- 531 *Il dépérissait* : Cf. CCPWE n° 32 (= « Ashcan »), rapport DI-36.
- 531 *Pflücker* : Cf. les souvenirs de Ludwig Pflücker publiés en oct. 1952 dans le *Waldeckesche Landeszeitung*.
- 532 *Hechler* : Lire l'article du général K. W. Hechler, « The Enemy Side of the Hill », bibliothèque du Congrès, papiers Toland, carton 12 ; également l'interrogatoire de Goering par Hechler, le 25 juil. 1945 (NA, dossiers ACSI ID, n° 364812).
- 533 *Doses diminuées* : Cf. les rapports d'Andrus les 26 juil. et 4 août 1945, cités d'après les papiers Andrus. Le discours de Goering le 25 nov. 1944 est rapporté sur DI film 17 (papiers Koller).
- 534 « *Sa santé n'est probablement pas très bonne* » : Rapport sur Goering le 15 août 1945 (Département d'État américain, DI film 34).
- 535 *Helga Bouhler* : Cf. la lettre de Goering à Helga Bouhler, s. d., reproduite en fac-similé dans l'ouvrage de Charles Hamilton, *Leaders and Personalities of The Third Reich* (San Jose, Californie, 1984).
- 536 *Des mesures de sécurité d'une extrême sévérité* : Répertoire dans les papiers du colonel Andrus et dans ses rapports hebdomadaires à Jackson (papiers R. H. Jackson, NA, RG. 238) et dans Commission d'enquête (cf. ci-dessus note p. 524).
- 536 *Andrus demanda à Pflücker* : Témoignage de Pflücker devant la Commission d'enquête (cf. ci-dessus note p. 524).
- 537 *Kelley* : C'est le résultat des petites jalousies entre Kelley et son supérieur, l'officier Gustave M. Gilbert.
- 537 *Suicide de Ley* : Ley avait parlé avec le plus profond mépris de Goering au cours de son interrogatoire, SAIC/30, le 29 mai 1945.

44. *Le procès*

- 539 *Déclaration écrite* : On en a fait circuler la version allemande parmi les correspondants de presse des pays alliés présents à Nuremberg. J'ai trouvé le texte dans les papiers de R. Selkirk Panton, journaliste au *Daily Express* (Bibliothèque nationale d'Australie, Canberra, collection 5808, dossier 3).
- 539 *Jackson* : Je me suis fondé sur les procès-verbaux sténo des réunions de délibération de l'accusation (bibliothèque du Congrès, papiers R. H. Jackson, DI films 70 et 71), de son journal (*ibid.*) et de son interview en 1952 dans *Oral History* sur le procès de Nuremberg (DI film 92) ; cf. enfin le journal et les papiers du juge Francis Biddle, bibliothèque de l'université de Syracuse, carton 3.
- 541 *Jack G. Wheelis* : Cf. l'enquête très documentée de Ben S. Swearingen, *The Mystery of Hermann Goering's Suicide* (New York, 1968). Swearingen n'a pas eu le droit de consulter les dernières lettres de Goering, qui contiennent des indices essentiels quant à sa façon de se suicider. Les papiers Andrus montrent qu'en deux occasions au moins Wheelis avait provoqué des problèmes disciplinaires.
- 541 *Jackson télégraphierait* : Cf. le télégramme de Jackson au Département d'État américain le 13 fév. 1946 (NA, RG. 238, papiers Jackson).
- 541 *Plans de Churchill pour envahir la Norvège* : Les Allemands avaient saisi les archives du Conseil de guerre allié en France en 1940. *Embarras du gouvernement* : Cf. PRO, document PREM. 9/3943.
- 543 *Protestation d'Andrus au Tribunal* : Cf. la lettre d'Andrus au haut commandement, QG, IMT du 12 janv. 1946 (papiers Andrus) et la lettre manuscrite de Goering au Tribunal datée du 12 janv. 1946 (dossier BDC) avec la lettre annexe d'Andrus adressée au Tribunal le 14 janv. (papiers Andrus).
- 545 *Isoler Goering à l'heure du déjeuner* : Voir les ordres d'Andrus dans les dossiers 6850, Détachement interne de la sécurité (NA, RG. 238, notation 199, carton 7). Il informa donc les prisonniers le 16 fév. 1946 que : « A partir d'aujourd'hui, il vous est notifié que ni le Tribunal ni aucune autre autorité a permis aux accusés de rester en contact constant les uns avec les autres. »
- 550 *Scènes extraordinaires lors des rencontres secrètes avec les plaignants* : cf. le compte rendu dans les documents privés de R. H. Jackson (bibliothèque du Congrès).
- 552 *D'innombrables lettres* : Il y est fait allusion dans une dépêche de Selkirk Panton (cf. ci-dessus note p. 524).
- 552 *Allen Dulles* : Cf. la lettre de Dulles à Jackson, le 28 avril 1946 (bibliothèque du Congrès, papiers R. H. Jackson).
- 553 *Plutôt mourir comme un lion* : Cf. Goering le 14 mai 1946 cité par Bross, *op. cit.*, p. 196.

45. *Libération*

- 558 *Quinze jours après la sentence* : Cf. Andrus, témoignage devant la Commission d'enquête (cf. ci-dessus note p. 524). *Goering écrit deux lettres* : Fait rapporté par Stahmer aux autorités britanniques en 1947 (PRO, dossier WO. 208/3785).
- 559 *Stahmer passa outre* : Cf. Stahmer le 4 oct. 1946 (NA, OMGUS, RG. 2609, carton 15) ; voir aussi les papiers du juge Biddle, université de Syracuse (carton 15).
- 559 *La dernière lettre* : Les copies des dernières lettres de Goering à W. Churchill sont aux BA-MA, MSg. 1/161 ; cf. les papiers de Julius Schaub (IfZ, SI) ; ceux de Salmuth (*ibid.*), de Keitel (BA-MA), du général Ulrich Kessler, etc.
- 560 *Visite d'adieu d'Emmy* : Cf. le télégramme de Selkirk Panton à 5 h 45 de l'après-midi le 7 oct. 1946 ; cf. aussi le journal de Milch le 10 déc. 1947.
- 560 *Pflücker* : Cf. son témoignage devant la Commission d'enquête.
- 561 *Gouvernement travailliste* : Cf. les télégrammes dans PRO, dossiers PREM. 8/393. Notes du Conseil de contrôle des Forces alliées à Berlin les 9 et 10 oct. 1946 (NA, RG. 153, carton 1561).
- 561 *Trois lettres méprisantes* : Le professeur Daniel P. Simon, directeur du Berlin Document Center, a eu la gentillesse de bien vouloir me communiquer pour la première fois ces lettres. Le 31 oct. 1946, le *New York Times* rapportait que le Conseil de contrôle des Forces alliées avait décidé que ces trois lettres ne seraient jamais publiées.
- 563 *Le Dr Gilbert m'a dit* : Par la suite, Andrus écrirait au chirurgien de la prison, le Dr. William Dunn : « J'ai toutes les raisons de croire que Gilbert a informé les hommes condamnés... dès qu'il l'a appris dans les journaux et plusieurs jours avant que l'avis officiel me parvienne et que je le leur apprenne. Cela permit naturellement à Goering de prendre davantage de temps pour s'organiser » (papiers Andrus). Le dernier rapport de Gilbert à Jackson est daté du 16 oct. 1946 et affirme : « Les observations du rédacteur ont pris fin le 13 oct. 1946 » (bibliothèque du Congrès, papiers Jackson).

- 564 *Lieutenant Roska* : Cf. le témoignage de Roska devant la Commission d'enquête.
- 565 *Je lui ai refusé les derniers sacrements* : Cf. le témoignage de Gerecke devant la Commission d'enquête ; l'ouvrage *Mit den Zugvögeln nach Afrika* était toujours dans la bibliothèque de la prison de Nuremberg en 1949 (cf. ci-dessus note p. 545). *Jour J pour Goering* : La scène finale est basée sur les témoignages précis devant la Commission d'enquête de Roska, Gerecke, McLinden, Johnson, Pflücker, Starnes et du caporal américain Gregory Tymshyn. La capsule de cyanure fatale est aujourd'hui (1988) entre les mains d'un urologue de New York.
-

BIBLIOGRAPHIE

- Abendroth, Hans Henning. *Mittelsmann zwischen Franco und Hitler : Johannes Bernhardt erinnert 1936* (Marktheidenfeld, 1978).
- Adám, Magda (avec G. Juhász et L. Kerekes). *Allianz Hitler-Horthy-Mussolini : Dokumente zur ungarischen Aussenpolitik* (Budapest, 1966).
- Allemagne. Haut commandement de la Wehrmacht. *Journaux de guerre 1940-1945*. Publiés sous le titre *Kriegstagebuch des Oberkommandos der Wehrmacht* (Francfort-sur-le-Main).
- Allemagne. Ministère des Affaires étrangères. *Weissbuch n° 3 : Polnische Dokumente zur Vorgeschichte des Krieges* (Berlin, 1940); *Weissbuch n° 4 : Dokumente zur englische-französischen Politik der Kriegsausweitung* (Berlin, 1940); *Weissbuch n° 5 : Weitere Dokumente zur Kriegsausweitungspolitik der Westmächte : Die Generalstabsbesprechungen Englands und Frankreichs mit Belgien und den Niederlanden* (Berlin, 1940); *Weissbuch n° 6 : Die Geheimakten des französischen Generalstabes* (Berlin, 1940); *Weissbuch n° 7 : Dokumente zum Konflikt mit Jugoslawien und Griechenland* (Berlin, 1941); *Weissbuch n° 8 : Dokumente über die Alleinschuld Englands am Bombenkrieg gegen die Zivilbevölkerung* (Berlin, 1943).
- Andrus, Burton C. *I was the Nuremberg Jailer* (New York, 1969).
- Assmann, Heinz. *Deutsche Schicksalsjahre* (Wiesbaden, 1951).
- Baumbach, Werner. *Broken Swastika* (Londres, 1960).
- Baur, Hans. *Ich flog Mächtige der Erde* (Kempten, 1960).
- Bekker, Cajus. *Angriffshöhe 4000* (Oldenbourg, 1964).
- Bewlay, Charles. *Hermann Göring* (Göttingen, 1956).
- Bezymenski, Lev. *Die letzten Notizen von Martin Bormann* (Stuttgart, 1974). *Sonderakte Barbarossa* (Stuttgart, 1968). *Der Tod des Adolf Hitler* (Hambourg, 1968).
- Blau, George E. *The German Campaign in Russia. Planning and Operations (1940-1942)* (Washington, 1955). *The German Campaign in the Balkans, Spring 1941* (Washington, 1953).
- Richard, Blunck. *Hugo Junkers : Der Mensch und das Werk* (Berlin, 1942).
- Bodenschatz, Karl. *Jagd in Flanderns Himmel* (Munich, 1935).
- Boelcke, Willi A. *Deutschlands Rüstung im Zweiten Weltkrieg* (Francfort-sur-le-Main, 1969). *Kriegspropaganda 1939-1941* (Stuttgart, 1966). *Wollt Ihr den totalen Krieg ?* (Stuttgart, 1967).
- Bormann, Martin. *The Bormann Letters* (Londres, 1954).
- Bross, Werner. *Gespräche mit Göring während des Nürnberger Prozesses* (Flensburg, Hambourg, 1950).
- Bullitt, Orville H. *For the President* (Boston, 1972).
- Burckhardt, Carl F. *Meine Danziger Mission 1937-1939* (Stuttgart, 1960).

- Burdick, Charles. *Germany's Military Strategy and Spain in World War II* (Syracuse, N Y 1968).
- Caidin, Martin. *Black Thursday* (New York, 1960).
- Cavallero, Ugo. *Diario* (Rome, 1948).
- Collier, Basil. *The Defense of the United Kingdom* (HMSO, Londres, 1957).
- Dahlerus, Birger. *Der letzte Versuch* (Munich, 1973).
- Danners, Russell. *Goering ante sus jueces : apuntes secretos* (Madrid, 1946).
- Deichmann, général Paul. Étude inédite : « Why did Germany have no four-engined bombers in the Second World War ? » (Archives of Militärgeschichtliches Forschungsamt, Fribourg, MGFA).
- Detwiler, D. S. *Hitler, Franco und Gibraltar* (Wiesbaden, 1962).
- Diels, Rudolf. *Lucifer ante Portas* (Zurich, s.d.).
- Dietrich, Otto. *Zwölf Jahre mit Hitler* (Cologne, 1955).
- Dilks, David (ed.). *The Diaries of Sir Alexander Cadogan 1938-1945* (Londres, 1971).
- Documents diplomatiques italiens* (Rome, 1954 et suivantes).
- Documents diplomatiques français 1932-1939, vol. 3 à 6* (Paris, 1968-1970).
- Documents sur la politique étrangère britannique, 3^e série* (HMSO, Londres, 1950 et suivantes).
- Documents sur la politique étrangère de l'Allemagne 1918-1945, Séries D* (HMSO, Londres, 1950-1964).
- Domarus, Max. *Hitler : Reden und Proklamationen, 1932-1945, vol 1 et 2* (Neustadt an d. Aisch, 1962-1963).
- Dönitz, Karl. *Zehn Jahre und Zwanzig Tage* (Bonn, 1958).
- Erickson, John. *The Soviet High Command* (Londres, 1962).
- États-Unis. Armée américaine. *U.S. Strategic Bombing Survey : The Effects of Strategic Bombing on the German War Economy* (Washington, 1947).
- États-Unis. Étude sur les bombardements stratégiques. *Aircraft Division Industry Report* (n° 4) ; *British Experiences During German Air Raids* (A British source document, filed as 64. b. q (15)) ; *The Defeat of the German Air Force* (n° 59) ; *V-Weapons (Crossbow) Campaign* (n° 60).
- Eyermann, Karl Heinz. *Der Grosse Bluff* (Berlin-Est, 1963).
- Fabry, Philipp W. *Die Sowjetunion und das Dritte Reich* (Stuttgart, 1971).
- Fenyo, Mario D. *Hitler, Horthy and Hungary* (New Haven, 1972).
- Fontander, Björn. *Goering och Sverige* (Stockholm, 1986).
- Foot, M.R.D. *S.O.E. in France* (Londres, 1966).
- Frank, K. H. *Confessions of Karl-Hermann Frank* (Prague, 1946).
- Galland, Adolf. *The First and the Last* (Londres, 1953).
- Gilbert, Gustave M. « Hermann Goering Amiable Psychopath », in *Journal of Abnormal and Social Psychology*, vol. 43, n° 2, avril 1948 ; *Nuremberg Diary* (New York, 1947) ; *The Psychology of Dictatorship* (New York, 1950).
- Goebbels, Joseph *Tagebücher aus den Jahren 1942-1943* (Zurich, 1948).
- Goering, Hermann. *Aufbau einer Nation* (Berlin, 1934).
- Görlitz, Walter (ed.). *Generalfeldmarschall Keitel : Verbrecher oder Offizier* (Göttingen, 1961).
- Grande-Bretagne. Ministère de l'Air. *The Rise and Fall of the German Air Force* (Londres, 1949).
- Gregory, Frank Huston. *Goering* (Londres, 1974).
- Gritzbach, Erich. *Hermann Goering : Werk und Mensch* (Munich, 1940) ; (ed) : *Hermann Goering : Reden und Aufsätze* (Munich, 1938).
- Groscurth, Helmuth. *Tagebücher eines Abwehroffiziers, 1938-1943* (Wiesbaden, 1951).
- Guderian, Heinz. *Erinnerungen eines Soldaten* (Heidelberg, 1951).
- Halder, général Franz. *Diaries*, édités sous le titre *Kriegstagebuch* par Hans Adolf Jacobsen (Stuttgart, 1962).
- Hammerstein (baron), Christian von. *Mein Leben* (IfZ, 1962).
- Hassell, Ulrich von. *Vom andern Deutschland : Tagebücher 1933-1944* (Francfort, 1964).

- Heiber, Helmut (ed.). *Hitlers Lagebesprechungen : Die Protokollfragmente seiner Militärischen Konferenzen 1942-1945* (Stuttgart, 1962); *Reichsführer ! Briefe an und von Himmler* (Stuttgart, 1968).
- Heinkel, Ernst. *Stürmisches Leben* (Stuttgart, 1953).
- Hesse, Fritz. *Das Spiel um Deutschland* (Munich, 1953).
- Hilger, Gustav. *Wir und der Kreml* (Frankfort, 1956).
- Hill, Leonidas E. (ed.). *Die Weizsäcker Papiere, 1933-1950*.
- Hillgruber, Andreas. *Hitler, König Carol und Marschall Antonescu* (Wiesbaden, 1954); *Staatsmänner und Diplomaten bei Hitler, 1939-1941* (Frankfort, 1967; vol 2 1942-1944 (Frankfort, 1970).
- Hoensch, Jörg K. *Die Slowakei und Hitlers Ostpolitik* (Cologne et Graz, 1965).
- Hoffmann, Peter. *Widerstand, Staatsstreich, Attentat* (Munich, 1969).
- Höhne, Heinz. *Mordsache Röhm : Hitlers Durchbruch zur Alleinherrschaft* (Rowohlt, 1984).
- Homze, Edward L. *Foreign Labour in Nazi Germany* (université de Princeton, 1967).
- Hubatsch, Walther. *Hitlers Weisungen für die Kriegführung, 1939-1945* (Frankfort, 1962).
- Jacobsen, Hans-Adolf. *Fall Gelb* (Wiesbaden, 1957).
- Jansen, Gregor. *Das Ministerium Speer* (Berlin, 1968).
- Johnson, Lt-col. Thomas. *Collecting the Edged Weapons of the Third Reich* (Caroline du Sud).
- Kehrig, Manfred. *Stalingrad : Analyse und Dokumentation einer Schlacht*. (Stuttgart, 1975).
- Kehrl, Hans. *Krisenmanager im Dritten Reich* (Düsseldorf, 1973).
- Kelley, Douglas McG. *22 Cells in Nuremberg* (New York, 1947).
- Kempka, Erich. *Ich habe Adolf Hitler verbrannt* (Munich, 1948).
- Kesselring, Albert. *Soldat bis zum letzten Tag* (Bonn, 1953).
- Klee, K. *Das Unternehmen Seelöwe* (Göttingen, 1958).
- Klein, Burton H. *Germany's Economic Preparations for War* (université de Harvard, 1959).
- Klink, Ernst. *Das Gesetz des Handelns : Die Operation Zitadelle 1943* (Stuttgart, 1966).
- Koller, Karl. *Der letzte Monat* (Mannheim, 1949).
- Koppenberg, Heinrich. *The Development of [Junkers Works] Dessau during 1934 ; rapport inédit du mois de janvier 1935*.
- Kotze, Hildegard von (ed.). *Es spricht der Führer* (Gütersloh, 1966).
- Krecker, Lothar. *Kriegstagebuch des Oberkommandos der Wehrmacht (Wehrmachtsführungstab) 1940-1945*, vol. 1-4 (Frankfort, 1965, 1963, 1963, 1961).
- Kube, Alfred. *Pour le mérite und Hakenkreuz : Hermann Goering im Dritten Reich (Quelle und Darstellungen zur Zeitgeschichte, Bd 24)* (Munich, 1986).
- Lange, Eitel. *Mit dem Reichsmarschall im Kriege* (Linz, 1950).
- Lee, Asher. *Goering : Air Leader* (Londres, 1972).
- Lipski, Josef. *Diplomat in Berlin, 1933-1939 : Papers and Memoirs of Josef Lipski, Ambassador of Poland*, ed. Wacław Jędrzejewia (New York, Londres, 1968).
- Lüdde-Neurath, W. *Regierung Dönitz* (Berlin, 1964).
- Ludendorff, général Erich von. *Vom Feldherrn zum Weltrevolutionär und Wegbereiter Deutscher Volksschöpfung* (Munich, 1940).
- Maier, Klaus A. *Guernica 26. 4. 1937 : Die deutsche Intervention in Spanien und der Fall Guernica* (Fribourg, 1975).
- Manstein, Erich von. *Verlorene Siege* (Bonn, 1955).
- Manvell, Roger, et Fraenkel Heinrich. *Goering* (Londres).
- Martens, Stefan. *Hermann Goering : « Erster Paladin des Führers » und Zweiter Mann im Reich*, (Paderborn, 1986).
- Martin, Bernd. *Deutschland und Japan im Zweiten Weltkrieg* (Göttingen, 1969); *Friedensinitiativen und Machtpolitik im Zweiten Weltkrieg, 1939-1942* (Düsseldorf 1974).
- Meinck, Gehrard. *Hitler und die deutsche Aufrüstung, 1933-1937* (Wiesbaden, 1959).

- Meissner, Otto. *Operationsgebiet östliche Ostsee und der Finnisch-Baltische Raum, 1944* (Stuttgart, 1961); *Staatssekretär unter Ebert-Hindenburg-Hitler* (Hambourg, 1950).
- Milward, Alan S. *The German Economy at War* (Londres, 1965).
- Mosley, Leonard. *The Reich Marshall* (Londres, 1974); *The Reich Marshall: A Biography* (New York, 1974).
- Müller, Klaus-Jürgen. *Das Heer und Hitler* (Stuttgart, 1969).
- Namier, prof. sir Lewis : *Diplomatic Prelude*.
- Neubacher, Hermann. *Sonderauftrag Südost, 1940-1945* (Göttingen, 1956).
- Nuremberg. *Trial of the Major War Criminals Before the International Military Tribunal* (Nuremberg, 1947-1948).
- Orlow, Dietrich. *The Nazis in the Balkans : A Case Study of Totalitarian Politics* (Pittsburgh, 1968).
- Oven, Wilfried von. *Mit Goebbels bis zum Ende*, vol 1-2 (Buenos Aires, 1949).
- Overstraeten, général Van. *Albert I-Leopold III* (Bruxelles, s. d.).
- Overy, R.J. *Göring the « Iron Man »* (Londres, 1984).
- Paget, QC Reginald T. *Manstein : His Campaigns and Trial* (Londres, 1951).
- Papen, Franz von. *Der Wahrheit eine Gasse* (Munich, 1952).
- Picker, Henry. *Hitlers Tischgespräche im Führerhauptquartier, 1941-1942* (Stuttgart 1963).
- Price, Alfred. *Instruments of Darkness* (Londres, 1967); *Der Prozess gegen die Hauptkriegsverbrecher vor dem Internationalen Militärgerichtshof Nürnberg, 14 november 1945-1 oktober 1946* (Nuremberg, 1947-1949).
- Raeder, Erich. *Mein Leben*, 2 vol. (Tübingen, 1957).
- Rieckhoff, général H. J. *Trumpf oder Bluff?* (Genève, 1945).
- Röhm, Ernst, *Die Geschichte eines Hohenzollerns*.
- Schacht, Hjalmar. *Account Settled* (Londres, 1948); *Memoirs publiés dans Revue* (Munich, n° 45, 1953); *76 Jahre meines Lebens* (Bad Wörishofen, 1953); *Wie eine Demokratie stirbt* (1968).
- Schröder, Josef. *Italiens Kriegsausritt 1943* (Göttingen, 1969).
- Seraphim, Hans-Gunther (ed.). *Das politische Tagebuch Alfred Rosenbergs* (Göttingen, 1956).
- Siegler, Fritz von. *Die höheren Dienststellen der Deutschen Wehrmacht, 1933-1945* (Munich, 1955).
- Skipper, G. C. *Goering and the Luftwaffe* (Chicago, 1980).
- Skorzeny, Otto. *Geheimkommando Skorzeny* (Hambourg, 1950).
- Speer, Albert. *Erinnerungen* (Berlin, 1969).
- Sündermann, Helmut. *Deutsche Notizen, 1945-1965* (Leoni, 1966).
- Thomas, général Georg. *Geschichte der deutschen Wehr- und Rüstungswirtschaft* (Boppard-sur-le-Rhin, 1966).
- Thorwald, Jürgen. *Ernst Udet : Mein Fliegerleben* (Berlin, 1954).
- Völker, Karl-Heinz. *Die deutsche Luftwaffe, 1933-1939 : Aufbau, Führung, Rüstung* (Stuttgart 1967); *Dokumente und Dokumentarfotos zur Geschichte der deutschen Luftwaffe* (Stuttgart, 1968); *Die Entwicklung der militärischen Luftfahrt in Deutschland, 1920-1933* (Stuttgart, 1962).
- Webster, sir Charles, et Noble Frankand. *The Strategic Air Offensive Against Germany* (Londres, 1961).
- Weizsäcker, Ernst von. *Erinnerungen* (Munich, 1950).
- Ziemke, Earl F. *The German Northern Theater of Operations 1940-1945* (Washington, 1959).
- Zoller, Albert. *Hitler privat : Erlebnisbericht seiner Geheimsekretärin* (Düsseldorf, 1949).

Bibliographie des ouvrages en français

- Baur, Hans. *J'étais le pilote de Hitler*, trad. de l'allemand par R. Jouan (Paris, France-Empire, 1957).
- Bekker, Cajus. *Altitude 4000*, trad. de l'allemand par R. Albeck (Paris, J'ai lu, 1969).
- Burckhardt, Carl. *Ma mission à Dantzig*, trad. de l'allemand par L. Servicen et B. Broid (Paris, Fayard, 1961).
- Caidin, Martin. *Le Grand Raid*, trad. de l'anglais par L. et F. Hess (Paris, Presses de la Cité, 1961).
- Dietrich, Otto. *Hitler démasqué*, trad. de l'allemand par P. Stephano (Paris, Grasset, 1955).
- Dönitz, amiral Karl. *Dix et vingt jours*, trad. de l'allemand par R. Jouan (Paris, Plon, 1959).
- Galland, Adolf. *Jusqu'au bout sur nos Messerschmitt*, trad. de l'allemand par M. Roth (Paris, Laffont, 1954).
- Görlitz, Walter. *Le Maréchal Keitel. Souvenirs*, trad. de l'allemand par R. Morègne (Paris, Fayard, 1963).
- Gritzbach, Erich. *Goering, l'homme et son œuvre*, adaptation française de R. d'Ast (Paris, Edit-France, 1943).
- Guderian, Heinz. *Souvenirs d'un soldat*, trad. de l'allemand par F. Courtet et A. Leclerc Kholer.
- Heinkel, Ernst. *A l'assaut du ciel*, préf. et trad. de l'allemand par J. R. Weiland (Paris, Plon, 1955).
- Hillgruber, Andreas. *Les Entretiens secrets de Hitler* (Paris, Fayard, 1969).
- Kesselring, maréchal. *Soldat jusqu'au dernier jour*, trad. de l'allemand par le colonel Goutard (Paris, Charles Lavauzelle, 1956).
- Koller, Karl. *Le Dernier Mois*, trad. de l'allemand par R. Jouan (Paris, Payot, 1950).
- Manstein, Erich von. *Victoires perdues*, trad. de l'allemand par R. Jouan (Paris, Plon, 1956).
- Manvell, Roger et Fraenkel Heinrich. *Goering*, trad. de l'anglais par J. et S. Ouvaroff (Paris, Laffont, 1960).
- Mosley, Leonard. *Le maréchal du Reich Goering*, trad. de l'anglais par A. M. Katiricioglu (Paris, Presses de la Cité, 1974).
- Raeder, Erich. *Ma Vie*, trad. de l'allemand par R. Jouan (Paris, France-Empire).
- Rieckhoff, général H. J. *Bluff ou Atout*, trad. de l'allemand par Paul Véga (Lausanne, J. Marguerat, 1947).
- Schacht, Hjalmar. [76] *Mémoires d'un magicien*, trad. de l'allemand par P. C. Gallet (1954).
- Skorzeny, Otto. *Missions secrètes*, trad. de l'allemand par M. Roth (Paris, Flammarion, 1950). En extraits (Paris, J'ai lu, 1966).
- Speer, Albert. *Au cœur du III^e Reich* (Paris, Taillandier, 1971).
- Stehlin, général Paul. *Témoignage pour l'histoire*, Paris, 1964.

ENREGISTREMENTS SUR MICROFILMS DE L'AUTEUR

L'auteur a déposé les copies des documents utilisés dans cet ouvrage dans la collection Irving (SI) de l'Institut für Zeitgeschichte (Institut d'histoire contemporaine), Leonrodstrasse 46b, à Munich, Allemagne. Il a fait faire des copies sur microfilms de quelques-uns de ces documents. Ces copies peuvent être commandées à Microform Ltd, East Ardsley, Wakefield WF3 2JN, Yorkshire (tél. 0924-825 700).

DI-I : Rapports US de Peenemünde, interrogatoires, etc.

DI-3 : Interrogatoires USSBS (*US Strategic Bombing Survey*) et rapport ADI(K), « Naissance, vie et mort de la chasse de jour allemande » (de Galland et autres).

DI-8 : Interrogatoires ETHINT de l'OKW (commandement suprême de la Wehrmacht) et d'autres officiers.

DI-13 : Interrogatoires des états-majors personnels de Goering et de Hitler, Berchtesgaden, mai 1945.

DI-15 : Professeur Richard Suchenwirth : études sur Goering, Udet, Jeschonnek, Milch et autres.

DI-16 : ADI(K) index des documents Milch ; index USSBS des documents provenant de USSBS.

DI-17 : Écrits et journaux du général Karl Koller.

DI-19 : Écrits et manuscrits de Fritz Wiedemann.

DI-24 : Écrits et recherches de Central Works (Mittelwerk G.m.b.H.).

DI-25 : Journaux de Hans Junge et de Heinz Linge (membres de l'état-major personnel de Hitler).

DI-35 : Collection de l'auteur des derniers enregistrements britanniques et allemands concernant le raid aérien sur Dresde en 1945.

DI-36 : Écrits et journaux du maréchal Erhard Milch (voir DI-53 à DI-59).

DI-37 : Interrogatoires de Milch à Nuremberg.

DI-38 : Écrits du professeur Hugh Trevor-Roper sur le 20 juillet 1944.

DI-39 : Écrits du professeur Hugh Trevor-Roper sur les derniers jours de Hitler ; y compris la version ADI(K) du journal de 1945 de Koller.

DI-40 : Dossier RLM sur les conférences de Goering et Hitler (1936-1943).

DI-41 : Chronique de Speer (version authentique).

DI-44 : Conférences navales du Führer, 1939-1945, texte allemand.

DI-52 : Journal de Goebbels, septembre 1942, février et juin 1943 (fragments originaux).

DI-53 : Choix de documents provenant des écrits privés du maréchal Erhard Milch.

DI-56 : Journaux de Milch, 1933-1935.

DI-57 : Journaux de Milch, 1936-1945.

DI-58 : Journaux de Milch d'avril 1945 à décembre 1951.

DI-59 : Extraits choisis transcrits des journaux de Milch.

DI-60 : Journaux originaux du général Kurt Dittmar, 1939-1945.

DI-66 : Traduction américaine des conférences navales du Führer, 1939-1945.

DI-67 : Documents de la cour sur le procès Milch, 1946-1947.

DI-72 : Minutes choisies du ministère du Reich, 1933-1938.

DI-74 : Journaux du capitaine Wolf Eberhard, de la Luftwaffe, aide de camp de Keitel, 1936-1939.

DI-75a : Journaux de 1939 et 1941 de Walther Hewel, officier de liaison de Ribbentrop à l'état-major de Hitler, et album de souvenirs.

DI-75b : Journal du général Otto Hoffmann von Waldau, 1939-1943, et ses rapports en tant que chef de l'aviation en Afrique.

DI-78 : Dossier du colonel Rudolf Schmundt sur l'*Opération Vert* (avril à octobre 1938).

DI-84 : Transcription des journaux du général Alfred Jodl, 1937-1945, avec commentaire et analyse de son adjoint, le général Walter Warlimont.

DI-87 : Robert H. Jackson, juge. Histoire orale (*Oral History*), 1952 : Mémoires du procès de Nuremberg.

DI-88 : Textes d'une sélection de discours secrets de Hitler, dont la plupart n'ont pas été publiés, 1937-1939.

DI-91 : Brouillon original du journal de guerre de Helmut Greiner de l'OKW, août 1942 à mars 1943.

DI-97 : Journal d'Otto Bräutigam, 1941-1942.

DI-121 à DI-128 : Collection des dossiers de recherches de l'auteur sur les débarquements de 1944 en Normandie.

DI-150 : Dossier personnel de Rommel, rapports de batailles, journal de son interprète italien en Afrique du Nord et plusieurs transcriptions du journal de Waldau. (voir ci-dessus DI-75b).

DI-151 : Journal du vice-amiral Friedrich Ruge, décembre 1943 à octobre 1944 ; journal téléphonique du G-2 de Rundstedt, Meyer-Detring ; journal du capitaine Hermann Kaiser, janvier à août 1945.

DI-154 : Journaux et divers écrits du général de corps d'armée Hans von Salmuth, documents sur les affaires Speidel et Hofacker.

DI-159 : Journal de Rommel, original et transcription, de l'été 1941 à septembre 1942.

DI-160 : Journal de Rommel, original et transcription, d'octobre 1942 à mars 1943.

DI-161 : Journal de Rommel, original et transcription, de novembre 1942 à mai 1944.

DI-170 à DI-176 : Collection des dossiers de l'auteur sur le maréchal du Reich Hermann Goering, dont :

DI-170 : Collection complète des interrogatoires alliés et soviétiques de Hermann Goering (à l'exclusion de ceux de Nuremberg. Pour ces derniers, voir NA film M. 1270).

DI-171 : Transcription des dossiers personnels, lettres privées et journaux de Hermann Goering, et collection Bradin des notes de Bormann provenant du Bunker du Führer.

DI-172 : Transcription de la correspondance entre Goering et Carin ; lettres de Goering à Leo Negrelli 1924-1925 ; dossier sur le Forschungsamt.

INDEX GÉNÉRAL

(Note : L'index est établi pour les deux volumes. Les noms de Goering et de Hitler n'ont pas été indexés.)

- Abwehr, 127, 279, 357, 362, 540, 552.
 ALFIERI, Dino, 334.
 ALIBERT, Raphaël, 323.
 ALVENSLEBEN, Ludolf von, 156, 503.
 AMEN, John H., 535, 536, 537, 540.
 ANDRUS, Burton C., 524, 525, 528, 531, 533, 535, 536, 537, 538, 540, 543, 557, 558, 563, 565.
 ANGERER, Sepp, 338, 346, 358.
 ANTONESCU, Ion, général, 342.
 ATTOLICO, Bernardo, 277.
 AUBERT, Marcel, 323.
 AUGUST-WILHELM, prince (« Auwi »), 97, 99, 123.
 Auschwitz, 377, 546.
 AXTHELM, Walter von, 430.

 BAAROVA, Lida, 132, 242.
 BACHSTITZ, Kurt Walter, 482, 483.
 BACKE, Herbert, 144, 170, 173, 179, 194, 274, 278, 282, 292, 335, 336, 442, 452, 477, 478.
 BADOGLIO, Pietro, 433, 434, 442, 443.
 BALBO, Italo, 101, 134, 259, 327.
 BALDWIN, Stanley, 180, 181.
 BALL, sir Joseph, 267.
 BALLIN, Ilse, 61.
 Barbarossa, Opération, 231, 318, 334, 336, 340, 341, 342, 344, 350, 355, 374, 545.
 BARSEWISCH, général von, 475.
 BASTIANINI, Giuseppe, 68, 69, 70, 71, 74, 75, 80, 81, 82.
 BAUMBACH, Werner, 357, 363, 364, 428, 471, 477, 492, 505.
 BEAUMONT, Frank, 37.
 BECHSTEIN, directeur, 66, 78, 79.
 BECHTOLSHEIM, lieutenant-colonel, 236.
 BECK, Józef, 167.
 BECK, Ludwig, 214, 215, 474.
 BEHR, Kurt von, 337, 346, 352, 364.
 BELOW, Nicholas von, 178, 205, 214, 273, 330, 346, 431, 438, 474, 490, 499.
 BELTRAND, Jacques, 324, 403.
 BENEŠ, Edvard, 217, 232, 238, 252.
 BERGER, Gottlob, 354.
 BERGGRAV, Eivind, 303.
 BERGOLD, Friedrich, 568.
 BERNADOTTE, comte, 510.
 BERNHARD, Johannes, 233, 261.
 BERNHEIM, Robert, expert d'art, 246, 346, 347, 364.
 BEST, Werner, 208.
 BEVIN, Ernest, 542.
 BIDDLE, Tony, 353, 546, 558.
 BINGHAM, Gordon, 567, 569.
 BIRKETT, sir Normann, 548.
 BIRON, général, 221.
 BISMARCK, Otto von, 18, 25, 59, 126, 314, 351.
 BLASCHKE, Hugo, 144.
 BLOMBERG, Werner von, 110, 113, 115, 134, 136, 145, 146, 153, 156, 160, 168, 197, 198, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 209, 211, 212, 213, 222.
 BLUME, professeur, 453.
 BOCK, Fedor von, 364.
 BODELSCHWINGH, Fritz von, 137.
 Bodenplatte, Opération, 496, 497.
 BODENSCHATZ, Karl, 37, 61, 64, 151, 201, 205, 228, 236, 261, 263, 271, 276, 280, 285, 330, 331, 332, 335, 347, 348, 359, 380, 412, 418, 421, 427, 431, 435, 441, 474, 497, 503, 530, 546.
 BONDE, comte, 335.
 BONNET, Georges, 251.
 BORIS DE BULGARIE, tsar, 237.
 BORMANN, Martin, 9, 10, 11, 12, 13, 14,

- 15, 16, 17, 18, 19, 20, 170, 241, 244, 247, 251, 255, 282, 347, 349, 354, 356, 378, 408, 427, 433, 436, 462, 481, 482, 483, 484, 486, 487, 489, 490, 497, 499, 504, 519, 520, 521, 532, 568.
- BOSCH, Carl, 116.
- BOSE, Herbert von, 154.
- BOTH, Joachim von, 203.
- BOTTON, Lucie, 323.
- BOUHLER, Helga, 495, 516, 535.
- BOUHLER, Philipp (« Ango »), 11, 14, 376, 378, 481, 483, 495, 501, 511, 515, 517, 535, 560.
- BRADIN, John, capitaine, 9, 14.
- BRADLEY, Omar, 491.
- BRANDENBURG, Ernst, 94.
- BRANDT, Karl, 420.
- BRAQUE, Georges, 326.
- BRASSERT, Hermann Alexander, 183, 185.
- BRAUCHITSCH, Walther von, 208, 209, 215, 273, 301, 308, 309, 346, 350, 359, 366, 426, 435, 439, 456, 458, 488, 492, 493, 494.
- BRAUN, Eva, 209, 486, 516.
- BRAUSSE, Ernst, 17, 18.
- BRÄUTIGAM, Otto, 356.
- BREDOW, Ferdinand von, 150.
- BROSS, Werner, 553.
- BROSZAT, Martin, 405.
- BRÜCKNER, Wilhelm, 57, 58, 60, 152, 156.
- BRÜNING, Heinrich, 99, 100, 103, 105.
- BUFFARINI, Guido, 406.
- BULLITT, William C., 164, 178, 541.
- BÜLOW, Bernhard von, 150, 154.
- BUNJES, Hermann, 337, 338.
- BURCKHARDT, Carl J., 177, 178, 188, 253.
- CADOGAN, sir Alexander, 284.
- CANARIS, Wilhelm, 127, 273, 357, 362.
- Capricorne, Opération, 455, 456, 458.
- Carinhall, 106, 132, 140, 141, 143, 145, 147, 149, 150, 157, 159, 171, 174, 179, 185, 188, 192, 194, 198, 199, 204, 209, 218, 219, 220, 227, 228, 230, 231, 232, 233, 235, 236, 241, 242, 244, 246, 253, 264, 269, 272, 274, 275, 277, 280, 282, 289, 299, 307, 311, 313, 314, 315, 316, 317, 320, 321, 327, 329, 330, 332, 342, 352, 355, 357, 358, 361, 364, 367, 373, 380, 383, 399, 407, 408, 411, 418, 454, 455, 456, 457, 458, 474, 476, 479, 483, 485, 487, 488, 492, 494, 495, 497, 498, 499, 500, 502, 503, 505, 506, 509, 521, 534.
- CAVALLERO, Ugo, 407.
- CHAMBERLAIN, Houston Stewart, 64, 219, 235, 236, 237, 239, 257, 264, 265, 266, 267, 269, 270, 274, 275, 278, 279, 280, 281, 284, 285, 294, 296, 297.
- CHRISTIAN, Eckhard, 11, 12, 399, 479, 501.
- CHRISTIANSEN, Friedrich, général, 161, 162, 531.
- CHRISTIE, Malcolm, 142, 294.
- CHRISTOPH, prince de Hesse, 128.
- CHURCHILL, Winston, 99, 269, 299, 304, 308, 313, 316, 344, 387, 395, 421, 539, 541, 542, 558.
- CIANO, Galeazzo, comte, 193, 194, 240, 260, 262, 276, 277, 301, 381, 398, 407, 408, 414.
- Citadelle, Opération, 423, 425, 429, 430, 431.
- CONRATH, commandant, 231.
- CONTINI, comte, 383, 417.
- CRONEISS, Theo, 136, 145, 158.
- CURTIUS, Julius, 97.
- Dachau, camp de concentration, 373, 520, 547.
- DAHLERUS, Birger F., 142, 269, 270, 271, 272, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 289, 290, 293, 294, 295, 296, 297, 299, 305, 342, 343, 351, 352, 353, 357.
- DAHLQUIST, John E., 517.
- Daily Telegraph* (Londres), 269.
- DALADIER, Edouard, 239, 251, 252.
- DARRE, Richard Walther, 146, 150, 155, 168, 173, 179, 194, 246, 274, 289, 292, 297, 478, 492, 524.
- DAVIES, Joseph, 541.
- DAVIS, William Rhodes, 293, 295.
- Deutsche Bank, 96.
- DEVERS, Jacob, 19, 20.
- DIELS, Rudolf, 118, 124, 125, 131, 146, 154, 475, 537.
- DIESING, Ulrich, 426, 439, 493.
- DIETL, Eduard, général, 305.
- DIMITROV, Georgi, 121, 122.
- DIRKSEN, Viktoria von, 155.
- DITTMAR, Kurt, 410, 421.
- DODD, Thomas, 555.
- DOLLFUSS, Engelbert, 158, 190, 215.
- DON, Frank, 162.
- DÖNITZ, Karl, amiral, 13, 14, 18, 19, 340, 341, 433, 450, 454, 476, 499, 502, 503, 509, 519, 520, 524, 527, 533, 534, 546, 553.
- DOOLITTLE, Jimmy, 498.
- DORNIER, Claude, 232, 418.
- DORPMÜLLER, Julius, 386.

- DORSCH, Käthe, 38, 39.
 DORSCH, Xavier, 465.
 DOUGLAS, sir Sholto, 561.
 DOWD, James H., 567, 569.
 DRAKE, sir Francis, 182.
 DREES, commandant, 346, 390, 391.
 DUBOIS, Herbert, 169, 529.
 DUFOUR, inspecteur, 323.
 DULLES, Allen, 552.

 EBERT, Friedrich, 57.
 EDDY, Nathan B., 528.
 EDEN, Anthony, 182.
 EGGERSTEDT, Otto, 124.
 EGON ZU HOHENLOHE-LANGENBURG, prince Max, 293.
 EHRHARDT, 127.
 EICHMANN, Adolf, 377.
 EISENHOWER, Dwight, 19, 20, 426, 443, 463, 498, 510, 512, 516, 517, 527, 532, 543.
 EITEL-FRIEDRICH, prince, 97.
 ELANDER, G., 86.
 ENESTRÖM, Hjalmar, 86, 87.
 ENGEL, Gerhard, 203, 405.
 ENGLANDER, Ernst, 523, 547.
 EPENSTEIN, Hermann von, 26, 27, 43, 530.
 EPENSTEIN, Lily von, 228.
 ERNST, Karl, 124, 155.
 EUGÈNE DE SAVOIE, prince, 313, 409.

 FALKENHORST, Nikolaus von, 305.
 FALKENSTEIN, Sigismund von, 312, 313.
 FAY, Henry, 508.
 FEGELEIN, Hermann, 486, 487, 516.
 FEHLING, commissaire criminel, 223.
 FELMY, Helmuth, 233, 238, 300, 350.
 FINCK, Werner, 186.
 FISCHBÖCK, Hans, 215.
 FISCHER, Dr, 341.
 FLICK, Friedrich, 140, 169, 184.
 FLORMANN, Carl, 76.
 FOCK, Carl von (beau-père de G.), 102.
 FOCK, comtesse von (belle-mère de G.), 48.
Folkets Dagblad, 92, 140.
 Foreign Office britannique, 180, 181, 182, 196, 234, 235, 265, 268, 276, 278, 280, 281, 284, 285.
 FORSTER, Helmut, 83.
 FRANCO, Francisco, 171, 233, 261, 262, 413.
 FRANÇOIS-PONCET, André, 129, 164, 166, 251, 252, 283.
 FRANK, Bernhard, 9, 15.
 FRANK, Hans, 105, 304, 349, 371, 372, 524, 537.
 FRANKE, C., 89.
 FRANKENBERG, commandant, 329.
 FREISLER, Roland, 542.
 FREYBERG, Ugloff von, 105.
 FRICK, Wilhelm, 56, 99, 113, 152, 166, 524, 552.
 FRIEDEBURG, Hans von, amiral, 527.
Friesenkurier, 271.
 FRISCH, Achim von, 208, 210, 222, 223.
 FRITSCH, Werner von, 145, 146, 153, 162, 197, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 212, 213, 214, 221, 222, 223.
 FRÖDERSTRÖM, Dr, 85.
 FROMM, Fritz, 336.
 FUNK, Walter, 206, 209, 221, 303, 524, 545.

 GALLAND, Adolf, 14, 139, 311, 332 346, 357, 361, 364, 407, 411, 421, 422, 423, 431, 445, 446, 447, 448, 453, 461, 469, 472, 490, 491, 492, 493, 494, 495, 496, 497, 499, 500, 505, 530.
 GANS, Hiram, 528, 529.
 GERECKE, Henry F., 560, 564, 565, 569.
 GERING, Andreas, 25.
 GERING, Michael Christian, 25.
 GERLICH, Fritz (éditeur), 105, 155.
 GERTH, Daniel, 156.
 Gestapo, 25, 124, 125, 128, 146, 147, 157, 202, 203, 206, 208, 210, 223, 242, 245, 248, 249, 354, 384, 475, 476, 481, 482, 499, 500, 501, 511, 512, 538, 551.
 GIESLER, Paul, 10.
 GILBERT, Dr Gustave M. (psychiatre), 538, 540, 541, 542, 543, 545, 546, 547, 548, 549, 551, 552, 558, 563, 565.
 GISEVIUS, Hans-Bernd, 127, 552.
 GLAIDE-HORSTENAU, Edmund von, 212.
 GLOBOCNIG, Odilo, 215, 216.
 GOEBBELS, Joseph, 97, 99, 100, 106, 109, 110, 116, 118, 119, 130, 132, 142, 148, 152, 162, 163, 166, 242, 246, 247, 248, 249, 251, 265, 268, 292, 303, 327, 343, 385, 416, 417, 418, 420, 427, 433, 477, 502, 503, 504, 505, 506, 507, 529, 541.
 GOERDELER, Carl, 475, 476.
 GOERING, Albert (frère de G.), 26, 191, 376, 475, 500, 501, 537.
 GOERING, Carin von Fock (première femme de G.), 39, 40, 41, 42, 43, 45, 46, 47, 48, 49, 54, 58, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 68, 69, 70, 71, 73, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 88, 89, 90, 91, 92, 93,

- 94, 95, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 109, 116, 140, 141, 142, 143, 145, 149, 157, 159, 166, 179, 337, 480, 509, 522, 530, 556.
- GOERING, Edda (la fille de G.), 11, 17, 230, 231, 241, 271, 317, 333, 334, 355, 407, 420, 459, 469, 500, 501, 512, 516, 523, 526, 529, 535, 537, 538, 541, 543, 544, 545, 548, 552, 553, 554, 555, 556, 557, 560, 564, 565.
- GOERING, Emmy Sonnemann (seconde femme de G.), 11, 17, 18, 21, 106, 109, 114, 116, 142, 143, 148, 151, 159, 162, 163, 166, 176, 179, 185, 190, 196, 221, 230, 231, 240, 241, 242, 243, 256, 257, 270, 280, 300, 317, 333, 335, 336, 337, 344, 355, 357, 361, 363, 365, 367, 384, 411, 416, 420, 426, 484, 494, 495, 499, 500, 501, 512, 516, 523, 525, 526, 529, 530, 531, 535, 537, 538, 541, 543, 544, 545, 548, 552, 554, 556, 557, 558, 559, 560.
- GOERING, Franziska Tiefenbrunn (« Fanny », mère de G.), 25, 26, 40, 42, 48, 61, 75, 89, 100.
- GOERING, Heinrich Ernst (père de G.), 25, 26.
- GOERING, Karl Ernst (frère de G.), 26, 40, 103.
- GOERING, Paula Hueber (sœur de G.), 26, 27, 75, 102, 190, 196, 215, 334, 512.
- GOERING, Willi (frère de G.), 62.
- GOLDENBERG, Paul, 537.
- GOLDENSOHN, Leo N., 546.
- GOLLOB, Gordon Mac, 363, 469, 492, 499.
- GOLTZ, Rüdiger von der, 141, 158, 159, 209, 210, 221.
- GORMANNS, Christa, 196, 332, 537, 544.
- GÖRNNERT, Fritz, 17, 271, 285, 286, 309, 334, 375, 376, 377, 380, 383, 485, 504, 506.
- GOUDSTIKKER, J., 313, 321, 322, 328.
- GRAF, Erna, 26, 27, 142, 424.
- GRAF, Fanny, 26, 27, 142.
- GRAMSCH, Friedrich, 385.
- GRAN, Trygve, 299.
- GREINER, Helmuth, 396.
- GREIM, général von, 421, 472, 474, 487, 488, 490, 497, 524.
- GRITZBACH, Erich, 33, 116, 139, 256, 322, 325, 408, 456, 537.
- GROENER, Wilhelm, 97, 98.
- GROHÉ, Josef, 387.
- GROSCURTH, Helmuth, 297.
- GRÜNDGENS, Gustav, 243.
- GRUNDTMANN, Fräulein, 119, 142, 283, 327.
- GUDERIAN, Heinz, 133, 141, 365, 473, 475.
- GÜRTNER, Franz, 154, 166.
- GUSTAVE-ADOLPHE, prince de Suède, 188.
- HABERSTOCK, Karl, 323, 326.
- HABICHT, Theo, 158.
- HÄCHA, Emil, Dr, 252, 257.
- HÄGGLÖF, Gunnar, 305.
- HAHN, Hans, 363.
- HALDER, Franz, général, 276, 290, 309, 344, 392, 401.
- HALIFAX, lord Edward F. L. Wood, 199, 200, 219, 234, 274, 277, 279, 280, 281, 294, 295, 296, 335, 374.
- HAMMERSTEIN, Christian von, 302, 357, 359.
- HANESSE, Friedrich Karl von, 318, 324, 337, 346, 365, 390, 403.
- HANFSTAENGL, Ernst (Putzi), 64, 78, 92.
- HANKE, Karl, 242.
- Harster, Brigadeführer, 483.
- HASELL, Ulrich von, 194, 231, 282, 300.
- HAWES, capitaine, 164.
- HEARST, William Randolph, 263, 289, 320.
- HECHLER, Kenneth W., 532, 533.
- HEIGL, colonel, 463, 471.
- HEINKEL, Ernst, 94, 130, 232, 234, 267, 418, 419, 490, 530.
- HELLDORF, Wolf von, 204, 476.
- HENDERSON, sir Nevile, 160, 181, 182, 185, 192, 193, 196, 197, 205, 212, 213, 217, 220, 228, 230, 235, 236, 239, 252, 255, 256, 261, 263, 264, 272, 275, 276, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 290.
- HENLEIN, Konrad, 235.
- HENRY VIII, roi d'Angleterre, 320.
- HERMANN, Hajo, 428, 435, 438, 443, 492, 497.
- HERTSLET, Joachim, 293.
- HESS, Rudolf, 58, 96, 99, 136, 148, 197, 212, 241, 251, 292, 347, 348, 349, 517.
- Hetzelt, 141, 502.
- HEWEL, Walther, 14, 348, 351.
- HEYDRICH, Reinhard, 128, 146, 151, 154, 157, 208, 248, 249, 255, 354, 355, 357, 371, 372, 374, 375, 377, 475, 555.
- HILGARD, Eduard, 247, 248.
- HILLER, Fritz, 94.
- HIMMLER, Heinrich, 14, 15, 16, 17, 19, 116, 124, 125, 128, 145, 146, 147, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 162,

- 170, 190, 195, 202, 206, 208, 209, 210, 218, 222, 223, 242, 246, 248, 249, 265, 272, 279, 280, 304, 354, 356, 372, 373, 377, 379, 382, 384, 436, 441, 457, 462, 463, 467, 471, 475, 482, 483, 486, 487, 489, 490, 499, 500, 503, 504, 506, 510, 511, 512, 515, 520, 529, 540, 545, 547, 559.
- HINDENBURG, Paul von, 98, 102, 103, 107, 108, 109, 110, 115, 118, 119, 125, 137, 138, 139, 145, 153, 157, 159.
- Hindenburg (le Zeppelin), 182.
- HIPPKE, Erich, 385.
- HIRSCHFELD, Otto von, 302.
- HITLER, Paula, 64, 66, 220.
- HOFACKER, Caesar von, 475.
- HOFER, Walter, 322, 325, 326, 327, 328, 335, 337, 338, 345, 346, 352, 364, 382, 383, 417, 456, 483, 502, 512, 521.
- HOFFINGER, Max, 220.
- HOFFMANN, Heinrich, 99.
- HOFFMANN, lieutenant, 50.
- HOHENLOHE, prince von, 294.
- HOHENLOHE, princesse Stephanie von, 132, 234.
- HOLDEN, A., 269, 271.
- HOOVER, J. Edgar, 258, 528.
- HOPPER, Bruce, 517.
- HORCHER, Otto, 157, 335, 385.
- HORTHY, Miklos, 194.
- HOSSBACH, Friedrich, 198, 203, 205, 207.
- HOTH, général von, 393.
- HUBE, Hans, 410, 421.
- HUBER, Franz Josef, 208, 215, 223.
- HUDSON, Robert, 268.
- HUEBER, Dr Franz Ulrich (beau-frère de G.), 190, 198.
- HUGENBERG, Alfred, 113.
- IHLEFELD, Herbert, 424, 496.
- IMHAUSEN, Arthur, 243.
- IRONSIDE, sir Edmund, 275, 294, 295.
- IRVING, David, 432.
- JACKSON, Robert H., 536, 539, 540, 541, 542, 545, 546, 547, 548, 549, 550, 551, 552, 553, 555.
- JESCHONNEK, Hans, 133, 261, 302, 308, 309, 311, 312, 313, 316, 317, 332, 333, 335, 336, 341, 345, 351, 354, 355, 356, 357, 361, 362, 366, 383, 386, 387, 393, 396, 399, 401, 402, 404, 411, 418, 420, 421, 426, 427, 430, 436, 437, 438, 439, 440, 441, 479, 483, 484, 499.
- Jeu de Paume, 324, 326, 327, 338, 358, 364, 403.
- JODL, Alfred, 11, 12, 19, 198, 202, 361, 524, 542, 547, 561, 566.
- JOHNSON, Harold F., 569.
- JUNG, Guido, 71, 75.
- KADGIEN, Kurt, 385.
- KAHR, Gustav von, 49, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 61, 63, 64, 66, 155.
- KALTENBRUNNER, Ernst, 215, 229.
- KAMMHUBER, Hans, 411.
- KAMMLER, Hans, 504, 507.
- KANTZOW, Nils von, 39, 40, 41, 42, 43, 45, 46, 69, 83, 88.
- KANTZOW, Thomas von, 40, 41, 42, 43, 46, 47, 69, 83, 85, 88, 89, 91, 97, 98, 99, 100, 103, 104, 160, 188.
- KARPENSTEIN, Wilhelm, 158.
- KASTNER, général, 421.
- Katarina, hôpital, 86, 87.
- KATZ, Nathan, 342, 383, 384.
- KAUFMANN, Karl, 435.
- KEISER, Richard von, 28.
- KEITEL, Wilhelm, 13, 204, 213, 214, 229, 254, 257, 276, 362, 382, 409, 524, 535, 542, 552, 566.
- KELLER, Russell A., 560.
- KELLEY, Douglas M., 537, 538, 546.
- KEMPNER, Robert, 529, 530, 537, 545.
- KEPPLER, Wilhelm, 170, 171, 212, 213, 215, 217.
- KERRL, Hans, 148.
- KERSTEN, Lotte,, 438.
- KESSELRING, Albert, 18, 134, 177, 285, 291, 314, 315, 316, 332, 336, 350, 360, 361, 396, 397, 398, 405, 406, 408, 429, 430, 439, 444.
- KESSLER, colonel Ulrich, 236, 237, 254.
- KILLINGER, Manfred, ambassadeur, 500.
- KING, William Mackenzie, 191, 192.
- KIRKPATRICK, Ivone, 168.
- KLAUSENER, Erich, 155.
- KLEINMANN, Wilhelm, 386.
- KLOSINSKI, lieutenant-colonel von, 492.
- KNOBELSDORFF, Otto von, 33, 429.
- KNOCHEN, Helmuth, 389.
- KOCH, Erich, 158, 359.
- KOLLER, Karl, 11, 12, 18, 20, 412, 441, 455, 469, 471, 472, 473, 478, 479, 483, 488, 491, 492, 497, 505, 506, 507, 510, 530.
- KOPPENBERG, Heinrich, 140, 530.
- KÖRNER, Paul, 90, 94, 99, 103, 107, 126, 127, 128, 148, 150, 151, 153, 154, 155, 156, 173, 174, 184, 195, 237, 256, 285, 332, 335, 345, 363, 377, 382, 400, 401, 416, 439, 483, 495.

- KORTEN, Günther, 436, 440, 441, 442, 453, 454, 458, 461, 463, 465, 467, 468, 469, 471, 473, 474, 478, 479, 483.
- KÖSTLIN, Karl, 106.
- KRAUCH, Carl, 168, 336.
- KRAUSSER, Fritz von, 150, 151, 156.
- KREIPE, Werner, 478, 479, 483, 484, 485, 486, 487, 488, 489, 490, 491, 530.
- KRIEBEL, Hermann, 49, 52, 56, 60, 61.
- KROPP, Robert, 122.
- KRUPP, Alfred, 99.
- KRUPP VON BOHLEN, Gustav, 116, 117, 184, 213.
- KUBALA, Paul, commandant, 521, 523.
- KUGLER, sergent, 464.
- KUPFER, lieutenant, 443.
- KURZBACH, Dr W. 132.
- LAHOUSEN, Erwin, 540.
- LAHR, capitaine, 84.
- LAISIS, Pierre, 325.
- LAMMERS, Hans, 11, 12, 14, 170, 291, 302, 356, 378, 506, 520, 522.
- LANDFRIED, Friedrich, 126.
- Långbro, asile, 87, 88, 89, 92.
- LANGE, Eitel, 305.
- LANGE, Hans, 326.
- LAVAL, Pierre, 390.
- LAWRENCE, sir Geoffrey, 540, 543, 550, 558.
- LÉHAR, Franz, 78.
- LEOPOLD, Joseph, 213, 214.
- LEUCHTENBERG, Werner, 436, 437, 439.
- LEVETZOW, Magnus von, 124.
- LEY, Dr Robert, 378, 524, 537.
- LEWIS, John L., 293.
- LIEDTKE, Harry, 38.
- LIGNELL, Karl, 38.
- LIMBERGER, Gisela, 327, 328, 329, 333, 334, 361, 382, 404, 420, 437, 521.
- LINDBERGH, Charles, 171, 517.
- LINDEINER, colonel von, 462.
- LIPSKI, Józef, 148, 164, 195, 196, 253, 254, 280, 281, 282, 283.
- LIST, Wilhelm, 392, 394, 396, 398.
- LOYD GEORGE, David, 195.
- LÖB, Fritz, 170.
- LÖBL, Allan, 404.
- LOCHNER, Louis P., 164, 362.
- LOERZER, Bruno, 33, 34, 35, 36, 96, 105, 134, 168, 237, 310, 316, 361, 439, 459, 472, 478, 479, 481, 492, 493, 495.
- LÖHR, Alexander, 215, 344, 536.
- LOHSE, Bruno, 323, 328, 404.
- LOHSE, Hinrich, 352, 376, 393.
- LONDONDERRY, lord, 180, 181.
- LOSSOW, Otto von, 45, 46, 47, 49, 50, 51, 52, 55, 56, 57, 58, 61, 66.
- LOTHIAN, lord, 181, 182.
- LÜDDE-NEURATH, Walther, 524.
- LUDENDORFF, Erich von, 49, 50, 51, 57, 58, 59, 60, 61, 64, 75, 81, 84, 202.
- Luftwaffe, 16, 18, 25, 83, 134, 136, 139, 167, 171, 177, 178, 181, 182, 188, 201, 213, 214, 218, 231, 233, 235, 239, 241, 253, 260, 261, 267, 273, 278, 290, 293, 299, 302, 304, 305, 307, 309, 310, 311, 313, 315, 316, 317, 318, 323, 330, 332, 333, 334, 336, 337, 339, 340, 343, 344, 345, 347, 349, 350, 351, 352, 354, 355, 357, 358, 359, 361, 362, 363, 365, 367, 379, 380, 383, 385, 388, 390, 393, 395, 396, 398, 399, 401, 404, 410, 411, 412, 414, 418, 420, 424, 425, 426, 429, 432, 438, 439, 440, 441, 443, 445, 447, 452, 454, 457, 458, 459, 461, 463, 464, 466, 467, 468, 470, 472, 473, 474, 475, 478, 479, 481, 482, 483, 484, 485, 486, 487, 489, 491, 492, 493, 495, 497, 498, 499, 500, 501, 502, 503, 504, 505, 507, 508, 509, 511, 515, 516, 518, 524, 525, 531.
- LUNDBERG, Karl, 88.
- LUTHER, Martin, 375.
- LUTZE, Victor, 147, 151.
- LÜTZOW, Günther, 363, 411, 497.
- MACLAREN, Charles, 271.
- MAGRATI, Massimo, 217.
- MAGNUSSON, Märta, 102, 103.
- MAIER, Dr, 61, 62.
- MANASSE-COHN, Hans Martin, 377.
- MANNERHEIM, Carl von, 333.
- MANSTEIN, Erich von, 209, 273, 291, 403, 405, 407, 410, 411, 412, 429.
- MARIENFELD, colonel, 469.
- MARRAS, Efisio, 301.
- MARTIN, Lily von Fock (belle-sœur de G.), 40, 75, 85, 179, 196, 530.
- MARTINI, Wolfgang, 419, 428.
- MASTNY, Vojtěch, 217, 218, 227, 229, 237, 252.
- MAXWELL-FYFE, sir David, 545, 550, 551.
- Maykop oil fields, 399, 400.
- McLINDEN, Arthur J., 568.
- MEEGEREN, Hans Van, 328.
- MEEUS, baron, 325.
- Mein Kampf* (HITLER), 71, 75, 78, 172.
- MEISTER, Rudolf, 350, 362, 426, 438, 439, 441, 489.
- MENTEN, Hubert, 389.
- MENSFORTH, T., 271.
- MESSERSCHMITT, Willi, 94, 158, 232, 348, 383, 418, 419, 437, 447, 451, 452, 455.

- METTERNICH, Franz Wolff, 338.
 MICHALSKY, commandant, 496.
 MIEDL, Alois, 321, 322, 325, 327, 328, 335, 337, 383.
 MIEDL, Fodorà, 321.
 MIKLAS, Wilhelm, 215, 216, 217, 218.
 MIKOYAN, Anastas, 345.
 MILCH, Anton, 136.
 MILCH, Erhard, 83, 94, 95, 96, 99, 115, 130, 131, 133, 134, 135, 136, 139, 148, 151, 153, 154, 155, 156, 158, 159, 161, 163, 166, 168, 171, 174, 176, 177, 179, 185, 195, 197, 203, 205, 210, 214, 215, 217, 218, 234, 241, 254, 256, 257, 261, 263, 272, 296, 299, 304, 305, 307, 308, 310, 311, 312, 314, 315, 316, 330, 332, 333, 335, 337, 342, 345, 347, 350, 352, 354, 356, 361, 364, 373, 381, 382, 383, 384, 386, 387, 391, 394, 395, 401, 402, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 416, 417, 420, 421, 422, 426, 427, 428, 430, 431, 432, 435, 441, 444, 446, 447, 451, 454, 455, 458, 459, 461, 464, 465, 468, 478, 481, 483, 499, 530, 531, 546, 547.
 MILLER, Clint (médecin de la prison), 528.
 MITFORD, Unity, 132.
 MÖLDERS, Werner, 311, 346, 356, 364.
 MOLOTOV, 331, 333.
 MONTGOMERY, Bernard, général, 482.
 MOONEY, James D., 296.
 MORCK, Anna, 530.
 MORELL, Theo, 385, 431, 432, 530.
 MORGAN, J. P., 320.
 MOULIN-ECKART, Leon von, 156.
 MOUNTAIN, Brian, 271.
 MOWRER, Edgar, 235.
 MUFF, Wolfgang, 216.
 MÜHLMANN, Dr Kajetan, 213, 228, 229.
 MÜLLER, Alexander von, 57.
 MÜLLER, Heinrich, 249, 377, 500.
 MÜLLER, Ludwig, 137, 165.
 MÜLLER, Paul, 130, 233.
 MULTSCHER, Hans, 335.
 MUNTHE, Axel, 231.
 MUSSOLINI, Benito, 48, 52, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 78, 79, 80, 81, 82, 101, 108, 125, 130, 131, 147, 148, 149, 177, 179, 180, 185, 193, 194, 214, 215, 216, 217, 239, 260, 262, 272, 276, 278, 327, 333, 334, 343, 351, 358, 364, 366, 379, 380, 381, 396, 405, 406, 407, 408, 417, 431, 432, 436, 442, 444, 474.
 MUSSOLINI, Bruno, 179.
 MUSSOLINI, Vittorio, 179.
 NEGRELLI, Leo, 68, 69, 71, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 80, 81, 82.
 NEUENHOFF, Gerhard, 129.
 NEUHAUSEN, Franz, 233, 344, 481.
 NEUMANN, Erich, 170, 210, 335, 336, 374.
 NEURATH, Konstantin von, 113, 115, 125, 195, 197, 209, 212, 255.
 NEWKIRK, Raymond, 521.
 NIEMANN, famille, 99.
 NIEMÖLLER, Martin, 137, 138, 139, 165, 266.
 Nuremberg, 26, 96, 146, 171, 173, 175, 190, 193, 243, 251, 301, 325, 328, 418, 447, 457, 464, 467, 531, 534, 538, 542, 549, 551, 555, 557, 559, 560, 561, 563, 564, 565.
 NUSSBAUM, Albert, 59.
 OESAU, Walter, 363.
 OGILVIE-FORBES, sir George, 294.
 OHLENDORF, Otto, 384, 543.
 ONDARZA, Ramon von (médecin), 299, 325, 334, 347, 359, 363, 373, 420, 426, 437, 477, 509, 511, 554.
 Oranienburg, camp de concentration, 124, 373.
 ORSINI, Luca, 100.
 OSHIMA, Hiroshi, général, 343.
 OSSBAHR, Carl, 84.
 PANTON, R. Selkirk, 566.
 PAPEN, Franz von, 105, 107, 108, 109, 110, 113, 115, 116, 118, 147, 149, 150, 152, 153, 154, 157, 158, 190, 195, 213.
 PARIANI, Alberto, 233.
 PARKER, John J., 549, 550.
 PATCH, Alexander M., 517, 518.
 PAUL, prince de Yougoslavie, 264, 289, 525.
 PAULUS, Friedrich, 394, 399, 401, 402, 403, 407, 409, 411, 414, 545.
 PEINER, Ludwig, 437.
 PELZ, Dietrich, 407, 425, 455, 492, 495, 497, 508.
 PETACCI, Clara, 131.
 PÉTAÏN, Philippe, 20, 364, 390.
 PETSCHKE, Ignaz, 244, 245.
 PETSCHKE, Julius, 244, 245.
 PFEIL, Stanislaus, 105.
 PFLÜCKER, Ludwig Dr, 531, 532, 535, 560, 561, 562, 565, 566, 567, 568, 569.
 PFLUGBEIL, Kurt, 488.
 PHILIPPE, prince de Hesse, 106, 148, 179, 217, 219, 540.
 PHIPPS, sir Eric, 147, 162, 164, 166, 167, 176, 181, 182.

- PICASSO, Pablo, 181, 324.
 PILSUDSKI, Józef, 161, 166, 167.
 PIZZARDO, Giuseppe, 101.
 PLAAS, Hartmut, 127.
 PLEIGER, Paul, 183, 408.
 PLESMAN, Albert, 315.
 PLOCH, Hermann, 133.
 POHL, général von, 481, 482.
 POPITZ, Johannes, 163, 475, 511.
 POPOV, Blagoi, 121.
 POPP, Rudolf, 151.
 POSSE, Hans, 323.
 PRICE, George Ward, 191, 227, 228.
 PRICOLO, Francesco, 361.
 PRIEN, Günther, 337.
 RAEDER, Erich, 197, 202, 209, 305, 340, 341, 351, 561.
 RAITHEL, commandant, 168.
 RAMCKE, Bernhard, 359, 458, 459.
 RAUTER, Wilhelm von, 354.
 RAWSON, Stanley, 269, 271.
 Rechlin, Luftwaffe, centre expérimental, 134, 177, 432, 463.
 REEMTSMA, Philip, 173, 174.
 REICHENAU, Walther von, 145, 153, 154, 213, 302, 489.
 Reichstag, incendie, 118, 119, 120, 121, 122.
 REIDENBACH, 446.
 REISCHLE, Hermann, 173.
 REITSCH, Hanna, 344, 463, 471, 487.
 RENDERS, Emil, 325, 328.
 RENWICK, sir Robert, 271.
 RENZETTI, Giuseppe, 116, 149.
 REVERTERA, Paul, 198, 199.
 RIBBENTROP, Joachim von, 10, 13, 14, 15, 110, 150, 209, 212, 214, 219, 220, 235, 236, 239, 243, 249, 253, 255, 257, 259, 260, 261, 262, 264, 265, 272, 273, 275, 276, 278, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 289, 290, 330, 331, 343, 347, 348, 351, 366, 367, 374, 381, 407, 411, 415, 467, 474, 491, 503, 506, 517, 521, 524, 533, 537, 540, 542.
 RICCARDI, Raffaello, 406.
 RICHTHOFEN, Lothar von, général, 37, 180, 181, 314, 316, 317, 318, 359, 360, 362, 365, 379, 386, 393, 394, 395, 396, 399, 401, 404, 405, 407, 412, 420, 426, 429, 430, 431, 434, 436, 438, 439, 443, 468, 471, 489, 502.
 RICHTHOFEN, Manfred von (le baron rouge), 36, 261.
 RICHTHOFEN, Wolfram von, 302.
 RIGELE, Friedrich (beau-frère de G.), 190, 192.
 RITTER VON SEISSER, Hans, 50, 51, 54, 55, 56, 57, 58, 61, 66.
 RITTER, Karl, 298.
 ROBERT (valet de G.), 143, 212, 231, 243, 401, 511, 522, 527.
 RÖCHLING, Hermann, 183.
 RODOLPHE (Rudolf II), 320.
 ROEHM, Ernst, 45, 49, 54, 56, 58, 78, 90, 124, 145, 146, 147, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 158, 159, 168, 174, 474, 542, 549.
 ROMMEL, Erwin, 291, 351, 361, 381, 391, 396, 397, 404, 405, 406, 407, 408, 418, 431, 434, 436, 441, 443, 444, 473, 479.
 ROOSEVELT, Franklin D., 164, 166, 178, 293, 295, 353, 485, 539, 541.
 ROSEN, Birgitta von, 104.
 ROSEN, Carl Gustav von (neveu de G.), 480.
 ROSEN, Eric von (beau-frère de G.), 39, 75, 92, 140, 141, 179, 196, 265, 299, 318, 333.
 ROSENBERG, Alfred, 262, 284, 323, 324, 337, 338, 346, 356, 364, 376, 403, 404, 405, 408, 482, 524, 542.
 ROSENBERG, Arthur, 253.
 ROSENBERG, Paul, 326, 327.
 ROSKA, lieutenant, 564.
 ROSPIJOSI, princesse, 358.
 ROTHSCHILD, Louis de, 228, 358, 522.
 ROWEHL, Theo, 393.
 Royal Air Force (R.A.F.), 162, 197.
 RUDER, capitaine de police, 51.
 RUMBOLD, sir Horace, 115.
 RUNCIMAN, Leslie (fils de lord R.), 272.
 RUNDSTEDT, Gerd von, 497.
 RUOFF, 396.
 RUST, Bernard, 136.
 RYDZ-SMIGLY, Edward, 180, 281.
 SARFATTI, 101.
 SAUCKEL, Fritz, 382, 481, 565, 567, 568.
 SAUR, Karl-Otto, 459, 461, 464, 465, 466, 468.
 SCHACHT, Hjalmar, 99, 108, 116, 159, 163, 168, 169, 170, 172, 173, 175, 177, 183, 184, 230, 538, 542, 552, 553, 558.
 SCHAPPER, Gottfried, 127.
 SCHERPING, Ulrich, 187, 188, 195, 361, 373.
 SCHEUBNER-RICHTER, Max von, 49, 55, 57, 60.
 SCHIMPF, Hans, 127, 128.
 SCHIRACH, Baldur von, 542, 549, 553.
 SCHLEICHER, Kurt von, 109, 110, 113, 131, 145, 146, 150, 153, 154.

- SCHMID, Beppo, 256, 262, 270, 272, 273, 289, 291, 297, 298, 312, 316, 343, 366, 393, 421, 436, 442, 459, 464, 492.
- SCHMIDT, général Arthur, 414.
- SCHMIDT, Guido, 191, 192, 193, 198, 214, 228.
- SCHMIDT, Otto, 206, 207, 208, 209, 210, 213, 220, 221, 222, 223, 227.
- SCHMIDT, Paul, 199.
- SCHMIDT, Willi (musicien), 156.
- SCHMITT, Kurt, 408.
- SCHMUNDT, Rudolf, 263, 462.
- SCHNITZLER, Georg von, 116.
- SCHNURRE, Julius, 341, 351.
- SCHOLER, Ernst-Friedrich, 373.
- SCHRÖDER, Georg, 127.
- SCHÜLER, Felix, 384.
- SCHULZ, Karl-Heinz, 394.
- SCHULZ, Wilhelm (chauffeur de G.), 102, 286.
- SCHULZE, vicaire, 165.
- SCHÜRGENS, caporal, 449.
- SCHUSCHNIGG, Arthur, 190, 191, 192, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 219, 228, 232.
- SCHWARZENBERG, Hans, 220.
- Schweinfurt, 437, 448.
- SCHWENKE, Dietrich, 345.
- SCHWERIN VON KROSIGK, comte, 113, 114, 115, 291, 341, 462.
- SEIDEL, général von, 343, 436.
- SEIFERT, Walter, 131, 132.
- SELDTE, Franz, 113.
- SERRANO, Rosita, 407.
- SEVERSKY, Alexander, 416.
- SEYSS-INQUART, Arthur, 190, 212, 213, 215, 216, 218, 220, 322, 538.
- SÈZE, marquis et marquise de, 390.
- SHUSTER, George N., 46, 65, 140, 467, 474, 489, 497, 532, 533.
- SIEBEL, Fritz, 92, 142, 174, 530.
- SIEBERT, professeur, 344.
- SILFVERSKJOELD, Nils, 92.
- SKORNYAKOV, colonel russe, 298.
- SKORZENY, Otto, colonel SS, 471, 501.
- SMITH, Kingsbury, 567, 568.
- Social-Demokraten*, 92.
- SOMMERFELDT, Martin, 108.
- SOPELSA, Dr, 63.
- SPAATZ, Carl F., 445, 472, 491, 498, 517, 518, 519.
- SPEER, Albert, 10, 13, 14, 142, 347, 381, 382, 386, 387, 398, 408, 416, 417, 418, 433, 435, 437, 441, 447, 448, 459, 460, 464, 465, 466, 471, 499, 505, 506, 508, 542, 543, 545, 548, 549, 553.
- SPENCER, Charles, 269, 271.
- SPERRLE, Hugo, 213, 314, 332, 350, 418, 449.
- SPONECK, Hans von, 379.
- STACK, Robert, 20, 21, 515, 516, 517.
- STAHRER, Dr Otto, 536, 538, 545, 547, 552, 553, 554, 557, 558, 559, 561.
- STALINE, Joseph, 161, 271, 272, 273, 275, 332, 351, 357, 365, 403, 417, 490.
- Stalingrad, 410, 411, 412, 414, 416, 458, 491.
- STANLEY, lady Maureen, 180.
- STARNES, Robert B., 569.
- STAUSS, Emil-Georg von, 302.
- STEIN, Dr, 116.
- STEEL, Mrs, 78.
- STENGL, Elisabeth von, 377.
- STIEFF, Helmuth, 473.
- STRASSER, Gregor, 50, 109, 110, 145, 146.
- STRECCIUS, Alfred, 323.
- STRECK, Hans, 90.
- STREICHER, Julius, 131, 151, 524.
- STRENG, Otto, 565.
- STRESEMANN, Gustav, 48, 49, 57.
- STUDENT, Kurt, 133, 308, 336, 350, 359, 434, 436, 444.
- STÜLPNAGEL, Carl-Heinrich von, 338.
- STUMPPF, Hans-Jürgen, 135, 210, 214, 332, 355, 475, 487.
- SUTTON, Denys, 320.
- SYRUP, Friedrich, 336.
- SZARVASY, Frederick, 265.
- TAMM, Fabian, 305.
- TANEV, Vassil, 121.
- TANK, Kurt, 424.
- TAUSCHITZ, Stefan, 192, 198, 213, 218, 220.
- TENGELMANN, Wilhelm, 96, 116.
- TERBOVEN, Joseph, 136.
- TESKE, Werner, 325, 554.
- THÄLMANN, Ernst, 124.
- THANNER, Franz, 61, 62, 63.
- Theresienstadt (ghetto), 377.
- THOMAS, Georg von, général, 292, 303, 318, 332, 336, 342, 357, 382, 390, 400.
- THOMSEN, Hans, 414.
- THYSSEN, Fritz, 94, 96, 99, 123, 169.
- TIETZE, Heinz, 126.
- Tirpitz*, 259, 493.
- TISO, Josef, 362.
- Titanic* (bateau), 182.
- TODT, Fritz, 336, 381, 382.
- TORGLER, Ernst, 118, 120, 121.
- TORNQUIST, Anna, 85.
- TRAUTLOFT, 492.

TRESKOW, Hermann, 302.
TROOST, Gerdi, 409.
TUKA, 362.
TURNER, Harold, 322.

UDET, Ernest, 36, 37, 177, 179, 195, 197,
232, 234, 237, 254, 257, 266, 296, 299,
310, 311, 313, 335, 343, 345, 348, 356,
360, 361, 363, 364, 391, 427, 431, 446,
483, 499.

VAN DER LUBBE, Marinus, 119, 120, 121,
122.
VANSITTART, sir Robert, 178, 180, 294,
296.
Vatican, 101, 125, 127, 434, 457.
VELTJENS, J., 385.
VENTURA, Eugenio, 417.
VIGÓN, général, 180.
VÖGLER, Albert, 116, 169.
VORWALD, Wolfgang, 407.
VUILLEMIN, Joseph, 234.

WABER, général, 498.
WACHOWIAK, Cilly, 106.
WAGNER, Siegfried, 64.
WALDAU, colonel von, 305, 312, 313, 318,
332, 333, 334, 343, 352, 359, 360, 362,
367, 379, 280, 381.
WALLENBERG, Marcus, 293.
WALTHER, Rudolfo, 70, 71, 73, 74, 75, 81,
82.
WARBURG, Eric, 523.
WARLIMONT, Walter, 391.
WARSITZ, Erich, 267.

WEBER, Dr, 52 54, 60, 498.
WEICHOLD, Eberhard, 406.
WEICHS, Maximilian von, 401.
Weimar, Constitution de, 97.
WEINGÄRTNER, Sepp, 206, 208.
WEISE, Hubert, 358, 437.
WEIZSÄCKER, Ernst von, 214, 221, 275,
280, 282, 283, 415.
WENNER-GREN, Axel, 265, 266, 267, 270.
WESSEL, Horst, 146.
WEST, John W., 565.
WEVER, Walther, 134, 153, 177.
WHEELIS, Jack G., 525, 541, 553, 562.
WIECK, commandant, 168.
WIED, princesse Marie-Elisabeth zu, 97,
99.
WIED, prince Viktor zu, 97, 99, 333.
WIEDEMANN, Fritz, 132, 203, 205, 230,
234, 251.
WIEGANG, Karl von, 289.
WILDENSTEIN, Lazare, 323.
WILKINSON, Don, 326.
WILKINSON, Ellen, 181, 326.
WILSON, sir Horace, 267, 268.
WINDSOR, duc de, 131, 230.
WINKELMANN, Henri, 308.
WINKLER, Max, 373.
WOHLTHAT, Helmut, 235, 244, 245, 267,
268, 295.
WOODS, John C., 557.
WOYRSCH, Udo von, 151.

ZAHLER, Heinrich, 355, 401, 409.
ZEITZLER, Karl, 401, 404, 453, 473.
ZENTZ, Eugen, 55.
ZOLLER, Albert, 522.

TABLE GÉNÉRALE

Prologue : Arrêtez le maréchal du Reich !	9
---	---

Première partie : Le marginal

1. Une relation triangulaire	25
2. Commandant des troupes d'assaut (SA)	44
3. Le putsch	54
4. Échec d'une mission	68
5. A l'asile des aliénés criminels	83
6. Triomphe et tragédie	90
7. Président du Reichstag	105

Deuxième partie : Le complice

8. L'incendie du Reichstag	113
9. Le favori de Goering	123
10. « Je suis un homme de la Renaissance »	133
11. Assassin en chef	144
12. Portes ouvertes sur la Maison aux trésors.	158
13. « Soyons prêts dans quatre ans »	165
14. Guernica.	176
15. Un royaume extrêmement privé	187
16. L'affaire Blomberg-Fritsch	201
17. Le Bal d'hiver.	212

Troisième partie : Le médiateur

18. « C'est la faute à Napoléon ! »	227
19. Rayon de soleil et Nuit de cristal	241

20. Perte de poids	251
21. Disgrâce	259
22. L'espoir d'un nouveau Munich	269

Quatrième partie : Le prédateur

23. Échecs diplomatiques	289
24. L'Opération Jaune et les traîtres	301
25. Victoire à l'Ouest	307
26. Le trafiquant d'art	320
27. La grande décision	330
28. Faut-il prévenir Londres de l'Opération Barbarossa ?	340
29. Signer son propre arrêt de mort	354

Cinquième partie : Banqueroute

30. L'ordre de mission de Heydrich	371
31. Le raid des mille bombardiers	379
32. La route de Stalingrad	388
33. Nouvelle disgrâce	403
34. L'avion à réaction	416
35. Le suicide de Jeschonnek	423
36. Pluie de bombes sur le Reich	440
37. Offensive américaine	452
38. Danger imminent à l'Ouest	461
39. Sacrifice total	470
40. La chasse aux sorcières	481
41. L'heure H pour Hermann	494

Sixième partie : Le suppléant

42. En cage	515
43. Boule de suif	527
44. Le procès	539
45. Libération	555
<i>Remerciements</i>	571
<i>Notes</i>	575
<i>Bibliographie</i>	595
<i>Enregistrements sur microfilms de l'auteur</i>	601
<i>Index général</i>	603

*La composition de ce livre
a été effectuée par Bussière à Saint-Amand,
l'impression et le brochage ont été effectués
sur presse CAMERON
dans les ateliers de la S.E.P.C. à Saint-Amand-Montrond (Cher)
pour les Éditions Albin Michel*

Tous droits réservés. La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit — photographie, photocopie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre — sans le consentement de l'auteur et de l'éditeur est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

*Achevé d'imprimer en mars 1991.
N° d'édition 11683. N° d'impression 633-460.
Dépôt légal : avril 1991.*

Goering

S'appuyant sur un énorme matériel documentaire, en particulier les archives britanniques et américaines tenues secrètes depuis la Deuxième Guerre mondiale, David Irving retrace dans ce deuxième volume la carrière du Maréchal du Reich, celui qu'il appelle le "prédateur", trafiquant d'art, encombrant despote à la tête d'un royaume extrêmement privé, mégalomane sombrant avec le Reich dans une banqueroute qui s'achève à Nuremberg.

Les documents relatifs à son suicide révélés ici pour la première fois nous apprennent de quelles complicités Goering a pu bénéficier dans sa position, en même temps qu'ils mettent en lumière son attitude au moment des procès des criminels de guerre.

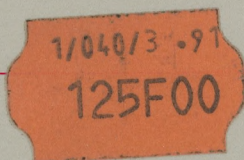
Un portrait contradictoire qui ne manquera pas de soulever la polémique, un travail exemplaire d'historien.

« La biographie la plus fouillée et la plus réussie du "deuxième homme du Troisième Reich". »

Literary Review



Photo Keystone
Didier Thimonier



ISBN 2-226-05348-4
125,00 F TTC